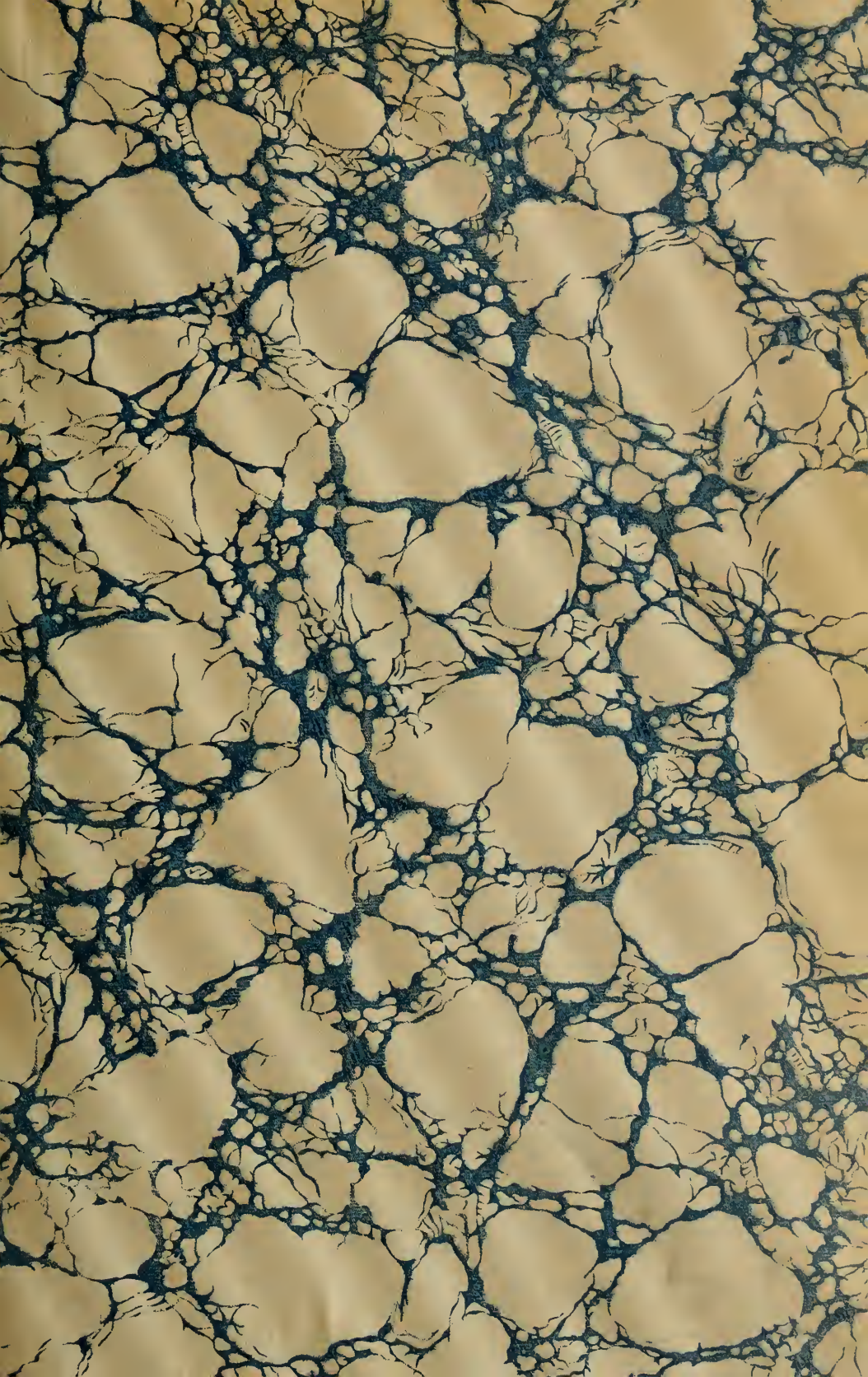


MÉMOIRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

La
S

MÉMOIRES

(DE)

(LA) SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

t. 20

TOME VINGTIÈME

191178
30.9.24

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

ÉDOUARD CHAMPION

QUAI MALAQUAIS, 5 (VI^e)

1918

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiresling20soci

DE

L'ACCENT D'INTENSITÉ IRANIEN.

Dans ses *Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux slave* (Appendice, II, p. 187), M. A. Meillet a fait remarquer que l'accent d'intensité ne s'était porté, en vieux perse, sur l'avant-dernière syllabe que lorsqu'elle était longue, qu'il avait reculé jusque sur l'antépénultième quand la pénultième se trouvait brève; les exemples qu'il donnait dès lors à l'appui de la règle qui vient d'être citée étaient décisifs, car c'étaient des formes de la langue parlée, indépendantes et parfaitement bien attestées[1]: pers. *bīst* de iran. **wíśătī*, pers. *duvēst* de iran. **duwêśătē*, pers. *furōd* de iran. **prắwătā*, phl. *yazd* de iran. **yắzătă* en face de pers. *īzad* de iran. **yăzắtăhya*, **yăzắtăhi*. Plus tard M. Meillet a repris son hypothèse dans le *Journal Asiatique* (mars-avril 1900, p. 254 et suiv.), au cours d'un article intitulé *La déclinaison et l'accent d'intensité en Perse*: là il a réfuté l'objection que Hübschmann avait faite à sa manière de voir en partant des emprunts arméniens, et il a mis en ligne des exemples nouveaux, tels que *yak*, *nēk*, *pāk* «un, bon, pur» qui supposent **ĕwăka*, **nĕβăka*, *pắwăka*, *pahn* «large» qui repose sur **pắθăna*, *yōz* «léopard» issu de **yắwăza* en face de phl. **yavaz*, conservé en arménien sous la forme *yovaz*, et sorti de **yăwăzăhi*, *panjum* et *haftum* «cinquième» et «septième» qui sont pour **panjm*, **haftm*, plus anciennement **pắnjăma*, **hắftăma*, et enfin les désinences verbales. Un seul point important était caduc dans l'exposé de M. Meillet, c'est celui qui concernait l'opposition de *pus* et de *puhr*; une connaissance plus approfondie de la dialectologie iranienne nous a appris de manière sûre qu'il y a là deux formes provenant de deux parlers

[1] Dans cet article l'accent aigu sur une voyelle servira à noter la présence du *ton* (élévation de la voix) dans les mots sanskrits, celle de l'*accent* (intensité de la voix) dans les mots iraniens et autres. L'accent grave marquera le contre-accent.

distincts et non de deux aspects différents du même mot dans la même langue.

Les iranisants n'ont tenu aucun compte jusqu'ici des idées émises par M. Meillet, et cela n'a pas été sans inconvénients appréciables; l'étude historique du persan en a souffert. Mais surtout on a été amené à méconnaître un moment essentiel de l'évolution de l'iranien entier, un caractère commun à tous les dialectes du groupe, et, sans doute, l'un de ceux qui en marque le mieux la forte unité. En effet, les règles d'accentuation posées par M. Meillet pour le persan, et d'ailleurs appliquées par lui-même à l'avestique, valent pour l'ensemble des langues iraniennes; elles sont *iraniennes communes*, et dans chaque parler on les voit entrer en jeu de façon indépendante, mais rigoureusement parallèle, le principe essentiel, l'attraction de l'intensité par la quantité longue, remontant de façon certaine à l'époque d'unité (cf. Meillet, *Recherches*. . ., p. 181 et suiv.).

Assurément il n'est pas toujours aisé de trouver dans les divers parlers des exemples valables, bien attestés, phonétiquement corrects et francs de toute altération savante; il y en a peu en persan, langue pourtant importante, beaucoup travaillée et dont il est possible de suivre le développement à travers un très long espace de temps; il est naturel qu'il y en ait moins encore dans des dialectes peu cultivés, soumis à l'influence continue du dialecte impérial du Fārs, pleins d'emprunts de toute nature, et parfois quasiment inconnus même à l'heure actuelle. Mais que l'on ne perde pas de vue que c'est la valeur, non le nombre des exemples, qui emporte la décision.

Certains mots sont particulièrement clairs et heureux: ainsi le nom de nombre «vingt»; tandis que «deux cents» a généralement disparu, «vingt» s'est assez bien maintenu, et l'on possède dans tous les groupes dialectaux des correspondants originaux de pers. *bīst*: à l'Orient, en beloutchi, *gīst*; en mindjâni, *wīst*; sur le Pamir, en ichkâchimi, vakhi, sariqoli, *wĭst*; sur les confins du Pamir, en yazgoulami, *wast*; au Nord, en ossète occidental, *insäi*, en ossète oriental, *ssäj* qui suppose un ancien **íssäj* issu de **wísati* (cf. Hübschmann, *Etym. u. Lautl. d. oss. Spr.*, p. 115); en iranien oriental enfin, dans le dialecte des textes bouddhiques d'Asie centrale rédigés en iranien, mais non en sogdien, *bistä*. L'unité de traitement à travers tout l'iranien est frappante; l'afghan *šil* ne saurait la rompre, car il présente simplement une altération secondaire du **wī-* initial comme l'ossète oriental: l'**-ī-* a été réduit et durci sous l'action du **w-*[1], tout comme l'a

[1] Mais, bien entendu, **wī* + *n-* a été maintenu intact: cf. Geiger, *Etym. u. Lautl. d. Afgh.*, s. vv. *vin-* «voir», *vinjal* «nettoyer», *vina* «sang».

été le *-ē- de *wēδi (pers. bēd, av. vaēti-), actuellement vala « pâturage », et de *tšᵒδ, *išil est sorti *ᵊšil, šil. Il y a, il est vrai, une seconde forme du mot « vingt » en afghan, mais elle soulève des difficultés, sans heurter d'ailleurs le moins du monde la loi d'accentuation posée ici: il s'agit de wīšt qui n'apparaît que là où « vingt » est étroitement lié à un autre nom de nombre précédent, comme dans yau wīšt « vingt et un », par exemple. On est porté, en général, à y voir un emprunt qui, le w- initial en témoigne, devrait être relativement ancien; mais il se pourrait aussi que l'on fût simplement en présence de la forme correcte de *-wīsati, c'est-à-dire du correspondant non autonome de šil. En effet, l'ancien *wī- n'aurait pas subi alors un traitement d'initiale, mais un traitement de syllabe intérieure (cf. Geiger, *Etym. u. Lautl. d. Afgh.*, p. 43).

Un autre bon exemple est fourni par la forme allongée du réfléchi, comme d'ailleurs il est naturel que des mots identiques, conservés également dans la plupart des parlers d'une même famille, se rencontrent parmi les noms de nombre ou les prénoms, de préférence. Toujours est-il que partout iran. *xwăipaθya-, *xwăpaθya- sont attestés avec l'intensité sur l'initiale (cf. pour ces formes Meillet, *M. S. L.*, XVII, p. 111; Andreas-Wackernagel, *Nachrichten d. K. Gesell. d. Wiss. zu Göttingen*, 1911, *Die vierte Gāthā...*, p. 32). Le persan, le dialecte du Fārs proprement dit, celui qui a *d* pour av. *z*, *θ* pour av. *s*, *ç* pour av. *θr*, a pareillement *šy* pour av. *θy* et l'on trouve en v.-perse *uvāipašiya-* qui représente *xwāipašya-*; mais cette particularité ne change rien à l'accentuation, et l'on a, en persan, *xᵛēš* qui remonte à *xwêβᵒš, et non à *xwēβēš, comme l'indiquent MM. Andreas et Wackernagel (*loc. cit.*). En effet, *xwêβaši donne correctement *xwêβᵒš et *xᵛēš* comme *nêβakᵒ « beau » donne *nêβᵒk et nēk, tandis que *xwēβēš suppose, dans la seconde syllabe, une épenthèse bien inattendue et, pour le mot entier, une contraction violente sans exemple. Ailleurs qu'en persan, la spirante sourde se retrouve bien entendu partout: d'abord, comme l'ont fait remarquer justement les auteurs déjà cités, dans le *wxyβyh* du persan du Nord, où M. Andreas a reconnu avec son ingéniosité coutumière un pronom réfléchi; ce pronom, il le lit *xwēβēh, forme qui soulève les mêmes difficultés que le *xwēβēš de tout à l'heure, et qu'il faut abandonner pour *xwêβʲh, avec un -i- d'insertion et un -h, représentant correct d'un *-θ plus ancien en persan du Nord comme du Sud. Sur le Pamir, c'est *xwúpaθya qui a triomphé: on a chig. *xúbaθ*, roch. *xóbaθ*, sar. *xŭbaθ*, où l'*-a-* inaccentué a été maintenu, et se conserve aujourd'hui même, grâce au rôle qui a été attribué à la finale *-aθ*; sur le modèle de *xúb-aθ*, forme longue et renforcée de *xù* (de *xwáta*), le chigni et les par-

lers voisins ont créé *fúkaθ* «tous» de *fuk* (cf. sar. *fukaθ*, roch. *fú^{k}kaθ*), *lắpäθ* «beaucoup» de *lap*, *läp* (cf. roch. *lắ^{p}paθ*). Et M. Salemann a considéré cet *-aθ* (qu'il écrivait alors *-äθ*) comme une particule enclitique de renforcement dans son édition du *Sugnanskij Slovar' D. L. Ivanova*, p. 306, note; d'après les exemples qu'il donne, il semble bien qu'il ait eu raison au point de vue descriptif, au moins pour la langue des textes qu'il étudiait. Je n'ai constaté, ni dans le Rochân, ni dans la partie septentrionale du Chougnân, un emploi aussi libre de la finale *-aθ*; mais il n'y a là qu'une question de mesure, et l'étymologie reste certaine. Au Nord, les deux formes **xwắipaθya* et **xwắpaθya* sont attestées: le yagnôbi a *xēp* de **xwēpθ* d'une part, et de l'autre *xap* de **xwapθ*; la forme immédiatement antérieure à **xwēpθ* est attestée en sogdien, dit bouddhique, où elle est notée *γypδ*, ce qui signifie **xēp°θ* dans les textes anciens et peut-être **xēp°δ* dans les plus récents; en sogdien syriaque on a *xypθ* (qui doit être lu **xēp°δ*) et *xypḷ* (=**xēp°l*). L'ossète a pareillement *xucau* à l'Occident, *xïcau* à l'Orient pour un ancien **xuc-au*, **xwac-au*, *xwắβ°ī* dans le sens de «dieu», mais *xec-au* à l'Ouest, *xīcau* à l'Est, issus de **xwēc-au*, **xwēβ°ī*, et signifiant «soi-même, maître». (Cf. sur l'alternance *u*: *ï* sortis de **a*, Miller, *Die Spr. d. Oss.*, p. 19; sur celle *e*: *ī* pour iran. **ai*, *id.*, p. 20). Enfin l'afghan *xpal* ne peut être cité qu'en dernier lieu; en effet, il faut que l'existence d'un ancien **xwápaθya* soit déjà établie par ailleurs pour que l'on puisse voir comment **xápaθ* est devenu **xpaδ*, *xpal*, avec ressaut de l'accent.

D'autres exemples interdialectaux de même extension seraient difficiles à fournir; mais il y en a qui, pour être moins répandus n'en sont pas moins probants, et valent la peine d'être cités. Le dérivé **ēwaka* de iran. **ēwa*, **aiwa-* est représenté dans trois groupes de parlers au moins: au Sud-Ouest, en persan, par **ēw°k*, **ēk*, *yak* «un»; au Nord-Est, en yidgâ, par *iʃk* + *iyắ* «isolé»; au Pamir, en sariqoli, par *īwj* «seul, isolé». Qu'il soit permis de faire remarquer, en passant, que bel. *ēyők* présente le suffixe **-āk* (sur ce dernier, cf. Geiger, *Laut. d. Bal.*, p. 25), qui se retrouve d'ailleurs sur les confins du Pamir, au Sud-Ouest dans le sanglitchi-ichkâchimi *wak*, au Nord-Ouest dans le yazgoulami *wug*, *wu*; l'un et l'autre représentent un ancien **ēwắka* devenu **īwắk°*, et, selon les dialectes, **ɔwūg* ou **ɔwāk*, *wug* ou *wak*, le mot étant accessoire et inaccentué.

Le nom de la «tortue» est plus répandu: on a en persan *kašaf*, issu par résolution du groupe final de **kašf*, *kašβ*, qui lui-même est l'aboutissant normal d'un **kášapa*, **kášaβ°* plus ancien; la spirante le démontre. En beloutchi, au Sud-Est, *kāsib* est sorti de **kasb*, **kášaba* (ou **kášapa*?), ainsi que le font voir la longueur

de l'*-ā-* et le timbre de la voyelle qui a remplacé l'ancien **-ă-* pénultième. En afghan, à l'Orient, on a *kašp*, à côté duquel une forme à voyelle insérée *kášap* tend à être employée aussi. Enfin, le mot se retrouve en sogdien ancien, donc dans un dialecte du Nord: il y est noté *kyšph*, soit *kéšp*^{a} ou **kéš°p*^{a}. En tout cas, l'accentuation du mot ne peut faire de doute: il ne peut être lu **kēšáp*^{a} par exemple, parce que la métaphonie de la syllabe initiale s'y oppose et témoigne que cette syllabe portait l'accent; ce sont, en effet, les voyelles intenses qui sont altérées sous l'influence d'un yod de la syllabe suivante, et elles seules (cf. Gauthiot, *Essai de gramm. sogd.*, p. 33).

Un autre mot fort répandu et caractéristique est **ášuka* «larme»; on a, en effet, pers. *ašk*, puis, au Nord-Est, mindj. *yâšk*, ensuite, au Pamir, vakhi *yăsk*, chig. et roch. *yūx̌k*, sar. *yuxk*, enfin à l'extrême Est, iran. or. *āski*. Cf. afgh. *ōṣa* et Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 15.

Voici maintenant un mot qui n'est attesté que dans la partie méridionale du domaine iranien, en persan et en beloutchi: c'est iran. *piwaka-* «graisse», phl. *pīk*, bel. *pīg*. En revanche, iran. **namáδaka-* «sel» est particulier à la zone orientale, et se retrouve d'abord dans l'afghan *mālg* de **nmálg*, **n°máδ°g*, puis, au Nord-Est, dans le mindjâni *namâly* + *á* et le yidgâ *namály* + *âh* (emprunté par le sanglitchi; cf. Gauthiot, *M. S. L.*, XIX, p. 149, s. v.), enfin, sur le Pamir, dans le chigni *nimáδ̌j*, le rochâni *nəmáδ̌j* et le sariqoli *namáδj*. Un autre mot, plus répandu que le précédent, mais dans la même région, et qui offre exactement les mêmes variations, est celui qui signifie «moulin»; on le trouve comme second terme d'un composé qui sert actuellement à désigner le moulin à eau, l'*āsyā* persan et il avait originairement la forme **-árəka* (de **ar-* «moudre»), représentée aujourd'hui de façon correcte par (*xaδ*)*órg* en vakhi, (*xaδ*)*órj* en sariqoli, (*xəδ*)*órj* en chigni, (*xaδ*)*árj* en rochâni, (*xa*^{ə})*ərγ* + *âh* (contracté en *xīrgá*) en yidgâ et mindjâni, (*xad*)*ári* et (*xaδ*)*ári* en sanglitchi et en ichkâchimi; les intermédiaires ont été, selon les parlers, **-ár°g*, **-ár°ǵ*, **-ár°γ*, **-ár°y*, mais les altérations diverses et parallèles sont claires, et l'étymologie n'est pas douteuse; ce qui fait difficulté, c'est le premier terme du composé (cf. Gauthiot, *M. S. L.*, XIX, p. 155, s. v. *xīrgá*). D'après le mindjâni-yidgâ *xa*^{ə}-, la forme a dû en être **xwat-*; le yagnôbi qui dit *xətánna* pour pers. *āsyā* exige aussi un ancien **xwat-*, car *xətánna* repose sur un original **xwat-árna* (cf. av. réc. *yāvarənəm* «moulin à céréale»); les parlers proprement pamiriens, le sariqoli, le rochâni et le chigni, avec leur *xaδ-*, *xəδ-*, ainsi que l'ichkâchimi-sanglitchi peuvent s'accommoder de ce même **xwat-*; mais le *xaδ-* du vakhi ne peut remonter qu'à **xaδ-* ou **xwaδ-*. D'autre part, un ancien **xwat-*

ne peut être ramené, tout compte fait, qu'à **xwart-* «nourriture» (cf. av. *xᵛarəti-*, pers. *xurdī*) dont l'*r* inaccentuée devait être dissimilée par l'*r* intense de **-árəka* ou **-árna*; comme le composé remonte selon toute apparence à une date assez reculée, la dissimilation dont il s'agit a pu se produire avant les altérations parallèles, mais dialectales, du groupe **-rt-*. Mais il n'est pas niable que pour les langues pamiriennes au sens précis du mot, pour l'ichkâchimi-sanglitchi où **-rt-* donne *-ḷ-* ou *-ṛ-*, pour le groupe chigni où **-rt-* devient **-γ-*, et cela fort tôt, tandis que dans aucun de ces parlers **-t-* ne passe normalement à *-δ-*, il est tout indiqué d'admettre à côté de **xwarti-* une forme parallèle et synonyme, à dentale sonore telle que **xwarδ-*, **xward-*; d'autant que, comme on l'a vu, cette forme est attestée clairement par le *xaδ-* du vakhi, et aussi, quoi que l'on fasse, par le *xᵛāl* du persan. Hübschmann a émis l'hypothèse que la forme ancienne de pers. *xᵛāl* aurait été, peut-être, **xwárθa-* (cf. av. *xᵛarəθa-*); mais ici précisément la phonétique persane est claire: *-āl-* remonte à **-ard-*, tandis que **-arθ-* aboutit à *-ahl-*[1] (cf. Hübschmann, *Pers. Stud.*, § 96, 97, et *Armen. Gr.*, I, p. 160, s. v. *xoh*). En fait, l'iranien a connu un grand nombre de dérivés de **xwar-*, signifiant tous «nourriture, aliment», depuis av. *xᵛāša-*, jusqu'à av. *xᵛarəθa-*, qui se retrouve au moins dans arm. *xoh*, *xᵛarəti-* conservé en persan, en yagnôbi et en mindjâni-yidgâ, et enfin **xwarδa-*, encore représenté en persan, sur le Pamir et auprès de lui. Une forme un peu surprenante au premier abord, relevée par M. Hjuler, attaché à la seconde expédition de M. Olufsen au Pamir, et consignée par lui avec son ingénuité de profane (M. Hjuler est physicien; cf. d'ailleurs sa brochure *The languages spoken in the Western Pamir*, p. 4), vient confirmer encore l'existence ancienne de **xwarδ-*; il s'agit de *kṛlárg*, donné comme traduction de «mill» (Hjuler, *loc. cit.*, p. 39 in fine), à lire *kṛlárg*, et représentant **kərlárg*, **xarlárg* (cf. *ṛgīš*, selon M. Hjuler à *reghish* «barbe», d'après M. Shaw, ou *ṛknīg* et *rakhhnīg* «feu» pour la réduction de la voyelle inaccentuée, ainsi que *drakt* et *darakht* «arbre», ou *kâz* et *ghâz* «oie» pour la substitution de l'occlusive à la spirante). Or **xarlárg* ne peut sortir absolument que de **xwarδárg*, et cela dans un dialecte où **-δ-* passe à *-l-*; ce dialecte n'est pas le vakhi, mais il en est très proche, et M. Geiger avait déjà signalé que l'on trouvait dans certains mots vakhis *l* à la place d'un ancien **δ* (*Grundriss*, I, 2, p. 301); on sait aujourd'hui qu'il s'agit en fait d'emprunts du vakhi à un autre parler, au mindjâni, qui se trouve sur certains points mêlé à

[1] Le rapprochement pers. *hamāl* «compagnon» : skr. *samarthaḥ* «approprié à» n'y peut rien changer; il est plus qu'incertain.

lui (cf. Gauthiot, *M.S.L.*, XIX, p. 134-5 et 143). Ce dialecte, qui présente déjà *xa̯-*, issu de **xwat-* après dissimilation de l'*r* de **xwart-*, se trouve ainsi avoir possédé aussi **xwarδ-*, devenu correctement **xarl-*; comme en persan, on y retrouve côte à côte les formes à sourde et à sonore. En tout cas, l'accentuation posée ici se trouve confirmée de toutes manières: par le traitement des phonèmes placés après l'accent, par la dissimilation là où elle a eu lieu, enfin, là surtout où elle ne s'est pas manifestée, par l'altération de la syllabe qui précède la voyelle intense.

On rencontre encore dans plusieurs dialectes une forme longue du nom de l'«eau», faite au moyen du suffixe **-ka-*; cette forme, **åpakā*, apparaît d'abord au Nord-Est, dans le yidgâ *yáuɣ+åh* et le mindjâni *yáug+á* (cf. Gauthiot, *M.S.L.*, XIX, p. 156, s. v.), puis à la lisière méridionale du Pamir, dans le vakhi *yupk*, et enfin, à l'extrémité du domaine iranien vers l'Himalaya, dans l'iranien oriental *ūtca*, bon mot bien iranien issu de **åβča*, *áwca* comme son correspondant mindjâni-yidgâ de **åβgº*, **yáwg* et son équivalent vakhi de **åpkº*, **yápk*. L'étymologie proposée par M. Leumann (*Zur nordar. Spr. u. Lit.*, p. 110, s. v. *ūtca*) et adoptée par M. Reichelt (*Indogerm. Jahrb.*, I, p. 24) est difficultueuse, sans appui, et basée sur le radical **ud-* qui est manifestement en voie de disparition en iranien.

Enfin, un hasard heureux nous a conservé aux deux extrémités du domaine iranien les représentants corrects et parfaitement clairs du vieux mot iranien **yázata* «dieu», l'un et l'autre avec l'accentuation voulue: en pehlvi, on a *yazd*, en iranien oriental *gyastä* (qui est à lire **jástə*). On remarquera, à ce propos que, du côté persan, **yázata* a donné **yázdº*, avec sonorisation du **-t-* intervocalique, ou même **yázδº*, mais que dans le parler iranien du Turkestan chinois actuel **yázata* a passé d'abord à **yástə*, puis à **jastə*, avec changement de la sonore **-z-* en la sourde *-s-* au contact du *-t-* maintenu sourd lui-même.

A côté de ces exemples interdialectaux, il existe dans chaque langue des exemples qui illustrent l'application de la loi du recul de l'accent jusque sur l'antépénultième dans les mots à pénultième brève, et qui n'intéressent de façon directe que le seul parler auquel ils appartiennent. Mais leur accord est probant au point de vue de l'ensemble, et fait bien voir comment un système d'accentuation commun se prolonge à travers les divers dialectes, s'impose à des mots de provenance variée, et réapparaît dans des parlers divergents comme une marque indélébile d'unité.

On a déjà vu plus haut un certain nombre de ces formations particulières au persan; en voici qu'il faut citer encore: phl.

fratum de **frátama*, avec la finale *-um* issue de **-m*, et non de **-am* (cf. ci-dessus, p. 1); pers. *bizišk* «médecin» de **bēšážaka* (cf. av. *baēšaza-* «qui guérit»); phl. **šēn*, conservé en arménien tel quel, de **šáyana-* «habitat, résidence»; (cf. av. *šayana-* «habitat, résidence»); phl. *pačēn*, emprunté par l'arménien sous la forme *patčēn*, par l'hébreu sous celle de *paθšeyen*, issu de **patičayana* «copie». Enfin on notera que le fameux mot vieux-perse *xšāyaθiya* a abouti à persan *šāh*, et cela fort tôt, comme l'a fait remarquer justement Hübschmann (*Pers. Stud.*, p. 167); on se rappellera en même temps que, dès le pehlvi, le vieux-perse *šiy*, issu de **čy*, était réduit à *š* (Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 152), et l'on sera amené forcément à conclure que si, en vieux-perse, on intercale toujours *-i-* entre consonne et yod, au point qu'il est impossible de distinguer directement si l'*-i-* devant *-y-* d'un exemple donné est ancien ou d'origine secondaire (cf. Meillet, *Gr. du v.-perse*, § 144-7), jamais l'*-i-* ainsi placé entre consonne et yod ne se maintient, jamais le groupe qui était en vieux-perse *cons.* + *i* + *y* ne fait position, quelle que soit son origine. On a *šāh* de **xšáyᵃθ*, **xšáyaθʸa*, écrit en vieux-perse *xšāyaθiya* avec un *-i-* ancien, exactement comme on a *xᵛēš* de **xwêβᵃš*, **xwáipašʸa*, noté en vieux-perse (*x*) *u-vāipašiya-* avec un *-i-* récent.

Voici maintenant quelques exemples particuliers au beloutchi : dans les parlers du Nord, on a comme nom du «renard» *ropåsk* qui suppose un ancien **rōpásaka-* (cf. pers. *rōbāh*): «là» se dit en beloutchi *ōd* + *ā* dont le début représente **áwaδa*, **áwdᵒ*; «fiancée» se dit en beloutchi du Nord *naux*, qui ne peut être que pour un **náwakā* à rattacher à afgh. *nāwē*; ce dernier mot, ainsi que celui pour «renard» comporte un suffixe en **-k-*, mais depuis une date assez ancienne pour qu'il soit permis de poser **năwaka* et **rōpásaka-*. Au contraire, l'existence de *gvač* «petit du buffle» à côté de *gvask* «veau», et surtout de *drāč* «arbre» à côté de *drāčk* «arbre», montre que l'on est en présence ici d'un suffixe *-k* vivant et de formations récentes; *bāzk* «bras» est suspect (ancien **bázuka*? cf. kurde *bāsk*), ainsi que *makask*, *magisk* «mouche» et que *mūšk* «rat, souris» qui est un diminutif; *āsk* «gazelle» et *gōk* «bœuf, vache» ont plus de chances de remonter à **ásūka-* et **gávaka*.

Si l'afghan *ūẓd* «long» répondait à skr. *ukṣitá-* comme le suppose M. Geiger (*Etym. u. Lautl. d. Afgh.*, p. 34 et 41), il nous fournirait un exemple possible; mais *ukṣitá-* est proprement sanskrit. Plus intéressante est l'alternance signalée par M. Geiger (*Grundriss*, I, 2, p. 212) entre *kāră* «labouré» et *karala* «labourée»; on sait, en effet, qu'au masculin la finale du cas sujet a disparu en afghan, ou s'est réduite à *-ă*, mais qu'au féminin elle a subsisté sous la

forme d'un *-a*; ce qui fait qu'un ancien **kárəδa* a dû donner **kárăl* et, sans doute, *káră* « labouré », un ancien **kárəδā* au contraire **kăralà* et *káralà* « labourée », avec action de la longue finale intense sur l'accentuée initiale (cf. Geiger, *K. Z.*, XXXIII, p. 248). On n'entrera pas ici dans la discussion de la forme iranienne de participes tels que **kárəδa*, **kárəδā*, et de l'existence admise par M. Geiger (*Grundriss*, *loc. cit.*) du suffixe **-i-ta-* à côté de **-ta-* en iranien; on notera seulement qu'un causatif comme av. *kāraya-* pouvait incontestablement donner un participe tel que **kārita-* (cf. av. *-paitita*, inf. de *pataya-*, rac. *pat-* « voler, tomber »), et surtout que le passage de **kárəδa* à *káră*, de **kárəδā* à *karala*, ainsi que le maintien de l'alternance entre la forme du masculin et celle du féminin, exigent que ce soit la syllabe initiale qui porte l'accent d'intensité.

En mindjâni et en yidgâ, au Nord-Est, bien que le vocabulaire de ces parlers soit peu connu, on trouve quelques exemples clairs et probants : mindj. *rūsa*, yid. *rūzah* « renard » reposent sur *rūs-* augmenté à date récente de la finale accentuée qui est si caractéristique du groupe; or *rūs-* lui-même est issu d'un ancien **rôpasa* (et non **rōpâsa-* comme pers. *rōbāh*, oss. occ. *robas*), devenu **rôβ°s*, **rôws* et **rū̃s*. D'autre part mindj. *šīk* + *á* « devenu » sort de **šútaka*, **šəik* (cf. Gauthiot, *M. S. L.*, XIX, p. 11-12 et 28, s. v.), *zaxn* + *á* « menton » de **zánuxa*, **zanx* avec métathèse des consonnes finales, et enfin yid. *žink* + *ăh*, mindj. *žink* + *á* « femme » de **jánikā* (cf. Gauthiot, *M. S. L.*, XIX, p. 157, s. v.).

Toujours au Nord-Est, sur le rebord méridional du Pamir, en ichkâchimi, un ancien **jănikā* a abouti à *žănč* « femme », un ancien **rŏčana*, « fenêtre » (cf. av. *raočana-*, pers. *rōzan*) à *rêc°n*; sur la limite septentrionale de la même région, en yazgoulami, iran. **vītikā* « plante souple, flexible » (cf. av. *vaēiti-* « saule », lit. *výtis* « tige de saule ») a donné *wīδg* « vigne » (cf. lat. *vītis* « vigne »), et **wahârakā* (pour l'initiale, cf. Geiger, *Lautl. d. Bal.*, § 15, 3) *ʕarg*, *farg* « sœur ». Sur le Pamir méridional, en vakhi, on trouve pour « fenêtre » ou mieux « ouverture au milieu du toit par où sort la fumée, et par où entre le jour », un mot *ritsn* (Shaw, *On the Ghalchah Languages*, p. 64, s. v. *chimney*) dont il est impossible de faire état, car il est suspect de n'être pas indigène, mais ichkachimi; en revanche *xužg* « doux » est vakhi et représente **xwášaka-*, **xwáž°g* (cf. afgh. *xōž*). Des langues pamiriennes, il convient de citer des exemples comme les suivants, attestés pour des raisons diverses, parfois insaisissables à l'heure actuelle, dans un ou plusieurs parlers : sar. *menj* « été » de **(h)amínaka* (cf. av. *hamina-*); vakhi *parg* « cendres » de **páraka* (cf. lit. *pelenaĩ* « cendres »); chig. *vorj*, roch. *vârj*, sar. *vurj* « cheval » de **βáraka* (cf. pers. *bāra* « cheval »); vakhi *yangl* « doigt » de **áṅguli* (?; cf. skr. *aṅguliḥ*);

chig. sar. *mīδǰ*, roch. *mēδǰ* «sabre, couteau de ceinture» de **máδyaka*; vakhi *δūng*, sar. *δomǰ*, roch. *δāmǰ* «filet, lacet» de **δâmaka* (cf. afgh. *lūm*, pers. *dām* «filet, lacet»).

Les dialectes du Nord, dits scythiques, fournissent aussi des exemples sûrs de fixation de l'intensité sur l'antépénultième. Ainsi le contraste connu entre oss. or. *aftä* et oss. occ. *wotä* «ainsi», qui tous deux sont des représentants certains de iran. **awaθa*, contraste que Hübschmann a fort bien ramené à celui de **aw(a)θa*, et de **(a)waθa*, sans d'ailleurs pouvoir en rendre compte (*Etym. u. Lautl. d. oss. Spr.*, p. 62), est en réalité simplement celui qui s'élève de façon toute naturelle entre la forme pleine, normale, accentuée correctement **áwaθa*, **áwtº*, **aftº*, et la forme accessoire, inaccentuée et courte **ºwaθ*, **wat* (cf. *wäd*, *wod* «alors, ensuite» de **awaδa*, et or. *dälä* «en-bas», occ. *dälämä* «vers en-bas» de **aδari*). D'autre part, ainsi que l'a montré Hübschmann, un infinitif comme *staun* «louer» répond exactement à skr. *stâvanam* «louange, action de louer» et est issu de **stâwana* (*Etym. u. Lautl. d. oss. Spr.*, p. 75, § 2), tandis qu'un autre tel que *cäun* est inséparable de skr. *cyávanam* «action de bouger» et se ramène à **čyáwana* (*loc. cit.*, p. 80, § 5). En yagnôbi, le second dialecte scythique actuellement parlé, on trouve par exemple: *ărwĭsna* «fil» de **aw-rêsana*, cf. pers. *rēsmān* «corde», oss. occ. *älvēsun* de **äv-lēsun* «tisser» (Miller, *Die Spr. d. Oss.*, p. 61); *zānk* «genou» de *zânuka-*, cf. pers. *zānū*, av. *zānu-*; *ītk* «pont» de **ětuka-*, **haituka*, cf. oss. occ. *xēd*, av. *haētu-*; *sĭnčĭn* «aiguille» de **sínčana-*, **sinčn* avec résolution du groupe consonantique final comme à l'ordinaire en yagnôbi (cf. *táxĭm* de **tōxm* «semence», pers. *tuxm*; *ráxšĭn* de **rōxšn* «clair», pers. *rōšan*, p. ex. Cf., d'autre part, pers. *sūzan*, bel. *sūčĭn*, *sīčĭn*). Enfin l'iranien oriental a *mästa* «grand» qui se compare à av. *masita-*, et *ggūna* «oreille», s'il s'agit bien d'un ancien **gáušana-*, **gôžana*, **gūžna*.

On sait qu'au point de vue de la flexion nominale, les dialectes iraniens ont passé de l'état ancien, riche en cas faciles à reconnaître, à un stade que l'on appellera ici «moyen» et où les noms ne possédaient plus qu'une forme de cas sujet et une forme de cas oblique; les langues dont l'évolution a été particulièrement rapide, comme le persan impérial du Fārs, ont atteint de bonne heure et franchi très tôt l'état moyen; celles qui se sont développées lentement, comme l'afghan, y sont encore attachées aujourd'hui. Or, au moment où s'est constitué dans les divers parlers iraniens, à des dates variées, dans des conditions et par des voies différentes dans le détail, le système de flexion nominale à deux cas, il est un point sur lequel il n'y a eu et ne pouvait y avoir aucune divergence : l'opposition entre la brièveté de la forme

du sujet et la longueur de la forme oblique, au singulier toujours, et, le cas échéant, au pluriel. En effet, par suite de l'usure des fins de mots d'une part, de la nécessité de distinguer clairement entre les deux cas conservés d'autre part, tous les parlers se trouvaient également réduits à opposer à l'ancien nominatif, abrégé et devenu semblable aux autres cas aussi courts que lui, une forme à désinence longue, facile à reconnaître même après que les lois phonétiques propres aux finales avaient exercé leur action. L'exemple classique aujourd'hui est celui du persan où un nominatif tel que *kām* « désir » de **kāma* alternait avec un oblique *kāme*, sorti d'un génitif **kāmahya*, ainsi que l'a reconnu M. Andreas (cf. A. Meillet, *J. A.*, mars-avril 1900, p. 254 et suiv.). Au pluriel, la distinction des deux cas s'est établie et maintenue avec beaucoup plus de difficulté, lorsqu'elle y a réussi, à cause du besoin de marquer la différence entre les formes du nominatif pluriel et singulier, qui tendaient à se confondre phonétiquement : le persan « moyen » pouvait facilement distinguer *kām* de *kāme*, au singulier, mais comme v.-perse **kāma* (nom. sing.) et **kāmā* (nom. plur.) se confondaient en *kām*, il était amené à n'employer au pluriel que la seule forme oblique, la seule que l'on pût reconnaître comme plurale, *kāmān* de **kāmānām*; le vakhi, par exemple, qui n'a pas suivi la même voie, dit également *xūn* pour « maison » et pour « maisons », mais il a, à côté de *xūn* « maisons » au cas direct, *xūnav* « maisons » au cas oblique.

Une pareille opposition, régulière, au moins au singulier, d'une forme sujette *courte*, et d'une forme régime *longue*, entraînerait nécessairement, et au moins au singulier de certains noms, un mouvement d'accent. Les règles que l'on vient de voir se vérifier à travers tous les dialectes iraniens sont formelles : si le nom était du type de *sag* « chien », c'est-à-dire ⏑⏑ (**sáka*) au nominatif, ⏑⏑⏑ (**sákahya*) au génitif, ou encore du type de *namāz* « prière », c'est-à-dire ⏑– ⏑ (**namáča*) au nominatif, ⏑– ⏑⏑ (**namáčahya*) au génitif, l'accent était évidemment fixe; mais s'il était du type de pehlvi *yazd*, persan *īzad*, soit ⏑⏑⏑ (**yázata*) au cas direct, et ⏑⏑⏑⏑ (**yazátahya*) au cas oblique, l'accent ne pouvait être que mobile, et il l'a été effectivement. Des exemples comme phl. *yazd*: pers. *īzad* en témoignent clairement, et l'on sait qu'il y en a plus d'un; l'opposition de phl. *pit*, *māt*, *duxt*, *brāt* et de pers. *pidar* « père », *mādar* « mère », *duxtar* « fille », *birādar* « frère » est bien connue. L'arménien nous a conservé un certain nombre de formes qui alternaient normalement à l'époque moyenne avec celles que le persan a gardées jusqu'à ce jour; ainsi on y trouve *biwr* « dix mille » (nom.), en persan *bēvar* (obl.); *yovaz* « panthère » (obl.), pers. dialectal *yōz* (nom.); *payik* « piéton » (obl.), pers. *paig* (nom.). Les dialectes autres que le persan présentent souvent, et cela

d'accord entre eux, des formes qui reposent sur un cas différent de celui qui s'est conservé dans le parler du Fārs : si le persan a *birādar*, les autres langues ont le nominatif, depuis le kurde *barā* jusqu'à l'ossète *ärvad* et le sariqoli *vrōd*, l'afghan restant isolé avec *vrōr* de **βrāθr-*; au contraire, tandis que l'on a pers. *maig* «sauterelle», (*malax* est, on le sait, un emprunt), on a bel. *madag*, afgh. *mlax*, forme du régime; pour pers. *mādar*, il en est comme pour *birādar*, sauf que l'afghan n'est plus isolé et que le **māθr-* qui est à l'origine de *mōr* l'est aussi à celle de bel. *mās*; pour pers. *pidar*, les autres dialectes ne changeant toujours pas, l'afghan rejoint le persan et dit *plār* de **piδáraya*. D'autre part, on a par exemple en regard de pers. *pahn* «large» de **páθana* (emprunté par le yagnôbi et le rochâni entre autres sous la forme *pahm*), bel. *patan*. afgh. *plan*, oss. *fätän* de **paθánahya*; en face de pers. *čarm*, bel. *čarm*, oss. *ćarm*, «cuir» de **čarma*, afgh. *carman* de **čarmánahya*.

Il est clair qu'un pareil mouvement d'accent n'était pas viable : il pouvait durer pendant l'espace de temps, fort court en somme, durant lequel on avait, par exemple, en persan **yázᵃd* à côté de **yᵃzáde*, **yáwᵃz* à côté de **yᵃwáze*, ou, en afghan, **nᵃmáδag* en regard de **namᵃδáge*. Mais les effets de l'accent d'intensité étaient trop graves en iranien, son influence sur la forme et l'aspect des mots trop profonde pour que les deux cas sujet et régime d'un nom à accent mobile ne devinssent pas rapidement deux mots différents, étrangers l'un à l'autre, comme seraient en persan moderne, par exemple, **jäzd* et *īzād*, **jūz* et **īwāz*, ou en afghan *mālg* et **numlái*. A quoi il faut ajouter que le type de flexion nominale à accent mobile apparaissait comme anomal à travers tout l'iranien; il ne comptait qu'un petit nombre de mots en comparaison des deux types, mentionnés plus haut, où l'accent était fixe de façon nécessaire. Aussi pas un dialecte iranien ne présente de déclinaison à mouvement d'accent; ceux qui n'ont pas fait disparaître tout mouvement de ce genre, comme l'a fait le persan, obéissant à une tendance générale très prononcée, n'en ont plus de traces que dans la flexion verbale.

Là en effet, les conséquences de la mobilité de l'accent étaient moins graves, le sentiment de la persistance du thème une fois donné à travers les six personnes du temps était très énergique, et le type à accent mobile apparaissait comme normal. La meilleure preuve en est qu'en persan où l'on a voulu éviter coûte que coûte l'inconvénient que présentait le type thématique d'avoir l'accent tantôt sur la syllabe radicale et tantôt sur la voyelle thématique, on a été amené à éliminer purement et simplement ce type au profit du type en *-aya-* (cf. Meillet, *J. A.*, mars-avril 1900,

p. 266 et suiv.). L'afghan, le beloutchi, l'ossète ont fait de même pour atteindre le même résultat. On a donc :

IRANIEN.	AFGHAN.	BELOUTCHI.	OSSÈTE OCCIDENTAL.
**βarayâmi.*	*vṛam.*	*barān.*	*avärun* («je donne»
**βaráyahi.*	*vṛē.*	*barē* (donc phl. **barē*).	de «j'apporte»). *avärі* + *s.*
**βaráyati.*	*vṛī.*	*barīt.*	*avärui.*
**βarayâmah(i).*	*vṛū.*	(*barūn*).	*avärän.*
**βaráyatā.*	*vṛaī.*	*barit.*	*avärет* + *ä.*
**βarayánti.*	*vṛī.*	*barant.*	*avärunc* + *ä.*

On voit qu'à la seconde personne du singulier la finale **-áyahi* a donné **-áyai* **-áye* et enfin *-ē* de façon correcte; à la troisième, le pehlvi et le persan ont *-ēδ* de **-áyati*, **-áyδ*, tandis que l'afghan a *-ī* de **-áyδi*, **-ēl*, **-īl* (cf. ci-dessus, p. 9, le cas de **kárita* donnant *kară*, ainsi que les cas de métaphonie de syllabe intense, Geiger, *Grundriss*, I, 2, p. 210). Est-ce que le timbre de la voyelle de bel. *-īt* est dû aussi à l'influence de l'ancien **-i* final ? L'ossète occidental devrait avoir régulièrement **-ēi* de **-áydi*, **-ēd'*; mais, comme en persan, la troisième du pluriel a agi sur la troisième du singulier, et l'*-u-* de **-unt'* a remplacé l'*-ē-* de **-ēd'* de même que l'*-a-* de **-and* a pris la place de l'*-ē-* de **-ēt*. En ossète oriental on attendrait la forme correspondante à **-ēi*, soit **-ïj*; en fait, on a là le même *-ï-*, équivalent correct de oss. occ. *-u-* (iran. **-u-*, ou iran. **a* + *u* + dentale, ou iran. **a* + *m*), que l'on trouve à la première personne du singulier *-ïm*, et à la troisième du pluriel *-ïnc*; il est donc manifeste qu'en ossète oriental aussi **-ēd'*, **-īj* a été changé en **-ud'*, **-ïj*, dont le* *-j* a disparu sous l'action de l'analogie. Très régulièrement, en effet, les désinences du singulier avaient abouti, après l'altération que l'on vient de voir de la finale de la troisième personne, à la série *-ïn*, *-ïs*, **-ïj*, parallèle à celle des désinences communes au subjonctif et à l'imparfait *-on*, *-ai*, *-a*, n'était le **-j* de la troisième personne.

Après ce que l'on a vu plus haut sur la confusion inévitable des nominatifs singulier et pluriel des noms à l'époque «moyenne» en iranien (cf. p. 11), on ne saurait être surpris de voir les troisièmes personnes du singulier et du pluriel des verbes réagir l'une sur l'autre, ou même se confondre tout à fait; c'est ce qui est arrivé en afghan, où la finale du singulier a complètement éliminé celle du pluriel : on y dit *vṛī* pour *mībarad* «il porte» comme pour *mībarand* «ils portent». En revanche, la divergence entre le persan qui a **baráyama*, **baráym*, *barēm* et les autres dialectes qui ont **βarayâmahi*, **βarâme*, **βarâm* souligne encore le caractère particulier, original, de la langue du Fārs; car, tandis

que l'on voit en perse la longue thématique du singulier amener l'élimination de celle du pluriel, on constate dans les dialectes l'action exactement inverse. On sait qu'en afghan *-a-* reste devant *-m-*, mais que *-ā-*, qui devient en règle générale *-ō-*, est représenté par *-ū-* devant *-n-* et *-m-*, d'où il ressort clairement que la finale *-am* est pour un ancien **-āmi*, **-ām* qui a été différencié de la désinence du pluriel **-āmah*, **-ām* par abrègement de l'*ā*, tandis que *-ū* est issu de **-ōmă*. aboutissant correct de **-āmah*. Pareillement. en ossète, *-an* (à l'Ouest), *-ïn* (à l'Est) ne peuvent sortir que de **-am*, tandis que oss. occ. *-ăn*, oss. or. *-ăm* peuvent fort bien représenter **-ām* de **-āmah(i)*. Seul le beloutchi a effectivement une longue au singulier dans *-ān* (le persan lui-même l'a perdue de façon tardive); mais la désinence du pluriel *-ūn* reste encore obscure.

Les finales de deuxième personne du pluriel sont claires en beloutchi, où l'*-i-* de **it* est bref par différenciation d'avec l'*-ī-* de la désinence de la troisième personne du singulier, et en ossète occidental, où l'on a *-et+ă*. En ossète oriental, l'ancien **-ēt* a disparu et semble avoir été remplacé par la forme correspondante du verbe «être» (cf. Miller, *Die Spr. d. Oss.*, p. 68). En afghan, la finale *-aī* est étrangère à toutes les formes possibles de désinence de seconde personne du pluriel; elle a subi un travail de réfection correspondant à celui qui a porté sur le pronom de même personne. Enfin, là où elle s'est maintenue, la forme de troisième personne du pluriel s'explique d'elle-même. Dans l'ensemble, il se reproduit ici le même fait que pour le persan : les enseignements qui ne tiennent pas compte du système d'accentuation de l'iranien sont condamnés à ne pouvoir expliquer aucun type de flexion verbale et à se débattre au milieu des inconséquences et des invraisemblances.

Les autres dialectes ont conservé un mouvement d'accent dans la flexion verbale, et, par conséquent, le type thématique. On a, de cette façon :

IRANIEN.	ICHKÂCHIMI.	VAKHI.	CHIGNI. (ET ROGHÂNI ET SARIQOLI).	YAGNÔBI.
—	—	—	—	—
**βarâmi.*	*avarám.*	*wüzümám.*	*varám.*	*varám.*
**βárahi.*	*avár.*	*wüzűmi.*	*vári.*	*vár.*
**βárati.*	*avárd.*	*wüzűmd.*	*várd.*	*várt.*
**βarâmah.*	*avarán.*	*wüzümán.*	*varám.*	*varím.*
**βáratā *βáraθā.*	*avarův.*	*wüzűmit.*	*várid.*	*várti*, *vársi.*
**βarânti.*	*avarán.*	*wüzümán.*	*varín.*	*varár.*

Les mouvements de l'accent, comme les désinences, apparaissent en général très clairs : les altérations phonétiques telles

que le passage de **βárahi* à **βáre*, *vári* et *var*, celui de **βárati* à **βár^{a}d^{i}* ou **βár^{a}t^{i}* et *vard* ou *vart*, et enfin celui de **-ant* à *-ân*, *-an* ou *-in* ne font aucune difficulté. Mais l'influence des pronoms enclitiques s'est fait sentir, et elle a légèrement troublé le tableau : le contraste entre *-am* (sing.) et *-an* (plur.) s'est reflété dans la flexion verbale de l'ichkâchimi et du vakhi; dans le premier de ces deux parlers, le pronom de seconde personne du pluriel a même remplacé complètement l'ancienne désinence, ce qu'elle n'avait pas fait encore dans le parler vakhi que M. Shaw a observé avec tant de talent, mais ce qu'elle fait aujourd'hui dans le parler vakhi que M. Hjuler a entendu (cf. *The Languages spoken in the Western Pamir*, p. 23). On a déjà vu en afghan la seconde personne du pluriel s'altérer là où les autres ne montrent aucun signe de décadence; c'est un phénomène qui tient à la nature même de cette forme, qui très souvent ne fait que doubler celle du singulier, et qui se reproduit fréquemment dans les langues pamiriennes. En yagnôbi, on a différencié la première personne du pluriel de celle du singulier autrement que dans les langues du Pamir ou leurs voisines : on a substitué la désinence du type en **-aya-* à l'ancienne, et cela sans doute à une date fort reculée, car le sogdien le plus ancien présente déjà le même remplacement comme dûment effectué. Comme *-īm* figurait aussi parmi les formes du présent du verbe « être », comme enclitique servant à constituer la première personne du pluriel du passé des verbes intransitifs (dès le sogdien on disait : *āyat+īm* « nous sommes venus »), il a entraîné la disparition de l'ancienne finale de troisième personne du pluriel **-ant*, qui existe encore en sogdien, au profit de la forme enclitique correspondante du verbe « être » *-ār*; celle-ci est inséparable de iran. **āhar*, av. *āŋharə* « ils ont été ». A la seconde personne du pluriel, le vakhi et le chigni insèrent entre le radical et la « désinence » un *i* que le yagnôbi postpose : ainsi *várid* « vous portez » s'oppose à *vart* « il porte ». Mais cet *i* est phonétique, comme le montre le yagnôbi, où *vart* « il porte » représente **βart*, mais où *vart-+i* alternant dialectalement avec *vars + i* est pour **βarθ-* (cf. Gauthiot, *Académie des Inscriptions, Comptes rendus*, 1913, p. 675). En fait **βárati* avec une brève finale a donné **βart*, mais **βáratā*, **βáraθā* avec une longue finale a abouti à **βárt'*, **βárθ^{ə}*, représenté en chigni par **vár^{ə}t*, *vár^{i}t*, en yagnôbi par *várt^{i}*, *várs^{i}*.

En face de ce que ces quelques dialectes présentent pour les verbes, on ne saurait guère citer, pour les noms, que le déplacement d'accent qui accompagne l'adjonction de certains indices du pluriel, tels que *-ān* ou *-hā* en persan, *-ān* en beloutchi, *-ūna* en afghan, *-īn* en chigni, *-iv* en sariqoli (au cas oblique), et il ne

s'agit pas là d'un mouvement d'accent à l'intérieur des mots, mais d'un glissement de l'intensité du nom, où elle occupe invariablement la même place, sur un affixe défini qui tend d'ailleurs en iranien à être nettement séparé des substantifs qu'il modifie. En tout cas, l'intégrité et l'invariabilité du thème sont sauvegardées.

La seule question qui se pose, est donc bien de savoir comment ce thème nominal s'est fixé. Pour le persan on le sait, dans l'ensemble au moins, depuis que M. Andreas a montré que le yod qui dans le pehlvi des inscriptions termine tant de mots, est le représentant de l'ancien *-ahyā* du génitif perse : les substantifs persans modernes représentent, sauf exceptions, les cas obliques des noms du persan «moyen». La fixation de l'accent n'a soulevé en persan aucune difficulté; elle a marché de pair avec l'abolition de toute déclinaison. Il ne pouvait subsister aucun mouvement d'accent là où, seule, l'une des deux formes, cas sujet ou cas régime, a survécu; que le persan ait préféré le substantif *pidar* «père», forme longue du cas oblique, ou l'adjectif *pahn* «large», forme courte du cas direct, c'est-à-dire, comme M. Meillet en a fait la remarque (*J. A.*, mars-avril 1900, p. 264), du cas exigé par l'emploi prédicatif, il n'importe: le choix a réglé la question de l'accent. Mais dans les langues qui ont conservé une flexion, comme l'afghan par exemple, dans les parlers où l'on continue aujourd'hui même à distinguer entre deux cas, le rejet d'une forme au profit d'une autre n'a pas été aussi aisé. Quelle qu'ait été l'importance du travail de destruction et de réfection, il est resté des cas où il a fallu choisir, de toute nécessité, entre deux façons d'accentuer, puisqu'il était impossible de choisir entre les deux formes différemment accentuées : ainsi, en afghan, où le nom de la «gazelle» **āsaka-* (bel. *āsk*) subsistait également au cas sujet **ṓsăǵă* et au cas régime **ōsáǵe*, mais où l'accent devait rester fixe, comme dans les mots du type **spáǵă* (**spáka*) : **spáǵe* (**spákahya*) «chien», ou du type **pṛ́ǵă* (**prδáka*) : **pṛ́ǵe* (**prδákahya*), il a fallu forcément imposer à l'une des deux formes l'accentuation de l'autre.

Ce n'est pas là un fait surprenant, bien qu'il vaille la peine d'être mis en lumière pour lui-même; il s'agit, en effet, d'un phénomène d'origine morphologique et non pas de l'application pure et simple d'une loi phonétique, comme celle qui, en germanique, a déterminé que l'initiale des mots serait intense, ou comme celle qui, en polonais, a fixé l'accent sur la pénultième. Mais son intérêt principal réside dans ses conséquences. En effet, si le type de flexion à accent mobile était, dans tous les dialectes également, d'importance secondaire par lui-même, il était d'autre part des plus intéressants, parce que fatalement le plus grand nombre

peut-être des noms formés au moyen du suffixe *-*ka*-) et l'on sait quel est le rôle joué par ce morphème en iranien) lui appartenait. En effet, un dérivé en *-*ka*- présentait de façon normale le schème ⏑˘⏑ au nominatif, et ⏑˘˘⏑ au génitif, c'est-à-dire rentrait dans le type de flexion à accent mobile (cf. ci-dessus, p. 11), du moment qu'il comportait une voyelle thématique brève : alors il se terminait, en effet, au cas sujet par *voy. rad.* + *voy. thém. brève* + *ka*, au cas régime par *voy. rad.* + *voy. thém. brève* + *kahya*. Par suite, la question de la représentation actuelle, dans les divers dialectes, de l'ancien *-*k*- suffixal se trouve liée à celle du mouvement de l'accent : il est, en effet, possible, et, à voir le grand nombre des représentants de *-*k*- dans certaines langues, il est plus que probable qu'il a été traité de façon différente selon qu'il était ou non précédé immédiatement de l'accent.

Bien entendu, il ne faut tenir aucun compte des formes refaites, des dérivés tels que la plupart des diminutifs où l'ancien *-*k*-, resté vivant, apparaît encore aujourd'hui intact; on laissera aussi de côté les formations faites à l'aide d'un correspondant récent de *-*k*-, -*g*- ou -*j*- ou quelque autre, moins savantes peut-être, mais qui n'ont pas plus de valeur probante, de valeur « d'exemple » au point de vue du développement historique. C'est dire que l'on opérera ici avec un nombre forcément très restreint de témoignages, mais qu'ils seront choisis comme décisifs. M. Meillet a fait ressortir qu'un *adjectif* comme pers. *tārīk* « obscur » devait représenter un ancien nominatif, tout comme *pahn* « large », et que la conservation de la sourde s'expliquait par la chute précoce de la finale *-*a*: *-*k*- s'était trouvé terminer le mot avant d'avoir pu subir le traitement normal d'intervocalique (*J. A.*, mars-avril 1900, p. 263). Il n'en a sans doute pas été de même dans **ẻwaka*, **pāwaka*, **nẻβaka*, autres adjectifs conservés au nominatif dans *yak* « un », *pāk* « pur », *nēk* « bon, beau », car dans ces mots la voyelle *-*a* n'était pas précédée immédiatement de la syllabe intense; **tāⁿrīka* était déjà devenu *tārīk* que **pāwaka* était sans doute encore ¦**pāⁿăkă*, ou, plus vraisemblablement, **pāⁿwăgă*. En tout cas, la gutturale a été conservée, et si l'on a eu *pāk*, avec *-k*, sur le modèle de *tārīk*, c'est que l'on avait sauvegardé **pāg*. D'ailleurs dans les substantifs qui, par exception, ont été conservés au nominatif et qui comportent le suffixe *-*ka*-, c'est bien sous la forme d'un *-g* que la gutturale est attestée; ces noms sont restés en dehors de toute catégorie et francs de toute action analogique; il s'agit, en effet, de *maig* « sauterelle » issu de **máδaka* et de *paig* « piéton » sorti de **páδika*. Le mot pour « médecin » *bizišk* est encore un excellent témoin du maintien de la gutturale après brève inaccentuée, car il représente un ancien **bēšázaka*, mais **bīzášg* devait naturellement

devenir **bizašk*. Ce qu'il importe de noter maintenant, c'est qu'à la conservation du **-k-* devenu sonore après brève non intense s'oppose de la façon la plus nette sa disparition après brève intense. Un exemple comme pers. *banda* en fait foi: c'est un mot attesté dès le vieux-perse, qui sûrement n'est pas de formation récente, et qui représente un ancien **bandákahya*, **bandáge*, **bandág*; et il est précieux, car on sait combien, parmi les innombrables formations en *-a* sont suspectes d'être ou de pouvoir être, soit neuves, soit renouvelées. Grâce à un exemple comme celui-là, qui vient appuyer une probabilité fondée sur des témoignages nombreux en apparence, mais qui, se répétant, n'en forment en réalité qu'un seul, on est autorisé vraiment à poser une opposition *banda*: *maig*.

Cette opposition s'explique: l'importance, le volume, si l'on peut dire, de la voyelle qui précède immédiatement la consonne finale doit agir sur celle-ci. Ce n'est point un hasard si, tandis que *banda* «esclave» fait bien au pluriel *bandagān* et fournit l'abstrait *bandagī* «esclavage» de façon très régulière, *dānā* «sage» (de **dānākahya*, **dānáge*, **dānág*) donne *dānāyān* «sages», *dānā'ī* «sagesse», et si *jādū* «sorcier» fait *jāduvān*; la quantité de la voyelle agit dans le même sens que son intensité, elle aussi lui donne plus de corps et hâte la chute de l'occlusive qui la suit; après *-a-*, le *-g*, devenu implosif peut-être, vivait encore, qu'il était périmé déjà et remplacé après *-ā-* ou *-ū-*. Ce n'est pas non plus par un simple jeu du hasard que les deux seuls emprunts sans *-k* final que présente l'arménien, *ašxaray* «ouvertement» et *kamay* «volontaire», remontent l'un et l'autre à des originaux pehlvis terminés en *-āk*. D'autre part, les monosyllabes dont M. Meillet a signalé déjà (*J. A.*, mars-avril 1900, p. 263) le conservatisme bien connu par ailleurs, ont conservé la gutturale après brève dans *sag* de **sákahya*, **ságe*, mais l'ont perdue après longue dans *niyā* «ancêtre» de **nyákahya*, **nyáge*, et dans *bā* «avec» de **ubáge* (cf. skr. *upāke*)[1].

[1] Bien entendu, c'est une forme longue comme celle du sanskrit qui a donné *bā*, *vā* «avec»; la forme courte eût abouti à **bāk*, **vāk* (cf. ci-dessus p. 17). Il est essentiel de distinguer entre le sort de **-k*, sourde forte, et celui de **-g*, sonore faible. D'après tout ce qui vient d'être exposé, les noms d'agents d'abord, puis ceux d'êtres vivants, enfin les substantifs en général, ayant survécu sous la forme oblique, se sont terminés par **-g*, tombé lui-même normalement partout, sauf dans les monosyllabes à voyelle brève, type *sag*; les adjectifs au contraire, les prédicats, dont s'est maintenue la forme directe, se sont trouvés conserver la sourde *-k*, beaucoup plus résistante. Si l'on parcourt la liste des formations en **-ka* à ce point de vue, en mettant à part les diminutifs qui sont manifestement des dérivés vivants, neufs ou renouvelés, on constate de suite qu'en masse les mots en *-a*, *-ā*, *-ī*, *-ū*, *-ō* sont des substantifs, ceux en *-ak*, *-uk* des adjectifs. En effet, *maig*, *paig* sont, on l'a vu, des nominatifs exceptionnellement conservés; *xuk* «porc» est de même un nomi-

L'opposition en question qui, en persan, se résume en la formule *maiɣ*: *banda*, se retrouve par ailleurs: en afghan, elle est attestée de façon certaine par *spai* «chien» d'une part, et par *mālg* «sel» de l'autre. En effet, *spai* remonte à **spáka* aussi sûrement que *mālg* à **namáδaka*; le premier mot nous enseigne à quoi a été réduite l'occlusive gutturale après brève accentuée, le second nous permet de voir comment la même consonne est simplement devenue sonore quand elle suivait une brève inaccentuée; parallèlement à pers. *maiɣ*: *banda* on a afgh. *mālg*: *spai*. Au Nord-Est, en mindjâni et yidgâ, on retrouve d'une part *namálg* + *á*, *namály* + *á* (mindj.), *namály* + *ắh* (yid.) de **namáδaka*, et *xaĭ-érg* + *á* (mindj.), *xaĭ-éry* + *ắh* (yid.) de **-áraka*, *yắug* + *á* (mindj.), *yắuy* + *ắh* (yid.) de **âpaka* pour «sel», «moulin» et «eau», d'autre part le suffixe nominal dépourvu de sens propre *-á* (mindj.), *-ắh* (yid.) qui représente un ancien **-áka*, et dont l'emploi rappelle de façon si vive celui de la finale *-ak* du pehlvi; c'est aussi mindj. *-á*, yid. *-âh* ou *-t-á*, *-t-ắh*, qui servent dans ces deux parlers à former les infinitifs, et qui permettent d'établir pour un groupe dialectal de plus la dualité **-aka*>*-g* ou *-y*: **-áka*>*-á* ou *-ắh*. Sur le Pamir, en chigni, sari-

natif, aussi correct que *tārīk*; son doublet *xūg* est analogique de *sag*; dans *-bā*, *-vā* «qui cuit» et «qui est cuit», c'est la forme de l'agent qui l'a emporté, **-βāge* a été préféré à **-βāk*; quant à *mā* «nous» et *šumā* «vous», on sait qu'ils représentent *máxam* et **šmáxam*. Il ne faut pas oublier que les participes en *-ā* ont la valeur de noms d'agent (cf. Horn, *Grundriss*, I, 2, p. 145-6), que l'extension de *-ī* aux adjectifs est toute récente et parfois incertaine, *kār-ī* est «celui qui agit, le guerrier» (cf. Horn, *loc. cit.*, p. 179), et que, si l'on prend des exemples anciens et sûrs, on se heurte au contraste de *tārīk* «obscur» (**tānhrika*) et de *zamī* «terre» (**zamîkē*, **zamîge* (cf. Horn, *loc. cit.*, p. 179-80). On sait enfin que les génitifs normaux en *-ū* de **-úg(e)* (type *jādū* «sorcier») se sont confondus complètement en persan avec les nominatifs en *-ō(g)* de **-áwaka*, **-áwăgă* (type *nīrō* «force»). L'arménien nous garantit que, pour le type *jādū*, il s'agit bien d'un ancien **-ūk-*, de même l'afghan (cf. Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 241, note); les rimes des poètes persans sont basées sur une assimilation presque complète des mots en *-ō(g)* à ceux en *-ū*, et sur leur «substantification». Il s'agit, en effet, en réalité d'adjectifs au nominatif du type de *pāk*, ancien **pāwaka*, dont la gutturale n'a pas été renouvelée sur le modèle de celle de *tārīk* (cf. plus haut, p. 17), comme il était naturel pour des adjectifs, mais supprimée à la manière de celle de *jādū*, parce qu'ils passaient précisément dans la catégorie de ce substantif; les exemples sont formels: *xustō* «qui avoue, qui confesse» représente **xwastáwaka*, *nīrō* «force» est pour **navyáwaka*, et signifie bien «uirilis», ou mieux «uirile» et non «uīs», de même que *mīnō* «ciel» sort de **manyāwaka*, et veut dire «spiritālis, spiritāle» et non «coelum». Le *-k-* de *nēkō* en dénonce le caractère savant, et phl. *āsrōk*, avec son *-s-* pour *-θ-* avestique, n'est qu'un terme théologique; aucun de ces deux mots ne prouve rien. La confusion des substantifs récents et anciens a été si loin que l'on voit un vieux nom comme **waδúkā* apparaître non seulement avec l'*-ō-* de *xustō* et consorts, sous la forme de pers. *bayō* «fiancée, jeune femme», mais encore avec le *-g-* final que les adjectifs en question ont perdu, comme *bayōg*.

qoli et rochâni, on se trouve à nouveau en face du même contraste : tandis que l'afghan a *mālg*, le chigni a *namáδǰ*, le sariqoli *namáδǰ*, le rochâni *nəmáδǰ*; tandis qu'en mindjâni **-áraka* a abouti à *-érg*, il a donné chig. *-ŏrǰ*, sar. *-ŏrǰ*, roch. *-árǰ*, et autres exemples pareils; de plus, en sariqoli le correspondant du suffixe de lieu vakhi *-ung* (=**-ánaka*) est *-enǰ*; ce suffixe, qui en réalité indique simplement un rapport de connexion, se retrouve dans tous les dialectes pamiriens où il s'ajoute aux formes longues des participes passés (cf. Geiger, *Grundriss*, I, 2, p. 311). Mais en face de ce traitement de **-k-* devenant *-ǰ-*, il y a celui qui répond au changement attesté dans l'afghan *spai*; la finale de l'infinitif *-tau* ne peut représenter que **-táka*, de même que celle des ordinaux *-au* ne peut être qu'un ancien **-áka*, devenu d'abord **-ăyă*, puis **-ay*ʷ et enfin *-au*, comme *čiráy*, *čiráy* «lampe» est passé à pamirien *čiráw*. En fin de compte, on pourrait ramasser toute l'opposition en question dans celle de sar. *íwǰ* «seul» à sar. *īwáu* «premier». A ces désinences en *-au*, qui, du fait de leur caractère morphologique, risquent de paraître suspectes ou du moins trop peu probantes, on peut ajouter des exemples particuliers, dont l'évolution s'est faite à l'écart de tout système flexionnel ou désinentiel : ainsi, sur le haut Bartang, dans une région récemment ravagée par un tremblement de terre qui a détruit des villages, amené la formation d'un lac couvrant la plaine habitable, créé des barrages et des éboulis énormes (cf. G. A. Špilko, *Izvěstija turkestanskago Otděla Imp. russk. geogr. Obšč.*, X, I, p. 202 et suiv.), et où s'est conservé un tout petit groupe de Tadjiks au parler curieux, «hier» se dit *afáu* de **apăka*; ainsi encore en chigni «devant, avant» se dit *paráu*, issu de **parăka*, exactement d'ailleurs comme vakhi *prüt*, sar. *prōd*, roch. *p°rá*, *prâ*ᵈ, *prâd*+*īr* de **parăta*; la phonétique, qui exige entre *-r-* et *-t-*, *-d-* un ancien **-ā-*, et non un **-o-* sorti de **-áwa-*, et qui ne saurait s'accommoder d'un groupe initial **pr-* indo-iranien, est d'accord avec la sémantique pour faire rejeter l'étymologie proposée par M. Geiger (*Grundriss*, I, 2, p. 298 et 303), et le rapprochement avec pers. *furōd*.

C'est dans les dialectes dont le système phonétique présente un caractère visiblement conservateur que l'on ne retrouve aucun équivalent aux formules pers. *maig* : *banda*, afgh. *mālg* : *spai*, mindj. *yáuga* : *šəʸá*, sar. *íwǰ* : *īwáu*. Ainsi en beloutchi, où l'on a *sāig* «ombre» de **sāyaka* et *murtág* «mort» de *murt*+*ág*; en ichkâchimi et en vakhi, parlers qui conservent même les sourdes intervocaliques, et qui présentent *yátik* «pont», *ášik* «larme» et *parg* «cendres», *yašk* «larme» (le vakhi a *-g* ou *-k* selon que le phonème qui est entré en contact avec la gutturale est sonore ou sourd) en face de *mələk* «mort» et de *vandák* «lier»; en yazgou-

lami, qui montre ici un trait de ressemblance de plus avec le beloutchi, et qui a pareillement *wīδg* «vigne» et *varág* «cheval»; enfin dans les langues du groupe scythique, où l'ossète occidental a *yog* «vache» (de **γáwaka*) comme *näwág* «neuf», et le yagnôbi *ītk* «pont» comme *wīnak* «voir». Ce que l'on retrouve dans ces dialectes comme dans les autres, c'est seulement que la seconde forme, celle à gutturale précédée de l'accent, a fourni un morphème, tandis que la première n'a donné que des mots restés indépendants les uns des autres; qu'il s'agisse de pers. *maig*, afgh. *mālg*, mindj. *yáuga*, sar. *íwj* ou bien de bel. *sāig*, ichk. *áš^{ə}k*, vakhi *yašk*, yazg. *wīδg*, oss. occ. *yog*, yagn. *ītk*, il n'importe : ce sont là tous des isolés, et par suite, en quelque façon, des anomaux.

Pourtant ce sont bien eux qui représentent la forme que les dialectes iraniens moins évolués que celui du Fārs, pourvus encore d'une flexion nominale, ont tendu à généraliser. En persan *maig*, *paig* et les très rares substantifs pareils sont nettement des exceptions; mais le contraste entre le *birādar* du persan, conservé au détriment de phl. *brāt*, et le beloutchi *brāt*, le mindjâni *vəráy*, l'ichkâchimi *vrū*, le vakhi *vrüt*, le chigni *v'rād*, le sariqoli *vrōd*, le rochâni *vrâd*, le yazgoulami *vrōd*, l'ossète *ärvád*, le yagnôbi *v'rât* est significatif. Partout ce sont des nominatifs, et des nominatifs du singulier, auxquels les affixes casuels viennent s'ajouter; la seule trace de flexion ancienne qui se soit conservée est, comme l'on sait, le pluriel *v'rādar* du chigni, *vrâdar* du rochâni. Mais, pour instructif qu'il soit au point de vue des tendances d'ensemble des dialectes considérés, le cas de noms tels que **βrātā*: **βrātār-* ne peut rien enseigner sur celui des dérivés en **-ka-*. En effet, étant donnée la différence radicale qui séparait forcément le nominatif singulier des autres formes dans le cas des thèmes en *-r-*, différence impossible à combler en accentuant simplement les formes obliques de la même façon que le nominatif singulier, il fallait choisir entre le thème **βrāt*, et le thème **βrātār-*. Dans les dérivés en **-ka-*, la question se posait bien autrement: on avait d'une part, en afghan par exemple, **ōsăǵă* et de l'autre **ōsáǵe*, et l'on pouvait étendre à toute la flexion soit l'accentuation du cas sujet, soit celle du cas régime. Dans la première hypothèse, on créait, sur le modèle de mots tels que **βrāt*, un monosyllabe nouveau, un substantif court, indépendant en somme de ses proches et pareils; dans la seconde, en revanche, en reformant **ōsăǵă*, **ōsáǵă* à l'image de **ōsáǵe*, on se conformait à la grande tendance qui a poussé l'ensemble des dialectes iraniens, comme toutes les langues qui ont passé par la même évolution et qui ont subi du fait de l'action d'un accent d'intensité nouveau et d'altérations profondes des finales une

crise analogue, à augmenter le volume de leur mots, à les allonger à mesure qu'ils s'usaient et se ramassaient, en quelque sorte, sur eux-mêmes. Bref, on conservait au suffixe incolore, dépourvu de valeur morphologique ou sémantique, *-*ka*- sa fonction véritable, son existence propre. En maintenant *ŏsăǵă*, **ŏsg*, **ōsk*, on ne gagnait rien sur **ŏsă*, **ōs* par exemple, mot non élargi; en conservant **ōsáǵe*, et avec lui **ōsáǵă* réaccentué, on introduisait définitivement la forme longue nécessaire et voulue, le dissyllabe plein et normal.

Il faut ajouter aussi que, de cette façon, on se conformait à l'exemple des mots à accent immobile, mots qui déjà servaient de modèles pour l'établissement de l'intensité à place fixe. Un nominal tel que **ŏsăǵă*, **ōsg* s'écartait tout à fait d'un nominatif tel que **spáǵă*, **spáy*ᵊ, ainsi qu'il apparaît avec une clarté lumineuse dans les parlers où le traitement de la gutturale varie selon que la brève qui la précède est intense ou non; mais **ōsáǵă*, **ōsáy*ᵊ rejoignait **spáy*ᵊ. Aussi est-il tout naturel que les nominatifs conservés intacts soient, *dans tous les parlers*, des mots un peu à part, des noms d'animaux ou de produits spéciaux, des termes techniques : ainsi les noms du «sel», du «moulin à eau», dans un bon nombre de dialectes, celui du «pont» en yagnôbi, de la «vigne» en yazgoulami, du «sabre» en pamirien. Naturellement, les langues ne sont pas d'accord, en général, sur de telles questions de nuance: en face de bel. *āsk* on a afgh. *ōsai*; le vieux mot pour «sel» est remplacé en ichkâchimi par le persan *namak*; tandis que le yagnôbi dit *ītk* «pont», les langues du Pamir ont conservé la forme courte sar. *yeid*, chig. *ēd*, roch. *yīd*. Il faut ajouter à ces termes, ainsi qu'il est naturel, de vieux mots usuels et familiers, comme *gōk* et *yōg* «vache» en beloutchi et en ossète, le nom du «cheval» dans les parlers du Pamir, le mot pour «larme», celui pour «eau» en vakhi, mindjâni et iranien oriental, *parg* «cendres» en vakhi, *menǰ* «été» en sariqoli, la formation tout à fait isolée pour «sœur» en yazgoulami; et là encore on retrouve les alternances attendues entre dialectes, les formes sans élargissement étant mises sur le même pied, à juste titre, comme on l'a vu, que les formes longues au nominatif singulier, et en regard de vakhi *δüng*, sar. *δomǰ*, roch. *δâmǰ*, l'afghan a *lūm* «filet».

Ce qui apparaît comme probable, à considérer d'ensemble toutes les particularités que l'on vient de voir, c'est que ces termes techniques, ces mots familiers, volontiers anomaux, doivent remonter à des dérivés en *-*ka*- plus archaïques que les autres, dûment frappés et déjà fixés par l'usage comme des noms à part. Et ce qui vient renforcer notablement cette hypothèse, déjà plus que simplement vraisemblable, c'est le fait que, dans les langues

du Pamir, il existe une véritable catégorie de mots en *-j*, c'est-à-dire anciennement en **-aka-*, celle des participes passés longs du type de chig. *čūɣj*, sar. *čaugǰ*, roch. *čūǧǰ* «fait» de **kŕtaka*, auxquels il faut joindre d'ailleurs vakhi *xötk*. Par nature, en quelque sorte, ces mots sont des nominatifs, car leur emploi propre est celui de prédicat, où ils sont spécialisés de façon plus exclusive encore que ne peuvent l'être des adjectifs. Et, *très tôt*, ils ont remplacé les participes passés courts du type de chig. *čūd*, sar. *čaug*, roch. *čūd*, vakhi *goxt*, parce que, dans les parlers qui viennent d'être cités, le système proprement verbal a été réduit à un minimum de façon précoce, et que, par suite, l'ancien participe passé passif simple ayant assumé une fonction verbale à une date très précoce, il a fallu créer de fort bonne heure une nouvelle forme de nom verbal.

Dans les autres langues, sauf le beloutchi et les dialectes du groupe scythique, le même besoin s'est fait sentir, mais *notablement plus tard*. On sait qu'en pehlvi les participes longs, à suffixe *-ak*, sont fort rares, si l'on compare le persan (cf. Salemann, *Grundriss*, I, 1, p. 308); il n'apparaissait pas encore comme nécessaire de donner un suppléant à la forme courte dans son emploi nominal; *kard* «fait» ne prenait pas encore de désinences personnelles et servait à faire tour à tour le prétérit ou le parfait selon les formes verbales qui lui étaient adjointes ou non. Pour pers. *kardam* «je fis», on disait *-am kard*, pour *karda am* «j'ai fait», *-am kard būd*. Aussi les participes passés longs du persan sont-ils des dérivés *récents* des participes courts au moyen de la finale *-a*, abstraite de mots comme *banda* «esclave», *kada* «maison», c'est-à-dire, somme toute, au moyen d'un suffixe de cas oblique, ainsi qu'on l'a vu plus haut (cf. p. 18); et cela montre bien à quel point tout souvenir d'une flexion quelconque était effacé en persan au moment tardif où le type *karda* a été tiré du type *kard*. En afghan aussi, le participe long est un dérivé récent du participe court: *kaṛái* représente *kaṛ*+*ái* et non pas **krtaka*, comme le suppose M. Geiger (*Grundriss*, I, 2 p. 212); en effet, **krtáka* eût abouti à **kṛái* et non à *kaṛái*; l, chute de la voyelle de la syllabe précédant immédiatement cella qui porte l'accent dans tous les cas de développement normal ese établie pour l'afghan par de nombreux exemples dont quelques-uns ont été réunis par M. Geiger qui d'ailleurs les a laissés sans explication (*Etym. u. Lautl. d. Afgh.*, p. 41). En mindjâni, *žṷá* a été tiré à une date récente de *žṷ* (= *ǰáta* «frappé»), car **ǰatáka* aurait donné régulièrement **šta*, comme l'a fait effectivement **žatáka* «dit, parole», formation exceptionnelle par suite de son caractère nominal (cf. Gauthiot, *M. S. L.*, XIX, p. 157, s. v.). En yazgoulami, au nord-ouest du Pamir, le caractère secon-

daire des formes longues se reconnaît à ce qu'elles ne présentent aucun trait d'originalité par rapport aux courtes, mais qu'elles les suivent jusque dans les moindres détails; ainsi *yat* «(il est) allé» donne *itág* «allé», avec la même sourde, bien qu'entre voyelles, tandis que *δed* «(il a) donné» fait *δadág* «donné», *šod* «(il est) allé» *šidág* «allé»; les différences de timbre entre les voyelles radicales des deux formes sont simplement celles qu'entraîne à l'époque actuelle le déplacement de l'accent en avant: *mat* «(il a) été» donne *mətág* (et aussi *mədág*) «été», exactement comme *varág* «cheval» fait *varəgáθ* «chevaux». Il n'y a là rien d'ancien, on le voit, mais simplement la marque de la force de l'accent et de son action en yazgoulami.

A côté de ces deux groupes de dialectes iraniens à deux formes de participe passé, l'une courte et de caractère verbal, l'autre longue et plus particulièrement nominale, il y a les langues qui ne distinguent pas entre deux participes; en face du type pamirien et vakhi avec *čūd* «(il a) fait» et *čūγj* «fait», anciens tous deux, en face du type persan, afghan, mindjâni et yazgoulami avec *kard* ou *kaṛ* et leurs dérivés récents *karda* ou *kaṛai*, il y a d'une part le beloutchi et de l'autre les dialectes scythiques. Ceux-là ignorent la dualité en question, parce que l'ancien participe, tel que iran. **krta*, y a gardé son caractère nominal: ou bien ils emploient concurremment les formes longue et courte, sans différence de sens appréciable, ou bien ils n'ont pas développé du tout la forme longue. En beloutchi, *kut* et *kutag* sont usités indifféremment, et ils sont si bien des noms l'un et l'autre qu'ils prennent tous deux la marque du pluriel quand leur sujet réel (étant donnée la construction passive du prétérit des verbes transitifs) est au pluriel. Les langues du Nord iranien ont développé d'abord, comme les langues romanes ou germaniques modernes par exemple, la distinction entre le prétérit des transitifs et celui des intransitifs; elles ont opposé le type «j'ai fait» au type «je suis allé», en sogdien *'krtw δ'r'm* (=*°*kártə δārām*) et *šwt 'ym* (=**šút īm*), en ossète occidental *kodton* et *cudtän*; d'autre part, elles ont gardé un temps passé de formation verbale, comme sont «je fis» et «j'allai», «je faisais» et «j'allais», en sogdien *kwn'* (=**kúna*) et *šw'* (=**šáva*), en yagnôbi *akún* et *ašáu*. Quant au second passé, il est nettement composé, c'est-à-dire qu'il sauvegarde le caractère nominal du participe passé de forme courte resté libre, et qu'il n'a pas été nécessaire de suppléer: on a en ossète *kond fädtän*, *cud fädtän*, en yagnôbi *-m iktá* (*iktá-m*), *šáutaim* pour «j'ai fait», «je suis allé».

Par tout ce qui précède on peut se rendre compte de l'importance du rôle joué par l'accent d'intensité dans les dialectes ira-

niens: ses effets se sont fait sentir, directement ou par contre-coup, dans tous les domaines de la grammaire. Encore a-t-on eu soin dans l'exposé ci-dessus de ne toucher à aucune question n'intéressant qu'une seule langue en particulier; on s'est refusé à reprendre en sous-main tel ou tel point spécial soit d'étymologie, soit de morphologie de tel ou tel parler plus ou moins riche en exemples locaux. C'est l'iranien dans son ensemble dont on a essayé de montrer un aspect, d'ailleurs transitoire, et dont on a tâché de mettre en lumière un principe de développement essentiel, singulièrement durable, et uniforme malgré les conditions variables et les effets divers.

R. Gauthiot.

LA LANGUE ITONAMA.

(SUITE ET FIN.)

II. TEXTES ITONAMA.

a. *Pater noster.*

Dig-na-me	*o-niti*	*o-ki-čau-ko*	*og-nano*;	*ki-k-apačuras-na*
notre-père	toi	que-tu-sois	au-ciel;	que-soit-respecté

o-mi-kadayat;	*o-ki-maku-mo*	*o-mi-onau*;	*kacisi-ki-k-apačuras-ne-be*	
ton-nom;	donne-nous	ta-grande-maison;	qu'ils-obéissent-toi	

kin-ikosno-ne	*kima-tekaka*	*kin-uma-ne*;	*kai-maku*	*dok-i-tereke-ke*
en-bas	de-même-que	en-haut;	donne	nos-aliments

okispeleča;	*o-ki-pakiyumala-na*	*dig-ma-čagualu*
aujourd'hui-toujours[1];	pardonne	nos-péchés

kumatena	*dig-nit*	*dag-nai-pakiyumalà-ka*	*dig-ni-puyaate*;
de-même-que	nous	nous-pardonnons	nos-offenseurs;

o-ki-čanomo-guana	*ki-pusakčo-mo*	*dig-nit*	*čokigua*;	*o-niti*
toi-permets-ne-pas	que-prenne-nous	nous	diable;	toi

sig-ka-güegne-be[2]	*kuena-ke*	*kisihiane.*
nous-délivre	choses	ennemies.

[1] La traduction de ce mot, d'après Hervás, nous paraît douteuse. *O-kis-peleča* semble plutôt un verbe à la 2e personne de l'impératif ou du subjonctif.

[2] Nous ne nous expliquons pas cette forme où, suivant Hervás (*Saggio pratico*, p. 92), le préfixe *sig-* aurait le sens de «nous». Peut-être y a-t-il là une faute d'impression pour *dig-ka-güegne-be*, comme le croit l'auteur du *Mithridates;* mais, même dans cette hypothèse, la traduction d'Hervás n'est pas acceptable. *Dig-ka-güegne-be* ne saurait être un impératif à la 2e personne. Ce ne pourrait être qu'un impératif à la 1re personne du pluriel, avec le pronom personnel de la 2e personne comme complément.

b. *Confessionnaire*[1].

1. *Dukukuguara-čame* *keda-ča-ča*
par-le-signe? ?

santa *kruz*, *dig-ni-kisiaxane*
sainte croix, nos-ennemis

ki-kau-na, *dig-na-mu* *dios*
écarte, notre-père dieu

og-mi-avebe, *og-ma-me*, *og-me-e*,
le-seigneur, le-père, son-fils,

espiritu *santo.* *Amen.*
esprit saint. Amen.

1. Por la señal [de la Santa Cruz, de nuestros enemigos libranos Señor, Dios nuestro, en el nombre del Padre, y del Hijo, y del Espiritu Santo. Amen.]

Questionnaire des Hommes.

2. *A-du-apaču* *u-ma-čagualu*
as-tu-confessé tes-péchés

mi-yogna *mi-apača* *mi-kuaresma?*
passées années carêmes?

2. Te confesaste el año pasado por la cuaresma?

3. *Si-apaču*, *guana* *si-apaču-ko.*
j'ai-confessé, ne-pas j'ai-confessé.

3. Si, me confesé, ó no me confesé.

4. *A-di-apačuras-na* *a-mai-*
as-tu-obéi pour-ta-

čigua-ča *a-mi-pakilona-ka-be*
pénitence ce-que-ordonna-à-toi

pay?
le-père?

4. Cumpliste la penitencia que te dió el padre?

[1] La traduction espagnole est la traduction originale, souvent très libre, de l'auteur du Confessionnaire.

5. *Si-apačuras-na*, *guana*
j'ai-obéi, ne-pas

si-apačuras-ko.
j'ai-obéi.

5. Si, la cumplí, ó no la cumplí.

6. *A-du-pakele-te* *a-mi-amo-ke*
as-tu-tu tes-quelques

u-ma-čagualu *pačukate* *apača*
tes-péchés autre année

a-mai-yamu-ča *pane* *u-guačaka-*
par-ta-crainte ou toi-ayant-

muko?
honte?

6. Has callado algun pecado, cuando te has confesado otros años, por miedo ó verguenza?

7. *Si-pakeéle-te*, *guana*
j'ai-tu, ne-pas

si-pakele-ko.
j'ai-tu.

7. Si, he callado, ó no he callado.

8. *Guaina! yonaya* *a-ku-dara-ke*
eh-bien! aujourd'hui que-tu-dises

kososote *u-ma-čagualu* *čaka*
tous tes-péchés pour-que

as-ki-suača-no-ve, *dios* *a-kai-*
j'absolve-toi, dieu qu'il-

pakiumala-ne *kososote* *u-ma-čagualu.*
pardonne tous tes-péchés.

8. Pues ahora confiésalos todos, paraque yo te absuelva, y Dios te perdone todos tus pecados.

9. *A-ku-dara-ke* *kote* *u-ma-čagualu.*
que-tu-dises tous tes-péchés.

9. Deci tus pecados.

10. *A-i-apadi-apačuras-na* *čokiba*
as-tu-obéi diable

a-mai-yaena-ke *guasčusduluna?*
tes-autres animaux?

10. Has creido en el demonio ó en los animales?

11. *Si-apačuras-na, guana*
j'ai-obéi, ne-pas
si-apačura-ko.
j'ai-obéi.

11. Si, he creido, ó no he creido.

12. *A-di-apačuras-na kačiye*
as-tu-obéi songes
a-mai-meta-ča-ča?
par-tes-superstitions?

12. Has creido en sueños ó en abusos?

13. *A-i-apačuras-na hamai-kanias-ko*
as-tu-obéi quand-tu-as-?
čokiba?
diable?

13. Has querido ir con el diablo?

14. *A-di-čagua-na a-mai-manadu-ko*
as-tu-voulu quand-tu-as-?
aboa?
sorcier?

14. Has querido ser brujo?

15. *A-du-ape-ke a-du-payukak-na*
as-tu-mangé ?
dig-na-mu duana[1] *mu-du-apačuko-ve*
notre-seigneur ne-pas si-tu-as-confessé- toi
ma-čabalu?
péchés?

15. Has comulgado sin confesarte?

16. *A-di-teske čokiba a-mai-*
as-tu-appelé diable quand-
yariri-ko?
tu-es-irrité?

16. Has llamado al demonio cuando te has enojado?

[1] *Lapsus calami* du missionnaire pour *guana*.

17. *Du-du-padara-čake*[1] *čokiba?*
as-tu-parlé-(avec) diable?

17. Has hablado con el diablo?

18. *Kayae dykičakuu-čača?*
quelles paroles?

18. Que hablaste con el?

19. *Uguakas-čamoko da-nai-*
combien-de-fois ces-

padara-ča?
paroles?

19. Cuantas veces?

20. *A-di-pukaee-te a-i-pakiyu-na*
as-tu-renié as-tu-parlé-mal

dios, mai-yaena-ke santos?
dieu, autres saints?

20. Has renegado de Dios ó de los Santos?

21. *A-di-yomonidu-na misa*
as-tu-manqué messe

domingo esneyo fiestas, a-du-basusu-na
dimanche ? fêtes, as-tu-été-paresseux

a-mai-bu-ča?
par-ton-ivrognerie?

21. Has faltado á misa los domingos y fiestas por flojera ó borrachera?

22. *A-du-padara-rate mai-yaena-ke*
as-tu-parlé autres

a-mi-kelala padara čočono iglesia?
tes-mauvaises paroles dans église?

22. Has hablado cosas malas en la iglesia?

23. *A-do-čebee-te čočono iglesia*
as-tu-regardé dans église

abuka, a-di-pau-ne a-di-malo-na?
femme, as-tu-désiré as-tu-forniqué?

23. Has mirado en la iglesia á alguna mujer con deseo de pecar con ella?

[1] *Lapsus calami* du missionnaire pour *a-du-padara-čake.*

24. *A-du-maču.xu-ke* *uguayo* *fiesta* *mai-sidu-ko?*
as-tu-travaillé jour fête quand-il-y-a?

24. Has trabajado los dias de fiesta sin necesidad?

25. *A-du-čanapula-na* *viernes* *a-mai-sidu-ko* *kuaresma?*
as-tu-jeuné vendredi quand-tu-as carême?

25. Has ayunado los viernes de la cuaresma?

26. *A-du-buxu-ke?*
t'es-tu-enivré?

26. Te has emborrachado?

27. *A-di-kamo-ke* *a-mai-maiyeča-ke?*
as-tu-frappé tes-parents?

27. Les has pegado á tus padres alguna vez?

28. *A-di-asčanuka-ke* *mi-kelala* *padara* *a-mai-yariri-ko?*
as-tu-répondu mauvaises paroles quand-tu-es-irrité?

28. Les has respuesto malas palabras cuando te has enojado?

29. *A-di-pakilo-ne* *a-mi-kela-ča-ča* *o-mai-ye?*
as-tu-ordonné tes-vices tes-fils?

29. Has dado mal ejemplo á tus hijos?

30. *A-di-apačuras-na* *a-* *mai-maiyene* *a-mai-maiyene-ka* *panai-mamapu-ko-be?*
as-tu-obéi ton- père ta-mère quand-ils-commandent-toi?

30. Has obedecido á tu padre ó madre cuando te mandan?

31. *A-di-apačuras-na* *pai-ke*
as-tu-obéi pères

saserdotes?
prêtres?

31. Has obedecido á tus padres sacerdotes?

32. *A-du-yu-dara-čake* *og-ni-keke?*
as-tu-parlé-mal d'eux?

32. Has hablado mal de ellos?

33. *A-du-puna-puna* *a-do-yopoa-na?*
as-tu-désiré as-tu-tué?

33. Has deseado matarlos?

34. *A-do-simula-na?*
as-tu-haï?

34. Los has aborrecido?

35. *A-do-sičai-dara-na* *a-mi-*
as-tu-parlé-mal ton-

makatabe?
prochain?

35. Has hablado mal de tu prójimo?

36. *A-do-mo-yopoa-na?*
as-tu-quelqu'un-tué?

36. Has muerto á alguno?

37. *A-dai-siduča-ke* *a-du-puna-*
as-tu as-tu-désiré

pupute *a-mai-yopoa-ko* *a-mai-*
afin-que-tu-tues ton-

yabebe?
maître?

37. Has tenido deseo de matar á alguno?

38. *A-dai-sidu-keke* *a-mu-puiariri*
as-tu ton-ennemi

didisa-teske?
?

38. Tienes á alguno por enemigo que no le hablas?

39. *Dikisa-teske dikis-pakiumala-be,*
parle-lui? pardonne,
a-ko-čebe-te ki-kanimača-ko-be čokiba.
regarde qu'enlève-toi diable.

39. Hablale y hazle cariño, mira no te lleve el diablo, porque no es bueno aborrecer al prójimo.

40. *Og-ni a-du-čani-čau paneča*
toi es-tu-garçon ou
a-i-mapu-ko?
es-tu-marié?

40. Sois soltero ó casado?

41. *A-di-akabuaa-te?*
vis-tu-en-concubinage?

41. Estas amancebado?

42. *Ognapoa?*

42. Cuanto tiempo?

43. *A-di-malo-na mi-mapupu-ke?*
as-tu-forniqué femmes-mariées?

43. Has pecado con mujeres casadas?

44. *Umakas-čamomo-na?*
combien-de-fois?

44. Cuantas veces?

45. *Kamotko mi-mapupu-ke?*
combien femmes-mariées?

45. Cuantas casadas?

46. *A-di-malo-na mi-čaničau-ka?*
as-tu-forniqué femmes-célibataires?

46. Has pecado con mujeres solteras?

47. *Umakas-čamomo-na?*
combien-de-fois?

47. Cuantas veces?

48. *Kamotko mi-čanidi?*
combien célibataires?

48. Cuantas solteras?

49. *A-di-malo-na a-mi-makaasa ka?*
as-tu-forniqué tes-parentes?

49. Has pecado con tus parientas?

50. *Umakas-čamoko* *panaikana?*
combien-de-fois une?

50. Cuantas veces con la una?

51. *Umakas-čamotko* *pačukate-ka?*
combien-de-fois autre?

51. Cuantas veces con la otra?

52. *A-do-sibaka-ne* *a-mi-mapu-ka*
as-tu-consenti ta-femme

panai-si-yakabuat-ko *pačukaate*
quand-elle-vit-en-concubinage autre

humu?
homme?

52. Has consentido á tu mujer ir con otro hombre?

53. *A-du-mačapi-ke* *kiaena-ke?*
as-tu-volé choses?

53. Has hurtado alguna cosa?

54. *Kaiae* *mačapi-čame?*
quel vol?

54. Que es lo que has hurtado?

55. *Mačadapa*; *yoboti*; *kučil'o*;
pelle; hache; machete;

makaya abuka; *makaya humu*;
vêtement femme; vêtement homme;

guae mikaneme; *guaee mikee*; *odame*;
fil; coton; maïs;

mairu; *čamaye*; *keteno*; *kuraa*;
banane; manioc; canne-à-sucre; coq;

nauka.
canard.

55. Pala, cuña, machete, tipoi, camiseta, hilo, algodón, maiz, plátanos, yucas, cañas, gallinas, patos.

56. *A-dai-sidu-keke* *a-mi-ku*
as-tu ta-maison

a mi-mačapi-čame?
ton-vol?

56. Allí tienes en tu casa lo que robaste?

57. *A-du-mačapi-ke* *mai-čumane*
as-tu-volé objets?

iglesia?
église?

57. Has robado alguna cosa de la iglesia?

58. *A-ki-siki-na* *as-mi-ku* *yumam*
apporte ma-maison nuit

a-mi-mačapi-čame; *as-ki-maku*
ton-vol; je-donnerai

a-mai-sane, *guana-ko* *ni-maku-ko*
? si-ne-pas tu-donnes

a-mi-mačapi-čame, *kelala* *a-mi-*
ton-vol, mauvaise ta-

mačagualu-čame, *a-kit-kanimaxe*
confession, emportera

čokiba *bari-čokiba.*
le-diable enfer.

58. Trae á mi casa á la noche lo que robaste, para que yo se lo dé á su dueño, porque si no devuelves lo que robaste, es mala tu confesión, y te llevará el diablo á los infiernos.

59. *Guaina!* *yonaxa*
eh-bien! maintenant

si-makilo-ne-be *a-ko-siasčulo-na*
j'ordonne-à-toi promets

a-mai-čiba-ča *a-mi-maku-ka-be*
pour-ta-pénitence ce-que-commanda-à-toi

pai *mi-apača* *mi-yogna* *kososote*;
père années passées toute;

os-ni *yonaxa* *si-ukuluna*
moi maintenant j'ordonne

a-mi-pakeda-ka-no.
ce-que-je-vais-dire.

59. Pues ahora te mando que cumplas la penitencia que te dió el Padre el año pasado y esta que te doy yo ahora.

60. *A-ko-čebe-na*, *sure*, *guana*
regarde, fils, ne-pas

mi-ki-samu-na-mo, *guana*
crains-moi, ne-pas

a-ku-guačakamu-na, *buruma*
aie-honte, ?

unaxa *si-sičau* *os-ni* *nona*
maintenant je-suis moi maintenant

si-omonisadu *dig-na-mu*; *guana*
je-remplace? notre-père; ne-pas

a-mi-papuguana-ka-be *u-ma-čagualu*,
? tes-péchés,

guana *os-ni* *si-mu-pakeda-ko.*
ne-pas moi je-le-dis.

60. Mira, hijo, no me tengas miedo, ni verguenza, porque ahora estoy yo aqui en lugar del Señor; nadie ha de saber tus pecados porque yo no los he de decir.

61. *Guaina!* *yonaxa* *si-pakede-be*
eh-bien! maintenant je-dis-à-toi

guana *dig-ni-kis-padara-ko* *čokiba*,
ne-pas nous-parlons diable,

a-ko-čebe-na *sosote* *ag-mi-sianeka-ke-be*
regarde tout ce-qu'il-dit-à-toi

kipakisinebe-ka *a-ki-kanuse-ne*
? qu'il-emporte

bari-čokiba *a-i-kanuupu-te* *ubari*
enfer ? feu

a-i-mayuvone-ne-te *adasi-koote.*
que-tu-souffres toujours.

61. Pues ahora te mando que no hables otra vez con el demonio, mira que todo lo que te dice es por llevarte á los infiernos y ponerte en el fuego á penar penar para siempre.

62. *A-ko-čebe-na*, *sure*, *guana*
regarde, fils, ne-pas

a-mai-siyutu-ugua-ko *u-ma-čagualu*,
quand-tu-cesses tes-péchés,

62. Mira, hijo, no vuelvas á pecar otra vez, mira que Dios ha estado muy enojado con vos, por tanto que le has enojado con tus pecados.

a-ko-čebe-na *dios* *a-i-puyariri-na*
regarde dieu tu-as-fâché

ok-ni *a-i-yukariri-te* *u-ma-čagualu.*
lui tu-as-irrité tes-péchés.

63. *A-ki-samu-na* *ak-kai-kele-ko*
crains qu'il-?

yonaxa *ak-mi-pakueča-ke-be*
maintenant quand-il- ? -toi

mi-di-kukae-guae *a-mu-du-bat-gua*
si-tu-? si-tu-meurs

a-mi-di-adala-gua *u-ma-čagualu*
si tu as tes-péchés

a-ki-kanuse-ne *čokigua* *bari-čokib a.*
qu'il-enlève diable enfer.

63. Teme pues ya desde ahora, no sea que, cuando estes en pecado mortal otra vez, te coja la muerte de repente y te lleve el demonio á los infiernos.

64. *A-ko-čebe-na*, *sure*, *mi-sidu-keke*
regarde, fils, celui-qui-a

u-ma-čagualu *ak-upakulu* *čokiba*
tes-péchés son-ami diable

og-ni *siumamate*, *og-ni* *ak-upakulu*
il se-promène, il son-ami

a-mai-ne-ko, *og-ni* *u-čagua*
quand-il-dort, il il-veut

mai-kukae-ko.
quand-?

64. Mira, hijo, que el que está en pecado mortal está en amistad con el demonio, con el camina, con el duerme, y con el está para llevarselo de repente.

65. *Guaina! sure*, *a-ki-yaspua-ne-mo*
eh-bien! fils, entends-moi

as-mis-padara, *a-ku-mačoto* *dios*
ma-parole, aime dieu

ak-uupakulu *a-mi-kueča*,
son-ami pour-que-tu-arrives,

65. Y asi, hijo, oye mis consejos para que seas amigo de Dios, y estes en su amistad para cuando mueras te lleve al cielo á vivir para siempre en su compañía.

a-mai-bat-ko, *a-kai-kanimaxe*
quand tu meurs, il-emportera

ug-nano ak-adasi-koote a-mai-čau-ko.
au-ciel toujours pour-que-tu-sois.

66. *A-mai-sidu-ko guayo fiesta*,
quand-tu-as jour fête,

a-mai-yaspua-na misa, *a-mai-yaka-na*
quand-tu-entends messe, quand-tu-récites

rosario sosote uguaio, *dios*
rosaire tous jours, dieu

dig-na-te a-kai-sebane-ka ah-mai-
notre-mère qu'ils-regardent pour-ton-

pakiumala-čaa.
pardon.

66. Cuando sea dia de fiesta, oye misa, y cuando puedas, asiste al rosario todos los dias, para que Dios y la Virgen te miren con amor.

67. *A-ko-čebe-na*, *sure*, *guana*
regarde, fils, ne-pas

mai-si-yu-darara pai-ke saserdotes
dis-du-mal pères prêtres

mai-yaena-ke, *mi-kueča-ke-be*
autres, pour-qu'il-arrive-à-toi

čokigua ki-počosnituna-ko-be
diable qu'il-arrache-à-toi

o-počosnila bari-čokiba; *dios*
ta-langue enfer; dieu

o-sine: *a-ko-čebe-na*, *a-ki-aspua-ne*,
dit: regarde, entends,

a-ki-su-ne, *a-ku-pakele-na.*
sens, tais-toi.

67. Mira, hijo, no vuelvas á hablar de los sacerdotes ni del prójimo, porque el demonio te ha de sacar la lengua en los infiernos, mira que Dios dice: ver, oir, oler y callar.

68. *A-ko-čebe-na, sure, guana*
regarde, fils, ne-pas

mu-ku-yumo-ko dig-na-mu, guana-ko
reçois notre-père, si-ne-pas

ni-apaču-ko u-ma-čagualu
tu-as-confessé tes-péchés

a-mai-yaput-ko, mi-yumo-na
quand-tu-as-fait, celui-qui-reçoit

dig-na-mu o-dale-ke u-ma-čagualu
notre-père ayant? tes-péchés

og-ni ok-mi-mayuvone-čača.
il ses-souffrances.

68. Mira, hijo, no vuelvas á recibir al Señor sin confesarte, porque el que recibe al Señor en pecado mortal le sirve para su condenación.

69. *A-du-anudavit-ke ag-mai-*
es-tu-peiné quand-

yaari-ko dios u-ma-čagualu?
est-irrité dieu tes-péchés?

69. Te pesa haber enojado á Dios con tus pecados?

70. *A-dai-sidu-keke dupapaona*
as-tu vraiment

a-du-anudavit-ke u-guanukuyu
es-tu-peiné ton-cœur

a-mai-puyariri-ko-be
quand-tu-as-fâché-contre-toi

[*a-mai-ukari-ča*] (1) *dios*
[par-ta-brouille] dieu

a-mai-yamamato-ča u-ma-čagualu
par-tes-nombreux tes-péchés

a-mi-yutua-te?
que-tu-as-faits?

70. Ya tienes verdadero dolor en tu corazón de haber enojado á Dios con tantos pecados que has hecho?

(1) Variante donnée par l'auteur du Confessionnaire.

71. *Dupapaona* *dios*
vraiment dieu

a-do-siasčulo-keke *čaka*
promets-tu pour

kai-pakiyumala-ne?
qu'il-pardonne?

71. Ya prometes á Dios la verdadera enmienda para que te perdone?

72. *Guaina!* *mi-nuamate*
eh bien! pour-qu'il-oublie?

u-ma-čagualu, *si-akilone-be*,
tes-péchés, j'ordonne-à-toi,

a-ki-aka-ne *časkane* *rosario*
chante un rosaire

dig-na-te *del* *rosario*,
notre-mère du rosaire,

kipakisine *dig-bola* *purgatorio*,
? nos-âmes purgatoire,

ki-aka-ne *sinko* *alabados*
chante cinq loué

dig-na-mu *a-mai-yaskada-ko*,
notre-père quand-tu-?

a-mai-yumot-ko.
quand-tu-as-reçu.

72. Pues, en penitencia de tus pecados, te mando que rezes un rosario á la Virgen del Rosario por las almas del purgatorio, y cinco alabados al Señor despues de comulgar.

73. *Ak-mi-nuamate* *u-ma-čagualu*,
pour-qu'il-oublie? tes-péchés,

si-makilone-be *a-ki-aspua-ne* *časkane*
j'ordonne-à-toi entends une

misa *dig-na-mu*, *čaka*
messe notre-père, pour-que

a-kai-pakiumala-ne, *a-ki-aka-ne*
il-pardonne, chante

sinko *alabados* *dig-na-mu* *santisimo*
cinq loué notre-père très-saint

73. En penitencia de tus pecados, te mando que oigas una misa al Señor para que te perdone, y rezes cinco alabados al Santísimo Sacramento dandole gracias.

sakramento, *a-ki-guanuyatees-te*
sacrement, rends-lui

grasias.
grâce.

74. *Ak-mi-nuamate u-ma-čagualu*,
pour-qu'il-oublie? tes-péchés,

si-makilone-be a-ki-aka-ne sinko
j'ordonne-à-toi chante cinq

dig-na-mu o-niti ne-bat-ke, *sinko*
notre-père toi qui-es-mort? cinq

ave marias čayakane dig-na-mu
ave maria ? notre-père

dig-kipakisine dig-bola purgatorio.
nos-? nos-âmes purgatoire.

74. En penitencia de tus pecados, te mando que rezes cinco Padre nuestro y cinco Ave Maria al Señor para las almas del purgatorio.

Questionnaire des Femmes.

75. *Ku-du-čani-čau*, *ka-di-mapu-na?*
es-tu-fille, es-tu-mariée?

75. Sois soltera ó casada?

76. *Ka-do-sibaka-ne ka-nai-mapune*
as-tu-consenti ton-mari

mai-yakabua-čača pačukate-ka
concubinages autre

abuka?
femme?

76. Has consentido á tu marido ir con otra mujer?

77. *Ko-do-čebe-te iglesia čočono*
as-tu-regardé église dans

humu ka-di-pau-na čaka
homme as-tu-désiré pour-que

ka-dai-malo-ne[1]?
tu-forniques?

77. Has mirado en la iglesia algun hombre con intención de pecar con el?

[1] *Lapsus calami* de l'auteur du Confessionnaire pour *čaka ka-kai-malo-ne*, ou bien, il faudrait *ka-di-pau-na ka-dai-malo-ne* (avec suppression de *čaka*), dont la traduction exacte serait : as-tu désiré, as-tu forniqué? [voir t. XIX, p. 322].

78. *Ku-du-kasi-na* *kiaena-ke*
as-tu-bu choses

mi-kelala *ka-nai-nadu-ko*
mauvaises quand-tu-es-enceinte

ka-nai-mayo-kelala-ko?
pour-que-tu-accouches-mal?

78. Has bebido cosas malas cuando estas preñada para mal parir?

79. *Ka-dai-malo-ne* *humu*
as-tu-forniqué hommes

mi-mapuna?
mariés?

79. Has pecado con hombres casados?

80. *Ka-dai-malo-ne* *mi-čaničau?*
as-tu-forniqué célibataires?

80. Has pecado con solteros?

81. *Ka-dai-malo-ne* *ka-ni-čunabua?*
as-tu-forniqué tes-parents?

81. Has pecado con tus parientes?

82. *Ka-dai-malo-xe* *umu-ke?*
as-tu-forniqué hommes?

82. Has hecho pecado con hombres?

83. *Makas-čamotko-ve?*
combien-de-fois?

83. Cuantas veces?

84. *Makas-čamotko-ve* *mi-mapuna?*
combien-de-fois mariés?

84. Cuantas veces con casados?

85. *Makas-čamotko-ve* *mi-čanidi?*
combien-de-fois célibataires?

85. Cuantas veces con solteros?

86. *Ko-ko-čebe-na*, *sure*, *guana*
regarde, fille, ne-pas

ka-nai-pexele-ko *mai-malo-ko-be*
pour-que-tu-acceptes que-fornique-toi

86. Mira, hija, no vuelvas á pecar con ese hombre; cuando vuelva á tu casa, echale, tened pues miedo á Dios no te castigue.

humu, *a-mai-laba-koo* *ka-niku*,
homme, quand-il-revient à-ta-maison,

ki-ki-mapu-ne, *ki-ki-samu-na*
épouse-le, crains

dios *ki-tsuamalo-ko-be.*
dieu que-châtie-toi.

87. *Ko-ko-čebe-na*, *sure*, *kog-ni*
regarde, fille, toi

guana *ni-čagua-ko* *ni-aspua-na*
ne-pas tu-veux tu-entends

mi-makilona-ka-be, *guana*
ce-que-j'ordonne-à-toi, ne-pas

ni-siudu-ko *ka-ni-kela-čača*;
tu-cesses tes-vices;

ku-ku-yupaipao-ne *ki-ki-guanegua-ne*
sois-certaine sois-persuadée ?

kristiano, *guana-ko* *mi-apačuuras-ko*
chrétien, si-ne-pas tu-obéis

pai, *y-kanimaxe* *čokigua* *guana*
père, enlève diable ne-pas

aonisnenekekena *bari-čokigua.*
? enfer.

87. Mira, hija, ya vos no quieres oir lo que te mando, ni dejar todos tus vicios malos, pues tened por cierto que el cristiano, que no cree ni oye al Padre, se le lleva sin remedio el demonio á los infiernos.

88. *Ko-ko-čebe-na*, *sure*, *kog-ni*
regarde, fille, toi

guana *ni-čagua-ko* *a-mi-padara-čača*
ne-pas tu-veux les-paroles

dios, *guana* *ni-aspua-na*
dieu, ne-pas tu-entends

a-mi-padara *mi-maku-ka-be* *pai*,
la-parole que-donne-à-toi père,

88. Mira, hija, ya vos no quieres enteramente seguir la ley de Dios, ni oir los consejos que te da el Padre cada año, pues te ha mandado que no vuelvas á tus amancebamientos y del todo no quieres oir; despues te ha de pesar, y has de llorar sin remedio lo pasado.

amai kačaduna apača ki-ki-apaču,
quand chaque année tu-confesses,

a-mai-pakičamona-ko-be ka-ni-
quand-il-défend-à-toi tes-

akabua-čača, *sosote guana*
concubinages, tout ne-pas

ni-čagua-ko ni-aspua-na; *guaina!*
tu-veux tu-entends; eh-bien!

kai-gu-anudait-ke, *kai-yute guana*
tu-seras-peinée, tu-pleureras ne-pas

nisnenekekena mai-pačakao-ko.
? quand-?

III. VOCABULAIRE ITONAMA[1].

Abeille, *obovo* (2) [cf. cire].
Accoucher, *yekeka* (2).
Agouti, *čal'aka* (2).
Aiguille, *otrozo* (3).
Aller, *nikade* (3); je vais, *sič-mama-na* (4); je ne vais pas, *huan-mama-na* (4); je suis allé ce matin, *čapoko si-ačuna* (4); j'irai demain, *čapoko sič-mama-na* (4); j'irai au ciel [avec Dieu], *sič-mama-na aux-nano....* (4); va à ta maison [et reviens vite], *sič-mama-na ač-mi-ko*[2]*...* (4); allons! *maman* (2); allez, marchez! *lahuač* (4); va travailler! *da-kú-matsihi-ka* [3] (3); allons chasser! *maku-mán* (3); allons pêcher! *ku-rurohis-ka* (3); allons promener! *eskosiniáte* (3); où vas-tu? *xahigua* (4); s'en aller: va-t'en, *sis-mania-ma* (3); allons-nous en d'ici, *da-i-mama-na* (4).
Âme, *mi-bola* (6) [pluriel].
Appeler: appelle! *a-ki-teske* (2).
Apporter, *es-kí-poiuna* (3); apporte! *ko-ški-na* (2).
Araignée, *huilubu* (2).
Arbre, *abihta* (3) [cf. bois].
Arc, *huališkit* (2), *itsére* (3) [cf. flèche].
Argile, *rododo* (2).

[1] Pour l'explication des chiffres qui suivent les mots de ce vocabulaire, voir t. XIX, note 1 de la page 303.

[2] Traduction évidemment fausse. Cette phrase signifie en réalité : «je vais à ma maison».

[3] Traduction fausse. Ce mot signifie : «que nous travaillions!».

Arriver, *ši-ka-keená-no* (3) [litt. : j'arriverai ?].
Asseoir (S'): assieds-toi! *saxóo* (4).
Attendre, *masaduno* (3).
Aujourd'hui, *ohnah* (3), *yonaya* (2) [cf. maintenant]; aujourd'hui non, *sespuanakoi* (3) [1].
Avant-bras, *mapapana* (2) [cf. poignet].
Avec: j'ai tué un jaguar avec la flèche, *yopohua-ne oitio baxne abitte* (4).
Aveugle, *kašukul* (2).
Avoir: il y a, *yapulake* (4), *sičau* (4), *yudu* (2); il n'y a pas, *maikána* (3), *maikkana* (4), *maikana* (2); y a-t-il un Dieu? *sičau-li dix-na-mui* (4).

Bambou, *čuču* (2).
Banane, *maerī* (2), *mahíre* (3), *mairu* (5).
Barbe, *kačuva* (2).
Beau, *huxmala* (2), *usmála* (3) [cf. bien, bon, propre].
Beaucoup, *amaníato* (3). *paxīne* (2); superlatif de beaucoup (muchísimo), *paxīne amamata* (2).
Beau-frère, *a-mu-kua* (2).
Bec, *miapar* (2).
Bien: très bien, *osmála* (3)[cf. beau, bon, propre]; bien (je me porte), *kanomoxe* (4), *malakes* (2).
Blanc, *rapĭre* (3), *alapuipuixna* (2).
Blatte, *oločo* (2).
Blesser, *časnémo* (3).
Bleu, *kĭdīna* (2).
Boire, *a-i-šukasí-ne* (3) [litt. : bois!].
Bois (matière), *pabíte* (3).
Bois, forêt, *unao* (2), *habĭta* (3) [cf. arbre].
Bois à brûler, *bari* (2) [cf. feu].
Bon, *usmála* (3) [cf. beau, bien, propre].
Bouche, *sapĭke* (3) [cf. lèvre], *kapupui* (2).
Bras, *mačašne* (2), *mañana* (3).
Brave, *ši-kaia* (3).

Cabiai, *huakuka* (2).
Calebasse, *sodóna* (3); calebasse en arbre, *makohuo* (2).
Canne à sucre, *ketenan* (2), *keteno* (5) [cf. roseau].
Canot, *koni* (2), *okóne* (3).
Ceci, *nikudo* (3).

[1] La traduction de ce mot ne semble pas littérale. Peut-être doit-on le décomposer ainsi : *ses-*, je, *-puana-*, radical du verbe «désirer», *-koi*, suffixe de négation. *Ses-puana-koi* signifierait donc exactement : «je ne désire pas».

Celle-ci, *ičaa* (2).
Cendre, *korôpo* (3).
Cerf, *nado* (3); cerf guazu pucu, *kumare* (2); cerf guazu bira, *yuhuaka* (2); cerf guazu ti, *mapabi* (2) [cf. chat, couguar, fourmilier].
Cervelle, *čovi* (2).
Ceux-ci (estos), *dixni* (2).
Chaleur, *ši-alasáne* (3).
Champ, *pasaseno* (3) [cf. prairie].
Chant d'oiseau, *žakane-opuhe* (3).
Chanter, *ke-aka-ne* (2) [litt. : chante!].
Chapeau, *otsorôi* (3).
Charbon, *urusíra* (3).
Chasser, *šokosín* (3); allons chasser, *maku-mán* [1] (3) [cf. se marier].
Chat, *mičí* (2); chat ocelot, *mapabi* (2); chat heïra, *mapabi* (2) [cf. cerf, couguar, fourmilier].
Chauve-souris, *yururu* (2).
Chemisette, *makaya humu* (5) [cf. vêtement et homme].
Chenille, *huataratara* (2).
Chercher: que cherches-tu? *kanaya čeme-na* (4) [peut-être : *kanaya čebe-na*, que regardes-tu?].
Cheveux, *čačuva* (2), *žakuá* (3).
Cheville, *ninimakapo* (2).
Chicha, *huaba* (2), *uguamba* (4).
Chien, *pahu* (2).
Ciel, *nanon* (2), *us-náno* (3) [litt. : au ciel]; Dieu est au ciel, *sičau ux-nano dix-na-mui* (4); qui créa le ciel et la terre? *kaki yutuana kaitéodoro ux-nano al-lopoe* (4); j'irai au ciel [avec Dieu], *sič-mama-na aux-nano* (4).
Cigale, *iririya* (2).
Cigare, *uaidála* (3) [cf. fumée, tabac].
Cil, *kačapiti* (2), *katsapíte* (3).
Cire, *obovo* (2) [cf. abeille].
Citrouille, *mikelepui* (2).
Coati roux, *pepabuše* (2).
Cobaye, *huakuru* (2).
Coeur, *anukuyu* (2) [cf. sein], *os-inísino* (3) [cf. poitrine].
Commandement, *mapíne* (3).
Comprendre: je comprends ton idiome, *rikukuhuana panarate* (4); je ne comprends pas ton idiome, *rikukuhuako panarate* (4).
Copris. *umunuye* (2).

[1] Da Fonseca traduit de la même façon : *casar* et *vamos caçar*. Il y a évidemment là une erreur, mais nous ignorons si elle porte sur *casar* ou *caçar*.

Corde, *mospíka* (3).
Cornes de cerf, *čarari* (2).
Corps, *mboálăke* (3).
Côtes (os), *vuaravuara* (2).
Coton, *huahe* (2), *guaee nikee* (5).
Cou, *papano* (2), *matsáro* (3).
Coucher (Se), couche-toi! *a-ku-pu-na* (2).
Coude, *mačeturu* (2), *mačučúre* (3).
Coudre, *kesĭ* (3).
Couguar, *mapabi* (2) [cf. cerf, chat, fourmilier].
Coup de dent, *madorném̃e* (3).
Courant (des rivières), *čululu* (2).
Courir, *hiohihuste* (3), *a-ki-ke* (2) [litt. : cours!].
Court, *pihi* (2) [cf. enfant, petit].
Couteau, *matzete* (3) [esp. : *machete*]; je veux un couteau, *maku-mo kačiyo* (4) [litt. : donne-moi un couteau].
Crabe, *amuška* (2).
Crapaud, *huatioko* (2) [cf. grenouille].
Créer: qui créa le ciel et la terre? *kaki yutuana kaitéodoro ux-nano al-lopoe* (4); Dieu le créa, *yutuana dix-na-mui* (4).
Crocodile, *mušpa* (2), *añispa* (3).
Cuir, *poróma* (3).
Cuisse, *ičačačno* (2), *mukakáno* (3).

Danser, *tuluke* (2).
Dauphin, *puška* (2).
Déjà, *sosón* (3).
Demain, *džapóko* (3), *čapoko* (2); j'irai demain, *čapoko sič-ma-ma-na* (4).
Demander, *a-k-makú-mo* (3) [litt.: donne-moi!].
Dent, *komote* (2), *šomôte* (3); dents molaires, *kamučačana* (2).
Diable, *čukiva* (2), *sokuhíuva* (3), *čokiba*, *čokigua* (5).
Didelphe, *naduxnak* (2).
Dieu: y a-t-il un Dieu? *sičau-li dix-na-mui* (4); où est Dieu? *toko dix-na-mui* (4); Dieu est au ciel, *sičau ux-nano dix-na-mui* (4); Dieu le créa, *yutuana dix-na-mui* (4).
Dire: que dis-tu? *ris-mamana* (4) [cf. aller].
Doigt, *dis-náma* (3); doigt de la main, *os-meke-maláka* (3); doigt du pied, *ôs-meke* (3), *iničeke* (2); pouce, *iemeke* (2); index, *imapara* (2); médius, annulaire, auriculaire, *ik-maleka* (2).
Donner, *a-ki-make* (3), *a-ki-makŭ* (2) [litt.: donne!]; je donne, *si-maku* (1); tu donnes, *o-maku* (1); il donne, *og-maku* (1), nous donnons, *dig-maku* (1); vous donnez, *nig-maku* (1); donne-moi, *maku-no* (2).
Dormir, *ko-nex-na* (2), *ko-nes-ma* (3) [litt. : dors!].

Dos, *bačačana* (2) [cf. épaule], *saniopapána* (3).
Douleur, *ši-alakami* (3).

Eau, *huanuve* (2-4), *pasakéna-guanúke* (3).
Éclair, *mamamedálo* (3) [cf. foudre].
Écorce, *nekirá* (3).
Écureuil, *hualaxa* (2).
Enfant ♂, *pihi* (2), *opíhe* (3); enfant ♀, *pihi-ka* (2-3).
Épaule, *pačačana* (2) [cf. dos], *statsano* (3).
Épine, *čočo* (2).
Esprit des morts, *čokihua* (6) [cf. diable].
Étoile, *ukiči* (2), *okitzi* (3), *okizi* (4).
Être, *saúna* (3); où est Dieu? *toko dix-na-mui* (4); Dieu est dans le ciel, *sičau ux-nano dix-na-mui* (4) [cf. avoir].
Étroit, *opih* (3) [cf. enfant, fin].

Face, *kaču* (2), *dis-kača* (3).
Faim : j'ai faim, *ualísne* (3).
Farine, *ukátüle* (3).
Femme, *kane-ka* (2), *ubí-ka* (3); femme mariée, *kotá-ka a-mi-stza-bas-ka* (3).
Fer, *alásma* (3).
Fermer, *ka-mutsubó-ne* (3) [litt. : ferme!].
Fesse, *imopačno* (2).
Feu, *bari* (2), *hubári* (3), *buari* (4) [cf. bois à brûler].
Feuille, *mimado* (2), *humáde* (3).
Fil, *guae mikaneme* (5); fil à coudre, *uhaé* (3) [cf. coton].
Filer, *ki-ka-ne* (2).
Filet, *itábe* (3).
Fille (opposé à fils), *orerhéna* (3), *a-me-he-ka* (2); fille (opposé à garçon), *uabisa* (3), *sanikaó-ka* (3), *ka-ne-ka* (2).
Fils, *oníko* (3), *a-me-he* (2).
Fin, *opih* (3) [cf. étroit, enfant].
Fleur, *huarapa* (2), *pitatso* (3).
Flèche, *čere* (2) [cf. arc], *barko* (3); [j'ai tué un jaguar avec la] flèche, [*yopọhua-ne oitio baxne*] *abitte* (4) [cf. bois, arbre].
Fleuve, *ñubo* (3); rio Blanco, *huaimoko* (2); rio San Miguel, *itonama* (2); rio Mamoré, *mamore* (2).
Force, *kal'al'ate* (2).
Fou, *musurúna* (3).
Foudre, *mamamedálo* (3) [cf. éclair].
Fourmi, *huabuš* (2), *huábos* (3).
Fourmilier tamanoir, *mapabi* (2) [cf. cerf, chat, couguar]; fourmilier tamanduá, *kurareka* (2), *uade* (3).
Fourmilière, *huerexè* (2).

Frère, *mi-piya* (2), *ušasa* (3).
Froid, *si-daúče* (3).
Front, *šuakakána* (3), *gučakakano* (2).
Fruit, *mimuyua* (2), *mižoáne* (3).
Fumée, *hugo* (3), *uaidála* (3) [cf. tabac, cigare].

Garçon, *tiyaye* (2) [cf. jeune homme].
Genou, *utsoičúre* (3), *ničetiri* (2).
Glisser, *pipohohi-kodamo* (3).
Glouton taïra, *huhuiki* (2).
Gorge, *šupakazuna* (3).
Graine, *mičolo* (2).
Grand, *gahubiriána* (3), *buiča* (2).
Grand'mère, *me-té-ka* (3), *tida* (2).
Grand-père, *me-té-ka* (3), *kike-ka* (2).
Gras, *buiče* (2).
Grenouille, *huatioko* (2) [cf. crapaud].
Grillon, *uhuati* (2).
Gros, *subikiúana* (3).
Guêpe à miel, *katiororo* (2) [cf. cassique tojo].

Hache, *yoboti* (5).
Haricot, *riča* (2).
Hélater, *katiotio* (2).
Herbe, *halupo* (3).
Hier, *nasêva* (3); [mon père est mort] hier, [*buaitia pallika*] *huaseba* (4).
Homme, *humo* (2), *huhúmo* (3); jeune homme, *sanikabo* (3), *tïaia* (3) [cf. garçon].
Hydromis, *viyoviyo* (2).

Ici, *nahábi* (3).
Idiome: je comprends ton idiome, *rikukuhuana panarate* (4); je ne comprends pas ton idiome, *rikukuhuako panarate* (4).
Iguane, *huarayane* (2).
Il, *oni* (2) *ogni* (1), *kačsua* (4); ils, *kočsua* (4).
Île, *kočoanúa* (3).
Intestins, *vilulu* (2).
Iule, *belis* (2).
Ivre, *buike* (2).

Jaguar, *hutiu* (2), *húčo* (3), *oiktio* (4); [j'ai tué] un jaguar [avec la flèche], [*yopohua-ne*] *oitio* [*baxne abitte*] (4).
Jambe, *sahuano* (2), *sauáne* (3).
Jaune, *ideke* (2).

Je, *ašni* (2), *ohon* (3), *osmi* (1), *oksni* (4).
Jeune, *tièti* (2).
Joie, *virebábate* (3).
Joue, *kapapana* (2), *kapapan* (3).
Jour, *huaya* (2).

Là, *nikábe* (3).
Lac, *kapine* (2), *kapime* (3).
Laid, *upála* (3), *kelala* (2) [cf. sale, mauvais].
Lait, *olitza* (3).
Lampyre, *huatut* (2), *tsúkurupúko* (3).
Langue, *pačačnila* (2), *pošotzinila* (3).
Large, *mas-bíča* (3) [cf. grand, long, loin].
Laver du linge, *ka-ki-čane* (3) [litt. : lave!]; se laver, *ko-labá-le* (3)[1].
Lentes de poux, *okiči* (2).
Lever (Se): lève-toi! *huetana* (2).
Lèvre, *sapike* (3) [cf. bouche].
Lézard, *huatata* (2).
Liane, *sedéle* (3).
Libellule, *hualačini* (2).
Loin, *maka-ibíze* (3), *maka-buiče* (2) [cf. grand, large, long, près].
Long, *napabinane* (3), *bai-buiča* (2) [cf. long, grand, loin].
Loup rouge, *nixuiči* (2).
Loutre (grande), *siyoviyo* (2); loutre (petite), *pihike* (2).
Lune, *tiakaka* (2), *džakakáka* (3), *teakakka* (4).

Maigre, *čirene* (2).
Main, *malaka* (2-3).
Maintenant, *yonaxa* (5) [cf. aujourd'hui].
Maïs, *dame* (2), *udámi* (3), *ulame* (4), *odame* (5); maïs vert (chocllo), *huixui* (2).
Maison, *uku* (2); va à ta maison [et reviens vite], *sič-mama-na ačmi-ko* (4) [litt. : je vais à ma maison].
Malade, *sï-asdike* (3), *adike* (2).
Manger, *ape* (2), *ko-apé* (3) [litt. : mange!]; je mange, *ko-apeh* (3) [litt. : mange!].
Manioc, *čamaye* (2-5), *tsamáia* (3).
Marais, *tove* (2).
Marcher : marche! *a-ko-maki* (2).
Marié : femme mariée, *kotá-ka a-mi-stzabas-ka* (3).
Marier, *makuman* (3) [cf. allons chasser!].

[1] Ce mot est, à notre avis, un exemple curieux de l'association d'un préfixe tonama et d'un verbe espagnol. *Ko-labá-le* nous semble, en effet, formé de l'impératif espagnol : *lavale*, lave-le, précédé de la particule *ko-*, qui marque l'impératif en Itonama.

Marmite, *naléle* (3).
Matin : je suis allé ce matin, *čapoko si-ačuna* (4) [cf. demain].
Mauvais, *kelala* (2), *kelála* (3) [cf. laid, sale].
Méchant, *yerirín* (2).
Mentir, *yukaem* (2).
Menton, *kanino* (2), *šasúa* (3) [cf. barbe].
Merci, *osmála* (3) [cf. très bien].
Mère, *s-me-té-ka* (3), *a-me-te* (2).
Mesquin, *eyukexlana* (2).
Miel, *mičihue* (2).
Mollusques : hélices, *anuka* (2) [cf. raie]; ampullaires et mulettes, *tulu* (2); anadontes, *pata* (2).
Mon, *ohoní* (3).
Montagne, *iti* (2), *upála* (3) [cf. pierre].
Mort, défunt, *žopsana* (3).
Mouche, *očese* (2-3); mouche marehui, *anunuuš* (2).
Moufette, *iyahua* (2).
Mourir, *ubača* (3); [mon père] est mort [hier], *buaitia* [*pallika huaseba*] (4).
Moustique, *oníko* (3), *moníko* (2).

Nager, *paluše* (2).
Narines, *čočono* (2), *nakotsasóni* (3).
Neveu, nièce, *a-me-dešname* (2).
Nez, *dixnu* (2), *uhúse* (3).
Nid, *nahílo* (3).
Noir, *kavalelešne* (2), *kabalóna* (3).
Non, *huane* (2), *uána* (3), *si-čahua-ko* (4) [litt. : je ne veux pas]; aujourd'hui non, *sespuanakoi* (3) [1].
Nourriture, *koapexe* (4).
Nous, *oočni* (2), *iode* (3), *dignit* (1), *riksmamana* (4).
Nuit, *nasséna* (3), *yumani* (2).

OEil, *uiskáče* (3), *ikači* (2).
OEuf, *kepale* (2), *kipála* (3).
Oiseau, *upuhue* (2), *upuhê* (3).
Roi des vautours (*Sarcoramphus papa*), *kirapupui* (2).
Pérénoptère aura (*Cathartes aura*), *ooči* (2) [cf. effraie].
Pérénoptère urubu (*Cathartes urubu*), *sereman* (2).
Caracara (grand) (*Polyborus vulgaris*), *uhueke* (2).
Caracara (petit) (*Polyborus chimachima*), *huašpiriri* (2).
Aigle (*Morphnus urubitinga*), *huabo* (2) [cf. jabiru, tantale, plume].

[1] Voir la note de la page 45.

Petit faucon, *karuka* (2).
Duc ñacurutu (*Bubo magellanicus*), *čukurupupu* (2).
Effraie (*Strix perlata*), *oči* (2) [cf. pérénoptère aura].
Hibou, *oši* (6).
Petit duc (*Scops choliba*), *okoča* (2).
Fournier (*Furnarius rufus*), *tioki* (2).
Hirondelle, *potkənə* (2).
Engoulevent (*Caprimulgus*), *dahahui* (2).
Cassique tojo, *katiororo* (2) [cf. guêpe à miel]; cassique matico, *hunudek* (2).
Troupiale chopi (*Icterus* sp.), *kulubuit* (2).
Pie, *čorokoko* (2).
Oiseau-mouche, *huorobiti* (2).
Pic, *huayukaro* (2).
Ani des savanes (*Crotophaga ani*), *nulahuit* (2).
Martin-pêcheur (*Alcedo* sp.), *hualitiakaka* (2).
Coucou, *hualačo* (2).
Toucan toco (*Ramphastos Toco*), *huayuču* (2).
Aracari superbe, *huayuču* (2).
Ara rouge (*Macrocercus Macao*), *ubara* (2); ara jaune, *huarata* (2).
Perroquet, *aubáro* (3); perroquet amazone, *abaro* (2).
Perruche, *okêre* (3), *okeres* (2).
Mutum (*Crax* sp.), *mutú* (3).
Hocco à crête, *hualutie* (2) [cf. canard musqué]; hocco à bec rouge, *hunudot* (2).
Faisan à sonnettes, *huarupayə* (2).
Coq, *kuráh* (3), *kuraá* (5), *kuraha* (2).
Poule, *kuráh-ka* (3), *kuraha-ka* (2).
Poulet, *kuraá-ka* (3).
Perdrix, *huayabi* (2).
Pigeon, *ubahá-ka* (3), *huababa* (2).
Tourterelle pecui, *numaka* (2).
Autruche, *unutka* (2).
Vanneau, *hualioyə* (2).
Courlan, *huyuču* (2).
Héron roux, *monoko* (2).
Aigrette, *hualapa* (2).
Cigogne, *hualapa* (2).
Jabiru (*Ciconia mycteria*), *huabo* (2) [cf. aigle, plume].
Tantale (*Tantalus*), *huabo* (2) [cf. aigle, plume].
Spatule (*Platalea*), *ranana* (2).
Ibis de Cayenne, *hualitiakaka* (2) [cf. martin-pêcheur].
Jacana (*Parra*), *huiriri* (2).
Kamichi huppé (*Palamedea*), *čaaka* (2).

Cormoran, *čapayari* (2).
Haninga (*Plotus anhinga*), *hualibo* (2).
Canard, *nahúka* (3), *nanka* (5); canard musqué, *hualuti* (2); petit canard, *bišiši* (2).
Mouette, *leket* (2).
Tyran (*Tyrannus sulfuratus*), *napaleka* (2).
Moineau cardinal, *granana* (2).
Jacú (*Penelope Marail*), *npúhe* (3) [cf. oiseau].
Trovão, *puhihumélo* (3).
Oiseau noir, *úkala* (6).

Ombilic, *šituahsastno* (3), *napuš* (2).
Oncle, *a-mi-mo* (2).
Ongle, *iemeke* (2), *osméke* (3) [cf. doigt].
Oreille, *mošlodo* (2-3).
Os, *čeluke* (2).
Où : où vas-tu? *xahigua* (4); où est Dieu? *toko dix-na-mui* (4).
Oui, *pačane* (2), *ohósní* (3) [cf. je], *boóne* (4).
Ouvrir, *ko-mathihr-ne* (3) [litt. : ouvre!].

Paille, *olele* (2).
Paille de maïs, *tete* (2).
Palmier, *uásle* (3); palmier chonta, *huale* (2); palmier cusi, *huale* (2); palmier totai, *čole* (2); palmier motacu, *čole* (2); palmier carundaï, *tema* (2).
Papillon, *polepole* (2), *ohno* (3); papillon diurne noir, *láppo-láppo* (6).
Parler, *upadarake* (2), *padaráta* (3).
Patate douce, *oolè* (2).
Payer, *kičuluhuan* (2).
Payé, *akimakü* (2) [cf. donner].
Peau, *makatsazána* (3), *čačpuiki* (2).
Pécari, *huarari* (2), *guaráre* (3).
Pêcher, *ko-nirove-ke* (2) [litt. : que tu pêches!]; allons pêcher! *ku-rurohis-ka* (3).
Peigne, *utsači* (3).
Peindre, *ki-ku-bake* (2) [litt. : peins!].
Pelle, *mačadapa* (5).
Père, *a-mi-ma* (2), *padíka* (3); mon père, *os-mi-mue* (1); ton père, *o-ni-mue* (1); son père, *og-ni-mue* (1); notre père, *dig-ni-mue* (1); votre père, *sig-mi-mue* (1); mon père [est mort hier], [*buaitia*] *pallika* [*huaseba*] (4).
Petit, *opihe* (3), *pihi* (2) [cf. court, enfant].
Peu, *atidi* (2), *opihe* (3) [cf. petit].
Peu (Très), *apihi* (2).
Pied, *seniláka* (3).

Pierre, *pala* (2), *upála* (3) [cf. montagne].
Piment, *huatu* (2), *ústo* (3).
Plante avec laquelle chaque animal est en relation [1], *huaboa* (6).
Plante du pied, *pašnunu* (2).
Pleurer, *a-ka-hiute* (2) [litt.: pleure! ou tu pleureras!].
Pleuvoir, *uduxno* (2); il pleut, *duxna* (4).
Pluie, *udúsna* (3).
Plume, *huabo* (2).
Plus, davantage, *udanú* (3).
Poignet, *mapapana* (2) [cf. avant-bras].
Poil, *čuhua* (2).
Poisson, *opi* (2), *ohôpi* (3); [je désire] du poisson, *opi* [*s-ku-ape-xe*] (4) [litt.: je mangerai du poisson].
Poisson armado, *huailo* (2).
Poisson dorado, *odake* (2).
Raie, *anuka* (2) [cf. mollusques hélices].
Surubi, *apïšua* (2).
Palometa, *nuče* (2).
Anguille, *ode* (2).
Bagre, *yapuixna* (2).
Poitrine, *nik-nikšno* (2) [cf. cœur], *makapú* (3).
Pomme de terre, *pápa* (3) [kičua].
Porc-épic, *huahuari* (2).
Porte, *kamučéva* (3).
Porter, *ko-ikáši-ko* (3) [litt. : que tu portes!].
Porter (Se) : comment te portes-tu? *patuahuatte* (4), *patühuate* (2) [cf. sain]; je me porte bien, *kanomoxe* (4), *malakes* (2).
Pot, *mističé* (3).
Pou de tête, *čae* (2); pou garrapata, *oneti* (2).
Pourri, *lohuotne* (2), *diohina* (3).
Prairie, *pačaxne* (2) [cf. champ].
Prendre : prends! *šemakuhue* (2).
Près, *maka-pihi* (2) [cf. loin, petit, court].
Promener (Se), *ko-simáte* (3) [litt. : promène-toi!]; allons promener, *esko-siniáte* (3).
Propre, *humala* (2) [cf. beau, bien].
Puce pénétrante, *pete* (2).
Punaise, *nabuinini* (2).

Quand, *koteva* (2).
Que : que dis-tu? *ris-mamana* (4) [cf. aller]; que cherches-tu? *kanaya čeme-na* (4); que veux-tu? *kanaya hu-tččahua* (4).

[1] Cf. Nordenskiöld, *op. cit.*, p. 111-112.

Qui : qui créa le ciel et la terre? *kaki yutuana kaitéodoro ux-nano al-lopoe* (4).

Racine, *asmímos* (3).
Rainette, *hueče* (2).
Rame, *yodè* (2), *ióda* (3).
Ramer, *ko-nike* (2) [litt. : rame!].
Rat, *kuku* (2).
Regarder : regarde! *kĭ-čeve-na* (2).
Renard, *huači* (2).
Rien, *maikane* (2) [cf. il n'y a pas].
Rire, *loxoke* (2).
Rivière, *uhui* (2).
Roseau, *keténe* (3) [cf. canne à sucre]; roseau en éventail, *otema* (2).
Rosée, *nadĭ* (2).
Rouge, *idake* (2), *teraráše* (3).
Ruisseau, *ñubo-opihe* (3) [cf. fleuve, petit].

Sable, *kalalas* (2), *alala* (3).
Sac, *taleia* (3).
Sain, *patuhuene* (2) [cf. se porter].
Sale, *kelala* (2) [cf. mauvais, laid].
Salive, *uamís* (3).
Sang, *natoš* (2), *unastro* (3).
Sauterelle, *hualakaš* (2).
Scarabée des bois, *ukara* (2).
Scolopendre, *miko* (2).
Sein de femme, *uanukúio* (3) [cf. cœur], *puimeč* (2).
Sel, *obélo* (3), *belo* (2).
Serpent, *bilúa* (3).
Orvet et amphisbène, *čanualalük* (2).
Boa, *muhuala* (2), *uyúla* (6).
Couleuvre, *huayaka* (2).
Crotale, *mukalada* (2).
Singes :
Maquis nocturne, *hualako* (2).
Callithrix, *male* (2).
Alouate rouge, *dake* (2).
Alouate noir, *pakašpošote* (2).
Marmion, *napuyuyut* (2).
Soeur, *piyè* (2).
Soif, *tikuana* (2).
Soleil, *apače* (2), *apača* (3), *guapačsa* (4).
Sot, *ploko* (2).

Sourcil, *ikačačana* (2).
Sourd, *močirune* (2).

Tabac, *andale* (2), *uaidála* (3) [cf. fumée, cigare].
Talon, *kamačanino* (2).
Tante, *a-me-te* (2) [cf. mère].
Taon, *pururu* (2).
Tapir, *guayáko* (3), *huayaku* (2).
Tatou géant, *huhuakne* (2); tatou peba, *huhuakne* (2); tatou à trois bandes, *uyava* (2).
Ténébrion, *kada* (2).
Terre, *alóps* (3), *lupui* (2), *alopo-nabui* (4); qui créa le ciel et la terre? *kaki yutuana kaitéodoro ux-nano al-lopoe* (4).
Testicules, *žutsáo* (3).
Tête, *uču* (2), *otso*, *óso* (3).
Tique garrapata, *malu* (2).
Tisser, *kī-yebate* (2) [litt. : tisse!].
Tocary (noix du Brésil), *ukadaia* (3).
Tonnerre, *akpala* (2).
Tortue de terre, *huanalü* (2); tortue d'eau, *huahoko* (2).
Toux, *si-šodolakes* (3).
Travailler : va travailler! *da-kú-matsihi-ka* (3) [litt. : que nous travaillions!].
Triste, *hunačuene* (2).
Tristesse, *suanatisna* (3).
Trou, *omólo* (3).
Tu, *oniti* (1), *onisi* (4), *osnika* (3), *ohoni* (2).
Tuer, *ko-iopoá-na* (3) [litt. : tue!], *yapuha-ne* (2); j'ai tué [un jaguar avec la flèche], *yopohua-ne* [*oitio baxne abitte*] (4).

Uriner, *čüše* (2).

Vase, *čoko* (2).
Vase en coquille, *uiake* (3).
Veine, *dikit* (2).
Venir : viens ici! *yáho* (3), *yahua* (2).
Vent, *surúna* (3), *ponoxne* (2).
Ventre, *oš-buno* (3), *bunu* (2).
Ver à viande, *huatu* (2); lombric, *aki* (2).
Vert, *učana* (2).
Vessie, *tiačušü* (2).
Vêtement, *ši-mi-makáia* (3); tipoi, *makaya-abuka* (5) [cf. vêtement et femme].
Vieux, *viayašne* (2), *koanána* (3).
Voir, *a-ko-tsebé-ne* (3) [litt. : vois!].

Voleur, *mačapite* (2).

Vouloir : je veux, *i-čava-neve* (2), *ši-tzauvá-no* (3); je ne veux pas, *hua-či-čava-ko* (2), *ši-tzauá-ma* (3); je veux manger, *ši-tzauva-no-koapé* (3); je veux un couteau, *maku-mo kačiyo* (4) [litt. : donne-moi un couteau]; je désire du poisson, *opi s-ku-ape-xe* (4) [litt. : je mangerai du poisson]; que veux-tu? *kanaya hutččahua* (4).

Vous, *koni* (4).

Un, *čačkane* (2), *časkane* (5).

Deux, *čačupa* (2).

G. de Créqui-Montfort et P. Rivet.

LES
PREMIERS TERMES RELIGIEUX
EMPRUNTÉS
PAR LE SLAVE AU GREC.

Il est acquis que les Slaves ont été d'abord évangélisés par l'Église d'Occident, et des mots comme *crŭky*, *křstiti*, *popŭ*, *židŭ*, *milosrŭdŭ* et bien d'autres portent témoignage de l'influence de cette première évangélisation sur le vocabulaire slave commun. On a moins remarqué que, avant la traduction des textes sacrés qui est conservée, il a dû y avoir une influence du vocabulaire grec chrétien sur le vocabulaire du dialecte dans lequel a été faite la traduction. Quelques faits indiquent des emprunts de termes chrétiens antérieurs à la traduction de Cyrille et Méthode.

Le mot gr. *μύρον* est souvent transcrit *mvro* dans la traduction; mais il arrive aussi assez souvent, dans le texte des plus anciens manuscrits, que le mot soit non pas transcrit, mais traduit, et il l'est alors par *xrizma*, c'est-à-dire par un emprunt à gr. *χρίσμα* (voir Vasmer, *Грекo-славянскіе этюды*, II, 286, *Извѣстія* de la section de langue et littérature russes de l'Académie de Pétersbourg, XII [1907]. II; Jagić, *Entstehungsgeschichte der kirchensl. Spr.*, p. 313 et suiv.). Dire que *xrizma* résulte d'une influence latine explique peut-être l'emploi de l'expression; mais le *z* montre que le mot a été pris directement au grec; car le latin n'a partout que *chrisma*, d'où fr. *crême*.

De même, le nom propre Ἰσραήλ est rendu par *Izdrailĭ*. Le mot est le plus souvent écrit en abrégé, et alors il n'est pas possible de se rendre compte de la graphie. Mais la graphie complète est assez fréquente dans le Marianus pour qu'on soit sûr de l'existence du *d* dans ce manuscrit. L'Assemanianus a au contraire *Izrailĭ*, par exemple Mc, XII, 29; L., I, 80; etc. La graphie *Izdrailĭ* du Marianus est très ancienne, parce que les traducteurs des textes vieux-slaves avaient les groupes *sr*, *zr* dans des mots

tels que *sramŭ* (de **sormŭ*), *zrakŭ* (de **zorkŭ*) et n'avaient par suite pas lieu d'introduire un *d* dans le groupe *zr*. Il faut que *Izdrailĭ* soit entré en slave à une date où il y avait encore une trace de voyelle dans *zrakŭ* entre *z* et *r*; et il y a ici une particularité instructive pour l'histoire de la diphtongue *or* en slave. Les traducteurs ont rendu gr. *σρ* par *sr* dans Εσρώμ, qui est nommé *Esromŭ* Mt., I, 3 Ass. (*Efromŭ* Sav. par erreur; Zogr., Mar. def.) et L., III, 33 Zogr. Mar.; il y a ici simple transcription graphique lettre à lettre. L'emprunt de *Izdrailĭ* ou *Izrailĭ* n'a pas été fait par la langue écrite, mais par l'oreille.

Enfin v. sl. *dijavolŭ*, qui n'est pas slave commun, ne saurait venir du latin; c'est un emprunt direct au gr. *διάβολος*. Ce qui montre que l'emprunt a été fait par l'oreille, c'est que l'*ι* de *διάβολος* a été emprunté sous la forme *ĭ* : on lit *dĭĕvolŭ* L., VIII, 12 Zogr.; Cloz. (dans les quatre exemples du mot); Ps. CVIII, 6. La graphie *dĭĕvolŭ* se trouve souvent aussi; mais elle n'exclut pas un ancien *dĭjavolŭ*; car on sait que devant *j* un *ĭ* se prononçait, très bref, mais avec le timbre de *i*.

C'est sans doute l'emprunt ancien par l'oreille qui explique la forme de *adŭ* « enfer » : à en juger par l'ensemble de leur usage, les traducteurs des textes sacrés n'auraient pas rendu gr. *ᾅδης* par *adŭ*. L'*o* de *γeona*, emprunté au gr. *γέεννα*, doit avoir une origine populaire. Enfin, si le mot Ἰησοῦς se prêtait mal à entrer dans le système des formes slaves, le procédé qui a consisté à le fléchir en partant de la forme *isusŭ* du nominatif est trop barbare pour qu'on puisse l'attribuer sans hésitation aux traducteurs, qui ne procèdent jamais ainsi : ils ont rencontré à cet égard un usage fixé.

Le mot *πάσχα* est rendu en règle générale par *pasxa* dans les textes vieux slaves; c'est la transposition lettre à lettre du mot grec. Mais il y a eu auparavant un mot *paska*, dont on trouvera des témoignages dans les dictionnaires de Miklosich et de Sreznevskij. Les traducteurs des textes vieux-slaves en ont tiré parti pour la forme de datif-locatif qui est régulièrement *pascĕ* (*pastĕ*) Ev., Cloz., Supr.; le datif-locatif **passĕ* de *pasxa* n'étant pas utilisable, on a recouru ici à la forme populaire, et ceci jette un jour curieux sur les procédés des premiers traducteurs et sur leur double souci de garder les formes savantes, mais de rester fidèles au génie de leur langue. Le mot *paska* pourrait venir de l'Église d'Occident; mais rien n'empêche de le considérer comme l'un des emprunts au grec, emprunts relativement récents, dont on vient de noter quelques exemples. Quoi qu'il en soit, *paska* a été remplacé par *pasxa*, comme *krĭstŭ* (conservé dans *krĭstĭjanŭ* « chrétien », etc.) l'a été par *xrĭstŭ* (par exemple Mc, XIII, 22 Zogr., Mar.).

Tous les termes religieux qu'énumère M. Vasmer, *loc. cit.*, p. 198 et suiv., ne sont donc pas des emprunts faits par les traducteurs. Une part appréciable est antérieure à Cyrille et Méthode; mais la séparation des deux couches d'emprunts est le plus souvent impossible.

Il ne résulte pas de là que l'influence grecque s'étendait très avant dans le monde slave; le parler sur lequel repose la langue des anciens traducteurs semble bien avoir été celui de la région de Salonique, où une influence grecque devait nécessairement se produire. Du reste, un mot panslave comme *korablji* «bateau», où un β grec est rendu par un *b* tandis que les traducteurs le rendent toujours par *v*, montre une ancienne influence du grec des régions côtières.

A. Meillet.

DE
LA RÉDUCTION DE LA FLEXION NOMINALE
EN IRANIEN.

L'iranien, l'une des formes de l'indo-européen dont on connaît le mieux l'histoire, présente dans la langue des Gāthās d'une part, dans le persan de l'autre, deux représentants typiques, appartenant à des dialectes différents, il est vrai, mais suffisamment proches, des termes extrêmes de l'évolution parcourue par les langues les plus précoces de la famille indo-européenne; la structure de l'avestique diffère encore plus de celle du persan que la structure du latin de celle du français moderne, parce que la langue de l'Avesta est plus archaïque que le latin le plus ancien, mais les différences sont pareilles. Là-bas comme ici, la simplification de la flexion s'est poursuivie avec rigueur; tandis que le gāthique, et le latin dans une moindre mesure déjà, sont des langues de type flexionnel, le persan et le français sont des langues de type rigide. Sur ce point, les faits sont lumineux, et l'on tient bien les deux termes de départ et d'arrivée.

On est même renseigné, en partie du moins, sur la marche de l'évolution: on sait que le persan, comme le français, par exemple, a passé par un état intermédiaire où la flexion nominale était réduite à deux cas, l'un sujet, l'autre régime. En effet, les dialectes iraniens moins évolués que le persan présentent aujourd'hui encore cet état, le plus souvent en voie de détérioration plus ou moins avancée; d'autre part, le persan, et le pehlvi davantage encore, supposent nécessairement, qu'à un moment donné, les noms et les prénoms étaient susceptibles de prendre, selon leur rôle, une forme directe ou une forme oblique: enfin, l'on a sur tout ceci le témoignage, particulièrement clair et précieux, des pronoms personnels (cf. J. Darmesteter, *Etudes iraniennes*, I, p. 226 et suiv.; Horn, *Grundriss*, I, 2, p. 100 et suiv.; A. Meillet, *J. A.*, mars-avril 1900, p. 254 et suiv.).

S'il est vrai que l'on n'a pas encore poursuivi jusque dans les

moindres détails l'étude du passage des dialectes iraniens modernes de l'état «moyen», où la flexion nominale est réduite à deux cas, à l'état «final», dépourvu de toute espèce de flexion, que présente le persan par exemple, il n'en est pas moins certain que l'onpeut se faire dès maintenant une idée assez exacte de cette dernière partie de l'évolution parcourue par le dialecte du Fârs, entre autres. Les faits, plus rapprochés de nous, sont attestés en plus grand nombre et de façon meilleure; les parlers conservateurs nous présentent, à l'heure actuelle, des phénomènes analogues, ou même identiques, à ceux que les langues plus évoluées ont connus jadis. Il n'en est pas de même pour la partie de l'évolution qui s'est déroulée avant que ne fût constituée la flexion à deux cas; la distance est grande qui sépare le type de langue à déclinaison ainsi réduite du type que présente le dialecte des Gāthās, qui d'ailleurs est tout proche de celui de l'indo-iranien; il est possible qu'entre ces deux types qui nous apparaissent l'un et l'autre, et d'une façon générale, comme robustes et capables de durer, il n'y ait eu place pour aucun état aussi stable; cela paraît même probable quand on songe quels systèmes d'ensemble nettement arrêtés chacun de ces types suppose, et si l'on considère, en même temps, combien le vieux perse est déjà proche du pehlvi.

La question n'en est que plus irritante et plus intéressante: que les formes de transition aient été passagères, ou qu'elles aient duré plus ou moins longtemps, il importe de les connaître. Et, pour essayer de les retrouver, la première chose à faire est de voir de quelle façon se comporte le vieux perse. On connaît, en effet, le caractère très évolué de la langue des inscriptions de Darius et de Xerxès, langue placée, en quelque sorte, à la marge extrême de la période ancienne, comme l'a bien montré M. A. Meillet dans sa *Grammaire du vieux perse* (p. 13 et suiv.); on sait aussi que, pour une bonne part, les innovations du vieux perse se retrouvent exactement pareilles dans l'Avesta récent, en quoi se manifeste une fois de plus l'unité si remarquable de l'iranien; enfin M. Meillet a mis en lumière comment, presque à tous les égards, le perse présente l'amorce des développements ultérieurs (cf. Meillet, *op. cit.*, p. 18 et suiv., p. 29). Or, précisément au point de vue de la flexion nominale, la comparaison du vieux perse avec l'indo-iranien est des plus instructives: chacun sait qu'il présente déjà cette innovation caractéristique, la confusion du génitif et du datif, dont les conséquences ont été décisives pour le développement de l'ensemble de l'iranien. Distincts à l'origine, distincts encore en avestique, ces deux cas n'ont plus en perse qu'une forme commune, celle du génitif, en principe (Meillet, *Gr. du v. perse*, p. 154); cette forme est devenue la

forme normale des substantifs en persan, où le cas direct a été aboli, en règle générale, au profit de l'ancien génitif-datif; elle a triomphé aussi, de façon un peu différente, dans le groupe des parlers du Nord, en sogdien et en yagnôbi, qui ont systématisé de manière rigoureuse son emploi au cas oblique, dont la caractéristique est sogd. *-ē*, *-ī* et yagn. *-i*; enfin on la retrouve encore en afghan dans les cas obliques en *ē* (de **-áǩe-*, **-åyè*, **-yí*) des noms en *-ai* (ancien **-áǩa*, **-åyă*, **-áy°*) au singulier, dans ceux en *-ō* (de **-ām*), *-ůnō* (de **-ānām*) au pluriel, — en beloutchi dans la finale *-ůn* du pluriel, obligatoire au cas oblique, facultative au cas direct, — en ichkâchimi dans la désinence du pluriel *-ən*, — en chigni, et dans les parlers occidentaux du Rochàn proprement dit, dans *-ín*, marque distinctive du cas régime, et, à l'occasion aussi, du cas sujet du pluriel des noms, et représentant, comme *-ən* de l'ichkâchimi, de l'ancien **-ānām*. Nulle part en iranien le génitif et le datif n'ont de formes distinctes, nulle part, surtout, il ne subsiste d'ancien datif.

A côté de cette innovation capitale, de cette confusion bien connue dont les effets ont été souvent signalés, le vieux perse en présente une seconde, moins nette, moins étudiée, mais singulièrement importante elle aussi, à ce qu'il nous semble; il s'agit de la confusion de l'ablatif et de l'instrumental, certaine dans la flexion des thèmes en *-a-*, au singulier (au pluriel il n'y a pas d'exemple d'ablatif), et, ce qui témoigne de la portée réelle de l'innovation, dans les démonstratifs (cf. Meillet, *Gr. du v. perse*, p. 156, 168, 171). Dans les thèmes consonantiques, il est vrai, la forme de l'ablatif se confondait, d'après l'usage ancien, avec celle du génitif au singulier; mais le rôle des thèmes consonantiques dans l'évolution de l'iranien a été tout à fait secondaire; et, d'autre part, le fait qu'au pluriel l'ablatif se confondait anciennement pour la forme avec le datif n'a pas empêché ces deux cas, sentis comme distincts, de suivre chacun sa voie propre, ni le datif de venir se confondre avec le génitif. Il y a donc vraiment là l'amorce d'un changement grave; les exemples de la confusion de l'ablatif et de l'instrumental sont moins éclatants que ceux de la confusion du datif et du génitif, et ils ne sont pas mis en lumière par leur accord avec l'usage pehlvi et persan; peut-être aussi attestent-ils moins un phénomène accompli qu'un changement en voie d'accomplissement; mais il n'en reste pas moins vrai que les innovations du perse annoncent, en quelque sorte, une réduction progressive de la flexion nominale à trois cas d'abord[1], puis à deux.

[1] Naturellement, il ne sera pas tenu compte dans cette note de l'ossète qui s'est refait un système nouveau de déclinaison. D'autre part, l'accusatif et

S'il y a des dialectes qui, comme ceux du Nord, ont systématiquement aboli tout indice du cas oblique autre que le représentant de l'ancien génitif-datif *-ē*, *-ī* en sogdien, *-i* en yagnôbi, issu de **-a-hya*, il en est d'autres heureusement qui non seulement ont conservé des traces de la présence ancienne de deux formes de cas régimes, mais qui encore supposent nécessairement un état antérieur où coexistaient un génitif-datif et un ablatif-instrumental. En première ligne viennent les parlers pamiriens, au sens propre du mot, le chigni, le sariqoli et les patois qui se succèdent le long du Bartang, de l'est à l'ouest, et sur les rives du Pandj, du sud-est au nord-ouest, du point où cesse le domaine du chigni jusqu'à celui où commence l'usage du tadjiki. En effet, ces dialectes, si proches aujourd'hui même que leur unité est, pour ainsi dire, évidente et que le sentiment et le souvenir de cette unité sont actuellement vivants présentent clairement deux indices de cas oblique au pluriel : le sariqoli a *-i̯v* et les parlers du haut Bartang ont *-e̯v*, *-e̯f*, tandis que ceux du Rochân proprement dit ont *-i̯n*, comme le chigni; c'est-à-dire que, étant donné un état « pamirien commun » qui présentait au pluriel une flexion à trois formes : nom. **ǩáda*, gén.-dat. **ǩadán-* (*ām*), abl.-instr. **ǩadèβ(iš)*, le sariqoli et les parlers « rochânis » orientaux ont conservé **ǩed* (*čēd* et *čöd*) et **ǩedēv* (*čedi̯v* et *čödēv*), tandis que les parlers rochânis occidentaux et le chigni ont maintenu **ǩed* (*čöd* et *čīd*) et **ǩedēn* (*čödi̯n* et *čadi̯n*). Que cette dernière forme représente un ancien génitif-datif au point de vue du rôle, un ancien génitif au point de vue de la forme, c'est un fait reconnu (cf. p. ex. *Grundriss*, I, 2, p. 313); quant aux noms en *-ēv*, *-i̯v*, ce ne sont pas, comme le dit M. Geiger dans le *Grundriss* (I, 2, p. 315), d'anciens « instrumentaux ou datifs en *-bīš*, *-byō*, *-wyō*, *-vyō* », mais d'anciens ablatifs-instrumentaux terminés à l'origine en **-áiβiš* qui est à comparer à v.-perse *-aibiš*, véd. *-ebhiḥ*. Il est peu probable qu'il s'agisse de la finale **-aiβya*, gāth. *-aeibyō* de *dāθaēibyō* « aux perspicaces » p. ex., étant donnée la confusion antérieure assurée du génitif et du datif; l'existence ancienne de **-ai-* devant **-β-* est, en tout cas, attestée de façon cer-

le locatif seront laissés de côté au cours de notre exposé, parce qu'ils ont eu un sort particulier, déterminé par des circonstances extérieures : l'accusatif a disparu parce qu'il s'est confondu phonétiquement avec le nominatif (ainsi **-a* et **-am*, **-ā* et **-ām*, **-iš* et **-im*, **-uš* et **-um*) dans les thèmes vocaliques ou en **-i-* et **-u-*, et parce que les thèmes consonantiques ont été éliminés; d'autre part, le locatif, cas de valeur purement et uniquement concrète, a disparu de façon naturelle dans un groupe de langues qui conservait le génitif-datif et l'ablatif-instrumental surtout à cause de leur rôle grammatical, qui apparaît clairement dans des formules comme v.-perse *manā kṛtam*, lat. *mihi factum est* et *hačāma aβah(i)y*, « par moi a été ordonné », cf. v.-sl. *narečę sę višejǫ bratijǫ* « a été dit par tous les frères ».

taine par la correspondance roch. *-ə̄-v*, sar. *-ī-v* et par la place de l'accent.

Elle l'est aussi par les dialectes qui témoignent que la flexion à trois cas n'a pas été l'apanage du « prépamirien », mais qu'elle a existé sur une aire beaucoup plus étendue, qui embrassait des parlers fort divers. En vakhi, sur la marge méridionale du Pamir, le cas oblique du pluriel se forme à l'aide de *-ów*, en mindjâni et en yidgâ, parlers qui se rattachent aux dialectes occidentaux de la zone moyenne (cf. Gauthiot, *M. S. L.*, XIX, p. 135 et suiv.), au moyen de *-éw*, *-éf*, toutes finales qui reconnaissent la même origine que les désinences correspondantes des langues du Pamir. Cette origine est, en fin de compte, pronominale: la caractéristique du vieux perse *-aibiš*, comme celle du védique *-ebhiḥ*, a passé de la flexion des démonstratifs à celle des adjectifs et enfin à celle des substantifs; aussi se retrouve-t-elle dans tous les parlers dont il vient d'être question au cas oblique du pluriel des démonstratifs, qu'elle ait été généralisée ou non dans la flexion des substantifs; et l'on a, par exemple, chig. *dīw*, roch. occ. *dēw*, *dēf* tout comme roch. or. *dĕw*, *dĕf*, sar. *dīw*, *dĕf* « istīs » (cf. véd. *etébhiḥ*), mindj. *y-ĕ̄*, yid. *y-ĕw* « istīs », et, d'autre part, ichk. *īw* tout comme vakhi *yəw* (cf. véd. *ebhíḥ* av. *aēibiš*).

Aucune des langues que l'on vient de voir ne nous renseigne sur les cas obliques du singulier: la finale de l'ablatif-instrumental des noms en **-a-*, notée *-ā* en vieux-perse, ne pouvait se maintenir, quelle que fût d'ailleurs son origine (cf. Meillet, *Gr. du v. perse*, p. 155); de la désinence allongée *-āδa*, il n'existe pas de traces. Si, comme le suppose, non sans vraisemblance, M. Geiger (*Grundriss*, I, 2, p. 315), la voyelle furtive que l'on retrouve en chigni, sariqoli, rochâni et vakhi entre la postposition du datif *-r*, *-rə*, *-r^{d}*, *-rd* et le substantif précédent représente la finale d'un cas oblique périmé par ailleurs, ce ne peut être que celle de l'ancien génitif, comme nous l'apprend le vieux-perse *avahyarādiy* « à cause de ceci » [1]. C'est ce que confirme d'ailleurs le timbre de la voyelle en question, là où il est encore perceptible: toujours il apparaît comme palatal, et toujours il est noté par *-i-* ou *-e-*, quand il ne l'est pas par *-ə-*.

De fait, étant données les terminaisons des thèmes en **-a-* à l'instrumental singulier (véd. *-ā*, av. *-ā* et *-a*) et à l'ablatif singulier (véd. *-āt*, av. *-āṯ*), il ne peut être question de retrouver des

[1] Il va de soi que l'hypothèse de M. Geiger n'est possible que si l'on admet que **rādi* a été traité en mot inaccentué, accessoire, et comme une espèce d'affixe dépourvu de toute intensité; sans ce traitement anormal, qu'expliquent son rôle et sa situation particuliers, **rádi*, **-rádi* devait donner régulièrement roch. *-rád*, **-rá^{s}*, **-rá*, chig. **-rá*, **-ró*, sar. **-ró*, comme il a abouti à *-rá^{y}*, *-rá* en persan, à *-rá* en beloutchi.

traces claires et nettes d'une forme de cas régime autre que l'ancien génitif que là où il a été fait usage d'un ablatif à postposition soudée à la finale ancienne, tel que celui en *-āδa* de l'Avesta. Celui-ci, en effet, devait recevoir l'accent d'intensité iranien sur la pénultième longue (cf. Meillet, *J. A.*, mars-avril 1900, p. 256 et suiv.; Gauthiot, *M.S.L.*, XX, p. 1 et suiv.) et devenir **-áδ* d'abord, *-á* ensuite. Cet *-á* se retrouve bel et bien en beloutchi où il sert d'abord d'indice du cas oblique au singulier: *lōg* «maison» fait, de façon correcte, *lōg* à l'accusatif (cf. ci-dessus, p. 63 n.), et *lōgá* au cas régime. Par la suite, *-á* est si bien devenu la caractéristique de la position oblique pour les noms, qu'il a été ajouté à l'accusatif singulier, et même à la forme, déjà oblique, du pluriel, *lōgán* (ancien génitif en **-ānām*). Il est absolument impossible d'admettre avec M. Geiger (*Grundriss*, I, 2, p. 238) que l'*-ā* du beloutchi soit l'ancienne finale **-ā* de l'instrumental des thèmes consonantiques indo-iraniens, ainsi qu'on l'a vu déjà; en revanche, *-á* de **-áδa* présente exactement le même traitement que *-rá* de **-râδi* et est accentué de même.

Ce qui est plus surprenant, c'est que cet *-ā* se retrouve en persan, dans la langue où tous les substantifs apparaissent normalement sous la forme de l'ancien génitif; et pourtant il s'y retrouve dans la finale *-īhā* du pehlvi, *-íhâ*, *-hâ* du persan, qui sert à former des adverbes d'une part, et de l'autre à caractériser le pluriel des noms par opposition au singulier. Ce double emploi d'une forme unique est assez surprenant par lui-même, et M. Salemann, qui persiste avec raison à ne pas séparer le suffixe *-īhā* des adverbes du suffixe *-īhā* du pluriel des noms en pehlvi tardif et en persan, ne sait comment en rendre compte (*Grundriss*, I, 1, p. 285); on ne peut, en effet, en donner d'explication satisfaisante qu'à la condition d'admettre que les dérivés en phl. *-īhā* représentent des mots capables de servir d'une part de compléments circonstanciels, d'autre part de cas régimes, c'est-à-dire des formes fléchies qui, précisément comme le datif-instrumental, ont à la fois une valeur grammaticale et une valeur concrète. Celle-ci s'est attachée de façon exclusive au suffixe adverbial, qui, comme l'a vu M. Salemann, représente l'ablatif en **-áδa* du suffixe **-θwa-* des abstraits, suffixe qui apparaît sous la forme du nominatif dans les noms en *-īh* du pehlvi, *-í* du persan; en effet, cette finale *-īh* représente fort correctement un ancien **-íya-θwa-* devenu d'abord **-íyh'*, ainsi que le montre par exemple phl. *frapīh* «gras» de **frapīθwa* (cf. Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 84). Il est naturel, d'ailleurs, que des abstraits soient conservés, par exception, sous la forme du nominatif, celle du génitif-datif appartenant à

l'origine en propre aux noms d'agents. Le résultat est que la flexion des substantifs à suffixe composé *-*iyaθwa*- (cf. skr. -*iyam*, v.-sl. -*ĭje* et skr. -*tvam*, v. sl. -(*ĭs*)*tvo*) a dû comprendre, à un moment donné, antérieur à l'époque pehlvie, trois cas, dont deux sont attestés en persan: un nominatif *-*íyaθwa*, *-*íyh*², -*īh*; un ablatif-instrumental *-*iyaθwáδa*, *-*iyháy*, -*īhā*; un génitif-datif *-*iyáθwahya*, *-*yáhē*, *-*ah*(*ĕ*).

Ces trois cas étaient également des cas grammaticaux, car, on vient de le voir, la forme d'ablatif-instrumental, pour autant qu'elle avait une valeur concrète, circonstancielle, s'était spécialisée, pour ainsi dire, dans le rôle d'adverbe; un mot comme *dōstīhā* apparaissait soit avec son sens matériel, et alors il remplissait l'emploi d'adverbe signifiant non plus «amīcitiā» mais «amīce», soit avec son sens grammatical, comme cas régime signifiant «amīcitiā» de *dōstīh* «amīcitia». Comme tel il était destiné, d'autre part, à l'emporter aisément sur l'ancien génitif-datif, avec lequel il faisait d'autant plus clairement double emploi que la nuance de sens qui l'en séparait, sa valeur concrète, était éliminée de façon plus radicale; en effet, le suffixe *-*iyáθwahya* ne pouvait aboutir qu'à *-*áh*(*e*), c'est-à-dire à une forme très divergente de celle du nominatif -*īh*, et destinée soit à devenir tout à fait indépendante, soit plutôt à disparaître. Sans doute avait-elle été rejetée déjà quand s'est fait sentir le besoin d'une nouvelle «désinence» du pluriel en pehlvi; en tout cas, une pareille finale ne pouvait rivaliser avec -*īhā*, également vide de valeur matérielle, mais parfaitement clair, apparenté évidemment au suffixe -*īh* des abstraits-collectifs dont il ne pouvait être qu'une variante. Quant aux raisons qui ont fait que l'indice du pluriel des noms est -*īhā* et que la caractéristique des abstraits est -*īh*, on en a déjà vu une plus haut: la forme du nominatif convenait particulièrement bien à des substantifs qui ne désignaient pas des agents. Au contraire, celle du cas oblique était presque nécessaire à une terminaison destinée à s'ajouter à tous les substantifs, c'est-à-dire en majorité à des noms d'agents, et aussi, ce qu'il ne faut pas perdre de vue, à remplacer une finale représentant elle-même un cas régime, -*ān* de *-*ānām*. Enfin, il était devenu impossible de se servir de la même forme du suffixe originel *-*iyaθwa*- dans les deux cas, parce que cet ancien morphème d'abstraits-collectifs n'avait plus, sous la forme -*īh*, que sa valeur abstraite uniquement; les dérivés en -*īh* n'avaient jamais plus aucun sens collectif: celui-ci se trouvait réservé exclusivement à la deuxième forme de *-*iyaθwa*-, à la forme oblique en l'espèce, qui seule par conséquent se trouvait susceptible de donner à des substantifs une valeur plurale.

Il n'est pas sans intérêt de noter que ce qui a été dit plus haut

sur l'équivalence établie, à un moment donné, en pehlvi tardif entre la nouvelle « désinence » du pluriel *-īhā* et l'ancienne *-ān* se vérifie par ailleurs: si l'on a tendu, d'une part, à remplacer un cas oblique par un cas similaire, on a, de l'autre, attribué à l'ancienne finale du génitif pluriel la double fonction qui n'appartenait naturellement qu'à l'ancien ablatif singulier. Tandis que les adverbes en *-īhā* sont courants en pehlvi, que les pluriels de même formation sont rares et ne font leur apparition que tard, on voit les pluriels en *-ān* assumer, en persan, le rôle d'adverbes à dater du moment où ils sont mis sur le même pied que ceux en *-hā*. Enfin, l'on sait que le suffixe *-hā* était, à l'origine, réservé aux substantifs désignant des objets, c'est-à-dire ne désignant pas des agents; le vrai cas régime du persan, l'ancien génitif-datif, la forme qui s'est imposée d'abord à tous les noms d'agents et d'êtres vivants, puis à tous les autres, et qui est celle du pronom personnel dans la fameuse formule vieille perse *manā krtam*, est restée attachée, avec une ténacité traditionnelle extraordinaire, aux mots auxquels elle revenait en propre, jusqu'au dernier moment.

M. Geiger a rapproché de la finale *-ā* du cas régime du singulier en beloutchi, finale qui, on vient de le voir, se retrouve exactement pareille en persan, la désinence *-a*, *-ă* des substantifs masculins singuliers de l'afghan, à la forme oblique. Ce rapprochement est impossible: car, s'il y a un point assuré, c'est que l'afghan est beaucoup plus conservateur que le persan ou le beloutchi en ce qui concerne les finales, et qu'il ne saurait présenter, en fin de mot, une brève là où les deux dialectes susdits ont conservé une longue. Que l'on n'oublie pas que l'ancien *-ā* du nominatif féminin singulier est aujourd'hui encore représenté en afghan par un *-a*. En revanche, l'explication de l'*-a* afghan par l'ancienne terminaison **-ā* de l'instrumental est tout à fait admissible au point de vue phonétique, tandis que, comme on l'a vu, la même était irrecevable en ce qui concerne l'*-ā* beloutchi. Mais, au point de vue phonétique toujours, une seconde explication de l'*-a* afghan est tout aussi correcte, celle qui voit en lui le représentant de l'ancien ablatif normal, non allongé des thèmes en **-a-*, **-āt*. Cette seconde étymologie a l'avantage de restituer, à l'intérieur de l'iranien, cette unité de développement qui est si frappante par ailleurs, et à laquelle il n'y a pas lieu d'admettre de dérogation, à ce qu'il semble, si ce n'est pour des raisons spéciales et précises.

A tout ce qui précède, il faut ajouter enfin le témoignage que, par une heureuse fortune, viennent fournir les pronoms personnels de l'ichkâchimi, dialecte à peu près inconnu jusqu'ici, parlé

dans les environs d'Ichkâchim, sur les rives du Pandj à l'endroit où, venant de l'est vers l'ouest, il se redresse brusquement vers le nord (entre 36° et 37° lat. N. et 71° et 72° long. E. de Greenwich). Pendant l'été de 1914, j'ai pu réunir quelques renseignements sur ce parler, qui possède une flexion particulièrement riche des pronoms personnels, et qui fournit sur la conservation du type v.-perse *hačāma aθahiy*, avec un ablatif à valeur d'ablatif-instrumental, à côté du type v.-perse *manā kṛtam*, avec un génitif à valeur de génitif-datif, un témoignage aussi décisif et aussi précieux que ceux donnés d'une part par le persan où *man* est la seule forme du pronom de première personne, d'autre part, par le mindjâni, par exemple, ou bien le rôchani, où l'on a les nominatifs *za* et *(w)az* en face des cas obliques *mən* et *mun*, représentants de l'ancien génitif. Actuellement la flexion des pronoms personnels en ichkâchimi comprend les formes suivantes : d'abord, l'ancien nominatif **ázam*, représenté par *az* « je » ; puis l'ancien accusatif **mām*, qui, conformément à ce qui a été enseigné plus haut (cf. p. 63 n.) a suivi sa voie propre et a disparu de la flexion nominale parce qu'il devait se confondre phonétiquement avec le nominatif, mais se retrouve, ici, dans la déclinaison des pronoms sous la forme *mak*, où l'on reconnaît sans peine **ma* (de *mām*) élargi au moyen du suffixe *-k*, vivant en ichkâchimi et d'ailleurs vide de sens ; ensuite le génitif-datif *mən*, issu de l'ancien génitif **manā*, mais employé également dans les deux locutions *mən kitâb* « mon livre » et *mənbâ* (ou plus ordinairement *məmbâ*) *γažd* « à moi (il a) dit », en persan *biman guft* ; enfin l'ablatif-instrumental *mak*, représentant, au point de vue de la forme, de l'ancien ablatif av. *mat*, v.-perse *ma*, élargi de la même façon que l'accusatif, et employé ordinairement dans le groupe *cəmak*, comparable exactement à v.-perse *hačāma*.

La flexion du pronom de deuxième personne est pareille de tous points ; on a parallèlement :

Nominatif.....	*az*	*tu* de **túwam*.
Accusatif.....	*mak*	*fak* de **θwām*. Exemple : *fak dèm* « te ferio ».
Génitif-datif.....	*mən*	*tə* de **táwa*. Exemples : *tə vrők* « ton cheval » ; *təbâ dāγím* « tibi dō ».
Ablatif-instrumental..	*cəmak*	*cəfak* de **hačā* + *θwat*. Exemple : *cəfak zőγd* « à toi (il a) enlevé ».

Au pluriel, les formes sont moins claires, moins bien conservées et en partie refaites ; on reconnaît sans peine les anciens génitifs **amáxam* et **(š)máxam* dans les génitifs-datifs *māx*, *məx* « nous » et *təmőx*, *tómax* « vous » qui est un composé, selon un procédé

fréquent, du pronom de seconde personne du singulier et du radical commun aux deux personnes au pluriel *-*māx*-. Les mêmes mots servent de nominatifs et d'accusatifs; mais les ablatifs-instrumentaux ont leurs formes particulières, tirées des formes correspondantes du singulier à l'aide de la finale d'ablatif-instrumental du pluriel des démonstratifs, *-*áiβiš*, *-*êβ*; ainsi en regard de *cə-mak* « mē », on a *cə-məčév*, *cə-məčéf* « nōbis », issu de **cə-makêβ* avec passage de *-a-* intense à *-ə-* inaccentué et de *-k-* palatalisé à *-č-*, comme dans *kərčín* « poule », par exemple, qui représente un ancien dérivé **kark-ín*[2] de **kark*[2] « coq ». L'explication qui précède de *cəməčév* est quasi certaine, parce qu'en ichkâchimi il n'y a pas de *č* ancien : comme on l'a d'ailleurs vu, **hačā* est représenté par *cə* et non par **čə*; mais il existe des *č* d'origine récente, issus d'anciens **k* mouillés au contact de voyelles non vélaires. C'est de la même façon que l'on a ichk. *cəʃár*, *cʃār*, chig. *cavár*, « quatre » en face de pers. *čahār*, mais ichk. *pəčén* « flèche » en regard de pers. *paikān* (cf. arm. *patkan-daran* « carquois »), chig. *čīd* « maison » à côté de pers. *kada*.

On voit que le mode d'évolution de la flexion nominale en iranien tel que permettent de le pressentir, en quelque sorte, les innovations du vieux-perse, a laissé par ailleurs des traces fort intéressantes. La réduction du nombre des cas à trois d'abord, puis à deux, sans parler de l'accusatif qui suit sa destinée propre, ni du locatif qui est, pour ainsi dire, condamné d'avance, a eu pour effet la conservation, dans divers dialectes, d'anciens ablatifs-instrumentaux sous la forme de l'ablatif (*-*āt* et *-*áδa*) au singulier, sous celle de l'instrumental (*-*áiβiš*, d'où *-*êβiš*) au pluriel. Dans un parler où la déclinaison pronominale a été conservée avec une fidélité toute particulière, où elle s'est même développée dans une certaine mesure, on retrouve, comme un jalon de l'évolution progressive que les dialectes ont parcourue, la flexion à trois cas, partout abolie par ailleurs, *exactement sous la forme prévue.*

R. GAUTHIOT.

DU

PLURIEL PERSAN EN -*HĀ*.

L'évolution des dialectes iraniens depuis l'état ancien, telle qu'elle nous apparaît, par exemple, dans la langue traditionnelle de l'Avesta, jusqu'à l'état moyen, plus archaïque que celui du pehlvi et voisin de celui de l'afghan, est caractérisée par l'usure uniforme des finales, et par les effets pareils d'un accent d'intensité commun; elle présente un caractère d'unité frappant (cf. *M. S. L.*, XX, p. 1 et suiv.).

Partout le résultat en a été le même au point de vue des finales qui marquaient le pluriel des noms par opposition au singulier. Comme on l'a signalé déjà (*loc. cit.*, p. 16), deux cas étaient possibles : ou bien le substantif appartenait à un type normal de noms thématiques, et alors le nominatif pluriel devenait pareil au nominatif singulier, **kāma* et **kāmā* par exemple se réduisant également à **kām*; ou bien il était anomal, et opposait au thème court du nominatif du singulier le thème long de celui du pluriel, comme **βrātā* : **βrātār-* qui fait encore aujourd'hui en chigni *v'rād* : *v'rādár*[1], en rochâni *vrâd* : *vrâdár*, en ichkâchimi *vrū* : *vrūδar+ón*, « frère : frères », mais qui est seul à former son pluriel de cette façon. Dans les deux cas, on le voit, les désinences caractéristiques disparaissaient également; et si, dans le second, le nominatif pluriel restait *néanmoins* différent du nominatif singulier, c'est, en quelque sorte, à titre exceptionnel et en vertu de circonstances particulières.

La conséquence naturelle de l'évolution des dialectes iraniens est donc de supprimer toute distinction entre les cas sujets du singulier et du pluriel, sauf de très rares exceptions. En effet, en vakhi, *xūn* signifie à la fois « maison » et « maisons »; de même *čēd* en sariqoli, et aussi, quoique de plus en plus rarement et de façon pour ainsi dire occasionnelle, *čōd* en rochâni et *čid* en chigni.

[1] On notera que dans cet article l'accent aigu marque la place du ton musical dans les mots sanskrits, de l'accent d'intensité dans les mots iraniens.

Le même état de choses se dissimule sous le soi-disant « emploi collectif » du cas sujet du singulier en beloutchi, emploi très fréquent d'ailleurs (cf. Geiger, *Grundriss*, I, 2, p. 238), et en persan (cf. Horn, *Grundriss*, I, 2, p. 106 et 107); enfin, c'est sur l'identité de forme des nominatifs singulier et pluriel des noms que reposent les contaminations si fréquentes des troisièmes personnes du singulier et du pluriel des verbes : c'est parce que les sujets étaient identiques quel que fût leur nombre qu'en afghan la désinence de troisième personne du singulier *-ī* a évincé celle du pluriel (cf. Gauthiot, *M. S. L.*, XX, p. 13); c'est pour cela aussi qu'en persan et en ossète le vocalisme de la troisième personne du pluriel a été étendu à la troisième du singulier, et que pehl. *-ēt* a fait place à pers. *-aδ*, tout comme oss. occ. **-ēi*, oss. or. **-ēj* à *-ui*, et *-i(j)* (cf. Meillet, *J. A.*, mars-avril 1900, p. 267; Gauthiot, *loc. cit.*, p. 13).

Pour parer à cette confusion, un premier moyen s'offrait tout naturellement : celui qui consistait à employer, au pluriel des noms, le cas régime à la place du cas sujet. En effet, partout où s'est maintenue une forme de cas oblique ancienne, elle présente un aspect caractéristique et une longueur qui la différencient clairement des cas sujet et régime du singulier. Par suite de l'élimination des anciens nominatifs des substantifs et de leur remplacement par les génitifs correspondants en persan, il se trouve qu'en fait la première désinence du pluriel y a bien été celle du cas oblique du pluriel, *-ān* de **-ānām*; mais il n'y a pas là extension d'une désinence usuelle, il y a eu disparition de toute forme autre que celle du génitif. En revanche, on voit en beloutchi la finale *-ān* du cas oblique employée comme indice du pluriel des noms, ce qui fait que dans ce parler, où la distinction du cas sujet et du cas régime a subsisté de façon générale, elle se trouve abolie en réalité au pluriel. Le même fait, avec la même conséquence bien entendu, se retrouve en chigni et dans les parlers du Rochân où *-īn*, représentant de l'ancienne finale du génitif pluriel, sert d'indice du pluriel en général. Dans les dialectes en usage sur le haut Bartang, au nord du domaine chigni et à l'est du Pandj, la « désinence » du cas régime est différente : ce n'est plus *-īn*, mais *-ĕv*, *-ĕf*, qui correspond à *-īv* du sariqoli, à *-əv* du vakhi, à *-ef* du mindjâni-yidgâ et qui représente l'ancien ablatif-instrumental pluriel (cf. ci-dessus, p. 64); mais le phénomène dont il est question ici s'y est produit de façon pareille, et l'on y dit *vârjĕf* « chevaux » aux deux cas du pluriel, comme on dit *vârjĭn* dans le Rochân propre. Enfin, la finale du pluriel est aussi celle qui, à l'origine, était particulière à la forme oblique dans le parler vakhi observé par M. Hjuler : celui-ci n'a pas entendu employer les formes données par M. Shaw, et d'après

lui « the plural (of the substantives) is formed by adding *-ov* or after a stressed vowel only *-v* » (*The Languages spoken in the western Pamir*, p. 19). L'afghan est un peu à part : l'ancien *-ānām du génitif pluriel y est représenté correctement par *-ūnō* (car l'*ō* afghan issu de **ā* ne devient pas *ū* devant une nasale finale depuis l'origine; cf. *-ō* de *-*ām*); et *-ūnō* a été étendu au nominatif; mais, comme l'a enseigné déjà Darmesteter (*Chants populaires*, p. LXXI), *-ūnō* a été changé en *-ūna* au cas direct d'après l'analogie de *γrō* : *γră* « montagne » par exemple, et conformément à la tendance générale, très forte en afghan, à maintenir la distinction des cas.

Un second moyen s'offrait encore pour remédier à l'absence de marque du pluriel des noms, dans ces langues où l'article défini ne s'est pas développé : le remplacement de la forme plurale par une forme collective. On sait combien les collectifs sont voisins des pluriels d'une façon générale, et l'on trouvera sur ce point de bonnes indications dans le *Grundriss der vergleichenden Grammatik* de M. Brugmann (II², 1, § 509 et suiv.); dans les dialectes iraniens les faits sont particulièrement éloquents. En premier lieu, il faut citer l'emploi presque général de *gal*, *gala* « groupe » qui s'ajoute au nom dont il s'agit de modifier la valeur : le chigni dit ainsi *čīdgala* « groupe de maisons, maisons », et les parlers du Fârs *mīšgäl* « moutons », *ădamyäl* et *ădämäl* « hommes », *däräl* « portes » (Mann, *D. Tâjîk-Mundarten d. Prov. Fârs*, p. 20-21); en beloutchi du Nord, le sens collectif de *gal* s'est mieux conservé, et, comme l'indique M. Dames (*A sketch of the Northern Balochi Language*, p. 106, s. v. *gal*), il sert de second terme dans des composés indiquant une quantité, tels que *jangal* « une troupe de femmes »; en kurde on a d'autre part *bandagal* « esclaves », *malel* « maisons ». Enfin en sariqoli la même formation existe, seulement l'iranien **gala* est remplacé par *xēl*, pers. *xail* (cf. Geiger, *Grundriss*, I, 2, p. 314). Rien ne montre mieux que l'existence de ces composés, en quelque sorte facultatifs, qui doublent de soi-disant « singuliers collectifs » et qui sont en lutte avec des formes à finale *-īn* en chigni, et à finale *-ān* en beloutchi, combien est vivace en iranien la tendance à concevoir et à exprimer la pluralité comme une collectivité.

Aussi faut-il donner raison à M. Geiger quand il explique le suffixe *-išt*, qui sert, éventuellement, à former le pluriel des noms en vakhi, comme un suffixe de collectif, identique à judéo-pers. *-išt* et, sauf la dentale finale, à phl. *-išn*, pers. *-išn*, *-iš*, qui servent à former des noms abstraits, pour la plus grande partie déverbatifs. Et surtout, il faut approuver sans réserves M. Salemann de persister à rattacher, malgré les difficultés, la « désinence » du plu-

riel phl. (*-ēhā*), *-īhā*, pers. *-ihā*, *-hā* à une forme du suffixe **-θwa-* (*Grundriss*, I, 1, p. 285 et 281). En effet, de tous les suffixes susceptibles de donner des abstraits à valeur collective, celui qui était en indo-iranien **-tva-*, qui a donné skr. *bhrātṛtvám* et, avec un élargissement, v.-sl. *bratrĭstvo*, était éminemment désigné pour fournir des pluriels faciles à reconnaître et suffisamment amples. Cependant ce n'est pas sous sa forme simple qu'il apparaît en persan : à av. *fratəmaθwa-* ce n'est point phl. **fraδumah* qui répond, mais *fraδumīh*, c'est-à-dire un suffixe fait de **-θwa-* et d'un autre élément le précédant; et ce n'est pas *-īh* qui sert de marque du pluriel, mais *-īhā*, c'est-à-dire le suffixe composé dont il vient d'être question sous la forme la plus large. M. Salemann a supposé (*Grundriss*, I, 1, p. 281) que phl. *-īh* pourrait représenter un ancien **-ya-θwa-*; or cela est impossible, car **-yáθwa* ne peut donner que **-ah* (cf. Meillet, *J. A.*, mars-avril 1900, p. 266-267); ce que représente phl. *-īh* ne peut être, en somme, que **-iyaθwa-*, soit **-iya-* premier suffixe d'abstraits neutres, dérivés de noms, élargi au moyen de **-θwa-*, second suffixe pareil, mais à sens plus particulièrement collectif. Phl. *-īh* comporte en fait les mêmes éléments que v. sl. *-tvĭje*, mais disposés dans l'ordre inverse, et, de même que *-tvĭje* alterne avec *-tvo* en slave, on va voir que **-íyaθwa*, **-īθw* alterne avec **-aθwa-*, *-*aθw* en iranien (cf. Meillet, *Etudes*, p. 307). L'*-ā* de *-īhā* est aussi clair, et M. Salemann s'appuie avec raison sur l'emploi, fréquent en pehlvi, des dérivés en *-īhā* comme adverbes pour supposer que *-ā* représente un ancien ablatif **-áδa*.

Cette étymologie devait soulever des difficultés d'après l'enseignement même du *Grundriss*; si la phonétique n'y faisait pas obstacle, il restait la morphologie : comment expliquer en effet l'emploi étrange d'une désinence adverbiale comme finale destinée à marquer le pluriel des noms? On a vu plus haut (p. 66 et suiv.) de quelle façon les faits se présentent en réalité : tandis que les adverbes pehlvis en *-īhā* sont d'anciens ablatifs spécialisés dans un emploi particulier, les pluriels terminés de la même manière représentent les mêmes formes anciennes d'ablatifs, restées vivantes, faisant toujours encore partie de la déclinaison, et jouant le rôle d'un second cas oblique à côté de celui qui, descendant du génitif-datif perse, avait la forme du génitif. On a vu aussi comment, de par leur forme même, les génitifs des abstraits collectifs en *-īh* du pehlvi devaient tendre à être éliminés au profit des ablatifs correspondants; enfin, on s'est rendu compte de la manière dont pouvait s'expliquer la conservation d'une forme oblique du suffixe *-īh* à côté de la forme directe.

Dans les langues du groupe scythique, en sogdien, yagnôbi et ossète, la marque du pluriel est un *-t* final; on a sogd. *p'δt*

(= *pāδ't*) « pieds » de *p'δ* (= *pāδ*), yagn. *aspt* « chevaux » de *asp*, oss. *bäxtä* « chevaux » de *bäx*. Or il y a tout lieu d'admettre qu'il s'agit là d'une forme de collectif : ces pluriels en *-t* alternent avec de simples singuliers et avec des abstraits en *-išt* comme, par exemple, *βy'yšt* (= *βayīšt*) « dieux » de *βyw* (= *βayə*) « dieu » (cf. ci-dessus vakhi *xūništ*, p. 73); d'autre part, il n'y a qu'un seul suffixe de collectif qui aboutisse à *-t* dans les trois dialectes scythiques également, c'est **-θwa-*. En effet, dans les langues du Nord, **-θwa-* a commencé par devenir **-tw-*, traitement caractéristique de ce groupe de dialectes, pour passer ensuite à *-tf-*, en sogdien et yagnôbi, ou **-tp-*, *-pp-* en ossète, où les groupes de consonnes sont rarement conservés dans leur état ancien (cf. Miller, *D. Spr. d. Oss.*, p. 36 et suiv.); l'exemple qui nous atteste le mode d'altération de **-θw-* est bien connu : c'est sogd. *čtβ'r* (= *čatfār*), yagn. *tïfâr* et oss. occ. *cuppar* de **čaθwār-*. Le **-θwa* final est devenu, lui aussi, tout d'abord, **-twă*, mais la chute de la voyelle qui terminait le mot a entraîné le changement de **-tw* en **-tw*, **-tφ* et la disparition du second élément de l'ancien groupe. Ainsi s'expliquent les finales *-t* + *ä* de l'ossète, *-t* du yagnôbi et *-t*, *-y-t* du sogdien, qui n'ont reçu jusqu'ici aucune autre explication et dont il n'est pas possible de rendre compte d'une autre façon (cf. Gauthiot, *Essai de Gramm. sogd.*, p. 183).

Du coup le suffixe du pluriel des dialectes scythiques se trouve identifié à celui qui fait son apparition dans le parler du Fârs à l'époque du pehlvi tardif : une fois de plus, l'unité iranienne se manifeste et l'on peut observer comment, pour parer à un défaut identique, issu d'un développement de tout point pareil des deux parts, deux langues aussi éloignées que le scythique et le perse ont eu recours au même suffixe **-θwa-*, simple dans le premier dialecte et traité par conséquent comme une finale qui, à la forme directe (ancien nominatif), a passé de **-twa* à *-t*, mais renforcé d'un autre suffixe dans le second où il est conservé d'ailleurs sous une forme oblique comme indice du pluriel.

Il est permis de se demander, en présence de cet état de choses, si le suffixe **-θwa-* ne se retrouve pas dans quelque autre dialecte iranien, avec le même rôle d'ailleurs. A côté des langues du Nord où la spirante **-θ-* s'est conservée longtemps isolée, mais où elle a été altérée de bonne heure devant **-w-*, à côté du persan qui a remplacé très tôt **-θ-* par *-h-* de façon générale, il y a des dialectes qui ont gardé la spirante dentale sourde avec beaucoup de ténacité; parmi eux se distingue le yazgoulami, parler de la vallée du Yazgoulam, affluent de droite du Pandj, voisin des dialectes pamiriens mais indépendant d'eux; il a conservé l'ancien **-θ-* intact dans *pĕθ* « flèche, balle », par exemple, de **pâθa*; et il est clair

que même devant *-*w*- il a dû maintenir la spirante dentale sourde relativement longtemps; si l'on dit en yazgoulami *čēr* «quatre» de **čaθwár*-, **čahár*, **čár*, c'est à la suite de changements récents. Or le pluriel des noms se fait en yazgoulami à l'aide d'un suffixe *-áθ*, où il est impossible de ne pas reconnaître un nouveau représentant de **-á-θwa* : la finale **-á-θwa* (accentuée de façon secondaire comme **-á-ka* dans le même parler, cf. *M. S. L.*, XX, p. 21 et suiv.) est devenue d'abord **-áθwă*, puis **-áθʷ* et *-áθ*, à cause de la chute précoce de la brève terminant le mot et de la résistance du *-θ-*. Pour ce qui est du suffixe, yazg. *vərəgáθ* «chevaux» de *varág* «cheval», *wẹxəgáθ* «hommes» de *wẹxág*, *wẹxŭg* «homme» répondent à oss. occ. *bӑxtä* de *bäx*, *móintä* de *móinä*, à yagn. *aspt* de *asp*, *wīrt* de *wīr*.

Assurément il est impossible d'affirmer que le correspondant direct de skr. *bhrātṛtvám* a réellement existé en iranien; mais il n'est pas exclu que sogd. *βr'trt*, c'est-à-dire *βrâtart*, représente un iran. **brātrθwam*, et qu'il soit l'un des points de départ de la généralisation de iran. **-θwam*, sogd. *-t* comme finale du pluriel des noms; à sogd. *βrâtart* correspond d'ailleurs de la façon la plus correcte oss. *ärvädältä*. Le yagnôbi *vîrâtât* est une innovation évidente. D'autre part, on ne saurait invoquer contre l'hypothèse qui précède le cas du persan où un pluriel tel que *birādarhā*, en pehlvi *brātarīhā*, cumule, si l'on peut dire ainsi, le type de formation de v.-sl. *bratrĭja* qui sert effectivement de pluriel à *bratrŭ* «frère», et celui de v.-sl. *bratrĭstvo* dont la finale *-ĭstvo* a la même valeur exactement que *-tvám* du sanskrit [1]. En effet, il s'agit, comme on l'a vu au cours de cette note, à chaque pas pour ainsi dire, d'innovations indépendantes et parallèles.

R. Gauthiot.

[1] On sait que l'origine de la première partie du suffixe slave *-ĭstvo* fait difficulté; M. Meillet fait justement remarquer (*Etudes*, p. 306-307) que, si un suffixe *-stvo* n'a rien de surprenant en principe, son existence en slave est mal établie, tandis que le type en *-ĭstvo* est des plus productifs. Aussi paraît-il séduisant de décomposer le suffixe slave en question en *-tvo*, cf. skr. *-tvám*, précédé de *-ĭs-* (ou *-ĭst-*?), morphème différent mais de signification pareille, inusité en slave à l'état isolé, et correspondant exactement à iran. **-iš-*, représenté en sogdien par *-i̯š-t*, en vakhi par *-iš-t*, en judéo-persan par *-iš-t*, en persan par *-iš-n*, et qui partout sert à former des abstraits et des collectifs (cf. ci-dessus, p. 73).

NOTES

SUR

LA FIXATION DU LATIN LITTÉRAIRE.

III. Utilisation des doublets.

On s'accorde à regarder comme une qualité distinctive du latin la richesse du vocabulaire et la variété de l'expression (cf. Schmalz, *Lateinische Grammatik*[4], § 59 et suiv., sous le titre : « Reichtum und Mannigfaltigkeit der Darstellung »). La langue fournit en abondance à l'écrivain les synonymes, équivalents, doublets; chaque genre, chaque école, chaque auteur a son « lexique » : l'un dit *queo* quand l'autre emploie *possum*; l'un préfère *priusquam* et l'autre *antequam*; tel dit *fluuius*, tel autre *flumen*, et un troisième *amnis*; *appeler* se dit pour l'un *appellare*, pour un autre *uocare*, et pour un troisième *nominare* (cf. O. Weise, *Charakteristik der lateinischen Sprache*[4], § 112). Même richesse d'expression pour les notions en apparence les plus indifférentes, comme la catégorie de l'indéfini (*quis*, *aliquis*, *quisquam*, *quispiam*), pour de simples termes de rapport (quoique : *quanquam*, *licet*, *etsi*, *tametsi*, — comme : *ut*, *sicut*, *ceu*, *quomodo*). Peu de dictionnaires présentent des articles aussi encombrés que le français-latin.

La longue durée du latin littéraire y est bien pour quelque chose; nous totalisons un peu trop facilement les richesses qu'ont accumulées des siècles de littérature. Pour le reste, on admet généralement que la langue parlée, sujette au verbiage, aux insistances, aux redites, est en partie responsable de cet excès de richesses.

Ici il faut distinguer. Sans doute nous écrivons en trois mots : « Qu'est ceci ? » ce que nous disons en huit : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Mais nous écrivons aussi en cinq : « N'est-il pas vrai ? » ce que nous disons en deux : « Pas vrai ? » Ce qu'on appelle l'ellipse passe pour une figure du langage savant : « Je l'aimais

inconstant; qu'eussé-je fait, fidèle!»; mais c'est aussi un procédé courant de la conversation; cf. les formules : «Vrai? — pas? — Entendu. — Bien aimable»; en latin : «Quo tu? — Quid ille? — Non uerbum», les asyndètes : «ultro citro; — credo, tacebis; — uincis : gaudes; perdis : ploras», la subordination sans particule : «fac sciam, caue cadas».

La langue parlée dispose de moyens d'expression qui lui permettent de simplifier la traduction de la pensée : les gestes, les jeux de physionomie, l'allure du débit, et surtout l'intonation. On peut, par un certain ton de voix, donner à un simple énoncé la valeur d'un ordre : l'infinitif «pro imperatiuo» est de la langue familière (Schmalz, *Syntax*, § 219, Anm. 2). Il y a telle façon de prononcer qui fait d'un futur un conditionnel : «in caelum, iusseris, ibit», d'un subjonctif sans particule un potentiel, un optatif, un impératif atténué... Nous pouvons par la parole exprimer toutes sortes de nuances : doute, assurance, étonnement, insistance..., qui sur le papier demandent un supplément d'expression (renforcements, répétitions, périphrases, mots accessoires), à moins qu'on n'ait recours à des artifices typographiques (caractères spéciaux, tirets, accents, ponctuation, — n'est-on pas allé jusqu'à imaginer un «point d'ironie»!), ou qu'on ne se fie au lecteur pour lire entre les lignes et restituer l'intonation voulue.

La phrase interrogative «il est venu?» ne se distingue de l'affirmative que par la manière de prononcer, et «nous trouvons dans tout le cours de la latinité, mais particulièrement dans les textes d'allure familière, des phrases interrogatives que seul le contexte — à défaut de la ponctuation — permet de reconnaître comme telles» (Schmalz, *Syntax*, § 202). Nous pouvons même, en prononçant avec l'intonation convenable, et sans changer la forme de la phrase, donner à «il est venu?» à volonté le sens de «est-il venu?» (sens du latin *-ne*), ou de «est-il possible qu'il soit venu?» (sens de *num*), ou de «n'est-ce pas qu'il est venu?» (sens de *nonne*); *-ne* suffit dans le dialogue des comiques et suffira encore dans la Vulgate à marquer les trois sortes d'interrogation, et il n'y est même pas indispensable : *Amph.* 725, *tu me hic uidisti* = tu prétends m'avoir vu ici? (sens de *num*).

Il y a une façon de prononcer «J'attendrai *un* jour», qui fait entendre : «un, mais un seul». Dans une langue à accentuation forte comme l'allemand, suivant qu'on accentue tel ou tel mot de la phrase, on change le sens de l'énoncé : «*Ich* habe den Mann gesehen = c'est moi qui ai vu l'homme»; — ich *habe*... = j'affirme que j'ai vu...; — *den* Mann = c'est cet homme que j'ai vu». C'est la façon d'accentuer qui a pu faire prendre à *hactenus* le sens de «jusqu'ici et *pas plus loin*», à *tantum* celui de «autant que

cela et *pas davantage* = seulement». Pour mettre ainsi un mot en relief, le latin écrit a quelquefois recours aux artifices de l'ordre des mots, et en particulier au procédé savant de la disjonction; mais il fait appel aussi à des créations grammaticales : renforcements : *egomet*, *ego ipse*, redoublements, circonlocutions : *is est qui...*, *nec non et...*

Ainsi, à moins de frais, la langue parlée peut être aussi expressive que la langue écrite. Seulement elle est tenue de l'être davantage. Elle doit répondre à des besoins spéciaux. Par exemple elle suppose face à face deux interlocuteurs : dans le dialogue, l'opposition des personnes prime tout : le «moi» et le «toi» s'y affrontent : «moi, je..., — toi, tu...» sont des pléonasmes usuels. Aussi voyons-nous qu'en latin l'expression du pronom sujet, très rare dans la langue littéraire, est presque normale dans le dialogue plautinien, même dans des cas où le relief nous paraît superflu, et elle est très fréquente à toute date dans les textes d'allure familière (Schmalz, *Syntax*, § 24).

Autre nécessité : le sujet parlant est sous l'impression directe, immédiate, de la réalité; il est conduit à désigner avec précision, avec insistance, parmi les personnes ou les choses présentes, celle dont il parle; il la signale du regard, du geste, et le geste appelle l'expression : la distinction de «ceci» et «cela» est aussi essentielle que celle du «moi» et du «toi». En apercevant un livre sur la table, nous demandons : «Avez-vous lu *ce* livre?». Mais si à un interlocuteur qui tient déjà un livre en mains nous en présentons un autre, nous insisterons du geste et de la voix : «Avez-vous lu *ce* livre-*ci*?» ou «...le livre *que voici*?». La langue vulgaire, avec une autre particule deictique, dira : «Vous avez lu *ce* livre-*là*?» ou, en insistant davantage : «...*celui-là* de livre?» et même, s'il est utile de bien distinguer entre deux livres qu'on montre, l'un, le plus proche, sera «*celui-ci-là*», et l'autre, le plus éloigné, «*celui-ci-là-bas*», ou «*celui-là-là-bas*». De même, dans l'histoire des formes du démonstratif latin, on surprend l'influence de la langue parlée et on entrevoit comment elle peut être créatrice d'expressions.

Le démonstratif de l'objet proche *hic* est déjà par lui-même une forme élargie (**hei-ce*); le dialogue des comiques le renforce encore en *hicquidem*; mais en même temps, par un procédé en apparence illogique, la langue tend à lui donner comme substitut expressif son propre concurrent *iste*. L'opposition entre *hic*, démonstratif de la 1re personne, et *iste* démonstratif de la 2e, n'était pas aussi irréductible que nous le feraient croire les grammaires; «iste liber» peut bien signifier «ce livre tien», mais il équivaut plus ordinairement à «ce livre que tu vois, le livre que tu *vois ici* = le livre que *voici*». La traduction montre comment le

français lui aussi a créé une sorte de démonstratif intensif de l'objet proche par un recours à la seconde personne; l'appel à l'interlocuteur équivaut à lui signaler avec insistance la proximité de l'objet : un *iste* à valeur personnelle était tout proche d'un *hic* à valeur deictique.

Le sens personnel de *iste* est déjà si bien affaibli à l'époque des comiques au profit du sens deictique que dans Plaute « iste tuus » n'est pas une tautologie. Plus tard, vers les dernières années de la République, une « tabella defixionis » jetée sur un tombeau dira : ille mortuus qui *istic* sepultus est » (*C. I. L.*, I, 818). Dans les épitaphes de l'Empire « *iste* lapis, titulus *iste* » seront des formules courantes. Ce nouvel *iste* fait son apparition dans la littérature vers le 1er siècle, d'abord chez les poètes, qui sont toujours à la recherche de l'expression parlante : Catulle joint *iste* à *meus* (17, 21); dans Juvénal « iste dies » signifie « aujourd'hui » (IV, 67); Lucain, chez qui *iste* a véritablement détrôné les autres démonstratifs, fait dire au tribun Metellus : « istas manus » avec le sens de « ces mains, ces propres mains ». Les prosateurs suivent : Valère Maxime substitue au classique « hactenus *hoc* » un « hactenus *istud* » (III, 2, 3); Celse dit « post *ista* » pour « post *haec* » (I, pr., p. 9, 29 *D*). Sénèque, qui affecte volontiers le ton de la conversation ou du prêche, emploie régulièrement *iste* comme démonstratif à sens fort. Macrobe, faisant une comparaison entre Homère et Virgile, les désigne (*Sat.*, V, 2, 17) par « *ille*..., *hic* », et un peu plus loin (V, 13, 21) par « *ille*. . ., *iste* ». De même dans l'*Histoire Auguste* (Balb. VII, 7) un parallèle est présenté sous la forme : « bonum illum, *istum* constantem; illum nihil largientem, *hunc* affluentem copiis omnibus ». Les glossateurs traduisent *οὗτος* aussi souvent par *iste* que par *hic*. Dans le *Commentaire sur Donat*, dont la langue est de caractère vulgaire, on compte près de 350 *iste* pour moins de 70 *hic*[1]. Tel est l'état de choses que finissent par enregistrer les grammairiens : « *ille* spatio longiore intellegitur, *iste* uero propinquiore » (Priscien, Keil III, 142 et suiv.).

Du reste la langue parlée ne s'en tient pas là. A peine installé dans son nouveau rôle, *iste* ne répond déjà plus suffisamment au besoin de désigner avec insistance l'objet proche : comme **hi* avait été élargi en *hic*, *iste* l'est de bonne heure en *istic*. Le deictique *-c(e)* est caractéristique des formes vulgaires : le féminin pluriel *haec*, les génitifs *horunc*, *harunc*, le datif-ablatif *hisce*, ne sont courants que dans le dialogue des comiques, et seront éliminés par le latin classique; le génitif *huiusce* ne se maintiendra que dans la formule familière *huiuscemodi*; le nominatif masc. plur.

[1] Chiffres donnés par M. Cl. L. Meader : *The Latin Pronouns* is, hic, iste, ipse, — à qui j'emprunte la plupart des faits interprétés ici.

hisce repose sur une forme dialectale, sans doute rustique, *his* (Sommer, *Latein. Laut- und Formenlehre*[2], § 199). Les formes en *-c(e)* de *ille* ne se rencontrent que chez des archaïsants ou dans des inscriptions vulgaires (*ibid.*, § 277). Et c'est chez les comiques que l'on rencontre aussi le plus souvent les formes en *-c* de *iste*, dont la plus originale est le féminin singulier *istaec*, refait sur *istic* d'après l'analogie de *hic*, *haec*.

Plus tard, la langue créera de nouvelles formes intensives par l'emploi d'une autre particule : c'est sur *ecce istum* que reposent les formes italienne *questo* et française *icist* > *cet* > *ce*. Le français à son tour cherchera de nouveaux élargissements : *ce... -ci*, et ainsi de suite.

Pendant que la langue parlée est à la poursuite de la forme intensive, la langue écrite, qui n'a pas les mêmes raisons de renouveler l'expression, s'en tient aux formes anciennes; *iste* deictique se répand dès le 1er siècle, et pourtant les écrivains maintiendront *hic* jusqu'à la fin de la latinité. Seulement nous surprenons de bonne heure des traces de son affaiblissement. Dans l'inscription du tombeau des Scipions : L.CORNELIO. L.F...HONC.OINO.PLOIRVME.COSENTIONT, «honc» est déjà une sorte de pronom de renvoi emphatique; le *hic qui* de Plaute n'est pas toujours nettement différent d'un banal *is qui*... Le neutre *hoc* semble être le premier à perdre sa valeur démonstrative, parce qu'il sert normalement à résumer ce qui a été dit, à rappeler «ce dont il s'agit», comme le pronom français *ce*, vulg. *ça*; *hoc est* équivaut chez Cicéron lui-même (au moins dans ses œuvres de jeunesse) à *id est* = c'est-à-dire. Le même auteur du *Commentaire sur Donat*, qui au masculin-féminin emploie *iste* presque à l'exclusion de *hic* (cf. ci-dessus), ne connaît presque pas le neutre *istud* (1 seul ex. contre 235 de *hoc*); c'est qu'il emploie *hoc* pour *id*, comme un simple pronom de renvoi. Telle est bien la valeur que Priscien accorde à *hic* dans la suite du passage déjà cité : «*hic* non solum de praesente, uerum etiam de absente possumus dicere, ad intellectum referentes demonstratiuum».

Ainsi *hic* a abouti à *is*, pendant que *iste* aboutissait à *hic*. Doublé par *hic*, *is* subsistera pourtant; doublé par *iste*, *hic* subsistera aussi. Et la langue écrite sera enrichie, ou encombrée si l'on veut, de doublets entre lesquels le choix de l'écrivain aura peine à décider.

Une autre nécessité pressante pour le sujet parlant est d'agir vivement sur l'interlocuteur, de faire ce qu'il faut pour le toucher (A. Meillet, *L'évolution des formes grammaticales*, Scientia XII, p. 393). Il doit capter l'attention de son public, sans cesse distraite par la réalité présente; il doit donner à la parole fuyante

autant de consistance qu'en peut avoir le mot écrit; il a recours pour cela au renforcement ou au renouvellement de l'expression. Rien dans la manière de prononcer ne distingue un ordre : «Répondez!» d'une défense : «Ne répondez pas!», une affirmation : «Je vois» d'une négation : «Je ne vois pas». Si l'on veut faire de la *négation* une *dénégation*, on sera tenté de donner à *ne* et même à *ne... pas* plus de relief, plus de volume; d'où les élargissements : «Je *ne* vois *pas du tout*, je ne vois *nullement*, *pas le moins du monde*», etc. D'où aussi les formes recueillies au cours des siècles par la langue littéraire : «ne... point, mie, goutte». D'où enfin la répartition actuelle : *ne* resté comme expression affaiblie d'une négation timide «je n'ose, je ne saurais»; *ne... pas*, forme normale; *ne... point*, qui, quand il n'est pas dialectal, appartient à la langue écrite; *ne... mie*, *ne... goutte*, qu'on n'accepte plus que comme archaïsmes... La langue vivante, toujours à la poursuite de la forme expressive, sème sur sa route les formes usées, que la langue écrite recueille en assurant à quelques-unes au moins une survie artificielle. — *Beaucoup de* est l'expression normale, qui dit ce qu'elle veut dire, sans plus; *bien des* est un équivalent familier; pour insister, nous avons recours dans la conversation à *quantité de*; avons-nous la plume en main : «je connais *maint* exemple, il a reçu *force* avertissements», écrivons-nous; voilà des synonymes élégants, littéraires, que nous empruntons au matériel ancien de la langue; tout juste si quelque auteur pédant ne s'amuse pas à faire revivre le *moult* du XVI^e^ siècle. — Même procédé pour *très*, terme usuel, que nous remplaçons volontiers en parlant par *bien*, en écrivant par *fort*; *quoique* est courant, *bien que* plus distingué, *encore que* pédant; *lorsque* est plus relevé que *quand*, *cependant* que *pourtant*; la langue parlée dit : *pour que*, *aussitôt que*, *à côté de*, *du côté de*; la langue écrite préfère : *afin que*, *dès que*, *près de*, *vers*; *car* est savant, avec, pour substitut vulgaire, *parce que*; *du moins* est plus distingué que *au moins*, et *au reste* que *du reste*, etc.

Le latin présente même création et même utilisation de doublets dans les catégories «à sens fort». Tandis que des conjonctions banales comme *quod*, *ut*, *ubi*, *si*... se perpétuent dans la langue sans rencontrer de concurrence, parce qu'elles suffisent aux besoins courants, les catégories qui ont une signification plus intense sont sans cesse envahies par des formations nouvelles; ainsi celles qui expriment l'affirmation et la négation, l'idée de l'existence et du néant (quelqu'un, quelque chose, — personne, rien), de la durée (tant que), de la quantité (tous, beaucoup), du degré (très), de la répétition (souvent), d'une opposition (mais, pourtant, quoique) ou d'une confirmation (car), etc. Dans chacune de ces catégories, à côté de l'expression habituelle, la langue en

possède d'autres, comme en surnombre; ces « extras » sont pour une bonne part des formes intensives déchues qu'a sauvées l'action conservatrice de la tradition littéraire.

La vieille négation *ne* a déjà vécu à l'époque historique; *nec* est un premier élargissement, qui n'a survécu lui-même que dans certains composés comme *necdum*, dans des formules juridiques (res *nec* mancipi) ou rituelles (quod *nec* nortat bene!). Là où la langue commune l'emploie (Plaute, *Most.*, 240), ce *nec* est encore nettement senti comme un *non* intensif (Schmalz, *Stilistik*, § 40).

Un autre élargissement, *nī* (*ne-i*), n'a pas survécu davantage; mais la valeur intensive en apparaît encore clairement dans la formule fixée *nimirum*, qui a presque la force d'une exclamation.

C'est un troisième élargissement, *nōn* (*ne-oinom*) qui s'est imposé et qui a servi à la langue littéraire de négation à tout faire. Mais le parler vivant ne s'en contente pas. Il a recours à d'autres composés de *ne*, dont la formation rappelle celle de *non* lui-même et qui ont le double caractère de formes intensives et de formes populaires : *nihil moror* = « je m'en moque » est du style de la conversation; le type de phrase « is *nullus* uenit, tametsi *nullus* moneas » appartient à la langue vulgaire (Schmalz, *Syntax*, § 52, Anm. 2); quelques poètes l'adopteront, mais non les puristes, ni César, ni Cicéron hors de ses œuvres de jeunesse. Enfin ce sont encore des élargissements du même genre (**non*... *passum*, *non*... *punctum*) que feront triompher les langues romanes. Au contraire, on dirait que la langue cultivée met une sorte de coquetterie à atténuer la négation, en disant le moins pour faire entendre le plus : *parum*, *uix*, *paene*, sont des négations occasionnelles qui sentent l'affectation, comme en français « guère, peu... » dans « je n'aime guère, je goûte peu... »; *minus* négatif se trouve surtout dans des formules de la langue savante : *si minus*, *quominus*, *si quo minus*, et M. Schmalz l'appelle « ein urbanes *non* » (*Stilistik*, § 40).

Reste *haud*, dont l'origine est obscure, mais l'emploi significatif. La langue classique l'évite; César en a *un* exemple; Cicéron ne l'admet que dans des formules toutes faites, Horace l'emploie dans les *Satires* et *Épîtres*, mais non dans les *Odes*, et les écoles de rhéteurs semblent le tenir en interdit (Schmalz, *Stilistik*, § 40), comme s'il était suspect de vulgarisme. Là où on l'emploie, ce n'est pas assez de dire qu'il est négation de mot, par opposition à *non*, négation de phrase. Il a surtout la valeur d'une négation intensive, presque exclamative : *haud ita* = pas tant que ça; *haud facile* équivaut presque à « rien moins que facile » : *haud scio* (dans les phrases du type : Tér., *Andr.*, 525, haud scio an quae dixit sint uera omnia) ne signifie pas simplement « j'ignore », mais « je ne

sais pas du tout» et presque «je sais que... ne... pas». — Forme intensive et peut-être vulgaire, *haud* présente les mêmes caractères que les autres équivalents expressifs de *non*, ce qui engagerait à en chercher l'origine dans le sens indiqué par M. Thurneysen (*I. F.*, XXI, 179), qui voit dans **haudum* un mot à signification concrète, plutôt que dans le sens d'un rapprochement avec gr. *οὐ* (K. Brugmann, *Die Demonstrativpronomina*, *Abh. Sächs. Ges. Wiss.*, XXII, 1904, p. 120).

— La catégorie de l'adjectif-pronom indéfini est si encombrée en latin que les grammairiens ont peine à distinguer avec précision entre les différentes formes : *quis*, *aliquis*, *quisquam*, *quispiam*, *ullus*. On définit bien l'emploi enclitique de *quis*, l'emploi de *ullus* et de *quisquam* en phrase négative-dubitative; mais le choix de l'écrivain reste encore si libre qu'on peut se demander souvent si le simple désir d'éviter une répétition n'en est pas la raison déterminante : Cic., *De Orat.*, II, 38 : si de rusticis rebus agricola *quispiam* dixerit aut etiam de pingendo pictor *aliquis* diserte dixerit; — *Lael.*, 39 : ne suspicari quidem possumus *quemquam* horum ab amico *quilpiam* contendisse. C'est bien subtiliser que de dire, comme en dernier lieu M. B. Lindenbauer (*Blätter f. Bayer. Gymn.*, L, p. 4) que, si *quisquam* convient aux cas où l'énoncé s'accompagne d'un doute, *quispiam* s'emploie «quand il s'agit d'un objet non réel, imaginé à titre d'exemple». Au contraire, on explique bien les faits en abondant dans le sens indiqué tout récemment par M. W. Kroll (*Glotta*, VI, p. 356), qui cherche à reconnaître entre des formes prétendues équivalentes une différence d'intensité.

En effet, l'indéfini n'est pas un mot faible; il sert à exprimer des notions sur lesquelles on est naturellement conduit à insister : celle de l'indétermination (quelqu'un = un quelconque, un quel qu'il soit, n'importe qui), de la qualité et de l'existence même, soit affirmée, soit niée (quelque chose, — sous-entendu : qui en vaille la peine, — personne au monde, rien du tout). C'est ainsi que *ullus* est une forme intensive, refaite sur *unus* (**oino-lo-s*) = «un seul, un si petit qu'il soit». Il semble bien que *quisquam* soit un renforcement du même genre, comme dit M. W. Kroll (*loc. cit.*), «ein stark betontes irgendwer», qui a gardé nettement son sens fort dans les expressions *haudquaquam* = pas le moins *du monde*, *nequicquam* = en rien *qui vaille*. *Quispiam* est aussi une forme intensive, signalée comme telle par le renforcement à deux degrés *quis-pe-iam* (**quispe*, forme intermédiaire fixée dans le neutre *quippe*). Enfin, c'est un dernier élargissement, *aliquis*, qui est devenu la forme normale.

L'histoire de l'indéfini rappelle ainsi celle de la négation :

quis, forme ancienne, s'affaiblit comme *ne*, et comme lui ne subsiste qu'en groupe (*si quis, si quo, si qua, ne-quam*); *quisquam*, *ullus*, comme *haud*, s'établissent avec la valeur de formes intensives dans certains types de phrase (négatives-dubitatives); *quispiam*, autre forme renforcée, est comme *nī* une survivance, qui déjà dans le vers de Plaute prend la place des archaïsmes (Noetzel, *De archaïsmis qui apud ueteres Rom. poetas inueniuntur*, p. 38 et suiv.), qui ne subsistera guère qu'à la faveur de certaines formules (dixerit quispiam) et présentera toutes les caractéristiques d'un «extra» : affecté par certains (*Rhet. Her.*), proscrit par d'autres (Trogue Pompée), tour à tour admis et évité par un même auteur (Cicéron ne l'emploie pas dans ses œuvres de jeunesse, et l'adopte vers sa maturité). Enfin, comme *non*, *aliquis* est la forme passe-partout, qui se fixera dans la langue commune pour durer jusqu'à la fin de la latinité.

Et ici encore le français va recommencer l'histoire du latin : *aliquis* ne survit qu'à la faveur d'un renforcement: *aliquem unum* >*aucun*; — *quelqu'un* est un substitut plus expressif, qui d'abord a dû mettre en relief l'idée de la qualité (*qualemque unum*); — dans les phrases négatives-dubitatives, pour insister sur l'existence, la langue fait appel à des formes intensives, issues de substantifs concrets (*personne*, *rien*), et le parler courant est sans cesse occupé à renforcer l'expression de l'indéfini : *quiconque*, *qui que ce soit*, *n'importe qui*, *qui vous voudrez*. . . , tandis que la tradition littéraire ménage une survie artificielle à telle forme abolie, comme *aucun*, dont le maintien, dans l'archaïsme *d'aucuns*, rappelle celui de *quispiam* dans certaines formules du latin littéraire.

— «Le latin est riche en adverbes propres à donner à l'adjectif une valeur de superlatif. Comme les mots de ce genre, en raison de leur caractère intensif, s'usent facilement, les adverbes de degré sont exposés à se renouveler» (Schmalz, *Stilistik*, § 9); cf. la longue liste de synonymes sans cesse accrue : *multum*, *bene*, *ualde*, *sane*, *fortiter*, *uehementer*, *admodum*, *oppido*, *adfatim*, *impense*, et même *satis* (= multum), sans compter les préfixes *per-* et *prae-* (*peracutus*, *praepotens*) et le simple comparatif : *altius* = à bonne hauteur.

On peut mettre quelque ordre dans cette confusion. Certaines formes ont été accueillies par les écrivains à une époque où la langue écrite subit encore l'influence du parler courant; à l'époque classique elles seront ou usées, comme *sane* qui, en s'affaiblissant, aboutit au sens concessif de «il est vrai», ou vieillies, comme *impense*, *impendio*, qu'on ne trouve que chez des archaïsants, et *oppido*, que Quintilien signale comme désuet; — *ualde* semble avoir été à la mode vers le temps de la jeunesse de Cicéron, qui

l'accueille dans ses premières œuvres et dans ses *Lettres*; *uehementer* ne passera plus; on le rencontre tout au plus chez des auteurs suspects de vulgarisme, comme Vitruve; *fortiter*, qui est encore plus récent, n'aura pas davantage de succès; *multum* et *bene* ne pénétreront guère que dans les *Satires* d'Horace et dans les *Lettres* de Cicéron. En revanche, les créateurs même du latin classique, César, Salluste, Cicéron, emploient volontiers *satis* dans le sens de *multum*, et mieux encore le simple comparatif (*altius*). C'est un cas analogue à celui de *minus* = *non* : la langue littéraire se pique d'être discrète; elle se contente de l'expression atténuée, et résiste à l'espèce de surenchère qui caractérise le parler courant.

— Pour traduire l'idée de « tant que, jusqu'à ce que », qui appelle l'insistance sur la durée ou l'échéance de l'action, la langue cherche des formes expressives : « tout le temps que, aussi longtemps que... »; le latin en possède toute une série, dont les plus usitées sont *dum*, *donec*, *quoad*. Les unes et les autres se rencontrent, suivant les auteurs ou les époques, avec les deux sens de « tant que » ou « jusqu'à ce que »; c'est moins le sens que la valeur expressive qui explique leur répartition dans le latin littéraire.

De bonne heure, *dum*, trop peu expressif, est renforcé en *usque dum* (régulièrement chez Caton, souvent dans les *Lettres* de Cicéron), en *tantisper dum* (Cic., *Fam.*, IX, 2, 4), et, quand il doit avoir le sens de « pendant que », en *interim dum*, *interea dum* (dans des textes non classiques).

Donec est un équivalent expressif de *dum*; l'origine n'en est pas très claire, mais la multiplicité des formes attestées (*donicum*, *donec cum*, *doneque cum*...) indique que c'est une expression vivante, qui évolue encore, qui appartient à la langue parlée. Cicéron ne l'admet, et très rarement, que dans ses premiers discours; on ne le trouve ni dans Salluste ni dans César; il ne s'imposera qu'à partir de Tite-Live, deviendra normal chez Tacite, et finira par s'affaiblir à son tour, si bien qu'il faudra le renforcer en *tamdiu donec* (Cassien).

En même temps que *donec* s'insinuait dans la langue littéraire, le parler courant créait un nouveau substitut, que nous surprenons en voie de formation à l'époque républicaine : le *quoad* des comiques, analysé en *ad quo* par Afranius, concurrencé par *qua ad* dans le *R. R.* de Varron. La forme *quoad* triomphera, mais beaucoup d'écrivains, à commencer par le puriste César, l'éviteront systématiquement, et elle restera caractéristique de la langue familière (Schmalz, *Syntax*, § 344).

Enfin dans les derniers textes latins apparaissent d'autres substituts expressifs : *quatenus*, *quousque*, *quoadusque*, et les langues

romanes auront encore recours, chacune de son côté, à des créations nouvelles : fr. *de usque ad* > jusqu'à (ce que), *intro usque* > truesque; ital. *finem* > fin(chè), port. *tenus quod* > té que... Aujourd'hui le français parlé ne se contente plus ni de *tant que* ni de *jusqu'à ce que*; le premier est remplacé par *tout le temps que*, le second par le vulgarisme *jusqu'à tant que*.

Ici encore, il est remarquable que la langue littéraire affecte de se contenter de la forme la plus menue et étymologiquement la plus insignifiante : *dum* est la conjonction préférée de César et des puristes, qui réussira à se maintenir sans dégradation de sens jusqu'à la fin de la latinité.

— Certaines conjonctions sont intensives non pas en vertu de leur sens propre, mais parce qu'elles jouent dans la phrase un rôle essentiel : « pour » est banal dans : « pour passer le temps, il travaille »; — il est en relief dans : « il travaille *pour* passer le temps », qui équivaut à : « s'il travaille, *c'est pour*... ». Dans ce dernier cas, la conjonction introduit le but de l'énoncé. A ce « pour » intensif la langue a trouvé un équivalent renforcé dans la périphrase « afin de », que le parler courant est en train d'élargir encore en « à seule fin de » (cf. A. Meillet, *Le renouvellement des conjonctions*, dans l'*Annuaire de l'École des Hautes Études*, section historique et philologique, 1915-1916[1]).

Le latin littéraire se contentait de la menue conjonction *ut* pour exprimer indifféremment le but et la conséquence; la langue vivante la renforce d'antécédents variés : pour le premier emploi : *eo*, *ideo*, *idcirco*, que s'interdisent Cicéron et César (Schmalz, *Syntax*, § 272); pour le second emploi : *ita*, *eo*, *usque eo*, *in tantum*...

— Pour traduire, dans les mêmes conditions, l'idée de « parce que », la langue classique s'en tient à *quod*, conjonction banale; *quia* semble un doublet intensif, qu'on emploie quand, au lieu d'énoncer simplement la cause, on tient ou à l'affirmer, par exemple dans la formule « magis *quia*... quam *quod*... », ou à la nier, comme dans « non *quia*..., sed... » (cf. Schmalz, *Syntax*, § 304). Mais c'est aussi la forme vulgaire : *nisi quod* est par rapport à *nisi quia* « die feinere Wendung » (*ibid.*); *quia* n'est fréquent que dans des textes de style familier ou prosaïque, et César l'ignore (sauf un exemple dans le *B. C.*).

Toutes ces séries de doublets se résolvent donc de la même façon : à l'origine une notion qui appelle l'insistance; la langue

[1] L'article de M. A. Meillet ne m'est parvenu qu'au cours de l'impression de ces lignes, et l'indication ci-dessus a été ajoutée durant la correction des épreuves.

parlée répond au besoin d'appuyer d'abord par l'intonation, et si l'intonation ne suffit pas, par des renforcements ou des substituts expressifs. La langue littéraire affecte de résister aux innovations; dans la mesure où elle les admet, comme elle s'attache en même temps à conserver les anciennes formes, il en résulte un excès de richesse et cet encombrement qui nous paraît souvent caractéristique du latin littéraire.

Camp de prisonniers de Crefeld, 1916.

J. Marouzeau.

QUELQUES

ADVERBES LATINS ET SLAVES.

Quand un adverbe n'est pas une forme usuelle transparente, comme l'est par exemple gr. (*F*)οἶκοι, il est en général difficile d'en rendre compte : il s'agit de formes fixées à une époque préhistorique, non déterminable, à l'intérieur d'un type morphologique sur lequel on n'a pas de données précises. Aussi beaucoup de formes adverbiales des diverses langues indo-européennes sont-elles d'origine obscure.

Mais deux procédés permettent d'éclairer ces formes en quelque mesure : d'une part, il faut, à l'intérieur de chaque langue, déterminer les formes parallèles, qui remontent à un seul et même type de formation; d'autre part, il faut reconnaître celles de ces formations qui se retrouvent dans au moins deux langues indo-européennes et qui, par suite, ont chance d'être au moins de date indo-européenne. Ces deux procédés éclairent dans une large mesure les adverbes latins.

Les adverbes de lieu forment deux groupes, qui comportent beaucoup de traits communs l'un avec l'autre : le groupe qui se rattache à l'interrogatif-indéfini *quis*, relatif *quī*, et à son corrélatif *is*, et le groupe qui se rattache aux démonstratifs *hic*, *iste*, *ille*. Les formes sont les suivantes :

ubī	*ibī*	*hīc*	*istīc*	*illīc*
quō	*eō*	*hūc*	*istūc*	*illūc*
unde	*inde*	*hinc*	*istinc*	*illinc*

Le groupe de *ubī*, *ibī* et celui de *hīc*, *istīc*, *illīc* sont complètement expliqués et ne posent plus aucune question.

Le groupe de *quō*, *eō*, d'une part, de *hūc*, *istūc*, *illūc*, de l'autre, est obscur : comme, à côté de *istūc* et *illūc*, on a *istō* et *illō*, on est tenté d'admettre que la finale commune à toutes les formes de la question *quō* est **-ōi*, et ceci permettrait de rapprocher le type lat.

quō du type gr. *ποῖ* et du type arm. *y-o*, qui équivaut à lat. *quō* pour le sens : arm. *-o* a perdu un *y* final, à en juger par les juxtaposés *yu-kam*, *yu-pēt*, que cite le dictionnaire de Venise, où *-u-* s'explique par un ancien *oy*. On serait en présence d'une alternance entre *-ŏi* et *-ōi*. Le rapprochement de *quō* avec gr. *ποῖ* et arm. *y-o* écarte l'idée que ces dernières formes seraient d'anciens locatifs; cette hypothèse est du reste peu satisfaisante pour le sens. Le seul fait sûr est qu'il y avait en indo-européen des adverbes en **-ŏi* indiquant le lieu où l'on va. Les spéculations que l'on peut faire sur la forme casuelle d'où sortent ces adverbes sont vaines, puisque le type était fixé dès l'époque indo-européenne.

Le groupe de *unde*, *inde* et de *hinc*, *istinc*, *illinc* a une unité plus manifeste que le précédent. M. Hirt, *I. F.*, I, 16, en a rapproché le type slave, v. sl. *kǫdǫ*, *kǫdu* et *kǫdě*; *tǫdǫ*, *tǫdu* et *tǫdě*, etc.; cf. aussi v. pruss. *stwendau*, *istwendau* et *isquendau* (voir Trautmann, *D. altpreuss. Sprachdenkmäler*, p. 250). Ce rapprochement est évident, comme l'a reconnu aussitôt M. P. Persson, *I. F.*, II, 240, et M. Berneker le reproduit comme tel, *Slav. etym. Wört.*, I, p. 674. Il est surprenant qu'on ait depuis émis tant d'hypothèses en l'air, allant jusqu'à voir dans la forme en *-i-n-c* des accusatifs, en dépit du sens (voir la bibliographie, chez Walde, *Lat. etym. Wört.*[2], sous *inde* et sous *unde*).

Tandis que, en latin comme dans la plupart des autres langues, les adverbes de lieu sont étroitement liés aux démonstratifs, d'autres adverbes et notamment les adverbes de temps appartiennent à des thèmes de démonstratifs sortis d'usage en latin. Il y a un groupe très curieux :

quom (*cum*)	*tum*	*num* (?)
quam	*tam*	*nam*
quot	*tot*	"

Ces types sont anciens tous les trois.

Le groupe de *quam* a son pendant exact, en dehors de l'italique (où l'on a osq. *pan* et ombr. *pane*), dans arm. *khan*, dont le sens concorde exactement avec celui du lat. *quam*. Il semble que lat. *quandō* et ombr. *panupei* « parfois » (cf. lat. *quandōque*) se rattachent au groupe de *quam*; mais ces formes sont isolées pour le sens.

Le groupe de *quot*, *tot* répond à celui de skr. *káti*, *táti* et du dérivé gr. *πόσσος*, *πόσος*; *τόσσος*, *τόσος*. Il n'appelle aucune observation; on notera seulement que la forme latine ne trouve de correspondant exact que dans une seule autre langue, l'indo-iranien.

Le groupe de *quom*, *tum* se retrouve exactement dans got. *hwan*, *þan*, sans doute aussi dans v. sl. *ko-gda*, *to-gda* (voir ces

Mémoires, XIX, 284) et dans zd *təm*, *kəm* (voir ces *Mémoires*, XV, 193).

Les vieux démonstratifs i.-e. **to-* et **no-* ont ainsi été conservés dans des adverbes qui n'ont pas de lien étroit avec des démonstratifs usuels en latin.

Tum, *tam*, *tot* servent de corrélatifs à *quom*, *quam*, *quot* et jouent un rôle analogue à celui de *ibī*, *eō*, *inde*. Au contraire *num* et *nam* sont indépendants et ont pris par suite des valeurs particulières. Le parallélisme montre que *num* a toutes chances d'être du type de *quom* et de *tum*, mais la chose n'est pas évidente.

En revanche, bien qu'il ne soit pas adverbe de temps, l'adverbe *ita*, corrélatif de *ut* (ancien *uta*, cf. *ali-uta* et *utei*, *utī*, représentant **uta-i*; *utī-que*), appartient à la famille de *is*. C'est sans doute qu'il s'agit d'un adverbe ancien, cf. skr. *íti*, et, pour le type, zd *uiti*. L'emploi du thème *i-*, et non du thème *to-*, avait l'avantage d'éviter la répétition du *t*, qui est du reste bien tolérée dans *tot*.

La forme *num* trouve des correspondants parfaits en slave, où l'on a v. sl. *nŭ* «mais», serbe et russe *no*, reposant sur un ancien **non* (cf. ces *Mémoires*, XIX, 282 et suiv.). A côté de *nŭ* et *no*, le slave a **ne-* dans serbe *nè-go* «mais», tch. *ne-ž*. L'alternance *e/o* ne doit pas surprendre : l'ombrien a à la fois *enem* et *enom*, et, à côté de *num*, le latin a *nem-pe*, où l'on peut isoler la particule *-pe*, cf. *quip-pe* (de *quid-pe*). Du reste la différence entre sl. *no* et *ne* est tout à fait comparable à celle entre *go* et *že* (cf. véd. *gha* et *ha*) et entre sl. *bo*, lit. *bà* et lit. *be-t* «mais». Quant à lat. *enim*, l'*i* de la syllabe finale tient sans doute à ce que *enim* est un mot accessoire : l'*i* de *enim* rappelle celui de *ūn-decim*, etc., en face de *decem* (cette explication, tirée du latin même, est évidemment préférable à celle par un ancien **-decimi* proposée dans ces *Mémoires*, XIII, 107). Dans les adverbes du type *partim*, en regard de l'accusatif normal *partem*, la finale *-im* tient sans doute au caractère accessoire du mot, comme dans *enim*. La seule différence entre les deux cas consiste en ce que, dans *enim*, la finale ancienne était *-em*, et que, dans *partim*, la finale ancienne était *-im*. En somme les anciennes finales *-ĭm* et *-em* ont même traitement : *-em* s'il s'agit d'un mot principal prononcé nettement; *-im* s'il s'agit d'un mot accessoire prononcé d'une manière sommaire et rapide. Dès lors, les objections de M. Brugmann (*Grundriss*, II², 2, p. 140) et de M. Sommer (*Kritische Erläuterungen*, p. 109) à la théorie que, dans les mots principaux, *-im* passe à *-em* en latin et que seul *-īm* est constamment représenté par lat. *-im* sont caduques.

Sauf quelques-uns, comme *hīc*, *istīc*, *illīc*, qui s'expliquent en latin même par des formes casuelles connues, presque tous

les adverbes latins qu'on vient d'examiner sont d'origine ancienne et remontent à l'indo-européen. Presque tous aussi sont conservés dans très peu de langues en dehors du latin.

Ces adverbes sont pour la plupart irréductibles à des formes casuelles connues : ceci se conçoit aisément, puisqu'ils sont de date indo-européenne, et, par suite, constitués avec des formes pré-indo-européennes. Un bon exemple de ces adverbes constitués à date pré-indo-européenne est fourni par l'interrogatif. La forme qui signifie « où » était en indo-européen *$k^{\text{w}}\breve{u}$: véd. *kú* (dans *kúcit*), gâth. *kū*; en général la forme se présente élargie; l'indo-iranien a véd. *k(u)v-á*, zd *k(u)v-a* (dissyllabique) « où », véd. *kuv-ít* (avec la même particule *it* que dans *svit*, *cét*, *nét*); et avec le suffixe *-tra* des adverbes indo-iraniens indiquant le lieu, on a fait **kutra* : skr. *kútra*, gâth. *kuθrā*, ce qui a entraîné la formation, aussi secondaire, de skr. *kútaḥ* « d'où ». Il y a deux types d'élargissement indo-européens, *-*dhe* : skr. *kúha*, gâth. *kudā*, v. sl. *kŭde*, ombr. *pufe*, lat. *ubī* (ces derniers avec modification de la finale), et *-*r* : lit. *kur*, arm. *ur*. En grec, le crétois a *οπυι* qui montre aussi *$k^{\text{w}}\breve{u}$-, de même que rhod. *οπυς* et dor. litt. *ϖῦς*; et ces formes ont servi de modèles à d'autres adverbes. L'adverbe *$k^{\text{w}}\breve{u}$, qui a été ainsi élargi de manières diverses, a même débordé hors de l'adverbe de lieu; dans l'Avesta, l'ancien *kaθā*, seule forme attestée dans les gāthās, est conservé dans l'Avesta récent avec la graphie *kaθa*, mais en concurrence avec *kuθa*. En italique, la déviation a été analogue, mais plus considérable : le parallélisme de ombr. *ife*, lat. *ibī*; ombr. *pufe*, lat. *ubī* (auquel est déjà dû le *b* du lat. *ibī*, au lieu du *d* attendu) a entraîné la formation de osq. puz, ombr. puze, puse, lat. *ut* (ancien *uta*) en face du lat. *ita*. Le caractère secondaire de *kuθa* dans l'Avesta ressort de la comparaison des formes, et ceci montre que les formes italiques sont également secondaires. Du reste l'extension de la forme en *u* est allée plus loin encore en latin : tandis que la première syllabe de osq. pútúrús-píd et de ombr. *podruh-pei* conserve l'*o* ancien du skr. *kataráḥ*, v. sl. *kotoryi*, lit. *katràs*, gr. *ϖότερος*, got. *hwaþar*, le latin a fait *uter*, qui lui est strictement propre; le modèle de *iterum*, cf. skr. *itaraḥ*, à côté de *ibī* : *ubī* et de *ita* : *uta*, a pu contribuer à cette innovation. Quoi qu'il en soit du détail, qui n'est pas précisable sur tous les points, l'indo-européen avait un adverbe *$k^{\text{w}}\breve{u}$ « où » qui ne se laisse ramener à aucune forme casuelle connue. Cette forme est d'ailleurs particulière à l'interrogatif-indéfini, et les formes parallèles des démonstratifs sont constituées autrement, comme on le voit par la comparaison de skr. *iha*, v. pers. *idā*, lat. *ibī* avec skr. *kúha*, lat. *ubī*.

Il y a eu certainement ainsi beaucoup de formations adverbiales en indo-européen. Si l'on parcourt les formations grecques se

rattachant aux démonstratifs et à l'interrogatif-indéfini, par exemple chez Brugmann-Thumb, *Griech. Gramm.*[4], p. 296 et suiv., on voit que ces formations ou bien sont anciennes ou bien sont des altérations de types anciens. Presque aucune ne se laisse expliquer en grec même. On aperçoit du reste comment les anciennes formations s'éliminent; ainsi la vieille formation de **-tos* (où **-os* paraît être la désinence connue d'ablatif du type athématique) se maintient bien en indo-iranien, type skr. *mukhatáḥ* et même en latin, *caelitus*; elle n'existe déjà plus en grec qu'à l'état de traces dans quelques cas tels que *ἐντός*. Des formes comme gr. *ἔνθεν* et *ἔνθα* font penser au type slave *na-dŭ*, *za-dŭ*, etc. Le type gr. *ϖόσε* a été rapproché, sans doute avec raison, du type gotique *hwaþ* «quo», *jaind* «illuc», etc., qui a même valeur; les adverbes arméniens caractérisés par un ancien *-t* indiquent au contraire le lieu où l'on est : *ast* «hic», *and* «illic». Un désaccord analogue à celui-ci se produit pour une autre caractéristique adverbiale : en germanique, *-r* caractérise des adverbes de la question *ubi* : got. *hwar* «ubi», *her* «hic», *jainar* «illuc»; en arménien, *ur* a bien le sens de *ubi*, mais dans le groupe des démonstratifs, *aysr*, *aydr*, *andr* répondent respectivement à lat. *hūc*, *istūc*, *illūc* pour le sens. Tout ce que les faits conservés permettent de deviner des formations adverbiales de l'indo-européen, c'est qu'elles étaient nombreuses et variées, et qu'on ne saurait les ramener aux formes casuelles conservées. Mais il est impossible d'en faire la théorie d'une manière précise. C'est l'un des domaines où les choses ont le plus changé et où l'on a le moins de correspondances instructives et certaines entre les diverses langues, parce que, comme les conjonctions, les adverbes sont très sujets à se renouveler.

A la différence des adverbes qui se rattachent à des interrogatifs et démonstratifs ou à des mots analogues, et qui sont souvent de type très ancien, les adverbes qui se rattachent à des substantifs ou à des adjectifs ordinaires s'expliquent pour la plupart par des formes casuelles connues. Ici même, on observe une curieuse concordance, trop peu remarquée, entre le latin et le slave. On s'accorde à reconnaître dans les adverbes latins en *-ē* comme *uērē* d'anciens instrumentaux en *-ē*, qui ont reçu secondairement le *d* final de l'ablatif thématique. Le slave a dans son type *dobrě* «bien» une forme analogue. On explique d'ordinaire sl. *dobrě* comme un locatif, et en effet le locatif singulier de *dobrŭ* est *dobrě*; mais le locatif n'explique pas le sens d'adverbes de cette sorte. Le sens exige évidemment un instrumental. Il est vrai que l'instrumental slave de *dobrŭ* est *dobromĭ* à date historique; mais, à en juger par l'indo-iranien et par le lituanien, l'instru-

mental ancien des noms et des adjectifs ordinaires thématiques était en *-ō/-ē, et, avant de généraliser l'emploi de la désinence *-mĭ* dans le type thématique, le slave a pu et dû connaître une forme d'instrumental singulier **dobrě* qui explique les adverbes en *-ě*. C'est précisément parce que l'instrumental singulier a cessé de se former ainsi que ces formes ont pu devenir aisément des adverbes.

A. MEILLET.

LES VOCATIFS SLAVES DU TYPE *MǪ̌ŽU*.

Les substantifs slaves à nominatif en *-jь* forment leur vocatif masculin singulier en *-ju*; ainsi le vocatif de *učitelj* « professeur » est toujours *učitelju* dans la traduction de l'Évangile en vieux slave; et le vocatif de *cěsarj* « roi » est *cěsarju*; dans Cloz., le vocatif de *obličitelj* « accusateur » est *obličitelju*; dans Ass., le vocatif de *vračь* est *vračju* L. IV, 23, etc. Le fait, surprenant au premier abord, a été expliqué par M. Leskien (*Die Bildung der Nomina im Litauischen* [*Abh. d. sächs. Ges. d. Wiss.*, XII], p. 328) : ces formes sont en réalité des vocatifs de thèmes en *-ŭ-*, du type *synŭ*.

Mais il ne résulte pas de là que tous les thèmes slaves en *-je-* susceptibles d'avoir un vocatif représentent d'anciens thèmes en **-yu-*, et il serait intéressant de déterminer quels sont les thèmes slaves du type *mǫžь*, *učitelj* qui représentent d'anciens thèmes en **-yu-*.

Le problème se ramène à celui-ci : comment déterminer si un substantif slave donné du type de *mǫžь* ou de *učitelj* est un ancien thème en **-yo-* ou un ancien thème en **-yu-*? On pourrait le croire assez facile à résoudre; car les singuliers, représentant des thèmes en **-yo-* et représentant des thèmes en **-yu-*, n'avaient originairement qu'une forme commune, celle du nominatif-accusatif singulier : il est impossible de déterminer si le *-ь* final après *-j-* représente **-os* ou **-us*, **-on* ou **-un*, et répond à lit. *-as* ou à lit. *-us*, à lit. *-ą* ou à lit. *-u*. A tous les autres cas, on s'attend à trouver des formes distinctes.

Mais le slave tend à confondre les deux flexions en *-o-* et en *-ŭ-*. On n'observe une distinction nette des deux séries que dans les textes vieux slaves, et encore, même dans ces textes, le mélange des deux sortes de thèmes est-il déjà notable. D'autre part, le nombre des exemples attestés de chaque mot et de chaque type de thèmes est assez limité. Il n'est pas toujours aisé de constituer des paradigmes complets.

Étant donné que, en lituanien, les thèmes qui ont *-ju-* au sin-

gulier se fléchissent souvent en *-ja-* au pluriel (voir Leskien, *loc. cit.*, p. 318), on laissera provisoirement de côté ici les flexions du pluriel et du duel pour n'envisager que le singulier. On sait d'ailleurs que les noms slaves en *-teljĭ* et en *-arjĭ* ont au pluriel une flexion du type athématique, au moins en partie.

L'une des formes usuelles où la distinction des thèmes en *-o-* et en *-ŭ-* est le plus nette est le locatif : le locatif du type sl. *sŭně* (cf. skr. *svápne*) s'oppose nettement au locatif du type sl. *domu*. Mais les noms de personnes s'emploient peu au locatif et la forme du locatif de *mǫžĭ* ou de *učitelji* n'était pas assez usuelle pour s'imposer à la mémoire des sujets parlants. Un emploi artificiel, comme celui du locatif *mǫži* dans le Marianus (p. 313 de l'édition Jagić) ou du locatif *mytari* (*ibid.*, p. 186), ne prouve rien.

Une autre forme, aussi très probante, est celle du génitif en *-u*, du type sl. *domu*. Mais l'exemple de *synŭ* montre que cette forme tend à s'éliminer dans les noms qui désignent des personnes. On sait en effet que le génitif des noms de personnes sert surtout de génitif-accusatif, puisque, en slave, le complément des noms s'exprime généralement par un adjectif quand ce complément est un nom de personne. Or, en tant que génitif-accusatif, la forme employée en vieux slave pour *synŭ* est celle qui est due à l'analogie des thèmes en *-o-*, à savoir *syna*. Des formes de génitif comme celles qu'on rencontre couramment dans l'Évangile, *mǫža*, *dĕlitelja*, *krĭstitelja*, *učitelja*, *pastyrja*, *mytarja*, *cĕsarja*, ne prouvent donc rien. Car le génitif *synu* n'est qu'à peine attesté.

La différence de prononciation entre l'instrumental en *-jemĭ* des thèmes en *-je-* et l'instrumental en **-jĭmĭ* des thèmes en *-jĭ-* (issu de **-jŭ-*) était minime en vieux slave, et l'on ne saurait faire fond sur les formes d'instrumental, dont le nombre est du reste assez restreint. En fait l'instrumental de *synŭ* et de *domŭ* en vieux slave est *synomĭ*, *domomĭ*.

Il reste à considérer l'accusatif et le datif.

Un datif de thème en *-o-* comme *bratrŭ* et un datif de thème en *-ŭ-* comme *synŭ* se distinguent nettement : d'une part *bratru*, de l'autre *synovi*. La forme influencée par les thèmes en *-o-*, *synu*, est courante en vieux slave; mais *synovi* a persisté assez largement.

A l'accusatif, le mot *synŭ* se distingue du type *bratrŭ* par ceci qu'il a conservé l'accusatif propre dans une assez large mesure (voir A. Meillet, *Génitif-Accusatif*, p. 32 et suiv.). Un thème en *-o-* comme *bratrŭ* a normalement le génitif-accusatif, bien qu'il y ait des traces d'accusatif propre (*loc. cit.*, p. 45 et suiv.).

A en juger par le traitement de *synŭ*, qui est le seul substantif thème en *-ŭ-* bien attesté qui désigne des personnes, on reconnaîtra donc un ancien thème en *-ŭ-* à deux traits principaux : le

datif en *-ovi*, du type *synovi*, et l'accusatif propre, du type *synŭ*. Mais, même pour un mot d'usage courant, bien fixé dans la mémoire, comme *synŭ*, l'emploi du datif *synovi* et de l'accusatif propre *synŭ* est moins courant que celui du datif analogique *synu* et du génitif-accusatif, aussi analogique, *syna*. Il serait vain de faire un relevé statistique de *synovi* et de *synu*, de *synŭ* et de *syna*. Car la proportion des formes analogiques est par nature différente pour chaque mot, et aussi pour chaque texte étudié. Seul, le principe importe.

Mais, ce principe une fois posé, on a lieu de croire que *mǫžĭ* est un ancien thème en *-ŭ-*.

Le nombre des passages où se trouve le datif de *mǫžĭ* dans l'Évangile n'est pas grand. Or, le datif *mǫževi* est bien attesté, et dans des conditions qui donnent de la valeur aux exemples. L. I, 27, on lit *mǫževi* Zogr., Mar. (*mǫžju* Ass.), isolément, sans adjectif, et L. VI, 8, Zogr., Ass. (*člověkovi* Mar.) près de l'adjectif déterminé *imǫštujemu*. Là où l'on trouve *mǫžju*, c'est, sauf dans Mc, X, 2, Zogr., Mar., près d'adjectifs dont le datif est en *-u* et qui ont pu influencer le substantif : *grěšĭnu mǫžju*, L. XIX, 7, Zogr., Mar., Ass.; *mǫžju mǫdru* et *mǫžju buju*, Mt. VII, 24 et 26, Zogr., Mar., Ass.; dans ces deux derniers exemples, Sav. a *mǫževi* (seule forme du datif de *mǫžĭ* attestée dans Sav.). Le datif *mǫževi* se retrouve de plus dans Supr.

D'autre part, on sait que les exemples de *mǫžĭ* employé comme accusatif ne sont pas rares, et que cet usage s'est maintenu jusqu'en slave moderne; les exemples survivants ne sont du reste que des débris d'un emploi qui a sans doute été plus important (voir A. Meillet, *Génitif-Accusatif*, p. 53).

La preuve que *mǫžĭ* avait au singulier la flexion d'un thème en *-ŭ-* semble donc faite. En revanche, le nominatif pluriel est toujours *mǫži* en vieux slave, et il n'y a pas de trace de la flexion en *-ŭ-* au pluriel pour ce mot. En serbe, on a le nominatif pluriel *mŭžovi* régulièrement, tout comme on a *sĭnovi*.

C'est évidemment sous l'influence de *mǫževi* que *člověkŭ* a reçu le datif en *-ovi*, qu'on rencontre quelquefois; L. VI, 8, *člověkovi* a pris dans Mar. la place de *mǫževi*; *člověkovi* se retrouve dans Supr.

Le mot *mǫžĭ* n'est pas le seul qui paraisse représenter au singulier un ancien type en **-yu-*. Il semble en être de même du type des noms d'agents en *-teljĭ*, et, par suite, du type en *-avjĭ* (d'origine latino-germanique) qui a été constitué sur le modèle du type en *-teljĭ*. On trouve dans les textes très peu d'exemples du datif de ces mots. L'exemple unique du datif en *-evi* d'un substantif en *-teljĭ*, *blagodĕteljevi*, qu'on signale dans Supr., est intéressant; mais, en l'absence d'un relevé des datifs du type *-telju* qui pourraient se trouver, il est malaisé d'en juger la portée;

l'Évangile ne semble offrir ni *-telju* ni *-teljevi*; les exemples manquent.

Pour les noms en *-arjĭ*, l'Évangile offre un exemple remarquable : *vinarevi* L., XIII, 7, Zogr. Mar. (Ass., Sav. def.); l'Évangile de Sava a un exemple qui lui est propre, *vratarevi* J, XVIII, 16. Le mot *cěsarjĭ* a quatre exemples de datif dans l'Évangile, et les quatre fois *cěsarju;* mais ces exemples sont peu probants; car deux fois on a *člověku cěsarju* Mt. XVIII, 23, Mar., Ass., Sav., et Mt. XXII, 2, Mar., Ass., *cěsarju* étant sous l'influence du mot voisin; une fois *kŭ cěsarju* Mc VI, 25, Zogr. Mar. Ass., et une fois *kŭ inomu cěsarju* L. XIV, 31, Zogr., Mar. (Ass. def.); or, on a remarqué depuis longtemps que le datif en *-ovi* est évité après la préposition *kŭ*; du nom propre *Simonŭ*, qui, comme tous les noms propres étrangers, admet le datif en *-ovi*, ainsi J. XXI, 15, *Simonovi Petru* Zogr., Mar. (à côté de *Simonu Petru* Ass., Sav.), on a à la fois *Simonovi* et *Simonu* dans un même passage, L. V, 10, à savoir *ěže běste obištĭnika Simonovi*, mais *rče kŭ Simonu*, et l'accord de trois manuscrits, Zogr., Mar. et Ass. (Sav. def.) montre que tel était sans doute le texte original du traducteur; dans un passage du Cloz., on a la forme attendue *cěsarevi*, malgré le voisinage du datif en *-u*; *cěsarevi* se trouve aussi dans le Psalterium Sin., et dans Supr. Il est malaisé de faire état de *kesarjĭ* parce que c'est un mot étranger, senti comme tel; à la différence d'un mot comme *Simonŭ*, où le datif *Simonovi* existe, mais où *Simonovi* est plus ordinaire, la forme *kesarjevi* est de règle.

L'ensemble des faits montre donc que les noms d'agents en *-teljĭ* et en *-arjĭ* admettent le datif en *-ovi* (qui se présente ici sous la forme *-evi*) à peu près dans la même proportion que *mužĭ* et peut-être plus. Le nominatif pluriel de *cĭr* est en serbe *cărevi* régulièrement, et ceci est caractéristique, d'autant plus qu'une charte serbe du XII^e^ siècle offre la graphie *carĭmi* (et *kralĭmi*). — Il y a aussi des traces, à la vérité peu nombreuses et peu claires, de l'accusatif propre dans les noms en *-teljĭ* et en *-arjĭ* (voir A. Meillet, *Génitif-Accusatif*, p. 51 et suiv.).

A la différence des types précédents, le mot *vračĭ* « médecin » paraît être un ancien thème en **-yu-* au pluriel comme au singulier. On signale le datif sg. *vračevi* dans l'Euchologium et le Suprasliensis, mais le Zographensis a aussi le génitif pluriel *vračevŭ*, qui est une innovation de ce manuscrit (les autres textes ont le singulier), dans Mc, II, 17 et L. V, 31; de même dans Sav., Mc, V, 26 et dans le Suprasliensis; la forme est courante (la forme analogique *vračei* Ass., Mc, V, 26, montre que la flexion de *vračĭ* n'était pas celle du type courant); M. Vondrák signale aussi le nominatif pluriel *vračeve* chez Jean l'Exarque. Les dérivés *vračevĭnŭ*, *vračevĭskŭ*, *vračevĭstvo*, qui sont bien attestés, en partie

dans le Suprasliensis, sont du même type que *volovĭnŭ* près du thème en *-ŭ- volŭ* «bœuf».

De *zmĭjĭ* «serpent», on a peu d'exemples, mais assez pour laisser aussi entrevoir un ancien thème en *-ŭ-* au pluriel comme au singulier: nom. plur. *zmijeve* Supr. (trois fois) et gén. plur. *zmijevŭ* Supr. et Euch. On a d'ailleurs des dérivés *zmijevĭnŭ*, *zmijevĭskŭ*.

Tous les mots cités jusqu'ici sont des noms de personnes, ou, au moins, des noms d'êtres animés. Mais le nominatif pluriel *znojeve* et le génitif pluriel *znojevŭ*, attesté dans Supr., de *znojĭ* «chaleur», indiquent clairement un thème en *-ŭ-*; et le datif *znoju* Supr. 275, 15, Sev. ne prouve rien contre cette indication.

De mots comme *kraljĭ* «roi» et *vožďi* «guide», on ne peut rien dire, faute de données des textes vieux slaves.

De tout ce qui précède, il résulte que les traces de formes en *-ŭ-* sont plus significatives qu'on ne l'enseigne en général.

La critique faite de l'exposé de M. Vondrák dans le *Rocznik slawistyczny*, VI, p. 129 et suiv. doit être poussée plus avant, et nombre de formes auxquelles on n'attribuait pas de valeur probante, en les considérant comme analogiques, en ont une en réalité. Le nombre des thèmes slaves en *-ŭ-* est beaucoup plus grand qu'on ne l'enseigne d'ordinaire; car les formations en **-yu-* ont de nombreux représentants en slave.

Toutefois, il est certain que le datif en *-ovi* est souvent analogique déjà dans les textes vieux slaves, et il l'est sûrement en particulier dans les nombreux noms propres étrangers qui le présentent, comme *Isusovi* (c'est la forme ordinaire), *Petrovi*, etc., et aussi dans des mots empruntés comme le datif *ierĕovi* «au prêtre».

D'une manière générale, certains mots tendent à recevoir l'ancienne flexion en *-ŭ-* sous des influences spéciales.

Ainsi, le fait que beaucoup de noms terminés au nominatif singulier par *-dŭ* sont d'anciens thèmes en *-ŭ-*: *sadŭ*, *plodŭ*, *grozdŭ*, *udŭ*, *vędŭ*, explique qu'un ancien thème en *-o-* comme *gradŭ* «ville» offre déjà le génitif pluriel *gradovŭ* dans un passage du Suprasliensis, et que, en serbe, ce mot qui a, dès le moyen âge, un nominatif pluriel *gradovi*, un instrumental pluriel *gradmi*, se fléchisse maintenant au pluriel *grȁdovi*, *gradóvā*, etc.

M. Berneker, *K. Z.*, XXXVII, 382, a écarté avec raison l'hypothèse que l'extension du vocatif en *-ju* serait due à l'existence de l'accusatif propre dans un mot comme *možĭ*. Mais la concordance de *synŭ* et de *možĭ* dans l'emploi de l'accusatif propre a eu pour

conséquence naturelle que les thèmes en *-o-* servant à désigner des personnes qui ont l'accusatif propre ont pu recevoir par analogie le datif en *-ovi*.

On sait que le mot *bogŭ* «Dieu» est un thème en *-o-*; il offre des traces d'accusatif propre (voir A. Meillet, *Génitif-Accusatif*, p. 68); c'est sans doute pour cela que le datif en *-ovi* s'y est répandu.

Sans doute la forme ancienne de datif est *bogu*; le Psalterium n'a que *bogu*, qui est aussi la forme employée par le traducteur de l'Évangile. Si l'on a *bogovi* L. XVIII, 43, Zogr. et Mar., sans raison spéciale, Ass. a *bogu* dans le même passage; si Ass. a *bogovi* J. VI, 23, ce mot est dû à une innovation du copiste : Zogr. et Mar. ont *gospodju;* J. XVI, 2, Zogr. seul a *bogovi* contre *bogu* Mar. Ass., Sav.; L. XXI, 4, Zogr. et Sav. ont *bogovi*, mais Mar. a l'adjectif *božije*, et le mot manque dans Ass.; en somme, pas un seul de ces passages ne fournit le témoignage que le traducteur ait écrit *bogovi*. Il n'y a que trois passages, parallèles entre eux, où *bogovi* ait de sérieuses chances d'être ancien : Mt. XXII, 21, Mar., Ass., Sav. (Zogr. def.); Mc XII, 17 et L. XX, 25 Zogr. Mar. (Ass., Sav. def.); dans ces trois passages, *bogovi* s'oppose à *kesarjevi*, où la désinence en *-ovi* est chose normale, comme on l'a déjà noté *Rocznik slawistyczny*, VI, p. 129.

L'emploi de l'accusatif *rabŭ*, qui est fréquent, explique le datif *rabovi*, inconnu à l'Évangile où *rabu* est la forme ordinaire, mais qui apparaît dans Supr., et il y a quelques autres exemples de ce genre.

Quelque place qu'on fasse aux innovations analogiques dans l'extension du datif en *-ovi* — et cette place est assez large, mais limitée à certains cas définis, — il reste que beaucoup de substantifs à nominatif en *-jĭ* sont des thèmes en *-ŭ-*. Les adjectifs, dont la flexion est de tout point identique à celle des substantifs, mais qui sont sûrement tous d'anciens thèmes en *-o-*, ont le vocatif en *-e* : *buje* figure dans la traduction de l'Évangile. Les mots du type *otĭcĭ*, *kŭnędzĭ*, qui se règlent en tout d'après la flexion en *-je-*, mais qui sont d'anciens thèmes en *-o-*, font au vocatif *otĭče*, *kŭnęže*, alors que le locatif pluriel est *otĭcixŭ*, *kŭnędzixŭ* d'après le type *konjixŭ*, et non la forme phonétique **otĭčěxŭ* (cf. *sičěxŭ*, gén.-loc. plur. de *sičĭ*). Les mots à vocatif en *-ju* sont bien pour la plupart d'anciens thèmes en *-ŭ-*, et il n'y a peut-être pas un des mots vieux slaves pour lesquels le vocatif en *-u* est attesté qui ne repose directement sur un type en *-ŭ-*. La part d'analogie dans l'extension du vocatif en *-ju* est très faible, peut-être nulle.

Ce qui fait qu'on n'a pas jusqu'ici déterminé d'une manière précise le caractère des thèmes dont le nominatif singulier est en *-jĭ*, c'est que l'étymologie d'aucun d'entre eux n'est claire. On n'a

nulle part d'équivalent ni de *mǫžĭ*, ni de *vračĭ*, ni de *zmĭjĭ*; le singulier en *-teljĭ* des thèmes en *-tel-*, qui sont du reste une particularité du slave, n'a pas non plus d'équivalent ailleurs.

Mais comme l'a vu M. Leskien, *Bildung der Nomina*, p. 318, le lituanien a aussi des thèmes en *-ju-*; en particulier les noms d'agents en *-tojis* admettent un vocatif en *-tojau*, un génitif en *-tojaus*; et, inversement, les noms en *-jus*, particulièrement les noms de personnes, se fléchissent en *-ja-* au pluriel; ceci concorde d'une manière frappante avec l'état qu'offrent en slave les noms d'agents. Le mot *zmĭjĭ* « serpent », littéralement « (animal) de terre », est formé d'une manière toute comparable à lit. *bāsius* « va-nu-pieds » de *bāsas*, *sāpnius* « rêveur » de *sāpnas*, etc. Chose curieuse, un sentiment vague de cette identité de rôle a subsisté, et le type slave en *-arjĭ* est représenté par le type lituanien (emprunté) en *-orius*, type *lẽkorius* « médecin ».

L'indo-iranien offre des thèmes en *-yu-*; la plupart des thèmes sanskrits de ce type sont secondaires; ce sont des noms verbaux faits sur des présents en *-ya-*.

Mais il y a eu évidemment un modèle ancien, et la concordance entre le type sanskrit en *-yu-* et les noms lituaniens tels que *lĩžius* « index » (littéralement le « lécheur ») est évidente.

Hors de l'indo-iranien, du slave et du baltique, le type en **-yu-* n'est guère représenté. Toutefois le grec a un mot remarquable de cette série, à savoir le nom du « fils » *υἱύς* (qui est ancien : cf. tokh. A *se*, tokh. B [koutchéen] *soyä*), en regard d'un thème en *-u-*, mais autre, dans skr. *sūnúḥ*, lit. *sūnùs*, v. sl. *synŭ*, got. *sunus*.

Ce mot grec présente deux traits notables : d'abord, il est accompagné d'une forme de thème en *-o-*, *υἱός*, qui s'explique malaisément par une innovation grecque, et qui paraît ancienne (cf. *ϖρᾱός*, à côté de *ϖρᾱύς*); en second lieu, la flexion de *υἱύς* comporte, à côté de formes du type normal qui peuvent s'expliquer par analogie, gén. att. crét. hom. *υἱέος*, dat. sg. hom. *υἱέι*, att. arg., phoc. *υἱεῖ*, nom. plur. hom. crét. *υἱέες*, att. *υἱεῖς*, gén. plur. *υἱέων*, des formes du type de la flexion du skr. *krátuḥ*, gén. abl. sg. *krátvaḥ*, flexion qui se retrouve dans le mot anomal skr. *dyaúḥ*, gr. Ζεύς, gén. abl. skr. *diváḥ*, gr. Δι*Ϝός*; on a ainsi : gén. sg. hom. *υἷος*, thess. *ὑιος*; dat. sg. hom. *υἷι*; acc. sg. hom. *υἷα*; gén. plur. hom. *υἱῶν* (qui peut aussi appartenir à *υἱός*); acc. plur. arg., crét. *υἷνς*; hom. *υἷας*, etc. Ces formes sont d'autant plus curieuses que, en dehors de la flexion très anomale de Ζεύς, le grec n'a pas de représentants de ce type.

Quant à la nature de ces formations en **-yu-* qu'on observe en

indo-iranien, en slave, en baltique et même en grec, il est malaisé d'en rien dire. Il est frappant que presque aucun mot indo-européen de cette sorte n'est attesté; et, dans chacune des langues, le développement de la formation a un caractère particulier. Plutôt qu'à un type indo-européen en *-yu-* on a affaire à un élargissement par *-u-* de thèmes en *-i-*; ainsi skr. *manyúḥ* «pensée, colère», zd *mainyuš* «esprit» a l'air d'un élargissement du type en *-i-* offert par le germanique : got. *muns* «pensée», v. isl. *munr*; cf. du reste skr. *múniḥ* «homme inspiré»; skr. *mṛtyúḥ* «mort», v. pers. *mršu-*, zd *mərəθyuš* est un élargissement du thème bien connu, **mṛti-* (cf. lat. *mors*, lit. *mirtis*, v. sl. *sŭ-mrŭtĭ*), sous l'influence du mot signifiant «vie» : skr. *jīvâtuḥ* (forme refaite d'après *jívati*, *jīváḥ*), zd acc. *jyōtūm*, gén. *jyātəuš*. En somme, on voit mal comment s'expliquent les mots slaves et baltiques en **-yu-*.

Mais la formation a existé; elle s'est développée; et les vocatifs en *-ju* des noms slaves à nominatif en *-jĭ* sont en général des vocatifs d'anciens thèmes slaves en **-jŭ-*.

A. MEILLET.

A PROPOS

DU

VERBE VIEUX HAUT-ALLEMAND *TUON*.

En étudiant les présents athématiques à vocalisme radical de timbre *o*, dans ces *Mémoires*, XIX, 181 et suiv., on a omis de discuter le présent énigmatique du groupe germanique occidental v. angl. *dōm* «je fais», v. sax. *tōn*, v. h.-a. *tōm* (forme la plus ancienne; de là *tuam*, *tuon*, suivant les dialectes).

Cette forme a déjà été citée dans le paragraphe 788 de l'*Ablaut*, p. 157 et suiv., où M. Hirt a envisagé la possibilité de présents athématiques à vocalisme radical de timbre *o*. M. Hirt envisage un point de vue tout autre que celui où l'on s'est placé dans l'article cité ci-dessus et s'efforce de montrer que l'*o* de ces formes apparaît après le ton; l'hypothèse est arbitraire et ne s'appuie sur aucun fait positif (la place du ton dans l'original de lat. *nōlō* est inconnue); d'autre part M. Hirt n'a pas vu le plus grand nombre des formes qui établissent l'existence du vocalisme *o* dans les présents athématiques; mais il a le mérite d'avoir aperçu le premier que ce type a dû exister.

La forme germanique occidentale, v. angl. *dōm*, etc., est surprenante. La racine i.-e. **dhē*- est de celles qui exprimaient, en indo-européen, l'action pure et simple et qui fournissaient des aoristes, non des présents : skr. *ádhāt*, v. perse *adā*, arm. *ed*; gr. ἔθεμεν. Toutefois, dans le groupe occidental de l'indo-européen, ce caractère particulier de certaines racines qui fournissent seulement des aoristes athématiques est moins ferme qu'il ne l'est en grec, en arménien et en indo-iranien. Tandis que l'on a skr. *ádāt* «il a donné», arm. *et* et gr. ἔδομεν, le latin offre *dō*, *dămus*, *dăre*, qui est un présent radical; l'aoriste arm. *etu* «j'ai donné» montre que arm. *tam* «je donne» repose sur **də-ye*-, cf. v. sl. *dajǫ*, et n'est pas superposable au type lat. *dăre*. Le verbe latin *dăre* est demeuré perfectif (cf. Barbelenet, *De l'aspect verbal en latin*, p. 404 et suiv.).

De la racine **dhē-*, au contraire, l'italique a un présent imperfectif, de nouvelle formation, lat. *faciō* (cf. osq. fakiiad, ombr. façia «faciat»). Mais il y a aussi un présent tiré de **dhē-* simplement, là où la forme est perfective, c'est-à-dire là où il y a préverbe : les formes telles que *con-dō*, *ē-dō*, *trā-dō*, etc., offrent en effet la racine **dhē-*, on le sait.

Il est donc concevable que le thème radical **dhē- *dhō-* ait fourni un présent dans un dialecte occidental tel que le germanique. Il est très curieux que ce présent ait dans tout le germanique occidental le vocalisme de timbre *ō*. Rien ne donne lieu de croire à la formation en *-ā-* dont M. Brugmann, *Grundriss*, II², 3, p. 102, envisage la possibilité. On aperçoit l'antiquité de ce thème **dhō-* : c'est la plus claire de toutes les formes de présent athématique à vocalisme radical de timbre *o*.

La forme à désinence secondaire correspondant à ce présent est conservée dans la caractéristique si discutée des prétérits de type faible; M. Collitz a, récemment encore, contesté que le prétérit faible du germanique comprenne un auxiliaire, mais manifestement à tort; car la forme gotique du type *-dedun* ne saurait être séparée du prétérit v. h.-a. *tātun*, et l'alternance des formes en *-dēs* et en *-dōs*, qui est certaine, lèverait les doutes, s'il en restait; l'*ō* du type v. h.-a. *salbō-tōs*, par exemple, concorde remarquablement avec la forme *tōm* du présent.

Le présent v. h.-a. *tōm* n'est pas le seul qui se trouve en germanique en face d'une racine sanskrite aoristique. Les deux présents v. h.-a. *gām* «je vais», *stām* «je me tiens», et *gēm*, *stēm* (mêmes sens) offrent un autre exemple. En face de *gām*, on a l'aoriste skr. *áhāt*, et en face de *stām*, l'aoriste skr. *ásthāt*, gr. dorien *ἐσ1ᾶ*, ion. -att. *ἔσ1η*. Ces deux présents ont réagi l'un sur l'autre : l'*ā* de *stām* est évidemment dû à *gām*, tandis que sans doute l'*ē* (ancienne diphtongue) de *gēm* est dû à *stēm*, dont l'explication est controversée. Mais, en tenant compte des actions analogiques, tous deux sont sans doute des présents radicaux, alors que, en sanskrit et en grec, les mêmes thèmes ne fournissent que des aoristes. Si l'on a des doutes sur *stēm*, dont l'origine n'est pas claire, en tout cas *gām* est un présent, en regard de l'aoriste skr. *áhāt*.

L'ancien aoriste athématique, attesté par véd. *ágan*, arm. *ekn* «il est venu», a fourni au germanique un présent, dont l'origine athématique se reconnaît au flottement qu'on observe dans le vocalisme : got. *qiman*, v. h.-a. *queman*, d'une part, et, de l'autre, v. isl. *koma*, v. angl. *cuman*, v. sax. *cuman*, v. h.-a. *coman*. En sanskrit aussi, il y a eu passage au type thématique, dans *agamat* «il est venu», formé sur la 1re personne *ágamam* par exemple, mais ces formes thématiques sont récentes; le Rgveda n'a encore

que l'optatif *gamét*, comme il a l'optatif *çakét* en face de *çagdhi*, et l'Atharvaveda a *bhidet*, en face de *ábhet*; skr. *ágamam* est demeuré un aoriste, tandis que got. *qiman* et v. isl. *koma* appartiennent à des thèmes de présents. Pour tirer un présent de la racine $*g^{\mathrm{r}}em$- ($g^{\mathrm{r}}en$-), les autres langues recourent à des suffixes : skr. *gácchati*, zd *jasaiti* et gr. *βαίνω*, lat. *ueniō*.

A. Meillet.

HOMÉRIQUE ΑΫ́ΘΙ.

La langue homérique emploie concurremment *αὐτόθι* et *αὖθι*. Les deux formes ont exactement la même valeur, et les poètes emploient l'une ou l'autre suivant la commodité du vers. Par exemple, on a *αὖθι μένων* A 492, Γ 291, *αὖθι μένοντες* Z 84, mais Ξ 119 *αὐτόθι μεῖνε*, et

I 617 *σὺ δ' αὐτόθι λέξεο μίμνων*
μ 161 *ὄφρ' ἔμπεδον αὐτόθι μίμνω*

tandis que, dans T 189, les manuscrits portent :

μιμνέτω αὖθι τέως περ[1], *ἐπειγόμενός περ* Αρηος

au lieu de la forme attendue *αὐτόθι τεῖος ἐπειγόμενος* que certains éditeurs restituent avec raison, d'après quelques manuscrits qui ont *τέως* simplement sans aucune particule. — De même encore, on lit :

P 535 Αρητον *δὲ κατ' αὖθι λίπον δεδαιγμένον ἦτορ*

(cf. aussi Ω 470),

mais Φ 201 *τὸν δὲ κατ' αὐτόθι λεῖπεν.*

La forme *αὐτόθι* s'explique immédiatement; elle est à *αὐτός* ce que *ὅθι* est à *ὅς* et ce que *οὐρανόθι* est à *οὐρανός*. Le suffixe d'adverbes *-θι* apparaît d'ordinaire après *ο* ou *ω*; la forme *κεῖθι*, *ἐκεῖθι* est secondaire, comme *ἐγγύθι* près de *ἐγγύς*. Il est clair que *αὖθι* est une forme abrégée de *αὐτόθι*; cette explication était courante autrefois. Dans les ouvrages plus récents, on cite côte à côte *αὖθι* et *αὐτόθι*, sans en indiquer le rapport, ou, tout au plus, en disant, comme le fait M. Boisacq, dans son *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, « que *αὖθι* appartient à *αὐτός* ». La 4e édition de la *Griechische Grammatik* de M. Brugmann, faite par les soins du regretté Thumb, rapproche, p. 296, *αὖθι*, de att.

[1] Var. *γε*, *δε*, *καὶ*.

αὖθις, dor. αὖθιν, qu'on a toujours séparé avec pleine raison, et, par suite, présente une explication manifestement erronée sur laquelle il n'y a pas lieu d'insister.

L'explication de αὖθι est simple; il y a eu haplologie de αὐτόθι en *αὖτι, forme conservée, semble-t-il, dans αὐτίκα (on cite souvent un composé αὐτιγενής qu'offriraient des manuscrits d'Hérodote; mais les dernières éditions ont partout αὐθιγενής, sans aucune variante; et il est permis de croire que ce αὐτιγενής est une forme inventée d'après des formes authentiques comme αὐτήμερον). La forme *αὖτι a été remplacée par αὖθι, parce que le suffixe -θι des adverbes de lieu était clair et bien connu.

A. Meillet.

VIEUX SLAVE *TŬŽDE* ET *AŠTE*.

La nature étymologique de *-žde* de v. sl. *tŭžde* « le même », *takožde* « de même » est déterminée par les formes des feuilles de Kiev *tŭže*, *tomĭže* et par serbe *tàkōđer*. Le mot serbe suffit à montrer que les formes des feuilles de Kiev ne sont pas artificielles et que le soupçon de M. Vondrák (*Vergl. Gramm. d. sl. Spr.*, II, p. 399) n'est pas fondé.

D'autre part, la particule qui, dans les dialectes slaves occidentaux exprime l'identité, est simplement *-že* : pol. *tenże*, tch. *týž*. Le *-ž-* est inconciliable avec v. sl. *-žd-*. Il se retrouve du reste, au moins sporadiquement, dans les manuscrits vieux slaves : peut-être Mt. XIII, 1 *vŭ tŭže dĭnĭ* « ἐν τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ » Mar., tandis que Zogr. a *tŭžde*; sûrement L. XXIII, 40 *vu tomĭže osǫždenii* « ἐν τῷ αὐτῷ κρίματι » Sav., en face de *tomĭžde* Zogr. Mar. Ass.

Dès lors le *-že* du russe, dans r. тáкже, et dans v. r. *toże*, *seże* « même », etc., est ambigu : il peut répondre soit à v. sl. *-žde*, *-ze* des feuilles de Kiev, serbe *-đe-*, soit à v. sl. *-že* (introduit dans les manuscrits par certains copistes), sl. occ. *-że*. On n'en peut tirer aucune conclusion.

La forme *-že* du vieux slave et des dialectes occidentaux écarte l'hypothèse (indiquée par M. Berneker, *Et. Wört*, p. 258 et suiv.) qu'il faudrait partir d'un i.-e. **dyo-*; du reste l'existence d'un démonstratif i.-e. **di-* n'est rien moins qu'établie (voir ces *Mémoires*, XIX, 53 et suiv.).

Il ne peut s'agir que de la particule sl. *že* qui répond à skr. *ha*, gr. *θε*, et qui alterne avec sl. *-go*, cf. skr. *gha*. Il faut dès lors admettre que, dans certaines combinaisons, cette particule a pu donner v. sl. *-žde*, v. sl. des feuilles de Kiev *-ze*, serb. *-đe-*. Les cas en question sont évidemment ceux où le démonstratif auquel s'ajoute *že* (anciennement **je*) se terminait par une sifflante ou par une dentale; ainsi le nominatif masculin singulier : **tŭs-je*,

le nominatif-accusatif singulier neutre **tot-je*; de là v. sl. *tŭžde*, *tožde*. Au contraire **ta-je* aboutissait naturellement à *taže*. On s'explique ainsi le doublet sans difficulté.

Sans doute, la particule *že* n'a rien en elle-même qui exprime l'identité; mais on sait que le sens pris par les particules au cours de leur développement tient moins à leur valeur initiale qu'au rôle qu'elles jouent dans la phrase, et que par exemple le *-in* de arm. *so-yn*, *do-yn*, *no-yn* « le même » n'a rien qui exprime l'identité.

Le traitement phonétique supposé pour expliquer v. sl. *tožde* permet d'expliquer aussi v. sl. *ašte*, qui, en vieux slave, signifie « si » et qui sert aussi, après un relatif, à exprimer la généralisation. Il n'est pas douteux que *ašte* comprend la particule slave *a* suivie de quelque autre; cet *a* suffit à lui seul à ouvrir la phrase conditionnelle. On connaît la phrase Euch. 102 b *ašte kŭto ukradetŭ glavŭno čito... a li malo čito ukradetŭ...*, et l'on sait que, dans le Suprasliensis *a by* se trouve là où le traducteur de l'Évangile aurait mis *ašte bi*, ainsi Supr. 315, 8 *a by sĭde bylŭ*, dans une citation de l'Évangile, où le texte a *ašte bi sĭde bylŭ* (J. XI, 21). Du reste *a by* est courant en vieux russe et en vieux tchèque, *a bi* en vieux polonais. — On sait, d'autre part, que v. sl. *a* répond à lit. *õ*, skr. *ât* : il y a donc eu une dentale finale dans v. sl. *a*. Or, en face de v. sl. *ašte*, on a tout à la fois v. serbe *aće*, v. pol. *jacy* (dans *co jacy* « quoi que ce soit ») et v. serbe *ače*, v. pol. *acz*, v. tch. *ač*, v. slovène (feuilles de Freising) *ecce*, *eche* (cf. Vondrák, *Vergl. Gramm. d. sl. Spr.*, II, 491 et suiv.); le v. russe *ače* est ambigu. La forme v. sl. *ašte*, v. s. *ače*, v. pol. *jacy* représenterait le traitement de l'ancien groupe **at-če*, et v. s. *ače*, v. pol. *acz*, v. tch. *ač* représenteraient sl. *a*, avec le traitement ordinaire, suivi de la particule ** če*; les deux groupes de formes s'expliquent ainsi l'un et l'autre sans aucune difficulté. L'explication de v. sl. *ašte*, etc. par **ât, ed*, c'est-à-dire sl. **at* (comme ci-dessus), plus le correspondant du skr. *yát*, qu'admet M. Berneker, *Et. Wört.*, p. 34, n'explique pas la coexistence de v. serbe *ače* et *ać'e* et des formes correspondantes des autres langues, ni l'emploi indéfini de *ašte* en vieux slave, de *jacy* en vieux polonais. D'ailleurs, devant *j-* initial d'un mot suivant, ce n'est pas ce **at-je* qu'on attendrait en slave, c'est **ad-je*; car *-s* final apparaît comme *-z* devant toute sonore (voyelle, consonne et sonante) commençant un mot suivant dans *is*, *iz*; *bes*, *bez*. — La particule **če* dont il est fait état ici répondrait à skr. *ca*, lat. *que*, gr. τε, qui ont une valeur indéfinie et servent à généraliser : lat. *quis-que*, etc.

Si l'explication proposée est correcte, il en résulte qu'il faut ajouter une troisième origine, à savoir **-tč-* (ou **-sč-*), à la correspondance v. sl. *št* = serbe *ć'* = russe *č* = occid. *c*, qui est

connue par les types de v. sl. *svěšta* (*-št-* représentant **-tj-*) et de v. sl. *nošti* (*-šti* représentant **-kti*). Ce traitement ne s'observerait du reste que là où le *č* commence une particule et suit un mot autonome, terminé par dentale, avec lequel cette particule est liée. Par suite, on n'a chance de l'observer que dans un très petit nombre de cas.

A. Meillet.

LA PRÉPOSITION *IS*, *IZ* EN SLAVE.

Dans les textes vieux slaves, la préposition *is*, *iz* est constamment écrite sans jer final, conformément à l'étymologie (cf. lit. *iš*); il importe de le bien établir; car, dans les ouvrages de linguistique, on orthographie encore souvent *izŭ*, et l'on raisonne même comme si le jer avait une réalité.

Dans un manuscrit de l'Évangile, le Marianus, on signale cependant une exception : L. XVIII, 21, on lit *izĭ junosti moeję*. Ceci n'indique pas que le jer soit ancien.

1° C'est une innovation de copiste. Les autres manuscrits, Zographensis, Assemanianus, Sava, ont *otŭ*; c'est l'ancien texte, qui concorde avec ce que porte le Marianus lui-même dans les passages parallèles, Mt. XIX, 20 et Mc X, 20.

2° *izĭ* figure à la fin d'une ligne et, si le scribe a noté ce *ĭ*, qui pour lui ne se prononçait pas, c'est afin d'avertir le lecteur que la prononciation du *z* était molle, devant le mot *junosti* qui apparaît seulement au début de la ligne suivante.

De même *vŭz* était anciennement sans jer final, et ce qui montre que l'absence de jer est conforme à la réalité, c'est que, en serbe où *vŭnŭ* aboutit à *văn* tout comme *vĭsĭ* à *văs*, la préposition *vŭz* donne *uz* : s'il y avait eu un jer final, le *ŭ* de *vŭz* aurait été fort, et le résultat serait **vaz*.

A. Meillet.

SUR
UN FLOTTEMENT PHONÉTIQUE
EN PERSE.

Il est bien connu que, durant toute l'histoire du perse, on observe un flottement entre *št* et *st* là où l'iranien commun avait *št* (voir Hübschmann, *Persische Studien*, p. 236 et suiv.; Salemann, *Grundr. d. iran. Phil.*, I, 1, p. 262). Ce flottement existait dès l'époque achéménide : on lit sur l'inscription de Behistoun *(h)ufraštam* et *(h)ufrastam*, et aussi *rāstām* (voir A. Meillet, *Gramm. du v. perse*, p. 63). On en ignore les conditions; on voit seulement qu'il est antérieur aux plus anciens monuments et que les exemples en apparaissent à des moments divers.

On ne remarque pas assez qu'il y a en perse flottement entre *š* et *s* dans un autre cas, à savoir dans le type où *š* de l'Avesta répond à skr. *kṣ*. On a trois exemples clairs de *s*, cités déjà par Hübschmann et par M. Salemann, aux endroits indiqués ci-dessus; les trois exemples se rencontrent seulement en pehlvi ou en persan; mais l'absence d'attestation en vieux perse tient sans doute à ce que les mots qui offrent le phénomène n'ont pas été employés dans les inscriptions achéménides. Ces exemples sont les suivants :

pehlvi *suy* (noté 𐭮𐭥, *swy*, en pehlvi des livres), dont on a le dérivé *swyg* (donc *suyag*) «affamé» en pehlvi manichéen; cf. zd *šuδəm* (acc. sg.), skr. *kṣudh-*;

persan *xirs* «ours», cf. zd *arəšō*, skr. *ṛ́kṣaḥ*. Le rapprochement du persan *xirs* avec le doublet ἄρκος de ἄρκτος, auquel on a souvent pensé, se trouve être sans valeur, étant donné que *xirs* (au lieu de **xirš*) prend place dans une série de particularités perses.

persan *kus* «vulve», cf. skr. *kukṣíḥ* «ventre, uterus» (et lit. *kūβỹs* «vulve»).

L'ancien *š* de l'iranien commun subsiste du reste dans la plupart des cas : *kaš* «aisselle», *šaš* «six», etc.

Des trois cas cités il ne faut pas rapprocher certains exemples, dont la nature est tout autre :

pehlvi *makas*, persan *magas* « mouche », dont le rapport avec zd *maxši*, skr. *mákṣā* ne se laisse pas déterminer, mais qui ne peut d'aucune manière s'expliquer par un ancien **maxš-*.

v. perse *pasā*, persan *pas* « après », en face de zd *pasča*, skr. *paçcá*, a peut-être le traitement normal du groupe *-sk-* devant une ancienne voyelle prépalatale.

persan *kas* « quelqu'un » est tenu d'ordinaire pour le représentant de v. perse *kaščiy*, cf. zd *kasčit*; l'emploi des anciennes formes iraniennes, qui concorde avec ce que l'on sait de l'emploi de ce type d'indéfinis dans les langues indo-européennes, n'est guère en faveur de cette explication, qu'il est d'ailleurs malaisé de remplacer par une meilleure. Si l'on s'y tient, on voit que *s* représenterait ici *šč*; ceci rendrait douteuse l'antiquité indo-iranienne de *pasā* en vieux perse et montrerait que, sauf des influences analogiques, *-šč-* tend à passer à *s* en vieux perse, au moins sporadiquement.

Le passage sporadique de *š* issu de **xš* en perse ne peut être mis exactement en parallèle avec le passage, aussi sporadique, de *št* à *st*. Les deux phénomènes ont en commun de n'être pas constants et de porter sur un même phonème *š*. Mais les conditions sont très différentes, et dans le cas de *št* devenant *st*, c'est la dentale qui intervient; en effet, *sk* tend inversement vers *šk* en perse, persan *šikastan*, *arašk*, etc. (voir Hübschmann, *loc. cit.*, p. 219 et suiv.; Salemann, *loc. cit.*, p. 263). Dans le cas d'un correspondant perse de skr. *kṣ*, zd *š*, il faut supposer que la prépalatale, qui n'est pas représentée dans l'Avesta et qui ne l'est pas non plus d'ordinaire en perse, a cependant agi sur la sifflante suivante; car, là où l'on a zd *xš*, c'est-à-dire là où il y avait une postpalatale *k* conservée en indo-iranien, *š* est constant : v. p. *xšaçam*, persan *baxšīdan*, etc.

Un autre flottement curieux portant aussi sur iran. *š* et *s*, mais dans des conditions tout autres, s'observe dans le cas de *-sr-* : l'iran. **asru-* « larme » est représenté en persan, d'une part, par *ars* avec *s*, mais aussi, d'autre part, muni de l'élargissement *-ka-*, par *ašk* (de **ásruka-* devenu **ášuka-*), avec *š*; de même l'ancien **x^{v}asrū-* « mère du mari » est représenté en persan par *xusrū* (*xosū xusū*), avec *s*, mais aussi par *x^{v}aš* et *xušū* avec *š* (voir Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 15). M. Gauthiot fait remarquer que le maintien de *sr* est une particularité perse, tandis que le traitement *š* de ce groupe est très répandu en iranien (cf. ces *Mémoires*, XX, p. 5).

Les faits considérés ici ont un trait commun : il s'agit d'un flottement entre *š* et *s*. Le flottement se conçoit quand on note, comme le fait M. Gauthiot, que, sauf dans quelques groupes de consonnes, *s* et *z* n'existent pas en perse. La prononciation des phonèmes prend toute sa précision quand il existe des oppositions; des nuances très fines sont alors articulées et entendues par les sujets parlants ; au contraire, là où il n'y a pas d'oppositions, la prononciation est souvent flottante et peu précise. En particulier en perse, la distinction des sifflantes et des chuintantes est instable; et l'ancien *j* est normalement représenté par *z*, ainsi dans *zadan*, *rōz*, etc.

A. MEILLET.

À PROPOS
DE LATIN *FORMĪCA*.

On ne peut expliquer le rapport entre lat. *formīca* et les autres noms indo-européens de la « fourmi » qu'en tenant *f* pour une altération de *m*, obtenue au moyen d'une dissimilation; c'est ce qu'a bien vu M. Grammont, *Dissimilation consonantique*, p. 177, et ce qu'admettent après lui M. Brugmann, *Grundr.*, I², p. 369; M. Walde, *Lat. etym. Wört.*², p. 308, et, dans un article détaillé, M. N. van Wijk, *I. F.*, XXXIII, p. 367 et suiv.

De ce fait, qui peut être tenu pour certain, il résulte une conséquence importante : *m*, en se dissimilant, ne donne pas normalement une sourde, mais une sonore; la dissimilation, qui est ancienne, a donc été de *m* en une sorte de *b* spirant, ce *b* spirant ne pouvant être que le représentant italique de i.-e. **bh*. C'est donc par l'intermédiaire *b* que i.-e. **bh* a passé à italique *f*. En grec, au contraire, l'occlusive i.-e. **bh* a donné une occlusive sourde φ, c'est-à-dire *ph* (noté parfois *πh* sur des inscriptions archaïques, et *π* dans de vieilles inscriptions crétoises). La sourde φ de gr. φέρω et la sourde *f* de lat. *ferō* résultent donc de deux procès distincts, et le fait que les sonores aspirées indo-européennes sont représentées par des sourdes à la fois en grec et en italique n'apporte aucun appui à l'hypothèse d'une parenté particulière de ces deux dialectes; c'est à tort que le fait a été souvent invoqué (voir en dernier lieu, d'une part, A. Meillet, *Dialectes indo-européens*, p. 75 et suiv.; de l'autre, Hirt, *Handbuch d. gr. Laut- und Formenlehre*², p. 26 et suiv.).

D'une manière générale, aucun des faits utilisés pour prouver une parenté particulière du grec et du latin n'est probant. Par exemple, le grec et le latin s'accordent à limiter la place du ton par rapport à la fin de mot; mais ce fait général n'a rien de significatif, comme l'a montré M. Gauthiot, *Fin de mot*, p. 213 et suiv.; et la limitation grecque est tout autre que la limitation latine, puisque la quantité de l'élément vocalique pénultième, qui domine tout en latin, n'est pas considérée en grec.

A. Meillet.

LE
PRÉSENT PEHLVI *PATĪRĒM*.

Avec le préverbe vieux perse *pati-*, le verbe qui est en persan *giriftan*, *gīram*, a en persan la forme : *paδiriftan*, *paδīram*. Le pehlvi manichéen offre ici des formes curieuses.

Les textes du type septentrional (fragments 47, 48, 177, 18, de M. F. W. K. Müller) offrent *pdgryft*, *padgrift* «il a saisi» (mais aussi *pdyryft*, *padīrift*), en face du présent *padīrēm*, tandis que les textes de type proprement perse ont *pdyryft*, *padīrift* (fr. 477) au prétérit, comme *padīrēm* au présent.

Ceci suggère que la forme *padīr-* se serait fixée au présent. L'hypothèse de Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 38, que pehlvi *patīrēm* serait dû à l'influence de l'adverbe *patīrak*, est évidemment peu satisfaisante. Assurément **pati-graftanai* ne pouvait donner que **pad-graftan*; mais puisque v. p. *grbāyati* a donné pehlvi *gīrēt*, **pati-gṛbāyati* pouvait donner **patiγīrēt*, *patīrēt*, par élimination très ancienne du *g* intervocalique devenu une spirante, entre les deux *i* : en pareil cas, le *γ* est une prépalatale presque identique à yod et tout à fait instable entre deux *i*. Du présent, *patīr-* a passé aisément à l'infinitif; mais la persistance de *patgriftan* en pehlvi septentrional montre que c'est un fait secondaire.

A. Meillet.

LE
TYPE THÉMATIQUE À REDOUBLEMENT
EN INDO-EUROPÉEN.

La valeur du type thématique à redoublement en indo-européen est mal définie.

En ce qui concerne les présents de ce type, les manuels se bornent à leur attribuer une valeur « intensive » par opposition aux présents non redoublés. C'est là une distinction assez vague. Le sanskrit, il est vrai, ne fournit sur ce point aucun renseignement précis. Si l'on examine l'usage de cette langue, il est malaisé d'y découvrir au présent redoublé une valeur particulière; *hánti* et *jighnati* (*jighnate*) n'ont pas entre eux plus de différence de sens appréciable que *bhárati* et *bíbharti*. Dans le Rg-Veda, tous ces types de présent paraissent s'employer indifféremment les uns pour les autres.

Mais il y a des langues qui sont à cet égard plus instructives que le sanskrit. Et tout d'abord le grec. Il importe toutefois de distinguer le présent thématique du présent athématique. Pas plus qu'en sanskrit, ce dernier n'a en grec de valeur spéciale. Aussi bien, aucun des présents redoublés athématiques grecs n'ayant à côté de lui, au moins à date ancienne, de présent thématique correspondant, toute démonstration d'une nuance de sens spéciale est impossible. Sous la forme thématique au contraire les présents redoublés du grec semblent exprimer, soit par eux-mêmes, soit par opposition à des présents non redoublés, une valeur sémantique qui n'est pas précisément « intensive ».

La liste des présents en question est fort courte et tient en deux lignes : *τίκτω*, *γίγνομαι*, *πίπτω*, *ἵζω*, *ἐνίσπω*, *νίσσομαι*, *ἴσχω*, *μίμνω*, auxquels il faut joindre *ἰάχω* et *ἰάλλω* (ce dernier pourvu en outre d'un suffixe -*y*/$_o$-). La plupart de ces présents sont spéciaux au grec; trois d'entre eux seulement ont en grec même un présent non redoublé correspondant (*νέομαι*, *ἔχω*,

μένω). Mais tous ont comme caractéristique d'insister sur le point de départ, ou plus rarement sur le résultat, de l'acte qu'ils signifient; ils ont un caractère «ponctuel», ils sont ce qu'on appellera ici «perfectifs», sans d'ailleurs vouloir établir de comparaison directe avec la grammaire slave, où l'opposition du perfectif et de l'imperfectif se complique, comme l'on sait, de l'opposition du déterminé et de l'indéterminé (cf. Leskien, *Gramm. der altbulg. Spr.*, p. 216-217).

Ainsi, en grec, *τίκτω* veut dire «je mets au monde» et *γίγνομαι* «je viens au monde». On notera qu'en vieux-slave, le verbe *roditi*, équivalent de *τίκτειν*, est précisément perfectif; et que *γίγνομαι* a pris en grec le sens de «je deviens». Or, le «devenir» est une idée perfective; au point que parfois les verbes qui expriment cette idée ont été employés pour rendre le futur (comme *wairþan* futur de *wisan* en gotique, et *τέλομαι* traduisant *ἔσομαι* en crétois); et qu'inversement le présent perfectif de la racine **bheuə-* a passé de «je suis» au sens de «je deviens» (lat. *fiō*, irl. *bíu*; cf. *R. Celt.*, XXXII, p. 352).

En face du latin *petō* «je me dirige vers», le grec *πίπτω* «je tombe sur» est nettement perfectif; que l'on compare *campum petit amnis* «le fleuve se dirige vers la plaine» (Virg., *Georg.*, III, 522) à *πίπτει ἔραζε* «il tombe à terre» (Homère, P 633). A propos de *ἰάχω* et de *ἰάλλω*, il suffira de faire remarquer que les idées de «crier (pousser un cri)» et de «frapper (donner un coup)» sont de celles qui s'expriment volontiers par des perfectifs.

Il n'est pas sûr que *ἵζω* et *ἐνίσπω* soient des présents redoublés du type étudié ici. Sur *ἵζω*, on pourra consulter Brugmann-Thumb, *Gr. Gr.*, p. 332, et Boisacq, *Dictionn. Etym.*, p. 217, n. 2; à supposer que ce verbe soit morphologiquement l'équivalent du latin *sīdō*, il peut servir comme ce dernier (voir ci-dessous) à prouver la valeur perfective du présent thématique à redoublement. D'autre part, si l'interprétation de *ἐνίσπω* comme un présent est exacte, il est important de signaler que dans l'usage ce présent a été considéré comme l'aoriste de *ἐννέπω*; ainsi, le type à redoublement sert d'aoriste au type non redoublé, ce qui est tout à fait en faveur de l'hypothèse présentée ici.

Restent les trois couples *νέομαι* et *νίσσομαι*, *ἔχω* et *ἴσχω*, *μένω* et *μίμνω*. Le premier est peu net par suite d'une circonstance spéciale : *νέομαι* et *νίσσομαι* se trouvent assez souvent employés l'un et l'autre chez Homère avec la valeur de futurs. Pour *νίσσομαι*, cela va de soi, d'après les considérations qui précèdent; pour *νέομαι*, cela s'explique par le sens même, les verbes qui signifient «aller» et «venir» étant dans toutes les langues employés au présent pour exprimer le futur (cf. Magnien, *Les Formes du futur grec*, p. 315). Il résulte de cela que les deux verbes ont été

exposés à échanger fréquemment leurs sens. Cependant, dans un vers comme :

κ 42 οἰκάδε νισσόμεθα κενεὰς σὺν χεῖρας ἔχοντες
nous rentrerons chez nous les mains vides

le verbe *νίσσομαι* a remarquablement la valeur résultative qui en gotique, par exemple, caractérise le perfectif *ganisan*; et, d'autre part, *νέομαι* signifie plutôt d'ordinaire «je m'en retourne, je m'en vais» :

μ 188 ἀλλ'ὄγε τερψάμενος νεῖται καὶ πλείονα εἰδώς
(celui qui s'arrête auprès de nous) [ce sont les Sirènes qui parlent] s'en retourne réjoui et plus savant

ν 61 αὐτὰρ ἐγὼ νέομαι
quant à moi, je m'en vais

ξ 152 νεῖται Ὀδυσσεύς
Ulysse est en route pour revenir.

On peut ajouter qu'après *ἄρχειν*, c'est *νέεσθαι* qui est employé (*ἦρχε νέεσθαι*, B 84); or dans ce cas on attend justement l'infinitif de l'imperfectif, comme c'est le cas en gotique après *duginnan* (Streitberg, *Got. Elementarbuch*, § 298, 3), en vieux-slave après *načęti* (Meillet, *Etudes sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux-slave*, I, p. 79), et en latin après *coepi* (Barbelenet, *L'Aspect verbal en latin ancien*, p. 130).

Le présent *ἴσχω* a, en général, à peu près les mêmes sens que *ἔχω*; toutefois il insiste particulièrement sur le point de départ de l'action, si bien que là où *ἔχειν* signifie «tenir», *ἴσχειν* pourra se traduire par «retenir». C'est *ἴσχω* qu'Homère emploie en parlant de Calypso qui «retient» par force Ulysse et l'empêche de rentrer dans sa patrie (*δ* 558, *ε* 15, *ρ* 144); en parlant aussi des dieux qui «retiennent» Achille pour l'empêcher d'aller se battre (E 139). Dans le passage E 90, *ἴσχει* est apparié à *ἰσχανόωσιν*, dont la valeur inchoative est renforcée par le suffixe; on peut traduire *οὐκ ἴσχει* par «ne réussit pas, ne suffit pas à retenir». En parlant du respect, Homère dit *σέβας μ'ἔχει* (*γ* 123); mais en parlant de la crainte, *δέος μ'ἴσχει* (E 812, 817, N 224); il y a une nuance. Plus nette encore, et tout à fait conforme à ce qu'on doit attendre, est l'opposition que présentent les deux passages Δ 302 et O 456 où les deux verbes ont le même régime direct, *ἵππους*. Dans le premier, *ἔχειν ἵππους* veut dire tenir à la bride des chevaux au repos; dans le second, *ἴσχειν ἵππους* retenir des chevaux emportés.

Une opposition plus complète encore est fournie par *μένω* et *μίμνω*. Chez Homère, ces deux verbes ne confondent pas leurs

emplois et ne sauraient en général être mis à la place l'un de l'autre. Le principe de l'opposition est bien celui qui justifie l'hypothèse présentée ici : *μένω* signifie essentiellement «je suis en état d'arrêt ou d'attente», *μίμνω* «je me mets à rester, je m'arrête». Appliqués au combat, les deux verbes signifient, l'un «résister, tenir bon», l'autre «affronter l'ennemi, s'apprêter à la parade ou à la riposte»; ainsi :

P 721 *μίμνομεν ὀξὺν Ἄρηα παρ' ἀλλήλοισι μένοντες.*

La différence des deux sens apparaît clairement dans les phrases suivantes :

β 369 *ἀλλὰ μέν' αὖθ' ἐπὶ σοῖσι καθήμενος*
(Pénélope engage Télémaque à demeurer d'une façon durable à Ithaque)

κ 271 Εὐρύλοχ' ἦτοι μὲν σὺ μέν' αὐτοῦ τῷδ' ἐνὶ χώρῳ
ἔσθων καὶ πίνων
(il s'agit encore ici de demeurer longtemps au même endroit, à manger et à boire)

Z 431 *ἀλλ' ἄγε νῦν ἐλέαιρε καὶ αὐτοῦ μίμν' ἐπὶ πύργῳ*
(C'est Andromaque qui parle à Hector : «Arrête-toi ici sur la tour, ne va pas plus loin»)

X 38 Ἕκτορ μή μοι μίμνε, φίλον τέκος, ἄνερα τοῦτον
(Ne va pas affronter cet homme-là).

De même :

N 37 *. . . ὄφρ' ἔμπεδον αὖθι μένοιεν*
νοστήσαντα ἄνακτα

P 434 *ἀλλ' ὥστε στήλη μένει ἔμπεδον. . .*
ὡς μένον. . .

mais

μ 161 *. . . ὄφρ' ἔμπεδον αὐτόθι μίμνω*
(C'est Ulysse qui demande à ses compagnons de l'attacher au mât; le fait essentiel n'est pas d'y rester attaché, immobile comme dans les deux exemples précédents, mais bien d'y être attaché, afin de ne pouvoir s'en échapper).

La valeur toute spéciale du verbe *μίμνειν* permet au grec d'exprimer des nuances subtiles qui d'ordinaire échappent dans la traduction, ainsi :

O 620 (πέτρη) ἥτε μένει λιγέων ἀνέμων λαιψηρὰ κέλευθα
(la pierre inanimée subit l'effort du vent)

M 133 (δρύες) αἵτ' ἄνεμον μίμνουσι καὶ ὕετον ἤματα πάντα
(l'arbre brave l'effort de la tempête; le verbe fait image).

De même :

κ 489 *μηκέτι νῦν ἀέκοντες ἐμῷ ἐνὶ μίμνετε οἴκῳ*
(« ne restez pas à contre-cœur » ; *μίμνετε* dit plus que ne ferait *μένετε*)

λ 210 *μῆτερ ἐμή, τί νύ μ' οὐ μίμνεις ἐλέειν μεμαῶτα;*
(« pourquoi te dérobes-tu à mes embrassements ? », dit Ulysse à sa mère dans sa visite aux lieux infernaux)

ζ 245 *. . . καὶ οἱ ἄδοι αὐτόθι μίμνειν*
(C'est Nausicaa qui parle d'Ulysse : « Puisse-t-il trouver plaisir à s'arrêter ici, à ne pas repartir tout de suite ! » L'expression est infiniment plus discrète que si la jeune fille eût employé *μένειν*. C'est une nuance de plus dans cet exquis épisode, qui est tout en nuances).

On pourrait sans doute trouver dans les écrivains postérieurs à Homère bien des exemples analogues. Le suivant, tiré d'Euripide (*Médée*, 355), prouve que le sentiment de la nuance perfective dans le cas de *μίμνω*, *μένω* s'est maintenu assez tard dans la langue. Lorsque Créon dit à Médée :

νῦν δ' εἰ μένειν δεῖ, μίμν' ἐφ' ἡμέραν μίαν

l'opposition des deux verbes et justement encore celle d'imperfectif à perfectif.

Deux autres langues indo-européennes confirment la conclusion à laquelle conduit le grec. En latin, où le type thématique à redoublement est assez peu représenté, le sens des deux verbes suivants de ce type, *sistō* et *sīdō*, est parfaitement clair : *sistō* veut dire « je m'arrête » par opposition à *stō* « je suis arrêté » ; *sīdō* veut dire « je m'assieds », d'où « je me fixe, je m'arrête » par opposition à *sedeō* « je suis assis ». Le présent *gignō* « je mets au monde » n'enseigne rien de plus que son correspondant grec *γίγνομαι* ; il se joint aux deux précédents pour constituer une petite catégorie de présents thématiques redoublés à nuance perfective en latin.

En irlandais, le type thématique à redoublement n'est plus représenté d'une façon claire au présent ; mais ce type a fourni à certains verbes leur futur et a même été le point de départ principal des futurs dits à redoublement. Parmi les futurs à redoublement les plus anciens figurent *-céla* (de **kiklā-*, *celim* « je cache ») et *-géra* (de **gigrā-*, *garim* « j'appelle »). Or, M. Thurneysen a montré dans son *Handbuch*, p. 385 et suiv., que le redoublement du futur redoublé en *-ā-* ne pouvait pas s'expliquer comme une simple création analogique d'après le modèle du futur redoublé sigmatique et que, par exemple, le redoublement des futurs *-céla* et *-géra* devait être ancien. Dès lors, on peut admettre que l'ana-

logie, si elle s'est produite, a bien plutôt consisté à donner à ces futurs redoublés le suffixe *-ā-* caractéristique de certains subjonctifs, sur le modèle du futur sigmatique formé du subjonctif sigmatique par redoublement. On aurait eu à l'origine en celtique à côté du présent **kel-$^{e}/_{o}$-* et du subjonctif **kel-ā-* un thème redoublé **ki-kl-$^{e}/_{o}$-*, qui aurait servi à exprimer le futur et serait ultérieurement devenu **ki-kl-ā-* avec le suffixe du subjonctif, sur le modèle des futur et subjonctif sigmatiques. Cela fournit une donnée nouvelle pour comprendre la formation si complexe du futur irlandais; cela confirme en même temps l'ancienneté de la valeur perfective dans le type thématique à redoublement. L'irlandais est d'accord à ce point de vue avec les langues comme le gotique et le vieux-slave, où le présent perfectif sert à l'expression du futur.

Il y a lieu de rechercher dans quelle mesure la valeur perfective du présent thématique à redoublement remonte à l'indo-européen. On a vu plus haut que le sanskrit ne fournit aucune indication à cet égard. Mais c'est peut-être que le sanskrit a conservé mieux que les autres langues le type athématique à redoublement. Bien qu'*ábibhran* et *bíbharamāṇaḥ* soient védiques (*R. V.*, X, 28, 8 et 31, 6), c'est en général sous la forme athématique que le présent redoublé de la racine *bhar-* est attesté en sanskrit. La même chose est vraie de la plupart des racines. Peut-être la valeur spéciale du présent thématique à redoublement serait-elle due à la fois à la présence du redoublement et de la forme thématique. Dans le type en *-sk$^{e}/_{o}$-*, qui exprime en grec une nuance d'aspect, on observe dans cette langue une tendance à employer le redoublement : *βιβρώσκω*, *γιγνώσκω*, *διδράσκω*, etc. (cf. *Mélanges d'Indianisme offerts à Sylvain Lévi*, p. 177).

Or, cette conclusion reçoit une confirmation intéressante, si à l'examen des présents redoublés on joint celui des aoristes redoublés. Et cette fois le sanskrit est particulièrement instructif. Pas plus en sanskrit que dans les autres langues, il n'existe d'aoriste athématique à redoublement; les thèmes de *dádāti*, *dádhāti*, *jígāti* sont uniquement des thèmes de présent; l'aoriste correspondant est de type *ádāt*, *ádhāt*, *ágāt* sans redoublement. Cela suppose que dans ce cas la racine en elle-même avait la valeur aoristique, sans addition d'autre élément morphologique. Au contraire dans le type thématique, le sanskrit possède normalement un aoriste redoublé; et l'on sait quelle valeur toute spéciale il a donnée à cet aoriste : il l'a rattaché à la conjugaison causative. Ainsi, véd. *abābhudat* et *siṣvapat* sont les aoristes de *bodháyati* et de *svāpáyati*. Whitney remarque, *A Sanskrit Grammar*, § 856, qu'aucun rapport morphologique n'existe entre l'aoriste redoublé thématique et le causatif en *-áya-*; il n'en est que plus

intéressant de constater le rapport sémantique que la langue a établi entre eux. Ce rapport s'explique par la valeur de l'aoriste redoublé thématique, qui est un perfectif de nuance résultative. Ainsi : *ká idáṃ no abūbhudat* «qui donc nous a éveillés? (a fait que nous soyons éveillés)» *R. V.*, 1, 161, 13; *tváṃ vṛtrám... váj reṇa siṣvapo varāhum* «tu as endormi le sanglier Vṛtra avec la foudre (tu as fait qu'il soit endormi)» *R. V.*, 1, 121, 11.

Le grec possède aussi un certain nombre d'aoristes redoublés thématiques, du type *πεφνεῖν*, *εἰπεῖν*, *πεφιδέσθαι*, etc. La *Griechische Grammatik* de Brugmann-Thumb remarque, p. 645, qu'ils sont «morphologiquement en étroit rapport avec le parfait». Mais pas seulement morphologiquement; car leur emploi, bien qu'essentiellement aoristique, comporte souvent une nuance de sens résultative. Certains d'entre eux, par exemple, sont quant au sens très voisins des aoristes de causatifs sanskrits, dont il vient d'être question. Ainsi *πεπιθεῖν* signifie «faire que quelqu'un soit persuadé, arriver à convaincre» (Homère, A 100, I 112, 184), et *πεπυθέσθαι* «arriver à savoir, finir par savoir» (Homère, Z 50, K 381, A 135). Enfin, il ne faut pas oublier qu'en latin, certains de ces aoristes redoublés ont été admis dans la catégorie du perfectum, sous forme de parfaits, comme *pepulī*, *tetigī*.

Ainsi, on peut admettre que le type thématique à redoublement avait dès l'indo-européen une valeur perfective. C'est cette valeur qui explique que l'aoriste de ce type (avec redoublement *e*) serve en sanskrit d'aoriste au causatif. En grec, en italique et en celtique, le même type (avec redoublement *i*) a fourni quelques présents dans des racines qui se prêtaient particulièrement à l'expression d'une nuance perfective. Mais ce développement est resté assez limité, sans doute parce que les langues en question ont laissé s'effacer l'aspect perfectif et ont cessé de lui donner une expression grammaticale régulière. C'est un exemple de plus de ces tendances anciennes qui se maintiennent au cours de l'histoire des langues, mais qui, lorsque les circonstances ne leur sont pas favorables, n'aboutissent qu'à des créations chétives et peu vivantes.

J. Vendryes.

SUR

DE NOUVELLES INSCRIPTIONS ARCADIENNES.

M. Plassart vient d'éditer et d'étudier, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, XXXVIII (1914), p. 101 et suiv. et p. 447 et suiv. (avec M. Blum), et XXXIX (1915), p. 53 et suiv., des inscriptions arcadiennes très intéressantes au point de vue du dialecte; surtout l'inscription d'Orchomène relative aux frontières, qu'il date de 369 av. J.-C., apporte un grand nombre de nouveautés remarquables. L'éditeur a déjà signalé la plupart de ces nouveautés, de telle manière qu'il n'y a pas lieu de reprendre son exposé et qu'il suffit d'y renvoyer le lecteur. Mais il ne sera pas inutile d'en examiner quelques-unes de plus près.

1° *Le datif duel.*

La plus frappante des nouveautés qu'apporte la nouvelle inscription est une forme de datif duel qui, comme le dit M. Plassart, ne s'était rencontrée jusqu'ici dans aucun texte grec : *μεσουν*, *διδυμοιυν*, *κραναιυν*. Par les locatifs gāthiques *aŋhro*, *zastayō*, que confirme l'adverbe lituanien *pusiaũ* «au milieu», on savait que le locatif duel indo-européen avait pour caractéristique une forme terminée par **-u*. On avait pensé depuis longtemps que les formes homériques en *-οιιν*, attiques en *-οιν*, supposent un ancien *-οιϝιν* (voir Cuny, *Nombre duel en grec*, p. 28 et suiv.). Mais le *ϝ* n'était pas attesté et n'avait guère chance de l'être. Voici que la nouvelle inscription arcadienne apporte mieux encore : l'*-u* final de la désinence indo-européenne qu'on connaissait par des langues autres que le grec.

Il s'agit bien de *-u* final. On sait en effet — et la chose sera mise en évidence dans un prochain article — que la nasale finale indo-européenne figure sans valeur sémantique propre dans un assez grand nombre de formes grammaticales, et que les formes du duel sont précisément de celles où elle joue le plus souvent ce

rôle : dat.-abl. instr. duel skr. *-bhyām*, en regard de iran. *-byā*; 3e personne du duel secondaire actif skr. *-tām*, gr. *-τᾱ̃ν*, en face de sl. *-ta*; etc. D'ailleurs, en grec même, à côté de *-οιν*, on trouve *-οι* en attique et en argien (voir Cuny, *l. c.*, p. 35).

On est donc tenté d'identifier purement et simplement arc. *μεσουν* « au milieu de, entre » à v. sl. *mežu*, qui a exactement le même sens (cf. lit. *pusiaũ* pour le sens). L'identification n'est pas certaine parce que gr. *-ου-*, qui peut reposer sur **-ou-*, peut tout aussi bien reposer sur **-oyn-*; cf. le type gāth. *zastayō* et skr. *d(u)vāyoḥ*.

Hors du grec, la désinence offre partout une diphtongue : skr. *-oḥ*, av. *-ō*, v. sl. *-u*, lit. *-aũ*. Mais une diphtongue de cette sorte alterne avec une forme à vocalisme zéro; c'est ainsi que le datif singulier a en grec *-ι* en face de skr. *-e*, v. sl. *-i*, v. lat. *-ei*, osq. *-ei*, et que la désinence indo-européenne du génitif ablatif singulier est **-es*, **-os* ou **-s*. Les formes arcadiennes *διδυμοιυν* et *κραναιυν* révèlent le degré zéro du vocalisme de la désinence qui n'est attesté nulle part ailleurs, et qu'on supposait seulement dans le *-(F)ι(ν)* de la désinence grecque ionienne-attique et occidentale.

Le *-οι-* de *διδυμοιυν* et le *-αι-* de *κραναιυν*, qui a sans doute été fait sur le modèle du type en *-οιυν*, sont énigmatiques. Il est assez aisé d'en proposer des explications; mais, comme on en peut imaginer plusieurs, aucune ne saurait passer pour certaine. L'arcadien a pu connaître **-οιFι(ν)* à côté du représentant de **-oyu(n)*; on lit [ελλαν]οδικοντοιν sur un bronze arcadien trouvé à Olympie et qui date de 364 av. J.-C. Le datif pluriel en *-οις* a pu avoir une influence : l'article qui se trouve près de *-οιυν*, *-αιυν* est *τοις*. Enfin on peut partir de **-oiyu(n)*; cf. le cas de gr. *δοιός* en regard de skr. *dvayáḥ*.

Le contraste entre les deux constructions qu'offre l'inscription éditée par M. Plassart, *απυ τωινυ ιμεσος πελειαν* et *απυ τωινυ ιμεσουν τοις διδυμοιυν*, est instructif. Avec un complément au génitif pluriel, on a une forme d'adverbe *ιμεσος*, où *-μεσος* est fixé sous la forme du nominatif masculin singulier, comme *uersus*, *prōrsus* l'ont été en latin, *ἀναμίξ* en grec, etc. (voir des exemples chez Brugmann, *Grundriss*, II², 2, p. 677 et suiv.). Avec un complément au duel, on a l'adverbe sous la forme du duel; le sens est « sur les deux limites ». L'arcadien enseigne ici quel a été originairement l'usage des locutions prépositionnelles au locatif duel comme v. sl. *mežu* et *sr̀du*, *po sr̀du*. Le vieux slave a *po sr̀du* dans le Suprasliensis et le composé *sr̀dudvorĭje* « cour » dans le même manuscrit; il a aussi *po sr̀dl̀* dans l'Évangile et le Psautier; mais chaque texte n'a que l'une des deux formes. Les dia-

lectes slaves du Sud n'ont gardé que les formes du duel : v. sl. *mežду*, bulg. между, serbe *mèđu*; mais les dialectes occidentaux ont le représentant du locatif singulier : v. pol. *miedzy* (pol. mod. *między*), tch. *mezi*, et de même le russe dans межи-дѣлье, etc.; le slave n'enseigne donc rien sur la répartition. Le védique ne connaît que le singulier *mádhye* (même avec complément au duel), et de même l'Avesta : zd *maiδyōi*, gāth. *maidyōi-* (dans des composés). Jusqu'à présent, l'inscription arcadienne qui vient d'être publiée est seule à révéler un usage dont l'antiquité est manifeste.

L'article a la forme du masculin pluriel dans τοις κραναιυν (près d'un féminin) et τοις διδυμοιυν, comme le note M. Plassart. Il n'est pas exceptionnel que, en grec, l'article ait une forme distincte de celle des substantifs et adjectifs; en arcadien même, le datif singulier masculin-neutre est τωι, αυτωι dans l'article et le démonstratif, tandis qu'il est en -οι dans les substantifs et adjectifs. En lesbien, le datif pluriel de l'article est τοις, tandis que les autres noms ont la finale -οισι. C'est du démonstratif qu'est partie la forme en -οιυ(ν); elle faisait de l'article un dissyllabe; or, précisément le contraste de τοῖς et de λύκοισι en lesbien montre que l'on visait à donner à l'article la forme monosyllabique que comporte son emploi. — Le fait que le duel de l'article n'avait plus à Orchomène une forme de cas oblique distincte de celle du pluriel montre du reste que le duel était en voie de disparition dès le IVe siècle en Arcadie comme en Attique.

L'accord des formes avestiques et de l'adverbe lit. *pusiaũ* indiquait déjà que la désinence du locatif duel ne comportait pas d'*-s* final; le slave *-u*, *-oju* n'enseigne rien. Les formes arcadiennes *-ουν*, *-οιυν*, *-αιυν* viennent confirmer le témoignage de l'Avesta et du lituanien. Dès lors la forme sanskrite *-oḥ* du génitif-locatif duel apparaît isolée. On n'en pourra rien dire de précis tant qu'on ne sera pas fixé sur l'origine du génitif duel avestique en *-å*, qui représente un ancien **-ās*.

2° *Le F.*

La comparaison de att. δέρη, hom.-ion. δειρή, dor. δήρᾱ montrait que l'original de ce mot, dont l'étymologie est inconnue (car skr. *grīvā*, v. sl. *griva* ne concordent pas, et la racine de βιέρώσκω ne va pas pour le sens « nuque, cou, col »), est δερϝᾱ; dans le cas tout pareil de att. κόρη, hom.-ion. κούρη, dor. κώρᾱ, l'arcadien offre κορϝᾱ. La nouvelle inscription d'Orchomène a

quatre fois δερϝαν, ce qui confirme la forme supposée par les comparatistes.

Le corc. hορϝος révèle l'original de att. ὅρος «limite», ion. οὖρος, crét. ωρος; la nouvelle inscription d'Orchomène a conservé le groupe ρϝ dans le mot dérivé ορϝιαν (à l'accusatif sing.); on s'étonne par conséquent de lire, dans la même inscription. οριοι, διωρον et ωρισαν, chacun une fois. L'explication n'apparaît pas du premier coup; étant donné que le primitif est hορϝος, la seule qu'on aperçoit est l'influence de l'ο : -ρϝο- aurait passé à -ρο- tandis que -ρϝᾱ- et -ρϝι- se maintenaient. Le contraste entre ορϝιαν et διωρον s'expliquerait directement; quant à οριοι et ωρισαν, l'influence du primitif *ορος en rendrait compte suffisamment. Sans prouver beaucoup, l'amuissement du ϝ de θεαοροι dans l'inscription est favorable à cette hypothèse.

En aucun cas, l'ω de διωρον ne s'explique par un allongement compensatoire, allongement qui ne se retrouverait du reste pas dans οριοι. Il s'agit d'un de ces allongements de la voyelle initiale d'un second terme de composé, du type δι-ῶρυξ, que M. Wackernagel a complètement étudiés dans son *Dehnungsgesetz der griechischen Composita.*

Le καταρϝος, qui est attesté à Tégée, ne saurait être invoqué contre l'action de ο, car ce mot est sous l'action de *αρϝᾱ (hom. ἀρή, avec première syllabe longue; att. ᾽ἄρᾱ a un ᾱ final, sans doute sous l'influence de l'α initial, fait inverse de celui qu'on observe dans att. κρήνη, en face de dor. κράνᾱ).

Si on lit ξενον sur l'inscription du temple de Tégée et ξενοι sur le traité de synœcie d'Orchomène, aussi édité par M. Plassart, ce n'est sans doute pas que le ϝ du groupe -νϝ- se soit, d'une manière générale, amui plus tôt que celui du groupe -ρϝ-; c'est sans doute parce que, ici encore, le ϝ se trouvait devant ο.

Le traité de synœcie a, il est vrai, ϝισϝος, qui se retrouve sur une inscription de Mantinée; mais le cas de -σϝ- est tout différent de celui de -ρϝ- et -νϝ-, et l'on ne peut conclure de l'un à l'autre.

3° ταν γγαν.

La nouvelle inscription d'Orchomène marque l'assimilation des nasales à l'occlusive suivante : ιγ κοιλαν l. 28, οπερ ταμ φυλακω l. 16 et εν ταμ πετραν l. 22. Mais c'est la nasale -ν qui se trouve partout ailleurs, devant voyelle, ταν αλωνα, ou devant λ, par exemple, τον λογον. Et l'on a été par là conduit à employer ν même devant une occlusive non dentale : ταν πορθιεαν, l. 9 et 10 (deux fois); cf. Plassart, *Bull. de corr. hell.*, XXXVIII, p. 170, p. 2. Dès lors, il ne faut pas attribuer de valeur phonétique à la

graphie *ταν γγαν* l. 4; le graveur, qui avait écrit d'abord la forme générale *ταν*, s'est aperçu qu'il n'avait pas noté exactement, et il s'est corrigé en mettant un *γ* pour exprimer le caractère guttural de la nasale.

4° Ορχομενιων.

Le nom des «Orchoméniens» est, sur cette inscription officielle d'Orchomène, déjà en 369 av. J.-C., noté Ορχομενιων (au génitif pluriel), alors que la forme locale Ερχομενιοι figure un grand nombre de fois sur l'inscription de synœcie d'Orchomène avec une localité voisine, qui, suivant M. Plassart, est de peu postérieure à l'inscription relative aux frontières. La différence entre Ερχομενος et Ὀρχομενός n'est donc pas affaire de chronologie, comme le croyait Joh. Schmidt, *K. Z.*, XXXII, p. 340. Les faits indiqués par M. Plassart, p. 74 et suiv., ruinent toute théorie fondée sur la chronologie.

A Orchomène d'Arcadie comme à Orchomène de Béotie, le nom local était Ερχομενος avec E (la forme Ορχομινιος de l'inscription de synœcie offre le passage de *ε* à *ι* qui est bien connu dans le groupe arcado-cypriote, principalement devant *ν*; mais cette forme, sentie comme «patoise», a été en général évitée, et même les textes qui ont l'*ε*- initial ont Ερχομενος, non Ερχομινος). Ὀρχομενός est le nom étranger. Joh. Schmidt l'a déjà remarqué, la partie de l'inscription de Nikareta qui est en *κοινή* a Ὀρχομενίοις, tandis que la partie béotienne a toujours la forme Ερχομενιος. L'inscription de Nikareta est de la fin du IIIe siècle av. J.-C.; il est frappant d'observer un contraste semblable dès la première moitié du IVe siècle, en Arcadie : bien qu'elle ne concerne que des localités d'Arcadie, l'inscription relative aux frontières est un acte de la ligue arcadienne, et l'on y évite la forme locale du nom, comme dans le décret de la ligue arcadienne de 362/1; au contraire, pour le traité de synœcie avec Euaimon, qui est une affaire plus locale, on se sert du nom indigène de la cité. On voit combien, dans un pays comme l'Arcadie, l'influence d'une langue commune, fondée sur l'influence de l'attique, était puissante dès la première moitié du IVe siècle. Dans le règlement tégéate de 324, le nom local Ποσοιδαν- est remplacé par une forme empruntée, acc. Ποσειδανα.

Le flottement entre la forme commune et la forme locale du nom d'Orchomène d'Arcadie est attesté par le décret de proxénie de Neokles, au IIIe siècle, où on lit Ερχομενι[οις] à la ligne 2 et Ορχομενιων à la ligne 6 (voir Plassart et Blum, *Bull. de corr. hell.*, XXXVIII, p. 464 et suiv.).

5° Μετιδριηων.

La ville dont les habitants sont ainsi désignés — au génitif pluriel — s'appelle partout Μεθύδριον, et M. Plassart, *Bull. de corr. hell.*, XXXIX, p. 82, note que les anciens en avaient déjà donné l'interprétation «entre deux eaux».

On peut se demander si Μεθύδριον ne résulterait pas d'une étymologie populaire qui aurait déformé le nom ancien. Mais on a peine à croire à cette déformation. Le plus probable est que le premier ι résulte d'une assimilation au second, assimilation dont on n'a pas d'exemple ailleurs en arcadien. Le nom de Μεθύδριον serait la forme commune, par opposition à la forme locale.

L'absence d'aspiration attestée par le τ de Μετιδριον ne serait pas surprenante. Car, sur l'inscription du temple de Tégée, où *h*- figure régulièrement, on lit υστερας, sans *h* devant υ. Sans doute, cette inscription de Tégée a d'autres anomalies dans l'emploi de *h*-, et M. Meister a pu soutenir que l'arcadien a connu la psilose (*Ber. d. Säch. Ges. d. Wiss.*, LXIII [1911], 200). Mais, sauf *hαν*, où le *h* a été mis par quelque erreur, les flottements qu'offre cette inscription s'expliquent : οτι fait partie du groupe du relatif, c'est-à-dire d'un mot accessoire où, comme ailleurs dans l'article *ho*, *h* s'est amui prématurément; on lit κατaπερ, et non καθαπερ, sur l'inscription de synœcie d'Orchomène et d'Euaimon, et encore dans le règlement tégéate de 324 (*Bull. de corr. hell.*, XXXVIII, 101 et suiv.), tandis que des décrets de proxénie postérieurs ont καθαπερ (voir Plassart et Blum, *Bull. de corr. hell.*, XXXVIII, p. 476), d'après la forme de la langue commune. Il ne reste donc qu'une anomalie : εμισυ à côté de *h*εμισυ; mais la raison de cette anomalie se voit si l'on regarde de plus près : à la ligne 25 de l'inscription, on lit το μεν *h*εμισυ... το δ' εμισυ...; c'est que, après la sonore δ-, *h* ne pouvait subsister dans la prononciation, comme le montre la forme οὐθείς prise en attique par *οὐδ' εἷς; à la ligne 23, on a, il est vrai, το μεν εμισυ tout comme το δ' εμισυ; mais l'influence de la seconde forme explique la première. Si l'on note que *h*ιερο- et ses dérivés, *h*εκατον, *h*ικοντα, παρ-*h*εταξαμενος, *h*εβδομαι ont toujours *h*, l'absence de *h* dans τας υστερας τρις αμερας doit passer pour significative.

M. Meister, *l. c.*, s'est servi de la forme *h*εσκλαρος «*ἔκκλαρος» du jugement de Mantinée pour établir que la notation de *h*- en arcadien est capricieuse et sans valeur phonétique. Mais, dans un parler où *h*- a tendu sans doute de bonne heure à s'amuir, l'addition de *h*- initial devant une voyelle suivie de *s* plus consonne se conçoit bien; le persan offre des faits de ce genre dans des cas

tels que *hōš* ou *xastū* (voir Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 264 et suiv.), et M. Sommer, *Griech. Lautstudien*, p. 119 et suiv., a même attribué au *σ* qui suit *ι* l'*h-* initial de gr. *ἴσ-ϝωρ*, sans pouvoir, il est vrai, se rendre maître de toutes les difficultés que fait cette hypothèse.

6° *βωλᾱ*.

Le présent du verbe signifiant «vouloir» est, en arcadien, de la forme *βολομαι*. tandis que l'on a le substantif *βωλα* et que le verbe dérivé est de la forme *βωλευω*; on trouvera les faits rassemblés dans l'article de M. Plassart, *Bull. de corr. hell.*. XXXVIII (1912), p. 164, n. 4 et 5. M. Plassart accepte l'idée émise par M. O. Hoffmann, *Griech. Dial.*, I, p. 157, que *βωλα* serait emprunté au dorien; M. Hoffmann, quand il a émis cette idée, ne connaissait *βωλα* que par l'inscription de Stymphale, qui est relativement peu ancienne et qui n'est pas purement dialectale. Mais on a maintenant le témoignage plus ancien du traité de synœcie d'Orchomène (milieu du IV^e^ siècle av. J.-C.) où on lit *διαβωλευσαμινος*, et qui est très dialectal. Il est devenu invraisemblable que *βωλα* soit un emprunt au dorien; ce n'est du reste pas au dorien que l'arcadien emprunte d'ordinaire ses mots de civilisation.

En réalité, on n'a aucun droit de lier la forme du verbe «vouloir» à celle du substantif qui est représenté en ionien-attique par *βουλή*, en dorien et en arcadien par *βωλᾱ*, en lesbien par *βολλᾱ*, d'où ion.-att. *βουλεύω*, dor. *βωλεύω*, lesb. *βολλεύω*; les sens divergent, et il n'est pas évident que *βουλή* soit un nom verbal fait sur *βούλομαι*. Dans les groupes occidental et éolien, le verbe «vouloir» offre le vocalisme *e* : thess. *βελλομαι*, béot. *βειλομη*, occ. *δηλομαι* ou *δειλομαι* suivant les parlers et les temps. L'accord de l'éolien et de l'occidental donne lieu de croire que le vocalisme radical de thess. *βελλομαι*, occ. *δηλομαι* représente l'état de choses ancien; d'autre part, *βόλομαι*, qui est attesté en arcado-cypriote, en ionien (à Erétrie) et chez Homère, est sûrement ancien; on peut donc penser que la forme courante en ionien-attique, *βούλομαι*, résulte d'une contamination de *βόλομαι* et d'une forme à vocalisme *e* qui correspondrait à thess. *βελλομαι*, occ. *δηλομαι*. En tout cas, le désaccord entre dor. *δηλομαι* et *βωλᾱ* prouve que les deux mots sont des formes indépendantes, et lesb. *βόλλᾱ* confirme cette supposition. Le fait arcadien en apporte la preuve.

La démonstration serait définitive si l'on était au clair sur la formation de *βούλομαι* et de *βουλή*. En ce qui concerne *βούλομαι*, *δηλομαι*, en face de *βόλομαι*, on ne peut penser qu'à une

formation du type de lat. *quaesō* (ancien **quais-sō*) en face de *quaerō*; c'est une sorte de désidératif; la négation de M. Brugmann, *Grundr.*, II², 3, p. 316, n'est accompagnée d'aucun argument. Quant à βουλή, βωλά, βόλλᾱ, ce doit être un ancien **g*ʷ*olsā*; le cas de ion. κόρση, att. κόρρη, dor. κόρρα est sensiblement différent, à en juger par la place du ton et par la valeur du mot. Les formations les plus pareilles à celle de **βολσά* se rencontrent dans les exemples que cite M. Brugmann, *Grundr.*, II², 1, p. 538 et suiv., notamment dans v. sl. *sluxŭ* «audition», de la racine **kleu-*; *glasŭ* «voix» en face de *glagolŭ* «mot»; v. h.-a. *hals* et lat. *collus*, *collum*, de la racine **k*ʷ*el-*; etc. L'*s* de formes telles que v. sl. *sluxŭ* et *glasŭ* est, du reste, inséparable des formations désidératives : *sluxŭ* se trouve en face de *slyšati*, qui est nettement d'origine désidérative (cf. lit. *kláusiu*), et *glasŭ* en face de v. isl. *kalla* «appeler». Mais le lien est de date très ancienne, et, au point de vue grec, **βολσά* a son autonomie par rapport à βόλομαι et à **g*ʷ*elsomai* (**g*ʷ*olsomai*).

7° ϖοεσῖι.

Le règlement légéate de 324 porte à la ligne 12 : ει δε ϖος ται οικιαι μη ϖοεσῖι καπος. De ce ϖοεσῖι, M. Plassart, *Bull. de corr. hell.*, XXXVIII, p. 167, n. 3, ne manque pas de rapprocher le ϖοεχομενον qu'on connaît depuis longtemps à Cypre. On ne saurait conclure de là, comme semble le faire M. Plassart, que le *-σ-* intervocalique aurait tendu à passer à *-h-*, puis à s'amuir, en arcado-cypriote d'une manière générale. Les inscriptions du groupe arcado-cypriote sont assurément de celles où la graphie est le plus sincère et où les faits locaux sont notés avec le moins d'égards pour la langue commune : le cypriote, qui a un alphabet spécial, n'est jamais suspect; les inscriptions pamphyliennes ont un aspect barbare; en arcadien même, il n'y a pas d'usage fixé, et la graphie varie souvent d'une inscription à l'autre, ce qui est une garantie de sincérité. Si l'amuissement du *-σ-* intervocalique n'est attesté nettement sur des inscriptions que dans cypr. ϖοεχομενον et dans arc. ϖοεσῖι, c'est sans doute que ϖος se trouvait dans des conditions un peu spéciales et a subi un traitement propre qui tient à ces conditions.

Sans doute l'amuissement de *-σ-* dans cypr. ϖοεχομενον et arc. ϖοεσῖι est une conséquence, entre beaucoup d'autres, de la faiblesse articulatoire qui caractérise d'une manière générale les consonnes grecques. Sans doute, par suite, cet amuissement de *-σ-* est inséparable de celui qu'on observe en éléen (après la période archaïque), en laconien et à Argos; le rhotacisme du *-σ-* intervocalique dans l'ionien d'Erétrie et d'Orope est une autre

manifestation de cette faiblesse articulatoire des consonnes grecques. Mais il s'agit là d'innovations qui, dans chaque parler, sont des manifestations indépendantes d'une même tendance générale. En éléen, les plus anciennes inscriptions, celles qui par suite sont le moins suspectes d'avoir subi l'influence d'une langue commune, ont encore *-σ-* intervocalique et *-s* final, et ce sont les inscriptions postérieures qui offrent des exemples de *-σ-* intervocalique passé à *-h-* et de *-s* final passé à *-ρ*. En laconien, le passage de *-σ-* intervocalique à *-h-* est ancien; mais le rhotacisme de *-s* final n'est attesté qu'à basse époque. En arcado-cypriote, la faiblesse de la prononciation de *σ* n'a pas eu de conséquences visibles pour le *-s* à la fin des mots; et les effets de cette faiblesse sur le *-σ-* intérieur sont sporadiques, et, en partie au moins, tardifs.

Si le *-s* de *ϖος* a été réduit dans cypr. *ϖοεχομενον* et dans arc. *ϖοεσϝι*, c'est qu'il est dans des conditions spéciales. C'est le *-s* final d'un préverbe, donc d'un mot accessoire; or, on constate que, devant les particules enclitiques *νυ*, *νι*, le *-s* final a été altéré en arcadien : le même règlement tégéate de 324 a au génitif singulier féminin *ταvι* (de **τᾶs-νι*), à l'accusatif pluriel *ταννι* (de **τᾶs-νι*), au datif pluriel *ταινυυ*, *ταινvι* (de **ταις-νυ*, *-νι*), et le décret de Magnésie le datif pluriel masculin-neutre *τοινι* (de **τοις νι*) à côté de l'accusatif pluriel *τοσνυν*. Lié à d'autres mots, le *σ* a pu subir certaines influences; ainsi, dans *ϖοεσϝι*, il est impossible de ne pas songer à une action dissimilatrice du *-σ-* suivant. La forme *ϖοεσϝι* ne donne donc pas le droit de conclure à un passage général de *-σ-* intervocalique à *-h-* dans l'ensemble de l'arcadien ou à Tégée seulement. De *ϖοεσϝι* on ne peut conclure qu'à un traitement spécial du préverbe *ϖος*.

Ce n'est pas le seul cas où les préverbes et prépositions présentent en arcadien des affaiblissements particuliers; l'*ε* de la préposition *εν* a passé à *ι*, alors que tout autre *εν* en syllabe finale, même dans la particule *μεν*, subsiste (voir ci-dessous, p. 133). Les prépositions *ὑπο* et *ὑπερ* se présentent sous les formes *οπυ* et *οπερ* dans le règlement tégéate de 324, alors que, nulle part ailleurs en arcadien, un *υ* ne subit pareil traitement. Devant les consonnes, *κατ* et **ϖεδ* (à côté de *ϖεδα*) se réduisent en arcadien ancien à *κα* et *ϖε* (voir Buck, *Greek Dialects*, § 95, p. 75).

M. Plassart fait état d'un autre exemple arcadien d'amuissement de *-σ-* intervocalique, la 2e personne du singulier *κειοι*, qu'on lit sur des tablettes imprécatoires; mais on sait qu'il s'agit ici d'un ancien **-s-*, de date indo-européenne, qui devait s'amuir en grec commun, et qui s'est amui dans le type thématique *λυέαι*. Le *-σ-* de ion.-att. *κεῖσαι* résulte d'une innovation analogique, et

rien n'empêche de considérer arc. *κειοι* comme la vieille forme, sauf la substitution de *ο* des désinences secondaires à *α* des désinences primaires ordinaires dans le dialecte; on lit *κατά-κειαι* dans l'hymne homérique à Hermès.

8° *μινονσαι*.

Le règlement tégéate de 324 offre deux fois la forme *μινονσαι*, équivalant à att. *μένουσαι*. On y trouve la confirmation du fait que les nasales tendent à fermer en *ι* un *ε* arcadien. Cette inscription, où se marque l'influence de la langue commune, a *-μενος* dans les participes *αντιλεγομενα*, *ωεπαμεναι*, *διωρθωμενος*, *κομισαμενος*, et non la forme *-μινος*, bien connue par d'autres inscriptions. Mais la forme *μινονσαι*, qui était encore inconnue, vient montrer que l'*ε*, placé entre deux nasales, subissait une nasalisation qui avait pour effet de le fermer et qui l'a amené jusqu'au timbre *ι*. Cette fermeture de *ε* n'est notée ni dans un infinitif comme *εχεν*, ni dans *μηδεν*, ni dans *μεν* (entre deux nasales), ni dans *κατενθοντας*, ni dans *εσδοθενσαι*. Elle ne se retrouve que dans un mot accessoire, la préposition *ιν*, où elle est constante — et ancienne en arcado-cypriote.

Pour interpréter le flottement entre la graphie *ε* et la graphie *ι*, il faut tenir compte de l'influence de la langue commune : les Arcadiens savaient que les parlers voisins avaient *ε*, et ils étaient conduits à préférer la graphie *ε* qui ne les singularisait pas. Mais, sur d'autres points, les Arcadiens n'hésitaient pas à noter sincèrement leur parler, et, là où la graphie *ι* s'imposait, comme dans *ιν*, ils l'emploient constamment. La notation de l'arcadien, avec ses flottements, paraît être d'une remarquable sincérité. Les incohérences s'expliquent, les unes par l'influence de la langue commune — on en a vu des exemples —, les autres par des cas où il y avait des changements en voie de réalisation et dont l'achèvement tenait à telle ou telle circonstance particulière. En réalité, les graphies *ε* et *ι* étaient sans doute inexactes l'une et l'autre : une voyelle placée au voisinage de nasales se prononce souvent avec le voile du palais mal relevé, et il résulte de là un changement de timbre de cette voyelle. La voyelle arcadienne notée *ε* ou *ι* était devant nasale un *e* plus ou moins nasal, qui tendait vers la prononciation *ι*. On a noté *ι* là où la fermeture était le plus nette, et maintenu *ε* ailleurs. Du reste, l'ensemble des faits montre que, en arcadien, *ε* et *ο* se prononçaient fermés, et *ι* et *υ* (notant *u*, et non *ü*) ouverts, de sorte qu'il n'y avait pas très loin de *ε* à *ι* et de *ο* à *υ* dans les parlers arcadiens, et qu'il suffisait d'une action particulière pour déterminer le passage de l'un des types vocaliques à l'autre.

Comme l'a noté Thumb, *Griech. Dial.*, p. 273, il ne faut sans doute pas attribuer d'importance au second *ι* de la graphie *ινιφανιζον* dans l'inscription de Magnésie : le graveur, qui avait probablement *ινεφανιζον* dans son modèle, et qui venait de graver *ιν-* au lieu de *εν-*, a continué de mettre *ι* au lieu de *ε* qu'il employait lui-même.

L'*ι* de *ισλια* sur l'inscription de Magnésie ne provient pas d'un passage arcadien d'*ε* à *ι* : *ισλια* est la forme de tous les dialectes autres que l'ionien-attique (voir Buck, *Greek Dialects*, p. 21). Les seuls cas où *ε* ait sûrement passé à *ι* en arcadien se trouvent au voisinage de nasales. Ce passage à *ι* est une particularité connue de l'arcado-cypriote (voir Meister, *Sitzungsber. d. preuss. Akad. d. Wiss.*, phil.-hist. Cl., 1910, p. 153 et suiv.; et ces *Mémoires*, XVI, 384 et suiv.).

9° *ωφηλον*, *οφειλημασι*.

Le règlement tégéate de 324 a *ωφηλον* à la ligne 40, *οφειλημασι* à la ligne 38.

Cette incohérence se résout aisément : dans ce texte de la fin du IVe siècle av. J.-C., *οφειλημα* est un mot technique, pris à la langue commune : l'attique a *ὀφείλημα*, à côté de *ὀφειλήσω*, *ὠφείλησα*, *ὠφείληκα*, *ὠφειλήθην*, et *ὀφείλημα* y est la forme attendue. Il en est autrement de l'arcadien, où l'on a *οφλεν* sur l'inscription du temple de Tégée, et *Fοφλεκοσι*, [*Fο*]*φλεοι*, [*Fο*]*φλεασι* sur le jugement de Mantinée. Dans *οφειλημα*, on a donc déjà une forme de *κοινή*.

Quant à *ωφηλον*, l'*η* y est attendu, puisque la même inscription a l'infinitif *ηναι*, l'imparfait *κατηχον*, etc.; on a du reste aussi *φθηρων* à Tégée. La forme crétoise est en effet *οφηλω*, et la forme lesbienne *ὀφέλλω*. Le sens indique une ancienne forme en *-σο-*, comme dans *βούλομαι* (voir ci-dessus, p. 130).

La forme divergente de l'inscription de synœcie d'Orchomène, *οφελλο*[*νσ*]*ι*, est surprenante; mais elle n'est pas isolée; car la partie de cette inscription qu'a éditée M. Plassart offre maintenant l'aoriste *ε*[*κρ*]*ινναν*, tandis que le règlement tégéate de 324 a l'aoriste *εγαμαντυ* (sans doute *εγᾱμαντυ*). On hésite à voir là une différence dialectale entre Orchomène et Tégée; mais il est malaisé d'imaginer une autre explication.

A. Meillet.

QUESTIONS
DE PHONÉTIQUE LATINE.

I

QUESTIONS RELATIVES
A LA CHUTE D'UNE VOYELLE BRÈVE.

1. Le groupe *-cst-*.

Ayant suivi, dans *Dominance*, p. 73, l'opinion courante, selon laquelle *-cst-* devient *-st-*, je me suis engagé dans des difficultés considérables, lorsque j'ai tenté d'expliquer le groupe *-xt-* de *dexter*, *exta*, *mixtus*, *juxtā*.

En faveur de cette formule *-cst-* > *-st-* on ne cite que deux étymologies (cf. Sommer, *Handbuch*[2], p. 257) :

a) Le nom gentilice *Sēstius* à côté de *Sextius*. On admet que ces deux noms sont identiques, que *Sēstius* est la continuation phonétique de **sextios*, et que *Sextius* est refait sur *sextus*, qui, lui-même, devrait son *-x-* à *sex*. Mais *Sēstius*, en grec Σήστιος, a *ē*, qui ne peut s'expliquer par l'étymologie **sextios*. Selon M. Sommer, *Handb.*[2], p. 121 note 1, *-ē-* serait dû au modèle de *Quīnctius*; il est difficile de comprendre comment un tel modèle aurait pu avoir une telle influence : la proportion *quīnque* : *quīnctius* = *sex* : *sextius* n'explique pas l'allongement de l'*e* de *sextius*; et en effet *sextus*, à côté de *quīntus*, n'a pas *ē* (cf. esp. *siesta*) et conserve *-xt-*. Nous n'avons pas de raison suffisante d'identifier les deux gentilices *Sēstius* et *Sextius* : les *Sēstii* étaient des patriciens, les *Sextii* des plébéiens (voir p. ex. Lübker, *Reallexikon des klass. Altertums*, 1914). Il y a aussi un nom gentilice *Sextilius*; or ce nom n'est pas devenu **Sestilius*. Ces faits montrent que nous n'avons pas le droit de considérer *Sēstius* comme une continuation

phonétique de **sextios*. Nous avons d'autant moins le droit de fonder une démonstration sur cette hypothèse que l'on sait combien les noms propres présentent de mirages phonétiques. On pourrait être tenté, pour conserver le rapprochement avec *sex*, de rattacher *Sēstius* à une forme ombrienne, car en ombrien on trouve SESTENTASIARU qu'on traduit par *sextentariarum*; mais l'*-e-* de *Sēstius* resterait toujours sans explication.

b) *illūstris* < **en-loucs-tr-is*. Le sens de ce mot et celui de *lustrāre* «éclairer», *illūstrāre* montrent clairement que ces mots sont différents de *lustrum*, *lustrāre* «purifier», et qu'il faut les rattacher au thème **louk-* qu'on trouve dans *lūx*. Soit donc **louc-s-trom* (formé comme *mon-s-trum* de **mon-* contenu dans *monēre*), d'où *lustrāre* et *illūstris*. Dans ces mots il est certain que **-cst-* est devenu *-st-*[1].

Mais la question n'est pas encore tranchée. Dans ces mots le groupe **-rst-* est placé après *u* deuxième élément de diphtongue. Or nous allons voir que, dans cette position, il est traité comme après *r* ou *l* et que *-c-* tombe. En roman les consonnes précédées de *au*, seule diphtongue romane en *u*, sont traitées comme après consonne et sont en position forte, sauf en français : lat. vulg. *paucum* : fr. *peu*, mais esp. *poco*, port. *pouco*, rétorom. *pauk*, prov. *pauc*; auca : fr. *oie*, mais ital. esp. *oca*, rétorom. *auka*, *ok'a*, prov. *auca*. En latin il y a, semble-t-il, aussi un exemple de ce traitement chez Cicéron : le parfait de *raucīō* est *rausī*, *irrauserit*, Cic., *De or.*, I, 259 (cf. Sommer, *Handb.*[2], p. 556). L'explication la plus naturelle de *rausī* au lieu de **raucsī* résulte de la comparaison avec *mulsī* <**mulcsī* : *-cs-* devient *-s-* dans les deux cas[2]. Un deuxième exemple est *pausillulum* (<*pauxillulum*) attesté plusieurs fois dans les manuscrits de Plaute (cf. Sommer, *Handb.*[2], p. 248) : *Rud.* 729, *Stich.* 163, 175, *Truc.* 940; *pauxillum* peut être refait d'après *paucus*. Même dans *paullum*, comparé à *āla* et *pālus*, on voit que *-cs-* après une diphtongue en *-u-* n'est pas traité comme après voyelle. En effet *āla*, *pālus* (<**axla*, **paxlos*) n'ont qu'une *l*, tandis que *paullum* (<**paucslom*) en a deux; ce contraste peut s'expliquer : *-csl-* devient *-zl-* après voyelle, mais *-sl-*, d'où *-ll-* après *-u-* sonante de diphtongue; la sonante est naturellement moins capable qu'une

[1] A *illūstris* on peut ajouter probablement *industrius*, qui peut être dérivé d'un **endouks-tr-* (cf. **louks-tro-* dans *illūstris*); **endouks-* serait dérivé de **endouk-* qui se retrouve dans *ἐνδυκέως* «avec zèle» (cf. *de industria*), *ἀδευκής* «imprévu» selon les Scholiastes, *δεύκει Φροντίζει* (Hésychius).

[2] Cependant il est naturel d'admettre que *-l-*, étant plus consonantique que *-u-*, s'opposait plus énergiquement au rétablissement de *-c-* final de syllabe : *mulxī*, *fulxī*, sont attestés par des grammairiens seulement, tandis que *auxī* était d'un usage courant; *auctor* a été la forme régulière, *autor* a existé, mais est blâmé par l'*Appendix Probi*.

voyelle de sonoriser *-s-* suivante. Un autre exemple pareil à *paullum* est *aulla* < **aukslā*.

Sans doute dans *auxī* *-cs-* persiste après *-au-*, mais *auxī* est sous la dépendance d'*augeō* et surtout d'*auctus*, tandis qu'à côté de *raucīō* il n'y a pas de **rauctus*.

Ainsi l'on voit que la chute de *c* dans **enlouestris* ne prouve pas que *-c-* doive aussi tomber là où *-cs-* n'est pas précédé de diphtongue en *u*. Il y a en effet un grand nombre de formes où *-cs-* subsiste, sans qu'aucune analogie puisse en expliquer le maintien de façon satisfaisante : *dexter*, *sextus*, *mixtus*, *juxtā*, *ex tē* (où *ex* est la forme ordinaire et où il eût été si facile de le remplacer par *ē*, si *ex* n'eût pas été phonétique devant *te*).

On prétend que, *-xt-* devenant toujours *-st-*, *dexter* doit la conservation de *-xt-* à ce que *-xt-* y est postérieur à l'action de la soi-disant loi *-xt-* > *-st*: *dexter* devrait ainsi continuer **dexiteros*. Mais cette chronologie est peu vraisemblable: l'osque et l'ombrien ont changé **dextr-* en *destr-*, ce qui indique plutôt que *-xt-* y est primitif et non le résultat d'une syncope récente [1]; en latin les groupes consonantiques tendent à s'alléger de plus en plus; si donc le latin préhistorique a connu, avant la prétendue loi de la syncope, une loi *-xt-* > *-st-*, il n'est guère vraisemblable que cette loi ait disparu pour ne ressusciter qu'à l'époque romane où *dexter* devient enfin *destr-*. Sur *dexter* < **dekstros*, non **deksiteros*, voir *Dominance*, p. 118.

Mixtus s'explique très simplement par **miks-tos* dérivé du thème **miks-*, qui a donné skr. *mekṣáyati* et *mimikṣe*. On explique d'habitude *mixtus* par **miksitos* adjectif verbal d'un verbe **mikseyō*, identique, sauf le degré de la racine, à skr. *mekṣáyati*. Mais si **mixeiō* avait existé, il eût été inutile de former *misceō* qui dérive de **miscō*; et surtout rien ne prouve qu'à côté de **mixeyō* on n'eût pu avoir un adjectif verbal dérivé du thème primitif dont **mixeyō* a été formé; c'est ainsi qu'on a *tostus* (= skr. *tr̥ṣṭáḥ* < **tr̥stos*) à côté de *torreō*, cf. *sponsus* : *spondeō*, *morsus* : *mordeō*, *jussus* : *jubeō*, *tonsus* : *tondeō*, *gavīsus* : *gaudeō*; il est clair qu'aucun de ces participes n'a jamais eu le suffixe **-ito-*. D'ailleurs un adjectif verbal pourrait avoir les deux formes : skr. *tr̥ṣitaḥ* et *tr̥ṣṭáḥ*, *dhr̥ṣitaḥ* et *dhr̥ṣṭáḥ*.

Juxtā, *juxtim* ont *ŭ* : v. fr. *joste*, prov. *josta*, fr. *ajouter* [2]. Admettant que *-xt-* devient *-st-* même après voyelle, on explique le maintien de *xt* par l'hypothèse d'une syncope de voyelle brève et

[1] En osque et ombrien la chute de la voyelle brève de la syllabe finale a produit plusieurs fois le groupe *-r*, qui se maintient régulièrement: osque TUVTIKS, ombrien FRATREKS, etc.

[2] M. Stolz, dans *Müller's Handb., Latein. Gramm.*[4], p. 165, écrit, je ne sais pourquoi, **jūxtā*.

l'on pose **jug-istā*, superlatif de **yug-*, dont l'*-i-* aurait disparu à une époque où la loi *-xt-* > *-st-* n'agissait plus. Mais cette étymologie est très invraisemblable : le latin n'offre aucun autre exemple d'un superlatif en **-isto-*. Un superlatif employé comme adverbe a la forme d'un accusatif neutre : *prīmum*, *plūrimum*, ou d'un cas en *-ē* : *maximē*, en *-ō* : *primō*. Parmi les adverbes en *-ā* : *dextrā*, *suprā*, *intrā*, etc., aucun n'est un superlatif. A tous égards un superlatif d'adverbe tel que **jugistā* serait isolé. A côté de *juxtā* l'on trouve *juxtim* ; or le suffixe *-tim* s'est ajouté d'abord à un thème verbal : *statim* à côté de *status*, puis par extension à un thème de substantif : *cumulātim* est naturellement dérivé du thème verbal de *cumulāre*, mais on pouvait aussi le rapporter à *cumulus* ; d'où la possibilité de dérivés tels que *catervātim*, *guttātim*, *tribūtim*, où *-tim* s'ajoute à des thèmes de substantifs. On ne voit pas quelle analogie aurait pu amener à former à un superlatif un adverbe en *-tim* ; il eût fallu que **jugis-* ou **jux-* fissent l'impression d'un thème de substantif ou de verbe.

Nous pouvons nous en tenir à cette démonstration de l'invraisemblance de **jugistā*. Il s'agit en effet de montrer qu'aucune étymologie certaine n'appuie la formule : *-xt-* > *-st-* après une voyelle.

Juxtā et *juxtim* suggèrent cette hypothèse que *-tā* et *-tim* sont ajoutés à un thème **jux-* de substantif ou de verbe. Il est vrai que ce thème ne paraît plus autrement.

Exta continue, dit-on, **ex-secta* et l'on compare *prosecta* « viscères ». Cependant il n'est guère naturel qu'une voyelle brève ait été éliminée de façon à produire un tel entassement d'occlusives : **exsecta* > **exseta* ; pour échapper à cet inconvénient, on veut voir dans **ex-secta* > *exta* « une sorte d'haplologie » (Walde, *Et. Wb.*[2]), mais cette haplologie serait d'un type inconnu : elle superposerait *-css-* à *-c-*, elle identifierait deux phonèmes différents. Le sens d'*exta* est ainsi défini par M. Wissowa dans *Religion und Kultus der Römer*, 2e édition, p. 418 : « Bei allen Arten der Opfer erhält die Gottheit vom Opfertiere nur die *exta*, d. h. Leber, Lunge, Galle, Herz und Netz, die... als *prosiciae* auf den Altar gesetzt und dort verbrannt werden. » En note l'auteur cite plusieurs textes, où l'on voit que la forme est tantôt *exta*, *-ōrum*, tantôt *extae*, *-ārum*. Les parties de la victime que ce mot désigne sont opposées aux *intestina*. Un texte de Pline, *Hist. nat.*, XI, 37, 77 (cité par le *Dict. étymol. latin* de Bréal, art. *exta*), suggère une étymologie assez simple : Exta homini ab inferiore viscerum parte separantur membrana. On peut donc expliquer *exta* par **ex-sto-* « se tenant en dehors » de la membrane, tandis que *intestīna* < **ente-stina* signifie « se tenant en dedans ». Du même **ente-sto-* est dérivé

le skr. *antastyam* «intestins». La différence dans la formation d'*exta* et d'*intestina* consisterait seulement dans le suffixe *-īnus*.

Les faits nous conduisent ainsi à restreindre la formule *-cst-* > *-st-* aux cas où *-cst-* est précédé d'une diphtongue en *-u-*. Il est facile de voir qu'en cette position *-c-* est placé en des conditions moins favorables qu'après une voyelle; *-u-* second élément de diphtongue a une articulation qui le rapproche [1] d'une consonne; par conséquent *-c-* après cet élément est *à peu près* dans la même position qu'une occlusive finale de syllabe quand elle est précédée d'une consonne, par exemple *-c-* dans *farctus*, d'où *fartus*. Or on sait que cette position est la plus faible de toutes,

2. Les groupes *-MPT-*, *-NCT-*.

Si un groupe de trois consonnes intérieures est formé de telle sorte que la dernière consonne soit initiale de syllabe et que les deux précédentes soient finales de syllabe, comme dans **mulg-sī*, la consonne occlusive du milieu, par exemple le *-g-* de **mulg-sī*, est dans la position la plus débile : elle est gênée dans la tenue par la consonne précédente et dans la détente par l'occlusion ou le rétrécissement nécessaire à l'articulation de la consonne suivante. Cette consonne médiane, étant si faible, disparaît régulièrement en latin : **mulgsī* > *mulsī*.

Suivant l'opinion courante, et m'appuyant sur des étymologies généralement acceptées, j'avais cru pouvoir admettre (*Dominance*, p. 51) qu'en latin toute consonne placée dans la même position que *-g-* dans **mulgsī*, sauf exceptions analogiques, disparaît, même *-p-* et *-c-* dans les groupes *-mpt-*, *-nct-*. Cependant M. L. Havet m'a fait remarquer que, dans ces deux groupes, la consonne médiane est dans des conditions spéciales telles que son maintien est phonétique. Cette vue est exacte et fait disparaître certaines difficultés embarrassantes.

Les étymologies qui m'ont induit en erreur, *amterminī* et *lanterna* ne prouvent rien relativement au groupe *-mpt-* : la préposition *amb-* peut avoir aussi la forme *am-* en latin : *amiciō*; *lanterna* est sans doute une altération de gr. λαμπτήρ, mais, l'histoire de cet emprunt étant absolument inconnue, nous ne pouvons savoir ni si ce mot, voyageur comme l'objet qu'il désigne, est directement emprunté du grec, ni s'il a jamais eu en latin le groupe *-mpt-*; et il se peut que le rapprochement de ce mot d'emprunt avec le verbe latin *latēre*, par étymologie populaire, ait déterminé un changement non phonétique.

[1] En grec, probablement dès les premiers siècles de l'Empire, le υ des diphtongues est devenu une vraie consonne spirante : αὐτός = *aftós*.

Rien ne prouve donc que dans le groupe *-mpt-* « la première occlusive disparaisse » (Sommer, *Handb.*[2], p. 254). D'autre part le maintien de *-mpt-* est attesté avec toute la clarté désirable par *temptāre*. M. Sommer répète encore, dans la 2e édition de son *Handbuch*, p. 254 : « Blieb *temptāre*... erhalten, indem es damals, als das Lautgesetz wirkte, zunächst formellen Anschluss an das später untergegangene Grundwort **tempere*[1] fand ? » Il suppose ainsi trois choses : la loi *-mpt-* > *-mt-* aurait cessé d'agir de bonne heure, **tempere* aurait subsisté aussi longtemps que durait l'action de cette loi, et aurait eu assez d'influence pour empêcher *temptāre* d'être remplacé par *tentāre*, qui d'ailleurs existe, provenant d'une autre source. Aucune de ces suppositions ne peut être démontrée ; la dernière est bien invraisemblable, et la première va à l'encontre de l'évolution phonétique latine : les langues romanes montrent que les lois qui ont produit en latin un commencement de réduction des groupes consonantiques, loin de disparaître, ont augmenté leur action ; **comptiāre* > ital. *conciare*, *redemptiōnem* > fr. *rançon*. Il n'est donc guère probable que, si la loi *-mpt-* > *-nt-* eût existé pendant la période latine, elle eût cessé d'agir au commencement de l'époque historique pour reprendre son action au début de l'époque romane.

Non seulement *-mpt-* a été maintenu, mais lorsque l'analogie a empêché *-mt-*, *-ms-* de se changer en *-nt-*, *-ns-*, ces groupes sont devenus *-mpt-*, *-mps-* : *cōmpsī*, *cōmptum* : *cōmō*.

Il est donc clair que dans *-mpt-*, *-mps-*, *-p-* est traité autrement que le *-g-* dans **mulgsī* > *mulsī*. Quelles sont les conditions particulières qui expliquent ce traitement spécial ? Dans **mulgsī* l'articulation de *-g-* est essentiellement différente de celles des consonnes précédente et suivante, qui la gênent de toute manière. Au contraire dans *-mpt-*, *-mps-*, *-p-* ne diffère essentiellement de *-m-* précédente que par le relèvement du voile du palais et le manque de vibrations glottales ; or ces deux éléments de l'articulation non seulement ne sont pas contrariés, mais sont provoqués par la consonne sourde non nasale suivante *t*, *s*. Dans un groupe tel que *-mt-*, *-ms-* entre voyelles, p. ex. dans *cōm-tus*, *cōm-sī*, *-t-* et *-s-*, étant initiales postconsonantiques de syllabes, sont en position forte, tandis que *-m-*, finale de syllabe, est en position faible ; *-m-* tend par conséquent à s'assimiler à la consonne sourde non nasale suivante ; en d'autres termes la dernière portion ou détente de *-m-* tend à prendre l'articulation de *-p-* devant *-t-*, *-s-*. Il n'y a là qu'une assimilation partielle ; si le modèle de *cōmō*

[1] Il serait sans doute conforme à la théorie de M. Sommer et aussi naturel de poser *temptāre* < **tempitāre* fréquentatif de **tempere*. Mais cette hypothèse serait également incontrôlable. C'est cependant cette possibilité qui nous donne le droit de traiter ici du groupe *-mpt-*.

n'avait pas empêché une assimilation plus complète, *com-tus* serait devenu naturellement **contus*, forme qui a été atteinte seulement à l'époque romane : **cōmptiāre* > **comtiāre* > **contiare* > ital. *conciare* ; *redemptiōnem* > *redemtiōnem* > **redentionem* > français *rançon*.

Le même raisonnement s'applique à *-nct-* et *-ncs-*, où *-c-* est aussi dans d'autres conditions que le *-g-* de **mulgsī*. Ces groupes se prononçaient avec *n* gutturale (*n*). Or cette nasale *-n-* ne diffère essentiellement du *-c-* suivant que par le relèvement du voile du palais et la cessation des vibrations glottales. Si l'analogie avait maintenu dans un mot *-n-* devant *-t-* et *-s-*, *-c-* serait sans doute né de la détente de *-n-*, comme *-p-* est né de la détente de *-m-* dans *cōmtus* > *cōmptus* ; il n'y a pas de mot latin qui réalise ces conditions. Mais le maintien de *-c-* dans les groupes *-nct-*, *-ncs-* est très vraisemblable *a priori*.

Cependant l'étymologie *quīntus* < **quenq*^{u}*-tos* paraît d'abord un argument sans réplique en faveur de la formule *-nct-* > *-nt-*. Mais il est déjà étonnant que *quīnctus* persiste à côté de *quintus*, et cela à toutes les époques, p. ex. *quincto*, Plaute, *Trin.*, 324 A, *quinct*[*um*], adverbe, *C. I. L.*, I^{2}, 1 p. 29 (737 ab u. c.), et très souvent dans les noms de personnes, tandis qu'on ne remarque à nulle époque, sauf vers l'époque romane, une hésitation dans les autres mots qui contiennent *-nct-* : partout *sanctus*, *junctus*, *cunctor*, etc., non *santus*, *juntus*, *cuntor*, etc. Or, si l'on considère *quīnctus*, *sanctus*, *junctus*, etc., comme des formes analogiques refaites d'après *quīnque*, *sanciō*, *jungor*, etc., on ne voit pas pourquoi l'analogie a fait disparaître *santus*, *juntus*, etc., mais non *quīntus*. Cette difficulté disparaît, si l'explication suivante de *quintus* est fondée.

Quīnque a *-ī-*, garanti par fr. *cinq*, ital. *cinque*, etc. ; mais cet *ī* ne peut s'expliquer par **quenque*, car une voyelle brève reste brève devant *-n-* + gutturale : *unguere* > fr. *oindre*, *extinguere* > fr. *éteindre*, etc. *Quīnctus* (ou *quīntus*) a aussi *-ī-*, et certains admettent que *-ī-* est dû à *-nct-*. Mais *a priori* on ne voit dans *-nct-* aucune raison de cet allongement. Et en face de l'unique cas d'allongement *quīnctus*, on a des formes françaises : *éteint*, *teint*, *peint*, *peintre*, *ceint*, *ceinture*, *oint*, *joint* et surtout le substantif *point* qui supposent les formes latines *extinctus*, *tinctus*, *pinctus*, *pinctor*, *cinctus*, *cinctura*, *unctus*, *junctus*, *punctum* avec voyelle brève sans exception. Sans doute si *quīnctus* avec *-ī-* ne pouvait s'expliquer que par **quenctos*, il faudrait bien admettre que les nombreux cas tels que *extinctus*, etc. doivent la voyelle brève à *extinguō*, etc., quoique cela soit bien invraisemblable, puisque le parfait *extinxī* faisait contrepoids à l'influence d'*extinguō*. Mais on peut expliquer l'*-ī-* de *quīnctus* et de *quīnque* par l'influence de *quīnī*. Or, celui-ci continue nécessairement **quenqu-snoī* avec **-sno-* em-

prunté à *bīnī* < **dwis-noi*, *ternī* < **tris-noi*, *sēnī* < **sex-noi* et qui se retrouve dans tous les distributifs : *septēnī* < **septem-snoi*, *novēnī* < **nowem-snoi*, *dēnī* < **dec-snoi*, *vīcēnī* < *vīkent-snoi*, *ducēnī* < **dukent-snoi*. De **quenqsnoi* on passe à **quingznei* > **quinznei* > *quīnī*.

L'*-ī-* de *quīnī* passant à *quīnque*, on obtient l'ordinal **quīnq-tos* > *quīnctus*, où *-nct-* est précédé de voyelle longue. Or, *a priori*, il est naturel d'admettre que *-nct-* soit traité après voyelle longue autrement qu'après voyelle brève; *illūstris* continue **in-loucstris* moyennant la chute de *-c-* après *-ou*, tandis que *dexter* conserve *-cst-* après voyelle brève; une géminée se réduit après voyelle longue, mais se maintient après brève : *passus*, mais *cāsus*; ce qu'on peut symboliser de la manière suivante : *-ss-* (de *passus*) = >-< c'est-à-dire une implosion + la tenue de l'implosive + la détente ou explosion; mais dans *cāssus -ss-* ne vaut plus que >< : la tenue de *s* implosive a été tellement réduite qu'elle est devenue imperceptible, de sorte que *-ss-* équivaut à *-s-* intervocalique. De même *-ct-* de *factus* = >-<; mais *-ct-* de *āctus* = ><, le *c* ayant une tenue très réduite; de même *nct* de *quīnctus* = >><; le *-c-*, très réduit, peut disparaître devant *t* bien plus facilement qu'après voyelle brève.

A priori on attend donc que *quīnctus* devienne **quīntus* > *quīntus*, et qu'au contraire *sānctus*, *extīnctus*, *tīnctus*, *pūnctum*, etc., gardent intact le groupe *-nct-*.

Quīndecim ne vient pas de **quīnquedecim* ni *quīngentī* de **quīnquegentī* en passant par **quingdecim*, **quīnggenti*, moyennant une syncope de brève en des conditions insolites. Car *-ngd-*, c'est-à-dire *-ngd-*, aboutirait nécessairement à *-ngd-*. Rien n'empêche au contraire de passer de *quīnquedecim* à *quīndecim*, de **quenquekentoi* à *quīngentī* par haplologie : types **hostipotis* > *hospes*, *sanguisuga* > *sansūga*, *lapidicīda* > *lapicīda*, et *stipipendium* > *stīpendium*.

La seconde preuve en faveur de *-nct-* > *ŋt* est *spinter* < σφιγκτήρ. Mais l'histoire de ce mot emprunté étant totalement inconnue, on n'en peut rien conclure d'assuré.

Puisque la formule examinée ne repose sur aucune preuve de fait et n'a pas de vraisemblance *a priori*, il reste que *cunctus*, *cunctārī*, qui sont des formes isolées, peuvent continuer un groupe primitif *-nct-* sans voyelle brève syncopée entre *c* et *t*. Le groupe *-nct-* répugnait si peu à la langue latine qu'il a persisté jusqu'à l'époque de la séparation des langues romanes : le français et le provençal ont des traces distinctes de *-c-* dans *-nct-* : *sanctum* > *saint*, *sanch*, tandis que les autres langues romanes ont simplifié le groupe *-nct-* > *nt-*. Dès les premiers siècles de l'Empire on rencontre par-ci par-là des graphies telles que *santo*, *cunti* (voir Sommer, *Handbuch*[2], p. 253 et Diehl, *Vulgärlat. Inschriften*, à

l'Index, p. 163). Comme on rencontre de semblables graphies dans les inscriptions en Gaule aussi bien qu'ailleurs, M. von Ettmayer (26. *Beiheft zur Zeitschr. für roman. Phil.*, p. 9 et suiv.) admet que *-nct-* est d'abord devenu *-nt-* partout, puis a été rétabli en Gaule sous l'influence de l'école. Cette opinion est peu assurée [1], mais lors même qu'elle serait exacte, il serait certain que *-nct-* a subsisté pendant de longs siècles.

Pour démontrer que *cunctī* et *cunctor* contiennent *-nct-* primitif, il faudrait donner de ces mots des étymologies qui s'imposent. Le rapprochement de *cunctor* avec skr. *çaṅkate* n'est que plausible; pour *cunctus* on a proposé **co-junctī*, qui convient très bien au sens et qu'aux autres points de vue rien n'empêche d'admettre : *co-* est régulier en latin préhistorique, non seulement devant voyelle : *co-eō*, mais aussi devant sonante : *co-ventiō*.

Un résultat du moins paraît subsister : *-mpt-* et *-nct-* peuvent être primitifs, et cela suffit pour écarter toute objection qu'on pourrait tirer de mots contenant ces groupes.

3. Quelques autres cas de prétendue syncope de voyelle brève intérieure après occlusive non sonante.

Avec MM. Brugmann et Sommer, j'ai expliqué *mālō* par *mage+volō* (*Dominance*, p. 126); *măgĕvolō*, ayant trois syllabes brèves avant la syllabe finale, devait perdre la voyelle brève la plus débile, qui est en ce mot la brève finale de *mage*, et devenir **magvolō*. Mais j'ai eu tort de poser **magvolō* > **mavvolō*, car **mavvolō* donnerait **maulō* et non *mālō* : un *-v-* géminé ne peut évidemment pas disparaître; par exemple *cavvistī* ne devient pas **castī*. Rien ne prouve que dans **magvolō -gv-* doive donner *-vv-*; le *v* de *volō* y conserve sa valeur de consonne initiale de mot; par suite *-g-* de *mag(e)* n'est qu'une consonne finale de syllabe et même finale de mot, donc en position faible. Il est naturel que ce *-g-* s'amuisse devant *-v-* et allonge la voyelle précédente. Ni *suāvis* < **swādwis*, ni *lēvis* < **leghwis* ne sont comparables, car le **w* n'y est pas initial de mot, ni même de syllabe; **leghwis* est devenu sans doute **lehvis* > *levis*.

Disciplīna, à côté de *discipulus*, semble à M. Sommer un exemple sûr de syncope, puisqu'il le cite encore dans la deuxième édition de son *Handbuch der latein. Laut- u. Flexionsl.*, p. 134. Cepen-

[1] En roumain *-nct* > **-mpt-* > *-mt-* : *sanctum* > *sînt*, de même que *-ct-* > *-pt-* : *lacte* > *lapte*, tandis que *-nt-* persiste : *mentem* > *minte*. Le groupe *-nct-* n'était donc pas devenu *-nt-* dans le dialecte roman, qui est devenu le roumain. (Voir Tiktin, *Rumän. Elementarb.*, p. 52.)

dant comment établir que *-pulus* est primitif et ne continue pas **plos*? En fin de mot après voyelle, sauf quelques exemples en vieux latin, **-plos* devient toujours *-pulus* : **poplos* > *populus*, *manĭplos* > *manipulus*, **kap-los* > *capulus*; de même que **-blom* devient toujours *-bulum* : *rutābulum* < **-dhlom*, *stabulum* < **stə-dhlom*, *pābulum*, *vocābulum*, etc.; au contraire, **-clom* donne *-culum* et *-clum* : *pōculum* et *pōrlum*. De ce que *discipulus* ne présente aucune forme terminée par *-pl-* on n'a donc pas le droit de conclure que la forme primitive ait contenu **-pulo-*. D'ailleurs que l'on explique *discipulus* par **dis-cap-los* ou par **disci-plos* avec *-plo-* comme dans *manipulus*, aucune étymologie n'impose **-polo-* comme forme primitive. *Disciplīna* est comparable à *figlīnus* (à côté de *figulus*) et à *perĭclĭtārī* (à côté de *perīculum* et *perīclum*); dans ces trois formes, les groupes *-pl-*, *-gl-*, *-cl-*, sont suivis de *-ĭ-*, et ne sont pas en syllabe finale; ils réalisent ainsi deux conditions qui les distinguent essentiellement des mêmes groupes en syllabe finale; ils conservent leur forme primitive dans *disciplīna*, *figlīnus*, *perĭclitārī*, tandis que dans *discipulus*, *figulus*, *perīculum* ils se sont enrichis d'une voyelle brève par anaptyxe.

Le thème dont *propter* est dérivé n'est pas clair. La difficulté vient de l'*ĕ* final de *prope*. On ne sait s'il appartient au thème dont *propter* est dérivé; on peut supposer que cet *-ĕ* représente *-ĭ* du neutre singulier d'un adjectif en *-is*; même en ce cas il resterait toujours licite d'admettre que *propter* remonterait à un thème **prop-*, dont **propĭ* serait dérivé; en effet, si l'on avait eu **propiter*, on ne voit pas pourquoi *-ĭ-* ne se serait pas maintenu comme dans *dulciter*, *leviter*, etc. On peut sans doute aussi supposer que *prope* serait un locatif ou instrumental d'un thème **prop-*. Il est plausible d'admettre que *proximus* continue **prop-somos*, altéré d'après *maximus*, *oxĭmē*, etc., et l'on aboutirait encore dans cette hypothèse à un thème **prop-* sans *-ĭ-*. On pourrait sans doute faire encore beaucoup d'autres suppositions, dont on peut voir un certain nombre dans l'*Etym. Wörterbuch* de M. Walde. Mais justement cette multiplicité d'étymologies et de dérivations et d'altérations possibles montre que nous sommes devant un problème provisoirement au moins insoluble. D'un tel problème on ne peut tirer aucune présomption favorable ou défavorable à notre thèse.

Les thèmes des adjectifs en *-āx* sont en *-āc-*, non en *-āci-*, voir Brugmann, *Grundriss*, II², 1, p. 500; *audācter* est donc formé régulièrement d'**audāc-tros*, il a conservé cette formation primitive sans doute parce qu'il était plus ordinairement employé que les autres adverbes de même formation; ceux-ci, sous l'influence des thèmes en **-i-*, ont changé *-ācter* en *-āciter* : *sagāciter*, etc. M. Sommer, *Handbuch*², p. 136, admettant au contraire qu'*au-*

dācter est syncopé d'**audāciter*, explique cette syncope par l'hypothèse qu'**audāciter*, comme *suprā*, *valdē*, serait devenu une « particule adverbiale très affaiblie en position atone ». Ces deux hypothèses de la syncope et de la perte de l'accent sont arbitraires.

Les formes anciennes de *pōnere* sont **posinō*, *posīvī* ou *posiī*, *positus*, comme *dēsinō*, *dēsīvī* ou *dēsiī*, *dēsitus*. Le participe *dēsitus* ne pouvait guère être changé en **dēstus* ; chacun avait le sentiment de retrouver en ce mot *dē* + *situs*. Mais la préposition **po* ayant disparu, *positus* a pu paraître formé d'un radical **pos-*, d'où *postus* sur le modèle de *altus* : *alitus* ; *repostus* était d'ailleurs plus conforme que *rĕpŏsĭtus* au rythme quantitatif de la langue latine. Puis, sur le modèle de *alitus* : *altus*, *aluī*, on a formé à *positus*, *postus* un parfait *posuī*, qui apparaît déjà chez Ennius, *Ann.*, 260 : *Sulphureas posuit spiramina Naris ad undas*, où, il est vrai, le mètre admet aussi *posiit*. Le thème de présent **posino-* était mal commode ; dans beaucoup de formes très usuelles il exigeait le rythme non latin ∪ ∪ ∪ avant la finale : **pŏsĭnĭmus*, **pŏsĭnĭtis*, **pŏsĭnĭte*, **pŏsĭnĕre*, **pŏsĭnĕrem* ; l'embarras était encore plus grand dans le composé **rĕpŏsĭnĕre*. La langue devait donc chercher à substituer à **posino-* un thème plus commode : *positus*, *postus* et (déjà ?) *posui* donnaient l'impression d'une racine **pos-* ; le rapport *positus* : **posinō* suggérait *postus* : **posnō* ; si donc dans le thème **posino-* une brève devait disparaître pour que le rythme latin fût observé, c'est la brève *-ĭ-* qui offrait le moins de résistance ; et ainsi **posino-* a dû aboutir à **posnŏ-*, d'où *pōnō*.

Cottīdiē pourrait-il continuer **quotitei diē* par syncope de *-ĭ-* ? J'ai eu tort d'objecter (*Dominance*, p. 119) que *cottīdie* devrait donner *cotīdiē* d'après *curūlis* < **currūlis*, car cette dernière formule est fausse (voir ci-dessous). Mais **quotitos* n'existe pas autrement en latin. Il est donc bien préférable de poser le rapport *quot-tī diē* : *quot diēs* = *quartī* (*quintī*, *sextī*) *diē* : *quattuor* (*quīnque*, *sex*) *diēs*. Plus tard, croyant en *quotti-* reconnaître une forme de *quotus*, on a créé le doublet *cotīdie*.

Le groupe *-gd-* n'est représenté en latin que par un mot indigène : *frigdus* à côté de *frīgidus*. M. Sommer, *Handbuch*[2], p. 241, admet que *-gd-* serait devenu *-dd-* ou *-d-* en latin vulgaire, et comme preuves il cite : *amiddula* de l'*Appendix Probi*, qui, étant un emprunt (< ἀμυγδάλη), ne prouve rien, et *fridam* de Pompéï, *C.I.L.*, IV, 1291, qui selon lui est pour *frīgdam*. Toutefois les formes romanes remontent non à *frīgda*, mais à *frĭgida* : ital. *fredda*, rétorom. *freida*, fr. *froide*, prov *freida*. Le latin ne nous donne non plus aucune raison de poser *frīgda* ; *frīgidus* présente le même groupe *-ĭgĭ-* que *vīginti* et *trīgintā* ; or ceux-ci deviennent

en roman *vĭntī*, **trĭnta* (de même que *dĭgĭtus*[1] devient **dĭtus*); *frīgidam* donne donc *frĭdam*. Mais *frĭdam* n'autorise nullement à poser *-gd-*>*-d-*, puisque dans *vīgintī*, *trīgintā*, cette formule est inapplicable. A l'époque de l'inscription citée de Pompéï il existait donc deux formes *frīgida* et *frida*; le lat. vulg. *frĭgda*, dont sont issues les formes romanes, paraît ainsi une contamination du lat. vulg. *frĭda* et du latin classique *frigida*. A côté de *frĭgda* y a-t-il eu encore un *frīgda* formé de *frīgidā* d'après *calida calda*? Cela ne paraît guère probable et ne peut être démontré.

Decmus, *decmo*, *C. I. L.*, I², 1014. Cet exemple étant isolé en latin et attesté par une seule inscription latine, on pourrait le négliger et y voir une négligence du lapicide. Cependant, même si cette forme est exacte, elle ne remonte pas nécessairement à *decimus*. En osque on a DEKMANNIÚÍS «decumaniis», qui peut venir d'un thème *i.-e.* **dekm-*, comme le v. irl. *dechmad*. De même, à côté d'*i.-e.* **septṃ* on a **septmó-*; gr. ἕβδομος<**ἑβδμος*, v. sl. *sedmy-jĭ*, v. pr. *septmas*, v. irl. *sechtmad*. Il n'est donc pas impossible d'expliquer *decmus* et osque DEKMANNIÚÍS par l'italique **dekmos*. Les mots d'emprunt *dracuma*<δραχμή, *Tecumessa*<Τέκμησσα montrent que le latin avait la tendance contraire à celle que supposerait la formule *decimus*>*decmus*, puisqu'ils ont intercalé une voyelle brève dans le groupe primitif *-cm-*.

M. Brugmann, *Grundriss*, II², 1, p. 203, explique lui aussi *cognitus* par **gnă-tos*, et rapproche gr. ἀγνοέω qu'il dérive d'un **-γνα-Fo-*.

4. Quelques cas de prétendue absorption d'une voyelle brève intérieure par une sonante (*r*, *l*, *m*, *n*) précédente et précédée elle-même d'une *syllabe brève*.

Dans son chapitre sur la chute d'une voyelle, M. Sommer, *Handbuch*², p. 133 et suiv., se contente de réunir quelques exemples pris au hasard, sans distinguer les diverses espèces et sans critiquer les exemples suspects. On ne peut pas mettre sur la même ligne *pergō*<**perregō* et des exemples tels que *armus*, *antae*, *palma*. Dans **perrĕgō*, *-ĕ-* est une brève de longueur normale; dans *armus*. *antae*, *palma*[2], la brève qui a disparu, si jamais elle a été prononcée en latin, continuait le **-ə-* indo-euro-

[1] V. fr. *doie* continue **dĭta*<*dĭgita*, fr. *dé* continue v. fr. *deel*<**dĭtāle*<**dĭgitāle*; **digta*, **digtale* auraient donné **deite*, **deitel*.

[2] M. Sommer, *Handb.*², p. 53 et 561, explique encore *spernō*, *sternō* par **speranō*<**sperə-nō*, **steranō*<**sterə-nō*. Il faut poser **spernə-*, **sternə-*, avec **n* infixé comme dans *aspernārī*, *consternāre* (voir, par exemple, BRUGMANN, *Grundriss*, II², 3, p. 313 et suiv.). M. Sommer ne mentionne même pas cette explication, qui me paraît à peu près évidente.

péen, élément spécialement débile. Comme M. P. Persson le rappelle (*Beitr. zur idg. Wortforschung*, p. 632-634), le grec atteste que pour *arnus* une forme **armos* sans **-ə-* était possible; *ἁρμός*, *ἄρθρον*, lat. *artus*. Il n'est pas légitime de jeter pêle-mêle des exemples aussi différents que *audiō* < **awisd-* (brève + *n*), *corōlla* < **corōnolā* (longue + *n*), *amĭciō* < **am-jiciō* (où *-ĭ-* < *-ji-*), *olfaciō* < *ŏlĕfăciō* (trois brèves avant la fin de mot), etc. (*Handbuch*, *ibid.*).

« Altlat. *festra* aus und neben *fenestra* » (Sommer, *ibid.*). Cependant cela n'est pas évident. Comme l'enseigne M. L. Havet, *festra* et *fenestra* sont deux mots indépendants, ainsi que le prouve la différence de sens; *festra* n'est attesté que dans Festus et chez Macrobe, *Sat.*, III, 12, et désigne un ostiolum minusculum in sacrario.

M. Sommer, *Handbuch*[2], p. 441, pose encore *alter* < **aliteros* sans exprimer le moindre doute. Pour montrer que cette hypothèse est arbitraire, il est bon de rapprocher skr. *anyáḥ* : *ántaraḥ*. M. F. A. Wood, *Class. Phil.*, 7, 302, a fait ce rapprochement pour appuyer l'explication d'*alter* par **alteros*, et M. Hartmann, *Glotta*, VI, p. 332, l'a approuvé.

L'étymologie d'*indulgēre* < **en-dolgh-ē-* n'est pas sûre. M. P. Persson, *Beitr. zur idg. Wortf.*, p. 130 et suiv., propose **indulgēre* < **end-lghē-*, *-lgh-* ou **-logh-*? appartenant à la même racine que *laxus*, *languidus*, *λήγω*, *λαγαρός*, *λωγάς*, et cette étymologie convient très bien au sens.

Balneum continue-t-il *balineum* < *βαλανεῖον*? On pourrait admettre que *bălĭnĕum* serait devenu *balneum* pour éviter la série non rythmique ∪ ∪ ∪ avant la syllabe finale. Cependant on peut admettre que *balneum* est emprunté d'une forme grecque **βαλνεῖον*; en effet, au moins depuis l'époque hellénistique, une voyelle brève atone tombe en grec après nasale ou liquide, lorsque la même voyelle brève précède la sonante : *Βερνείκη* < *Βερενίκη*, *σκόρδον* < *σκόροδον*, etc. (voir Brugmann-Thumb, *Griech. Gramm.*, 4[e] éd., p. 80).

J'ai expliqué *caldus*, *soldus*, *valdus*, à côté de *calidus*, *solidus*, *validus* comme des produits analogiques dus à des modèles tels que *ardus*, **audus*, *ūdus*, à côté de *āridus*, *avidus*, *ūvidus* (*Dominance et rés.*, p. 139 et suiv.). En faveur de cette explication, on peut faire valoir les deux faits suivants : Plaute n'emploie que *calidus*, *solidus*, *validus*, sans syncope; et *validē* est attesté chez lui plus souvent que *valdē*, qui n'est jamais garanti par le mètre. A côté de *ardus* et de **audus* on a *ardeō* et *audeō*; si *soldus* était la forme syncopée régulière de *solidus*, pourquoi n'aurait-on pas **soldēscō*, **soldŏ* au lieu de *solidescō*, *solidō*?

Dominus doit être analysé en **domi-nos*; c'est ce qu'a montré

définitivement F. de Saussure, en rapprochant de ce mot le lat. *tribūnus* «chef de la *tribus*», et got. *þiudans* «chef de la **þeudō*, got. *kindins* «chef de la **kindiz* = lat. *gens*», v. norr. *dróttin* «chef de la **druχ-ti-z*, c'est-à-dire de l'armée» (voir F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p. 316-317). Quant à *domnus*, il peut continuer **dom-nos* avec **dom-*, qu'on retrouve dans skr. *dám-patiḥ* et gr. *ἔν-δον*. *Dominus* ou *domnus* est évidemment un mot très ancien; il n'est donc pas trop téméraire d'y retrouver un thème **dom-*, qui n'existe plus autrement en latin.

L'examen nouveau des faits nous conduit à répéter ce que nous avons déjà tenté d'établir dans la deuxième partie de *Dominance et résistance*; il n'y a pas un seul mot latin qui établisse avec clarté et certitude l'existence de la syncope ou absorption d'une voyelle brève dans les conditions que nous venons de considérer. Au contraire, il y a un grand nombre de mots qui montrent qu'il n'y a pas de syncope ou d'absorption en ce cas. Sans doute il y a un certain nombre de cas qui, comme par exemple *cottīdie*, considérés à part, se laissent interpréter dans le sens qu'on veut. Mais pour conclure il n'est pas nécessaire d'avoir réussi à expliquer chaque exemple d'une manière certaine. Il faut considérer l'ensemble et dans cet ensemble les faits décisifs.

5. Syncope d'une brève après la sonante *-j-*?

a. — *La 4e conjugaison latine et les verbes de la 3e conjugaison en* -iō.

Les verbes latins en *-iō* appartiennent à la 4e ou à la 3e conjugaison, selon que l'*i* est long ou bref. Tous les verbes dérivés de noms, par exemple *fīnīre* dérivé de *fīnis*, appartiennent à la 4e conjugaison; parmi les verbes primaires en *-iō*, les uns se règlent sur la 4e conjugaison, les autres sur la 3e : *venīre*, mais *capere*. La répartition de cet *i* long ou bref a fait l'objet de bien des discussions. Dans ces *Mémoires*, XIX, p. 215 et suiv., adoptant une opinion de M. Niedermann (*Mélanges F. de Saussure*, p. 43 et suiv.), nous avons essayé d'en donner une théorie; nous avons admis que l'alternance *-i-* et *-ī-* n'est pas due à des faits latins, mais est primitive, et que pour l'essentiel elle est réglée par la tendance de l'indo-européen à éviter une série de trois brèves. M. Sommer, *Handbuch*[2], p. 503 et suiv., prétend pouvoir se passer de cette hypothèse et expliquer tous les faits latins au moyen de **-yo-* : **-ye-*, sans même admettre le degré *-ĭ-*.

Selon lui, les verbes dénominatifs, qui ont tous *-ī-*, ne le doivent pas à un *-ī-* indo-européen, mais une forme telle que

**fini-ye-si* serait devenue **finiys* > *finīs* par suite de la syncope de *-e-* en syllabe finale ou préfinale. Puis cet *-ī-* aurait été introduit (par analogie sans doute ?) dans les dénominatifs dérivés d'un thème non terminé par *-i-*, par exemple **custōd-* : *custōdīre*, **largo-* : *largīrī*.

La formule **fini-ye-si* > **finiys*, quoique l'auteur ne le dise pas, suppose que **-y-* intervocalique, qui ailleurs disparaît toujours, s'est maintenu après la voyelle *-i-* : autrement **finiyesi* donnerait **finies*, qui ne peut être l'ancêtre de *finīs*, puisque l'ombrien présente *-ī-* en ce cas (*ibid.*, 504). Je ne vois pas que M. Sommer donne les raisons de cette supposition, mais, en étudiant *fiō*, nous montrerons qu'elle est plausible.

Dans les verbes primaires en *-iō*, la répartition de *-ĭ-* et *-ī-* a, selon notre auteur, une histoire plus compliquée. M. Sommer, p. 505, écarte d'abord toute théorie selon laquelle cette répartition remonterait à une époque prélatine et la ferait dépendre de la quantité de la syllabe radicale : soit *căpĭs* comme got. *hafjis*, mais *sāgīs* comme got. *sokeis*. Cette théorie ne peut expliquer, selon lui, des formes telles que *morīmur*. Quant à lui, il pose les séries de formes suivantes (p. 506) :

**kap-yō* > *capiō*.
**kap-ye-si* > **kapies* > **kapiyes* > **kapiys* > **kapīs* > *capis*.
**kap-ye-ti* > **kapieti* > **kapiyet* > **kapiyt* > **kapīt* > *capĭt*.
**kap-yo-mos* > **kapiomos* > **kapiyomos* > **kapiymos* > **capīmus*.
**kap-ye-tes* > **kapietes* > **kapiyetes* > **kapiytes* > **capītis*.
**kap-yo-nt* > **kapiont* > **kapiyont*, qui devient *capiunt* et non **kapiynt* > **capint*, parce que M. Sommer, sans raisons décisives, n'admet pas l'absorption d'une voyelle brève en syllabe fermée par deux consonnes (voir p. 513).

A cette théorie compliquée on peut faire les objections suivantes. L'auteur admet que *capis*, *capit* (< **kapīs*, **kapīt* par l'effet de la loi des mots ou groupes ïambiques[1]) ont entraîné la formation de *capĭmus*, *capĭtis* (avec *ĭ*, d'après le modèle de *legĭs*, *legĭmus*, *legĭtis*), au lieu de **capīmus*, **capītis* exigés par l'hypothèse. Cette influence décisive attribuée à des formes abrégées en vertu de la loi des ïambes est étrange, car généralement ces formes n'exercent aucune influence, mais disparaissent devant les formes non abrégées : par exemple *bŏnŏ* (< *bŏnō*) n'a eu qu'une existence bien précaire. De plus, les syllabes finales terminées par voyelle longue + *s* ne sont presque jamais abrégées. A en

[1] Sur cet abrègement des mots ou groupes ïambiques, voir un article important de M. G. Jachmann, *Zur altlat. Prosodie*, *Glotta*, VII, p. 39-72, surtout p. 70.

juger par les cas analogues, on attendrait donc plutôt que *capīs* n'ait jamais existé ou qu'il ait été éliminé par **capīs*. On ne voit pas non plus pourquoi *capis*, *capit* auraient eu plus d'influence que les autres formes *capiō*, **capīmus*, **capītis*, *capiunt*. Toutes font songer au modèle de *fīnīre* et non de *legere*; et il en est de même des autres formes du thème du présent : *capiēbam*, *capiam* (subjonctif et futur), *capiēns*.

Autre difficulté : selon M. Sommer, **kapies* devient **kapiyes* ou plutôt se prononce **kapiyes*. Il est vrai, entre *-i-* voyelle et la voyelle suivante on prononce nécessairement un yod de glissement. Mais il y a une différence essentielle entre le *-y-* qu'on prononce en passant d'un *i* voyelle à une autre voyelle et un *-y-* normal intervocalique; le premier consiste seulement en la détente de l'*i* voyelle, tandis que le *y* normal, même après *i*, exige une tension et une tenue propres : en français il y a certainement une différence sensible entre *plié* (*-ié*) et *pillé* (*-iyé*); de même *cloué* est très distinct d'un **kluwé*, et pourtant on entend dans *plié* et *cloué* la détente des voyelles *i* et *u*. Sans doute il est possible que le bruit de la détente devienne une sonante normale. Mais où sont les faits qui démontrent ce changement en latin ? M. Sommer explique (p. 46-47) *mulier* par **muliesī* (< *m^u^lyesī*); pourquoi ce **muliesī* ne devient-il pas (comme **kapyesi* > **capīs*) d'abord **muliyes*, puis **muliys*, d'où **mulīs* ? Pourquoi **melyos* (d'où *melius*) ne devient-il pas **meliyos* > **meliys* > **melīs* ? Ni *majus* ni *pejus* ne deviennent **mais*, **peis* ! Et pourtant *peijus* et *maijus*, avec sonante double, présentent des conditions spécialement favorables à l'absorption de la brève suivante, cf. *perregō* > *pergō*. De même **filios* ne devient pas **filiyos* > **filiys* > **fīlīs*, mais *fīlius*, et de même tous les mots en *-ios* aboutissent non à *-*īs*, mais à *-ius* (1).

Considérons les formes où la voyelle brève absorbée est en syllabe non plus finale, mais intérieure. De quel droit M. Sommer pose-t-il **kapiomos* > **kapiyomos* > **kapiymos* et **kapietes* > **kapiyetes* > **kapiytes* (voir p. 513 et 504 et suiv.)? Ailleurs la voyelle brève persiste dans des conditions identiques, c'est-à-dire en syllabe intérieure devant une consonne unique : *societas*, *parietis*, *arietis*, *abietis*, et pourtant ces formes étaient, à cause de leurs séries de brèves, peu conformes au type du rythme quantitatif latin. De même *mulieris* persiste, et pourtant, s'il était légitime d'expliquer *polīris* par **poliyeres*, **mulies-es* donnerait **muliyeses* > **muliyses* > **mulīris*.

(1) M. Sommer d'ailleurs semble parfois oublier son hypothèse. Par exemple il dit p. 372 : « altes **wiy-es* (génitif de *vīs*) wäre wohl durch **vies* reflektiert. » L'hypothèse ci-dessus n'exigerait-elle pas **wiy-es* > **wiys* > *vīs* ? De même, p. 545, pour expliquer *aīs* (2^e^ pers. sing. de *aiō*) il pose la série **ag-ye-si* > **ayyes* > **ayyis*. Mais la théorie n'exige-t-elle pas **ayyes* > **ayys* ?

L'impératif *cape*, qui s'explique si facilement par **kapī*, est assez étonnant dans la théorie que nous examinons. En effet, M. Sommer, n'admettant pas que la forme *-i-* alterne avec **-ye-*: **-yo-*, est amené à poser **kap-ye* > **kapiye* > **kapī*, qui, étant une forme ïambique, devient **kapĭ* > *cape*. Mais ce résultat est peu vraisemblable : dans les mots ïambiques terminés par *-ī* continuant *-ei*, le résultat de l'abrègement est régulièrement noté par *-ĭ*, rarement par *-e* alternant avec *-i* : *sibi sibe*, *quasi quase*, etc. Or *-ī*, continuation de *-ei*, était certainement moins fermé que *-ī* normal ou du moins ne l'était pas davantage. On ne voit donc pas pourquoi **kapī* serait continué toujours par *cape* et jamais par **capĭ*. Aussi M. Sommer songe-t-il, p. 516, à une « Analogiebildung zu *capis* nach *legis* : *lege* ». De même, selon lui, *capere* a pris la place d'un **capīre* < **kap-ye-si* (voir *Handb.*[2], p. 591).

La théorie de M. Sommer ne s'applique qu'aux cas tels que *capis*, c'est-à-dire aux verbes formés d'une racine à voyelle brève. Nous avons vu que pour aboutir elle se complique de plusieurs hypothèses non fondées et en soi peu vraisemblables. Si nous considérons les verbes tels que *veniō*, où le suffixe prend la forme *-ī-* malgré la syllabe brève précédente, elle échoue absolument. L'auteur en convient au moins pour quelques verbes, quand il dit par exemple (*Kritische Erläuterungen zur lat. Laut- u. Formenl.*, p. 133) : « Dass eine Erklärung der ī- Flexion von *polīre*, *sarīre* noch zu finden ist, muss zugestanden werden. » D'après le *Handbuch*[2], p. 506, *veniō* doit sa longue ī à ses composés ; mais *veniō* était dans l'usage journalier certainement plus fréquent que ses composés ; de plus il y a peu de composés verbaux latins fixes anciens ; or, pour avoir exercé l'influence supposée, il faudrait que ces composés eussent été fixés à une époque très ancienne. De même comment prendre au sérieux une remarque telle que : « *ferīre* nach *hostīre* » ? (Voir p. 506.)

M. Sommer n'a donc pu expliquer ni le type *capiō* ni le type *veniō*. Par suite il n'a pas démontré que ces verbes ne contiennent pas un suffixe *-ĭ-* ou *-ī-* alternant avec *-yo-*. Dans les *Krit. Erläut.*, p. 133-140, il considère son hypothèse comme un résultat acquis, et s'efforce de montrer que la forme *-i-* du suffixe n'est attestée ni par l'osco-ombrien ni par le slave et le baltique. Je laisse à des juges compétents l'examen de cette partie de son argumentation.

b. — Fīō.

La chute de *-y-* intervocalique en latin est très ancienne. M. Sommer est sur ce point de l'avis général, il croit que *monēs monētis* < **moneyesi* **moneyetes* prouvent par leur *ē* que cette chute

est antérieure à la loi préhistorique qui a changé *-ĕ-* en *-ĭ-* en syllabe intérieure (voir *Krit. Erläut.*, p. 152). Cependant il admet que **-y-* persiste après *-i-*, car il pose **partiyes* (*i*) > **partiys* > *partīs* (*Handb.*², p. 504), mais **moneyesi* > *monēs*. Avec raison, semble-t-il. Les génitifs tels que *ipsīus*, *illīus* ont conservé très longtemps *ī*; c'est seulement à partir de Lucilius que l'on voit apparaître *-ĭus*; *-īus* est encore la forme normale pour Cicéron et Quintilien (voir Sommer, *Handb.*², p. 444 et suiv.). Or ces génitifs s'expliquent par **-ī-yos*. Le plus naturel est donc d'admettre que dans cette forme *-y-* s'est conservé bien plus longtemps après *-i-* qu'après une autre voyelle et a maintenu ainsi la quantité de l'*ī* précédent. Peu à peu, même en cette position privilégiée, *-y-* a peut-être eu la tendance à s'amuir, ce qui pourrait expliquer la nouvelle scansion *-ĭus*. Même développement dans *Dĭana*. L'adjectif *dīus* a toujours la première syllabe longue, mais il continue **diw-yos* et on ne peut dire s'il faut prononcer *dī-jus* ou *dij-jus*, car **-wy-* donne probablement ici *-jj-*; d'ailleurs il n'y a peut-être qu'une différence théorique entre ces deux prononciations.

L' *-ī-* se maintient aussi, sauf dans *fierem fierī*, à toutes les formes de *fiō*. M. Sommer, *Krit. Erläut.*, p. 160-161, croit pouvoir expliquer ce fait, même en posant **bhwĭ-yō* comme forme primitive : *fiō* devrait son *-ī-* à *fis* qui continuerait **fīys* < **bhwĭ-yesi*, et à *fit* < **bhwĭ-yeti*. Mais on se demande en vain pourquoi, s'il en est ainsi, *ciō*, *sciō* n'ont pas formé **cīō*, **scīō*, d'après *cīs*, *scīs*. M. Sommer croit que cela provient de l'influence du parfait : le parfait *scīvī* aurait amené *sciō* à se conformer au type d'*audiō*. Cette affirmation étrange est donnée sans preuves. Les systèmes du présent et du parfait sont en latin indépendants l'un de l'autre. Pour expliquer une influence spéciale de *scīvī* et de *cīvī*, il faudrait des raisons spéciales, qu'on ne voit pas. D'ailleurs on pourrait demander également pourquoi *audĭō* ne fait pas **audīō* d'après *audīs*: selon le *Handb.*², p. 544, ce serait parce que l'*-i-* d'*audiō* n'est pas accentué : «*fiō* hatte insofern den anderen *io*-Verben gegenüber... eine Sonderstellung, als sein *i* den Akzent trug». Mais pourquoi un *-ī-* accentué aurait-il, plus qu'un autre, la tendance à garder sa quantité? Une voyelle brève peut porter l'accent aussi bien qu'une longue, et il n'y a aucun fait en latin qui garantisse la supposition affirmée.

Ainsi il n'y a dans la théorie examinée aucune bonne raison qui explique pourquoi *fiō* ne se conforme pas au type de *scĭō* et d'*audĭō*, ou inversement *scīō* et *audīō* au type de *fiō*. L'auteur lui-même, *Handb.*², p. 545, reconnaît qu'il ne voit pas pourquoi l'on a *fierī*, *fierem*, et non **fire*, **firem*, ni pourquoi l'on n'a pas **fibam* et **fibō*. Il se demande si **-iye-* n'éprouvait pas d'altération

phonétique devant *-r-*. Mais s'il en était ainsi, c'est son explication de *capere* et d'*audīre* < **-iyere* qui serait ruinée, car alors on attendrait **capiere* et **audiere*.

Toutes ces difficultés inextricables disparaissent, si l'on écarte la théorie de M. Sommer sur les verbes en *-yo-*, et si l'on pose **bhwī-yō* > *fiō*. Il y a en effet un certain parallélisme entre *fiō* et *illīus* < **illī-yos*. Dans les deux cas la longue *-ī-* se maintient très longtemps en apparence devant une voyelle. Cependant le parallélisme n'est pas complet : l'abrègement de *-ī-* dans *fiō* apparaît beaucoup plus tard que dans *illīus* (voir Sommer, *Handb.*[2], p. 543). Comment comprendre ce fait ? Il est *a priori* naturel de comparer l'évolution de *-iy-* à celle de *-uv-*. Or, en syllabe non intérieure *-ŭv-* devient *-ŭ-* : *dēnuō* < **dēnŭvō* < **dēnovō* (voir *Dominance et résistance*, p. 206), tandis qu'en syllabe initiale *uv* persiste : *ūva*, *ūvēre*, *jŭvenis*, etc., et en ital. *giovine*, v. fr. *juefne*, où la conservation de *v* est visible. Si l'on admet une différence analogue entre les positions de *iy*, tout s'explique : dans *fiō*, *illīus*, comme dans *juvenis* et *dēnuō*, la sonante latine a été d'abord entière; puis elle a été, en syllabe intérieure seulement, réduite peu à peu au son de la détente de la voyelle précédente, si bien que finalement elle n'a plus empêché le contact avec la voyelle suivante ; mais *fiō*, ayant la sonante en syllabe initiale, a gardé *-ī-* plus longtemps qu'*illīus*.

Il est vrai que *fierī fierem*, avec *i* toujours bref sauf parfois dans l'ancienne poésie dramatique et peut-être dans certaines clausules de Cicéron, semble démentir notre explication, puisque *-i-* s'y trouve en syllabe initiale. Mais cet *-i-* était-il suivi de *-y-* ? Admettant que dans les verbes de la 3e conj. en *-io-* le suffixe a les deux formes *-yo-* et *-i-*, nous posons : **fī-yō* > *fiō*, **fī-ĭs* > *fīs*, **fī-ĭt* > *fīt*, **fī-ĭmos* > *fīmus*, **fī-itis* > *fītis*, **fī-yont* > *fīunt* ; impératif **fī-i* (cf. **kapĭ* > *cape*) > *fī* ; subj. **fī-yam* > *fiam*, etc. Toutes les formes sont réglées sur le même modèle que celles de *capere* et s'expliquent sans difficultés. Pour *fierī* et *fierem*, nous posons donc (d'après le modèle de *capere* < **kap-ĭ-si*, *caperem* < **kap-i-s-*) les formes **fī-i-si* et **fī-i-s-*, qui sont devenues *fiere* et *fierem*, de même que **audī(v)ĭsam* est devenu *audĭeram*. Devant *-s-* sonore intervocalique *-ĭ-* était sans doute trop différent de *-ī-* pour se contracter avec lui. Lorsque *fiō*, de par le sens, est devenu un passif de *faciō*, on a éprouvé le besoin de donner à *fiere* une désinence passive. Sur le modèle de *capere* : *capī* (on ne sait si *-ī-* de l'infinitif passif représente *-ī* primitif ou *-ei*), on aurait dû former *fiere* : **fīī* ; mais **fīī* devenant **fī* se serait confondu avec l'impératif et n'aurait plus porté aucun signe du passif. On a donc été amené à suivre le modèle d'*audīre* : *audīrī* et à former *fiere* : *fierī*.

Ainsi le jeu des lois phonétiques avait produit des formes où

le thème du présent était tantôt *fi-*, tantôt *fī-*. Il est assez naturel que *fi-*, étant la forme la plus commune, se soit parfois introduit dans le domaine de *fī-* : on trouve, avons-nous dit, des scansions exceptionnelles telles que *fierī*, *fierem*.

6. Quelques mots où une voyelle brève intérieure a disparu.

a. — Bellus *et* bellum.

Lorsque le suffixe *-lo-* s'ajoute à un thème terminé par trois syllabes brèves, la troisième étant *-lo-*, *-no-*, *-ro-*, la troisième voyelle brève est supprimée devant le suffixe : *vitellus*, < **vĭtĕlŏ-los*, *ocellus* < **ŏcĕlŏ-los*, *satullus* < **sătŭrŏ-los*, *asellus* < **ăsĕnŏ-los*, et de même lorsque les trois syllabes brèves sont précédées d'une syllabe longue : *monticellus* < **monticĕlŏ-los*.

Dans d'autres exemples la brève qui précède le suffixe *-lo-* est elle-même précédée de $-\breve{\cup}$: *agnellus* < **agnĕlŏ-los*, *fābella* < **fābĕlŏ-lā*. (Voir *Dominance et rés.*, p. 153 et suiv.)

La chute de la brève est donc déterminée essentiellement par la présence de la sonante *n*, *r*, *l*, qui la précède. Toutefois cette sonante ne suffit pas à expliquer ce fait ; sans doute **oinolos* devient *ullus*, *vīnolum* devient *vīllum*, mais *fŏrŭli*, *fĕrŭla*, *hŭmĭlis*, *sĭmĭlis* ne perdent pas la brève en question, bien qu'elle soit dans ces mots précédée d'une sonante. Surtout *similis* est un exemple décisif parce qu'il est isolé : on sait que **simile* devient *simul* et non **simle*. Pour qu'une voyelle brève intérieure disparaisse après sonante, il faut donc que l'action de la sonante soit placée dans des conditions favorables. Dans **vīnolom* > *vīllum* l'action de *-n-* est rendue décisive par la syllabe longue précédente, comme dans **corōnolā* > *corōlla*. Dans **vitelolos* > *vitellus*, **angelolos* > *angellus* l'action de *-l-* est rendue décisive par le fait qu'*angulus* et *vitulus* ont deux syllabes de la forme $\breve{\cup}\breve{\cup}$ avant la syllabe finale, et que la voyelle brève d'une syllabe finale *-los -ros* tend à disparaître en ce cas : **pŭĕros* > *puer*, **lĭbĕros* > *līber*, *făcĭle* > *facul*, *sĭmĭle* > *simul*, etc., tandis que *mātūrus* et analogues ne perdent pas la voyelle de la syllabe finale. Cette voyelle de la syllabe finale, étant la plus débile dans un mot tel que **angelo-los*, c'est elle qui doit disparaître, d'où **angellos*. Dans **vitelolos* (> *vitellus*), le fait que les trois syllabes qui précèdent *-lo-* sont brèves est aussi une circonstance favorable, mais non nécessaire, pour l'absorption.

D'autre part les mots tels que *forulī*, *parilis*, *similis*, *humilis* ne perdent pas la voyelle brève qui précède la sonante *-l-*. Et de même les mots dissyllabes tels que *fĕrus*, *mălus*, *bŏnus*, malgré la

voyelle brève qui comme dans **pŭĕros* précède la sonante, ne deviennent jamais **fer*, **mal*, **bon*, etc.; dans *calfaciō*, *olfaciō* < *călĕfăciō*, *ŏlĕfăciō*, *călĕ-* et *ŏlĕ-* sont devenus *cal-* et *ol-*, parce que le latin évite la série de trois brèves et que la troisième brève de *călĕfăcio* et *ŏlĕfăcio* ne pouvait pas tomber. Le maintien de la voyelle brève qui précède la sonante dans des mots tels que *fŏrŭlī*, *sĭmĭlis* et *fĕrus*, *bŏnus*, semble en contradiction avec l'étymologie évidente de *bellus* < **dven(o)los*, diminutif de *bonus* < **dvenos*. La contradiction disparaît, si l'on pose *bellus* < **dŭĕnŏlos* ou mieux peut-être *dŭvĕnŏlos*, et de même *bonus* < **duenos* ou mieux **duvenos*, cf. skr. *dúvaḥ* «honneur». Pour faire disparaître la suite de trois brèves, **duvenolos* est devenu **duvenlos* (comme **vitelolos* > *vitellus*) puis **duvellos* > **dvellos* > *bellus*. Le changement de *duvellos* (ou *dŭvellos*?) en **dvellos* est identique à celui qu'il faut admettre pour *bes*. Puisque *bes* ne signifie pas «deux as», on ne peut l'expliquer par **dvi-ass* (qui d'ailleurs aboutirait à **bis*) : cf. *bipes* qui a deux pieds, *bilibra* deux livres, *bīgae* attelage à deux chevaux, *bivius* qui a deux voies, etc.; comme il signifie 2/3 d'as, il faut poser *duo ass(is)* (= duae partes assis) qui est devenu **dŭass* (ou **dŭvass*?) > **dŭess* > **dves* > *bes*. Il faut bien admettre que **duass* a été prononcé d'abord en deux syllabes ; le sentiment qu'on a eu d'abord des deux parties de ce composé, exigeait cette prononciation; de plus *ass* ne pouvait devenir *-ess* qu'en syllabe non initiale. Sur l'étymologie de *bes*, voir Walde, *Etym. Wörterb.*

Bellum s'explique de même par **dŭĕnŏlom* (ou **duvenolom*) devenu **dŭenlom* (ou **duvenlom*) pour éviter ∪∪∪ avant la syllabe finale, puis *dŭellom* (ou *duvellom*) > **dvellum*. La forme *dŭellum* est encore employée à l'époque historique, sans doute par archaïsme; de même *perduellis*, qui est un terme de droit politique. **Dŭĕnŏlom* (ou *duvenolom*) est un dérivé (non diminutif) de **dŭĕno-* (ou **duveno-*), qui s'analyse en **dŭ-eno-* : le suffixe **-eno-* est le même que dans **duvenos* > *bonus*; la racine **dŭ-* se retrouve dans *indūtiae* «armistice», gr. δύη «détresse», hom. δηϊόω «tuer, meurtrir», att. δῃόω «ravager, dévaster (un pays)», Alcman δάϝιον.

Ainsi *bellus* et *bellum* fournissent une confirmation des observations que l'on a présentées dans *Dominance*, p. 153 et sniv., et qui viennent d'être résumées, sur les mots du type *vitellus* < **vitelolos*.

b. — Tībīcen, merīdiēs.

Il y a un contraste singulier entre *pietās* < **pio-tāt-s*, *societās* < **socio-tāt-s* et *tībīcen* < **tībio-can*. Dans les deux cas *-io-* est en

syllabe intérieure devant consonne unique, les conditions paraissent les mêmes, et le résultat est différent. Il faut chercher la solution de cette difficulté dans l'histoire du groupe *-io-*.

M. W. Schulze, *Latein. Eigennamen*, p. 456, a montré que les noms propres en *-īlius* et *-īdius*, de même que *tībicen*, présentent *-ī-* < *-io-* en syllabe intérieure. Si l'on compare *Quīntĭlius*, *Pompĭlius*, dérivés de *quīnto-*, **pompo-*, avec *Lūcĭlius*, *Publĭlius*, *Manĭlius*, *Statĭlius*, dérivés de *Lūcius*, *Publius*, *Manius*, *Statius*, on voit que *-ĭ-* dans les dérivés correspond à *-ŏ-*, et *-ī-* à *-io-* des noms primitifs, cf. *tubĭcen* et *tībicen* : *tuba* et *tībia* : « Dass der lange Vokal in *Acīlius*, *Atīlius*, *Etrīlius*, *Rutīlius* von Haus aus monophthongisch war und nicht eben aus *ei* entstanden ist, scheinen die praenestinischen Grabschriften *C.I.L.*, XIV, 3046, 3067, 3125 sq. 3229 ausreichend zu erhärten »; voir Schulze, *ibid.*

A ces exemples il faut, semble-t-il, ajouter *merīdiēs*, que j'explique par **medio-diēs*; cette forme serait un composé ayant un thème comme premier membre et serait ainsi de même structure que *hodiē* < **ho-diē*, si l'on admet l'explication proposée par M. Meillet, *Mém. Soc. Ling.*, XIX, p. 49 et suiv. D'autres ont posé *merīdiē* < **mediei-diē* en considérant **mediei* soit comme un génitif de temps (Jacobsohn, *Phil.*, LXVII, 526), soit comme un locatif (J. Wackernagel, *Indog. Forsch.*, XXXI, p. 251 et suiv.). Selon M. Wackernagel, on passe de **medieidiē* à **medeidiē* par dissimilation entre *i* et *i*; pour rendre cette dissimilation plus plausible, M. Niedermann (*Berl. phil. Wochensch.*, 1915, col. 1089) propose **medyeidyē*, où **dyē* est une hypothèse un peu hardie, puisque *diēs* n'a pas de formes attestées commençant par **dy-*. L'hypothèse de la chute d'une voyelle par dissimilation est d'ailleurs aussi hardie; il n'est pas sûr qu'il y ait en latin d'autres exemples de ce fait : *sententia* ne repose pas nécessairement sur **sent-ient-*, mais peut-être sur ** sent-ent-*, qui serait à *sentiō* ce que *parēns* < **par-ent-* est à *pariō*, c'est-à-dire un participe aoriste.

L'étymologie **mediei-diē* suppose en outre que *merīdiēs* est né de *merīdiē*; or on ne peut établir cette nouvelle supposition; *hodiē* n'a pas donné lieu à la formation d'un **hodiēs*.

Une difficulté plus grave semble résulter de l'adjectif *mediālis* qui, selon Festus, avait chez les anciens le même sens que *meridiālis*. **Medeidialis*, dérivé de **medeidiē*, ne pouvait pas devenir *mediālis* aussi longtemps que *-ei-* de **medeidiē* restait diphtongue, car il n'y a pas de mots latins où l'haplologie fasse disparaître une diphtongue. Et pourtant on ne peut admettre que **medeidiālis* ait été altéré par l'haplologie seulement lorsque *ei* fut devenu *-ī-*, car le texte de Plaute contient déjà *merīdiē*, par exemple *Most.*, 579, 582, etc.; *merīdialis* ne pouvait plus donner *mediālis*.

Toutes les difficultés disparaissent si l'on pose **medī-diē* avec

-ī- ancien : **medīdialis* devient *mediālis* par haplologie régulière; **medīdiē*, ayant gardé plus longtemps la syllabe *-dī-* parce que ce mot est plus court que **medīdialis*, ou l'ayant restaurée sous l'influence de l'étymologie, est devenu *merīdiē* par dissimilation.

L'existence du changement de *-io-* en *-ī-* dans les mots étudiés étant établie, reste à l'expliquer. Dans **tībĭŏcan* tous les cas, sauf le nominatif, présentent une série de trois brèves avant la syllabe finale; **Lūcĭŏlĭos*, **Publĭŏlios*, **Statĭŏlios*, etc., et *mĕdĭŏdĭēs* présenteraient tous, à tous les cas, ⏑⏑⏑ avant la finale. Or il a été montré (*Dominance*, p. 123 et suiv., et dans ces *Mém.*, XIX, p. 216 et suiv.), par de nombreux exemples empruntés à toutes sortes de catégories de mots, que le latin évite, quand il le peut, la série de trois syllabes brèves avant la syllabe finale. Il est conforme à cette loi que **Lūcĭŏlĭos* devienne *Lūcīlius*, etc., que **tībĭŏcĭnem* et **mĕdĭŏdĭēs* deviennent *tībīcinem* et **medīdies* d'où *merīdiēs*. Là où le groupe *-ĭŏ-* n'est pas suivi de brève, il reste intact : *Statĭŏleius*, etc. Dans les mots en *-ietās* le groupe *-ĭŏ-* n'est jamais suivi de syllabe brève; il doit garder ses deux brèves. Parfois, il est vrai, il est précédé d'une syllabe brève : *sŏcĭĕtas*, mais c'est par hasard, et par conséquent cette circonstance ne peut déterminer le type de formation.

7. Le type *facultās* < **faclitāts*, *paternus* < **patrinos* : absorption ou métathèse?

Dans *Dominance et rés.*, p. 157 et suiv., on a montré qu'une voyelle brève intérieure est absorbée par une consonne sonante *r*, *l*, *m*, *n*, lorsque cette sonante est précédée d'une voyelle longue : *ārĭdē-* > *ardēre*, ou lorsqu'elle est géminée : **surrĕgo* > *surgō*, quelle que soit la quantité de la voyelle qui précède la sonante géminée.

On ne ferait qu'une extension assez naturelle de cette formule, si l'on proposait d'admettre que l'absorption d'une voyelle brève a lieu aussi lorsque la sonante est précédée d'une occlusive comme dans **faclitāts*, **patrinos*, qui dans cette hypothèse deviendraient d'abord **faclātis*, **patrnos*. Cependant dans les deux cas *ārĭdē-* et **surregō*, la syllabe qui précède la brève est longue et cette quantité est un facteur essentiel de l'absorption; il faudrait donc, pour établir une véritable analogie entre **faclitāts* et **surregō*, admettre que l'absorption de la brève aurait eu lieu à une époque où le groupe occlusive + liquide allongeait la syllabe précédente. Mais, si l'on ne peut démontrer que le latin n'a jamais connu cette scansion avant l'époque historique, cette hypothèse est d'autre part incontrôlable.

On voit donc que la formule donnée pour *ardēre* et *surgō* et les cas analogues pourrait s'accommoder de l'explication de *facultās* par **faclitāts*. Si nous avons préféré l'explication par la métathèse (*Dominance et rés.*, p. 164 et suiv.), c'est pour des raisons propres aux faits du type de *facultās* et non parce que la théorie de la métathèse dans un cas serait solidaire de la théorie de l'absorption dans l'autre.

L'argument le plus important en faveur de la métathèse semble fourni par le mot *forceps*. Si l'on accepte l'étymologie **formo-caps* donnée par les anciens et qui paraît évidente (je l'ai suspectée sans bonne raison, *Dom. et rés.*, p. 160), on n'a aucune peine à la faire accorder avec notre théorie : **formŏ-* = syllabe longue + sonante + voyelle brève; il y a donc syncope : **formŏ-caps* > **formcaps* > *forceps*. Il ne peut y avoir métathèse : **formocap-* > **forencap-*, puisque *-rm-* ne formaient pas ensemble un groupe initial de syllabe et que la métathèse a lieu seulement lorsqu'une syllabe commence par consonne + *r*, *l*. Au contraire **formocaps* > *forceps* paraît inconciliable avec la théorie de la syncope : selon cette théorie **formocaps* devrait donner **formcaps* > **foremcaps* > **forencaps* > **forinceps*. Si donc l'étymologie *forceps* < **formocaps* est exacte, elle démontre qu'en latin *-m-* ne se vocalise pas lorsque la chute d'une voyelle brève suivante place *-m-* entre consonnes. Il est très vraisemblable que les autres consonnes se comporteraient comme *-m-* dans des circonstances semblables. Aucun mot latin ne permet d'observer ce traitement pour *r* et *l* : les groupes *-mr-*, *-nr-*, *-lr-*, et *-ml-*, *-nl-*, *-rl-*, ou bien n'existent pas ou bien subissent des altérations qui changent les conditions phonétiques essentiellement. Le groupe *-rn-* a existé dans **alternicŏr*, qui est devenu **alterncŏr* > *altercor*, et non **alterincor*.

Forceps et *altercor* tendent donc à démontrer qu'une consonne sonante, *r*, *l*, *m*, *n*, ne se vocalise pas en latin. Comme les faits du type *vītrĭcus* montrent que la brève subsiste là où l'absorption devrait s'exercer si elle était la loi de ces groupes, tandis que la conservation de *-rĭc-* est naturelle dans l'hypothèse de la métathèse (*-rc-* étant évité), comme d'autre part *-rĭ-* devient *-er-* même en syllabe initiale : *tertius* < **tritios*, *testāmentum* = osque TRÍSTAAMENTUD, la théorie de la métathèse paraît l'explication la plus naturelle des faits tels que *facultās* < **faclitāts*, *paternus* < **patrinos*.

8. *Juvenīx.*

Pour prouver que *jūnior* continue *juvenior* par syncope de *-e-*, M. Sommer, *Handbuch*[2], p. 463, fait observer que les exemples les plus anciens de *jūnior* se trouvent chez Plaute, *Cas.*, 15

(postérieur à Plaute) et Cicéron, *Verr.*, V, 38. D'autre part, l'exemple le plus ancien de *juvenior* est chez Sénèque le Rhéteur, *Contr.*, VII, *praef.*, 4. On ne peut donc rien conclure, mais seulement constater que dans les textes anciens conservés les Latins ont eu rarement l'occasion d'employer le comparatif de *juvenis*; cela est d'autant moins surprenant que *juvenis* lui-même est rare avant l'époque classique : ni Plaute ni Térence ne l'emploient.

M. Sommer fait observer en outre que *jūnīx* se trouve pour la première fois chez Perse, tandis que *juvenīx* se lit déjà chez Plaute, *Miles*, 304. Mais comme *juvenīx* ne se rencontre nulle part ailleurs et que *jūnīx* est aussi très rare, il n'y a rien non plus à en conclure, sinon que, les auteurs qui nous ont été conservés ayant eu très rarement l'occasion d'employer ce mot, c'est peut-être par hasard que *juvenīx* est la forme le plus anciennement attestée.

Et même *juvenix* est-il vraiment attesté? Le vers 304 du *Miles*, de Plaute, se présente comme il suit d'après l'édition minor Gœtz-Schœll, 1904 :

Quam <m>ox <h>or<sum> ad stabulum juvenix recipiat se <a> pabulo.

Ce vers est fortement altéré. Les manuscrits donnent *uxor* au lieu de *mox horsum* et *juvenis* au lieu de *juvenix*. Pour le mètre il est aussi licite d'écrire *jūnīx* que *juvenīx*; par conséquent *juvenix* n'est garanti que par la critique littérale. Sans doute au point de vue de cette critique la correction *juvenix* est bien plus vraisemblable que la correction *junix*, mais cela ne suffit pas pour la rendre certaine. Même si *juvenix* était attesté par ailleurs, le doute resterait permis.

(*A suivre.*) C. Juret.

ÉTYMOLOGIES ARMÉNIENNES.

(SUITE [1].)

10. *ałmuk.*

Le mot arm. *ałmuk* qui, dans la langue moderne, signifie «bruit, tapage», avait dans la langue du v^e^ siècle la signification de «tumulte, désordre, trouble», d'où *ałmk-arar* «querelleur». On n'a encore proposé aucune étymologie pour ce mot. Je le compare avec le gr. *πόλεμος* «tumulte, combat, bataille». I.-e.- **pºl-* donne régulièrement *al-* en arménien; cf. *πολιός*, à côté de arm. *ali-kʿ*; mais ici *l* est devenu *ł* à cause de la consonne suivante; *-uk* est un suffixe arménien. On pourrait peut-être trouver **ałm-*, sous forme redoublée *ałałm*, dans le mot déformé *ałał-małakem* «je fais tumulte».

11. *eriz.*

Le grand dictionnaire de Venise cite un mot *eriz* «bande». Ce mot est employé seulement à l'instr. *erizovkʿ*; il y a aussi quelques dérivés, comme : *erizapat* «couvert de drap», *erizapind* «lié avec une bande», etc. Toutes ces formes montrent que *eriz*, supposé par le dictionnaire de Venise, n'est pas correct : il faut **erēz*.

On pourrait comparer ce mot avec lat. *rīca*, lit. *riszù*, *riszti* «lier», *ryszỹs* «bande», lett. *risu*, *rist*, v. pr. *rēist* «lier», etc. M. Walde, *Lat. etym. Wört.*[2], 652, fait dériver ces mots de l'i-e. **wreik*$_1$*ā*. L'arm. **erēz* supposerait la forme **wreig*$_1$*h ā*.

12. *tʿan, tʿanč, tʿaun.*

M. Meillet, *M.S.L.*, IX, 154, a comparé le mot arm. *tʿanal* «mouiller» avec le v. sl. *tajati* «fondre, couler», *talŭ* «liquide», dor. *τάκω* «je fonds». Ces mots viennent de la racine **tā-* qui se

[1] Voir *M.S.L.*, XV, 242.

présente sous des formes variées (voir Walde, *Lat. etym. Wört.*², 759). A côté de ces formes, il faut proposer aussi **tān-* d'où sont formés les mots arméniens suivants :

tʿan « soupe » (dial. « petit lait ») : cf. pour la forme v. sax. *þān* « humide, liquide, aqueux ».

tʿanč « dysenteria » : cf. gr. *τίλος* « selle abondante, diarrhée », cymr. *tail* « fumier », v. sl. *tina* « bourbe ».

Le mot arm. *tʿaun* « pluie » appartient à la même racine (*tʿa* + *-aun*, cf. *jaun* < *ju* + *-aun*).

13-14. *tʿertʿ*, *tʿer*.

Bugge, *K. Z.*, 32, 40, trouve probable que le mot arm. *tʿertʿ* « feuille (d'arbre, de papier, etc.) » appartienne à la famille **pter-* « voler », d'où gr. *πτερόν*, *πτέρυξ*, etc. Hübschmann, *Arm. Gramm.*, I, 449, repousse cette comparaison, je crois, à tort.

Dans le mot *tʿertʿ*, *tʿ* est un suffixe; la forme *tʿer* se trouve presque dans tous les dialectes arméniens au sens de « feuille d'arbre, de fleurs, de papier, de pâtisserie »; ailleurs on a *tʿir*, *tʿel*, *tʿil*, comme dans les composés : *bəxk-á-tʿer* ou *bəxk-á-tʿil* (< **bołkatʿer*) « feuille de radis », *tək-á-tʿer* (< **takatʿer*) « feuille de betterave », *tʿelbaç* « espèce de pâtisserie », *tʿertel* « défeuiller » (de *tʿer-at-el*), *tʿer-ter-uk* « espèce de pâtisserie composée de 4-6 feuilles », etc.

La forme *tʿer* se trouve aussi en ancien arménien au sens de « côté », d'où *tʿeri* « incomplet ». Dervichian (*Naxalezu*, p. 83) et M. Meillet, *M. S. L.*, X, 281, l'ont comparé avec *τέρμων*, *termō*, etc., mais je pense qu'il vaut mieux le rattacher à *tʿer* « feuille ». Ainsi la racine **pter-*, en partant de la première signification de « voler », a passé successivement aux sens de : aile, plume (gr. *πτερόν*), feuille (gr. *πτερόν*, arm. *tʿertʿ*), côté (arm. *tʿer*) et incomplet (arm. *tʿeri*). Pour l'évolution de ces sens, cf. skr. *pákṣaḥ* « aile, épaule, côté, moitié », turc *qol* « bras », mais dans le dialecte arm. de Karabagh : « côté »; *es yolə* « ici, de ce côté », *en yolə* « là », *mežyol* (c'est-à-dire *mēǰ* + *yol*) « dedans », *yeri yolə* « au-dessus », etc.

La racine **pter-* a donné encore d'autres dérivés en arménien. Outre *tʿir*, *tʿrṙim* « voler », *tʿitʿeln* « lame », *tʿitʿeṙn* « papillon » que Bugge cite (*l. c.*), je pourrais ajouter aussi *tʿṙtʿṙam* « voltiger, palpiter ».

15. *tʿi*.

Aux exemples que cite Bugge pour démontrer que i.-e. **pt* donne en arm. *tʿ*, j'ajoute *tʿi* « pelle, rame de bateau »; cf. gr.

πτύον «pelle à vanner». L'arm. *tʿi* ne peut pas être tenu pour emprunté à cause du sens.

16. dial. *hal.*

Le mot dial. *hal* (usité à Loŕi, Ghazax, Širak) ou *hel* (Hamšēn) signifie «une espèce de grosse pelle en bois ou grosse planche rectangulaire en forme de pelle avec laquelle on ramasse les grains dans l'aire»; d'où *halel* «pelleter, ramasser les grains dans l'aire» (Ghazax).

Je le compare avec lat. *pāla* «pelle».

17. *tʿumb.*

Arm. *tʿumb* «digue» est exactement le même que gr. τύμβος, avec lequel on compare lat. *tumulus*, v. isl. *þumall*, skr. *tuñga-*, m. irl. *tomm* «petite colline», mots formés du même élément radical *tum-* au moyen de différents suffixes.

18. *bołboǰ*, *boł*, *bołk.*

Le mot arm. *bołboǰ* «bourgeon» doit être redoublé de **boł* «bourgeon» (cf. *dołdoǰ* «tremblant» de *doł* «frisson»). La forme **boł* ne se trouve pas employée en ce sens dans la littérature ancienne, mais on a, dans la littérature postérieure : *boł* ou *bołik* «ferula assa foetida», *bołk* «radis», d'où *bołkuk* «petite corne nouvellement bourgeonnée» (v^e^ siècle), dial. *boy*, *boyi*, *boyik*, *box*, *boxi*, *bokʿi*, noms de différentes plantes.

On pourra comparer l'arm. *boł* avec le lat. *folium* «feuille», dont l'étymologie n'est pas certaine (voir Walde[2], p. 303, où est cité gr. φύλλον «feuille, plantes potagères, plantes médicinales»).

Géorg. *boloki*, *poloki*, tuch. *bolok*, oss. *bulk*, laze *buleki*, *buleči* sont empruntés à l'arm. *bołk*.

19. *doxn.*

Dans les *Sprachwissenschaftliche Abhandlungen* de Patrubány, t. I, p. 303, j'avais comparé le mot arm. *doxn* «trémie de moulin» avec le turc oriental *dōl* «the tunnel shaped feeder of a mill» (voir R. P. Shaw, *A sketch of the Turky language*), mais sans pouvoir indiquer laquelle des deux formes était empruntée à l'autre.

Je trouve dans le dictionnaire persan un mot *dōl* «trémie»; la première signification de ce mot est «seau»; la trémie est ainsi

nommée à cause de sa forme. L'arm. *doxn* et le turc *dŏl* sont tous deux empruntés au persan. La forme arm. *doxn* doit donc être lue **doγn* < **doln* : le *l* à la fin des mots a abouti quelquefois à *x*, en passant par *γ* : ainsi on a *acux* < *acul*, *gazax* < *gazal*, *asex* (dial. de Constantinople) < *aselu*. La forme *dol-n* est constatée d'ailleurs par le dialecte de Karabagh, où le mot garde encore son *γ*.

20. *eraxayri.*

Le mot *eraxayri* «premier fruit» est sûrement un composé de *xayri* «fruit»; le premier terme (*era-*) est inconnu. Je le compare à lat. *per*, *pro*, *prae*. Ainsi *era-* signifie «avant, premier» et présente un doublet du mot *aṙ* «devant». Pour i.-e. *pr-* donnant arm. *er-*, cf. lat. *prīscus* et arm. *erēç*; pour l'échange de *r* après *e* par *ṙ* après *a*, cf. *erasanak* et *aṙasan* (tous deux du mot iran. *rasan*).

Le mot arm. *eri* «armus, crus», dial. *heri*, appartient sans doute à la même racine.

H. Adjarian.

GREC ΤΑΡΆΣΣΩ.

On sait, par θράσσω (att. θράττω), ἔθρᾱξα, que la consonne initiale de la racine de ce groupe de mots était une aspirée et que le τ de ταραχή est dû à la dissimilation bien connue d'une aspirée par une autre.

Le τ de ταράσσω (att. ταράττω) et de ταράξω, ἐτάραξα ne saurait être phonétique. En effet, la comparaison de θάπτω, τεθάψομαι, θαπτέον et de ἐτάφην, τάφος, ταφή — de θρύπτω, ἔν-θρυπτος et de hom. δια-τρυφήν — de θάσσων et de ταχύς montre que, en ce qui concerne la dentale, les formes où une aspirée n'est pas maintenue en fait dans la suite du mot conservent un θ initial, tandis que, dans les autres formes de la même racine, il y a dissimilation.

Le verbe ταράσσω, ταράξω, ἐτάραξα doit donc être considéré comme dérivé du substantif ταραχή, de même que κολάπτω l'est de κόλαφος.

La différence de degré vocalique entre θράσσω et ταραχή est du même ordre que celle que l'on observe entre θνᾱτός (θνητός), *κμᾱτος (κμητός) et les substantifs θάνατος, κάματος, entre δμᾱτός (δμητός) et hom. ἐδάμασσα, etc. Les composés ἀθάνατος, ἀκάματος sont formés de ἀ- et des substantifs θάνατος, κάματος et ne sont nullement du type de ἄγνωτος, lat. *ignōtus*. Le composé ἀδάματος suppose un substantif *δαματος «action de dompter», non attesté, tandis que ἄ-δμᾱτος (ἄ-δμητος) est du type de ἄγνωτος.

A. Meillet.

LA
PLACE DE L'ACCENT EN LATIN.

Beaucoup de développements phonétiques proviennent de l'action combinée de plusieurs tendances distinctes, dont chacune agit indépendamment, mais qui toutes s'appliquent à un seul et même objet. Pour comprendre l'état de choses qui résulte de ces actions complexes, il faut dégager ce qui revient en propre à l'action de chaque tendance. On y peut parvenir en une certaine mesure en examinant comment agissent des tendances analogues dans des langues où leur action ne se croise pas avec d'autres et où les faits sont plus simples.

Ce procédé rend compte de la fixation de l'accent latin.

L'« accent » latin continue le ton indo-européen, qui est connu par la comparaison du ton grec ancien, du ton védique, de l'accent lituanien, de l'accent slave, et de l'action du ton en germanique à laquelle on a donné le nom de loi de Verner. Pas plus que le ton grec ou védique, l'« accent » latin n'exerce une action sur le timbre ou sur la durée des voyelles; pas plus que le ton grec ou védique, il n'intervient dans les règles générales de la versification, et, si l'on a observé ou cru observer en latin des concordances systématiques entre le ton et certaines places des mots dans le vers, ces concordances sont fortuites et tiennent à des observances sur la disposition des mots dans le vers dont le grec n'a pas l'équivalent; comme l'a bien vu et enseigné M. L. Havet, il n'y a pas de concordance obligée entre la place de l'accent latin et les temps forts du vers (voir Vendryes, *Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale*). Le rythme du latin ancien n'a rien à faire avec la place de l'accent; fidèle au type indo-européen, il ne dépend que de la quantité des syllabes.

Entre le ton indo-européen et l'« accent » latin, la différence essentielle consiste en ce que le ton indo-européen pouvait se trouver sur une syllabe quelconque du mot, tandis que la place de l'« accent » latin est réglée d'une manière précise par rapport

à la fin du mot et à la quantité de la syllabe pénultième. Cette règle offre trois traits caractéristiques :

1° La limitation par rapport à la fin du mot;

2° La barytonaison absolue de la syllabe finale de tout polysyllabe;

3° Le fait que la place de l'« accent » dépend de la quantité d'une des syllabes du mot.

Ce sont autant de traits nouveaux, et qui manifestent autant de tendances distinctes.

Or, des tendances analogues à celles que l'on observe en latin ont agi en grec et en serbe, et l'observation des dialectes grecs et serbes permet d'éclairer les faits latins.

1° Le rôle particulier de la fin de mot se rencontre en grec, où la place du ton est limitée par des règles fixes comme elle l'est en latin, et où seulement les conditions de la limitation sont différentes. Comme l'a montré Gauthiot, *La fin de mot en indo-européen*, p. 213 et suiv., la fin de mot, qui avait en indo-européen un rôle tout particulier, a souvent servi de point de départ dans les langues où la place de l'accent a tendu à se fixer.

2° Si la syllabe finale du mot sert souvent de point de départ pour la fixation du ton ou de l'accent dans les langues indo-européennes, ce n'est jamais sur cette syllabe que le ton ou l'accent tend à se fixer, comme l'a montré Gauthiot. Quand, comme en arménien, la syllabe finale du mot porte l'accent, c'est que l'accent s'est fixé à une époque préhistorique sur la pénultième et que l'action de l'accent combinée avec la débilité naturelle des finales a déterminé la chute de l'élément vocalique de la dernière syllabe et fait de l'ancienne pénultième la syllabe finale du mot.

En grec même, le ton tend à se retirer de la syllabe finale. Sans doute, la syllabe finale de mot est restée capable de porter le ton en ionien-attique et en dorien, et elle le porte souvent. Mais l'élévation de la voix en laquelle consiste le ton disparaît si l'oxyton des syllabes finales se trouve à l'intérieur d'une phrase devant un mot non enclitique. C'est en quoi consiste la barytonaison des finales grecques. Dans ses *Untersuchungen über die Natur der griechischen Betonung*, p. 250 et suiv., le regretté Ehrlich a émis l'hypothèse que le ton de la syllabe finale ne disparaissait pas tout à fait, et que le baryton final était la μέση dont parle Aristote et dont il est souvent question par la suite; mais cette hypothèse est toute gratuite; pas le moindre témoignage antique ne l'appuie. Le seul fait positif qu'Ehrlich ait trouvé à invoquer est celui qu'a reconnu M. Wackernagel : les musiciens grecs qui,

comme l'auteur de l'hymne de Delphes, ont tenu compte du ton en composant la mélodie d'un poème traitent les syllabes barytonées comme des syllabes prononcées moins haut que la tonique, mais comme possédant encore un certain degré d'élévation de la voix; ceci ne prouve pas que la syllabe finale barytonée était prononcée haute ou « moyenne », mais seulement que les sujets parlants, tout en la prononçant basse, gardaient le sentiment qu'elle était tonique, et ceci suffit pour qu'un musicien soigneux n'ait attribué une note plus haute à aucune autre syllabe du même mot. Il y a là un fait psychique très délicat, mais bien conforme au caractère des faits linguistiques : le signe linguistique ne consiste que dans une opposition (voir F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p. 172 et suiv.). On considérera donc la barytonaison des finales grecques comme une réalité.

Cette barytonaison s'explique aisément; beaucoup de mots grecs usuels ont le ton sur la première ou sur la seconde syllabe du mot : les formes telles que *ἄνθρωπος*, *ἀνθρώπου*, *νέος*, *φέρει*, *τίθημι*, *πυνθάνομαι* sont courantes en grec. Or, un système de notation du ton grec qui n'a pas prévalu à l'époque byzantine, mais qui est attesté, consiste en ceci que les deux syllabes qui précèdent la tonique sont marquées du baryton; par exemple *πολυκρατές* est noté *πολὺκρατες* (voir Ehrlich, *loc. cit.*, p. 251). Ceci tend à montrer que la principale dépression tonique se trouvait dans les deux syllabes qui précèdent immédiatement le ton. Dans la suite du discours, une syllabe tonique qui se trouvait devant un mot commençant par une tonique ou par une atone suivie d'une tonique pouvait tout naturellement perdre l'élévation caractéristique de la voix. En védique, à la différence du grec, seule est particulièrement basse la syllabe qui précède immédiatement le ton; elle est dite *anudātta-* et même *anudāttatara-*; dans la notation du Çatapathabrāhmaṇa, une tonique finale d'un mot est privée de ton devant l'initiale tonique d'un mot suivant.

La règle générale de barytonaison des finales grecques résulte de la généralisation d'un état de choses qui se produisait en certaines circonstances. C'est d'après des cas tels que *πολὺ κρά-τιστον*, *ἐκτὸς τείχους*, *ἐὰν βαδίζων*, etc., que s'est instituée la règle; des cas tels que *περὶ ὃν διατρίβομεν* ou *ἑκὼν ἀκούει* sont probablement analogiques. Le fait que l'interrogatif *τίς* a gardé dans tous les cas son oxytonaison, par opposition à l'indéfini atone et enclitique *τις*, suffit à montrer que le caractère général de la règle de barytonaison résulte d'une généralisation et ne provient pas d'une action phonétique simple.

Si les prépositions grecques monosyllabiques sont atones, ceci tient sans doute à ce qu'on a généralisé la perte du ton devant un mot commençant par une syllabe tonique ou par une atone

suivie de tonique. Car, par elles-mêmes, les prépositions grecques sont originairement toniques, et elles conservent leur ton quand elles sont postposées au nom qu'elles déterminent. Dès lors l'atonie de prépositions dissyllabiques telles que περι, ἐπι, παρα, en regard des formes toniques postposées πέρι, ἔπι, πάρα, s'explique par la barytonaison des pénultièmes devant les mots commençant par une tonique : *πέρι τόο a abouti phonétiquement à περι τοῦ. Les formes atones περι, ἐπι, παρα, qui se sont ainsi produites, ont été généralisées parce que leur atonie concordait bien avec le caractère de mots accessoires qu'avaient les prépositions. Les prépositions fournissent donc un témoignage — hypothétique sans doute, mais très probable — de l'action du ton grec sur les deux syllabes qui le précèdent immédiatement.

A la différence des prépositions, l'article n'a pas généralisé la barytonaison qui se produisait devant les mots commençant par une tonique. Les formes oxytonées sur la finale de l'article, qui est un ancien mot tonique (cf. skr. *sá*, *tám*, régulièrement toniques), sont barytonées dans les mêmes conditions que tous les autres oxytons. Mais les formes qui n'ont pas le ton sur le dernier temps, comme le génitif singulier *τόο (τοῦ) ou le génitif pluriel τῶν, ont généralisé la forme tonique qui se maintenait phonétiquement dans tous les cas où le nom suivant ne commençait pas par une tonique.

En revanche, au sens de « mais », on a généralisé la forme barytonée de ἄλλα, qui se produisait devant les mots commençant par une tonique : d'après ἀλλὰ τίθημι et ἀλλὰ τίθεμαι, ἀλλὰ τίθεσθε, qui étaient phonétiques, on a dit ἀλλὰ τιθέμεθα, qui est analogique. Ceci tient à ce que la conjonction ἄλλα « mais », atone, a été opposée à ἄλλα, nominatif-accusatif pluriel neutre de ἄλλος, mot isolé ayant un sens relativement fort.

L'impératif ἰδου, devenu interjection, offre un autre exemple de barytonaison de la pénultième, barytonaison phonétique devant une initiale tonique, analogique ailleurs. Car ἰδου, étant initial de phrase, ne saurait être une ancienne forme atone; c'est une ancienne forme tonique, où la place primitive du ton est indiquée par la forme active ἰδέ et par le type γενοῦ. La barytonaison s'est produite dans des groupes tels que ἰδου δέχου par exemple.

Tandis que l'enclise est un fait de date indo-européenne, la proclise grecque résulte de la barytonaison qui s'est produite, en grec même, en certains cas bien définis. Il n'y a jamais eu un véritable système de la proclise analogue au système de l'enclise, et les anciens n'ont pas pris nettement conscience de l'existence de proclitiques (voir Vendryes, *Traité d'accentuation grecque*, p. 63 et suiv.); c'est que, en vérité, la proclise n'a jamais

été qu'un accident, propre à certains mots placés dans des conditions spéciales.

Le fait lesbien que le ton se retire le plus loin possible de la finale, dans les limites du mouvement du ton grec, s'explique par ce qui précède : les formes barytonées qui se produisaient phonétiquement dans le cas indiqué et qui n'ont été généralisées en ionien-attique que dans les mots dits proclitiques, ont été rendues universelles en lesbien.

La barytonaison phonétique des finales et même des pénultièmes en certains cas facilite aussi l'explication de la règle relative au recul du ton qui caractérise les formes personnelles du verbe grec autres que celles de l'impératif.

L'exemple du grec montre ainsi comment, d'une manière générale, le ton a pu se retirer de la syllabe finale du mot, et même souvent de la pénultième.

En cas d'addition d'un mot enclitique, l'accent se fixe sur la syllabe finale du mot ; ceci se conçoit bien. Soit en effet d'anciens mots **satós*, **satá*, ou **tentós*, **tentá*, qui portaient le ton sur la finale (cf. skr. *tatáḥ*, *tatá*) et qui, en vertu de la barytonaison des finales, ont transporté le ton sur la première syllabe. La barytonaison ne jouait pas quand s'ajoutait un mot enclitique, soit *satúsque*, *satáue*, etc. Il s'est créé ainsi une opposition de *sátus* et *satúsque*, *satá* et *satáue*. D'après les cas de cette sorte, le latin a généralisé l'opposition, et il oppose *frâter* (cf. skr. *bhrâtā*) à *frātérque* ; *génera* (cf. skr. *jánāṃsi*) à *generáque* ; etc.

3° En indo-européen, le ton était indépendant de la quantité. Mais la quantité déterminait entièrement le rythme de la langue. On conçoit donc que le ton, qui tend à coïncider avec le sommet rythmique, ait été attiré par une syllabe longue dans certaines langues.

La règle grecque de limitation de la place du ton est souvent énoncée en termes de quantité, et en effet la quantité des voyelles y joue un rôle. Mais la quantité des syllabes n'y intervient pas. Une syllabe longue par position est traitée comme une syllabe brève. Et même une diphtongue à intonation oxytonée, comme le *-οι* du nominatif pluriel, est traitée comme une voyelle brève : le nominatif pluriel *οἶκοι* s'oppose à l'ancien locatif *οἴκοι*. La place du ton grec est limitée par rapport au nombre, et non par rapport à la quantité des syllabes finales du mot ; pour compter les syllabes, il faut noter le principe qu'une syllabe finale dont la voyelle est soit une longue par nature, soit une diphtongue à intonation périspomène, est comptée, au point de vue de la place du ton, pour deux syllabes ; ce principe ne vaut pas pour la syllabe pénultième. Ceci posé, la règle grecque est

que le ton ne peut reculer au-delà de la troisième syllabe du mot, en partant de la fin. La place du ton grec n'est en rien comparable à la fixation latine, et la comparaison de la règle grecque n'enseigne rien pour le latin.

Dans la mesure, très faible, où la place du ton grec a dépendu de la quantité des syllabes, il n'apparaît pas qu'on ait tendu à faire coïncider le ton avec le sommet rythmique. En effet, M. Wheeler a reconnu qu'une finale du type $- \cup \acute{\cup}$ passait en grec à $- \acute{\cup} \cup$; on a par exemple *πατροκτόνος* en face de *σίρατηγός* ou de *αἰγοβοσκός* et *νυμφίος* en regard de *πελιός*.

En revanche, certains faits que présentent des parlers serbes viennent éclairer le latin. La règle générale du recul de l'accent d'une syllabe dans le štokavien d'Herzégovine, qui a servi de base au type littéraire fixé par Vuk, n'enseigne rien. Comme le note avec raison M. Belić, *Rocznik slawistyczny*, III, p. 297 et suiv., le type herzégovinien consiste en un recul universel de l'accent d'une syllabe en arrière. Mais, si l'on examine ce qui s'est passé dans certains parlers serbes occidentaux, on observe des concordances avec les faits latins, et la quantité des syllabes intervient. Dans son livre, *Die serbokroatische Betonung südwestlicher Mundarten* (*Schriften der Balkankommission*, I), col. 11 et suiv., M. Rešetar a décrit deux groupes dialectaux où il s'est produit des reculs de l'accent dans des conditions différentes de celles que l'on observe en herzégovinien. En désignant par ´ la place de l'accent, sans distinction d'intonation, on dira que, dans un premier groupe, l'accent a reculé de la syllabe finale sur la pénultième, quand cette finale était une voyelle brève non suivie de consonne, soit *svíla*, *séstra* remplacant *svīlá*, *sestrá*, et que, dans un second groupe, l'accent a reculé d'une syllabe finale constituée par une voyelle brève suivie de consonne, soit *jézik*, de *jezík*; mais *vodě* subsiste dans ce second groupe; dans ce même groupe, le déplacement atteint, en syllabe intérieure, l'accent qui porte sur une voyelle brève, mais non celui qui porte sur une voyelle longue : *lopáta* devient *lópata*, mais *neprávda* subsiste. On voit ici un fait parallèle au fait latin; le détail diffère en ce que les voyelles longues de syllabes finales — qui sont du reste secondaires (car toutes les anciennes voyelles longues de syllabes finales se sont abrégées en slave commun) — gardent l'accent dans ce groupe de dialectes slaves, tandis que le latin a entièrement barytoné les finales; mais le contraste de *lópata* et de *neprávda* est exactement comparable à celui de lat. *cápimus* et *habḗmus* ou *audímus*.

Sans prétendre construire par hypothèse la suite des faits qui ont abouti à la règle connue de la place de l'accent en latin, on

voit que tout s'explique si l'on admet qu'il y a eu trois actions distinctes :

1° Une limitation par rapport à la fin de mot, comparable à ce que l'on observe en grec ;

2° Une barytonaison systématique de la voyelle finale, comparable à ce que l'on observe en grec commun dans certaines conditions particulières, et constamment en lesbien ;

3° Un recul du ton d'une syllabe brève sur une syllabe précédente, tandis qu'une syllabe tonique longue gardait son ton à l'intérieur du mot.

La combinaison de ces trois actions explique la place du ton en latin.

Ni le rythme quantitatif, hérité de l'indo-européen, ni le caractère spécial des syllabes initiales, qui est une particularité du latin, n'ont été touchés par cette fixation de la place du ton.

La prononciation spéciale des syllabes initiales, qui explique l'altération subie par les voyelles latines en syllabe intérieure, ne semble pas être intervenue dans le traitement du ton ; elle est apparue et a disparu sans agir sur la place ni sur la nature du ton. Tout au plus peut-on se demander si cette prononciation spéciale à place fixe n'a pas poussé en quelque mesure à fixer aussi la place du ton. Et, quand, dès le début de l'époque historique, le rôle spécial des initiales a cessé, ou que, à l'époque impériale, le rythme quantitatif s'est éliminé, le ton fixé sur la syllabe pénultième ou antépénultième du mot est demeuré ; il a servi de sommet rythmique à chaque mot et a commandé le développement du « roman commun » sur lequel reposent les langues néo-latines. Ainsi le ton a pris en latin un rôle assez analogue à celui qu'il a pris en grec, vers la même époque. L'histoire du ton grec et celle du ton latin sont parallèles, mais indépendantes.

A. Meillet.

LE

RÔLE DE LA NASALE FINALE

EN INDO-EUROPÉEN.

A la fin d'un mot indo-européen, une nasale finale peut se comporter de trois manières différentes suivant la forme grammaticale : il y a des désinences qui sont caractérisées par une nasale figurant constamment — il y en a d'autres qui ont une voyelle finale, que ne suit jamais aucune nasale — et il y en a où peut figurer ou ne pas figurer une nasale finale sans que le sens dépende en rien de la présence ou de l'absence de la nasale.

La nasale finale constante caractérise deux formes : l'accusatif singulier masculin-féminin, du type gr. λύκον, πόδα, et la 1re personne du singulier secondaire active du type att. ἔφερον, ἦα. Dans les deux cas, la nasale forme diphtongue après une voyelle précédente, y compris *i* et *u*, ainsi att. λύκον, σκιάν, πόλιν, πολύν, et elle est voyelle après une consonne, ainsi att. πόδα, ἡδίω (*-ω* de **-oha*), etc. Il y a aussi une nasale finale constante au génitif pluriel.

Certaines désinences ne sont jamais suivies de nasale dans aucune langue. Ainsi le nominatif-accusatif duel du type gr. λύκω, la désinence de 1re personne du singulier du parfait du type gr. οἶδα, la désinence primaire de 1re personne du singulier dans la série athématique, du type de att. εἰμι, τίθημι; la désinence secondaire moyenne de 3e personne du singulier, gr. ἔκειτο; les vocatifs singuliers tels que gr. λύκε; etc. Les cas de ce genre sont nombreux et variés. Les formes ioniennes-attiques qui les représentent ne sont jamais pourvues du *-ν* épheleystique.

Les cas où peut figurer, sans valeur significative, une nasale finale sont plus malaisés à déterminer, parce que, en général, le jeu de cette nasale n'est pas conservé à l'époque historique. Il arrive souvent que, dans certaines langues, la forme sans nasale a été généralisée, et la forme à nasale dans d'autres.

Le pronom personnel offre en indo-iranien un exemple saisissant : en védique, le datif singulier est de la forme *máhyam* ou *máhya*, *túbhyam* ou *túbhya*, et c'est seulement la langue classique qui a généralisé le type à nasale finale. Dans l'Avesta, on ne trouve que des formes sans nasale : gāth. *maibyā*, *taibyā*, *ahmaibyā*, *yūšmaibyā* (et *xšmaibyā*); les formes de l'Avesta récent, que les rédacteurs définitifs ont vocalisées d'une manière incorrecte et bizarre, n'ont en tout cas pas de nasale finale : *māvōya*, *xšmāvōya*.

Un autre cas très clair est celui du datif-ablatif-instrumental duel en indo-iranien. Le sanskrit a généralisé *-bhyām*, tandis que l'iranien a *-byā* presque toujours; dans les trois exemples attestés, le vieux perse a *-biyā*; le gāthique a *-byā*, l'Avesta récent *-bya*, ou, avec une autre graphie, *-ve*; il n'y a trace de la forme qui correspond à la forme sanskrite que dans un seul mot, *brvaṭbyąm*, qui figure dans deux passages du Vendidād. La forme slave est *-ma*, sans nasale finale. La désinence *-b n* du datif duel vieil-irlandais comporte une nasale finale suivant une voyelle de timbre *i* (donc reposant soit sur *ĕ*, soit sur *ĭ*), tandis que le *-b* du datif pluriel repose sur un ancien **-bis*.

On a déjà vu dans ces *Mémoires*, XX, 124 et suiv., comment la finale arcadienne de cas oblique du duel en *-ουν*, *-οιυν* a une nasale finale, en face de formes sans nasale de l'avestique, du slave et du baltique.

Le grec a à la fois *οὑτοσ-ί* et *οὑτοσ-ίν*; l'enclitique **-ī* se retrouve en ombrien dans *po-ei*, cf. lat. *quoi*, qui a donné *quī*; la forme **-īn* se retrouve sans doute dans la particule véd. *īm* dans les cas où *īm* n'est pas le pronom anaphorique et dans arm. *-in* des formes telles que *no-yn* « le même ».

Parmi les désinences personnelles, la désinence secondaire active de 3e personne (et peut-être aussi de 2e) du duel se présente en sanskrit sous la forme *-tām*, en grec sous la forme *-τᾱν* (ion.-att. *-την*), mais en slave sous la forme *-ta*, en lituanien sous la forme *-ta*. — La désinence de 2e personne du duel est en sanskrit *-tam*, en avestique *-təm*, en grec *-τον*; on n'a nulle part de forme sans nasale; mais on ne sait si v. sl. *-te* est une ancienne désinence primaire ou secondaire et si ce *-te* répond à skr. *-taḥ* ou à skr. *-tam*. Le flottement dans l'emploi de la nasale rend incertaine l'interprétation de ces formes. — Il est à noter que, dans la flexion verbale comme dans la flexion nominale, la nasale finale dénuée de valeur sémantique intervient avec une fréquence particulière dans les formes du duel.

A la 1re personne du pluriel active, dor. *-μες* et lat. *-mus* répondent à la désinence primaire skr. *-maḥ*; mais c'est ion.-att. *-μεν* qui répond à skr. *-mă*, lit. *-me*. Aucune langue ne fournit

une nasale finale correspondant à celle de ion.-att. *-μεν*, qui est constante en ionien-attique.

La 1re personne secondaire moyenne du singulier n'est attestée qu'en grec et en indo-iranien; et les deux formes divergent absolument à première vue. Il n'est peut-être pas impossible de les concilier. La désinence indo-iranienne est *-i*; comme on a la forme *-a* après *-y-*, l'*i* indo-iranien repose ici sur i.-e. **-ə*. La désinence grecque est *-μᾱν* (*-μην* en ionien-attique); l'*ᾱ* de cette désinence est le degré *e* d'une voyelle dont l'**ə* attesté par l'indo-iranien offre le degré zéro; ceci posé, **-μᾱ* serait à **-ā*/**-ə* ce que *-μαι* est à indo-iranien **-ai*, qui est la désinence primaire active de 1re personne du singulier; il est probable que le *-μ-* de gr. *-μαι* et **-μᾱ-* est une adaptation analogique d'un type sans *-m-*, qui est exactement conservé en indo-iranien; en effet le type indo-iranien en **-ai* (skr. *-e*) de la désinence primaire moyenne de 1re personne du singulier se retrouve dans les survivances slaves, parfait v. sl. *vědě* «je sais», et germanique, présent norr. run. *haite* «je m'appelle»; mais la forme grecque *-μαι* est sans aucun correspondant : la désinence baltique *-mai*, conservée dans v. pruss. *asmai* «je suis» et dans lit. *-mì* (de **-mḗ*), n'a aucun caractère proprement moyen et a toutes chances de provenir d'une contamination de l'actif **-mi* et du moyen **-ai*. Le *-μαι* des thèmes terminés par une voyelle, comme le sont la plupart des thèmes grecs, ainsi *φέρο-μαι*, *τίθε-μαι*, etc., a pu remplacer *-αι*, d'après le modèle de la 3e personne où le moyen *-ται* s'oppose à l'actif *-τι*; et la désinence secondaire *-μᾱν* a suivi; on sait combien il faut peu de chose pour qu'un élément consonantique s'insère par voie analogique entre un radical terminé par une voyelle et un suffixe ou une désinence commençant aussi par une voyelle; c'est le cas bien connu de fr. *clou-t-ier*. La nasale finale de gr. *-μᾱν* ne ferait donc pas partie intégrante de la forme; il est possible que la généralisation de l'emploi de cette nasale finale ait été facilitée par le fait que *-ν* est la caractéristique de la forme active correspondante.

A l'instrumental singulier des thèmes en *-ā-*, l'indo-iranien a *-ā* et *-ayā*, le slave *-ǫ* et *-ojǫ*, le lituanien *-ą* (*-u* dans les parlers où *-ą* passe à *-u*). Cette opposition est intéressante parce qu'elle permet sans doute d'attribuer une valeur étymologique à la nasale qui apparaît dans quelques instrumentaux védiques. On sait que, après une voyelle finale, une nasale intervient dans quelques formes védiques; cette nasale n'a pas toujours une valeur étymologique claire (voir Wackernagel, *Altind. Gramm.*, I, p. 301 et suiv. et p. 314; Oldenberg, *Textkritische und exegetische Noten*, I, p. 33 et suiv. [*Abhandlungen* de Goettingue, XI, 5]), et, d'ordinaire, on n'en fait pas état en grammaire comparée. Mais une

forme comme *pathắñ anehásā*, R. V., I, 129, 9, ne saurait être considérée comme sans valeur; et elle n'est pas isolée : dans un pāda formule, on lit, R. V., II, 32, 4 :

rākắm ahắṃ suhávāṃ suṣṭutí huve;

or, ici, *suhávā* ne peut être qu'un instrumental (voir Lanman, *Noun-Inflection in the Veda*, p. 337); la Taittirīya-saṃhitā a *suhavắñ*; et, ce qui confirme la valeur d'instrumental de la forme, l'Atharvaveda a *suhávā*, comme le note M. Lanman (cf. Bloomfield, *A Vedic Concordance*). Ailleurs, on a véd. *camásāñ* (voir Lanman, *l. c.*, p. 335). La forme *sacắñ*, R. V., VII, 81, 2, a moins de valeur probante, parce que, d'une part, elle est adverbiale, et que, de l'autre, elle est en fin de pāda. — Sans doute, les nasalisations de voyelles finales védiques n'ont pas toutes une valeur étymologique; mais on voit que le procédé de la nasalisation employé parfois dans les textes védiques pour éviter des hiatus a eu en quelques cas un point de départ historique, et que les faits attestés, pour artificiels qu'ils soient assurément dans une large mesure, ont cependant un fondement dans des faits réels de la langue.

Ceci posé, le *-ν* éphelcystique de l'ionien-attique prend une valeur historique. On s'est efforcé, dans les derniers temps, d'en rendre compte par des actions analogiques parties d'un tout petit nombre de formes : M. Buck, *Greek Dialects*, p. 78, explique tout, ou peu s'en faut, par le datif du pronom qui est en lesbien *ἄμμι* et *ἄμμιν* (cf. Brugmann, *Grundriss*, II², 2, § 425, p. 422); mais la base est bien étroite, et la forme qui servirait de point de départ est particulière au grec. Sans chercher à déterminer ce qui peut être indo-européen, M. Brugmann part des quelques formes qui semblent être grecques communes, comme la désinence *-φι* : *-φιν*, le pronom lesb. *ἄμμι* : *ἄμμιν*, etc. (voir Brugmann-Thumb, *Gr. Gramm.*⁴, § 139 Anm., p. 168 et suiv.). Étant donné que l'action ne s'est pas étendue à toutes les finales en *-ι* et en *-ε*, et que, pour le datif pluriel en *-σι*, la forme *-σιν* se rencontre une fois en thessalien, dans une inscription de Thetonium (dans la Thessaliotis) qui est archaïque et dont la langue ne trahit pas d'influence ionienne-attique, et normalement dans le *-ασσιν* d'Héraclée, il faut considérer les formes grecques attestées comme pouvant avoir en notable partie un fondement historique. Malheureusement, il n'y a nulle part un correspondant exact de la désinence de datif-locatif-instrumental pluriel gr. *-σι* : *-σιν*. Quant à la désinence vague gr. *-φι* : *-φιν*, M. Johansson en a rapproché le *-hiṃ* des instrumentaux pluriels prākrits (cf. Wackernagel, *Ai. Gr.*, I, p. xx); mais cette forme, qui ne se retrouve ni en védique ni en iranien, n'est pas rassurante. Si le *-ν* éphel-

cystique est analogique quelque part, ce doit être dans le verbe; car la nasale finale de formes telles que ion.-att. ἔσ͡ιν, τίθησιν ou εἰσιν, φέρουσιν, ou οἶδεν n'a nulle part de correspondant.

Une nasale dont la présence, facultative, ne modifie en rien le sens de la forme qu'elle termine ne peut être qu'un élément adventice, sans doute une particule. C'est ce que paraît montrer le pronom personnel, ainsi que l'a indiqué Leskien. La comparaison de véd. *t(u)vám*, gāth. *t(u)vəm*, v. perse *tuvam*, et aussi de béot. τουν, hom. et dor. τύν-η (lac. τούνη est attesté chez Hesychius et ailleurs), avec zd *tū* (enclitique), arm. *du*, gr. τύ (σύ), lat. *tū*, got. *þu*, lit. *tù* montre que dans la première forme il y a une particule postposée; il en est manifestement de même dans zd *yūž-əm* (et skr. *yūyám*, forme altérée) en face de gāth. *yūš*, got. *jus*, lit. *jũs*, v. pruss. *ious* et dans skr. *vayám*, v. perse *vayam*, zd *vaēm* (dissyllabique; lire **vayam*), en face de got. *weis*, v. isl. *vér*, v. h.-a. *wēr*. Les formes de pronoms de 1re personne du singulier sont moins claires : skr. *ahám*, zd *azəm*, v. perse *adam* et v. norr. run. *-ka*, *-ga* (enclitique) s'opposent à lit. *eβ*, lette *es*, v. pruss. *es*, *as*, toutes formes qui n'ont pas trace d'un élément suivant la consonne; l'alternance entre la sonore aspirée sanskrite et la sonore simple de toutes les autres langues perdrait de son étrangeté si la consonne était originairement finale de mot; en latin et en grec, il y a une autre particule : le latin a *ego* et le grec ἐγώ et ἐγών dans tous les dialectes autres que l'ionien-attique, ἐγώ en ionien-attique; l'essai d'explication de ἐγώ(ν), proposé par Joh. Schmidt, *K. Z.*, XXXVI, 405 et suiv., est bien aventuré, et ce n'est visiblement pas sans quelque scrupule que M. Brugmann, *Demonstrativpronomina*, p. 71, le déclare séduisant; l'interprétation de lat. *egomet* par **egom-eti* est trop douteuse pour qu'on en puisse faire état.

Comme les désinences ordinaires de la flexion ne figurent pas dans les formes indo-européennes du pronom personnel, ce n'est pas la caractéristique de l'accusatif singulier qu'on a dans les accusatifs skr. *mắm*, *tvắm*, zd *mąm*, *θβąm*, v. perse *mām*, *θuvām* et v. sl. *mę*, *tę*, *sę* en face de skr. *mā*, *tvā*, zd *mā*, *θwā* (enclitique), gr. ἐμέ, με, σέ, *(ϝ)ε, v. isl. *mi-k*, *þi-k*, *si-k*, arm. *im*, *khe-z*, v. lat. *mē-d*, *tē-d*, *sē-d*. Il s'agit sans doute du même élément nasal qui figure souvent au nominatif du pronom.

Ces remarques conduisent à se poser une question sur la nature de certaines formes de nominatif-accusatif neutre. Tandis que, dans le type athématique et dans les thèmes en *-ā-* (où la forme, à valeur collective, sert de nominatif-accusatif pluriel), le nominatif-accusatif neutre a la désinence zéro, ce même cas est carac-

térisé dans les thèmes en *-o-* par des désinences qui sont, la nasale dans les substantifs et les adjectifs normaux, l'occlusive dentale dans les démonstratifs et les adjectifs à flexion démonstrative. On a souvent rapproché la nasale des nominatifs-accusatifs neutres tels que skr. *yugám*, gr. *ζυγόν*, lat. *iugum* de celle des accusatifs masculins-féminins tels que skr. *vṛ́kam*, gr. *λύκον*, lat. *lupum*. On a été frappé de ce que le neutre, qui exprime des objets, est caractérisé par la même désinence qui, dans les masculins-féminins, exprime le régime, c'est-à-dire, pour employer un terme grammatical, l'« objet » par opposition au « sujet ». Mais la coïncidence est toute partielle : la nasale finale de l'accusatif singulier masculin-féminin est, comme la désinence **-ns* de l'accusatif pluriel masculin-féminin, commune à tous les types nominaux sans aucune exception; le pronom personnel, qui n'a pas de genre grammatical et qui n'a pas la flexion nominale, est seul à ne pas employer cette désinence; au contraire, la nasale finale du nominatif-accusatif neutre apparaît seulement dans les thèmes en *-o-* et, parmi les thèmes en *-o-*, seulement dans ceux qui n'ont pas la flexion des démonstratifs. On n'a donc pas le droit de mettre les deux désinences sur le même plan : si la désinence du neutre était vraiment la même que celle de l'accusatif masculin-féminin, on ne voit pas pourquoi elle n'aurait pas la même extension dans la flexion. On ne voit pas non plus pourquoi les neutres n'ont pas au pluriel la forme de l'accusatif pour le nominatif-accusatif, comme au singulier. Il y a donc lieu de tenir la ressemblance des types gr. *λύκον* et *ζυγόν* pour un simple accident, dont il n'est pas licite de tirer une conclusion.

Dans le type skr. *yugám*, lat. *iugum*, gr. *ζυγόν*, il faut sans doute chercher le thème dépourvu de toute désinence, et, en plus, la nasale finale sans valeur sémantique qu'on trouve dans tous les cas énumérés ci-dessus; mais, au lieu d'apparaître seulement dans telle ou telle langue, cette nasale a été généralisée dès l'indo-européen. Ce n'est pas une désinence, mais une particule dénuée de signification grammaticale.

Ce qui tend à confirmer cette vue, c'est que la différence entre la flexion des thèmes en *-o-* normaux et celle des démonstratifs n'est pas, au nominatif-accusatif neutre, de même sorte qu'aux autres formes. Au datif singulier, au locatif singulier, au nominatif pluriel, etc., la flexion des thèmes en *-o-* du type démonstratif s'étend à tous les adjectifs qui appartiennent à ce type, aux adjectifs signifiant « un, tout, même », aussi bien qu'aux démonstratifs proprement dits; au nominatif-accusatif neutre, il n'en est pas de même, et seuls les démonstratifs proprement dits sont du type skr. *tát*, gr. *τό*, lat. *istud*; si l'on a skr. *ányat*, gr. *ἄλλο*, lat. *aliud*, cela tient à ce que les radicaux **n-* et **l-* sont des

radicaux de démonstratifs exprimant l'objet éloigné; mais on a, avec la nasale finale, skr. *sárvam* (en face du nominatif pluriel masculin *sárve*), gr. ὅλον, lat. *tōtum* (en face du datif singulier *tōtī*). La nasale finale du type skr. *yugám*, pas plus que l'occlusive dentale finale du type skr. *tát*, n'est une véritable désinence, comparable aux autres désinences de la flexion nominale.

La dentale finale du type skr. *tát*, lat. *istud* rappelle celle qui figure dans les accusatifs latins des pronoms personnels : v. lat. *mēd*, *tēd*, *sēd* (cf. Brugmann, *Grundr.*, II², 2, § 411, p. 415). La différence entre skr. *mâm* et v. lat. *mēd* est de même ordre que celle entre skr. *yugám*, lat. *iugum* et skr. *tát*, lat. *istud*. Ni dans un cas ni dans l'autre, il ne s'agit d'une désinence.

Le nominatif-accusatif neutre, qui est le seul cas du singulier où le nominatif et l'accusatif ne soient pas distingués par la forme, est donc dénué de désinence; c'est le thème même sans caractéristique casuelle, et c'est pour cela que cette forme peut servir à la fois de nominatif et d'accusatif. Le caractère singulier du neutre dans la déclinaison indo-européenne ressort de là. Et de là ressort aussi le caractère singulier de l'accusatif masculin-féminin : c'est le seul cas qui ait des caractéristiques toujours les mêmes dans tous les types de flexion, soit au singulier, soit au pluriel. Le neutre n'a quelque chose qui ressemble vraiment à une désinence qu'au nominatif-accusatif duel; mais cette désinence n'est pas propre au neutre; elle se retrouve dans tous les thèmes en *-ā-*; et, d'autre part, les masculins-féminins, tout comme le neutre, ont au duel une forme commune à la fois au nominatif et à l'accusatif. Il y a là tout un ensemble de singularités.

On est loin de voir clair dans la théorie des formes casuelles de l'indo-européen; ni la forme ni le sens ne se laissent interpréter complètement. Mais la reconnaissance du rôle joué par une nasale finale après certaines finales vocaliques permet de mettre en évidence le caractère des formes du nominatif-accusatif neutre, et, par contre-coup, le caractère tout spécial des désinences d'accusatif singulier et pluriel masculin-féminin. Les désinences de la flexion nominale n'ont pas l'homogénéité des désinences personnelles du verbe; elles sont d'espèces très diverses.

A. MEILLET.

SUR

DEUX FAITS DE SYNTAXE CELTIQUE.

I

Les locutions où sont répétés des mots de même racine en accord grammatical.

Il a été incidemment signalé dans la *Revue celtique*, t. XXXII, p. 477, que l'irlandais présentait quelques exemples du tour qui consiste à donner comme régime à un substantif composé le mot qui y figure déjà comme premier terme de composition. Ainsi :

arm-grith na n-arm «alarme des armes», *Togail Trói*, ap. K. Meyer, *Contrib.*, p. 125;
sciath-chró na sciath «rempart des boucliers», Alex. l. 712, *Irische Texte*, II, 2, 63 (de *cró* «barrière circulaire»);
ar ban-tincur mná «sur possession de femme» *L.L.*, 53 b 11, *Táin bó Cualnge*, éd. Windisch, l. 9, et *ar ban-tidnacul mna* «sur cession de femme», *L.L.*, 102 b 18, deux expressions juridiques.

Cet usage est extrêmement ancien. Comme l'a indiqué M. Schulze, *Quaestiones epicae*, p. 509, il est attesté en maint passage de la littérature védique; par exemple : *vásupatir vásūnām* «le maître des richesses», *madapatī madānām* «les deux maîtres des ivresses» (*R. V.*), *gaṇápatir gaṇānām* «le maître des troupes» (*A. V.*), *viçám viçpátiḥ* «le maître des bourgs» (*V. S.*), etc. On le retrouve en grec, dans quelques exemples comme :

Homère, γ 422 :

βοῶν ἐπιβουκόλος ἀνήρ

Hom., τ 343 :

οὐδέ τί μοι ποδάνιπτρα ποδῶν ἐπιήρανα θυμῷ

Eur., *Méd.*, 694 :

δεσπότις δόμων

Plus rarement en latin :

Hor., *Serm.*, I, 3, 132 :

operis omnis opifex

ou en germanique :

Hêliand, v. 2288 :

that he alo-waldo alles wâri «qu'il serait maître de tout».

L'usage de ces expressions, cela n'est pas douteux, dénote une recherche d'effet poétique et par conséquent un souci d'art. Aristide (éd. Spengel, II, 514, 1, col. 535) est parfaitement justifié à dire : *καλλη ἐν λέξει ἡ παράθεσις τῶν λέξεων ποιεῖ, οἷον ἱπποφορβὸς ἵππων, συοφορβὸς συῶν*; et l'on comprend mal que M. Schulze, qui rapporte cette opinion du rhéteur grec (*op. cit.*, p. 509), en conteste l'exactitude. D'une façon générale, M. Meillet l'a montré (*M.S.L.*, XVIII, 245 et *Introd.*, 4e éd., p. 273), le procédé de la composition a un caractère artificiel : il est technique et savant, il est religieux, il est aussi littéraire et esthétique, particulièrement lorsqu'il se complique comme ici de l'addition d'un tour rare et recherché. On ne doit jamais négliger, surtout en matière de syntaxe, l'élément esthétique; il joue un rôle essentiel dans ce qu'on appelle le style, il permet à l'écrivain d'affirmer sa personnalité, de mettre dans son œuvre ce qui se résume dans le mot esprit. En ce qui concerne le tour en question, il convient d'ajouter qu'il introduisait dans la phrase une allitération, procédé fort apprécié des littératures primitives.

Ceci posé, il y a lieu cependant de chercher l'origine du tour dans les conditions mêmes du langage. Or, il se rattache naturellement à la figure étymologique, dont l'emploi est d'ailleurs beaucoup plus général. La figure étymologique se rencontre à la fois auprès des verbes et auprès des adjectifs : gr. *πόλεμον πολεμεῖν* ou *κακὸς κακίαν*. Avec les verbes, l'usage s'en explique d'abord par le désir d'accuser dans le verbe un caractère transitif déterminé, de marquer que l'action a été effective, qu'elle a eu un objet et un résultat : gr. *μαχὴν μαχεῖσθαι* dit plus que *μαχεῖσθαι* tout court pris absolument. On dit bien en français *combattre* ou *donner* («Donnez, riches», V. Hugo), sans ajouter un complément; mais *livrer un combat* ou *faire un cadeau* exprime davantage.

L'emploi de la figure étymologique répondait encore à un

autre besoin. Elle permettait de rendre grammaticalement ce que les langues classiques exprimaient au moyen de l'adverbe de manière, c'est-à-dire les idées accessoires qui modifient l'idée principale d'un verbe ou d'un adjectif. Pour traduire l'idée de «grandement méchant», sur le modèle de *δεινὸς κακίαν μεγάλην*, on dit *κακὸς κακίαν μεγάλην*. Le substantif à l'accusatif, qui n'est qu'une allonge de l'adjectif, devient le support grammatical de l'idée accessoire qu'il s'agit d'exprimer. De même, *πορεύεσθαι ὁδὸν μακράν* entraîne *φοβεῖσθαι φόβον μέγαν*, *εὕρημ' εὑρεῖν εὐτυχέστερον* (Eur., *Médée*, 553), ou en latin *ludum insolentem ludere pertinax* (Horace, *Odes*, III, XXIX, 50). La figure étymologique rend ici le même service que la répétition du substantif dans des phrases comme *ἅπαις ἀρρένων παίδων* (Isocrate, *Panath.*, p. 258 D), ou *τιμῆς δὲ παρὰ τῶν νεωτέρων ἄτιμος πάσης ἔσται* (Platon, *Lois*, VI, 774 D), etc.

La figure étymologique est, comme on sait, abondamment représentée dans les langues celtiques. Pour l'irlandais, on en trouvera dans ma *Grammaire*, § 266, une liste d'exemples auxquels on peut joindre : *intairdérgud arrudérgestar dia* «le but que s'est proposé Dieu» *Wb.* 4 c 13; *niboltigetar side bolad fidei* «ils ne goûtent pas le parfum de la foi» *Wb.* 14 d 34; *inroithiud roithes alaith*[*e*] *alaill riam* «l'impulsion avec laquelle le jour pousse l'autre devant lui» *Ml.* 42 b 27; *inriuth retae* «la course qu'ils courent» *BCr.* 18 b 12; *coic gabala... rogabad Hériu* «l'Irlande fut prise cinq fois (mot à mot : cinq prises)» *L.U.* 15 b 19; *issí raben béim forais* «c'est elle qui fit un exemple» *L.U.* 124 b 29; *geltatar an eich geilt* «leurs chevaux prirent pâture» *L.L.* 58 a 24; *is bádud robádit* «c'est le plongeon qu'ils firent» *Tog. Troi*, l. 579 (*Ir. Texte*, II, 1, 20 et 137); *co roberr berrad manaig fair* «il tondit sur lui une tonsure de moine» *Anecd. from Irish MSS.*, III, 31, l. 1. En gallois, on trouve de même : *sef arch a archaf* «voici la demande que je demanderai» *R.B.*, I, 15, 7; *mi a tynghaf dynghet idaw* «je lui jure destin» *R.B.*, I, 69, 21 (cf. 71, 13 et 73, 10); *rodi rodyon* «donner des dons» *R. B.*, II, 67, 33; *chware amryfaelon chwaryeu* «jouer des jeux variés» *R.B.*, II, 203, 12; etc.

La raison qui justifie l'accusatif complément direct dans la figure étymologique explique aussi la répétition du substantif premier terme de composé. En composition, le premier terme, n'étant pas fléchi, est comme immobilisé, pétrifié; il ne peut jouer aucun rôle grammatical dans la phrase; et, si d'aventure il appelle une idée accessoire sous forme d'adjectif épithète, il est malaisé de la lui adapter. D'autre part, une des conséquences les plus habituelles de la composition, c'est que les éléments composants perdent leur autonomie sémantique, cessent d'être sentis distincts, et qu'une notion unique se substitue au dua-

lisme primitif. Skr. *gópatiḥ* veut dire «vacher, maître des vaches»; l'idée s'unifie dans le sens de «maître ou gardien d'animaux domestiques», et, par une catachrèse analogue à celle qui fait dire au français «aller à cheval sur un âne», le sanskrit dit *gópatir áçvānām R. V.*, I, 101, 4 «maître des cavales»; d'où la nécessité de répéter le génitif *gávām* ou *gónām* pour spécifier qu'il s'agit bien de vaches (*gávām asi gópatiḥ*, *R. V.*, VII, 98, 6 et *vidmā hi tvā gópatiṃ çūra gónām*, *ibid.*, X, 47, 1). L'idée du premier terme s'étant effacée par suite de la composition, il faut la répéter pour la rendre sensible. L'irlandais *arm-grith na n-arm*, indépendamment des motifs de style signalés plus haut, tire donc son origine des conditions grammaticales de l'indo-européen.

Il est un autre cas de redoublement d'expression, caractéristique des langues celtiques, et qui a la même origine. En irlandais aussi bien qu'en gallois, on trouve parfois après un substantif le même substantif au pluriel précédé de la préposition signifiant «de» ou «entre» : irl. *cath Segsa ben do mnaib fordarnair* «la bataille de Segais, une femme d'entre les femmes l'a causée» *Rev. Celt.*, XVII, 123; *cipé aird do airdib in domain tra i m-bith Curui*, (*nochanad bricht*) *for a chatraig cach n-aidchi* «en quelque point des points du monde qu'il fût, Curoi chantait une sentence magique sur sa ville chaque nuit» *L.U.*, 111 a 9 (*Fled Bricrend*, § 80); *fer gonta d'feraib na fichle* «un homme mort parmi les hommes du jeu d'échecs» *Ir. Texte*, II, 2, p. 139, l. 416 (cf. *Ir. Texte*, I, p. 118, l. 14, etc.).

Comme M. Pedersen l'a signalé (*Vergl. Gramm.*, II, p. 131, § 477 Anm.), le tour est particulièrement fréquent lorsque le premier substantif est accompagné d'un nom de nombre : irl. *bátar aice se ingena d'ingenaib* «il avait six filles» (mot à mot : «étaient avec lui six filles de filles»); gall. *ef a welei deunaw* [*w*]*eis o weisson culyon* «il vit dix-huit garçons maigres» *R.B.*, I, 205, 19; *doeth tri chawr o gewri attam* «il vint vers nous trois géants» *R.B.*, I, 287, l. 22; *deucant marchawc a mil o varchogyon aruaδc* «douze cents chevaliers armés» *R.B.*, II, 209, l. 9.

Même lorsque, comme dans les premiers exemples cités, le premier substantif est au singulier et ne se rapporte qu'à une seule personne, on peut rattacher cet emploi à l'usage des substantifs accompagnés de noms de nombre. Il y a d'autres cas en effet où le celtique n'exprime pas l'unité. On sait par exemple que, dans la numération, l'irlandais dit régulièrement : *bó ar fhichit* «vache sur vingt» pour «21 vaches» (*Laws*, V, 21, 48, 58, 92, 94) ou *bliadhain ar fhichit* «année sur vingt» pour «21 ans» (*Tripart. Life*, II, 530 et 538, etc.); ou même *bliadhain 7 sesca* «année et soixante» pour «61 ans» (*B. Ball.*, 9 a 49).

Sur ces faits, cf. F. N. Robinson, *Rev. Celt.*, XXVI, 378. Ainsi, *fer do feraib* peut se traduire par «*un* homme d'hommes» comme *se ingena d'ingenaib* par «*six* filles de filles».

Or, l'irlandais, d'autre part, pratique l'usage des composés dont le premier terme est un nom de nombre. Il se conforme même en cela à l'usage indo-européen qui fait de l'ensemble un substantif neutre. On connaît le cas de gr. *τριπόδιον*, *πεντάχορδον*, *ἑκατόμβοιον*, lat. *trinoctium*, *triduum*, *quadruuium*, etc., lequel rentre d'ailleurs dans un cas général également représenté en celtique : irl. *midglinne* «milieu de la vallée», de *glenn* «vallée», comme gr. *ἀκροθίνιον*, *κενοτάφιον*, *εὐαγγέλιον*, *ἐνύπνιον*, lat. *rēgifugium*, got. *galigri* (de *ligrs*, m.), *garūni* (de *rūns*, f.), v.-h.-a. *gibirgi* (de *berg*, m.), *givedari* (de *fedara*, f.), etc. En irlandais, M. Thurneysen (*Handb.*, p. 526) a signalé l'existence de composés sans suffixe dont le premier terme est un nom de nombre et qui sont des collectifs de genre neutre : *deichthriub* (gén. *deichthribo*) «les dix tribus» *Ml.*, 137 c 8; *Nóindruimm* (gén. *Noïndrommo*, *Sg.* p. 226 marg.) «les Neuf dos» (nom de lieu), *ilbéim* «les nombreux coups» *Wb.*, 4 d 15. A cette catégorie se rattachent les substantifs numéraux composés dont le second terme est le nom de l'homme, *fer* : ainsi *óenar*, *triar*, *cethrar*, *cóicer*, *ilar*, etc., qui sont tous d'anciens neutres (*ilar* nasalise encore en moyen-irlandais, Thurneysen, *op. cit.*, p. 232). Le gallois a de même *canwr* «cent hommes» *R.B.*, II, 210, 8; *kan wr R.B.*, I, 208, 14 (écrit *can hwr*, *W.B.*, 136, 30 et *cann wr*, *B. An.*, 12, 7 Evans).

Dès lors, il paraît vraisemblable que le tour *tri chawr o gewri* et le tour *fer do feraib* sont partis d'anciens composés neutres, du type sanskrit *daçarātrám* «dix nuits», où le nom de nombre jouait le rôle de premier élément de composition. Pour les raisons à la fois grammaticales et stylistiques indiquées plus haut, la langue a éprouvé le besoin de répéter à part le substantif second élément du composé. Ainsi *fer do feraib* équivaut à ce que serait en latin *triuium uiārum* «un carrefour de routes», à ce qu'est réellement en sanskrit védique *tridivé diváḥ* «dans le troisième ciel» *Ṛ. V.*, IX, 113, 9.

On saisit ici sur le vif un conflit de date très ancienne entre le procédé de la composition, où les éléments sont emprisonnés, et le procédé de l'accord flexionnel, où les éléments dissociés sont libres de toute contrainte. Il est intéressant de constater comment, dès l'indo-européen, la langue savait se débarrasser du procédé rigide de la composition et, grâce à l'addition d'un élément flexionnel, reprendre sa souplesse d'allure.

II

L'« homme », outil grammatical.

Les substantifs numéraux irlandais du type *óenar*, *cóicer* dont on a parlé dans la note précédente posent la question plus générale de l'emploi du nom de l'homme avec une valeur grammaticale dans les langues celtiques.

Le cas le plus curieux est assurément celui où le nom de l'homme a servi à introduire une proposition relative. On sait la difficulté qu'ont éprouvée les langues celtiques à exprimer la relation, en l'absence d'un pronom relatif autonome et capable de flexion. L'irlandais a recouru à divers expédients, différents suivant les cas (voir par exemple *Rev. Celt.*, XXXII, 447). L'un des plus simples consiste à réunir en un seul terme l'antécédent et le conséquent, et à employer pour traduire « celui (qui), celui (que) » certains adjectifs indéfinis comme *cách* (*incách*) ou *nech*; par exemple *ni imgab cath... cách thánic and* « il n'évite pas le combat celui qui vient ici » *L.L.*, 98 a 25 (*T.B.C.*, l. 5265; St. a *antí tainic ann*); *i n-digail neich dorigensat fri duid* « en punition de ce qu'ils avaient fait à David » *Ml.*, 23 b 5; *acso uan dé, nech tócbus peetha* « voici l'agneau de Dieu, qui enlève les péchés » *P. H.* l. 3795.

Mais il a recouru aussi à l'emploi de *infer* « l'homme » comme antécédent du relatif :

corraib infer assa fert
for derc indfir issa hainm

« May he whose is the grave
be on his eye whose is the name! »

(*L.L.*, 285 a 41, dans *Rev. Celt.*, XIV, 190).

Dans cet emploi, le mot *fer* a si bien perdu son sens propre, qu'on a pu l'appliquer à Dieu même :

sruith infer adgládamar
coimdiu nime nél

« sage (est) celui que nous invoquons,
le seigneur du ciel brillant »

(Windisch, *Kurzgefasste Irische Gramm.*, p. 125, v. 10; cf. *Arch. f. celt. Lex.*, III, 314).

canaid cóir, á ingena,
d'fír dliges bur císsucán
«chantez un chœur, ô jeunes filles,
à celui qui mérite votre petit tribut»

(*Félire* d'Oengus, éd. Stokes, p. 44-45; il s'agit de Jésus, *Issucán*, à qui le poème est dédié).

La même chose a lieu en gallois. La relation s'y marque fréquemment par l'emploi du démonstratif *yr hwnn* «celui-ci», *yr honn* «celle-ci» au sens du français *lequel, laquelle*. Mais le gallois emploie aussi dans ce sens l'indéfini *y neb*, qui équivaut à l'irlandais *nech*; ainsi *allad yneb agynneuawd ytan hwnnw* «et tue celui qui a allumé ce feu» *Elucid.*, p. 109, 1, éd. Rhys-Jones (cf. *R.B.*, I, 53, 19). Enfin, il emploie aussi l'équivalent de l'irlandais *in fer*, à savoir *y gwr* «l'homme»:

y gur nim guelas beunit
«celui qui ne m'a pas vu chaque jour»

(*B.B.*, p. 101, 16 Evans);

mawr y verthideu
y gwr ae goreu
«grandes les capacités
de celui qui l'a fait (le vent)»

(*B. Tal.*, p. 37, 2 Evans);

teithi edmy[gy]nt
gwr a gatwynt gwynt
«ils admirent les pouvoirs
de celui qui enchaîne le vent»

(*B. Tal.*, p. 40, 21 Evans);

ac o annogedigaeth Geralt Ystiwert y gwr y llosgassei Owein y gastell ac adugassei y dreis Nest y wreic «et sous l'impulsion de Geralt Ystiwert dont Owein avait brûlé le château et violenté la femme...» (*R.B.*, II, 302, 4).

Comme l'irlandais *infer*, le gallois *y gwr* se rencontre appliqué à Dieu:

y gur am creuyse am nerth
«celui qui m'a créé fait ma force»

(*B.B.*, p. 82, 7 Evans);

yr y gwr ath wnaeth ar y delw honn « par celui qui t'a fait en cette forme-ci . . . » (*R.B.*, I, 137. l. 13; cf. l. 19); *pwy bynhac hediw a el y agheu, ef ehunan a ymryd yn wiraberth a duw, y gwr a vu teilwg gantaw rodi y eneit dros y vrodyr* « quiconque aujourd'hui ira à la mort, se donnera lui-même en vrai sacrifice à Dieu, lequel a daigné donner sa vie pour ses frères » (*R.B.*, II, 189, l. 18-20).

Mais pas seulement à Dieu. M. Loth (*Rev. Celt.*, XXXI, 509) a signalé que Dafydd ab Gwilym le dit du renard :

gwr yw ef a garai iar
a choeg edn a chig adar

« C'est celui qui aimait les poules,
les oiseaux niais, la viande de volaille »

(pièce 182, v. 29-30).

A vrai dire, comme en irlandais, le tour s'emploie surtout en poésie et fait partie du style noble; Dafydd ab Gwilym l'emploie ici ironiquement.

Tous ces exemples fournissent le parfait modèle d'une expression qui se vide de son sens propre pour devenir un simple outil grammatical. On sait qu'il y a du même fait des exemples innombrables, dans toutes les parties de la grammaire de toutes les langues. Mais celui-ci appelle quelques observations spéciales.

Le nom de l'« homme » est devenu ailleurs aussi un outil grammatical. Il sert en plusieurs langues à traduire l'indéfini : *on dit*, *man sagt*, etc. Mais, dans ce cas, l'emploi positif est issu de l'emploi négatif, auquel il est resté étroitement lié : *niemand sagt*, *no man says*. En gotique, *manna* ne s'emploie au sens indéfini qu'avec la négation (*ni manna*). C'est la phrase négative qui semble avoir ici joué le principal rôle dans la transformation du mot en outil grammatical.

Il n'y a rien de comparable dans le tour celtique étudié plus haut. Ce qui correspondrait à fr. *on*, all. *man* en celtique, ce n'est pas irl. *fer* (gall. *gwr*), ce serait plutôt irl. *duine* (gall. *dyn*). Le premier étymologiquement vaut *uir*; le second a tous les sens du latin *homo*, jusqu'à être employé au féminin pour désigner une personne de ce sexe, comme c'est le cas pour *homo* en latin ou *ἄνθρωπος* en grec (cf. *Rev. Celt.*, XXXII, 482). M. Pedersen a même soutenu que *duine* (*dyn*) remontait à la même racine que le latin *homo* (*Vergl. Gramm.*, I, 89).

En irlandais, *fer* désigne souvent l'homme au sens sexuel et

s'oppose ainsi à *duine* qui se dit de l'humanité en général sans distinction de sexe :

Is i liss fo leith ro alt conachacced fer di Ultaib lá cosín n-úair no foad la Conchobar, ocus ni búi duine no leicthe issin leis sin acht a haiti si ⁊ *a mummi* « Elle (Derdriu) fut élevée dans une enceinte à part, afin que nul homme (*fer*) des Ulates ne la vît, jusqu'au moment où elle coucherait avec Conchobar; et il n'y eut personne (*duine*) qui fût admis dans cette enceinte sauf son père nourricier et sa nourrice » *L.L.* 260 a 12 (*Ir. Texte*, I, 71).

Lorsqu'il s'agit d'une personne quelconque, qu'on n'a nul besoin de désigner avec précision, et notamment en phrase négative, c'est *duine* qui est employé au sens de « quelqu'un » ou « personne ». Ainsi :

A ndorigne do fertaib ní fail duine doddecha « Ce qu'elle (Brigitte) a accompli de miracles, il n'est personne qui puisse le raconter » Hy. V, 81 (*Thes. Pal.-hib.*, II, 346);

. . . *álad oengae leis ac techt i n-duni* ⁊ *trichu farrindi ri taithmech* ⁊ *ni gatta a curp duni go coscairthea immi* « Au coup d'un seul javelot porté par lui à quelqu'un (*duni*), trente pointes se déployaient et le javelot n'était enlevé du corps de quelqu'un (*duni*) qu'en le déchirant autour de lui » *L.L.* 87 a 22 (*T.B.C.*, l. 3874; il s'agit du *gae bulga*, sorte d'arme dont la fée Scathach n'avait enseigné le maniement qu'à Cuchullin);

. . . *cen guin duine* « sans tuer quelqu'un » *L.L.* 113 b 29 (*Ir. Texte*, I, 104, 18).

Au contraire, *fer*, question de sexe à part, a d'ordinaire une valeur individuelle précise :

Matha mac Alphin suí ebraidi indara fer déc rothog Isu na muinterus « Mathieu, fils d'Alphée, savant hébreu, [fut] la douzième personne (*fer*) que choisit Jésus au nombre de ses disciples » *L.U.*, 32 a 2;

Ní amlaid sin basa, ar Ailill, acht da brathair limm, fer dib for Temraig ⁊ *fer for Laignib* « Ce n'est pas ainsi que j'étais, dit Ailill; mais j'avais deux frères, l'un d'eux (*fer dib*) sur Tara, l'autre (*fer*) sur le Leinster » *L.L.* 54 a 19 (*T.B.C.*, l. 50).

De même, dans le gallois du moyen âge, *gwr* et *dyn* ne se

confondent pas. Voici des phrases du *Red Book of Hergest*, où on les trouve l'un et l'autre employés :

o dydi direitaf wr o dynyon py ryw direidi anhegetuenawl athryduc yr lle hwnn « ô toi le plus infortuné homme (*gwr*) des hommes (*dynyon*), quel genre d'infortune extraordinaire t'a amené en ce lieu ? » (*R.B.*, II, 212, 4);

yrof fi a duw, heb y iarlles, na duc dyn eneit vy arglwyd i oe gorff namyn y gwr hwnn « par Dieu et moi, dit la comtesse, nul homme (*dyn*) que cet homme-là (*gwr*) n'a fait sortir du corps l'âme de mon seigneur » (*R.B.*, I, 178, 16);

. . . hyt na diengis dyn yn vyw onadunt namyn un gwr « au point qu'il n'échappa pas un homme (*dyn*) de vivant parmi eux sauf un seul homme (*gwr*) » (*R.B.*, I, 139, 12).

Le mot *dyn* a une valeur générale et indéfinie, le mot *gwr* une valeur individuelle et spéciale :

tru namen vn gwr nyt atcorsant « hélas ! sauf un homme, ils ne revinrent pas ! » (*B. An.*, p. 16, 2 Evans);

un gwr ae goreu yr holl greaduryeu « un seul être a fait toutes les créatures » (*B. Tal.*, p. 37, 21 Evans).

Aussi est-ce le mot *dyn* qui s'emploie, comme *den* en breton, pour exprimer l'indéfini en phrase négative :

ny welsei dyn wenyth degach « personne n'avait vu plus beau blé » *W. B.*, col. 74, l. 13 (le *R.B.*, I, 53, 17, porte *ny welsei neb*);

ar iarlles ehun yn yr ystauell heb diodef gwelet dyn rac tristit « et la comtesse elle-même était dans sa chambre sans souffrir la vue de personne à cause de sa tristesse » (*R.B.*, I, 176, 17);

breton :

n'euz den enn ti « il n'y a personne à la maison » ;

déjà en moyen-breton :

nac eux den « qu'il n'y a personne qui. . . » (*Jésus*, 28 b).

Cela indique comment il faut expliquer le tour *infer, y gwr* employé à introduire une proposition relative : l'origine n'en est pas dans l'indéfini, mais bien dans le déterminé. En français, le mot *homme* a donné l'indéfini *on* : ainsi « *on* dit », c'est-à-dire « n'importe qui, une personne quelconque ». Mais le même mot sert aussi de déterminé pour désigner un individu particulier :

l'homme aux quarante écus, *l'homme à la carabine*, *l'homme à l'oreille cassée*, *l'homme qui assassina*. Or, dans cet emploi, le celtique se sert précisément de *fer* (*gwr*). On connaît le tour irlandais *fer denma bairgine* «boulanger» (mot à mot : «homme à faire le pain»), *fer legind* «lecteur», *fer airfidig* «musicien», *fer aurbaga* «champion», etc.; cf. ces *Mémoires*, XVI, 250. En outre, en irlandais (comme en gallois), le mot *fer* (*gwr*) est devenu couramment un suffixe de noms d'agent : irl. *cathfer* «champion», gall. *cad-wr* «champion», de *cath* (*cad*) «combat»; irl. *bágfer* «champion» (*Rev. Celt.*, IX, 470, 18); gall. *llong-wr* «nautonnier», *pregeth-wr* «prêcheur», *hawl-wr* «prétendant», *mil-wr* «soldat», *rhys-wr* «champion», plur. *llong-wyr*, *pregeth-wyr*, *hawl-wyr*, *milwyr*, *rhys-wyr*, *goreu-gwyr* «gentilshommes» (*R.B.*, I, 261, 4), etc. Même de *dewr* «vaillant» (empr. anglais, Loth, *Rev. Celt.*, XXXII, 28) on a le pluriel *dewrwyr* (*R. B.*, I, 237, 29). Mais le mot *fer* (*gwr*) a aussi le rôle plus précis de servir à former des déterminatifs, tirés généralement d'adjectifs : ainsi, de *dag* «bon», irl. *dagfer* «noble, gentilhomme»; de *sen* «vieux», irl. *senfer* «vieillard», gall. *henwr* (*R.B.*, I, 200, 29); de même gall. *herwr* «fugitif» (*ibid.*, I, 200, 5), *ianghwr* «rustre» (*ibid.*, I, 219, 28), *meirwyr* «jeunes guerriers» (*B. An.*, p. 17, 13 Evans), etc. Cette formation existait déjà en gaulois, comme le prouvent les noms propres **Sacrouiros* (écrit *Sacrouirus* ou *Sacrouir*), **Senouiros* (écrit *Senouir*), etc. Et il n'est pas inutile de rappeler qu'en latin c'est le mot *uir* (équivalent de l'irlandais *fer*) qui figure dans les composés *decemuir*, *triumuir*, etc.

Ainsi les deux mots différents que possédait le celtique pour désigner l'homme (irl. *duine*, gall. *dyn* et irl. *fer*, gall. *gwr*) ont été employés tous deux comme outil grammatical; mais l'un pour exprimer l'indéfini (notamment au sens négatif), l'autre pour exprimer le déterminé et en cette qualité il a pu servir d'antécédent à la proposition relative. Ce sont là deux emplois grammaticaux absolument différents. Le français, qui n'a qu'un seul mot pour désigner l'homme, est incapable, on l'a vu plus haut, de marquer cette différence, sinon par l'emploi de l'article dans certains cas particuliers. L'anglais confond également les deux emplois dans le mot *man*; il dit d'une part *no man says* et d'autre part *wise man* «l'homme qui est sage», *oysterman* «l'homme aux huîtres». On notera de même en allemand, à côté de *man sagt*, l'emploi de *mann* dans *Schützmann*, *Kaufmann* et dans les noms propres comme *Hübschmann*, *Weissmann*, équivalant au français *Lebeau*, *Leblanc*.

J. Vendryes.

QUESTIONS
DE PHONÉTIQUE LATINE.

(SUITE.)

II

QUESTIONS RELATIVES À DE PRÉTENDUS EFFETS DE L'INTENSITÉ ATTRIBUÉE À L'ACCENT HISTORIQUE LATIN.

I. *Ov* > *av* DEVANT LA SYLLABE TONIQUE?

Le changement de *ov* en *av* devant la syllabe tonique est le principal fait phonétique sur lequel M. Sommer, *Handbuch*[2], p. 92, s'appuie pour prouver que l'accent historique latin avait une énergie expiratoire capable de produire des effets phonétiques. Lors même que *ov* > *av* se rencontrerait seulement devant la tonique, on ne voit pas bien comment ce changement pourrait être l'effet de l'intensité de la syllabe suivante. Ce changement est une dissimilation; or il y a des dissimilations dans des langues n'ayant pas l'accent d'intensité.

De plus *ov* devient *av* même en syllabe tonique dans des mots tels que *cavus* < **kowos*, *lavere* < **low-*; il est tout à fait arbitraire d'affirmer que *cavus* se serait réglé sur *cavâre*, *cavérna*, car *cavus* est plus usuel que ces mots; de même *lavō*, *lavis*, *lavit*, etc., sont les formes les plus usuelles. Il n'y a aucune bonne raison de restreindre le changement de *ov* en *av* à la syllabe qui précède la tonique : *bovis* < **boves*, *bovī*, *bovem*, *bovēs* sont des formes d'un mot sans doute emprunté et dont le vocalisme peut, aussi bien que le consonantisme, présenter des particularités dialectales, et surtout les formes *bōs*, *boum*, *bōbus* pouvaient influencer l'*ŏ* de *bovis*, etc.; dans *ovis* l'*-i-*, voyelle très fermée, pouvait contrarier le changement de *-ov-* en *-av-* qui consiste à augmenter l'ou-

verture de la voyelle; si *aububulcus* continue **ou-bu-*, avec *ov-* issu de *ovi-*, il confirme notre opinion [1].

La formule *ov́-* > *av́-* conduit à de grandes difficultés. Comme, selon la théorie admise par M. Sommer, l'accent latin historique n'est guère plus ancien que le commencement de l'époque littéraire, les effets de cette nouvelle accentuation doivent être récents. Mais *-ev-* étant devenu *-ov-* bien avant l'époque littéraire, peut-être dès l'époque de l'italique commun, il serait logique d'étendre la formule *-ov́-* > *-av́-* aussi à *-ov-* issu de *-ev-*. C'est ce que fait M. Sommer, car, p. 110, il dit que l'opinion contraire de Solmsen, *K.Z.*, XXXVII, 13, n'est pas bien vraisemblable, et, p. 109 note 1, que *novémber* eût dû devenir **navémber*, mais que l'*o* y a été maintenu par *novem*. Cette explication n'est guère naturelle. Et il y a encore bien d'autres cas : pourquoi *movēre* et *vovēre* ne deviennent-ils pas **mavēre* et **vavēre*? M. Sommer admet pourtant que *favēre* et *lavāre* doivent leur *-a-* seulement aux formes où *-ov-* était prétonique; or ce sont juste les mêmes que pour *movēre* et *vovēre*. Et pourquoi *noverca* et *novācula*, mots isolés, conservent-ils *-o-* devant la syllabe tonique?

Une complication nouvelle s'ajoute à la formule, lorsque pour une cause spéciale *-ov-* prétonique n'est pas devenu *-av-*. Dans ce cas *-ov-* deviendrait *o* ou *u*, selon une hypothèse de Solmsen, que répète M. Sommer, p. 109. Solmsen avait appuyé son hypothèse sur des formes de noms propres telles que *Clovatius*, *Cluvatius*, *Cluatius*. Comme il est très difficile de distinguer dans ces noms ce qui est pure variété graphique ou dialectale, M. Sommer se contente de citer *cluāca*, *cloāca* à côté de *clovāca* attesté deux fois à une époque plus ancienne, et les formes vulgaires, peut-être dialectales, *noem(brēs)*, *nuem(brēs)* = *novembrēs*. Mais s'il faut reconnaître à ces dernières formes une valeur phonétique, ne peut-on les interpréter comme l'inverse de *Glove* au lieu de *Chloe* à Pompéi. *C.I.L.*, IV, 4430? Lorsque, en prononçant un mot, on passe de *o* à une autre voyelle *e*, la détente de *o*, comme celle de *u*, produit un son léger ressemblant à la sonante *v*, de sorte qu'il peut y avoir confusion. De même qu'exceptionnellement on a noté par *v* la détente de *o* dans *Glove*, de même on a pu laisser parfois sans notation le *v* de *novembrēs*, parce qu'il ressemble à la détente d'*o*, laquelle régulièrement n'est pas notée. Quant à *nuem(brēs)*, cette forme n'est attestée qu'une fois; cet exemple unique ne suffit pas pour qu'on ait le droit d'y reconnaître une forme réelle de la langue parlée; ce peut être une simple faute de lapicide.

[1] *Avillus* par le sens est un diminutif non d'*ovis*, mais d'*agnus*, donc **ag^{w}no-los*; les diminutifs des thèmes en *-i-* sont d'ailleurs formés non de *-illo-*, mais de *-culo-*; *ovicula*, *monticulus*, *fonticulus*, *particula*, *avicula*, *aucellus*, *auricula*, etc.

Étant si rare, *clovāca* est suspect : on peut en interpréter le *-v-* comme celui de *Glove*. D'ailleurs *cloāca*, *cluāca*, étant des formes d'un mot technique, ont pu subir des influences étrangères indéterminables. Ce n'est pas sur de telles formes, insuffisamment claires, qu'on peut fonder une règle phonétique.

II. *Pruīna*.

J. Schmidt a expliqué ce mot par **prusuīnā*, dérivé de **pruswo-* qu'on trouve dans skr. *pruṣvá-* « gelée ». M. Sommer, *Handbuch*[2], p. 126, à la suite de Solmsen, donne de cette étymologie l'interprétation suivante : dans **prusuīnā*, *-s-* aurait disparu devant *-w-* en allongeant la voyelle précédente, d'où **prūvīnā*, dont le *-ū-* se serait abrégé devant la syllabe accentuée. Mais ces hypothèses sont dénuées de preuves; et même elles sont directement réfutées par *furvus*, si l'étymologie, très vraisemblable, est exacte, qui l'explique par **fus-wos*; il est vrai que pour *furvus* M. Sommer, *Krit. Erläut.*, p. 81 et suiv., pose **fus-ŭos* (< **fus-owos*?), mais il ne donne pas de raisons pour appuyer cette forme. Il est clair que *dīvidō* < **dis-vidō* ne prouve rien pour **prusuīnā* : dans **disvidō*, *v* est initial de mot et exerce donc sur *s* précédente une tout autre influence que s'il était à l'intérieur d'un mot, cf. *sexvirī* > *sēvirī* où *-x-* disparaît devant *v* initial de mot.

Cette interprétation de l'étymologie **prusuīnā* paraît donc inacceptable. Mais il y en a une autre : si l'on admet **fusuos* > *furvus*, il faut poser **pruswīnā* > **prurvīnā*, d'où *pruīna* par haplologie : la première *-r-* tend à se confondre avec la seconde dans la représentation du sujet parlant, et l'*-u-* intermédiaire disparaît : cf. *sēmodius* < *sēmimodius*; pour que la ressemblance des deux éléments soit plus parfaite, on peut même admettre que **prurvīnā* est devenu d'abord **prurŭīna*, mais cela n'est pas nécessaire.

L'étymologie, ainsi interprétée, paraît inattaquable au point de vue phonétique; en ce qui concerne le sens, elle convient parfaitement. Ainsi elle est de tous points supérieure à l'hypothèse que j'ai proposée (*Dominance*, p. 71) : **prusīnā* > **prurīnā* > *pruīnā* : la dissimilation que j'avais ainsi admise est d'un type trop rare et **prusīnā* se rapproche de *pruriō*, qui a un sens assez différent.

III. Simplification d'une consonne géminée devant une syllabe longue.

Il y a deux cas différents, selon que la syllabe longue placée après la consonne géminée contient une voyelle longue : *farīna* < **farrīna*, ou une deuxième consonne géminée : *mamilla* < **mammilla*. Dans un mot tel que *pellente*, où la consonne géminée est

placée devant une syllabe longue par position, la géminée n'est jamais simplifiée.

1. *Type* farina < *farrina?

Selon M. Sommer, *Handbuch*[2], p. 206 et suiv., la simplification de la consonne géminée dans les mots de ce type serait spécialement significative; elle prouverait que la simplification de la géminée est due ici, et aussi dans le type *mamilla*, à l'action de l'accent de la syllabe suivante.

Le mot qui semble le plus probant est *farīna*, expliqué par **farrīna* < **farsīnā*; **farsīna* serait dérivé du thème **fars* qu'on retrouve dans *far*, *farris* < **fars-es*, ombrien *farsio* «farreum». Cette étymologie, pour l'essentiel, est évidente; mais elle n'est pas assurée dans tous les détails. Le degré zéro qu'on admet en posant **fars-* < **bhars-* est suspect, car ailleurs on ne trouve qu'assez rarement trace de ce degré dans les thèmes nēutres en *-es*, *-os* (voir Brugmann, *Grundriss*, II, 1[2], p. 515 et suiv.), p. ex. skr. *útsaḥ* «source» < **ud-s-* avec *-es-* au degré zéro.

En gotique, l'adjectif *barizeins* «d'orge» remonte au même thème **bhares-*, mais avec le degré normal attendu. Si en latin on part de la même forme de ce thème, on obtient la série : **bhares-īnā* (féminin de got. *barizeins*) > **faresīnā* > **farerīna*, d'où *farīna* par une haplologie du type le plus ordinaire : *mediālis* < **medidiālis*, *stīpendium* < **stipipendium*, etc.; **farĕrīna* ne pourrait aboutir à **farrīna*, que si une brève de syllabe intérieure était absorbée par une sonante brève après une syllabe brève; or nous avons montré qu'en cette position une voyelle brève persiste toujours (voir *Dominance*, p. 133 et suiv.). D'après ce qui précède, il est probable que le mot latin *farīna* et le mot gotique *barizeins* remontent à un même adjectif indo-européen; mais cela n'est pas nécessaire, au point de vue de notre explication. On voit du moins que *farīna*, principal soutien de la théorie examinée, s'explique autrement sans difficulté.

Curūlis < **currūlis* dérivé de *currus*. M. Sommer donne cette étymologie sans aucune remarque critique. Cependant elle ne convient guère pour le sens, et il s'agit d'un terme de la langue technique, s'appliquant à un objet sans doute emprunté. Il est donc au moins prudent de demander, comme M. Thurneysen dans le *Thesaurus linguae lat.* : est-ne vocabulum cum sella curuli a Tuscis sumptum? En tout cas on ne peut fonder une règle phonétique sur une pure possibilité ou vraisemblance d'étymologie.

Il en est de même de la troisième étymologie que M. Sommer donne en preuve : *canālis* < **cannālis* dérivé de *canna*. Au point de vue sémantique, elle ne s'impose pas. Il s'agit ici encore d'un

terme technique. Aussi le *Thesaurus* se contente de dire prudemment : sunt qui a canna ductum putent. Et lors même que *canālis* serait apparenté à *canna*, il faudrait tenir compte du fait que *canna* est lui-même un mot emprunté, et qu'en grec κάννα, emprunté lui aussi, appartient à un groupe de mots qui contiennent tantôt *-νν-*, tantôt *-ν-* simple : κανοῦν «corbeille», κάναστρον ou κάνιστρον même sens, κάν(ν)ης «couvercle ou natte de jonc», κάν(ν)αβος «mannequin».

Avec raison M. Sommer, *Krit. Erläut.*, p. 77, écarte *disertus* qui continue non pas *dis-sertus* mais **dis-artus* (cf. *disertiones* «divisiones»). Cette explication de *disertus*, qui m'était venue spontanément à l'esprit, a été aussi trouvée par M. Brugmann, qui l'a communiquée à M. Sommer (voir *Krit. Erläut., ibid.*). D'ailleurs la simplification de *-ss-* dans *disertus* serait d'un autre type que dans *farīna*, puisqu'elle aurait lieu devant une syllabe longue par position seulement.

L'étymologie *cottīdiē* < **quotitei-diē* est suspecte, puisque **quotito-* n'existe pas en latin. *Cottīdiē*, est à *quot diēs* ce que *sextī diē* est à *sex diēs*; donc *quot-tī diē*, d'où *cottīdiē*. La consonne géminée *-tt-* s'est maintenue ici jusqu'à l'époque impériale. Ce fait est très gênant pour la théorie de M. Sommer. Celui-ci se contente de dire que la géminée n'est pas primitive. Elle est du moins très ancienne. Pour nous, le maintien de *tt* dans *cottīdiē* est régulier, et la forme récente *cotīdiē* est due à la confusion de *cottī-* avec *quotī* de *quotus*.

Dans Lucilius, vers 1242 éd. Marx, on lit *coruptō* avec première syllabe brève. M. Heraeus, *Rhein. Musaeum*, LXX, p. 41 (1915), lit : *ore* κορύπτω «je frappe de la corne, je cosse», et cette conjecture est séduisante. Le *coruptum* donné par les manuscrits de Lucrèce, VI, 1135, reste isolé et n'est pas tout à fait sûr; il pourrait être composé de *co-*, qui se trouve dans *coventiō*, *coiciō*, *coāctus*. D'ailleurs la simplification de *-rr-* dans *corupto* aurait lieu devant une syllabe longue par position et non devant voyelle longue.

Ainsi il n'y a aucun exemple clair et sûr qui appuie l'hypothèse de la simplification d'une consonne géminée devant une voyelle longue accentuée. Il y a au contraire des exemples très clairs qui ruinent cette hypothèse : *horrōr*, *errōr* devraient simplifier *-rr-* partout sauf au nominatif singulier; **surrego* devient *surgō*, mais *surrēxī* se maintient malgré la prétendue règle et malgré le modèle de *surgō*; de même *perrēxī* à côté de *pergō*; de même encore *porrigō*, *verrūcā* : ces mots sont isolés et si clairs que l'essai d'explication de M. Sommer, p. 207, étonne : la géminée de *porrigō* serait maintenue par *porrigī*, celle de *verrūca* par *verrō*!

En ce qui concerne les noms propres, M. W. Schulze, *Latein.*

Eigennamen, p. 439, a montré qu'il y a une masse d'exemples qui contredisent la règle : *Acconius*, *Apponius*, *Allonius*, *Arronius*, *Fullonius*, *Alledius*, *Allenius*, *Arredius*, *Acceius*, etc.

2. *Type* mamilla < *mammilla.

Étudiant les noms propres, M. W. Schulze, *Latein. Eigennamen*, p. 422 à 464, a prouvé, relativement à un très grand nombre de noms propres relevés dans toutes les parties de l'Italie et dérivés de noms contenant une consonne géminée, le fait suivant : «Es gibt keinen zu einiger Verbreitung gelangten Geschlechtsnamen deminutivischen Aussehens, der eine vom allgemeinen Sprachgebrauch als berechtigt anerkannte Consonantengemination enthielte» (p. 452-453) : par exemple *Acceius*, *Accius*, *Acconius*, mais *Acellius*; *Arrius*, mais *Arellius*; *Appius*, *Appeius*, *Apponius*, *Appuleius*, mais *Apellius*; *Eppius*, mais *Epillius*; *Mettus*, mais *Metellus*; *Vittius*, mais *Vitellius*, etc.

Cette alternance de la consonne géminée avec la consonne simple dans les noms propres est évidemment de même nature que celle qu'on observe dans les mots du type *mamma* : *mamilla*.

De ces faits on a proposé deux interprétations. M. Brugmann, *Grundriss*, I, 2^2, p. 815-816, ne parlant d'ailleurs que des noms communs tels que *mamilla*, admet que chacun de ces mots a eu d'abord deux consonnes géminées : **mammillā*, puis que la première géminée a été simplifiée par dissimilation. M. W. Schulze, *l. c.*, p. 462 et suiv., pense au contraire que dans les noms propres tels que *Mettus*, *Appius*, la consonne géminée est le résultat de l'abrègement hypocoristique d'un nom propre primitif perdu[1], et que cette géminée n'a pas été introduite dans les

[1] Un phénomène analogue de gémination est celui que présentent certains noms tels que *Juppiter* < **dyou pater* et des appellatifs de moquerie : *cuppes*, *vorrī* «edaces». En dehors de ces cas tels que *Appius*, *Juppiter*, *vorrī*, le latin ne connaît pas la gémination de consonnes. Tous les exemples qu'en donne M. Sommer, p. 203-204, sont incertains ou faux. *Narrō* continue **gnārŭrō* (cf. *gnāruris*, *ignāruris*) : la voyelle brève est régulièrement absorbée après *-ār-*; d'ailleurs si *nārrō* était issu de **nārō*, l'*ā* serait inexplicable; *litera* n'est pas garanti; *leiteras*, *C. I. L.*, I², 583, 35, peut être une faute de lapicide et n'a laissé aucune trace en roman; — *cīpus* au lieu de *cippus* n'est pas attesté, on le conclut de *ceip.* que porte une inscription inintelligible du IV^e^ siècle avant J.-C., *C. I. L.*, I², 5; — pour *parricīda* au lieu de *pāricīda*, M. Sommer cite *parricidiales*, *C. I. L.*, III, 427, autour de 200 après J.-C.; — *cūpa* est un autre mot que *cuppa*; — *muccus* «morve» n'a rien à démêler avec *mūcor* «moisissure»; — *bacca*, au lieu de *bāca*, n'existe pas : *bacca* chez Priscien, II, 47, 5 n'est pas une preuve, ainsi que l'a montré M. L. Havet, *Manuel de crit. verbale*, n° 154; — *strenna*, au lieu de *strēna*, n'est sans doute qu'une fantaisie graphique : «sämtliche [roman.] Formen mit Ausnahme der italienischen, die daher vielleicht Buchwort ist, weisen auf *strēna*»;

dérivés formés de suffixes diminutifs *-ellius*, *-illius*, *-ullius*, *-illius*. « Im Lateinischen konnte ein Name, der eine Consonantengemination enthielt, sie nicht immer mit in die deminutivische Erweiterung herübernehmen », *ibid.*, p. 462. Et plus loin, p. 520 : « Dass die Dehnung (c'est-à-dire la gémination) unterbleibt, wenn ein Suffix antritt, das selbst schon gedehnte Consonanz enthält, scheint mir natürlich; auch im Griechischen hat man aus Μενεκράτης und ähnlichen Namen Μεννέας, Μέννεις, Μεννίδας... gemacht, aber niemals habe ich meines Wissens die Gemination in Formen wie Μέννννα... oder vor dem Suffix *-υλλος* angetroffen. So erklären sich *mamillla*, *ofella* nicht durch nachträglichen Verlust, sondern durch ursprüngliches Unterbleiben der hypokoristischen Dehnung; das ist dann auf andere Fälle wie *pusillus*, *quasillus* durch mechanische Nachahmung übertragen worden. »

Cette théorie de M. Schulze est séduisante. Elle explique avec vraisemblance les groupes *Mettus* : *Metellus*; mais elle s'applique difficilement à *mamma* : *mamilla* et *offa* : *ofella*; car rien n'autorise à croire que *mamma* et *offa* aient été formés de **mamā*, **ofā*, au moyen du procédé que M. Schulze admet pour les noms propres tels que *Mettus*, et que la consonne géminée de ces deux noms communs ait la même origine que la géminée de *Mettus* dans la théorie examinée. M. Schulze lui-même dit que son explication ne rend compte de *quasillus* et *pusillus* que si l'on admet une imitation mécanique peu vraisemblable. Enfin cette théorie n'explique pas pourquoi l'on a *mamilla* avec *-i-*, mais *ofella*, *Metellus* avec *-e-*, et pour *omittō*, M. Schulze est réduit à l'étymologie très invraisemblable **obs-mittō*.

Toutes ces difficultés disparaissent si l'on admet que les deux géminées ont coexisté un certain temps, puis que la première a été réduite par dissimilation. Dans cette hypothèse *mamilla* < **mammilla*, *ofella* < **offella*, *pusillus* < **pussillos*, *quasillus* < **quassillos*, *omittō* < **ommittō* s'expliquent par la même règle sans difficulté. Mais ce qui me paraît particulièrement décisif, c'est que cette hypothèse donne la raison de la répartition des suffixes *-illo-* et *-ello-* : **mammŏlolā*, diminutif de *mamma*, devient **mammlolā* par absorption de la voyelle brève *-ŏ-* après une syllabe longue suivie de sonante (voir *Dominance*, p. 149); de là **mammilla*; **-lolo-* après consonne devient toujours *-illo-* (voir *Dominance*, p. 157); enfin *mamilla* par dissimilation des géminées; l'*-i-* de *mamilla* est donc une preuve de l'existence de la géminée

Meyer-Lübke, *Roman. etym. Wörterb.*, art. *strēna*; — *lītus* est la forme normale et la seule qui soit continuée dans un dialecte roman; — *sūcus*, forme normale, est seul garanti par les langues romanes; de même *sūcidus*, voir Meyer-Lübke, *Roman. etym. Wörterb.*

-mm- dans **mammilla*. De même *pusillus* < **pussillus* < **pusslolos* < **putslolos*, diminutif de **putslos* (> *pullus*, étymologie que j'ai eu tort de contester, *Dominance*, p. 34). De même *quasillus* < **quassillos* < **quasslolos*, diminutif de **quasslos*, d'où *quallus* (ou *quālus*?). Au contraire, on a *ofella* < **offella* < **offŏl(ŏ)lā*, diminutif d'*offa* : après une géminée non sonante *-ff-*, une voyelle brève se maintient; c'est donc *-ŏ-* de *-lolā* qui devait tomber, cf. *angellus* < **angel(o)los*; rien d'ailleurs ne permet de supposer que la consonne géminée de *offa* ne soit pas primitive. De même et pour le même motif *Metellus* < **mettellos* < **mettololos*, diminutif de *Mettus*; de même *sacellus* < *saccellus* < **saccellos* < **saccololos*, diminutif de *saccus*. Tous ces diminutifs sont très anciens, ainsi que le prouve la simplification de la géminée; ils sont donc les meilleurs témoins de la règle de la répartition de *-ellus* et *-illus*.

Les exceptions, signalées par M. Schulze, p. 462, note 6, sont les suivantes : *mellilla* Plaute, *Cas.*, 135 et *Pseud.*, 180 : influence de *mell-*, thème de *mel*; *occillet Amph.*, 183 : influence d'*occūre*; *Flaccilla*, *buccella*, *tessella* : influence de *Flacca*, *bucca*, *tessera*.

Ainsi l'examen du type *farīna* et du type *mamilla* nous conduit à ce résultat : il n'y a aucun mot latin où une consonne géminée soit simplifiée parce qu'elle est placée devant la syllabe tonique. Là où la simplification a lieu, comme dans *mamilla*, elle s'explique par une tout autre cause.

III

QUESTIONS DIVERSES.

I. Allongement d'une voyelle brève devant **-NCN-*, **-NGN-*, **-NCT-*.

A quel résultat les groupes **-ncn-*, **-ngn-* aboutissent-ils en latin, et même y a-t-il des mots qui aient contenu ces groupes? Par exemple *ānus* continue-t-il **anc-nos*, ou **anc-suos* avec le même suffixe que dans *lūna* < **leuk-snā*? *quīni* continue-t-il **quenq-noi*, ou **quenq-snoi* avec **snoi* emprunté à *sēnī* < **secsnoi*, *bīnī* < **dwisnoi*? Aucune de ces hypothèses ne comporte de démonstration ni de réfutation fondée sur des faits. Or ce sont les seuls exemples où l'on puisse supposer la présence du groupe **-ncn-*.

Dans les autres exemples : *cōnectō*, *cōnīveō*, *cōnītor* et *cognōscō*, *cōgnātus*, *ignōscō*, *ignārus*, *ignāvus*, on ne peut supposer que **-ngn-*; on trouve en effet avec *-g-* les doublets *cognectō*, *cognīveō*

(Lœwe, *Prodromus*, cité par Sommer, *Handb.*², p. 265) et *gnixus* (Paul. Fest. 68 ThdP.); peu importe qu'ici *gn-* soit primitif ou issu de **cn-*.

Il y a donc deux séries de formes, selon que les groupes **-ncn-*, *-ngn-* aboutissent à *-n-* ou à *-gn-*. Pour expliquer ces deux résultats différents, on admet que **-ngn-*, primitif ou issu de **-ncn-*, donne phonétiquement *-n-* tout en allongeant la voyelle précédente : **con-gn-* > *cōn-*, **ingn-* > **īn-*, tandis que l'analogie aurait rétabli le *-g-* dans *cognōscō*, *ignōscō*, etc., d'après le modèle de *gnōscō*, etc. (voir Sommer, *Handbuch*², p. 265). Cette explication est peu intelligible : *-gn-* persistait toujours à l'intérieur d'un mot : *dignus*, *agnus*, etc.; *-g-* se prononçait alors comme gutturale nasale *n*. Lorsqu'à l'intérieur d'un mot *-n-* était placée devant *-g-*, elle devenait aussi gutturale nasale *n*. Si donc le groupe **-ngn-* se présentait à l'intérieur d'un mot, il ne pouvait que se prononcer *-nnn-*, et alors on ne peut imaginer pour quelle cause, tandis que *-nn-* persiste, *-nnn-* deviendrait *-n-* : une géminée ne peut pas disparaître plus facilement que la consonne simple correspondante. S'il s'agissait d'un fait, il faudrait bien l'admettre et espérer que l'avenir nous le rendra intelligible. Mais il s'agit de l'interprétation d'un fait; nous devons ne pas nous contenter d'une formule inintelligible.

En outre on admet que *-g-* a été réintégré dans *cognōscō*, *cognātus* d'après *gnōscō*, *gnātus*, mais alors il faut admettre aussi que dans *ignōscō*, *ignōtus*, *cognitus*, *ignāvus*, *ignāvus*, le *-g-* serait dû à *gnōscō*, *gnārus*, etc., ce qui complique l'hypothèse. Une autre conséquence de l'hypothèse est que **congnōscō*, **congnitos*, **ingnōtos*, etc., ont dû donner d'abord **cōnōscō*, **cōnitos*, **inōtos*, etc., avec voyelle longue devant *-n-* comme dans *cōnectō*, etc. Cette voyelle longue n'a pu évidemment être abrégée par le *-g-* intercalé plus tard. Il faut donc admettre et l'on admet, en effet, *cōgnōscō*, *cōgnitus*, *ignōrō*, etc. Les faits confirment-ils cette conséquence de l'hypothèse? On sait que les grammairiens latins ne donnent aucun renseignement authentique au sujet de la quantité d'une voyelle placée devant *-gn-* (voir L. Havet, *Mém. Soc. Ling.*, VI, 34, note 3). Térence scande *quid ignave*, *Eun.*, v. 777, qui suppose *ĭ*; on lit ΚΟΓΝΙΤΟΥ, *C. I. G.*, 1060. Les langues romanes ne continuent, selon le *Roman. etym. Wörterb.* de Meyer-Lubke, que *ignōrō* et *cognātus*, *cognitus*, *cognōscō*. Comme en roman *-ŏ-* et *-ō-* se confondent en syllabe non accentuée, seuls les mots qui continuent *cognitus* et *ignōrō* peuvent donner un renseignement utile. Mais *cognitus* n'est continué que par v. ital. *conto*, v. fr. *cointe*, prov. *coinde*, qui ne permettent pas de distinguer s'il s'agit de *ŏ* ou de *ō*. Reste donc seulement *gnōrāre*, pour lequel M. Meyer-Lübke ne cite que catalan *enyorar*

«sich sehnen nach etwas». A en juger d'après cette étymologie, l'*i-* d'*ignōrāre* serait donc bref.

Dès lors l'explication d'*ignōrō*, *cognōscō*, etc., comme formés d'**ināgrō*, **cōnōscō*, etc., avec le *g* de *gnōscō*, doit être écartée, et il faut chercher une explication phonétique du contraste de *cognōscō* avec *cōnectō*. Les formes primitives **con-gnōscō*, **in-gnōscō*, etc. contiennent toutes le groupe **-ngn-*. *A priori*, deux traitements sont possibles. Ou bien la première nasale s'est maintenue quelque temps comme dentale devant *g* : en ce cas *-ngn-* a dû devenir *-gn-* par dissimilation. Ou bien la première nasale est devenue nasale gutturale devant *-g-* : en ce cas on a prononcé soit **-nng-*, d'où *-ng-* sans allongement de la voyelle précédente, car la simplification d'une géminée n'a jamais cet effet; soit *-ngn-*, mais le groupe **-ngn-* répugnait aux Latins : autrement ils l'auraient sans doute souvent rétabli, comme l'analogie y invitait, dans *cognōscō*, *ignōtus*, etc.; mais on rencontre seulement quelques exemples tels que *congnatae*, *C.I.L.*, VI, 14 931, que l'on pourrait sans doute interpréter comme *singnifer* pour *signifer*, *C. I. L.*, VI, 3637 add. p. 3407.

Il est donc très vraisemblable qu'en latin *-ngn-* est devenu bien vite *-gn-*. Mais quelle était, dans ces mots, la prononciation de *-gn-*? En syllabe intérieure *-gn-* se prononçait *-nn-* : dans *dignus* < **dek-nos* *-g-* est final de syllabe après voyelle, il est dans la position la plus favorable au changement en une nasale devant nasale. Mais dans *gnōscō* *g-* est initial de syllabe et de mot, et dans cette position il est plus résistant; si *gnōscō* eût été prononcé **nnōscō*, il ne serait pas devenu *nōscō*. Le plus probable est donc que le *g* initial de *gnōscō*, etc., est resté oral jusqu'au moment où il a disparu. Quant aux composés de *gnōscō*, *gnārus*, etc., le groupe *-gn-* y était semi-initial de mot : selon que dans ces composés on gardait ou perdait le sens de la composition, on disait *co-gnōscō*, ou *con-nōscō*, etc. Puis partout où *-g-* était resté oral, il est tombé devant *-n-* en allongeant la voyelle précédente, et c'est le cas seulement dans trois verbes, où le sentiment de la composition était sans doute plus vif : *cōnīveō*, *cōnītor*, *cōnectō*. L'allongement par compensation de la chute de *g* est comparable à l'allongement dans **măg-volō* > *māvolō*. Dans tous les autres mots le groupe *-gn-* a été traité comme à l'intérieur; il est devenu *-nn-* : *cognōscō*, *ignōrō*, etc.; ce dernier traitement est celui qui paraît le plus naturel, et c'est aussi celui que présente la majorité des mots en question.

Le groupe *-nct-* allonge-t-il la voyelle brève précédente? Comme *quīnctus* paraît continuer **quenq^{u}-tos*, il semble d'abord que la réponse affirmative soit solidement fondée. Il n'en est rien : *quīnctus* doit ou du moins peut devoir son *-ī-* à *quīnque*, qui le doit

à *quīnī* (voir p. 142). Dans les nscriptions on trouve l'apex dans *sáncta*, *C. I. L.*, V, 2681; mais on sait que les inscriptions emploient parfois à tort l'apex[1], et qu'il faut l'accord d'un certain nombre de témoignages de cette espèce pour fonder une certitude. De plus une voyelle longue est régulièrement abrégée devant sonante + occlusive : *movĕnt-is*; pourquoi *-nc-* c'est-à-dire *-n* + *k-* aurait-il juste l'effet contraire? *ŭnquam*, *avŭnculus* : fr. *onques*, *oncle*, etc., montrent bien que *-nqu-* et *-nc-* n'allongent pas la brève précédente; comment *-nc-* aurait-il cet effet, quand il est suivi de *-t-*? On attendrait plutôt un abrègement de la voyelle, puisque cette voyelle est suivie en ce cas dans la même syllabe non plus seulement de sonante, mais de *-nc-*. L'allongement de *-ă-* dans **ăgtos* > *āctus* n'est pas comparable, puisque *-ŭ-* de *jŭnctus* est séparé de *-g-* (> *-c-*) par une sonante, et que *sanctus* a *-c-* primitif.

L'hypothèse de l'allongement n'est donc garantie par aucun fait latin et *a priori* paraît difficile à comprendre. Les langues romanes montrent que cette hypothèse est fausse : partout où elles fournissent des renseignements sur la quantité de la voyelle qui précède *-nct-*, elles montrent que cette voyelle est brève : *punctum* est un mot très ancien que sa signification spéciale mettait assez à part de *pungō* pour que l'influence de celui-ci sur *punctum* soit invraisemblable; or l'on a frioul. *pont*, fr. *point*, prov. *ponch*, port. *ponto*. De même *junctum* et *unctum*[2] sont continués en français par *joint* et *oint*, *juncta* par prov. *joncha*. De même *cinctum* « ceinture » donne lomb. *tsenta*, valmagg. *šenča*; *cinctura* > fr. *ceinture*; *incincta* > fr. *enceinte*, prov. *encencha*; *lĭnctāre* (fréquentatif de *lingere*) > comasc. *lenča*. Le parfait de *stringō* étant *strinxī*, on attend un participe parfait **strĭnctus* : en effet on a roum. *strîmt*, vieil ital. et ital. méridional *strinto*, vénitien oriental *strento*, tirol. *strent*, log. *istrintu*, à côté de ital. *stretto*, fr. *étroit*; ces dernières formes remontent à *strictus*. De même on trouve fr. *peint*, *peintre*, qui reposent sur **pinctus*, *pinctor* (cf. *pingō*, *pinxī*), à côté de *pĭctāre* > abruzz. *petta* « peindre » qui repose sur *pĭctus*. L'*-ĭ-* de *pĭctus* et de *strĭctus*, comparé à l'allongement de *ă* et *ĕ* devant *-gt-* > *-ct-* dans **agtos* > *āctus*, **tegtos* > *tēctus*, est assez surprenant : M. Meillet, *Mém. Soc. Ling.*, XV, p. 265 et suiv., l'attribue à la nature de *ĭ* qui, étant plus bref que *ă* et *ĕ*, répugne davantage à l'allongement. Il se peut que cette solution soit la vraie; cependant, comme ailleurs *ĭ* s'allonge dans les mêmes

[1] On a par exemple l'apex sur une brève, *C. I. L.*, I², 1254, *Mon. Ancyr.*, VI, 20, *clupei*, etc.; on trouve de même *i longa* pour *ĭ*, *C. I. L.*, I², 1367, 1218, etc.

[2] Cependant A. Gellius, IX, 6, atteste *ūnctus*, qui, comme *jūnctus*, a pu être régulier quelque temps en certain milieu.

conditions que *ă* et *ĕ* : *digerō* < *dis-gerō*, etc., on peut se demander si la brève de *pictus* et *strictus* ne serait pas due aux doublets **pĭnctus* et **strĭnctus*.

II. Pīlum < *pinstlom.

Si l'étymologie *pīlum* < **pinstlom* est exacte, elle fournit un exemple décisif du traitement de **-nstl-*; et c'est probablement le seul, car *īlicō* n'est pas sûr : on ne sait s'il faut partir de la forme la plus ancienne **stlocos* ou d'une forme dérivée **slocos*. M. Sommer, *Handbuch*[2], p. 259, admet que **-nstl-* devient d'abord **-nzdl-*, et ainsi il compromet l'étymologie **pinstlom*. M. Niedermann a eu beau jeu de montrer que cette étymologie, ainsi interprétée, est insoutenable (voir *Berlin. phil. Wochens.*, 1915, col. 1091-1092). Il a raison de dire que la sonorisation de *st* devant *l* est « inconcevable, en tout cas indémontrable » : il faut évidemment couper **pins-tlom*; *-t-* est donc initial de syllabe; or en cette position une consonne sourde latine ne se sonorise jamais[1], pas même après une voyelle, du moins jusqu'à l'approche de l'âge roman.

M. Niedermann ne voit pas pourquoi *-tl-*, qui après voyelle donne *-cl-* (*pōclum* < **pō-tlom*), serait après *-ns-* traité autrement qu'après voyelle. La différence de traitement s'explique par deux raisons : *-tl-* est initial de syllabe dans **pō-tlom* comme dans **pins-tlom*, mais une consonne initiale de syllabe est traitée après consonne souvent autrement qu'après voyelle : *-s-* se maintient dans *mensa* mais non dans **genes-es* > *generis*; il n'y a pas, en tout cas, équivalence entre les deux positions. Sans doute *-t-* intervocalique et initial de syllabe se maintient en latin comme *-t-* initial de syllabe, lorsqu'il est précédé de consonne : *laudātus*, *porta*. Mais lorsque *-t-* subit un changement, comme dans *-tl-*, on peut se demander si la consonne précédente exerce sur ce groupe une influence; or dans des langues où *-t-* se change régulièrement, p. ex. en germanique ou en grec dans le groupe *-τι*, on observe que *-t-* se maintient, quand il est précédé de *-s-* : ἔστι, all. *ist*. Il est donc à plus forte raison naturel qu'en latin, où le *-t-* initial de syllabe se maintient régulièrement, *-s-* empêche l'évolution de **-tl-* en *-cl-*, et que, dans **-nstl-*, le *-t-* tombe, comme à l'initiale de mot : **tlātos* > **lātos* > *lātus*.

Nous posons donc **pinstlom* > **pinslom* > **pīzlom* > *pīlum*. Le diminutif **pinstlo-lom* est devenu **pinstillom* avant que le stade

[1] Selon M. Sommer, *Handbuch*[2], p. 198, il y aurait à Pompéi un exemple de sonorisation de *-t-* initial de syllabe après *r* : *opordet* (« ausgeschlossen ist jede Verschreibung »). Mais cet exemple de *-rt-* > *-rd-* est isolé et aucun langue romane ne sonorise une sourde après *r* : *furca* > *fourche*, etc

**pinslom* ne fût atteint (voir *Dominance*, p. 43). M. Niedermann a eu raison contre l'interprétation de M. Sommer, mais sa critique n'atteint pas notre interprétation.

III. *E*, *o* + NASALE + *BH* OU *DH*.

Inferus, *infrā*, *infimus* correspondent exactement à skr. *adhamáḥ*, *ádharaḥ* pour le sens et la forme; ils remontent donc à **n̥dh-* (cf. got. *undar*) devenu **enf-*. Ces mots montrent que *ĕ* en syllabe initiale devient *ĭ* devant nasale + *f*. Même traitement dans *nimbus* < **nĕmbhos* (cf. balūčī *namb* «brouillard, rosée»), et dans *imber* < **embris* > **m̥bhr-* (cf. skr. *abhra-* «nuage orageux»). Selon M. Niedermann, dans sa thèse *ĕ und ĭ im Lateinischen*, **ĕmbris* devient *imber*, parce qu'en latin tout *ĕ* deviendrait *ĭ* devant un groupe de trois consonnes quelconques. Mais pour expliquer *nimbus* M. Niedermann, *ibid.*, p. 43, est forcé d'invoquer une contamination invraisemblable entre **nembos* et *imber*. Il ne fait pas mention d'*inferus*, *infimus*.

En outre on ne voit pas pourquoi, un groupe de deux consonnes étant sans influence sur le timbre de *ĕ* précédent, ce même groupe changerait *ĕ* en *ĭ*, dès que le groupe est suivi de *r* ou *l*; en effet, cette troisième consonne, *r* ou *l*, fait partie de la syllabe suivante et par conséquent il est peu vraisemblable qu'elle exerce une influence sur la quantité et la qualité de la voyelle précédente.

D'*inferus* et de *nimbus* on peut rapprocher *umbō* et *umbilīcus* qui continuent le groupe **ŏmbh-*, et où *ŏ-* est devenu *ŭ-* devant nasale + spirante, comme *ĕ* est devenu *ĭ* devant le même groupe. On explique ce changement de *ŏ* en *ŭ* par l'influence de *m* : *-ŏm-* deviendrait *-um-* devant une consonne quelconque, de même que devant une voyelle : *humus* < **homos*; et par conséquent il n'y aurait qu'un parallélisme apparent entre *umbō* et *imber*. Quant aux exceptions où *-om-* se maintient devant consonne, on les explique diversement : *somnus* et *omnis* n'ont pas *m* primitive, mais issue de *p* devant *n*; *combretum* est obscur et l'*o* n'est peut-être pas très ancien; *bombus* serait un emprunt. Cependant ce dernier exemple est au moins embarrassant : il n'est guère vraisemblable que le bourdonnement des abeilles ait été désigné par un mot grec; les verbes *bombīre*, *bombicāre*, **bombitīre* (attesté par le fr. *bondir*) sont dérivés de *bombus*; or un substantif emprunté ne produit généralement pas de verbes dérivés.

Il semble donc que **ŏm-* ne devient *-um-* devant consonne que si cette consonne est une spirante labiale comme dans *umbō*, *umbilīcus*. De même il n'y a pas de mot où *ĕ* devienne *ĭ* devant nasale + une consonne autre qu'une spirante labiale : rien ne

prouve que *limbus* continue **lembos*; *nempe*, *tempus*, *september* conservent *ĕ*.

Mais d'où vient l'influence spéciale que nous attribuons à une spirante labiale sur *ŏm*? Devant *s* et *f* une nasale tend à disparaître, à allonger la voyelle précédente et à lui donner un timbre plus fermé : *pĕnsum* > *pēnsum* > *pẹ̄sum*, *spŏnsus* > *spōnsus* > *spọ̄sus*, **ĕnferus* > *ēnferus* > *īferus*, tandis que ce changement ne se produit pas si la nasale est suivie d'une autre consonne. Il est donc naturel d'admettre que *ĕm* et *ŏm* deviennent *im* et *um* devant la spirante labiale[1], qui continue en latin préhistorique i.-e. **bh* et **dh*. Dans *ēnferus* la labiale spirante s'est maintenue; ailleurs elle est devenue *b* : *umbō*, de telle sorte que la nasale a pris une articulation labiale ferme et que la voyelle précédente n'a pas été allongée.

IV. *Domus*.

Tandis que *humus*, *umerus* continuent **homos*, **omeros*, avec *-um-* < *-om-* devant voyelle en syllabe initiale, *dŏmus* ne devient pas **dumus*. Selon M. Sommer, *Handb.*[2], p. 65, il faut attribuer cette exception surprenante à l'influence de la dentale qui précède : la dentale, selon les *Krit. Erläut.*, p. 17, exigerait une « Lippenstellung » très différente de celle qu'exige *u* voyelle. J'avoue que je ne comprends pas : l'articulation d'une dentale n'exige aucune « Mundstellung » spéciale « in Sachen der Lippenstellung »; elle se produit dans la région des dents, et les lèvres prennent, pendant cette articulation, n'importe quelle position, naturellement celle qu'exige la voyelle ou semi-voyelle suivante. L'osque et le béotien intercalent *i* entre la dentale et *u* suivant; mais justement nous ne savons pas quelle était l'articulation de cet *u*, et c'est sans doute cette articulation spéciale de l'*u*[2] qui a produit *i* précédent. En tout cas, le latin ne présente aucune trace d'une altération dans le groupe : dentale + *u*. L'exemple unique *tongent* (non **tungent*) d'Ennius, que M. Sommer compare à *domus*, est lui-même très obscur : l'osque a plusieurs formes dérivées de la même racine, mais toujours sous la forme *tang-*.

Domus se distingue de *humus*, *umerus*, *sumus* par l'*u* qui suit le groupe **dom-*, tandis que les autres mots ont le groupe **-omo-*; le thème **domu-* est assuré non seulement en latin (*domūs*, *domuī*, *domū*, *domibus*), mais encore dans skr. *damūnas-* « qui se rapporte à la maison », v. sl. *domŭ* avec flexion en *-u-*. Sans doute M. Som-

[1] Si **sēmi-libella* > **sēmbella* > **sĕmlibella* est devenu *simbella*, alors que *b* était encore une spirante, le changement de *ĕ* en *ĭ* s'y est fait dans les mêmes conditions que dans *nimbus*.

[2] Sur *u* en béotien, voir Thumb, *Griech. Dial.*, p. 222 et 91.

mer, *Handb.*², p. 405, voudrait expliquer les formes latines en *-u-* de préférence comme une innovation latine, mais il ajoute lui-même : « Aber das Vorbild für eine solche ist unbekannt. »

Il me semble naturel de supposer qu'à l'époque où **homos* est devenu **humos*, *domus* n'est pas devenu **dumus* par dissimilation vocalique. Cette hypothèse ne peut être contrôlée directement, faute d'exemples exactement comparables en latin; mais une influence semblable s'est produite dans des conditions semblables dans *sepelio*, *ēgredior*, etc.; on attendrait **sepilio*, **ēgridior*, mais l'*e* a été maintenu par l'action dissimilatrice de *i* suivant. On peut encore comparer la dissimilation qui a changé **kowos* en *cavus*.

A *domus* se rattachent *dominus* et *domāre*; *domus*, forme sans doute très ancienne, devait conserver phonétiquement *ŏ*, puisque *ŏ* persiste dans *-omn-* : *somnus*, *omnis*, et a pu contribuer à maintenir *ŏ* de *dŏminus*. Dans *domāre*, *-om-* se trouve devant *-ā-*, ce qui n'est le cas dans aucun autre mot; on ne peut donc savoir si ce fait exerce une influence sur le traitement de *-ŏm-*.

V. Traitement de *-v-* dans une syllabe finale du type *-v-* + voyelle brève + consonne.

Cīvis < **keiwis*, *lēvis*, *levis*, *brevis*, *avis*, etc., montrent que *-v-* est stable devant *-i-* de syllabe finale, après une diphtongue comme après une voyelle.

Devant *-ei*, *-v-* semble avoir disparu dans *dī*, *deī*, *sīs* = *sī vīs*. Mais *deī*, nominatif pluriel de **deiwos*, n'est attesté sûrement qu'à partir d'Ovide; il ne continue donc pas nécessairement **deivei*, mais peut être formé d'après *deus*. De même *dī* (ou *dii*), qui paraît être la forme normale chez les poètes anciens (voir Sommer, *Handb.*², p. 347, et L. Havet, *Manuel de critique verbale*, n° 906), peut continuer **dḛḛ*, pluriel de **deus* < **deivus* < **deiwos*. *Sīs* continue **sei-veis*, mais, terme de politesse banale, il a pu sans doute, dans une prononciation nonchalante, subir une haplologie spéciale : *sei*[*vei*]*s*.

Quant à la syllabe finale *-ves*, on n'en connaît aucun exemple assuré. M. Sommer, *Handb.*², p. 392, admet qu'elle peut perdre la voyelle et explique *manūs*, nominatif pluriel, par **manov-es*. Mais partout où l'*-o-* de *-ov-* est en syllabe intérieure, *-ov-* devient *-u-* : *dēnŭō* < **dē-novŏ*, *jānŭa* < **jānovā*, *pēlŭis* < **pēloves*, *ēlŭis* < **ex-lov-es* (cf. encore : **nāv-es*, génitif de **naus*, > *nāvis*, **bov-es*, génitif de *bōs*, > *bovis*). **Manoves*, proposé par M. Sommer, donnerait donc **manŭis* et non *manūs*.

Reste à considérer les syllabes finales *-vos*, *-vom*. Les inscriptions écrivent *-vus*, *-vum* seulement vers la fin de la République;

longtemps auparavant sont attestées des formes telles que *Gnaeus* <**Gnaivos*, *oleum* <*ἔλαιϜον* et *parum* (dans Plaute, garanti par le mètre) <*paruom*. On explique ces faits en admettant que *v* est tombé devant *-ŏ-* à une époque ancienne, mais que l'analogie l'a rétabli presque partout : *equos* serait ainsi devenu **ecos*, qui, à cause d'*equī*, *equō*, etc., aurait été remplacé par *equos*; vers la fin de la République ce nouvel *equos*, *equom*, serait devenu *equus*, *equum*, d'où *ecus*, *ecum*, le *v* tombant devant *-u-*; l'analogie aurait d'ailleurs maintenu *equus* à côté d'*ecus*.

D'après cette opinion *parum* s'expliquerait par **parom* <*parvom*. Pour démontrer que la chute de *v* serait due à la présence de *-ŏ-* suivant, on peut faire valoir les faits suivants :

1. Dans *sŏror* <**svosōr* <**swesōr*, *somnus* <**swŏpnos*, *sōpiō* < **swōp-yō*, *sōl* <**swōl* (voir *Dominance*, p. 243), la chute de *-v-* devant *-ŏ-* s'oppose au maintien de *-v-* devant *-ā-*, *-ē-*, dans *svāvis*, *svēscō*. Pourtant il est impossible d'admettre que la présence d'un *ŏ* suffise à provoquer la chute de *v* précédent, car un mot tel que *favus* devrait en cette hypothèse perdre le *v* presque à tous les cas : *favŏs*, *favŏm*, *favō*, *favōrum*, *favōs*, et comme cette série de cas contient justement les plus importants, ainsi que le montre l'histoire de la déclinaison romane, le rétablissement de *v* ne se comprendrait pas. De même les formes où le radical **quo-* (relatif) devrait perdre le *v* seraient très nombreuses : *quō*, *quŏjjus*, *quŏjjei*, *quom* (conjonction), *quōrum*, *quōs*. De même, quoi qu'en pense M. Sommer (*Krit. Erläut.*, p. 45-46), le maintien de *v* dans *pavor*, *favor*, *favōnius*, etc., serait étrange. Il semble donc que les groupes **svŏ-* **svō-* réalisent des conditions qui ne se retrouvent pas ailleurs : le groupe **sv-* à l'initiale de mot a été toujours très instable; même dans les mots *svāvis* et *svēscō* il avait tendance à passer à *sŭ-*.

2. *Colō* continue **quŏlō* (cf. *quolundam*, *C.I.L.*, I², 364). Mais *-ŏl-* de **quŏlō* forme un groupe vélaire. Et il est permis de supposer que ce groupe, par dissimilation, fasse disparaître le *v* précédent. Dans ce mot et le suivant ce *v*, n'étant qu'une partie de *qu*, avait une valeur inférieure à celle de *v* intervocalique.

3. La graphie *cŏttīdiē* est attestée à la meilleure époque. Mais Quintilien (*Inst. or.*, I, 7, 6) dit : « Frigidiora his alia, ut... et *quottidie* non *cottidie*, ut sit quot diebus. » Il connaît donc les deux graphies, et le choix entre elles le laisse froid. Si *quottīdiē* perd le *-v-* à cause de *-ŏ-*, comment se fait-il que *quot* ne devienne jamais **cot* ? Parce que dans *quot* le *v* aurait été rétabli sur le modèle de *tālis quālis*, *tantus quantus*, qui aurait exigé *tot quot* ?

Mais la parenté de *quot* avec *quālis* et *quantus* est moins évidente que celle de *cottīdiē* avec *quot*; il est étonnant qu'elle ait fait disparaître tout vestige de la forme phonétique et que *cottīdiē* n'ait pas pu maintenir un seul **cot*. L'explication de *cottīdiē* à côté de *quot* peut être cherchée ailleurs. Un *-v-* intervocalique tombe devant voyelle brève + *t* : *mōtus* < **movĕtos* < **mevetos*, *vōtus* < **vovetos* (cf. ombrien vufetes « votis ») < **vevetos*, *lātrīna* < **lavetrīna* < **lowetr-* (cf. λοετρόν) [1], *dītior* < *dīvitior* (voir *Dominance*, p. 225 et suiv.). Il y a sans doute une différence considérable entre la valeur de *v* intervocalique et celle de *v* contenu dans l'initiale de mot *qu-*. Mais il reste une certaine ressemblance; et sans doute elle autorise à attribuer la chute de *-v-* dans *cottīdiē* au *t* double suivant, qui, étant plus intense et plus prolongé, a eu plus d'efficacité que le *t* de *quot*. On peut encore comparer *vetō* < *votō*, où la dentale *-t-* a exercé sur le groupe *vŏ-* un effet analogue de délabialisation en faisant passer l'*-ŏ-* précédent à *-e-*; dans *votō* le *v*, étant initial de mot, a une position bien plus forte que *u*, élément labial de *qu*, dans *quottīdiē*.

Dans tous les faits considérés, il semble donc que la chute de *v* devant *-ŏ-* soit due à la faiblesse de *v* dans *sv-* et *qu-* et aux circonstances spéciales indiquées.

Dans *Dominance*, p. 246, j'ai admis la thèse courante, selon laquelle *-os* et *-om* seraient devenus *-us* et *-um* plus tard après *-v-* qu'après une autre consonne, et je me suis par là engagé dans des difficultés gratuites. Si l'on admet, avec M. Niedermann, *Mélanges de Saussure*, p. 59 et suiv. (cf. aussi L. Havet, *Manuel de critique verbale* n° 914), que le changement de *-os*, *-om*, en *-us*, *-um*, s'est produit à la même époque après *-v-* qu'ailleurs, les faits deviennent plus faciles à comprendre.

On comprend immédiatement que *jus* et *rūs* continuent **jevos* et **revos* : ces dernières formes sont devenues d'abord **jovus*, **rovus*, d'où **jŏŭs*, **rŏŭs* par chute de *v* devant *u* [2]; si dans **jovos*, **rovos*, *-v-* était tombé devant *-ŏ-*, on aurait eu **joos*, **roos*, qui se seraient contractés en **jōs*, *rōs*.

Dans les adjectifs tels que *flāvus*, *cavus*, *novus*, c'est la forme avec *-v-* qui a prévalu. Dans ces adjectifs, cette forme devait sa prépondérance au fait que le *-v-* était conservé non seulement aux cas obliques du singulier et à tous les cas du pluriel, mais aussi à tous les cas du féminin. Il est naturel que les substantifs en

[1] *Lōtus* ne continue pas **lowetos*, mais est une forme tardive et vulgaire de *lautus* < **lou-tos* (cf. λελουμένος), voir Aulberg, *Eranos*, V, p. 159 et suiv., et Sommer, *Krit. Erläut.*, p. 179. Ainsi disparaît la difficulté que j'ai signalée (*Dominance*, p. 226-227) de concilier *lōtus* < **lowetos* avec *lātrīna* < **lowetrīnā*.

[2] Comparer la chute de *-jj-* intervocalique devant *-i-* dans *āīs* < **ajjīs*.

-vus, *-vum*, par exemple *favus*, *ōvum*, se soient réglés sur les adjectifs en *-vus*. Une exception semble se présenter dans *rīvus* pour lequel on trouve le doublet *rīus*; *rīus* est garanti par les langues romanes : roum. *rîu*, v. ital. *rio*, v. fr. *ri*, etc.; de même *rīvus* et *rīvulus* : v. ital. *rigo*, ital. *rivolo*, frioul. *rivul*. *Rīus* continue-t-il *rīvus*, moyennant la chute de *-v-* devant *-u-*? Mais on attendrait *rīvus* > *rīus* > **rĭus*. cf. **deiwos* > **deivus* > **dẹus* > *dĕus*. *Rīus*, avec le maintien de *ī* devant voyelle. fait songer à *dīus* et *fiō*. Toute difficulté phonétique disparaît en effet si l'on explique *rīus* par **rīw-yos*, dérivé de *rīvus* < **rīwos*, de même qu'à côté de *deus* ou *dīvus* < **deiwos* on a *dīus* < **diw-yos*. *Rīus*, en cette hypothèse, aurait été d'abord, probablement, un adjectif, et serait devenu plus tard substantif.

Lorsque *-vus*, *-vum* sont précédés d'une consonne initiale de syllabe, *-v-* disparaît également et à plus forte raison : *equus* > *ecus* (mais *parum* vient de *parŭŭm*, adverbe, qui est attesté deux fois dans des *Tabulae defixionum*, voir *Glotta*. 1914, p. 364, et sous la graphie *paruom* dans des manuscrits de Plaute et de Térence). De même *-vu-* devient *-u-* après diphtongue en *i* : **Gnaivus* < *Gnaeus*, *ἔλαιϝον* > **oleivum* > **olēum* > *oleum*, mais *ἐλαιϝα* > *oliva*. Avec raison M. Sommer, *Krit. Erläut.*. p. 152, admet que les mots grecs, desquels *oleum* et *oliva* sont issus, avaient encore le digamma : « Ist es in der Tat wahrscheinlich, dass die Römer zuerst bloss den Namen des Ölbaumes, **elaivā*, noch zur *ϝ*-Zeit herüber nahmen, und dann wesentlich später den des ungleich wichtigeren Erzeugnisses? » Sans doute cet argument chronologique est assez vague, et pour trancher la question il faudrait savoir à quel dialecte [1] *oleum* a été emprunté; mais rien n'empêche de considérer *oleum* comme continuant **elaivom*.

Si *-v-* fusionne avec *u* suivant, à plus forte raison l'élément labial de *qu-* : *quojjus* > *quujjus* > *cujus*, *quojjei* > *quujjī* > *cuī*; dans ces deux formes *-ŏ-* est devenu *-u-*, comme dans la formule *oi* > *u* cf. *hojjus* > *hujus*; puis dans cet *-u-* s'est absorbé l'élément labial de *qu-* précédent. De même s'explique *concutiō* < **conquătiō* > **conquătiō* : la vélarisation de *-ă-* en syllabe intérieure ouverte est due ici à *qu-* précédent; de même s'explique encore *necuter*, s'il continue **nek*otros*.

L'exactitude de cette explication de *cujus* et *concutiō* ne peut être contrôlée directement, parce que les changements de la prononciation latine n'ont pas été notés assez exactement par l'écriture, mais on en peut voir une confirmation dans les faits tout

[1] A l'époque ancienne, les mots que le latin emprunte au grec proviennent en effet non de l'ionien, mais du dorien, où le *ϝ* a subsisté longtemps.

semblables que présente l'histoire de l'*i* consonne (*j*). Lorsque après consonne le *j* latin est suivi d'*i* voyelle, il est absorbé par celle-ci, comme le *v* de *qu* par *u* voyelle suivant : **agjō* < *ajjō*, **agyont* > *ajjunt* ont imposé aux autres personnes le thème *ajj-*; on a donc *ajjīs* > *āīs*, *ajjīt* > *āit*; *quojjī* > *quujjī* > *cuī*; *ejjī* > *eī*; *hujjī* > *huī-c*; *abjiciō* < *abiciō* = *conquătiō* > *concutiō*; dans les composés de *jaciō* la première syllabe est tantôt brève, tantôt longue par position, et cela s'explique par l'influence de *jaciō* : si pour distinguer les parties du composé, on coupait *ab-jiciō*, le *j* était initial de syllabe, fermement articulé et la syllabe précédente était fermée; si, perdant le sens de la composition, on coupait *a-bjiciō*, *j* se fondait avec l'*i* suivant; c'était parfois aussi le cas dans *obicis*, génitif d'*obex* < **o-bjĭc-*.

L'hypothèse de M. Niedermann a donc l'avantage de faire mieux comprendre tout un ensemble de faits. On peut encore faire valoir en sa faveur la remarque suivante : *volvō* et *solvō* ont été d'abord prononcés avec *-u-* voyelle : *volŭō*, *solŭō*, et c'est pourquoi *-ol-* n'y est pas devenu *-ul-*, comme dans *pulvis* < **polwis*, *cultus* < **coltos*. Mais dès la fin de la période républicaine on a prononcé *volvō*, *solvō*, avec un *-v-* consonne. Si donc, comme on le prétend, c'est seulement à cette époque que *voltus* est devenu *vultus*, pourquoi *volvō*, *solvō* ne sont-ils pas devenus alors **vulvō*, **sulvō*, comme autrefois **polwis* > **pulvis*? L'*-ŏ-* de *voltus* était alors sans doute fermé, celui de *volvō* et *solvō* ouvert : espagnol *vuelta* «action de retourner», *suelto* «délié». Cette différence paraît fondée. Mais il reste cependant étrange d'admettre que **polvis* est devenu *pulvis* en même temps que **coltos* devenait *cultus*, et que d'autre part *voltus* serait devenu *vultus* à une époque où *volvō*, *solvō* ne passaient pas à **vulvō*, **sulvō*. Il n'y a malheureusement aucun fait qui tranche le débat : *vulva* est d'étymologie et même de graphie incertaines; la graphie *vulba* est la plus probable.

On peut encore faire valoir les graphies *quom* et *oquoltod*, qu'on rencontre en ancien latin pour *cum* préposition et *occultō*; *quom* = prép. *cum* : *C.I.L.*, I², 755, 611 (1re moitié du IIe siècle avant J.-C.), 708 (90 av. J.-C.), 13 p. 381, 1218; *oquoltod*, I², 581, l. 15 (186 av. J.-C.). Pour que la graphie *quom* = *cum* préposition fût possible, il fallait qu'à cette époque la conjonction *quom*, tout en s'écrivant *quom*, se prononçât *cum* : la préposition et la conjonction ayant même prononciation, on conçoit que la graphie archaïque *quom* de la conjonction ait été parfois, par méprise, employée aussi pour la conjonction *cum*. Il est vrai que M. Sommer, *Handbuch*², p. 158, note 1, propose une autre explication : *quom* conjonction serait devenu d'abord *com*, qui, étant inaccentué, serait passé à *cum*, et, confondu avec *cum* préposition, aurait causé la graphie *quom* pour la préposition.

Appliquée aux formes de *qui*, cette hypothèse donne : *quojjus* > **cojjus* > *cujus*, *quojjei* > **cojjī* > *cuī*. Mais tandis que *quom* et *cum*, *quojjus* et *cujus*, *quojjei* et *cuī* sont attestés, ni **com* conjonction, ni **cojjus*, ni **cojjī* n'apparaissent à cette époque, et rien ne prouve qu'ils aient existé alors. La graphie *quom* = *cum* préposition indique donc que *quom* se prononçait *cum* au moins dès le IIe siècle. D'ailleurs *oquoltōd* (= *occultōd*) montre l'équivalence des graphies *quo* et *cu*, en dehors de la conjonction *quom* = *cum*, dans un mot ayant un accent propre.

C. Juret.

A PROPOS
DU PRÉSENT AVESTIQUE *NĀISMI*.

Le présent *nāismī* «j'insulte» se lit une fois dans une gāthā de l'Avesta. Suivant la doctrine de M. Bartholomae, M. Brugmann, *Grundriss*, II², 3, § 258, p. 341, le range parmi les présents caractérisés par *-s-*. Mais ces présents, qui ont une valeur désidérative, ainsi que l'a bien vu M. Ribezzo (*I deverbativi sigmatici*, *Rendiconti della R. Accad. di Napoli*, 1907), sont de type thématique en règle générale; ainsi, en sanskrit, de la racine *çru-* «entendre», on a *çróṣamāṇaḥ* «écoutant». Le présent athématique *nāismī* est aberrant. Sans doute, on signale quelques présents isolés qui seraient du même type; mais ils ne sont pas clairs. Le skr. *dvéṣmi* «je hais» ne saurait passer pour un dérivé sûr de la racine **dvei-* de hom. δείδω (**δεδϝοα*), δείδιμεν, etc.; l'ἅπαξ gāthique *dvaēθā-* «menace» ne suffit pas à combler la différence de sens entre «craindre» et «haïr». Quant à skr. *tákṣti* «il façonne», ce n'est pas non plus un dérivé clair d'une racine de forme **tek-*.

Si gāth. *nāismī* ne comportait pas d'autre explication, on se résignerait cependant à l'interpréter comme le font MM. Bartholomae et Brugmann. Mais une autre explication semble plus plausible. Les deux autres formes de ce présent qu'on rencontre, l'imparfait actif *nāist* et moyen *nista*, peuvent être considérées comme appartenant à un thème indo-iranien **nāid-*, **nid-*. De ce thème, on attend à la 1re personne, du type de skr. *tákṣti* ou de lit. *ėdmi*, une forme **nāidmi*; mais, en pareille position, le *d* iranien était sûrement spirant; **nāiδmi* a pu devenir **nāizmi*, d'où **nāismi* sous l'influence de la 3e personne **nāisti*: on sait que *zm* passe à *sm* dans l'Avesta récent. L'hypothèse d'un thème **nāid-s-*, tout entière construite sur l'ἅπαξ *nāismī*, est évidemment fragile. — Si même, pour expliquer *nāismī*, on jugeait indispensable de faire intervenir un élément suffixal *-s-* — ce qui n'est pas —, la forme *nāismī* ne serait sans doute qu'une contamination du thème **nais-sa-*, **naisa-* et du thème de **nāidmi*, *nāisti*.

En effet, le type athématique de présent **nĕid-*, **nid-* est attesté directement par le participe moyen véd. *nidānáḥ*. Et il l'est indi-

rectement par les divergences qu'offrent les formes verbales de cette racine dans les diverses langues.

Le sanskrit a au présent *níndati*, forme qui appelle une discussion (voir Güntert, *I. F.*, XXX, 86 et suiv.); s'il s'agit d'une forme à redoublement, on attend **ninidati*, qui a l'inconvénient de fournir une suite de brèves; la forme *níndati* est accentuée comme *jíghnati*; mais c'est peut-être une forme à nasale comme *vindáti*. Quoi qu'il en soit, c'est sur *nind-* que le sanskrit tend à construire toutes les formes de ce verbe : le Ṛgveda a encore *ninidúḥ* au parfait, *nidyáte* au passif, *nínitsati* au désidératif. Le substantif athématique *nid-*, avec son dérivé *nídā-*, subsiste aussi, concordant bien avec le thème de présent du même type. Mais, déjà dans le Ṛgveda, une formation secondaire comme celle de l'aoriste en *-iṣ-* a reçu l'*n* : *ánindiṣuḥ*, et le parfait **ninidima*, qui aurait donné une suite de brèves, est remplacé par *nindima*; les formes nominales rattachées au verbe reçoivent *-n-* : *nínd(i)yaḥ* (à côté de *á-ned(i)yaḥ*), *nindítā* (*nindítāraḥ*), *Nindítāçvaḥ* (nom propre composé). Par la suite, toutes les formes sont faites sur *nind-* : l'optatif *nindyāt* remplace *nidyāt*, le parfait est *nininda*, le passif *nindyate*; le substantif *nindā* remplace *nídā*.

Le lette n'a que des types dérivés : *nîstu*, *nīst* et *nūdet*. Le substantif voisin est du type thématique : *-naids*.

Le germanique a recouru à un type, courant dans ce groupe, et qui remplace parfois le type radical athématique éliminé : got. *ga-naitjan*, v. h.-a. *neizzen*. Le substantif est un dérivé du verbe : got. *naiteins*.

Le grec a comme substantif un thème en **-es-*, ὄνειδος, qui est sans doute un élargissement de l'athématique radical **neid-* (skr. *nid-*). Le verbe ὀνειδίζω est un dénominatif, mais n'a pas trace du **-es-* de ὄνειδος.

L'arm. *anicanem* «je maudis» (aor. *anici*, *anēc*) a été expliqué par M. Pedersen, qui a montré que *c* y repose sur *d* + *s* (*K. Z.*, XXXVIII, 206, et XXXIX, 423 et suiv.). On pourrait être tenté de rapprocher cet arm. *anēc-* de gāth. *nāismī*. Mais on ne doit pas oublier qu'il s'est formé, en arménien même, des factitifs, et justement de ce type; ainsi *mucanem* «j'introduis», en face de *mtanem* (aor. *mti*, *emut*) «j'entre». Le substantif *anēckh* «malédiction» (gén. *anicic*) est postverbal.

La racine **neid-* n'est représentée ni en slave, ni en italo-celtique.

De nombreux exemples montrent que des divergences telles que celles qu'on vient de passer en revue supposent un ancien présent radical athématique, forme qui s'éliminait et qu'il a fallu remplacer.

Une gāthā de l'Avesta a sans doute conservé le participe du

présent **nāidmi* qui se dissimule sous la forme altérée gāth. *nāismī*. On lit en effet le participe présent *nadəntō* (nom. plur. masc.) Y. XXXIII, 4. Il n'y a pas d'autre trace d'une racine **nad-* en indo-iranien (rien n'oblige, on l'a vu, à couper skr. *nándati* en *ni-nd-ati*). Il n'y en a pas davantage trace ailleurs; les formes hom. *ὀνοσσάμενος* et *ὀνόσσεται* (qui est un futur, méconnu par M. Güntert, *I.F.*, XXX, 87), à côté de *ὄνονται*, sont du type bien connu de hom. *ὄμοσσεν*, *ὠμόσσαμεν*; elles appartiennent à la racine *ὀνο-*, *ὀνα-*, et *ὀνοσ-τός*, qui se lit une fois chez Homère, en face de *ὀνοτός* chez Pindare, et du dérivé *ὀνοτάζω* dans la langue épique, a été fait d'après ces formes; on comparera *ἀ-δάμασ-τος* à côté de *ἀδάματος*. Si l'on n'oublie pas que la vocalisation de l'Avesta est le fait de rédacteurs postérieurs qui ont commis des erreurs innombrables, on n'attribuera à l'*a* de l'*ἅπαξ nadəntō* aucune valeur : il est tout aussi légitime de lire *nidəntō*; les rédacteurs, qui avaient perdu le souvenir du thème **naid-*, n'ont pas su vocaliser *ndutw* que leur fournissait le texte ancien sans voyelles. En aucun cas il n'est légitime de faire état de la graphie traditionnelle *nadəntō* (ancien *ndutw*) pour poser une racine **nad-*, dont l'indo-iranien n'a pas de trace valable.

A. MEILLET.

NOTES
DE PHONÉTIQUE GÉNÉRALE[1].

VI

ARMÉNIEN CLASSIQUE.

L'arménien fait nettement partie des dialectes orientaux de l'indo-européen (cf. A. Meillet, *Les dialectes indo-européens*); mais il se rapproche des dialectes occidentaux par plusieurs traits caractéristiques; aussi bien est-il situé géographiquement, et sans doute dès l'origine, dans l'ouest du domaine oriental.

De la grande tendance que nous avons reconnue dans les dialectes orientaux (*M.S.L.*, XIX, p. 246), la tendance au rassemblement des articulations vers le milieu de la voûte palatine, l'arménien ne présente aucun effet nouveau. Il a hérité naturellement de tout ce qui était déjà accompli avant la dissociation de ces dialectes, c'est-à-dire de ce qui est attesté par leur accord général. Ainsi les occlusives vélo-palatales de l'indo-européen commun y ont pleinement le type oriental. Mais pour les phénomènes qui ne figurent encore dans la partie orientale de l'indo-européen qu'à l'état de tendance, c'est-à-dire pour la réalisation desquels l'accord est imparfait parmi les dialectes orientaux attestés, l'arménien en présente tout au plus quelques traces. Tandis, par exemple, que la tendance en question a transformé *ŏ* en *ă* dans tous les autres dialectes orientaux et *ō* en *ā* dans une partie d'entre eux, le vocalisme de l'arménien est resté aussi archaïque et aussi pur que celui du grec :

hot « odeur », cf. gr. ὀδμή, lat. *odor*.
tur « don » ($u < \bar{o}$), cf. gr. δῶρον.

[1] Cf. *M.S.L.*, XIX, p. 245.

Un seul point peut prêter au doute et soulève quelques problèmes délicats, le changement de *s* dental en *s* chuintant après **i*, **u*, **r* et **c* ou **q*.

Un exemple comme *nu*, génit. *nuoy* «bru» (cf. gr. *νυός*, *νυοῦ*, skr. *snuṣā*, v. sl. *snŭcha*, v. h. a. *snura*, lat. *nurus*) montre que l'*s* intervocalique s'est amuï après *u* comme après les autres voyelles, et rien n'autorise à supposer que ce ne soit pas par la même voie. Un mot comme *nist* «siège», de i.-e. **nizdos* (cf. skr. *nīḍáḥ* de **nizdas* «siège», lat. *nīdus* «nid», v.h.a. *nest*), nous offre entre un *i* et une occlusive un *s* aussi pur que celui du germanique en même position. Il n'y a donc absolument aucun indice qu'un *s* après *i*, *u* soit jamais devenu chuintant en arménien.

Le produit de *rs* paraît être *ṙ* :

oṙ «derrière» = v.h.a. *ars*, gr. *ὄρρος*.

thaṙam «sec», cf. got. *þaursus* «sec», gr. *τέρσομαι* «je deviens sec», skr. *tṛṣyati* «il a soif».

moṙanam «j'oublie», cf. skr. *mṛṣyate* «il oublie», lit. *miršti* «oublier».

L'*ṙ* arménien est un *r* roulé ou prolongé, ce qui suppose une simple assimilation de l'*s* à l'*r*, sans chuintement, comme dans att. *ἄρρην* «mâle» de *ἄρσην*.

Mais à côté de cet *ṙ* on trouve un groupe *rš*, par exemple dans *tharšam*, synonyme de *thaṙam* (*tharšamim* «je me flétris» et *thaṙamim*), et dans des mots comme *garšim* «j'ai horreur de», cf. skr. *hṛṣyati* «il se dresse (en parlant des cheveux), il a peur, il se réjouit», *hárṣate* «il a une joie intense», *ghṛṣúḥ* «excité», lat. *horrēre*, — *kharšem* «je tire», cf. skr. *kárṣati*, zd *karšaiti* «il tire».

M. Pedersen pense (*K. Z.*. XXXIX, p. 413) que *rs* est devenu partout *ṙ*, et que *rš* sort de *-rsy-*. Il a probablement raison; l'existence de *tharšamim* à côté de *thaṙamim* ne serait pas beaucoup plus surprenante qu'en sanskrit celle de *hárṣate* à côté de *hṛṣyati*, ou plutôt, car ces verbes arméniens sont dénominatifs, la coexistence de *thaṙam* et *tharšam* rappelle l'opposition v. irl. *uisse* «juste» = **yust-yos* et lat. *iustus*.

Si pourtant cette explication était fausse il resterait une issue. La prononciation de l'arménien ancien ne nous est pas connue d'une façon sûre dans ses moindres détails, et il ne serait pas impossible que son *ṙ*, au lieu d'être un *r* roulé ou prolongé, eût été un *r* chuintant analogue à celui que l'on trouve dans divers parlers tels que le cochinchinois et certaines langues slaves. Les deux graphies *ṙ* et *rš* seraient simplement la marque d'un flottement orthographique pour rendre un son qui, comparé à *r*, faisait difficilement une impression une.

Même dans ce dernier cas rien n'indiquerait que l'arménien eût

hérité du groupe *rs* sous la forme *rš*, mais seulement qu'il tenait du groupe des dialectes orientaux auxquels il appartient une tendance à palataliser *s* après *r*, et que c'est en arménien même que cette tendance s'est réalisée.

Reste le traitement de l'*s* après occlusive vélo-palatale. Ici deux problèmes se posent dont aucun n'est encore résolu. L'arménien distinguait-il pour le premier élément une prépalatale et une postpalatale (i.-e. **cs* et **qs*), ou bien avait-il ramené l'une et l'autre au **k* oriental comme le sanskrit dans son *kṣ*? Le second élément était-il *s* ou *š*? Les exemples ne sont pas aussi nombreux qu'on pourrait le souhaiter, et pourtant ils offrent des produits assez divers pour qu'on n'ait pas réussi jusqu'à présent à les concilier. Ce que l'on sait par ailleurs de la phonétique arménienne permet de prévoir ce que pouvaient devenir dans les diverses positions les différents groupes à envisager.

I.-e. **c* est devenu normalement en arménien *ç* (= *ths*), qui ne s'est maintenu qu'après consonne; partout ailleurs, c'est-à-dire à l'initiale et après voyelle, ce *ths* s'est réduit à *s*; donc **cs* devait donner après consonne *thss*, se réduisant forcément à *ths* (*ç*) [1], et à l'initiale ou après voyelle *ss*, se réduisant à *s* [2]; **cš* devait donner après consonne *thsš*, se réduisant à *thš* (*č*) [3], et à l'initiale ou après voyelle *sš*, se réduisant à *š* [4]. Le **q* indo-européen est parvenu en arménien sous la forme de **k* oriental, qui est devenu normalement *kh* dans cette langue; donc **ks* devait passer à **khs* et **kš* à **khš*, qui devaient aboutir instantanément à *ths* (*ç*) [5] et *thš* (*č*) [6], l'arménien ne connaissant de mi-occlusives qu'à occlusion dentale. Ces *ç*, *č* devaient persister à l'initiale et après consonne, mais devenir *s* [7] et *š* [8] après voyelle, toute mi-occlusive issue d'une sourde indo-européenne perdant son occlusion après voyelle.

Enfin il faut envisager la possibilité d'une interversion du groupe, si fréquente dans les langues indo-européennes : **sc*, **sk*, **šc*, **šk* devenant respectivement *ç* [9] (par *sths*), *sk* [10] (par *skh*), *šç* [11], *šk* [12] (par *škh*).

Voici les exemples les plus sûrs :

çor « sec », cf. gr. *ξηρός*, *ξερός* « sec », skr. *kṣaraḥ* « âpre au goût, salé ». (Il n'y a pas de raison de rejeter cette étymologie.) Cette initiale ne peut remonter qu'à **kš-* [6], mais ne prouve nullement en face de gr. *ξηρός* que i.-e. **cs* soit devenu **kš* en arménien, car on lit chez Hesychius *ψηρός· ξηρός*, qui, il est vrai, n'est pas démonstratif.

šel « oblique », cf. gr. *σκολιός* « oblique » et probablement skr. *chalam* « tromperie », lat. *scelus* « crime ». L'initiale représente **cš* avec le **c* palatal indo-européen [4], ou bien

*kš [8]. Dans un cas comme dans l'autre il faut admettre, ce qui ne fait aucune difficulté, une interversion du groupe, comme dans gr. ξίφος à côté de σκίφος, εὐξάμενος à côté de εὐσχάμενος. La seconde explication n'est pas favorisée par le κ du grec ni le *c* du latin; mais elle sera la seule acceptable si l'on démontre que l'arménien n'a pas connu *cš, mais seulement *kš. Dans ce cas le *š* de *šel* représentera un traitement après voyelle, ce qui ne fait de nouveau aucune difficulté, car il faut toujours envisager pour l'initiale la possibilité d'au moins deux traitements, l'un après consonne, l'autre après voyelle.

veç «six», cf. gr. ϝέξ, lat. *sex*, got. *saihs*, se termine par un *ç* qui ne peut sortir que de *sc [9]. Quant à *veš-tasan* «seize», son *š* remonte indifférement à *cš [4] ou à *kš [8]. Il y a donc entre le simple et le composé l'interversion déjà signalée à propos de *šel*. Elle a pour effet de faciliter la prononciation, comme dans fr. pop. *lusque* de *luxe*, et de mieux constituer les syllabes au point de vue arménien. L'opposition de *wecš ou *wekš devant consonne et *wesc à la finale n'a rien de plus surprenant qu'en lituanien celle de *mèksti* «tricoter» avec *mezgù* (cf. v.h.a. *masca*, v. isl. *mǫskve* «maille»), ou cellè de *drěksti* «rompre» avec *dreskiù*.

Vathsun «soixante» n'est pas ici en cause; car ce n'est pas un composé comme *veštasan*, ni l'équivalent de gr. ἑξήκοντα; c'est un juxtaposé de *veç* avec le *-sun* de *eresun*, *kharasun*, *yisun*, *ewthanasun*, *uthsun*, *innsun*. Son groupe *ths* représente *ths-s*.

M. Meillet a pensé (*M.S.L.*, IX, 157, X, 281 et *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, p. 19), et M. Pedersen après lui (*K.Z.*, XXXVIII, 207) que le *ç* de *veç* repose sur *kš, qui aurait donné un *č̣* dont l'élément chuintant aurait disparu ultérieurement. Mais s'il est des langues où une mi-occlusive chuintante devient spontanément dentale, rien n'indique que ce phénomène ait existé dans la phonétique arménienne; le contraire est même nettement montré par les deux exemples déja cités, *č̣or*, et surtout *veštasan* dont la chuintante est devant une occlusive dentale. D'autre part il leur a échappé à tous deux que *ç* ou *č̣* après voyelle serait devenu forcément en arménien *s* ou *š* (cf. p. 240). Si le *ç* de *veç*, qui est le produit normal de i.-e. *c, a gardé son occlusion dentale après voyelle, c'est qu'elle était protégée par l'*s* qui la précédait dans le groupe *sc (cf. p. 241).

crašt «sécheresse», cf. lit. *trókßtu*, *tróßkau* «avoir soif», est exactement dans les mêmes conditions que *veštasan*.

çelum « je fends », cf. lit. *skeliù* « je fends », v. isl. *skilja* « fendre, couper », avec *ç* remontant à **ks* [5] ou à *sc* [9].

haçi « frêne », cf. gr. *ὀξύη* « hêtre », alb. *ah* « hêtre », v.h.a. *asc* « frêne », avec *ç* ne pouvant remonter qu'à *sc* [9].

luçanem « j'allume », aor. *luçi* = **leuc-sc-*, et autres thèmes verbaux de présent et d'aoriste contenant le suffixe *-sce-* [9].

çax « rameau », cf. pers. *šāx*, lit. *βakà*, skr. *çákhā*; mêmes conditions que *çelum*.

skund « petit chien », cf. v. sl. *štenę*, russe *ščenók* « jeune chien, jeune loup », gall. *cenaw*, irl. *cano*, *cana* « jeune loup » (Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.*, I, 121); *sk* initial ne peut remonter qu'à **sk* [10].

Il convient d'ajouter à la liste les mots ayant en grec ce groupe *-κτ-* qui correspond d'ordinaire d'une façon assez mystérieuse à skr. *-kṣ-*; il est vraisemblable en effet que l'arménien avait reçu ce groupe sous la forme **cs* ou **ks* :

çin « milan », cf. gr. *ἰκτῖνος*; cette forme remonterait à **isci-* [9], avec un *i-* initial qui serait tombé normalement devant le groupe consonantique (cf. p. 222), ou bien sans *i-* initial à **sci-* [9] ou à **ksi-* [5].

arǰ « ours », cf. gr. *ἄρκτος*, skr. *ṛkṣaḥ*, lat. *ursus*, reporte à **ṛkšo-*. Le *-kš-* est devenu *č* [6], qui n'a pas perdu son occlusion dentale comme dans *veštasan* parce que dans l'intervale *r* était devenu *ar*, dont l'*r* a appuyé le phonème suivant et l'a en outre transformé en sonore, *ǰ*, suivant la règle qui est exposée à la page 241. Au cours de cette sonorisation l'aspiration est tombée parce que l'arménien ne connaît pas d'aspirées sonores. Une forme **ṛcšo-* est exclue, car le **c* indo-européen est devenu *s* après *ṛ* comme après toute autre voyelle : *harsn* « fiancée », cf. lat. *procus*; le *ç* n'a été maintenu dans *harçanem* « je demande », cf. skr. *pṛcchāti*, lat. *poscō*, v.h.a. *forscōn*, que parce qu'il était protégé par un *s* : **pṛsco-*.

Quelles conclusions tirer de tout cela? D'abord qu'en arménien l'**s* après vélo-palatale était devenu **š*, comme le montrent *čor*, *šeł*, *veštasan*, *erašt*, *arǰ*. Donc l'hypothèse d'un **cs* ou d'un **ks*, qui a été envisagée pour *çelum*, *çax*, *çin*, doit être écartée, et leur *ç* ne peut remonter qu'à **sc*. L'arménien a-t-il possédé **cš* et **kš* ou seulement ce dernier? *čor* en face de *ψηρός* ne prouve rien; *šeł*, *veštasan*, *erašt* s'accommodent aussi bien de **cš* que de **kš*; mais *arǰ*, comparé à gr. *ἄρκτος* et surtout à son doublet *ἄρκος* et à zd *arəšō* qui indiquent un **c* indo-européen, semble démonstratif : l'arménien avait transformé i.-e. **cs* et **qs* uniformément en **kš*. A quelle

époque remonte ce changement? Il est de date arménienne, car **wĕcs* ayant subi une interversion en arménien même est devenu **wesc*, tandis que **wekš* aurait donné **weš* qui se retrouverait tel quel à l'époque historique [12]. Cette interversion n'a eu lieu que le jour où l'arménien a éprouvé le besoin de constituer ses syllabes d'après des principes nouveaux (cf. p. 248). Après *s* l'arménien possède **c* et *k** : *çelum* [9], *skund* [10]. Par conséquent l'arménien n'a hérité aucun **kš* de la période d'unité orientale; il avait seulement gardé depuis cette période une tendance à produire ce groupe, et ce n'est que tardivement et indépendamment qu'il l'a réalisé.

En résumé, ce qui a pu s'accomplir en arménien même comme conséquence de la grande tendance des dialectes orientaux est fort peu de chose et s'est produit antérieurement à la période historique. Après, plus rien. La tendance est morte. L'arménien, dès la période la plus ancienne où nous le connaissons, se présente avec des caractères qui n'ont rien d'indo-européen. Il possède un accent d'intensité sur la syllabe pénultième du mot indo-européen, et, ce qui en est sans doute une conséquence, il a perdu la distinction entre voyelles longues et voyelles brèves, qui était essentielle en indo-européen, il a subi une mutation consonantique complète, il a constitué ses syllabes d'une façon particulière et nouvelle. Ces faits lui ont donné un aspect à part et l'ont rendu profondément différent de l'indo-européen. Qu'est-ce qui s'est donc passé? Selon toute vraisemblance, et l'hypothèse n'est pas nouvelle (cf. A. Meillet, *Esquisse*, passim), les Arméniens se sont installés en envahisseurs dans des régions occupées par des peuplades qui parlaient des langues non indo-européennes; ils leur ont imposé leur langue, mais ces peuplades se sont mises à la parler avec leurs habitudes articulatoires et linguistiques antérieures; elles ont paralysé et anéanti les tendances évolutives que l'arménien pouvait tenir de l'indo-européen et elles lui en ont donné d'autres.

Ce qui nous paraît le plus intéressant en arménien au point de vue de la phonétique générale, c'est la contradiction qu'il présente au premier abord avec l'un des principes essentiels de la phonétique historique, celui qui est peut-être de tous le plus unanimement accepté, et qui sert de point de départ à toutes les recherches de phonétique évolutive, à savoir la symétrie, le parallélisme et l'uniformité des changements phonétiques. En arménien la symétrie est presque pour chaque point incomplète, le parallélisme presque toujours rompu, l'uniformité souvent brisée. Une revue succincte de ce qui concerne les principaux phénomènes d'évolution proprement arméniens va le montrer surabondamment.

1° *Accent d'intensité.*

Amuïssements et renforcements.

L'arménien n'a plus aucune trace du ton mobile indo-européen, mais il possède dès avant la période historique un accent d'intensité qu'il a développé sur la syllabe pénultième du mot indo-européen, sans doute sous l'influence de populations indigènes arménisées, qui, comme les populations actuelles de langue caucasique, accentuaient la pénultième.

Cet accent a provoqué des chutes de voyelles avant et après lui. Un pareil phénomène n'est pas rare, mais il ne se manifeste pas sous le même aspect dans les diverses langues où il apparaît. Ainsi en français, dans les mots accentués sur la pénultième, les seuls qui soient directement comparables aux mots arméniens, l'accent a déterminé l'amuïssement de toute voyelle autre que *a* dans la syllabe suivante et de toute voyelle libre autre que *a* dans la syllabe précédente non initiale. Ce résultat n'a pas été atteint d'un coup, mais une fois réalisé il se présente avec le caractère d'une symétrie absolue, brutale même. En arménien les faits sont plus variés, plus complexes, et par là plus instructifs. La voyelle de la syllabe finale est toujours tombée, même lorsqu'elle était un *a* :

eber « il a porté » = gr. ἔφερε, skr. *ábharat.*
ed « il a posé » = skr. *ádhāt.*
khun « sommeil » = skr. *svápnam*, *svápne.*
otn « pied » = gr. πόδα (= **podm̥*).

Naturellement dans les anciens monosyllabes accentués devenus dissyllabes par prothèse tardive, la voyelle de la syllabe finale a gardé l'accent et a subsisté :

eris « trois » = **trins*, cf. got. þ*rins.*

Mais devant l'accent les chutes de voyelles ne sont plus comme en français parallèles à celles de la syllabe finale et ne présentent plus la même généralité; l'*i* et l'*u* sont les seules voyelles qui disparaissent devant l'accent. Seulement leur chute ne comporte pas de restriction; après consonne l'*i* et l'*u* remontant à une voyelle simple tombent quelle que soit leur origine, et qu'elles se trouvent devant une consonne ou devant deux, en syllabe initiale ou non :

srti, génit. de *sirt* « cœur ».

marmnoy, génit. de *marmin* « corps ».
çlu, génit. de *çul* « taureau ».
dsrov « blâme », de pehlvi *dusrav* « mal réputé ».

Les voyelles simples préaccentuées autres que *i* et *u* ne tombent pas en arménien ancien :

ban « parole », génit. *bani*.
aruest « art », génit. *aruesti*.
gorc « œuvre », génit. *gorcoy*.

Ces chutes de voyelles inaccentuées sont dues à l'insuffisance de pression du souffle. Mais à quoi tient cette différence de traitement entre les voyelles postaccentuées et les préaccentuées? D'abord à ce qu'après la syllabe accentuée la force du souffle est en quelque sorte épuisée, tandis qu'avant elle ne fait que se réserver. En outre et surtout, à ce que, en syllabe finale, à l'action de l'accent vient s'ajouter la faiblesse particulière et caractéristique des syllabes finales dans les anciennes langues indo-européennes (cf. R. Gauthiot, *La fin de mot en indo-européen*, p. 58). C'est par suite de la combinaison de ces deux actions qu'aucune voyelle de syllabe finale n'a subsisté en ancien arménien. Pourquoi d'autre part en syllabe préaccentuée l'*i* et l'*u* ont-ils seuls été amuïs? Ici l'accent d'intensité est seul en jeu. Dans un certain nombre de langues, et c'est visiblement le cas pour l'arménien où *ē* (de i.-e. **ei*) est devenu *i* en syllabe inaccentuée, l'accent a pour effet de rendre plus fermées ou plus aiguës les voyelles inaccentuées (cf. A. Meillet, *M.S.L.*, XI; 166 et suiv.). De plus dans diverses langues l'*i* et l'*u*, les deux voyelles les plus fermées, sont nettement plus brefs que les autres voyelles en même position (cf. A. Meillet, *Etudes sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave*, p. 121). Or il est notoire qu'une voyelle inaccentuée est toujours considérablement plus brève que la même voyelle sous l'accent. Dans ces conditions il est aisé de comprendre à la fois que l'*i* et l'*u* s'amuïssent en syllabe inaccentuée et que les autres voyelles subsistent : la pression du souffle et la force des mouvements articulatoires qu'elle provoque par réaction ayant diminué, il ne reste plus assez de l'une ni de l'autre pour produire une voyelle particulièrement fermée ou particulièrement aiguë, et il apparaît à la place une voyelle de timbre indéterminé, *ə*; en outre l'espace réservé à cette voyelle, étant devenu plus petit que celui des voyelles que caractérise déjà le maximum de brévité, finit par être insuffisant même pour un *ə*, qui par le fait aboutit à zéro.

Si l'*i* et l'*u* inaccentués ne sont pas traités comme les autres voyelles, ils le sont du moins tous deux de la même manière dans

la position considérée, c'est-à-dire entre consonnes. Mais lorsqu'elles sont initiales ou devant voyelle, ces deux voyelles que nous n'avions trouvées réunies dans un même traitement qu'à cause de leur fermeture à peu près égale, ne vont déjà plus de pair et toute recherche de symétrie serait vaine. Dans les monosyllabes en *-i*, l'*i* devenu inaccentué subsiste devant toute voyelle dont il vient à être suivi au cours de la flexion ou par suite de dérivation :

ji « cheval », génit. *jioy*.
mi « un », *miaban* « qui est d'accord ».

Il en est de même de l'*u* tant dans les polysyllabes que dans les monosyllabes :

zard « ornement » (thème en *-u*), ablat. *zarduē*.
lezu « langue », génit. *lezui*.

Mais dans les polysyllabes en *-i* l'*i* devient *e* devant *a* et *w* devant *o* :

teli « lieu », instr. *teleaw*, génit. *telwoy*.

C'est une assimilation partielle, par affaiblissement, avec la voyelle qui suit. Le curieux changement de *i* ou *y* en *w* devant une voyelle postpalatale n'est pas spécial à l'arménien; on le retrouve par exemple dans certains parlers bantous, où les sonores intervocaliques tendent à devenir des sonantes et où *d* en particulier devient *y*; ainsi bantou **kedèdû* « menton », qui est en sotho (parler tchouana, sud-est de l'Afrique) *selelu*, est en swahili (côte de Zanzibar) *kidevu* et en pokomo (Afrique orientale) *kiyefu*.

L'*i* est atteint dans cette position où l'*u* reste intact, parce qu'étant une voyelle aiguë il est plus débile en syllabe inaccentuée que l'*u* qui est une voyelle grave.

A l'initiale devant une seule consonne l'*i* et l'*u* inaccentués subsistent :

iži, génit. de *iž* « serpent ».
usoy, génit. de *us* « épaule ».

C'est que ces voyelles initiales ont subi un renforcement par le fait qu'elles étaient initiales. On doit s'attendre en effet à rencontrer des renforcements d'articulation dans un parler qui présente des affaiblissements ou des relâchements et qui possède un accent d'intensité; une langue à accent d'intensité est un mélange d'efforts et de relâchements, même quand l'accent est faible.

Ces renforcements se manifestent en particulier dans l'attaque des syllabes, qui est forte. Dans les langues romanes, qui ont aussi un accent d'intensité (aujourd'hui en général assez faible) sur une syllabe voisine de la fin de mot, l'initiale présente habituellement une résistance particulière.

Mais en arménien devant deux consonnes l'*i* tombe régulièrement (remplacé par *ə*), alors que l'*u* subsiste d'ordinaire. Cette différence de traitement entre les deux voyelles, qui rappelle celle que l'on vient de voir à la page 221, est due, à fermeture sensiblement égale, à ce que l'*i* est une voyelle aiguë et l'*u* une voyelle grave :

inčkh « choses », génit. *ənčiç.*
unkn « oreille », génit. *unkan.*

Mais d'où provient cette différence de traitement à l'initiale entre l'*i* et l'*u* suivis d'une seule consonne et les mêmes voyelles suivies de deux? De ce que les conditions ne sont pas exactement les mêmes. Le renforcement de l'initiale dans une langue à accent qui n'est pas accentuée sur l'initiale est en général assez faible. Quand le mot commence par une consonne, le renforcement ne s'étend pas forcément d'une manière sensible jusqu'à la voyelle, et c'est pour cela qu'en arménien un *i* et un *u* dans cette position tombent invariablement, on l'a vu, tout comme s'ils étaient en seconde syllabe inaccentuée. Quand le mot commence par une voyelle suivie d'une seule consonne, cette voyelle constituant à elle seule toute la syllabe prend tout le renforcement pour elle: dans ces conditions l'*i* et l'*u* subsistent. Quand le mot commence par une voyelle suivie de deux consonnes, la syllabe initiale est constituée par la voyelle et la première des deux consonnes, et le renforcement se répartit sur ces deux éléments, et même surtout sur le second, car le renforcement est de préférence articulatoire lorsqu'il en trouve l'occasion; le renforcement de la voyelle est juste assez fort en arménien pour préserver de l'amuïssement un *u*, voyelle grave, mais non pas un *i*, voyelle aiguë. On trouvera plus loin, page 224, une confirmation en arménien même de ces répartitions diverses du renforcement de l'initiale.

L'*i* et l'*u* ne sont pas les seules voyelles qu'altère l'inaccentuation. Les diphtongues aussi sont atteintes; mais elles non plus ne peuvent pas être considérées en bloc. Celles dont le premier élément est un peu fermé se monophtonguent dans le sens d'une fermeture plus grande; *oy* > *u*, *ea* > *e*, produits qui peuvent être considérés comme des assimilations :

yoys « espoir », génit. *yusoy.*
aṙakheal « apôtre », génit. *aṙakheloy.*

De même l'ancienne diphtongue **ei* (qui est représentée en arménien classique par *ē* en syllabe accentuée) est devenue *i*:

sēr «amour», génit. *siroy*.

La triphtongue *eai* > *e* comme *ea*:

keçem «que je vive» (subj. aor.) = **kea-yçem*.

Mais les diphtongues dont le premier élément est *a*, la voyelle la plus ouverte, restent intactes:

orogayth «rayon», génit. *orogaythi*.
zawr «force», génit. *zawri*.

C'est que l'*a* est la voyelle la plus forte de l'arménien, chose toute naturelle puisqu'il est la plus ouverte et que dans cette langue les plus fermées, *i* et *u*, sont les plus faibles. Le traitement des diphtongues n'est donc ni uniforme ni symétrique, mais il est parallèle dans une certaine mesure à celui des voyelles simples; dans un cas comme dans l'autre les voyelles les plus fermées sont altérées, les plus ouvertes résistent.

C'est ici le lieu d'examiner le problème posé par les produits de *o-* initial. Il a déjà été étudié par divers savants, en particulier par M. A. Meillet (*M.S.L.*, VIII, 153) et par M. H. Pedersen (*K.Z.*, XXXVI, 86); il n'est pas résolu. L'*o-* initial indo-européen est représenté en syllabe inaccentuée par *o-* dans *orcam* et par *a-* dans *ateal*, et en syllabe accentuée par *o-* dans *otn* et par *a-* dans *akn*; ces résultats sont quelque peu compromettants pour la régularité des produits de l'évolution phonétique. Mais ce que nous venons de voir à propos de l'*i* et de l'*u* initiaux va nous aider à sortir de la difficulté. Nous avons appris en effet que la syllabe initiale inaccentuée subit un renforcement, que ce renforcement est assez peu considérable, que les voyelles les plus fermées, l'*i* et l'*u*, sont les plus faibles et que par conséquent la plus ouverte, l'*a*, doit être la plus forte. Nous pouvons en conclure qu'en se renforçant les voyelles initiales inaccentuées tendaient de près ou de loin à devenir *a* et que la plus voisine de *a* par le degré d'ouverture et le timbre, l'*o*, a pu franchir la distance qui la séparait de *a*. Dès lors nous n'éprouvons aucune surprise à trouver un *a-* initial dans *ateal* «haïr», cf. lat. *odī*, — *atean* «siège», cf. lat. *solium*, — *alikh* «cheveux blancs», cf. gr. *ὠλιός*, — *haçi* «frêne» (*h-* secondaire), cf. gr. *ὀξύη*, — *anicanem* «je maudis», cf. gr. *ὄνειδος*, — *awelum* «je nettoie», cf. gr. *ὀφέλλω*. On peut y ajouter comme représentants possibles du même fait: *atamn* «dent», *anun* «nom», *anurj* «songe», si l'on admet, ce qui n'est pas démontrable, que leur *a-* initial est l'équivalent de l'*ὀ-* de gr. *ὀδούς*, *ὄνομα*, *ὄναρ*.

Mais l'*o-* initial a persisté dans *orcam* «je rote», cf. lit. *rúgiu*, — *orsam* «je chasse» = **porcāmi*, — *orjikh* «testicules», cf. gr. ὄρχις, — *ozni* «hérisson», cf. gr. ἐχῖνος, — *ordi* «fils», cf. v. sl. *rodŭ* (?). C'est que dans ces mots l'*o-* est entravé, et nous avons vu que dans cette situation le renforcement de la voyelle initiale est insignifiant.

Quant à *orear* «les gens» il a gardé son *o-* sous l'influence du pronom relatif *or*, duquel il était rapproché sémantiquement et avec lequel il était sans doute apparenté. *Hogi* et *ogi* «esprit» n'ont pas d'étymologie sûre, et *hogi* est peut-être la forme ancienne, l'*h-* ayant empêché le changement de *o-* en *a-*. Enfin le changement n'a pas lieu quand la voyelle de la syllabe suivante est un *o*; il se produit alors une harmonisation vocalique (cf. p. 248) au moins à travers une liquide :

ołorm «pitié», *ołokh* «prière», *ołork* «lisse», *orogayth* «piège», *ołołem* «j'inonde».

L'*o-* initial accentué ne devient pas *a-*; c'est que l'accent est une force conservatrice, et l'un de ses effets les plus clairs dans beaucoup de langues est de protéger le timbre de la voyelle qui le porte. On trouve cependant l'*a-* dans trois dissyllabes accentués sur l'initiale : *akn*, *aǫ̈kh* et *asr* (c'est-à-dire *akən*, *aǫ̈əkh*, *asər*). Il est intervenu ici des phénomènes de flexion et d'analogie, dus au mouvement de l'accent. Les monosyllabes et les dissyllabes accentués sur la pénultième ont leur initiale inaccentuée dans une partie de leur flexion et dans leurs dérivés.

Pour les mots dans lesquels l'*o-* initial est toujours entravé le fait est sans intérêt; ils gardent invariablement leur *o-*, suivant la règle générale :

orb «orphelin», cf. lat. *orbus*, — *ost* «branche», cf. gr. ὄζος, got. *asts*, — *orth* «veau» cf. gr. ὠρτις, — *oskr* «os», cf. gr. ὀστέον, — *olj* «entier», cf. irl. *uile*.

(On peut ajouter *orj* «testicule», mais nous l'avons mis dans la liste des dissyllabes à *o-* initial inaccentué, sous la forme *orjikh*, parce qu'il est surtout employé au pluriel.)

Il n'en va pas de même des mots dans lesquels l'*o-* initial était libre. Quand l'accent quittait l'*o-* au cours de la flexion ou de la dérivation, cet *o-* devenait régulièrement *a-*; *akn* «œil», cf. p. 239, *aǫ̈kh* «yeux» = **okye-s*, *asr* «toison», cf. gr. ὠκος, faisaient régulièrement au génitif *akan*, *aǫ̈aç*, *asu*; les formes avec *a-* ont éliminé par unification flexionnelle les formes **okn*, **oǫ̈kh*, **osr*.

Par contre *otn* «pied» = gr. ὠδα, nom. plur. *otkh* = gr. ὠδες, ont éliminé ou empêché l'*a-* des formes à initiale inaccentuée, telles que gén. sg. **atin*, gén. plur. **atiç*, devenues *otin*, *otiç*. Le

même phénomène explique le maintien de l'*o-* dans toute la flexion de *or* «derrière», cf. gr. ὄρρος, — de *hot* «odeur» (avec *h-* secondaire), cf. lat. *odor*, et de ses dérivés tels que *hotil* «sentir». Quant à *omn* «quelqu'un», dont l'*o-* devait devenir *u-* devant nasale, il a gardé son *o-*, comme l'a déjà noté M. A. Meillet (*Esquisse*, p. 64), sous l'influence de *ov*, *okh*, dont il a été rapproché à cause de sa signification, bien qu'il n'eût avec ces mots aucun lien étymologique.

Ce renforcement en *a-* de *o-* inaccentué libre est postérieur à la chute de *i*, *u* devant l'accent, comme le montrent *orcam*, *ozni*, à la réduction des groupes consonantiques comme on le voit par *haçi*, *akn*, *aẽkh*, à la chute de *s-* et *p-* initiaux comme l'enseignent *atean*, *alikh*; il est antérieur à l'apparition de certains *h-* hystérogènes, ainsi que l'indique encore *haçi*.

Un renforcement dû à la force de l'attaque des syllabes apparaît aussi dans le traitement de *w*. Par suite d'une augmentation de pression ce phonème devient **gw*, puis *g*, lorsqu'il est placé au commencement d'une syllabe (cf. H. Pedersen, *K.Z.*, XXXVIII, 196):

gorc «œuvre», cf. gr. Ϝέργον, v. h. a. *werc*.
kogi «beurre», cf. skr. *gávyaḥ* «de bœuf».
loganam «je me lave», cf. gr. λούω, lat. *lauō*.
taygr «frère du mari», cf. skr. *devár-*, gr. δαήρ, lit. *dëveris* (le *w* est resté initial de syllabe après la chute de l'*ĕ*, à cause de la persistance de l'*r* qui a déterminé une prononciation **tay-wər*).
cngaç = **cunw-*, génit. plur. de *cunr* «genou», cf. gr. γόνυ.

Ce changement de *w* en *g* est postérieur à la chute des voyelles de syllabe finale, comme le montrent *kov* «vache» en face de *kogi* «beurre», *arew* «soleil» en face de *aregakn* «soleil». Mais on a un génitif *kovu*, *arewu* par analogie flexionnelle; de même un nominatif *areg* d'après le génitif *aregi*, et même *arewakn* d'après *arew*.

Un autre renforcement apparaît sans doute dans la finale *-kh* du pluriel, qui semble bien remonter à un *-s* final [1]. L'*s* est un phonème faible dans beaucoup de langues; pour peu que son

[1] M. Pedersen a reconnu (*K.Z.*, XXXVIII, 209) que des *-s* finaux sont devenus *-kh* en arménien; mais il n'a pas vu les conditions très spéciales du phénomène. Il a cru qu'il s'agissait ici d'un procès purement phonétique, c'est-à-dire que tout *-s* final serait devenu *-kh* en arménien, et il s'est efforcé d'établir que dans les formes telles que nombre de nominatifs et de génitifs singuliers dans lesquelles les autres langues indo-européennes font attendre un *-s* final auquel l'arménien ne répond pas par *-kh*, les formes arméniennes ne sortaient pas de prototypes en *-s*.

articulation se relâche il devient alors *h* partout où il n'est pas soutenu par le contact d'une consonne. Ainsi en iranien il est devenu *h* entre voyelles et à l'initiale; en grec il en a été de même: à l'initiale cet *h* a subsisté dans la plupart des dialectes sous forme d'esprit rude, entre voyelles il s'est amuï. A la finale le traitement est plus complexe, parce qu'il y a trois conditions possibles: l'*s* est à la pause, l'*s* est devant une sourde, l'*s* est devant une sonore. De là trois traitements à envisager, qui peuvent empiéter sur les domaines l'un de l'autre en vertu de diverses actions analogiques, et qui peuvent même se réduire peu à peu à un seul par élimination des deux autres. En iranien l'-*s* ne devait rester une sifflante sourde que devant une consonne sourde; il subsiste seulement des traces de ce traitement. Le traitement sonore, **z*, a été éliminé conformément à une tendance générale de la langue. Il n'est donc resté en somme que le traitement *h*, qui représente à la fois le produit entre voyelles et le produit à la pause. Les finales iraniennes, pour laisser de côté les cas où l'*s* est devenu chuintant (après *i*, *u*), s'expliquent fort bien en remontant aux finales **-ah*, **-āh* (cf. R. Gauthiot, *La fin de mot en indo-européen*, p. 118); leur évolution n'a été entravée par rien, quoique l'-*s* final fût essentiellement la caractéristique de certaines désinences, parce qu'elles aboutissaient à des produits nettement particuliers et impropres à entraîner des confusions avec d'autres.

En grec l'-*s* final devait rester intact devant consonne sourde, et probablement aussi, bien que ce soit peut-être indémontrable, à la pause. Le fait que le grec a perdu à la pause toute occlusive finale, après avoir certainement assourdi les sonores, ne prouve nullement que la spirante *s* ait dû aussi s'amuïr dans cette position. Ce traitement conservateur de l'-*s* final n'avait contre lui que le traitement devant voyelle, qui devait produire l'amuïssement comme dans l'intérieur d'un mot, et le traitement devant consonne sonore qui devait changer *-s* en *-z*. En outre ce dernier traitement devait aboutir à des produits divers ensuite d'assimilations variées, et le *-z* ne pouvait pas subsister comme phonème final, parce que le grec ne connaissait pas de *z* à l'état isolé et pas de consonne sonore à la finale. Le maintien de l'*s* à la finale était donc le traitement normal dans la majorité des cas, et devait pour cette raison l'emporter. Il le devait en outre par suite d'un renforcement morphologique. L'*s* a été senti comme la caractéristique essentielle du nominatif masculin singulier, du génitif singulier, du nominatif et de l'accusatif pluriels. Ce qui prouve combien sa valeur morphologique était perçue nettement, c'est qu'au nominatif singulier, par exemple, il a été ajouté à des thèmes qui n'y avaient pas droit, comme dans *νεανίας*, *γενέτης*,

et même dialectalement à des thèmes en *-ν* ou en *-ρ*, tels *ἄρσης*, *δελφύς*, *μάκαρς*. Le sentiment de la valeur flexionnelle de cet *-s* final exigeait qu'il fût conservé sous sa forme la plus nette et la plus ferme.

En arménien l'*s* intervocalique est devenu *h* puis zéro :

nu, génit. *nuoy* « bru », cf. p. 214.
garun « printemps » = **ge(h)ar-* = **wesr̥*, cf. gr. *Fέαρ*, lit. *vasarà*. skr. *vasantáḥ*.

A l'initiale devant voyelle **s-* est aussi devenu *h*. Cet *h* est tombé d'ordinaire :

aɫ, *alt* « sel », cf. lat. *sal*, v. sl. *solĭ*, gr. *ἅλς*, got. *salt*.
ewthn « sept », cf. skr. *saptá*, zd *hapta*, gr. *ἑπτά*, lat. *septem*.

Là où l'on trouve un *h*, comme dans *hin* « ancien » (cf. skr. *sánaḥ*, zd *hanō*, lit. *sẽnas*, lat. *senex*), il n'est nullement évident que cet *h* représente l'ancien **s*, car l'*h* est un phonème extrêmement faible en arménien et apparaît fréquemment à l'initiale des mots qui commençaient originairement par une voyelle, même devant *o*, comme dans *hot* « odeur », cf. p. 225.

Ce traitement à l'initiale paraît être moins avancé et peut-être moins uniforme qu'à l'intérieur entre voyelles. L'initiale en effet peut se trouver après voyelle, après la pause, après consonne ; il a pu y avoir conflit entre les produits de ces trois positions. Si l'on attend *h* dans la première et vraisemblablement dans la seconde, on a le droit de supposer que l'*s* était maintenu dans la troisième ; car dans l'intérieur des mots l'*s* subsiste ordinairement après une consonne :

es « tu es », cf. homér. *ἐσσι*, lat *es* (= *ess*, compté long chez les vieux poètes).
us « épaule », cf. skr. *áṃsaḥ*, got. *ams*.
amis « mois », cf. lat. *mensis*.
anicanem « je maudis », cf. p. 223 (*c* = *ts* < **d* + *s*).
anc̣anem « je dépasse », cf. lat. *ante*, gr. *ἄντομαι* (*c̣* = *ths* < **t* + *s*).

On a vu plus haut le traitement de **s* après **r* et après **k*.

A la finale *s* après voyelle subsistait vraisemblablement devant les consonnes, au moins devant la plupart, comme il subsiste dans :

nist « nid », cf. p. 214.
sterǰ « stérile », cf. gr. *στεῖρα*, lat. *sterilis*.
sxalim « je fais un faux pas », cf. skr. *skhalati* « il bute, il se trompe ».
skund « petit chien », cf. p. 217.

Mais on est autorisé à supposer qu'il devenait*-*h* à la pause et devant voyelle, et ce traitement devait l'emporter sur le produit devant consonne, conformément à une tendance générale de l'arménien, qui affaiblit les finales et les réduit à un minimum, souvent à zéro. Cet*-*h* est tombé par la suite, comme on le voit aux nominatifs et génitifs singuliers où il n'en reste aucune trace.

Seulement l'*s* final se présentait essentiellement dans des désinences flexionnelles. En arménien les désinences sont en ruine, parce que la syllabe finale est elle-même en partie détruite. La déclinaison arménienne a pourtant gardé la plupart des cas de la déclinaison indo-européenne. Elle en a confondu quelques-uns, mais elle a continué à distinguer les autres par la variété de leurs finales. Ces finales sont tantôt le produit régulier de la finale indo-européenne, tantôt le résultat d'innovations, et aux cas où il y a une finale caractéristique elle est généralement la même pour toutes les déclinaisons. Telle la finale *-s* des locatifs-accusatifs pluriels, qui peut être le représentant d'une finale indo-européenne d'accusatif dans tous les thèmes, mais ne peut être le représentant régulier d'une finale indo-européenne de locatif que dans quelques-uns; telle la finale de génitif-datif-ablatif pluriel *-ç*, qui est partout une innovation. L'arménien a sept types de thèmes nominaux, en *-o-*, *-ā-*, *-i-*, *-u-*, *-n-*, *-r-*, *-l-*. Sur ces sept thèmes trois seulement avaient primitivement un *-s* final au nominatif singulier. Après la chute de la voyelle de syllabe finale, au moment où cet *-s* était *-h*, ces finales *-h* n'étaient pas en nombre suffisant en face des finales variées des quatre autres thèmes pour donner l'impression d'une caractéristique du cas. Aussi quand l'évolution phonétique a appelé leur chute, l'arménien les a laissées tomber. Au génitif singulier la proportion n'est plus la même; mais l'opposition de la grande catégorie des thèmes en *-o-* avec les six autres types suffisait pour donner l'impression que le génitif n'avait pas une désinence unique et caractéristique. Au nominatif pluriel au contraire, tous les thèmes, sauf les démonstratifs au masculin, prenaient, une désinence en *-s*, c'est-à-dire arménien*-*h*. Il y avait donc toute chance pour que les Arméniens sentissent cet*-*h* comme la caractéristique du cas. Mais c'était une caractéristique bien faible et que l'évolution phonétique menaçait d'emporter. Le sentiment de sa valeur morphologique, comme caractéristique casuelle, a renforcé cet *-*h*. Or le renforcement d'une spirante se manifeste par une augmentation de pression, qui peut aboutir à une occlusion. C'est ce qu'on a vu plus haut (p. 225) pour le *w* devenant **gw*, *g*. L'aspiration postpalatale *-*h* a subi un traitement analogue pour devenir *-kh*. Une telle évolution n'a rien d'inouï; c'est ainsi qu'à l'époque moderne la spirante postpalatale finale *-h*, *-ch* est devenue *-k*, *-kh* en

hessois, à Leipzig, en Silésie, etc.: m. h. a. *vlôch* «Floh», *schuoch* «Schuh» sont devenus *Flok*, *Schuk*, et dans les mêmes domaines on rencontre des formes comme *sāk*, *geschāk* «sah, geschah».

Ce n'est pas seulement au nominatif pluriel des noms que l'*-h* arménien s'est renforcé en *-kh*, mais aussi dans les pronoms; de là le nominatif pluriel *mekh* «nous» (cf. lit. *mēs*), ce *mekh* donnant ainsi l'impression d'avoir la marque du pluriel en face du singulier *es* «je». Dans les verbes aussi la finale primaire **-mes* de première personne du pluriel a évolué de la même manière pour opposer le pluriel au singulier: *beremkh* «nous portons» en face de *berem* «je porte». De tout cela est né en définitive le sentiment que la finale *-kh* était l'indice essentiel du pluriel, et elle a pu être transportée à toutes les formes du pluriel qui n'avaient pas par ailleurs une finale suffisamment distinctive. De là les nominatifs masc. plur. des démonstratifs tels que *nokh-in*. De là les instrumentaux pluriels en *-kh* en face des instrumentaux singuliers sans *-kh* (*baniwkh* «au moyen des paroles», *baniw* «au moyen de la parole»); ces finales d'instrumentaux en *-w*, *-wkh* peuvent remonter directement à des désinences anciennes **-bhi*, **-bhis*, mais il n'est pas moins possible que *-wkh* soit une simple pluralisation de *-w*. De même le nominatif pluriel *dukh* «vous», même s'il a remplacé le représentant de lit. *jūs*, got. *jus*, zd *yūš*, n'est pas autre chose qu'une pluralisation de *du* «tu». De même encore dans les verbes la forme de deuxième personne du pluriel en *-ykh* ne remonte pas à **-tes*, parce qu'il n'y a jamais eu de désinence indo-européenne **-tes*, mais est une pluralisation du produit de **-te* (*berēkh* «vous portez» se confondait sans cet indice avec *berē* «il porte»). Après ces pluralisations, il ne restait pas une forme de pluriel ni dans la déclinaison ni dans la conjugaison qui pût se confondre avec une forme de singulier. La finale *-kh* était donc devenue l'indice spécifique du pluriel là où il n'y en avait pas d'autre et où une précision pouvait être utile. Cela est si vrai que la syntaxe même nous en apporte une confirmation; dans un grand nombre de cas l'accord de l'adjectif avec le substantif auquel il se rapporte ne se fait pas; au nominatif pluriel le *-kh* ne figure pas partout, «mais tout se passe comme s'il avait été employé là seulement où la clarté le demandait» (A. Meillet, *Esquisse*, p. 103).

Quand l'*o-* initial est resté *o-* ou devenu *a-*, quand le *w* est devenu *v* ou *g*, c'est qu'ils étaient dans des conditions phonétiques différentes, et, bien que l'un des résultats ait pu envahir par analogie le domaine de l'autre, cette dualité de produits est en somme strictement mécanique. Mais quand l'*-s* final est devenu zéro dans certains cas et *-kh* dans les autres, les conditions phonétiques n'ont joué aucun rôle dans cette rupture de l'uniformité

attendue; il s'agit toujours d'un *-s* final après voyelle, et la qualité de ce qui pouvait suivre (pause, initiale consonantique, initiale vocalique) n'a pas été en jeu. C'est l'intervention d'un phénomène psychique qui a préservé cette finale, dans des cas bien déterminés, de la ruine où l'appelait l'évolution purement phonétique. On a là un des exemples les plus nets de l'action que peut exercer un sentiment inconscient sur l'évolution des phonèmes.

2° *Mutation consonantique.*

Sous l'influence sans doute du mode articulatoire des indigènes auxquels les Arméniens se sont mêlés, les occlusives indo-européennes en sont venues à être prononcées en arménien avec un retard des vibrations glottales (cf. A. Meillet, *I.F.*, X, p. 63, — *Esquisse*, p. 7, — *Caractères généraux des langues germaniques*, p. 37). C'est-à-dire que les occlusives **p*, **t*, **k*, qui se prononçaient en indo-européen à glotte fermée, les vibrations glottales de la voyelle suivante commençant aussitôt après l'explosion de l'occlusive, se sont prononcées en arménien à glotte ouverte et les vibrations n'ont commencé qu'un moment après l'explosion, l'intervalle étant rempli par un souffle sourd. Résultat *ph*, *th*, *kh* (avec une occlusion faible). Les occlusives sonores **b*, **d*, **g*, pour lesquelles les vibrations commençaient en indo-européen dès le début de l'implosion, sont devenues des sourdes douces, les vibrations ne commençant plus qu'au moment de l'explosion. Résultat *p*, *t*, *k*, de la catégorie *douces*. Le même phénomène s'est accompli pour les occlusives sonores aspirées **bh*, **dh*, **gh*, qui étaient en indo-européen des occlusives sonores accompagnées d'une aspiration sonore; les vibrations n'ont plus commencé qu'avec l'explosion, c'est-à-dire qu'il n'y a plus eu de sonore que l'aspiration. Mais la combinaison d'une occlusive sourde douce avec une aspiration sonore est un phonème difficile physiologiquement, et impossible en arménien, cette langue ayant perdu le pouvoir d'articuler des aspirations sonores. Il s'est donc produit une fusion ou assimilation des éléments composant le phonème : l'aspiration a disparu en tant que souffle et sa sonorité s'est jointe à l'élément occlusif, d'où *b*, *d*, *g*. Les sourdes aspirées de l'indo-européen, **ph*, **th*, **kh*, subsistaient tout naturellement à côté du système nouveau; elles ne pouvaient pas être touchées par la mutation consonantique puisqu'elle avait pour effet de transformer **p*, **t*, **k* précisément en *ph*, *th*, *kh*.

Tel est dans sa généralité le phénomène le plus ordinaire de la mutation consonantique, tels sont les résultats qu'il détermine; mais il s'en faut que l'état de l'arménien classique présente cette régularité et cette symétrie.

A l'initiale le **t* et le **k*, le **d* et le **g*, le **bh*, le **dh* et le **gh*, le **ph* sont représentés, comme on s'y attend, par *th* et *kh*, *t* et *k*, *b*, *d* et *g*, *ph* :

the « que », cf. ags. þe, lit. *te*.
khan « que », cf. lat. *quant-* (Pedersen. *K.Z.*, XXXIX, p. 374).
tam « je donne », cf. skr. *dádāmi*, gr. *δίδωμι*. lat. *dō*.
kov « vache », cf. skr. *gaváḥ*, gr. *βο(F)ός*.
berem « je porte », cf. skr. *bhárāmi*, gr. *φέρω*, lat. *ferō*.
dnem « je pose », cf. skr. *dádhāmi*, gr. *τίθημι*.
gan « coup », cf. skr. *ghanáḥ* « massue », gr. *φόνος* « meurtre ».
phukh « souffle », cf. gr. *φῦσα* « soufflet », lit. *pūsti* « souffler ».

Je ne connais pas d'exemple d'un *p-* initial correspondant à un **b-* originaire, phonème extrêmement rare en indo-européen ; mais on a le droit d'admettre que s'il y avait des exemples ils présenteraient le *p-* attendu par la correspondance de *t-* et *k-* à **d* et **g*, et confirmé par l'existence réelle de *p*<**b* entre voyelles (*stipem*, *σταβαρός*, cf. p. 235). Je n'en connais pas non plus de *th-* initial répondant à i.-e. **th*, mais on est autorisé à le supposer par le *-th-* que l'on trouve à l'intérieur après *-r-*, par exemple dans *orth* « veau », cf. skr. *pṛthukaḥ*.

Mais le parallélisme des résultats est rompu par les représentants de i.-e. **p-* et **kh-* initiaux. Du moment que **t-* et **k-* ont donné *th-* et *kh-*, **p* devait donner **ph-*, et c'est sûrement ce qui s'est produit en effet, mais ce n'est pas l'état que présente l'arménien. Ce **ph-*, à cause de la faiblesse particulière de son occlusion bilabiale, entre deux organes mous (alors que celles du *th* et du *kh* sont appuyées contre un organe dur, le palais), a perdu toute occlusion dès les plus anciens textes et s'est réduit à une simple aspiration, *h* ; encore cet *h* est-il si faible qu'il a entièrement disparu devant *o* :

hur « feu », cf. gr. *πῦρ*, v. h. a. *fiur*.
otn « pied » = gr. *πόδα*.

Donc aussi longtemps que **p*, **t*, **k* ont évolué en tant qu'occlusives sourdes originaires, leur transformation s'est accomplie avec une symétrie parfaite. Mais une fois ces phonèmes devenus des sourdes aspirées, c'est-à-dire prononcés à glotte ouverte et par suite avec une occlusion moins forte, un autre facteur est entré en jeu, la tendance à la suppression de l'occlusion. De même que l'affaiblissement des voyelles préaccentuées n'a entraîné la chute que des plus fermées, c'est-à-dire des plus faibles, de même la tendance en question n'a atteint que la plus faible des occlusives aspirées, celle qui avait l'occlusion la plus molle. Ce traitement particulier de la bilabiale n'a pas lieu de surprendre.

C'est ainsi qu'en arabe, où le *t* et le *k* du sémitique sont maintenus, le *p* du sémitique commun est devenu la spirante *f*. En celtique, où le *t* et le *k* subsistent également, *p* est devenu *h* qui a finalement disparu (A. Meillet, *Esquisse*, p. 11).

Les sourdes aspirées de l'indo-européen, **ph*, **th*, **kh*, n'ayant pas été atteintes par la mutation consonantique, ont subsisté à côté des **ph*, *th*, *kh* provenant de i.-e. **p*, **t*, **k*, mais les deux catégories ne se sont pas confondues; tandis que le **ph* récent est devenu *h*, le *ph* ancien est resté intact (cf. p. 230), et d'autre part le **kh* ancien est devenu *x* alors que le *kh* récent n'a plus évolué en arménien classique :

xacanem «je mords», cf. skr. *khādati*.

On vient de voir pourquoi des trois aspirées récentes c'est la labiale qui a continué à évoluer, et l'on comprend fort bien pourquoi, parmi les anciennes, c'est la postpalatale qui a succombé le jour où elles ont éprouvé une tendance à devenir des spirantes : son articulation est moins nette et moins précise que celle des dentales et des labiales, étant formée par un relèvement du dos de la langue, c'est-à-dire d'une partie assez vague de cet organe. Mais on ne saurait dire pourquoi ce n'est pas l'aspirée du même ordre qui a fait bande à part dans chacune des deux séries, car on ignore quelle était la prononciation précise de l'une et de l'autre et en quoi consistaient leurs différences. Quoi qu'il en soit, l'asymétrie se manifeste à la fois d'une série à l'autre et dans l'intérieur de chacune.

Un troisième défaut de symétrie dans ces initiales est présenté par quelques mots tels que *du* «toi» (cf. lat. *tū*), *da* «celui-là» (cf. skr. *tá-*, gr. το-), dont le *d-* remonte à un **t-* qui est devenu *th* dans les mots ordinaires[1]. C'est qu'il s'agit ici de mots accessoires, inaccentués et très usités (A. Meillet, *Esquisse*, p. 15). L'initiale des mots qui se trouvent dans ces conditions est sujette à devenir sonore par une sorte d'affaiblissement. Ainsi en anglais, par exemple, le *th* est resté sourd (*th* dur) à l'initiale des mots ordinaires, mais est devenu sonore (*th* doux) dans les mots accessoires et inaccentués comme l'article *the*. Dans d'autres petits mots très usités formés avec le thème d'interrogatif et d'indéfini *o-* «qui?, quelqu'un», *i-* «quoi?, quelque chose», le *kh* initial provenant de **k* oriental se serait réduit à *h-* ou à zéro (A. Meillet, *Esquisse*, p. 15). Mais la question, maintes fois débattue (cf. par exemple, Pedersen, *K.Z.*, XXXVI,

[1] Le démonstratif *ayd* est dans les mêmes conditions, avec un *-d* qui représente un traitement d'initiale (cf. *okh*, p. 237) ou un traitement après *y* (cf. p. 236).

316, XXXIX, 384), est fort complexe et hérissée de difficultés qu'il ne semble guère possible de résoudre. On a *him* «pourquoi?» en face de *i-* «quoi?»; on a *khan* «que» en face de *ov* «qui?», *or* «qui», *okh* «quelqu'un»; on a *h-* ou zéro correspondant à **k* en face du *d-* de *du*, *da*, représentant i.-e. **t*; enfin si les indéfinis et les relatifs étaient inaccentués, les interrogatifs l'étaient-ils aussi?

A part ces occlusives l'arménien possédait, comme tous les dialectes orientaux de l'indo-européen, une série de mi-occlusives, correspondant à des occlusives prépalatales de l'indo-européen commun. Or il représente les prépalatales sonore et sonore aspirée de l'indo-européen par *c* et *j*, comme on doit s'y attendre après la mutation consonantique :

cin «naissance», cf. gr. *γένος*, lat. *genus*.
jmeṙn «hiver», *jiwn* «neige», cf. skr. *héman* «hiver». zd *zyâ*, v. sl. *zima*, lit. *žëmà*, gr. *χειμών*, lat. *hiems*.

Mais la sourde indo-européenne, pour laquelle on attend en arménien un *c* aspiré (*c̣*), est représentée par *s*, ce qui constitue de nouveau un manque de symétrie :

saṙn «glace», cf. lit. *βarnà*, v. isl. *hjarn*.

Cet *s* suppose bien le **ths* attendu, mais, par suite de la faiblesse caractéristique de l'occlusion des aspirées, l'élément occlusif s'est évanoui, et l'aspiration s'est fondue avec l'élément spirant *s*. On trouve peut-être la trace d'une phase antérieure dans *khsan* «vingt» (cf. béot. *Fίκατι*, lat. *uīgintī*, zd *vīsaiti*); **githsan* perdant son *i* préaccentué le *g* serait devenu sourd (*k*) au contact de la sourde suivante, et le *t* serait tombé là comme partout; mais l'*h*, au lieu de se résorber dans l'*s*, aurait subsisté à la faveur du *k* qui était propre à s'en charger. Il résulterait de l'assourdissement du *g* que la chute de l'*i* aurait été totale et que par conséquent les *ə* que l'on peut rencontrer à sa place ont été développés ultérieurement; on a d'ailleurs une preuve de cette chute totale de *i* dans *yisun* «cinquante», s'il est bien, comme on a tout lieu de le croire, le correspondant de gr. *πεντ/κοντα*, skr. *pañcāçat-*, car le groupe *-ng-* aurait subsisté aussi bien dans **hingə-sun* que dans *hngetasan* «quinze». Il ressortirait d'autre part de la survivance de l'*h* que le changement de **ths* en *s* serait postérieur à l'amuïssement de *i* préaccentué. Ceci justifierait on ne peut mieux que cet *s* récent ne se soit pas confondu avec l'*s* indo-européen, qui avait déjà disparu entre voyelles lors de la chute de *i*, *u* préaccentués, cf. *nuoy*, p. 214.

Pour en finir avec les représentants des occlusives indo-européennes à l'initiale, il y a encore une asymétrie à signaler. La

plupart des dialectes orientaux ont palatalisé leurs occlusives postpalatales (*k*, *g*, *gh*) devant une voyelle palatale. L'arménien n'a palatalisé que la sonore aspirée :

kherem « je gratte, j'écorche ». cf. gr. *χείρω*, v. h.a. *sceran*.
kin « femme », cf. got. *qino*.

mais :

jer « chaleur », cf. skr. *háraḥ*, gr. *θέρος*.

C'est évidemment que la sonore aspirée présentait une résistance moindre que la sourde et la sonore simple. On doit en conclure que sa palatalisation est antérieure à la mutation consonantique, car ce n'est qu'au moment où la sonore était encore aspirée qu'elle présentait une faiblesse particulière, due précisément à son aspiration. Rien de surprenant dans l'ancienneté de ce changement, car les dialectes orientaux possédaient avant leur séparation la tendance à cette palatalisation des occlusives postpalatales.

3° *Relâchement de l'articulation.*

Le relâchement de l'articulation est chose toute naturelle dans une langue qui a un accent d'intensité. Ce dernier est un renforcement qui a pour compensation des affaiblissements. Ces affaiblissements portent essentiellement et d'abord sur les phonèmes qui présentent quelque caractère de faiblesse, soit par nature soit par position. On en a vu, dans ce qui précède, plusieurs cas, particulièrement en ce qui concerne le vocalisme. Le consonantisme n'a pas échappé non plus à cette tendance.

Pour une consonne la position intervocalique est la plus faible. Si peu que dans cette position le mouvement de fermeture de la consonne manque d'énergie, la consonne tend à devenir spirante et les vibrations glottales à se rejoindre d'une voyelle à l'autre. C'est le cas en arménien; mais ici encore l'altération n'atteint qu'une partie des phonèmes. Ainsi, des quatre occlusives labiales, l'arménien n'en altère que deux entre voyelles, le *b* (= i.-e. **bh*) et le **ph* (= i.-e. **p*); il en fait des spirantes sonores, *w* ou *v* :

amaw « par l'année », *khnov* « par le sommeil » (désinence qui est en sanskrit *-bhiḥ*, en grec *-φι*).
ew « et, aussi », cf. skr. *ápi*, gr. *ἐπι*.
thathawem « je plonge », cf. v. sl. *topiti* « enfoncer (dans un liquide) ».

Mais le *ph* provenant de **ph* indo-européen échappe à cet affaiblissement pour la même raison qui l'a maintenu intact à l'initiale :

laphem « je lèche », cf. gr. λαφύσσω, v. h. a. *laffan* « lécher ».

Le *p* provenant de **b* indo-européen y échappe aussi, parce qu'une occlusion sourde est plus forte qu'une occlusion sonore :

stēp « fréquent », *stipem* « je presse, je force », cf. gr. στείβω « je foule, je marche », στιβαρός « serré, pressé ».

Cette asymétrie est due, comme toutes les précédentes, à une évolution ultérieure qui est venue troubler une symétrie parfaite. Mais cette asymétrie même a dû se produire avec symétrie, c'est-à-dire que les dentales, les palatales ont dû subir les mêmes actions que les labiales et y répondre d'une manière analogue.

Comme le *ph* (= i.-e. **ph*) et le *p* (= i.-e. **b*) restent intacts entre voyelles, le *th* (= i.-e. **th*) et le *t* (= i.-e. **d*) doivent subsister aussi. Je ne connais pas d'exemple pour *th* intervocalique; pour *t* on peut citer :

ateam « je hais », cf. p. 223.

Mais le *d* (= i.-e. **dh*) et le *th* (= i.-e. **t*) doivent devenir une spirante sonore. Je ne connais pas d'exemple pour le *d* intervocalique; quant au *th* il est devenu *y*. Ce n'est pas le résultat directement attendu, qui serait **đ*; mais l'arménien n'avait pas de *đ*, et il lui aurait fallu plus d'effort pour en créer un qu'il n'en a eu besoin pour recourir à la spirante sonore la plus voisine qu'il possédait. Ce *y* récent ne s'est pas confondu avec le *y* ancien, qui avait disparu de bonne heure entre deux voyelles, comme en grec. Ce *y* hystérogène subsistait encore partout au moment de la chute des voyelles postaccentuées; quand il était devant une de ces dernières au moment où elles sont tombées, il s'est uni à la voyelle précédente pour faire diphtongue avec elle :

aṙay « il moud », *berē* (de **berey*) « il porte », cf. skr. *bhárati*.
aṙaykh « vous moulez (moudre) », *berēkh* (de **bereykh*) « vous portez », cf. gr. φέρετε, v. sl. *berete*.
hayr « père », cf. gr. πατήρ.
bay « parole », cf. gr. φάτις.

Entre une préaccentuée et une accentuée il subsiste si les deux voyelles sont de timbre différent :

bayi, génitif de *bay*.

Si les deux voyelles sont semblables il tombe et les deux voyelles se contractent :

harb, instrumental sing. de *hayr*, = **patṛbhi*, d'où **patarbhi*, **payarbhi* (ces formes restituées ne tiennent pas compte de l'évolution du *p-* et du *-bh-*, qui n'intéresse pas la question); *harbkh*, instr. plur., = **patṛbhis*; *harç*, gén.-dat. -abl. plur., = **patṛsco-* (?); *hars*, loc. plur., = **patṛsu*, avec restitution de l'*s* de la désinence comme dans gr. πατράσι. L'acc. plur. *hars*, pris à part, n'est pas régulier, mais a revêtu la forme du locatif parce que dans toutes les déclinaisons le locatif et l'accusatif pluriels se confondent et le plus souvent par suite d'une évolution normale. Enfin le thème du nominatif pluriel *harkh* serait dû à une extension analogique sous l'influence des autres cas où l'on vient de voir que *har-* est régulier. Ou bien, ce qui ne ferait en somme que reculer la date du phénomène, le thème de cette déclinaison se serait généralisé sous la forme *patṛ-* à tous les cas du pluriel, et alors même le nominatif et l'accusatif pluriels seraient réguliers au point de vue arménien, *harkh* sortant de **patṛes* et *hars* de **patṛns*. **Patṛes*, qui est monstrueux au point de vue indo-européen, est en définitive beaucoup moins surprenant comme résultat analogique en arménien, où il n'y a que des *ṛ* implosifs ou fermants (selon l'heureuse expression de F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p. 82), que l'existence en grec, où il y avait à la fois des *r̥* fermants et des *ṛ* ouvrants, de *ἰθαρός*, *ὑδαρός*, *στιβαρός*, béot. *ἰαρός*, etc., qui sont aussi des formes analogiques mais ne font pas partie d'une flexion.

Ce *y* devenu final après *i* et *u* accentués tombe :

lu « connu », cf. gr. *κλυτός*.
li « plein » = lat. **-pletus*.

Mais après un *y* ou un *w* second élément de diphtongue le *th* intervocalique (= **t* indo-européen) n'est pas devenu une spirante, même si ce *y* ou *w* est récent et provient d'une ancienne occlusive. Le *y* et le *w* l'en ont empêché par différenciation, ce qui montre qu'ils avaient eux-mêmes une valeur spirante et non vocalique :

erewoyth « apparition », avec le suffixe ind.-eur. **-ti*.

canawth «connu», avec le **-t-* des mots comme gr. *ἀγνώς*, *ἀγνῶτος*.
ewthn «sept», cf. p. 227.

Quand, par suite d'une modification ultérieure, ces diphtongues se sont monophtonguées, le *th* est resté parce que sa période d'évolution était passée :

erewuthi, génit. de *erewoyth*.
uth «huit», cf. gr. *ὀκτώ*, lat. *octō*, got. *ahtau*, skr. *aṣṭāú*, lit. *aßtûnì*.

Dans la série des postpalatales, pour garder le parallélisme, les représentants de oriental **kh* et **g* doivent être les mêmes entre voyelles qu'à l'initiale :

çax «rameau», cf. p. 217.
bekanem «je brise», cf. skr. *bhanákti* «il brise», parf. *babhañja*.

Au contraire, les représentants de **k* et **gh* doivent être une spirante sonore. En effet c'est un *y* que supposent :

gayl «loup» = **galyo-* = **wl̥qo-*, cf. skr. *vṛ́kaḥ-*, gr. *λύκος*, got. *wulfs*, lit. *vil̃kas*, v. sl. *vlĭkŭ*.
leard «foie» = **liyard* = **lēqṛt*, cf. gr. *ἧπαρ*, lat. *iĕcur*, skr. *yákṛt*, v. h.a. *libera*, *lebara*.

Voilà deux exemples bien sûrs, bien nets et bien précis. Si le changement du **k* en *y* était postérieur à la transformation de sonante voyelle en voyelle + sonante, *leard* montrerait clairement que ce changement s'est produit entre deux voyelles ordinaires quelconques, mais *gayl* indique qu'il s'est accompli alors que les sonantes voyelles étaient encore purement voyelles, car **k* n'aurait pas pu devenir *y* en arménien après *-al-* [1]. Si d'autre part il a pu s'accomplir entre une voyelle ordinaire et une sonante voyelle, il a dû le faire à plus forte raison entre deux voyelles ordinaires, car il est déterminé précisément par la nature vocalique de son entourage, et les sonantes voyelles sont parmi les voyelles, si l'on peut dire, celles qui sont le moins voyelles ou du moins le plus près des consonnes. Or je ne connais pas d'exemple entre voyelles ordinaires, et l'on peut m'en opposer trois où le **k* semble être devenu et resté *kh*. C'est *okh* «quel-

[1] On a rapproché arm. *phayl* «éclat, lueur» de skr. *phalgúḥ* «qui a une lueur rougeâtre», mais en face du *g* skr. on attend arm. *k*; le rapprochement avec v. sl. *paliti* «brûler», qui a aussi été proposé, est sans doute meilleur. Ou bien il s'agit d'une même racine avec des elargissements divers.

qu'un »; mais c'est un mot composé dont le second terme, représenté par *-kh*, correspond à skr. *ca*, gr. *τε*, lat. *-que*, et peut être considéré sans difficulté comme présentant un traitement d'initiale. C'est *thakhčim* « je me cache », dont on rapproche gr. *πτήσσω* « je me blottis de peur », étymologie qui depuis longtemps déjà est acceptée en général. Elle ne s'impose en aucune mesure, même si l'on n'en a pas de meilleure à proposer à la place. Au point de vue du sens elle est certainement très acceptable; le *th* est un représentant régulier d'un *pt-* initial; l'*a* est impropre à apporter une décision dans un sens ou dans l'autre; mais le *kh* est un obstacle auquel nous ne sommes pas le premier à nous heurter (cf. Pedersen, *K.Z.*, XXXIX, 342); on a même supposé qu'il correspondait à un **gh* indo-européen au lieu de **k*, ce qui déplace la difficulté sans l'aplanir. On ne peut donc pas faire état de cet exemple problématique; il contient un *kh*, mais les *kh* arméniens reconnaissent des origines diverses. Le troisième exemple a, par contre, une étymologie absolument sûre; c'est *lkhanem* « je laisse », cf. skr. *riṇákti*, lat. *linquit*, gr. *λείπω*, got. *leihwa*, lit. *lẽkù*; son aoriste *elikh* « il a laissé » semble même être l'équivalent rigoureux de gr. *ἔλιπε*, et par suite un exemple décisif. Mais *lkhanem* et *elikh* font partie d'une flexion verbale où les conditions d'accentuation et d'apophonie sont variables, et où par suite l'entourage du **k* primitif n'est pas resté permanent; les destinées de ce **k* ont donc pu être déterminées dans certains cas par des extensions analogiques. Les verbes en *-anem* n'ont pas forcément le degré zéro de la racine :

lizanem « je lèche » = **leigh-*, comme *lizem*, cf. gr. *λείχω*, lit. *lëžù*, skr. *réhmi*.
dizanem « j'amasse » = **dheigh-*, comme *dizem*, cf. gr. *τεῖχος* [1].

En outre le thème du présent et celui de l'aoriste ont toujours en arménien même vocalisme de la racine; il y a eu unification :

lizanem, *lizem*, aor. *lizi*.
dizanem, *dizem*, aor. *dizi*, *edëz*.
gitem, aor. *gitaẹi*.
gtanem, aor. *gti*, *egit*.

Or *ἔλιπε* serait en arménien **eli* (par **eliy*) et *lkhanem*, s'il représentait *liq* + *anem*, serait **lenem* (par **leanem*). On aurait donc un présent **lenem* et un aoriste **eli*, qui ne se correspondraient pas. A côté de la forme en *-anem* on a souvent une forme en *-em*; nous venons de voir *lizem* à côté de *lizanem*, *dizem* à côté

[1] Ces *i* de syllabe inaccentuée correspondent à *ē* de syllabe accentuée, c'est-à-dire *ey*.

de *dizanem*, *gitem* = **weid-* (cf. arm. *gēt* «savant», skr. *véda* «il sait», gr. οἶδε, got. *wait*, lit. *véidas*, v. sl. *vědĕti*) à côté de *gtanem* «je trouve» (cf. skr. *ávidat* «il a trouvé», got. *witan* «savoir», lat. *uideō* «je vois»). Les formes en *-anem* sont parfois de création arménienne et récente; quand il n'en est pas ainsi elles ont d'ordinaire le degré zéro de la racine tandis que les formes en *-em* ont plutôt le degré *e*, comme dans *gtanem*, *gitem*. A côté de *lkhanem* on attend **likhem* (=**leiq-*, cf. gr. λείπω) et non *lkhem*; or dans **likhem*, sortant de *lēkh-* = *leykh-*, le *kh* serait régulier, comme le *th* provenant de **t* après *y* (cf. p. 236). Il y a donc lieu de supposer qu'il s'est établi un compromis entre *lkhi*, *elikh* et **likhem*: par l'unification de l'état de la racine à l'aoriste et a présent *lkhi*, *elikh* a donné son vocalisme au présent, et **likhe ma* donné son consonantisme à l'aoriste.

Ces trois exemples, dont le premier comporte une autre explication, dont le second est des plus douteux et dont le troisième avait toutes les chances de subir des influences analogiques, ne sauraient donc prévaloir ni contre l'autorité incontestable de *gayl* et *leard*, ni contre la loi du parallélisme, en vertu de laquelle, puisque le **t* et le **p* anciens entre voyelles sont devenus des spirantes (p. 234 et 235), le **k* ancien devait en devenir une aussi. Car, on peut le dire dès maintenant, dans ce travail dont un des principaux objets est l'étude des asymétries de la phonétique arménienne, les asymétries qui ont été signalées jusqu'à présent et celles qui le seront dans la suite ne sont qu'apparentes; celle-ci serait réelle.

Quant à *akn* «œil», cf. lat. *oculus*, lit. *akis*, v. sl. *oko*, gr. ὄπωπα, qui n'a ni *y* ni *kh*, son *k* repose sans doute sur une consonne géminée, *kk*. Cette gémination n'a rien d'inattendu dans le nom d'un organe du corps humain, surtout lorsqu'il s'agit de celui qui est le plus visible, le plus brillant, qui attire le plus l'attention, et qui s'est prêté si naturellement à tant de comparaisons flatteuses. Aussi est-il tout simple de le voir désigné par des diminutifs caressants tels que lat. *oculus*, *ocellus*, ou des hypocoristiques comme gr. ὄκκος, qui nous est livré par Hesychius (cf., pour des géminées analogues, A. Meillet, *M.S.L.*, XV, p. 339 et suiv., 355 et suiv.).

Comme représentant de oriental **gh* intervocalique on attend aussi *y*, mais je n'en connais pas d'exemple. Après *y* on a régulièrement *g* :

mēg «nuage» de **meyg*, cf. skr. *megháḥ*, v. sl. *mĭgla*, lit. *miglà*, gr. ὀμίχλη.

Devant voyelle prépalatale le **gh* oriental est devenu *j* à l'initiale, comme on l'a vu à la page 234. Après voyelle ce *j* a perdu

son élément occlusif, comme *j* a perdu le sien dans la même position (cf. *infra*) :

iž, génit. *ižі* «vipère, serpent», cf. skr. *ahiḥ*, zd. *ažiš*, gr. ὄφις.

Enfin dans la série des prépalatales (qui sont en arménien des mi-occlusives dentales) je ne connais pas de représentant arménien d'un **ch* indo-européen, mais le **g* indo-européen est *c* entre voyelles aussi bien qu'à l'initiale, c'est-à-dire comme le **b* est *p*, comme le **d* est *t*, comme le *g* oriental est *k* :

acem «je conduis», cf. skr. *ájāmi*, gr. ἄγω, lat. *agō*.

Mais entre voyelles les représentants des prépalatales i.-e. **gh* et **c* nous ménagent une nouvelle surprise. Ils ont bien subi un affaiblissement, comme ceux de i.-e. **bh* et **p*, de i.-e. **dh* et **t*, de orient. **gh* et **k*; seulement comme ils ne sont pas des occlusives sonores et des occlusives sourdes aspirées, mais des mi-occlusives sonores et des mi-occlusives sourdes aspirées, ils ont eu un traitement à part. Les mi-occlusives sont des phonèmes beaucoup moins stables que les occlusives. En français les mi-occlusives dentales et les chuintantes, *ts*, *dz*, *tš*, *dž*, ont perdu d'elles-mêmes leur élément occlusif et sont devenues *s*, *z*, *š*, *ž* (*cire*, *zèle*, *cheval*, *joue*). En arménien la mi-occlusive dentale sourde aspirée **ths*, provenant de **c* ind.-eur., a fait de même à l'initiale; elle s'est réduite d'elle-même à *s* (cf. p. 233); entre voyelles elle ne perd rien de plus :

tasn «dix», cf. skr. *dáça*, gr. δέκα, lat. *decem*.

La mi-occlusive sonore *j* (*dz*), provenant de **gh* ind.-eur., n'a pas perdu son occlusion à l'initiale parce qu'elle n'était pas aspirée (cf. p. 233); l'affaiblissement qu'elle doit subir entre voyelles lui a fait perdre son élément occlusif, d'où *z*. Mais, et c'est ici la particularité, elle éprouve cet affaiblissement non seulement après une voyelle proprement dite, mais aussi après un ancien *y* :

dēz «monceau», *dizanem* «j'entasse». cf. skr. *dehí* «amas». gr. τοῖχος, got. *daigs* «pâte».

Après les liquides et les nasales, *l*, *r*, *m*, *n*, les sourdes aspirées, les sonores et les sonores aspirées de l'ind.-eur. ont donné même produit qu'à l'initiale :

orth «veau», cf. skr. *pṛthukaḥ* «petit d'animal», gr. πόρτις.
sirt «cœur», cf. gr. καρδία, lat. *cor*, *cordis*, got. *hairtō*.
gorc «œuvre», cf. gr. Ϝέργον, ὄργανον, v. h. a. *werc*.

barjr « haut », cf. skr. *bṛhánt-*, zd *bərəzant-* « haut », v. h. a. *berg* « montagne ».
gaŕamb « par l'agneau », *harb* « par le père », cf. la désinence d'instrumental skr. *-bhiḥ*, gr. *-φι*.
orb « orphelin », cf. gr. *ὀρφανός*, lat. *orbus*.

Mais dans cette position, et c'est une nouvelle asymétrie, la sourde aspirée arménienne provenant d'occlusive sourde indo-européenne est remplacée par la sonore :

hing « cinq », cf. skr. *páñca*, gr. *πέντε*, lit. *penkì*.
arǰ « ours », cf. p. 217.
dr-and « devant de porte », cf. lat. *antae*, skr. *átāḥ*.
thmbrim « je suis dans la stupeur », cf. lat. *stupeō*, gr. *τύπτω* « je frappe ».

C'est-à-dire que l'occlusion, à cause de la faiblesse du mouvement de pression dans les aspirées, n'a pas été assez forte pour interrompre les vibrations glottales, et l'aspiration s'est perdue parce que l'arménien ne connaît pas d'aspiration sonore. Ce phénomène est naturellement postérieur à la mutation consonantique, tandis que la palatalisation de **gh* oriental lui est antérieure, comme on l'a vu plus haut (p. 234); aussi les *g* provenant de *kh* arménien après liquide ou nasale ne subissent pas la palatalisation :

hnge-tasan « quinze », avec l'*e* que *hing* a perdu à la finale.
argel « empêchement », cf. gr. *ἀρκέω*, lat. *arceō*.

Cette sonorisation n'a pas lieu pour le produit de **c* ind-eur. parce qu'il était déjà devenu *s* au moment où elle s'est produite :

harsn « fiancée », cf. lat. *procus*.

Elle n'a pas lieu non plus pour le *ç* provenant de i.-e. **sc*, parce que ce *ç* était protégé par l'*s* pendant la période de sonorisation :

harçanem « je demande », cf. p. 217.

En dehors de ces catégories de phénomènes l'arménien présente d'autres changements phonétiques qui supposent un relâchement de l'articulation. Ce sont ceux que l'on désigne sous les noms de dissimilation, de différenciation, d'assimilation et de dilation. Ici encore l'arménien se distingue par l'asymétrie.

Il dissimile un *r* intervocalique par un *r* implosif :

salawart « casque » de iranien **sāravṛti-*, cf. zd *sāravāra-*.

Il dissimile un *r* implosif inaccentué par un *r* implosif accentué :

elbayr « frère », cf. skr. *bhrātā*, lat. *frāter*.
albewr « source », cf. gr. *φρέαρ*.

Mais dans la même position la dissimilation n'a pas eu lieu dans *ardar* « juste » ; c'est qu'elle a été empêchée par les mots parents qui ne possédaient que le premier *r*, tels que *ard* « arrangement », *y-ard* « valeur », *z-ard* « ornement », *ardewkh* « à la vérité » (cf. Grammont, *La dissimilation*, p. 16, 5°).

La différenciation se manifeste dans certains groupes consonantiques ; devant une occlusive ou une mi-occlusive les mi-occlusives perdent leur élément occlusif et deviennent de pures sifflantes ou chuintantes :

kskic « brûlure » de **kickic*.
koškočel « battre » de **kočkočel*.
siresçes « tu aimeras » de **sireçiçes*.
siresjikh « vous aimerez » de **sireçijikh*.

Mais le changement de *-çç-* en *-sç-* n'a pas lieu dans les verbes monosyllabiques :

kaççes « tu te tiendras » de *kal* « se tenir ».

C'est sans doute un sentiment morphologique qui a empêché l'action phonétique, parce qu'une altération d'un thème monosyllabique aurait pu le rendre parfois difficile à reconnaître.

Le groupe *-mn* devient *-wn* par une différenciation bien connue :

paštawn « service, culte », génit. *paštaman*.
mrjiwn « fourmi », génit. *mrjman*.

Mais après *u* le groupe *-mn* reste intact : type *šaržumn* « mouvement » ; l'action différenciante de l'*u* triomphe de l'autre tendance et empêche l'*m* de passer à *w*. Cette différenciation de *-mn* en *-wn* n'a pas lieu non plus après une liquide, parce que la liquide, en sa qualité de phonème continu et sans occlusion, empêche par une autre différenciation l'*m* de perdre son occlusion et de devenir une spirante pure et simple :

sermn « semence », cf. gr. *σπέρμα*.
gelmn « laine », cf. got. *wulla*.

Le groupe i.-e. **st* est représenté en arménien par *st* :

sterǰ « stérile », cf. p. 227.
z-gest « vêtement », cf. lat. *uestis*.

Mais il serait fort imprudent d'en conclure que d'une manière générale les groupes consonantiques comprenant en indo-européen un *s* suivi d'une occlusion sourde présentent en arménien le même état qu'en indo-européen. Les occlusives sourdes, aspirées ou non, ont subi après un *s* le même traitement qu'à l'initiale, puis l'*s* est intervenu dans le produit de certaines comme agent de différenciation. Les trois occlusives sourdes aspirées **ph*, **kh*, **th* sont devenues à l'initiale *ph*, *x* et *th*; après *s* leur traitement est le même :

sphiwr « dispersion », cf. skr. *sphuráti* « il se débat ».
sxalim « je fais un faux pas », cf. p. 227.

(Je n'ai pas d'exemple de *sth*.) Mais les occlusives sourdes non aspirées de l'indo-européen, dont les produits ne se sont pas confondus avec les sourdes aspirées indo-européennes (cf. p. 232), ont une aspiration plus débile; i.-e. **t*, **q*, **p*, qui sont devenus à l'initiale *th*, *kh*. *h*, ont perdu après *s* leur élément spirant, c'est-à-dire l'aspiration *h*, d'où *st sk*, *s* :

skund « petit chien », cf. p. 217.
sermn « semence », cf. p. 242.

Dans la mesure où le rapprochement de *sermn* avec σπέρμα est valable, il en résulte que cette action différenciante de *s* est postérieure à l'évolution de **p* initial en *h* (par **ph*). D'autre part elle est antérieure au changement de i.-e. **c* en *s*, car **ss* serait devenu **s*; or **sc* indo-européen est devenu arménien *ç* :

çelum « je fends », cf. p. 217; — *harçanem* « je demande », cf. p. 217.

Ce *ç* ne peut sortir que de **sths*, groupe dans lequel la différenciation s'est produite en sens inverse, parce que les éléments étaient dans des conditions différentes; c'est le second élément *s* qui a supprimé le premier.

L'assimilation vocalique a pour effet de rendre deux voyelles en contact plus semblables entre elles soit à l'égard de leur point d'articulation, soit à l'égard de leur degré d'ouverture buccale; quand elle les rend tout à fait semblables l'une à l'autre elle les fond en une monophtongue. En arménien classique le traitement des diphtongues en syllabe accentuée (pour les diphtongues inaccentuées, cf. p. 222) semble au premier abord plein d'asy-

métries et de contradictions; mais tout s'explique si l'on va au fond des choses en tenant rigoureusement compte de la chronologie et des différences d'origine. Les diphtongues composées des éléments les plus éloignés comme degré d'ouverture buccale ou comme point d'articulation restent intactes, maintenues par le principe de différenciation :

ayc « chèvre », cf. gr. *αἶξ*, *αἰγός*.
awth « lieu où l'on passe la nuit », cf. gr. *αὐλις*.
jiwn « neige » = **jiw(u)n* = gr. *χιών* (cf. *telwoy* de *teli* + *oy*, p. 221).

Toutes les autres sont atteintes. L'ancienne diphtongue **eu* s'est confondue de très bonne heure avec **ou* par rapprochement des points d'articulation, et cette diphtongue **ou* est devenue par différenciation *oy*, qui est resté intact durant la période classique :

loys « lumière », cf. gr. *λευκός*, *λοῦσσον*.

Pour le traitement pareil d'un **eu* hystérogène, issu en arménien de *e* + *u*, *khoyr* « sœur » ne paraît pas être aussi probant qu'on veut bien l'admettre en général. On compare ce mot naturellement à skr. *svásā*, lit. *sesū*, lat. *soror*, et on le fait remonter à **swesōr*, qui serait devenu d'abord **khe(h)ur*. Il est bien difficile d'admettre que ce dissyllabe **khe-ur* soit devenu un monosyllabe avant la chute des voyelles fermées de syllabe finale, qui aurait dû en faire **kher*. Si l'on suppose que **khe-ur* était devenu **khewur*, on ne voit pas pourquoi **ew(u)* ne serait pas devenu *iw* comme *ew(e)*. Quant à l'accusatif **swesorm̥*, il devait devenir **khe(h)or(u)*, puis vraisemblablement **khor* (cf. p. 247). C'est peut-être bien ce **khor* que nous avons au nominatif-accusatif, dissimulé par l'addition d'un *y* emprunté à *elbayr* « frère » et aux deux autres noms de la parenté la plus voisine, *hayr* « père » et *mayr* « mère ». En tout cas **ew*, né en arménien de *ew* + voyelle tombée, est devenu *iw* par rapprochement du degré de fermeture :

iwr « de soi » = **sewe-r* ou **sewo-r*, cf. gr. *ἑ(Ϝ)έ*, *ἑ(Ϝ)ός*.

Une forme *albewr* « source », à côté de *albiwr* (cf. gr. *φρέαρ*), est le produit d'une analogie, d'après les cas où l'on avait *albewer-*, et où la coupe des syllabes était *-e|we-*. Enfin un *ew* plus récent, provenant de *e* + *p* implosif, reste intact :

ewthn « sept », cf. p. 227.

De son côté *ow* récent, provenant de *o* + occlusive, est devenu

u par monophtongaison (assimilation complète à l'égard du point d'articulation et du degré de fermeture, puis réduction) :

khun « sommeil » = **swopnos*, cf. skr. *svápnaḥ*, v. isl. *suefn*, gr. *ὕπνος*, lat. *somnus*.
uth « huit », cf. p. 237.

Le développement des deux diphtongues anciennes **oi* et **ei* a été tout d'abord rigoureusement parallèle à celui de **eu* et **ou*, c'est-à-dire que **oi* étant à **ei* exactement ce que **eu* est à **ou* s'est confondu avec **ei* comme **eu* avec **ou* :

dēz « amas », *edēz* « il amassa », cf. gr. *τοῖχος*, *τεῖχος* « mur ».

Mais l'évolution ultérieure de **ei* et celle de **ou* sont radicalement divergentes; tandis que **ou* subit une différenciation qui en fait *oy*, *ei* devient *ē* par une assimilation qui en fait une monophtongue ayant un point d'articulation et un degré d'ouverture intermédiaires entre ceux du premier élément et ceux du second (*ē* est non pas un *e* long, mais un *e* fermé bref). En outre, tandis que **ow* hystérogène donne un autre produit que **ou* ancien, **ey* récent devient *ē* comme **ei* ancien :

berē « il porte » = **berey*, cf. skr. *bhárati* (p. 235).

Ces divergences entre les traitements de **ou* et de **ei* tiennent sans doute uniquement à ce que la première diphtongue est articulée dans la région postérieure de la bouche et la seconde dans la partie antérieure; la différence de point d'articulation suffit pour que des groupes de phonèmes qui par ailleurs sont analogues entre eux n'évoluent pas de la même manière.

La dilation se manifeste en arménien dans le vocalisme. Naturellement ce sont les voyelles accentuées qui la déterminent, et comme c'est la dernière voyelle qui est accentuée, c'est sous forme d'anticipation que cette dilation se présente. Elle est produite par les voyelles postérieures; c'est le cas le plus fréquent dans les langues, sans qu'on en voie bien la raison. Il ne s'agit pas ici d'ouverture buccale, puisque l'*a* est la voyelle la plus ouverte et l'*u* une des plus fermées; il ne s'agit pas de résistance, puisque l'*a* est la plus résistante en arménien classique et l'*u* une des plus faibles; rien non plus ne semble indiquer en arménien une tendance à retirer les articulations en arrière; c'est peut-être la gravité qui est en cause. Quoi qu'il en soit les trois voyelles *a*, *o*, *u* agissent sur les voyelles *e* et *i*, à des degrés divers.

a transforme en *a* un *e* préaccentué :

metasan « onze », *erkotasan* « douze », etc. dans lesquels *-tasan* = **decṃ̄*; *tasanc* « dix », génitif à l'influence duquel

est dû sans doute, avec l'appui des composés que l'on vient de signaler, l'*a* du nominatif *tasn*, au lieu de **tesn* = **decm* (cf. Pedersen, *K.Z.*, XXXIX, 416).

tatrak «colombe», et autres mots à redoublement dans lesquels on attend un *e*. comme dans gr. τέτραξ.

La dilation vocalique ne se fait pas par l'intermédiaire des consonnes. mais à travers les consonnes; il en résulte qu'elles peuvent l'entraver soit quand elles exigent un déplacement considérable des organes phonateurs (cf. *M.S.L.*, XIX, p. 259), soit quand elles appellent à côté d'elles une qualité spéciale de voyelles. Cela paraît bien être le cas pour *beran* «bouche» (cf. lit. *burnà* «bouche»), dont l'*r* aurait empêché l'action de l'*a* accentué (cf. *infra*).

L'*a* accentué ne paraît pas exercer d'action directe sur un *i* de syllabe précédente, car cet *i* est tombé et par conséquent n'est devenu ni *a* ni *e* :

khsan «vingt», cf. p. 233.
mnam «je reste», cf. gr. μένω.

Les dérivés de *tēr* «maître» sont ambigus; *tirel* «dominer», *tiraspan* «qui tue son maître» sont tirés de *tēr* et leur *i* est le correspondant normal de *ē* en syllabe inaccentuée. Mais *tēr* paraît représenter *tei* + *ayr* «homme» (cf. *ti-kin* «maîtresse») et son instrumental *teramb*, son génitif pluriel *teranç* s'expliquent sans difficulté par **tei* + *aramb*, **tei* + *aranç* (*-ea-* devenant normalement *e-* en syllabe inaccentuée), comme le génitif singulier *tearn* par **tei* + *arn*. Mais pourquoi n'a-t-on pas **taramb*, **taranç*? Sans doute à cause de la même influence de l'*r* devant *a*, qui a maintenu l'*e* de *beran*.

L'action de *u* accentué est analogue à celle de *a*, mais plus énergique, sans doute parce que son point d'articulation est plus en arrière. Lui aussi change en *a* un *e* inaccentué de la syllabe précédente :

vathsun «soixante» = *veç* + *sun*, (cf. p. 216).
mamul «pierre à moudre», *mamur* «mousse», *phaphuk* «mou», et autres mots à redoublement dans lesquels on attend un *e*.

Mais *heru* «l'an dernier» (cf. gr. ϖέρυσι) garde son *e* à cause de l'*r* qui le suit. Le cas est tout à fait parallèle à celui de *beran*, vu plus haut. Il semble bien que l'autre liquide, *l*, joue le même rôle conservateur :

çelum «je fends», cf. lit. *skelù*.

gelum « je tourne », cf. gr. *Γελύσθη*.
y-awelum « j'accrois », cf. gr. *ὀφέλλω*.
argelum « j'empêche », cf. gr. *ἀρκέω*.

Et aussi les groupes composés de *r* + consonne :

jermum « je m'échauffe », cf. skr. *háraḥ* « chaleur », gr. *θέρος* « chaleur d'été ».

Un mot comme *skesur* « mère du mari » (cf. gr. *ἑκυρά*) ne prouve rien, car à plusieurs cas de la déclinaison son *u* cessait d'être accentué et disparaissait : génit. *skesri*, instr. *skesraw*, etc. Le mot *garun* « printemps » semble en contradiction avec *heru*; mais ce dernier a un *e* héréditaire, tandis que *garun* remonte à **wesr-*, cf. gr. *Fέαρ*, lit. *vasarà*, skr. *vasantáḥ*; **wesr-* est devenu **ge(h)ar-*, **gear-*; *-ea-* devient normalement *-e-* en syllabe inaccentuée, mais l'action de l'*u*, qui n'est pas assez forte pour transformer en *a* un *e* à travers un *r*, l'a été assez pour maintenir devant cet *r* un *a* qui y était déjà; l'*a* subsistant, *ea* ne pouvait que se réduire à *a*, cf. *eo* se réduisant à *o*, p. 244. C'est un point qui montre que l'action de *u* est plus forte que celle de *a*, car un *a* accentué n'a pas pu empêcher **tearamb* de devenir *teramb*.

Un *u* accentué change en *e* un *i* préaccentué; le recul de l'articulation est sensiblement le même quand un *i* devient *e* que quand un *e* devient *a*. C'est un autre point qui montre que l'action de *u* est plus forte que celle de *a*, car *i-á* reste intact, comme on l'a vu, p. 246 :

zgenum « je m'habille », cf. gr. *Fέννυμαι* (*e* > *i* devant *n* même en syllabe inaccentuée, cf. *mnam*).
henum « je file », cf. got. *spinnan* « filer », lit. *pinù* « je tresse ».
lezu « langue », cf. lit. *lẽžùvis*.

Les formes verbales sont sujettes à des altérations analogiques, car les verbes arméniens ont toujours même vocalisme de la racine au thème du présent et au thème de l'aoriste, cf. p. 238 : *lezum* « je lèche » est régulier, mais son aoriste *lezi* ne l'est pas; *lizi* est régulier comme aoriste et *lizem* l'est aussi comme présent, mais non pas *lizum*; *lçi* est régulier comme aoriste, mais au lieu du présent *lnum* « j'emplis », on attendrait **lenum* (cf. v. irl. *línaim*, lat. *plēnus*).

Même un *u* inaccentué peut agir sur un *i* précédent, et c'est un troisième point qui montre que l'action de *u* est plus forte que celle de *a*; parmi les dérivés de *tēr* on a *teruni* « du maître », *teruthiwn* « domination », dont l'initiale ne remonte certainement pas plus à **tear-* que celle de *tiraspan*.

L'*o* a son point d'articulation intermédiaire entre celui de *a* et celui de *u*. Pas plus que l'*a* il ne s'attaque à un *i* préaccentué :

hnoy, génit. de *hin* « vieux ».
snoti « vain », dérivé de *sin* « vide ».

Mais il transforme en *o* un *e* préaccentué :

nor « nouveau » = **nowor* = **newor*, cf. gr. *νε(F)αρός*.
gorc « œuvre » (cf. gr. *Fέργον*) d'après le génitif *gorcoy* et les autres cas dissyllabiques ayant un *o* accentué.

En outre un *o* accentué ou inaccentué maintient un *o* initial (provenant de *o* ou de *e*), qui sans cette action serait devenu *a*, cf. p. 224.

4° *Constitution des syllabes.*

L'arménien classique admet en fin de syllabe devant consonne les sonantes et les sifflantes :

loys « lumière », *ewthn* « sept », *gorc* « œuvre », *alt* « sel », *ǝmpel* « boire », *anjuk* « étroit », *zgest* « vêtement », *skizbn* « commencement ».

Mais il ne tolère pas au début d'une syllabe les groupes composés de consonne + sonante ou consonne + sifflante, et il les élimine par des procédés divers, parce qu'il tend à commencer toute syllabe par une consonne unique. Ces groupes sont traités sensiblement de la même manière à l'initiale et à l'intérieur entre voyelles.

A l'initiale, occlusive sourde + *r* ou *l* se réduit à *r*, *l* par chute pure et simple de l'occlusive. Cette chute est postérieure à la mutation consonantique, qui, en aspirant les occlusives sourdes indo-européennes, les avait rendues particulièrement débiles :

lu « connu », cf. skr. *gruṭáḥ*, gr. *κλυτός*.
luanam « je lave », cf. gr. *πλύνω*.
lu « puce », cf. alban. *plesht*.
erēç « *πρεσβύτερος* », cf. lat. *prīscus*, crétois *πρεῖσγυς*.
erekh « trois », cf. skr. *tráyaḥ*, v. sl. *trĭje*, gr. *τρεῖς*. lat. *trēs*.
erewim « j'apparais », cf. gr. *ϖρέπω*.

Si *srunkh* « os de la jambe » est apparenté à lat. *crūs*, les deux mots ne commençaient certainement pas de même; car en admettant que **cr-* eût donné *sr-*, ce qui est extrêmement douteux,

le groupe *sr-* aurait dû au moins subir une interversion. Vraisemblablement le prototype du mot arménien commençait par **cur-* (ou **cir-*), cf. Pedersen, *K.Z.*, XXXIX, 343.

Entre voyelles le traitement de occlusive sourde + *r* ou *l* est fort obscur. De **-pr-* pas d'exemple sûr; **-kr-* paraît se réduire à *-r-* :

maurukh, *murukh* « barbe », génit. *morvaç*, cf. skr. *çmaçru-* « barbe », alb. *mjekrɛ* « barbe », lit. *smakrà* « menton », v. irl. *smech* « menton ».

L'*u* de *mau-* est une épenthèse due à l'*u* de la syllabe suivante, comme dans *artausr* « larme », cf. *infra*. Quant à *-tr-*, *-tl-* ils semblent devenir *-wr-*, *-wl-* :

arawr « charrue », cf. lat. *arātrum*, gr. ἄροτρον.
hawr « du père », cf. gr. πατρός.
cnawl « parent » = **genātlo-* (?)

Si c'est le *-t-* qui est devenu *-w-*, l'explication que M. A. Meillet a donnée de cette évolution (*Esquisse*, p. 13) s'impose; mais alors **tr-* initial aurait dû donner **þr-*, **fr-*, puis **hr-*, dont l'*h* aurait sans doute laissé quelque trace, comme dans les mots empruntés qui avaient *fr* en iranien, tels que *patuhas*, *hraman*, etc.; or il n'en reste pas plus que de l'*h* qui aurait été produit par le **þ* de **þr-*, ce qui rend probable que le **þ* et le **t* devant *r* sont tous deux simplement tombés comme le **k* de **kl-*. Si *bir* « bâton » est l'équivalent exact de gr. φιτρός, il prouve la chute du *t*. Dès lors le *w* des mots précédemment cités pourrait avoir une tout autre origine; il pourrait être analogue à celui des mots comme *canawth* « connu », où sa genèse n'est pas éclaircie.

Quand l'occlusive est une sonore ou une sonore aspirée, elle subsiste et l'arménien recourt à une interversion pour éviter le groupe initial de syllabe. Si l'*r* devient alors initial du mot, il se fait précéder d'une prothèse vocalique suivant la règle qui interdit à un mot arménien de commencer par *r* :

erkan « meule à broyer », cf. skr. *grâvā* « pierre à moudre », v. irl. *bró*, lit. *girnos*.
artasukh « larmes » de **draku-*, cf. gr. δάκρυ, v. h. a. *trahan*, m. h. a. *traher*.
ełbayr « frère », cf. p. 242.
ałbewr « source », cf. p. 242.

En face de lat. *grūs*, arm. *krunk* « grue » rappelle *srunkh* en face de *crūs*; la forme arménienne suppose l'existence d'un élément vocalique entre le *k* et l'*r* (cf. gr. γέρανος, lit. *gérvė*); en outre la nature de l'*r* indique que ce phonème a été en contact avec l'*n*.

A l'intérieur :

art « champ », cf. gr. *ἀγρός*, skr. *ájraḥ* (par **atsr-*, **atr-*, *art-*, cf. Pedersen, *K.Z.*, XXXIX, 352).
merj « près », cf. gr. *μέχρι*.
surb « pur, saint », cf. skr. *çubhraḥ*.
khirtn « sueur », cf. gr. *ἱδρώς*, skr. *svédaḥ*, v. sax. *swēt*.

La même interversion a lieu pour le groupe *-mr-*, dont l'*n* est aussi une occlusive au point de vue buccal :

aṙn, génitif-datif de *ayr* « homme », cf. gr. *ἀνδρός*, *ἀνδρί*.

Dans les groupes composés de occlusive + *s*, *y* ou *w*, l'un des deux éléments est éliminé à moins que la combinaison des deux ne puisse aboutir à un phonème unique, spirante ou mi-occlusive :

ps se réduit à *s* :

sut « faux », cf. gr. *ψυδρός*. (Il n'y a pas de raison sérieuse pour rejeter cette étymologie.)
eres « visage » à côté de *erewim*, cf. gr. *ϖρέπω*.
çasnum « je suis irrité », aor. *çaseay*, à côté de *çav* « douleur », cf. skr. *kṣāpayati* « il fait brûler ».

Il n'y a pas d'exemple de **ts-* initial, mais on peut conclure qu'il aurait abouti à *ç-* d'après :

ançanem « je dépasse », cf. lat. *ante*, gr. *ἄντομαι*.

Entre voyelles on attendrait simplement **-s-*; cf. p. 240.

ds > *c* :

anicanem « je maudis », cf. gr. *ὄνειδος*, formation arménienne, sans quoi **ds* se serait confondu avec **ts*.

Quant à **cs*, il a donné *š* ou *ç* suivant les conditions qui ont été exposées plus haut, p. 215 et suiv. Même dans des mots où le groupe est récent, comme *luçanem* « j'allume », à côté de *luys* « lumière », l'interversion du groupe **cs* en **sc* a dû avoir lieu.

**ky* > *č* :

ču « départ », cf. skr. *cyávate* « il se met en mouvement », gr. *σεύω* (de **kyew-*).
čanačem « je connais », cf. skr. *jānāti*, gr *γιγνώσκω*, lat. *gnōscō*. (Ici le *-č-* représente *-sky-*.)

**dhy* > *j* :

mēj « milieu », cf. skr. *mádhyaḥ*, gr. *μέσος*, lat. *medius*.

Les groupes dans lesquels entre un *w* sont ceux qui ont donné les produits les plus variés et les plus curieux. Il n'y a pas à chercher dans leurs traitements une direction générale; ils ont abouti presque chacun à un résultat de nature différente, selon la qualité de la consonne qui était groupée avec le *w*. Aucun de leurs produits n'a encore été expliqué d'une manière satisfaisante, ce qui paraît tenir essentiellement à ce que dans plusieurs il apparaît un *k*, et que l'on s'est obstiné en général à vouloir faire sortir ce *k* du *w*, sous prétexte que *w* est devenu normalement *g*. Mais le *w* n'est devenu *g* en arménien qu'au commencement des syllabes (cf. p. 225), non pas après consonne, et il a fallu des circonstances particulières pour qu'ensuite ce *g* pût devenir un *k*. On en a vu un exemple dans *khsan* (p. 233); on en trouve un autre, et c'est le seul, dans le traitement de **sw* initial. L'**s* initial est devenu **h* devant **w* comme devant voyelle, d'où **hw* (cf. gallois *chwaer* « sœur » = **swesor-*); puis l'arménien, n'acceptant pas le groupe **hw* mais seulement *wh* (cf. les emprunts à l'iranien tels que *awrhnem*, *patuhas*, A. Meillet, *Esquisse*, p. 13), a interverti **hw* en **wh* assez tôt pour que le **w* devenu initial de syllabe pût encore passer à **g*; ce **g* placé devant l'aspiration sourde *h* est devenu sourd lui-même, d'où *kh-*[1] :

khoyr « sœur », cf. p. 244.
khirtn « sueur », cf. p. 250.

Dans *skesur* « mère du mari », cf. skr. *çváçuraḥ* (de **svaç-*), gr. *ἑκυρά*, got. *swaihro*, lat. *socrus*, le **kh* a perdu régulièrement son aspiration sous l'influence de l'*s-* adventice placé devant (cf. Pedersen, *K.Z.*, XXXVIII, p. 197), comme un **th* est devenu *t* dans les mêmes conditions (cf. p. 243).

**tw-* et **dw-* sont devenus respectivement *kh-* et *-rk-*, traitements très particuliers et intéressants. La mutation consonantique, qui est antérieure aux plus anciens documents arméniens et aux plus anciens emprunts à l'iranien puisqu'ils y échappent, en a fait **thw-* et **tw-*. Puis ces groupes sont devenus **khw-* et **kw-* par assimilation des points d'articulation, de même qu'en allemand *tw-* est devenu *kw-*, par exemple dans all. *quark* « fromage mou » de m. h. a. *twarc*, all. *quengeln* « geindre » en face de m. h. a. *twengen*, all. *quer* « en travers » de m. h. a. *twër*, all. *quetsche*

[1] L'explication de M. Pedersen, *K.Z.*, XXXVIII, 197, ne rend pas compte de l'aspiration.

« pruneau » en face de *zwetsche*, all. *quirl* « moussoir » de m. h. a. *twirl*. Alors **khw-* a perdu son *-w-*, d'où *kh-* (peut-être par l'intermédiaire de **kwh-*) :

khez « toi » accusat., cf. skr. *tvăm*, gr. σέ (de **τϝέ*).

Quant à **kw-*, qui ne comprenait pas d'*h*, il a conservé le *-w-* mais en lui faisant perdre par différenciation son point d'articulation postpalatal; à la place de ce *-w-* il est resté une sonante articulée sur la partie médiane du palais, sans posséder aucun des caractères spécifiques du *y*, de l'*l*, de l'*m* ou de l'*n*, et par conséquent ressemblant particulièrement à l'*r*, avec lequel elle s'est confondue. On a donc eu **kr-*, qui a subi l'interversion habituelle en *-rk-* (avec prothèse vocalique à l'initiale). Si *-w-* n'est pas devenu *-r-* dans le traitement de i.-e. **tw-*, c'est que l'aspiration l'a assourdi et fait tomber :

erku « deux », cf. skr. *dvá*, gr. δύω, δώδεκα, v. sl. *dŭva*[1].
erknčim « je crains », cf. gr. δϝέ(y)os « crainte », δέδϝο(y)α, δέδϝιμεν.

**cw-* et **ghw-* n'ont pas non plus suivi une même voie : **cw-* est devenu *š-*, par l'intermédiaire de **cy*; la sonante **w* s'est assimilée à la prépalatale **c* en ce qui concerne le point d'articulation, et par suite est devenue la sonante prépalatale *y* :

šun « chien », cf. skr. *çvá*, gr. κύων.
šunč « souffle », cf. skr. *çvasiti* « il souffle ».
ēš « âne », cf. skr. *áçvaḥ*, lat. *equos*.

**ghw-* est devenu *j* (comme **gh-* seul, donc chute de *-w-*, peut-être très ancienne) :

jain « voix », cf. v. sl. *zvonŭ* « bruit », alb. *zε* « voix », skr. *á-hvat* « il appela ».

Le changement de **cw-* en **cy-* suggère l'explication de *čorkh* « quatre »[2], où s'est produit le phénomène exactement contraire :

čorkh = **k(t)wores*, cf. zd *ā-xtūirim* « pour la quatrième fois », dor. τέτορες.

[1] L'équivalence *erku* — **dwō* a été établie par M. Meillet, *M.S.L.*, XI, p. 394 (ainsi que la correspondance de *erknčim* à gr. δϝέ(y)os), mais l'explication qu'il donne (*Esquisse*, p. 29) du changement de **dw* en *rk* nous paraît inacceptable à cause de l'ancienneté de la mutation consonantique.

[2] L'explication de *č* par **kt* (A. Meillet, *Esquisse*, p. 31) n'est pas acceptable, car **kt-* aurait sans doute donné **th*, comme **pt*; l'explication courante, qui voit dans *čorkh* l'équivalent exact de gr. τέτορες, par **kheyores*, ne l'est pas davantage, car l'*e* qui empêchait le contact du **kh* et du *y* n'avait aucune raison de disparaître.

La postpalatale **k* a repoussé par différenciation la sonante postpalatale *w* qui est devenue la prépalatale *y* : **khyores*, *ḳorkh*. C'est ainsi qu'en éthiopien *w* est devenu *y* au contact d'un *b* : *gayb* « coupe » en face de arabe *ǧawb* « gros récipient ». Le traitement du *w* de ce **kw* ancien ne s'est pas reproduit dans celui du *w* de **khw* et **kw* provenant de **tw* et **dw* parce qu'ils ne se sont pas accomplis aux mêmes dates; le *w* de **kw* ancien était déjà devenu *y* quand **tw* et **dw* sont devenus **khw* et **kw*.

On a vu combien l'évolution des groupes consonantiques initiaux de syllabes présente de cas d'asymétrie; mais ils sont trop nets et s'expliquent trop aisément pour que nous ayons jugé utile de les signaler chaque fois.

VII

ARMÉNIEN MÉDIÉVAL ET ARMÉNIEN MODERNE.

Dans l'arménien postérieur à la période classique nous n'examinerons que certains phénomènes, en particulier la mutation consonantique, et quelques faits plus ou moins isolés, qui nous paraissent intéressants pour la phonétique générale.

Le germanique commun a subi, comme on sait, une mutation consonantique complète, et certains parlers germaniques ont éprouvé au cours de leur développement individuel une nouvelle mutation, qui n'a pas même réussi à amener leurs consonnes à un état général définitif; dans diverses régions elles tendent encore à l'heure actuelle à se transformer de nouveau. C'est que lorsqu'une catégorie de phonèmes a cédé à une première atteinte, il est bien rare qu'elle retrouve aussitôt sa fermeté primitive et ne se modifie pas encore avant de recouvrer un peu de stabilité. De même une personne qui a été gravement malade, même lorsqu'elle semble bien rétablie, est plus sujette qu'une autre à contracter de nouvelles maladies.

Il en a été ainsi pour l'arménien. Il a subi à date préhistorique une première mutation consonantique, tout à fait analogue à celle du germanique commun; mais il n'a gardé que partiellement jusqu'à nos jours l'état consonantique de l'époque classique. Les dialectes orientaux ont été les moins atteints, sans demeurer tous indemnes; mais les parlers occidentaux ont eu une nouvelle mutation.

Dans l'arménien médiéval de Cilicie la mutation est complète. En gros les sourdes aspirées du classique sont restées des sourdes

aspirées, les sourdes sont devenues sonores, les sonores sont devenues sourdes. C'est-à-dire qu'il y a eu, non plus comme dans la mutation du germanique et dans celle de l'arménien classique (cf. p. 230), un retard, mais *un déplacement, dans un sens ou dans l'autre, de l'entrée en vibration de la glotte par rapport au moment de l'explosion*; ce sera la définition générale de toute mutation consonantique.

L'orthographe cilicienne des mots qui existaient en arménien ancien ne dénote pas en général que les occlusives et mi-occlusives se soient modifiées; c'est une orthographe historique. Mais la transcription des mots empruntés tardivement aux langues voisines, persan, turc, arabe, ou des mots français apportés par les croisades, indique que la valeur des signes avait changé.

Les sourdes des mots empruntés sont transcrites soit par les signes des anciennes sourdes aspirées, soit par ceux des anciennes sonores :

1° *khiĕ*, cf. pers. *kīč*.
khith, cf. fr. *quite*.
phəlampar, cf. pers. *paiγambar*.

2° *gan*, cf. fr. *canne*, *cane*.
damphl, cf. fr. *temple*.
əmbrur, cf. fr. *empereur*.
brinj, cf. fr. *prince*.
basač, cf. fr. *passage*.
jabron, cf. fr. *chaperon*.

Le second mode de transcription est beaucoup plus fréquent que le premier, mais aucun indice ne permet de discerner ce qui a fait adopter pour tel mot l'un plutôt que l'autre. Il est probable que la différence de prononciation entre les sourdes aspirées et le produit des anciennes sonores était à peu près nulle; c'est-à-dire que l'on avait dès cette époque en Cilicie une prononciation analogue à celle qui est usitée aujourd'hui par exemple à Sivas et à Aslanbeg (gros village arménien près de la mer de Marmara), telle que nous la voyons dans les tracés publiés par M. Adjarian (*La Parole*, 1899, p. 119 et suiv.). D'après ces tracés les sourdes aspirées sont faiblement aspirées, les vibrations glottales commençant de 2 à 4 centisecondes après l'explosion, et les anciennes sonores sont des sourdes légèrement aspirées, les vibrations glottales ne commençant que 1 ou 2 centisecondes après l'explosion. Cette différence est trop minime pour que les deux catégories de phonèmes n'aient pas dû se confondre continuellement. Il y a une autre différence; c'est que l'explosion des

sourdes aspirées paraît être quelquefois un peu plus forte que celle des anciennes sonores; c'est de nouveau une nuance à peu près imperceptible.

Les sonores des mots empruntés sont transcrites par les signes des anciennes sourdes :

pazar, cf. pers. *bāzār*.
paron, cf. fr. *baron*.
tivan, cf. pers. *dīvān*.
tʃəndel, cf. fr. *défendre*.
likath, cf. fr. *légat*.
iktiš, cf. turc *iγdiš*.
čoslin, cf. fr. *Josselin*.
lič, cf. fr. *lige*.

C'est ainsi qu'à Aslanbeg et à Sivas on voit par les tracés de M. Adjarian que les sourdes classiques sont devenues des sonores du type français, les vibrations glottales commençant de 2 à 8 centisecondes avant l'explosion.

Cette nouvelle mutation consonantique diffère notablement de la première. Dans la première il y avait eu un retard général des vibrations glottales; dans la seconde il y a retard pour une catégorie de phonèmes et avance pour l'autre. Cela paraît contradictoire au premier abord et il semble que les sourdes dans leur développement en sonores et les sonores dans leur développement en sourdes auraient dû à un certain moment se rencontrer dans un état pareil et se confondre. Il en serait advenu ainsi si un phonème était un élément simple ou un tout indissoluble qui se transforme en bloc. En fait un phonème est quelque chose de fort complexe et chacun des éléments qui le constituent peut être atteint isolément. Si une catégorie a été entraînée dans un sens et l'autre en sens opposé, c'est que certains de leurs éléments composants les portaient à ces marches inverses, et si elles ne se sont pas rencontrées et confondues en chemin, c'est, comme l'a fort bien expliqué M. Rousselot (*La Parole*, 1899, p. 130), que les deux catégories ne se sont jamais trouvées être exactement dans le même état, et qu'à tous les moments de l'évolution elles se sont toujours nettement distinguées l'une de l'autre par des éléments caractéristiques, tels que l'intensité de l'explosion, la force de la pression, l'amplitude ou la continuité des vibrations glottales.

Il y a un point sur lequel l'orthographe cilicienne a rompu avec l'orthographe classique, même pour le vieux fonds du vocabulaire. En classique une occlusive sourde indo-européenne était devenue une occlusive sonore après *n* : *hing* «cinq», cf. p. 241; le cilicien emploie dans ce cas le signe classique de la sourde :

hink. Cela prouve que la prononciation était restée *hing*, comme elle l'est encore en arménien moderne; le changement d'orthographe a été rendu nécessaire parce que le signe *g* avait pris la valeur *k*. De même le pronom démonstratif de 2e personne est écrit *ayt*, au lieu de classique *ayd*; l'arménien moderne a encore *-d*. On a vu (p. 232) que les mots de ce genre avaient subi en classique un traitement spécial parce qu'ils étaient dans des conditions particulières; ces conditions ont subsisté et leur ont valu d'échapper à la deuxième mutation.

Enfin après *s*, *š*, les graphies *t*, *p*, *k* valent en cilicien *t*, *p*, *k* comme en classique :

jastël, cf. fr. *chastel*.
ospithal, cf. fr. *hospital*.

De même : *harust*, *spannem*, *kasknam*, *khštem*. C'est l'*s*, *š* qui par différenciation ont empêché l'occlusive suivante d'être mutée et lui ont gardé sa valeur classique.

En arménien moderne, dans le Karabagh (d'après Adjarian, *Études de dialectologie arménienne*, III, Examen du dialecte du Karabagh), à l'extrémité nord-ouest du domaine arménien, les sonores du classique sont devenues sourdes et se sont confondues avec les sourdes *p*, *t*, *k*, *c*, *č*, ce qui montre que les parlers de l'arménien oriental n'ont pas échappé à une nouvelle mutation aussi totalement qu'on veut bien le dire par une formule un peu trop simpliste. Il semble qu'ici les sonores seules auraient été atteintes et auraient éprouvé un retard dans l'entrée en vibration de la glotte; mais il est vraisemblable que les sourdes aussi ont été quelque peu modifiées et sont devenues très légèrement aspirées, trop peu pour que l'oreille perçoive l'aspiration. Ce serait une aspiration très faible, comme celle qui ressort des indications de M. Adjarian (*La Parole*, loc. laud.) pour Mouch, qui est aussi un parler oriental, ou celle que l'on peut voir dans les tracés de Nouxa (autre parler oriental, à l'est de Tiflis), qui est plus accusée qu'à Mouch, mais encore trop faible pour être sûrement perceptible à l'oreille. Cette légère aspiration des sourdes paraît être confirmée par le fait que les sourdes classiques après *n* sont devenues sonores (et se sont confondues dans cette position avec les sonores classiques); on a vu en effet (p. 241) qu'en classique les sourdes indo-européennes étaient devenues sonores après liquide ou nasale en passant par la phase sourdes aspirées. C'est l'aspiration, forte ou faible, qui affaiblit l'occlusion et permet aux vibrations glottales de la nasale de se propager; on ne comprendrait guère qu'une sourde forte devînt sonore après *n*.

Au même Mouch M. Adjarian a obtenu pour les sonores classiques deux catégories de représentants : les uns sont franche-

ment des sonores, les autres sont des sourdes et même des sourdes très légèrement aspirées. Les tracés des sourdes classiques à Mouch, joints aux tracés de la deuxième catégorie des sonores classiques dans la même localité, semblent donc accuser sensiblement le même état que dans le Karabagh. Les aspirées de Mouch (représentant les aspirées classiques) ne sont pas fortement aspirées (de 1 à 4 centisecondes en tout, c'est-à-dire 1 ou 2 centisecondes de plus que les sonores de la deuxième catégorie).

A Choucha, qui est en plein Karabagh, et à Nouxa, qui est plus au nord-ouest, pas de mutation consonantique nettement sensible depuis l'arménien classique. Les sourdes aspirées sont restées des sourdes nettement aspirées, les sonores nettement sonores, les sourdes sont des sourdes, mais avec une légère tendance à l'aspiration (tracés de M. Adjarian, *La Parole*, loc. laud).

Tout cela dénote des variations dans l'état des consonnes même parmi les dialectes orientaux.

En dehors de la mutation, il y a au moins un phénomène consonantique qui mérite d'attirer l'attention. On a vu (p. 234) qu'en arménien classique le **gh* oriental s'est mouillé devant *e*, *i*, tandis que le **k* et le **g* sont devenus respectivement *kh* et *k* sans mouillure. Dans le Karabagh, et aussi dans d'autres parlers arméniens, tels que celui d'Agoulis, celui de Van, le *g* classique s'est mouillé dans n'importe quelle position, tandis que le *k* et le *kh* ont conservé leur ancienne articulation. Le phénomène ancien et le phénomène moderne sont fort différents puisqu'en ancien arménien la mouillure est déterminée par la présence d'une voyelle palatale après le **gh* tandis qu'en moderne le *g* s'est mouillé (sous forme de *g'* après *n* et de *k'* dans les autres positions) aussi bien devant *u*, *o*, *a* que devant *i* ou *e*; mais le point de départ de ces phénomènes est analogue. Il tient à ce que le *g*, et encore plus le **gh*, sont articulés avec une tension de la langue beaucoup plus faible que celle qu'exige le *k* ou le *kh*. La langue s'appuie plus mollement et par suite plus largement contre la voûte palatine. Pour peu que la mollesse s'accentue, le *g* devient une spirante, sans que les autres sonores, *b*, *d*, qui ont par nature une articulation plus précise, soient tenues de cesser en même temps d'être des occlusives. Ainsi, par exemple, en tchèque et petit-russe *b* et *d* sont restés des occlusives, tandis que *g* est devenu une spirante, notée *h*. (Voir d'autres exemples analogues dans A. Meillet, *Journal asiatique*, 1902, p. 563.) Si c'est l'étalement de la langue qui augmente il y a mouillure; on sait en effet que tout phonème mouillé est produit par un large étalement de la langue contre la voûte palatine. Analogue au phénomène arménien moderne est le phénomène arabe cité par M. Meillet (*ibid.*) :

le *k* sémitique commun y a subsisté tandis que le *g* y est devenu *j* par l'intermédiaire d'un *g* mouillé.

La monophtongaison des diphtongues est commencée dès l'arménien classique, où **ei* est invariablement *ē*. Elle se poursuit au moyen âge et dans les temps modernes, si bien que toutes les diphtongues finissent par être monophtonguées, sauf dans quelques conditions spéciales. Le cas le plus intéressant est celui des diphtongues *aw* et *ew* dans le Karabagh. D'une manière générale elles sont devenues *o*, mais quand elles étaient initiales d'un monosyllabe leurs deux éléments sont restés distincts :

awj est devenu *oxcə*.
ewthn est devenu *oxtə*.

C'est-à-dire que la voyelle a pris le timbre par lequel elle passe d'abord avant la réduction à une monophtongue, et le *w* est devenu une spirante sourde devant consonne sourde. Mais comme ce dialecte ne possède pas *f* dans les mots originaux, il a remplacé l'*f* qui devait sortir de *w* par *x*, la seule spirante qu'il connût (A. Meillet, *Journal asiatique*, 1902, p. 568). Pour ce remplacement d'un phonème n'existant pas dans la langue par le phonème le plus voisin qu'elle connaisse, on pourra comparer le produit de i.-e. **dw* devenant *rk* (p. 252) et celui de i.-e. **t*, **dh* intervocaliques devenant *y* (p. 235).

L'accent avait déjà exercé en arménien ancien une action importante sur le vocalisme, puisqu'il avait fait tomber toute voyelle en syllabe finale et en outre les voyelles *i* et *u* en syllabe préaccentuée (cf. p. 219). En cilicien médiéval son action est assez différente; c'est particulièrement à la voyelle *a* qu'elle s'applique. L'*a* reste en première et dernière syllabe, mais tombe dans les autres. Pour la première syllabe c'est la force de l'attaque, déjà constatée en classique (p. 221), qui a maintenu la voyelle, et a même pu développer sur elle un léger accent secondaire :

çuçnem « je montre » = class. *çuçanem*.
anunel « nommer » = class. *anuanel*.
vaǰṙgan « marchand » = class. *vačaṙakan*.

Les autres voyelles, *e*, *o*, *i*, *u*, subsistent en syllabe intérieure, ce qui indique que c'est par excès d'ouverture accompagné de relâchement de tension que l'*a* est tombé dans cette position :

erevnam « j'apparais » = class. *erevanam*.
ispitak « blanc » = class. *spitak*.

Les voyelles *e*, *o* ne tombent en syllabe intérieure que dans conditions spéciales, particulièrement devant liquide :

caylem « je jouis » = class. *vayelem*.
kotrem « je tue » = class. *kotorem*.

Un autre point important en ce qui concerne l'accent est que dans certains parlers modernes il n'occupe pas la même place qu'en classique. On a vu (p. 219) que l'arménien ancien avait développé un accent d'intensité sur l'avant-dernière syllabe du mot indo-européen, et qu'il était possible que ce phénomène fût dû à l'influence des langues indigènes arménisées; les idiomes caucasiques du sud accentuent en effet la pénultième. Aujourd'hui les dialectes arméniens occidentaux accentuent la même syllabe que le classique; mais ceux du Karabagh et d'Agoulis accentuent la pénultième du mot arménien, tandis que le classique accentuait la finale. Ces dialectes sont justement ceux de populations caucasiques arménisées. Le phénomène d'accentuation de la pénultième s'y serait produit à deux reprises. Ce second développement de l'accent serait d'ailleurs fort ancien, car il est antérieur aux chutes de voyelles intérieures qui sont déjà accomplies en cilicien au moyen âge. Ainsi l'ancien *bazanél*, représenté en occident par *paznél*, est dans le Karabagh *pəzénel*.

S'il y a lieu de tirer une conclusion générale de cette étude sur l'arménien, c'est que les phénomènes phonétiques se sont accomplis dans cette langue avec une asymétrie vraiment remarquable, comme on l'avait annoncé au début; mais cette asymétrie, loin d'être due au hasard, est toujours déterminée par des conditions particulières qu'il est ordinairement facile de démêler, et elle se maintient à travers les diverses circonstances avec une régularité parfaite. En sorte que le grand principe du parallélisme qui domine l'évolution phonétique, au lieu d'être ébranlé par cet examen, en ressort plus éclatant et mieux affermi.

(*A suivre.*) Maurice Grammont.

YAZGOULAMI *AURÁT*.

Dans une de ses dernières publications, où il donnait aux lecteurs du *Journal asiatique* le résultat de ses recherches sur un dialecte iranien presque inconnu du Pamir, R. Gauthiot, dont la Société de linguistique ne saurait trop déplorer la mort prématurée, écrivait ceci : « Le yazgoulami a pour « femme » un terme assez surprenant, et qui, au premier abord, lui paraît particulier : il s'agit de *aurát* « mulier, uxor ». Le même mot est en usage au Vakhân, où il a été déjà relevé par M. Hjuler (*The Languages spoken in Western Pamir*, p. 41, s. v. *woman*) à coté de *könd*, donné aussi par M. Shaw en même temps que *strei*; les parlers pamiriens proprement dits n'offrent aucune trace d'une appellation pareille. Si, en yazgoulami, rien ne permet d'entrevoir le sens ni l'origine du mot *aurát*, le vakhi offre, à ce qu'il semble, un point de départ intéressant. D'après M. Shaw, dont les documents apparaissent, à chaque contre-épreuve, plus sûrs et plus précieux,... *könd* est doublé ... dans le sens de « wife », par *yupk wár*, soit « porteuse d'eau » ou « porteuse de l'eau ». Or, il est impossible de séparer *aurát* de *yupk-wár*. Ce dernier mot a tout l'air d'un doublet récent, de formation vakhie, du premier qui doit être un composé relativement ancien : *aurát* rappelle av. *āβərət-* « nom du prêtre qui porte l'eau », et ne peut guère représenter que **āβ* + *βarát-*, ou **āβ* + *rát-* « qui porte (ou donne) l'eau » ... On retrouve ainsi, à l'extrême Nord et à l'extrême Sud du plateau pamirien, la même désignation de la femme d'après son rôle domestique [1]. »

L'aire de yazg. *aurát*, vakhi *avrát*, est singulièrement plus étendue que ne le croyait notre infortuné confrère. Ce mot est usité en persan; on trouve même l'adjectif *aurát-īnè* « féminin » opposé à *mard-īnè* « masculin », *pusar-īnè* « filial » [2]. Il a été em-

[1] *Journal asiatique*, XI[e] série, t. VII, 1916, p. 248.

[2] Attestés dans ʿAṭa-Mélik Djowéïnî, *Ta'rīkh-i Djihân-kochā*, éd. Muḥammad Qazwīnī, p. ب, l. 10.

prunté par l'hindoustani. Les différents dialectes du turc le connaissent avec la prononciation *avrât*; il suffira de citer, comme termes géographiques et topographiques, à l'extrême Ouest, Avrat-bāzār «le marché des femmes» à Constantinople, Avrat-Hiçār, ville de Roumélie, non loin de Sérès; et à l'Est, dans la Transcaspienne, sur le territoire des Turcomans Akhal-Tekké, la localité de Kizil-Arvat «la femme rouge», où l'on constate la métathèse de la liquide et de la labio-dentale: *arvat* pour *avrat*; cf. azéri *arvad* dans Radlov, Опыт, t. I, col. 339; djaghataï *uraut*, *urawut*, *id. op.*, t. I, col. 640; *uraghut* ne se rencontre qu'une seule fois dans l'édition de Kazan de Rabghuzi.

Ce mot a été emprunté à l'arabe par ces différentes langues; c'est *ʿáuratun* en arabe classique, *ʿáura* en arabe vulgaire à l'état absolu, *ʿáurat* à l'état construit.

Cette dernière forme est celle qui a été empruntée par les autres langues; la religion musulmane en a été le véhicule; l'articulation de cette affriquée vélaire qu'on appelle le *ʿaïn* a naturellement disparu de la prononciation, attendu que les langues sémitiques sont les seules qui l'aient jamais possédée; les emprunts en ont conservé la graphie, mais non l'articulation. Il s'agit maintenant de rechercher ce que signifie ce mot en arabe. On le trouve quatre fois dans le Qorân, deux fois au singulier et deux fois au pluriel. Le premier cas se rencontre dans le même verset (XXXIII, 13); il suffira de citer ce passage : *inna buyūta-nā ʿauratun* «certes, nos maisons sont sans défense», proprement, elles offrent à l'ennemi des *fissures* par où il peut pénétrer; car c'est là le sens primitif, ou qui semble tel, du mot *ʿauratun* : *fente* dans une montagne, par où on a accès à une barrière qui semble infranchissable; *fissure*, *crevasse*, *partie faible*, *défaut de la cuirasse* (au figuré) dans une fortification (Ibn-Mokarram, *Lisān al-ʿArab*, t. VI, p. 295, 298). Ce sont ces significations que nous trouvons dans les anciens poètes : dans la *moʿallaqa* de Ṭarafa ben el-ʿAbd, *ḫifāẓun ʿalà ʿaurātihā* (var. *ʿaurātihi*) «pour défendre ses parties faibles» (vers 97 de l'édition de Reiske, *Tharaphae Moallakah*, Leyde, 1742, p. 36; vers 99 de l'édition Ahlwardt, *Six ancient Poets*, p. 59); dans celle de Lébîd : *waaǰanna ʿaurāti ʾθ-θuyūri ẓalāmuhā* «lorsque les ténèbres de la nuit couvrent les défauts des brèches» (vers 65, dans Silvestre de Sacy. *Calilah et Dimnah*, p. 309; C. R. S. Peiper, *Lebidi Amiritae kazidam Moallakam*, Breslau 1828, p. 12); ainsi que dans le proverbe: *mā-kullu ʿauratin tuçābu* «ce n'est pas toute fissure qui peut être atteinte», ainsi expliqué : «Toute fissure qui apparaît devant toi chez ton ennemi ne te donne pas la possibilité d'atteindre ton désir» (Méïdânî, *Amθāl al-ʿArab*, t. II. p. 190). Dans les deux autres cas où ce mot est employé au pluriel par le Qorân,

il a pris des significations d'ordre plus spécialement théologique : *ʿaurāti-'n-nisā'i* (*Qor.*, XXIV, 31) désigne les parties du corps de la femme qui, chez les Musulmans, doivent rester cachées, c'est-à-dire, pour les personnes libres, le corps tout entier, sauf le visage et les mains; pour les esclaves, la partie qui s'étend depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Dans *Qor.*, XXIV, 57, *ʿaurātin* désigne les trois moments de la journée où il est permis de se dévêtir, le matin, à midi et le soir, c'est-à-dire avant les trois prières dont l'institution a, comme l'on sait, précédé celle des cinq prières canoniques aujourd'hui en usage.

ʿAuratun n'est pas isolé dans la langue : nous trouvons l'adjectif *ʿawir* « crevassé, lézardé » (Kazimirski); fém. *ʿawira* dans l'expression *buyūtun ʿawiratun* « domus praeditae fissuris in muro » (Freytag); le substantif *ʿowārun* (*ʿiw-*, *ʿaw-*) « fissum vel lacerum quid in panno : vitium » (Freyt.). A ces expressions se rattache visiblement *maʿār*, pl. *maʿā'ir*, « vice, défaut », et comme un vice ou un défaut est une occasion de honte, les lexicographes en ont profité pour rattacher ce dernier mot à √ʿYR dont les dérivés sont connus : *ʿārun* « honte », 2e forme dénominative *ʿayyara* « couvrir de honte », 6e forme *taʿāyara* « se couvrir mutuellement de honte ». Mais notre mot *ʿauratun* se rattache à √ʿWR, et ici nous rencontrons de graves difficultés, car en arabe nous nous trouvons en face de deux significations dont aucune ne convient : 1° *ʿawira* « être borgne », *ʿāra*, *aʿwara* « rendre borgne », *aʿwaru* « borgne »; en araméen, la même racine signifie « être aveugle », ce qui n'est pas pour surprendre les romanisants, qui connaissent bien l'oscillation de ces deux sens; syr. *ʿūrā* « aveugle », *ʿawīrā*; aram. *ʿawwer*, *ʿawwīr*; 2° à toutes les formes dérivées « prêter » et « emprunter ».

Le lexique hébraïque offre plus de ressources; la racine ʿWR ne nous donne pas moins de trois significations : 1° veiller, se réveiller; 2° creuser; 3° être nu, d'où l'on dérive *ʿōr* « peau de l'homme et des animaux », *məʿōrīm* « parties honteuses (Hab., II, 15). Nous devons lui comparer √ʿRR dans *ʿārar* « être nu », ou « se mettre à nu »; √ʿRH inusitée au qal, mais attestée au pi'el *ʿērāh* « dénuder », et dans son dérivé *ʿerwāh* « nudité, parties honteuses », et au figuré « honte, déshonneur, ignominie ». Il semblerait qu'il faille également rattacher à ʿWR l'adjectif *ʿērōm* « nu » comme l'ont fait Richard Simon, Ewald, et Fürst dans sa concordance; ce n'est pas une raison de dire, comme Gesenius, que ce rapprochement n'est pas autorisé par la grammaire hébraïque; il n'est pas impossible que nous ayons affaire, dans *ʿērōm*, à un suffixe *-ōm* comparable au suffixe *-ān* de l'araméen et de l'arabe. Dans cette dernière langue, le verbe qui signifie « être nu » se ramène à la

racine ʿRH citée ci-dessus, car c'est *ʿariya*; il est de toute impossibilité que *ʿaurat*^{un} en dérive.

Des considérations qui précèdent, je suis amené à conclure : 1° que *ʿaurat*^{un}, dans son sens propre de « fissure » qu'il a dans les deux premiers passages du Qorân, est véritablement arabe; 2° que ce même mot, dans le sens de « nudité, parties honteuses » est, sinon emprunté à l'hébreu ou à l'araméen, où il n'est pas attesté sous cette forme, du moins influencé par la racine ʿWR et le mot *ʿerwāh* « nudité » ($\sqrt{ʿRH}$, cf. $\sqrt{ʿRY}$ dans *ʿeryāh* Hab., III, 9), par métathèse.

Comment, du sens de « parties honteuses », est-on passé au sens de « femme »? C'est affaire de sémantique. *ʿAurat*^{un} se dit indifféremment de l'homme et de la femme (*Lisān*, loc. laud.), puis on a dit : *an-nisā'*^{u} *ʿaurat*^{un} (*Lisān*, ibid.), c'est-à-dire « les femmes sont ce que la pudeur ne permet ni de voir, ni de faire voir[1] », idée qui est conforme aux principes et aux habitudes de décence introduits par l'islamisme dans les relations sociales, assez libres, admises dans l'ancienne Arabie antérieurement à Mahomet.

Cl. Huart.

[1] En empruntant à Kazimirski sa définition du mot *ʿaura*.

LATIN *PARENS*.

On a souvent répété que le mot latin *parens* est un ancien participe aoriste. Mais on sait que, sauf en grec, où il a pris un développement particulier, le participe aoriste est rare (voir ces *Mémoires*, XIII, p. 202 et suiv.). On ne s'attend guère à trouver en latin un débris isolé de participe aoriste.

Or, on sait que les présents en **-ye-* remplacent souvent d'anciens présents radicaux athématiques. La différence de vocalisme radical de lat. *pariō* (degré zéro) et de lit. *pariù* «je couve» (degré *o*) s'expliquerait bien par un ancien présent de cette sorte. Et il se trouve que l'aoriste grec ϖορεῖν, qu'on ne saurait guère séparer, a, comme lit. *pariù*, un vocalisme radical *o* qui suppose un ancien présent radical athématique (voir ces *Mémoires*, XIX, 181 et suiv.).

Si le présent lat. *sentiō* remplace, comme il est probable, un ancien présent radical athématique, l'explication de *sententia* par un participe **sentens* non conservé, qu'a proposée Curtius, pourra être maintenue, et l'hypothèse d'une dissimilation de **sentientia* en *sententia*, proposée par M. Wackernagel, *I. F.*, XXXI, 254, hypothèse qui ne va pas sans difficultés, est inutile.

A. Meillet.

LES
CORRESPONDANCES DE VOCABULAIRE
ENTRE
L'INDO-IRANIEN ET L'ITALO-CELTIQUE.

L'idée de rapprocher les dialectes extrêmes du domaine indo-européen pour établir entre eux une comparaison directe peut sembler au premier abord un jeu d'esprit sans portée. Il y a de l'indo-iranien à l'italo-celtique une distance considérable qu'on ne saurait franchir d'un seul bond. Au point de vue phonétique, les deux groupes se trouvent séparés par les principales lignes d'isoglosses qui forment les limites dialectales de l'indo-européen. En outre, les systèmes morphologiques ne coïncident pas. Lorsque d'aventure une forme irlandaise ou latine recouvre une forme sanskrite, cela résulte de survivances isolées dont on ne peut rien conclure pour le système général de la langue. Sans doute, on a pu retrouver en sanskrit une forme qui rappelle le génitif en *-ī* de l'italo-celtique (Wackernagel, *Mélanges F. de Saussure*, p. 126), mais cette forme ne joue aucun rôle dans la flexion nominale du sanskrit. Les deux groupes de langues ne se rejoignent ici que par une voie détournée. De même, c'est par une reconstruction assez compliquée qu'on arrive à fixer un point de départ commun aux formes verbales en *-r*, spéciales à l'italo-celtique, à l'indo-iranien (et au « tokharien »), cf. *R. Celt.*, XXXIV, 129 : la désinence *-r* caractérise en italo-celtique le passif et le déponent; en sanskrit, ce n'est qu'une désinence de 3e personne du pluriel.

En revanche, au point de vue du vocabulaire, il y a entre l'indo-iranien et l'italo-celtique des correspondances qui ont frappé tous les étymologistes. Déjà, M. Kretschmer (*Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen 1896, p. 125 et suiv.) en a relevé un grand nombre; mais il s'est borné à dresser

une longue liste de mots qui ne sont attestés que dans les deux groupes de langues. Si l'on tient compte des hasards multiples auxquels est exposée la vie des mots, aussi bien que des insuffisances de notre information lexicographique en général, une pareille liste ne comporte en soi aucune conclusion positive : aussi bien pourrait-on en établir de semblables pour la plupart des langues indo-européennes.

Ce qui est frappant, c'est que dans cette liste figurent un nombre assez considérable de mots qui se rapportent à la religion et notamment à la liturgie du culte, au sacrifice. En passant ces mots en revue, en y joignant quelques autres et en groupant le tout par catégories, on ne fixe pas seulement un des éléments les plus anciens du vocabulaire italo-celtique ; on établit aussi l'existence de traditions religieuses communes aux langues de l'Inde et de l'Iran et aux deux langues occidentales. C'est l'objet du présent article.

A. *Termes généraux.*

Le premier mot de la liste est le verbe même par lequel s'exprime l'acte de foi religieuse, *crēdō* en latin, *cretim* en irlandais, *credu* en gallois (peut être emprunté de l'irlandais, Pedersen, *Vergl. Gramm.*, I, 24), auxquels correspondent le sanskrit *çrád dadhāmi* et le zend *zraz dā-* (cf. Ernout, *Mélanges . . . S. Lévi*, p. 86). Le sens propre du substantif sanskrit *çraddhá* est « confiance dans les vertus de l'offrande » ; c'est donc un mot essentiellement religieux à l'origine, qui a passé à l'usage profane avec le sens de « confiance, créance ». M. Ernout, dans l'article où il a discuté l'étymologie de ces mots, a contesté avec raison l'hypothèse traditionnelle suivant laquelle la locution *çrád dadhāmi* contiendrait le nom du « cœur ». Depuis, M. Meillet, dans ces *Mém.*, XVIII, 60 et suiv., a définitivement montré l'inanité de cette interprétation.

Pour désigner la foi religieuse, le celtique possède deux mots qui n'ont tous deux de correspondant qu'en indo-iranien. Le premier est l'irlandais *crabud* (Z. E. 998 ; *mama crabaid* « les devoirs religieux » Laws, V, 124, 21), d'où *craibdech* « croyant » (Hymnes, V, 29), *écraibdech* « mécréant », *fíathcraibdech* « faux-croyant », etc. ; en gallois. *crefydd* et par métathèse *creddyf*. Ces mots paraissent se rattacher à la racine du sanskrit *viçrambhate* « il se confie », *viçrabdhaḥ* « confiant, soumis » (Pedersen, *Vergl. Gramm.*, I, 492). Le second mot est l'irlandais *(h)iress*, fém., gén. *(h)irse* et *(h)irisse*, attesté un grand nombre de fois dans les gloses de Wurzbourg. Ce mot, comme l'a reconnu M. Marstrander, *Érin*, V, 251, est à rapprocher du pehlvi *parast* « adorateur ». Le composé négatif irlandais *amairес* « impiété » d'où *amairis* « impie » a

un équivalent dans l'arménien *ambarišt* «impie», qui est un emprunt à l'iranien. Même, d'après les remarques de M. Pokorny, *Z. f. Celt. Phil.*, IX, 444, le rapport entre (*h*)*iress* et *parast* serait plus étroit que ne le supposait M. Marstrander; la forme primitive du mot celtique remonterait à **pare-sthā-*. Or, le pehlvi *parastūdan* (pehlv. man. *prstytn*) et l'arménien *am-barišt* (empr. iran., voir ci-dessus), *paštem* «j'honore» reposent sur **pari-sthā-*.

Les deux mots latins *ius* et *lēx* n'ont plus rien de religieux; mais il est permis cependant de les joindre aux précédents, car leurs correspondants orientaux ont une valeur religieuse, et il y a tout lieu de croire qu'ils se sont laïcisés en gagnant l'Occident. A l'origine, le droit et la religion sont intimement liés.

Le mot *ius* et son dérivé *iustus*, auquel répond en irlandais l'adjectif *huisse* «juste» (de **iustiios*, Pedersen, *Vergl. Gramm.*, I, 64), est à rapprocher du mot zend *yaoš*, attesté dans la formule rituelle *yaoš-daδāiti* «il purifie» et qui appartient sans aucun doute au fond le plus ancien du vocabulaire religieux de l'indo-iranien. L'Avesta ne connaît que *yaožda-*; mais le sentiment de l'autonomie de *yaoš* est prouvé par Y. 44, 9, où *yaoš* est séparé de *dā-* par un mot. Le correspondant sanskrit *yóḥ* n'existe qu'associé à *çám*. Ainsi dans le Rg-Veda : *omānaṃ çámyór mámakāya sūnáve tridhātu çárma vahatam* (I, 34, 6) «faveur, bonheur, prospérité, apportez à mon fils la triple protection» (hymne aux Açvins); *yác cháṃ ca yóç ca mánur āyejé pitā́ tád açyāma táva rudra práṇītiṣu* (I, 114, 2) «le bonheur et la prospérité que Manu le père s'est acquis, puissions nous les atteindre, ô Rudra, sous tes directions!»

Il n'y a pas en celtique de représentant du latin *lēx*; mais, comme M. Meillet l'a montré (dans ces *Mém.*, XIV, 392), ce dernier doit être rattaché au locatif védique *rājáni* «sous la loi» *R. V.*, X, 49,3 et au mot gāthique *rāzan-* *rāzarə* «usage rituel, loi religieuse». Ce sont encore là des termes dont la valeur religieuse n'est pas douteuse, et qui sont spéciaux aux dialectes extrêmes considérés ici.

En revanche, il est douteux s'il faut ranger ici le latin *rītus*, qui a bien tous les caractères d'un terme religieux, mais dont l'étymologie n'est pas établie d'une façon certaine. M. Uhlenbeck le compare au sanskrit *rtíḥ* «cours des choses, manière d'être, genre»; mais M. Walde le rattache à la famille du grec *ἀριθμός*, v. h. a. *rîm*, gall. *rhif*, c'est-à-dire à une racine **rei-* «compter» qui semble être un élargissement de la racine **ar-* «arranger, mettre en ordre». Quoi qu'il en soit, il est à noter que de tous les mots tirés de cette racine, seuls le latin *rītus* et le sanskrit *ṛtá-*, zend *aša*, «ordre divin, usage rituel» auraient nettement une valeur religieuse.

L'idée de l'offrande, du don, qui joue un rôle important dans tous les rituels de sacrifice, s'exprime en indo-iranien par la racine *rā-* «donner» : skr. *rātáḥ* «donné», *rātíḥ* «généreux» et fém. «générosité», *rāyíḥ* «don», *árātiḥ* fém. «avarice», *râḥ* masc. et fém. «don, trésor, bien»; zend *rātō* «donné», *rātā-* «grâce», *rāitiš* «libéralité», *arāitiš* «avarice», persan *rād* «généreux». A ces mots répondent dans les langues occidentales : lat. *rēs* (à rapprocher notamment de *râḥ* et *rāy-*, gén. skr. *rāyaḥ*, gāth. *rāyō*); irl. *rath* «grâce»; gallois *rhâd* «grâce», *rhoi* et *rhoddi* «donner» (cf. *R. Celt.*, XXX, 207). Le verbe irlandais *éraim* «je refuse, repousse» (infin. *éra* «refus»), que l'on rattache souvent aux mots précédents, a reçu une autre interprétation de M. Pedersen, *Vergl. Gramm.*, II, 636.

C'est aussi un mot religieux que le sanskrit *cánaḥ* n. qui figure en védique, combiné avec la racine *dhā-* dans une locution qui signifie «se complaire, prendre plaisir à, agréer» (en parlant d'un dieu). Ainsi *suté dadhiṣva naç cánaḥ* «agrée notre liqueur» *R. V.*, I, 3, 6 (à Indra); *imáṃ yajñáṃ cáno dhā agne* «ô Agni, agrée ce sacrifice» *R. V.*, VI, 10, 6 (cf. I, 26, 10). Le même mot est attesté en zend sous la forme *-činah-* (en composition), d'où le dérivé *cinman-*; et on le retrouve en irlandais, où *cin* signifie «amour, affection, tendresse» (Wh. Stokes, *K. Z.*, XL, 246).

B. *Noms de fonctions ou de qualités.*

Deux noms de prêtres italiques se retrouvent en indo-iranien. Le fait doit d'autant plus retenir l'attention que les correspondances de ce genre sont particulièrement rares. L'un des deux est le *flāmen* latin, dont le rapport avec les mots skr. *bráhman-* n. «formule sacrée», *brahmán-* m. «prêtre», longtemps admis par les étymologistes (cf. Osthoff, *Beitr.*, XXIV, 128), a été en ces derniers temps mis en doute, à tort semble-t-il. L'autre nom est celui d'un prêtre ombrien, ARFERTVR, *arsfertur* (von Planta, II, 728), que M. Meillet (dans ces *Mém.*, XIV, 392) a rapproché de skr. *prábhartā*, zd *frabərətar-* «sorte de prêtre»; le préfixe seul est différent.

On ne peut à ces mots joindre d'une façon sûre *gutuater*, nom d'un prêtre gaulois (Holder, *Altcelt. Sprachsch.*, t. I, col. 2045-2046). M. J. Loth (*R. Celt.*, XXVIII, 119), admettant la vieille explication suivant laquelle *gutu-ater* mot composé contiendrait comme second terme l'équivalent de l'irlandais *athir* «père», rattachait le premier terme à gotique *guþ*, v. h. a. *got* «dieu»; suivant une étymologie qui remonte à Zeuss, *gutu-* serait à rapprocher de l'irlandais *guth* (thème en *-u-*) «voix»; dans les deux cas, le nom gaulois serait apparenté à la racine du sanskrit *hávate*

«il invoque» (cf. *deváhūtiḥ* «invocation des dieux» *R. V.*), et n'aurait pas à être mentionné ici, puisque cette même racine a fourni des mots de caractère religieux à d'autres langues indo-européennes encore (arm. *jaunem* «je consacre», lit. *žavėti* «user d'enchantements»). Mais on pourrait aussi bien rattacher *gutuater* à la racine du skr. *juhóti* «il accomplit une libation, il sacrifie», qui est sans doute également représentée dans la plupart des langues, et qui a fourni au sanskrit le nom du principal prêtre du sacrifice védique, le *hótar*. L'interprétation de *-ater* par l'irlandais *athir* est purement conjecturale. Holder (*l. cit.*) compare le gallois *gwaladr* «souverain», qui n'admet pas cette interprétation. L'explication de *gutuater* reste en tout cas hypothétique.

Les mots suivants ont plus de droit à figurer ici, bien que, ayant quitté le terrain religieux, ils aient passé à des emplois plus ou moins civils.

Le sanskrit *rāṭ* (thème *rāj-*) et *rājan-* «roi» a un correspondant en italo-celtique dans les formes lat. *rēx*, *rēgīna*, gaul. *-rīx* et *Rīgo-*, irl. *rí*, *rígain*, v. bret. *-ri* (les formes germaniques correspondantes proviennent d'un emprunt au celtique). Ce mot si important de l'italo-celtique ne se retrouve qu'en sanskrit, où il n'est pas moins important, et, aussi, d'après une remarque de M. Meillet (*Bull. Soc. Ling.*, XX, 49), en iranien oriental (khotanais *rri* «roi», *rris-pūra* «fils de roi»). Nulle part, il ne paraît avoir conservé de valeur proprement religieuse, sauf en latin où *rex sacrorum* (par exemple chez Cicéron, *de Harusp. resp.*, VI, 12) est encore une expression consacrée.

Un autre nom du chef, spécialisé à l'emploi domestique, est en latin *erus* «maître»; on a en vieux latin le féminin de ce mot sous la forme *esa* (Löwe, *Arch. f. lat. Lexic.*, I, 28). Il est douteux s'il faut y rattacher le gaulois *Esu-*, qui en sa qualité de nom propre ne comporte pas de traduction, ce qui rend tout contrôle impossible : d'Arbois de Jubainville, supposant sans preuve à *Esu-* un *ē* long, issu de *ei*, a donné de ce mot une étymologie différente (*R. Celt.*, XX, 89). Quoi qu'il en soit, le latin *erus* (anc. *esus*) a des correspondants en indo-iranien : skr. *ásuraḥ* «doué de puissance magique, esprit divin» et en particulier «esprit malin et malfaisant», zd *ahū-* et *ahurō* «maître» (*ahurō mazdā* nom du dieu bienfaisant, v. pers. *a(h)ura mazdāh-*). Le caractère religieux du mot est bien établi par l'indo-iranien. Un cas analogue se présente pour le mot irl. *aire* «maître» (gén. *airech*), qu'il est tentant de rapprocher du sanskrit *áryaḥ* «aryen». M. Kretschmer s'est étendu assez longuement sur ces mots (*Einleit.*, p. 129-132). En sanskrit, *aryáḥ*, *áryaḥ* désigne essentiellement les porteurs de la civilisation védique, par opposition aux mots *dásyuḥ* ou *dásaḥ* réservés aux esclaves non-aryens; il repré-

sente le groupe des trois castes supérieures qui s'oppose à la caste inférieure des çūdras. C'est donc un terme antique et vénérable ; il a pour correspondant *airya-* dans l'Avesta, *ariya* en vieux perse (l'arménien *ari* « brave, noble » est emprunté à l'iranien). En Gaule, *Ario-* figure comme premier terme dans quelques noms propres (*Ariomanus*, *Ariogaisos*, *Ariouindos*) et il est probable que le nom germain *Ariouistus* (*C. I. L.*, VII, 1320) est d'origine celtique, à moins qu'il ne soit corrompu d'un **Hariouistos*, ayant comme premier terme le nom germanique de l'armée (**harja-*). Tous ces rapprochements sont assez plausibles ; ils sont fortifiés par l'existence en irlandais d'un nom propre *Eremon* qui rappelle singulièrement le sanskrit *aryamán-* « nom d'un Dieu (Āditya) » et « compagnon », zd *airyaman-*, persan *ērmān* « hôte ». Sur Eremon, fils de Milé, on pourra consulter d'Arbois de Jubainville (*Cycle mythol. irlandais*, passim) ; ce personnage occupe une certaine place dans les légendes mythiques de l'Irlande ; il est question de lui à plusieurs reprises dans le *Dindsenchas* (voir notamment *R. Celt.*, XVI, p. 165) ; mais il va sans dire que, comme tout nom propre, il prête à diverses interprétations, également conjecturales.

A côté de ces noms de personnes ou de fonctions, quelques adjectifs de sens plus ou moins religieux sont encore à mentionner ici.

L'idée de la sainteté s'exprime en vieil-irlandais par l'adjectif *nóeb* « saint », écrit plus tard *noem*, *naom* et conservé aujourd'hui sous la forme *naomh* en Écosse aussi bien qu'en Irlande. La graphie *mh* pour *b* pourrait être due à l'influence du mot *nemed* « sanctuaire », gaul. *νεμητον νεμετον*, ou du mot *nem*, auj. *neamh* « ciel ». On rencontre dans les lois un composé *nem-drong* qui signifie plutôt « troupe sainte » que « troupe céleste » (*Anc. Laws of Ireland*, V, 468,2). L'adjectif *noeb* n'a d'équivalent qu'en iranien dans le mot vieux-perse *naiba* « beau, bon » conservé en persan moderne avec le même sens sous la forme *nîv*. Il s'agit certainement d'un mot du vocabulaire religieux. Comme M. Meillet l'a signalé (*Zeitsch. f. Celt. Philol.*, X, 309), l'adjectif **noib-o-* est à rapprocher du substantif **neib-o-* attesté par l'irlandais *niab* (sans doute neutre, acc. pl. *niaba*, *T.B.C.*, l. 5790) et par le gallois *nwyf*, masculin « excitation, ardeur impétueuse (ou lascive) » ; d'où les verbes dérivés *niabaim* et *nwyfo* (cf. Kuno Meyer, *Sitzber. der preuss. Akad. d. Wiss.*, 1912, n° xxxviij, p. 794). Le sens premier est donc celui d'« excité, ardent » et fait allusion à l'excitation sacrée, à l'ardeur religieuse. Cette étymologie justifie le rapprochement de gr. *ἱερός* « saint » et *ἱερός* « vif, ardent » (skr. *iṣirá-ḥ* « fort, actif ») où M. Boisacq voit à tort deux mots différents.

C'est seulement en italo-celtique que la forme causative de la racine **bheuə-* (telle qu'elle est attestée en sanskrit dans *bhāvayati* «il fait croître et prospérer», *bhāvitaḥ* «prospère») a fourni des dérivés de sens religieux. Au sanskrit *bhāvanaḥ* «productif, bienfaisant» répond le nom du dieu italique Faunus, petit-fils de Saturne et père de Latinus (*Corp. Gloss. Lat.*, VI, 439), et celui des Faunes, *Faunī*, divinités agrestes fécondantes et protectrices. En irlandais le nom de la déesse *Buanann* (*Buanand*) dérive du même prototype celtique qui a fourni l'adjectif *buan*. Cet adjectif est glosé par *maith* «bon» chez Cormac (*Sanas Cormaic*, p. 11, n° 104, K. M.), chez O'Davoren (*Arch. f. Celt. Lexic.*, II, 232) et dans les *Laws* (IV, 64, 19); on lit *ben búan* «bonne femme» *L. L.* 153 a 22. Quant au nom propre *Buanand*, c'est celui, dit Cormac, de la mère nourrice des fiana (*muime na fiann*), de la «bonne mère qui leur apprit le métier des armes» (*dagmáthair oc foircetal gaiscid do fíanuib*), déesse bienfaisante par conséquent, dont la légende appartient aux traditions les plus anciennes des Celtes. Il faut sans doute rattacher à ce nom le substantif irlandais *bá*, n. «avantage, profit» (gén. *báe*), dont le sens, il est vrai, n'a rien de religieux (cf. Walde, 2e éd., p. 276). Mais l'expression *fauete linguis* en latin rappelle d'autre part la valeur religieuse de ce groupe de mots. Ce n'est pas le lieu de discuter en détail le vocalisme radical du nom propre *Faunus*. Toutefois les formes ombriennes *foner* «fauentes», *fons* «fauens», qui présentent la réduction de la diphtongue *ou* à *ō*, rendent vraisemblable l'hypothèse que *Faunus* devait être proprement *Fōnus* dans les parlers du Latium (cf. Ernout, *Élém. dial.*, p. 45); la diphtongue de la forme classique *Faunus* serait due alors à un hyperurbanisme, comme en présentent les mots *Plautus* de *Plōtus*, *plaudō* de *plōdō* (Thurneysen, *K. Z.*, XXVIII, 157) ou *cauda* de *cōda* (Ettmayer, *Z. f. rom. Phil.*, XXX, 528), etc. Cf. sur ces faits J. Marouzeau, dans ces *Mém.*, XVII, 273.

A l'irlandais *cichurda* «violent, vorace, terrible» et au gallois *pybyr* «vigoureux, puissant» se rattache un adjectif italique attesté sous la forme *ciprus* que Varron traduit par *bonus* et attribue au sabin (*L. L.*, V, 159) et dont on a un dérivé dans le nom d'un quartier de Rome, *Vicus Ciprius*. Ces mots italo-celtiques se laissent rapprocher des adjectifs sanskrits *çakrá-* «fort, puissant» (surnom d'Indra dans le Ṛg-Veda) ou *çíkvas-*, *çíkvan-* «fort, habile», qui appartiennent tous deux à la racine du verbe *çaknóti* «il peut». Le caractère religieux de ce groupe de mots est assurément douteux; mais il peut s'agir d'un surnom de divinité conservé dans un rituel; le substantif abstrait correspondant, *çaktiḥ* en sanskrit, existe également en irlandais, *cecht* «puissance».

Le mot suivant ne mérite pas d'être présenté avec une grande

certitude. C'est l'adjectif latin *catus* «fin, aiguisé, malin» (emprunt sabin suivant Varron, *L.L.*, VII, 46), lequel se retrouve en celtique dans l'irlandais *cath* «sage» et en sanskrit sous la forme *çitáḥ* «aiguisé, excité». Ces mots appartiennent à une famille dont le sens propre est «aiguiser» (verbe skr. *çiçāti*, *çyáti*) et qui a donné des dérivés dans la plupart des langues ; mais il est intéressant de les trouver groupés, avec la même forme et le même sens, dans les langues où se révèlent par ailleurs tant de communautés de termes religieux. La qualité qu'ils désignent devait être particulièrement appréciée chez le prêtre sacrifiant.

Le latin *pūrus* a un caractère religieux indéniable ; la pureté était une condition essentielle de la victime et dans une certaine mesure du sacrifiant. Avec son parent *pŭtus* et son dérivé *purgāre*, *pūrus* appartient à une famille qui a donné des dérivés à bon nombre de langues indo-européennes, si on y rattache surtout le nom du «feu», considéré comme purificateur par excellence (cf. Walde, 2e éd., p. 626). Mais c'est en latin et en sanskrit seulement (*pávate*, *punáti* «il purifie», *pūtaḥ* «pur», etc.) que la valeur religieuse de la racine s'est conservée ; il convenait donc de faire à ces mots une place dans nos listes.

Plus caractéristique encore est l'adjectif latin *castus*, avec son dérivé *castīgāre*. Il n'a de correspondant qu'en indo-iranien : skr. *çiṣṭáḥ* «instruit, éduqué, bien dressé», *çásti* «il instruit, ordonne», *çāstíḥ* «instruction», zd *sāstu* «qu'il éduque», etc. En latin, le sens religieux est très net ; *castus* désigne ce qui est dans l'ordre, conforme à la règle : *parua bonae Cereri, sint modo casta, placent* (Ovide, *Fastes*, IV, 412), *sacerdotes casti* (Virg., *Æn.*, VI, 661). On rencontre la même racine avec une valeur à la fois religieuse et juridique dans l'irlandais *cáin* «loi».

C. *Désignations d'actes religieux.*

Une série de verbes désignant des actes religieux, au moins à l'origine, se sont conservés en italo-celtique et en indo-iranien.

Une des fonctions du prêtre est la récitation des hymnes dans la forme prescrite, la proclamation des déclarations solennelles qui doivent être adressées au peuple. Il y a un verbe qui exprime cela en indo-iranien ; c'est le sanskrit *çáṃsati*, le zend *saŋhaiti*, qui se retrouve en latin sous la forme *censēre*. M. Meillet a mis en lumière ce rapprochement (*Bull. Soc. Ling.*, t. XVI, p. cv), en remarquant que le latin et l'indo-iranien sont précisément les seules langues à conserver la valeur ancienne et rituelle du mot.

L'art médical est également dans les sociétés primitives un des apanages du prêtre. Les sorciers de l'Atharva-Veda font le métier de guérisseurs. Or, le nom latin du «médecin», *medicus*,

et le verbe correspondant, *medeor*, ne se retrouvent qu'en iranien (zd *vīmăd-* «médecin», *vī-mādayeiti* «il guérit»).

Le prêtre rend aussi les honneurs funèbres et règle la cérémonie des obsèques. Le latin *sepelīre* n'a de répondant que dans l'Inde (sanskrit *saparyáti* «il rend hommage»). Il est à noter que *sepelīre* ne s'applique à aucun mode spécial de sépulture: il ne signifie ni «incinérer», ni «enterrer». C'est un terme de rituel funéraire qui veut dire «rendre les honneurs funèbres», l'équivalent pour le sens du grec κτερίζειν.

A l'idée qu'expriment l'adjectif *bhāvanaḥ* et ses équivalents *Faunus* et *buan* correspond un verbe également attesté dans les mêmes dialectes: c'est le sanskrit *ávati* «il protège, encourage, favorise», dont on a rencontré plus haut le dérivé *omán*, masc. «faveur, prospérité». L'irlandais a le verbe *con-ói* «il protège, défend, maintient» et le latin, le verbe *auēre* qui signifie «désirer avec ardeur, convoiter» (cf. Osthoff, *Bezz. Beitr.*, XXIV, 189). Le sens divergent du latin peut s'expliquer par la valeur médio-passive que présentent certains verbes en *-ē-* (*carēre* en face de κείρω, *dolēre*, *manēre*); *auēre* en face de irl. *-ói* signifierait proprement «être favorisé, gratifié» d'où «prendre plaisir à» et avec un régime direct «tendre vers, désirer».

M. Meillet a signalé dans ces *Mém.*, XVII, p. 62-63, le sens très particulier que présente la racine **melg-* «traire» en italo-celtique; s'y rattachent en effet le verbe latin *promulgāre* et en vieil irlandais les formes *durinmailc* gl. promulgauit Ml. 31 d 3, *coduinmail* gl. ut eliceat Ml. 50 b 1, *tinmlegun* gl. promulgatione Ml. 71 c 18. En indo-européen, les racines **melg-* et **merg-* ne sont que des doublets d'origine phonétique; et le sanskrit a une racine *marj-* qui peut représenter l'une ou l'autre dans le verbe *mārjmi* «j'essuie, j'enlève en frottant», auquel répond en zend le verbe *marəzaiti*, *mərəzaiti*. Le sens de ces verbes indo-iraniens est très voisin de celui des verbes italo-celtiques («faire sortir, extraire, mettre en évidence»); on imagine sans peine dans le vocabulaire spécial dont tous ces verbes sont sortis un prototype commun se rapportant à un geste rituel ou à un acte habituel au prêtre.

C'est au fidèle que s'applique le mot védique *vāghát-* «qui prie, qui offre un sacrifice»; en zend le nom propre *rāstarə-vayənti-* (cf. Bartholomae, *Altiran. Wtb.*, 1527) contient le même mot comme second terme. On trouve le verbe correspondant en latin dans *uouēre*, dont le caractère religieux se dénonce suffisamment par lui-même, avec son dérivé *uōtum*. Le rituel ombrien contient de son côté les mots *vufetes* «uōtīs», *vufru* «uōtiuum», *Vufiune*, *Vofione* «deo uōtōrum». La racine de tous ces mots a pu donner ailleurs des dérivés sous d'autres formes (voir Walde,

2e éd., p. 859); mais il est important de constater que la forme attestée en indo-iranien et en italique est spéciale à ces dialectes.

La même observation s'étend à la racine **prek-* « prier ». Cette racine a fourni dans toutes les langues des dérivés fort nombreux; mais, comme l'a montré M. Meillet, dans ces *Mém.*, XVIII, 315, seuls le sanskrit et le latin ont conservé d'elle le thème nominal à suffixe zéro, formation des plus anciennes et des plus importantes en indo-européen : skr. *prāṭ* (dans *prāḍvivākaḥ* « juge », mot à mot « qui tranche la question »), lat. *prex*, pluriel *preces*. Au point de vue du sens, on notera que le mot sanskrit s'emploie de choses judiciaires. C'est un exemple de plus de l'union étroite du droit et de la religion.

Il n'y a sans doute pas grand chose à tirer, au point de vue considéré ici, des rapprochements du latin *rūdere* et du skr. *vṛḍate*, *vṛḍyati* (Ascoli, *I. F.*, XIII, 278) ou de l'irlandais *cless* « tour d'adresse » (notamment du fameux héros Cuchullin) et du skr. *krīḍati* « il joue ». Ces mots sont isolés en indo-européen; et le sens propre en est malaisé à fixer.

En revanche, les formes de la racine qui signifie « boire » en sanskrit (*pibāmi*), en latin (*bibō*) et en irlandais (*ibim*), méritent de retenir l'attention. Les trois verbes se recouvrent; et leur forme anomale dénonce une origine commune. Le rôle que jouait la liqueur sacrée dans les cérémonies du culte peut expliquer la conservation de cette forme anomale.

Au cas de la racine qui signifie « boire » on peut joindre celui de la racine qui signifie « brûler ». Elle est attestée en celtique avec une nasale infixée dans l'irlandais *-andaim* « j'allume », infin. *andud* (*forsundud*, cf. Thurneysen, *Z. f. Celt. Phil.*, VIII, 81) et dans le gallois *ennyn* « brûler ». La même forme à nasale n'est attestée qu'en sanskrit dans *inddhé* « il allume », tandis que le grec a le présent *αἴθω* (voir toutefois *R. Celt.*, XXXV, 363).

L'idée de parler étant de celles dont l'expression se renouvelle le plus fréquemment (voir Bréal, *Rev. des Études grecques*, XIV, p. 113, Buck, *Am. Journ. of Philol.*, XXXVI, p. 1 et 125 et Meillet, *Bull. Soc. Ling.*, XX, p. 28), il est intéressant de noter que la racine du sanskrit *brávīmi* « je parle », zd *mraoimi* « id. », se retrouve en celtique dans l'irlandais *fríthbruduth* « refus » (mot à mot « parole adverse »), *fríthbrudi* « il repousse » et dans le vieux breton *cobrouol* gl. uerbialia (Loth, *Vocab. v. breton*, p. 76). Toutefois ces rapprochements, qui figurent dans l'*Urkeltischer Sprachschatz*, p. 221, n'ont pas obtenu l'agrément de M. Pedersen, qui ne les mentionne pas dans sa *Vergl. Gramm.*, t. II. p. 479, à propos de l'irlandais *fríthbrudi*.

Peut-être est-il permis de joindre à ces mots qui signifient

« dire », le sanskrit *návate* « il fait retentir, il célèbre » (avec les substantifs *nutíḥ* fém. « louange » et *nāváḥ* « chant de louange » *R. V.*, VIII, 24, 11 et IX, 45, 5), dont la racine paraît se retrouver en irlandais dans le mot *nuall* « cri » (.i. *gul* O' Cl.; cf. *Arch. f. Celt. Lexic.*, III, 204).

Une racine spéciale se rapportant à la vue est commune à l'indo-iranien et à l'irlandais. Le sanskrit *caṣṭe* « il voit », *cakṣuḥ* « œil », le zend *čašman-* « œil » rappellent les formes redoublées *-accastar* « il est vu », *atatchigestar* « tu seras vu » du verbe irlandais *adcíu* « je vois » (cf. *R. Celt.*, XXVIII, 9-10); la racine est **kes-* et apparaît plus nette dans les noms verbaux *déicsiu* « fait de voir », Wb. 25 a 29, *forcsiu* « id. » L. U. 103 b 5, etc. (cf. Wh. Stokes, *Arch. f. Celt. Lexic.*, II, 345).

Enfin le verbe qui exprime l'idée du meurtre en irlandais, *orgim* « je tue », *roort* « il a tué », *orgun* « meurtre » et qui a des répondants en gaulois (*Orgetorix*) et en brittonique (vieux breton *orgiat* « meurtrier »; Loth, *Vocab. v. bret.*, p. 200) a été rapproché par Wh. Stokes (*Urkelt. Sprachsch.*, p. 52) du zend *arəza-*, *arəzah-* « combat ».

Parler (prononcer une sentence), voir (examiner les victimes) et tuer (sacrifier), ce sont là des actes essentiels de la fonction de prêtre.

D. *Noms d'objets et d'instruments.*

Cela conduit naturellement à grouper un certain nombre de mots relatifs à des objets ou des instruments de culte. Ce sont d'abord des termes se rapportant à l'autel ou à l'emplacement du sacrifice. Le mot latin *āra* « autel », mais proprement « foyer » existe aussi en osque (*aasai* loc. sing., *aasas* nom. plur.); la racine est sans doute celle d'*ārēre*, *āridus*; le sanskrit a un mot *ásaḥ* masc. « cendre » qui répond au latin *āra*. Il est douteux que le latin *ātrium* soit d'origine indo-européenne; les Latins eux-mêmes le croyaient d'origine étrusque, comme la chose qu'il désigne. Par suite le rapprochement de ce mot et du zend *ātarš* « feu », bien qu'accepté encore par quelques étymologistes, ne saurait entrer ici en ligne de compte.

En revanche, il y a des rapprochements qui paraissent sûrs entre des mots désignant la clôture, l'enceinte. Ainsi le sanskrit *vāṭaḥ* « clôture » sans doute apparenté à l'irlandais *fál*, gall. *gwawl* « enceinte »; de même le sanskrit *vrajáḥ* « enclos » à l'irlandais *fraig* « mur ». Ces deux derniers mots ont un parent plus éloigné dans l'osque *verehias* et *vereias* (gén. sing.) « ciuitatis », *vereïai* (dat. sing.), que M. von Planta (*Gramm.*, I, 446) explique par un prototype **vergh-iā-*. Le terme même désignant l'enceinte s'applique

en effet souvent au territoire qui est entouré. Un autre exemple du même fait est fourni par l'irlandais *ferann* « territoire » que l'on peut rapprocher du sanskrit *varaṇáḥ* « mur, entourage » ; le verbe *vṛṇóti* « il entoure, il enveloppe » fournit le sens premier de cette famille de mots, à laquelle appartiennent encore skr. *várvram* « digue protectrice » et gall. *gwerthyr* « forteresse ». Enfin l'irlandais *foil* « demeure, repaire, gîte » (dans *mucc-foil*, *trét-foil*), gall. *gwâl* « id. » se laissent rapprocher du sanskrit *válīḥ* ou *valī* fém. « pli circulaire de la peau » et, mieux encore pour le sens, de *valáḥ* « qui enferme, enveloppe » (*R. V.*).

Il n'est pas très sûr que l'irlandais *flesc*, fém. « baguette » soit apparenté au skr. *bleṣkaḥ* « tige flexible » (cf. Uhlenbeck, *Etym. Wtb.*, p. 193, mais aussi Wh. Stokes, *Urk. Spr.*, 287) ; ni que le latin *scamnum* soit à rapprocher du skr. *skambháḥ* « pilier », zd *fra-skəmba-* (cf. Uhlenbeck, *op. cit.*, 341 et Walde, 2e éd., p. 683) ; au latin *scamnum* paraissent empruntées une série de formes celtiques dont il n'y a pas à tenir compte ici. Au cas où les rapprochements précédents seraient confirmés, ils pourraient être admis dans nos listes, comme se rapportant à des mots qui peuvent faire partie d'un vocabulaire liturgique. Le latin *cacūmen* « sommet » (comparé à skr. *kakúbh-*) pourrait y être joint, à moins qu'il ne se range plus congrûment dans la série des noms de parties du corps (voir ci-dessous).

Quant au latin *calcita*, rapproché par M. Kretschmer du skr. *kūrcáḥ* « touffe, pelote » (*Einl.*, p. 134), le caractère religieux en est trop problématique.

Il n'y a pas en général de noms d'animaux communs aux quatre dialectes étudiés ici. Toutefois, c'est en sanskrit seulement que le latin *uacca* trouve un répondant : skr. *vaçá* « vache » (cf. Meillet dans ces *Mém.*, XV, 356, sur le redoublement de la consonne intérieure du mot latin). Et il est intéressant de signaler d'autre part le rapprochement du lat. *cicur* « apprivoisé » et du skr. *cakuraḥ* « id. ».

Pour désigner le lait, l'irlandais possède un mot, de parenté indo-iranienne, c'est *gert*, gén. *gerta* (.i. *lacht* O' Dav. in *Arch. f. Celt. Lexic.*, II, p. 377) qui rappelle le sanskrit *ghṛtám*, neut., « crème, beurre », bien connu de tous les védisants. Ces mots se rattachent à skr. *jígharti* (et *ghárati*) « il humecte », persan *ā-γārdan* « infuser, mélanger », mais c'est par eux-mêmes qu'ils nous intéressent ici.

Un autre rapprochement relatif au nom du lait a été enregistré par Wh. Stokes dans son *Urkelt. Sprachsch.*, p. 305. C'est celui d'un mot irlandais *suth* « lait » et des mots skr. *sutáḥ*, zd *hutō* « pressuré », qui s'appliquent à la fameuse liqueur, produite par le pressurage, le *sómaḥ* (zd *haoma-*). Malheureusement, l'ir-

landais *suth* au sens de lait est très mal attesté. Wh. Stokes le tirait d'une glose de Cormac où *suth* paraît traduit par *loimm* «lait», mais qui est fort peu claire : *uth .i. ón tsuth .i. ón loimm asberar* (p. 111 de l'édition K. Meyer, n° 1283); elle n'a pas été éclaircie depuis.

Le rapprochement suivant est plus satisfaisant. Un élément important du sacrifice, c'est le grain qui fermente et sert à produire la liqueur. Or, le nom indo-iranien de la céréale (skr. *sasyám*, zd *hahya-*) est conservé exactement en celtique: gaul. [*s*]*asia* «seigle», Pline, *N. H.*, XVIII, 141; gall. *haidd* et bret. *heiz*, de **sasio-*, Pedersen, *Vergl. Gramm.* I, 69.

Dans le même ordre d'idées on pourrait citer lat. *hirnea* «sorte de vase à boire» et aussi «sorte de gâteau» que M. Wâlde (2e éd., p. 367), concevant comme un dialectisme italique de **hernea* (cf. *erneum* «sorte de gâteau», chez Caton), rapproche du skr. *ghaṭaḥ* «sorte de vase à boire»; mais le rapprochement reste vague et douteux.

Parmi les rapprochements italo-indiens de M. Kretschmer, figure le latin *nouācula* «rasoir, couteau fin» qu'il rattache à la racine de skr. *kṣṇāuti* «il aiguise», *kṣṇótram* «pierre à aiguiser» (cf. *K. Z.*, XXXI, 419 et 470). Mais outre que cette même racine a fourni des dérivés au germanique, ce qui serait une raison suffisante pour rayer de notre liste les mots latins ou sanskrits qui en sont tirés, le caractère religieux n'en est pas assez apparent pour qu'il y ait lieu de la retenir ici. M. Ribezzo vient d'ailleurs de proposer pour le latin *nouācula* une étymologie différente (*Rivista Indo-graeco-italica*, 1, 2, p. 58).

Un mot plus important est le latin *ensis* «épée» qui n'a de répondant que dans l'Inde (skr. *asíḥ* «épée, couteau»), sans autre parenté connue. Il s'agit vraisemblablement à l'origine d'un couteau sacrificatoire devenu ultérieurement une simple arme. Cependant le latin *ensis* n'a jamais été un terme technique d'arme de guerre, pas plus d'ailleurs que le mot sanskrit correspondant. Quintilien déclare qu'il n'y a pas de différence entre *ensis* et *gladius* (X, 1, 11); en fait *ensis* est surtout un mot poétique, archaïque par conséquent, et qui ne représentait plus rien de précis à l'esprit, quelque chose comme notre mot *glaive* en français.

E. *Parties du corps et défauts physiques.*

Quelques noms de parties du corps sont communs à l'indo-iranien et aux langues occidentales, à l'exclusion de tout autre dialecte. On peut attribuer cette communauté à une cause religieuse, le sacrifice exigeant de la part du prêtre une connaissance minutieuse du corps de la victime, et les textes sacrés

devant fréquemment désigner les parties du corps par leur nom propre. Ainsi le sanskrit *késaraḥ*, masc., ou *késaram*, neutre, «chevelure» (dont la sifflante est d'ailleurs étrange, cf. *kéçaḥ* «cheveu») n'a de correspondant que dans le latin *caesaries* «chevelure»; et dans le même ordre d'idée l'irlandais *ruaimne*, *ruamnae* «poil», peut être rattaché au skr. *róman-*, neutre (mais aussi *lóman-*!) «poil de l'homme et des animaux». On sait combien la couleur, la qualité, l'emplacement des poils a d'importance dans le choix des victimes.

Le nom de la rate a dans les différentes langues indo-européennes les formes les plus divergentes (cf. Meillet, *Études sur l'étymologie du vieux slave*, p. 170-171); il n'est que plus intéressant de noter que deux langues seules ont pour ce nom une forme commune, l'iranien (zd *spərəza*, persan *supurz*) et le celtique (irl. *selg*, bret. *felc'h*); de même c'est du latin *lien* que le sanskrit *plīhan-* (et *plihan-*) se rapproche le plus.

Parmi les mots relatifs à la corne, l'irlandais *crú* «sabot (du cheval)» n'a de correspondant direct qu'en iranien (zd *srū-*, *srvā-* «corne, ongle»). Aussi frappants sont les rapprochements de lat. *cacūmen* «sommet» et de skr. *kakúbh-* «id.» (en supposant que les deux mots aient désigné notamment le sommet de la tête; cf. *kākúd-* «voûte palatine» en skr.); d'irl. *doe* «bras» et de skr. *dóṣ-* «id.», gén. *doṣṇáḥ* (Windisch, *I. F.*, III, 74). L'irlandais *doe* (disyllab.) est un thème en *-nt-*; on en a en v. irlandais le nominatif *doe láme* gl. lacertus, Sg. 68 a 1, et le gén. pl. *doat* gl. lacertorum Aug. 92; l'accusatif sing. *doit* Ml. 29 b. 8. En moyen irlandais un nominatif *dóit*, fém. «main» est attesté; il fait au gén. sing. *doitti*, Stokes, *Bezz. Beitr.*, XIX, 67; cf. *a dí dóit* L. L. 63 a. dern. ligne.

On a proposé de rattacher le latin *uolua* «matrice» au sanskrit *úlbam*, *úlvam* «id.» (Walde, 2e éd., p. 856); mais le vieux rapprochement *uolua* : *garbhaḥ* : δελφύς, irréprochable à tous égards, reste toujours valable.

A ces noms de parties du corps il faut joindre une série, plus nombreuse, de mots désignant des défauts physiques. L'importance de ces mots apparaît très grande si l'on songe que les rituels sacrificatoires devaient être remplis de prescriptions minutieuses sur la qualité des victimes; il faut des victimes parfaites de tout point pour être agréables aux dieux.

Le nom même du défaut physique est commun à l'italo-celtique et au sanskrit. C'est le latin *menda* ou *mendum*, le gallois *mann* (*mann geni* «défaut de naissance, nævus»), l'irlandais *menn* «défaut, tache» (acc. plur. *menna*, *Rev. Celt.*, XX, p. 417, n. 1) et *mennair* (avec un suffixe en plus), qui glose *macula* en vieil irlandais (Ml. 35 d 23). En sanskrit, la forme *mindá* «défaut physique,

au lieu du **mandá* attendu, doit son *i*, d'après M. Wackernagel (*Altind. Gramm.*, I, 18), à l'influence du mot *nindá* « blâme ». Le mot *menn* est également adjectif en irlandais et s'applique au défaut de prononciation, au bégaiement ou même à la mutité. Suibne Menn devait son surnom à cela ; cf. *Cóir Anmann*, § 298 (*Ir. Texte*, III, p. 410) : *Suibni Mend .i. formendi mor ina hirlabra* « à cause d'un grand défaut dans son élocution ».

Les mots suivants ne sont qu'adjectifs : l'irl. *bloesg* « bègue », bret. *blisic*, rappelle skr. *mleccháḥ* « id. », pāli *milakkhō*, prākr. *milicchō* « barbare ». L'irl. *bodar*, gall. *byddar* « sourd », recouvre skr. *badhiráḥ* « id. » ; certains rapprochent de ces mots le gotique *bauþs* « sourd », en supposant que *bauþs* sort de **baþs*, sous l'influence de *daufs* « muet », mais en tout cas la formation ne serait pas la même en germanique que dans les dialectes précédents. Le latin *caluus* « chauve », auquel il faut joindre sans doute le nom propre osque *Kalúvíeis*, *Kaluviis* (Caluius), n'a de répondant qu'en indo-iranien : skr. *átikulvaḥ* et *atikurvaḥ*, zd *kaurva-*, persan *kal* « chauve, glabre ». Le vieil irlandais *coll* « borgne » (*Thes. Pal.*, II, 236, l. 3 ; devenu *goll* par suite d'un accident spécial, cf. *Urkelt. Sprachsch.*, p. 82), a été rapproché par M. Uhlenbeck (*Etym. Wtb. der altind. Spr.*, p. 51) du sanskrit *kāṇáḥ* « id. », issu de **kolno-*. Enfin si le latin *andabata* qui désigne un gladiateur combattant le visage recouvert est bien d'origine celtique, on pourrait interpréter le premier terme *anda-* comme le représentant celtique de skr. *andháḥ* « aveugle », zd *anda-* « id. ».

Il convient d'ajouter à ces adjectifs le substantif latin *rabies* « rage » et le verbe *rabiō* « je suis enragé », qui ont été rattachés, non sans vraisemblance, au skr. *rábhaḥ* « violence, ardeur impétueuse ».

Ces rapprochements sont d'autant plus significatifs qu'ils concernent des mots appartenant à une catégorie particulièrement instable. Les noms de défauts physiques se renouvellent très fréquemment et souvent par emprunt ; ainsi en latin les adjectifs suivants sont empruntés : du grec, *blaesus* « bègue », *catax* « estropié », *cloppus* « boiteux », *luxus* « estropié », *maccus* « stupide », *mōrus* « fou », *scaurus* « pied bot », *sīmus* « camus », *spado* « eunuque », *strabo* « louche » ; de dialectes italiques : *camur* « courbé, tordu », *brūtus* « lourd d'esprit », *bardus* « stupide », *gumia* « enflé, bouffi » ; du celtique : *broccus* « brèche-dent », *galba* « obèse » ; de langues inconnues : *aser* « qui a la langue attachée », *atta* « pied plat », *bargus* « simple d'esprit », *paetus* « qui regarde de travers », etc.

F. *Expressions diverses.*

C'est par l'existence de traditions communes conservées dans des formules de prières ou dans des rituels sacrificatoires que les

correspondances étudiées ci-dessus ont été fréquemment expliquées. Il est donc naturel de s'attendre à rencontrer dans les quatre langues considérées, en plus des survivances de mots, quelques survivances d'expressions, d'origine également religieuse. M. Wackernagel (*Kuhn's Zeitschrift*, XLIII, 295) a signalé à ce propos le rapport singulier de certaines locutions du rituel ombrien avec des locutions indo-iraniennes : ombr. *dupursus peturpursus* et sanskrit *dvipādaç cátuṣpādaḥ* «bêtes à deux pieds et bêtes à quatre pieds», ombr. *veiropequo* et zd *pasuvīra* «bêtes et gens». Ce type de composés dvandvas sans liaison pour désigner l'ensemble des êtres est caractéristique des langues religieuses de l'Inde et de l'Iran (cf. encore *sāçanānaçané* «ceux qui mangent et ceux qui ne mangent pas, hommes et dieux» *R. V.*, X, 90, 4).

La division du temps, la fixation du calendrier, la tenue à jour des fastes fait partie des attributions des prêtres. Or, les rapports du calendrier hindou et du calendrier celtique ont été étudiés par M. J. Loth dans une communication à l'Académie des Inscriptions (voir *Comptes rendus de l'Acad.*, 1909, p. 24 et suiv., notamment p. 25 où est citée une note de M. Sylvain Lévi). L'habitude de compter par nuits est caractéristique à la fois des Hindous et des Celtes (Loth, *R. Celt.*, XXV, p. 117). Par là s'expliquent sans doute des coïncidences de vocabulaire comme celles de skr. *sadívaḥ R. V.*, II, 19, 6 (plus fréquemment *sadyáḥ*) et gall. *heddyw*, corn. *hedeu*, bret. *hiziou*, *hiriou* «aujourd'hui», ou de skr. *adyá* et de lat. *hodie* (Meillet, dans ces *Mém.*, XIX, 50-51). On y peut joindre le cas du latin *aprīlis*, second mois de l'année (qui commençait en mars), que M. Cuny (dans ces *Mém.*, XIV, 286) a très ingénieusement expliqué par le skr. *áparaḥ*, zd *aparō* «second»; le rapprochement est frappant.

Le nom même du «temps» en irlandais *tan*, fém., est un dérivé du mot racine qui en sanskrit exprime la durée, l'étendue, *tán-*, fém. (naturellement apparenté à *tanóti* «il tend»). Le latin *tempus* paraît devoir se rattacher aussi à la même idée.

Les correspondances de vocabulaire entre les quatre dialectes étudiés ici ne paraissent pas s'étendre à des noms de divinités. La chose est assez naturelle si l'on songe qu'il s'agit ici beaucoup moins de mythologie que d'organisation religieuse; la liturgie reste dans tous les pays parfaitement indépendante des mythes. Aussi bien n'y a-t-il entre les vocabulaires des différentes langues indo-européennes que très peu de concordances relatives aux noms de divinités. La plupart des rapprochements qui ont été tentés par les mythologues ont été reconnus faux à l'examen des linguistes. Toutefois, on ne peut s'empêcher de signaler ici certaines ressemblances dans les noms qui se rapportent aux fleuves et, d'une façon générale, aux divinités aquatiques. Le Danube, *Dānūuius*, qui

porte, comme on sait, un nom celtique, rappelle le zend *dānuš* «fleuve», de même que l'irlandais *Sinnae* «le Shannon» (Book of Armagh, 11 b 1) se laisse rapprocher du skr. *Síndhuḥ*, v. perse et zend *Hinduš*. Il faut renoncer sans doute à rapprocher *Sequana*, nom de la «Seine», du skr. *sécanam*; la phonétique s'y oppose, et ce n'est pas le lieu de revenir sur les difficultés que présente le *qu* du nom gaulois. Mais si le *Taros* (ou *Tara*) nom de fleuve se rattache à l'adjectif irlandais *tara* «actif, vif», il a une parenté certaine en indo-iranien dans le skr. *taráḥ* «qui domine, franchit», zd *tarō* «id.». Aussi bien le celtique et le sanskrit se rencontrent-ils dans une forme identique du nom du fleuve : gaul. *ambe* «riuo», *ambes* «riuos» et skr. *ambu-* «eau»; entre toutes les formes si variées du nom de l'eau, cette correspondance est digne de remarque. Et il est utile de rappeler aussi, en terminant, mais sans y insister, le rapprochement souvent cité de *Neptūnus* et du skr. *napta-*; de l'irl. *triath* «mer» et *trethan* «id.» et du skr. *Tritaḥ*, zd *θraētaonō* (Pedersen, *Vergl. Gramm.* I, 132 et 179). A ces derniers il est vrai se joint le grec Τρίτων, mais d'ailleurs ces rapprochements ne sont pas de ceux auxquels il convient d'attacher une bien grande importance.

Conclusions.

Il est temps d'essayer de dégager de cette étude les conclusions qu'elle comporte; mais à condition d'en bien préciser les limites et de ne pas lui demander plus qu'elle ne peut rendre. Les listes qui précèdent n'ont rien d'exhaustif. Tout travail sur le vocabulaire est fatalement imparfait, parce que les mots ont chacun une individualité et une destinée propres et qu'on ne peut sans faire violence à la méthode leur appliquer à tous une commune mesure. On a dû signaler parfois dans ce qui précède que tel mot s'était laïcisé et avait perdu par conséquent le caractère qui justifiait sa place dans cette étude. Inversement il est possible que tel mot de caractère nettement religieux en celtique ou en iranien doive ce caractère à un développement récent particulier à ces langues. Enfin, le critère adopté ici, qui était la coexistence des mots cités en indo-iranien et en italo-celtique, mais en ces dialectes seulement, devait être en bien des cas trop exclusif et entraîner par suite à des omissions. Ainsi, certains mots religieux de date indo-européenne se sont conservés dans la plupart des langues de la famille. Ce sont les plus importants; tel le nom même de la divinité, sanskr. *deváḥ*, etc., ou le nom du dieu du jour, lat. *Iuppiter*. Il n'en a pas été question ici.

En dehors même de ce cas général, il est possible qu'un mot appartenant au vocabulaire religieux des deux groupes de dialectes

étudiés ici figure aussi dans le vocabulaire d'un autre dialecte (auquel cas il n'a pas été admis dans nos listes); soit que la spécialisation de ce mot au sens religieux ait été relativement récente et n'ait pas empêché le mot de se maintenir ailleurs avec une valeur générale; soit que le mot ait passé du vocabulaire spécial des termes religieux au vocabulaire général d'un autre dialecte. Le latin *opus*, sanskr. *ápaḥ* (et *ápaḷ*) présente un assez bon exemple d'un fait de ce genre. En sanskrit védique, *ápaḥ* (*ápaḷ*) désigne l'acte religieux par excellence, le sacrifice; en latin, *opus* a une valeur générale, mais l'emploi de cette famille de mots dans les dialectes italiques et notamment dans le rituel ombrien, montre qu'il s'agit d'un vieux terme de ce vocabulaire italique commun qui a tant de rapports avec la religion. Or, on retrouve de nombreux dérivés du même mot en germanique, où ils s'appliquent particulièrement aux occupations agricoles (cf. Meringer, *Indog. Forsch.*, XVII, 127). Nous n'avons pas à rechercher ici quelle a été l'évolution des sens dans cette famille de mots. Il suffisait de signaler que vu l'existence de ces formes germaniques, la méthode contraignait à exclure de nos listes des mots aussi notoirement religieux que le sanskr. *ápaḥ* (*ápaḷ*), avec ses correspondants italiques. En restreignant l'enquête exclusivement aux deux groupes de dialectes, l'oriental et l'occidental, on risquait ainsi de laisser échapper des exemples excellents à l'appui de la thèse.

D'autre part, la méthode suivie ici suppose que les deux groupes de dialectes considérés ont conservé tous deux les termes religieux qu'ils tenaient de leur origine commune. Cette supposition est assurément arbitraire. On a vu notamment bien souvent que l'un des deux dialectes de chacun des groupes répondait par le silence à la question qui était posée. Tel mot dûment attesté en sanskrit manquait à l'iranien, ou réciproquement. De leur côté, le latin et le celtique n'étaient pas toujours en état de fournir tous deux à la fois le terme de comparaison demandé.

L'hypothèse n'est pas exclue non plus qu'un mot du fonds ancien conservé dans l'un des deux groupes ait complètement disparu de l'autre, et que par exemple l'indo-iranien ne fournisse aucun répondant à des mots de caractère religieux attestés en italo-celtique. Ainsi le rapprochement italo-celtique proposé dans la *Rev. Celt.*, XXXV, p. 212 entre l'irlandais *ad* « loi » et l'ombrien *arsmor* « rītus », *arsier* « sanctī » ne s'étend pas au delà de ces dialectes; en revanche l'indo-iranien est seul à présenter la racine du sanskrit *yájati* « il sacrifie », *yajñáḥ* « sacrifice » (zd *yazaite*, *yasnō*), termes religieux d'importance capitale. Cela ne prouve pas que tous ces mots ne soient pas indo-européens. Il n'est même pas exclu qu'un mot du vocabulaire religieux indo-européen ne se soit conservé que dans un seul dialecte. Ainsi, la petite famille

du latin *sacer*, *sanciō*, *sanctus*, avec ses parents italiques (ombr. *sacre*, osque σαχορο, SAKARAKLÚM, SAKAHÍTER, etc.) est tout à fait isolée en indo-européen; elle a un caractère religieux très prononcé, et les formations qui la représentent sont de type fort ancien. On voit par là combien de lacunes la méthode même exposait à laisser subsister au milieu du travail.

Mais c'est qu'il n'était nullement question ici de reconstituer dans son intégrité le vocabulaire religieux propre à l'ancêtre commun des deux groupes de dialectes. L'entreprise eût été irréalisable, et d'ailleurs parfaitement oiseuse; car fût-elle réalisée, elle n'apprendrait en somme rien de plus que ce que l'enquête précédente a révélé. L'objet de cette enquête était de prouver qu'il a existé une communauté de termes religieux chez les peuples qui sont devenus plus tard les Hindous et les Iraniens, les Italiotes et les Celtes. Cette conclusion générale se dégage nettement des faits particuliers réunis ci-dessus; elle ne saurait être infirmée par quelques erreurs de détail, mais l'addition de quelques exemples n'y apporterait aucune confirmation essentielle. En matière de lexicographie, et précisément à cause du caractère individuel de chaque mot, les limites qu'on établit entre les divers groupements de mots sont toujours plus ou moins flottantes et arbitraires. Le linguiste doit se tenir pour satisfait s'il a réussi à constituer un faisceau d'exemples particulièrement nets et lumineux; il en trouvera d'autres encore, plus ou moins brillants, qu'il groupera autour des premiers et dont l'éclat ira en s'atténuant jusqu'aux exemples obscurs qu'il laissera dans la pénombre, à la périphérie. Mais il est malaisé de fixer la limite précise de la lumière et des ténèbres. L'essentiel est que la zone lumineuse soit assez large et d'un assez vif éclat pour récompenser le savant des efforts qu'il a tentés. Or, dans le cas présent la conclusion qui se dégage paraît de celles dont la clarté ne laisse rien à désirer. On peut négliger les parties qui restent obscures.

Il convient toutefois de mettre en garde contre une interprétation exagérée de cette conclusion. Du fait qu'il ait existé un vocabulaire religieux commun à l'ancêtre des quatre dialectes considérés, il ne s'ensuit pas que ces dialectes pris à part ne puissent avoir certains termes religieux en commun avec d'autres dialectes différents des précédents. Par exemple l'indo-iranien (surtout l'iranien) et le slave ont en commun un bon nombre de termes religieux (cf. Meillet, *Etudes sur l'étymol. du vieux slave*, p. 169) : zd *spəntō* et v. sl. *svętŭ* « saint », zd *sravah-* et v. sl. *slovo* « parole », zd *baga* et v. sl. *bogŭ* « dieu », zd *var-* « croire » et v. sl. *věra* « foi », etc. Par suite, le nom du feu qui existe en sanskrit (*agniḥ*), en latin (*ignis*), mais aussi en balto-slave (v. sl. *ognĭ*, lit. *ugnìs*), présente une double extension partant de l'Inde et dont les zones se

croisent. De même le nom de la louange religieuse, de la célébration des actions de grâce : skr. *gūrtiḥ* (*gūrtáḥ*), *gír-* gén. *giráḥ*, zd *garō* (gén. sing.), lat. *grātēs* (*grātus*), *grātia*, osque *brateis* «commodi», et βρατωμ, pélignien *bratom*, gaulois (?) *bratoude*, mais aussi lituanien *giriù* (*gìrti*) «je loue, je célèbre» (en face de skr. *gṛṇáti*).

Il existe d'autre part entre les trois langues occidentales (germanique, italique et celtique) un fonds commun de vocabulaire, qui s'étend parfois au groupe baltique, et qui renferme surtout des mots dits de civilisation. Parmi ces mots, certains se réfèrent aux institutions, même religieuses, et sont par suite assez voisins de ceux qui composent les listes précédentes. Ainsi les noms de la loi (v. irl. *dligid*, got. *dulgs*), du secret (v. irl. *rún*, got. *rūna*), de l'héritage (v. irl. *orbe*, got. *arbi*), de la victoire (irl. *cob*, v. isl. *happ*, mais aussi v. sl. *kobĭ*), etc. sont celto-germaniques[1]; de même l'adjectif signifiant à la fois «bon» et «gauche» (irl. *tuath*, got. þiuþ). Occidentaux au sens le plus large sont les noms de la broche (lat. *ueru*, irl. *bir*, got. *qairu*), de la lance (lat. *hasta*, irl. *gat*, got. *gazds*), du porc (lat. *porcus*, irl. *orc*, v.h.a. *farah*), du poisson (lat. *piscis*, irl. *iasc*, got. *fisks*), du bois (lat. *callis*, m. irl. *caill*, v. isl. *holt*), de la cité (ombr. *touto*, irl. *tuath*, got. þiuda), du prophète inspiré (lat. *uātēs*, irl. *fáith*, got. *wōds*), du pouvoir (lat. *ualēre*, irl. *flaith*, got. *waldan*), de la gauche (lat. *cliuium*, irl. *clé*, got. *hleiduma*), de la justice (lat. *nērus*, irl. *fír*, all. *wahr*), etc. Ce n'est pas le lieu de rechercher d'où les dialectes occidentaux ont tiré ces mots; si certains leur sont venus de langues non indo-européennes parlées dans les régions où l'indo-européen s'est répandu; et dans ce cas si les trois dialectes ont accueilli ces mots simultanément ou si ces derniers ont passé de l'un aux autres. Ce qui est important à noter, c'est qu'il y a lieu d'établir une distinction entre ces mots occidentaux et les mots indo-européens qui ont été étudiés dans les listes précédentes. On a affaire en effet à deux couches différentes du vocabulaire, et par conséquent de la civilisation. Les mots occidentaux représentent une civilisation de second âge par rapport aux autres, lesquels, du fait même qu'ils sont attestés en italo-celtique et en indo-iranien, remontent à la période indo-européenne, représentent une civilisation de premier âge, appartiennent au fonds le plus ancien du vocabulaire de nos langues.

Mais en indo-européen même, les mots étudiés dans cet article se révèlent comme composant un vocabulaire spécial; ce sont des mots techniques de caractère religieux. Ce seul fait ex-

[1] Certains, il est vrai, suspects d'avoir été empruntés par les Germains aux Celtes.

plique — ce que l'on ne comprendrait pas autrement — pourquoi ils se sont précisément conservés dans les deux groupes de dialectes en question. L'Inde et l'Iran d'une part, de l'autre l'Italie et la Gaule ont conservé en commun certaines traditions religieuses, grâce au fait que ces quatre pays sont les seuls du domaine indo-européen à posséder des collèges de prêtres. Brahmanes, druides ou pontifes, prêtres du védisme ou de l'avestisme, malgré des différences qui ne frappent que trop les yeux, ont tout de même ceci de commun de maintenir chacun une tradition antique. Ces organisations sacerdotales supposent un rituel, une liturgie du sacrifice, bref un ensemble de pratiques, de celles qui se renouvellent le moins. Les religions en se succédant se passent de l'une à l'autre un attirail extérieur, des usages et des formules; la liturgie est comme un vêtement qui peut habiller des dogmes et des croyances différentes. Mais il n'y a pas de liturgie ni de rituel sans des objets sacrés dont on garde les noms, sans des textes, sans des prières que l'on répète sans y rien changer. De là dans les vocabulaires des conservations de mots qu'on ne s'expliquerait pas autrement.

J. Vendryes.

A PROPOS

DU MOT AVESTIQUE *PTĀ*.

En regard de skr. *pitā* « père », v. perse *pita*, pers. *pidar*, et de gr. πατήρ, l'Avesta offre une forme *ptā*, *tā*, surtout dans les gāthās. On a conclu de là qu'un i.-e. **ə* peut s'amuir en toutes positions, pourvu que certaines conditions d'accent — difficiles à préciser, il est vrai — viennent à se réaliser (ainsi, M. Bartholomae, et, en dernier lieu, Hübschmann, *I. F., Anz.*, XI, 45 et suiv.). Mais, comme cet exemple d'amuissement d'un **ə* en syllabe initiale est isolé, il convient d'examiner si le fait n'entrerait pas dans des formules générales connues, ainsi qu'on l'a supposé (A. Meillet, *Dialectes indo-européens*, p. 66).

On sait, en effet, que, en syllabe intérieure des mots, **ə* s'amuit régulièrement en iranien, comme en slave, en baltique, en arménien et en germanique. Cet amuissement de la voyelle, sans doute très brève, i.-e. **ə* à l'intérieur des mots dans des dialectes indo-européens où **ə* subsiste en syllabe initiale est le fait qui montre le plus clairement un traitement spécial des syllabes initiales, et sans doute une prononciation un peu plus longue de la voyelle de ces syllabes que de la voyelle des syllabes intérieures. Il est donc de très grande conséquence. Ceci posé, on doit évidemment rechercher si les formes attestées de *ptā* ne s'expliqueraient pas par des cas où le mot *ptā* serait groupé avec un mot précédent, et où, par suite, **ə* se trouverait en syllabe intérieure d'un groupe de mots. En effet, le sanskrit, où **ə* n'est pas sujet à s'amuir en syllabe intérieure du mot, ignore **ptar-*.

Les gāthās de l'Avesta se prêtent à cette recherche; car la langue en est très archaïque, autant, et souvent plus, que celle des Védas. Or, on n'y lit qu'une fois le thème *pitar-* avec *i*, et alors le mot est isolé dans la phrase et ne se groupe avec aucun autre :

Y., XLIV, 7 : *kə uzəməm čōrəṭ] vyānayā puθrəm piθrē.*

Au contraire, les formes de *ptar-* y apparaissent le plus souvent groupées avec d'autres mots. Voici les exemples :

Y., XLV, 11 : *brātā*[1] *ptāvā*[2] « le frère ou le père ».

Y., XLIV, 3 : *kasnā zaθā ptā*[3] *ašahyā* « qui est le père qui a engendré la piété ? » (*ptā* est uni par le sens à *zaθā*).

Y., XLVII, 2 : *hvō ptā*[4] *ašahyā mazdā* « Mazdā est bien le père de la piété » (phrase nominale où *ptā* se groupe avec *hvō*).

Y., XLVII, 3 : *ahyā mainyəuš t(u)vəm ahī tā spəntō* « de cet esprit tu es le père saint ».

Y., LVIII, 4 : *hə ptā* (ainsi K_5 ; *həptā* en un seul mot J_2, Pt_4, Jp_1, Mf_2, etc.) *gəuščā ašan'hāčā* (ainsi d'après Pt_4)... « il est le père du bœuf et de la piété... » (le démonstratif *hə* est le même mot que *hvō* de XLVII, 2, autrement orthographié).

Y., XXXI, 8 : *vaŋhəuš ptarəm*[5] *manaŋhō*.

Y., XLV, 4 : *ptarəm*[6] *vaŋhəuš varəzayantō manaŋhō*.

Peut-être, suivant une hypothèse de MM. Andreas et Wackernagel (*Nachr. d. Ges. d. Wiss. zu Göttingen*, phil. hist. Kl. 1911 ; *Die vierte ghāthā*, p. 29) :

Y., XXXI, 7 : *yastā mantā pouruyō* « celui qui, le premier père, a pensé » ;

mais tous les manuscrits sont d'accord pour lire *yastā* en un mot, et il n'est pas exclu que *tā* soit un nominatif-accusatif pluriel neutre du démonstratif *ta-* ; le sens n'impose absolument ni une traduction ni l'autre. Si l'hypothèse, séduisante, de M. Andreas répond à la réalité, on a ici l'exemple le plus net du groupement de (*p*)*tā* avec un mot précédent.

Dans tous les passages, sauf Y., LVIII, 4, qui est en prose, *ptā* (resp. *tā*) est un monosyllabe, *ptarəm* un dissyllabe, d'après le témoignage du mètre ; l'*a* qui figure souvent dans les manuscrits entre *p* et *t* est l'une de ces nombreuses voyelles que les copistes ont introduites dans le texte en se conformant à leur prononciation propre et dont la graphie *barātā* citée ci-dessus fournit un exemple caractéristique ; on ne voit pas pourquoi M. Geldner a admis dans son texte cette forme, qui est généralement moins bien attestée que *ptā*. La réduction de *ptā* à *tā*, attestée pour Y.,

(1) Ainsi J_2, K_5, Jp_1, Mf_2, etc. ; *barātā* Pt_4, etc.
(2) Ainsi J_2, K_5, Jp_1, Mf_2, Pt_4 ; *patāvā* mss inférieurs.
(3) Jp_1, Mf_2, etc. ; *patā* J_2, K_5, Pt_4, etc.
(4) J_2, K_5, Pt_4, Jp_1, Mf_2 ; *patā* mss inférieurs.
(5) Jp_1, Mf_2, etc. ; *patarəm* J_2, K_5, Pt_4, etc.
(6) K_5, Mf_2, etc. ; *patarəm* J_2, Pt_4, etc. ; *pitarəm* Jp_1.

XLVII, 3, et peut-être pour Y., XXXI, 7, montre que *pt-* formait un groupe sans aucune intercalation de voyelle, même réduite. Dans Y., XXXI, 7, l'amuissement du *p* s'expliquerait par la position après consonne *yas(p)tā*; dans Y. XLVII, 3, il y a eu sans doute action dissimilatrice du *p* d'un mot voisin: *(p)tā spəntō*.

On ne fera pas état ici du vers non scandable de Y. LIII, 4, où on lit le datif *fəδrōi* (Pt_4, Jp^1, Mf^2; *fəδrō* par erreur dans J_2, K_5, etc.).

Dans tous les passages autres que ce dernier, qui n'est pas clair, et que Y., XLV, 4, le mot *ptar-* est groupé plus ou moins nettement avec un mot précédent. En védique, *pitā́* se groupe souvent d'une manière plus intime encore avec certains mots, ainsi dans *dyaúḥ pitā́* (R. V., IV, 1, 10) qui est ancien, comme on le voit par lat. *Juppiter*.

Les deux formes *pitar-* et *ptar-* se lisent dans l'Avesta récent; mais, étant donné le caractère du texte, il serait vain de chercher à tirer des conclusions de l'étude détaillée des passages; les textes de l'Avesta récent n'ont pas été composés pour la plupart par des gens dont la langue avestique était le parler usuel, et des formes telles que *pitar-* peuvent être dues à l'influence du parler perse des auteurs ou de quelque autre parler. Les formes sont en partie corrompues. On notera seulement que, dans le composé *hufəδrīš*, l'*i* manque, comme on l'attend, puisque **ə* y serait en syllabe intérieure.

La forme *ptar-* n'a pas été limitée à l'Avesta. M. Bartholomae (*Grundr. d. iran. Phil.*, I, 2, p. 33 [§ 83]) rapproche bal. *trī* «sœur de père» de afgh. *trā* «oncle» et surtout de zd *tūiryō* «frère de père», qui répond à skr. *pitṛv(i)yaḥ* (voir Wackernagel, dans *Festschrift Andreas*, p. 5 et suiv.). Le lituanien a *tė́vas* «père» qui a tout l'air d'un élargissement de **tė* issu de **ptē*; et ceci suggère l'idée que la généralisation de la forme **pter-* a pu être l'une des conditions qui ont déterminé l'élimination de i.-e. **pətər-* en slave et l'emploi usuel de la forme enfantine qui s'est fixée dans le dérivé v. sl. *otĭcĭ*.

L'amuissement de i.-e. **ə* dans iran. **ptar-* à côté de **pitar-* est bien dû à la façon particulière dont ce mot se groupe avec des mots précédents; car pareil fait ne se retrouve en syllabe initiale pour aucun autre mot iranien. On cite, il est vrai, pers. *pistān* en face de zd *fštāna-* «sein (de femme)»; mais rien ne prouve qu'il s'agisse ici d'un ancien **ə*; le sanskrit a *stánaḥ*, l'arménien *stin*, et le grec *σῆνιον · σῆθος* chez Hesychius.

Une autre forme iranienne s'explique peut-être comme *ptar-*: en face de skr. *pūrṇáḥ* «plein», lit. *pìlnas*, serbe *pȕn*, v. irl. *lān*, on a, non la forme attendue **parna-*, mais zd *pərəna-*, pehlvi

purr. L'influence du thème verbal *pr̥nā-* n'aurait sans doute pas suffi à déterminer le changement de **parna-* en *pr̥na-*; rien de pareil ne s'est produit en sanskrit, où le thème verbal *pr̥nā-* est courant; or, en iranien, ce thème verbal *pr̥nā-* est en voie de disparition; on n'en signale qu'un exemple dans tout l'Avesta, et c'est dans le texte archaïque des gāthās. Tout au plus, le thème verbal *pr̥nā-* a-t-il pu aider une autre action. Or, on conçoit qu'un ancien **pr̥nas* — qui est la forme représentée par skr. *pūrṇáḥ* — ait donné en iranien *parna-* à l'état isolé et *pr̥na-* quand il était groupé avec un mot précédent; c'est ainsi qu'on a dans l'Avesta *ka-mərəδa-* «crâne» en face de pehlvi *kamāl* (de **kamarl*) et de skr. *mūrdhán-* (cf. ces *Mémoires*, XIX, p. 348 et suiv.). Et, en effet, on lit dans une gāthā *yōi asruštōiš pərənåŋhō* «ceux qui sont pleins de désobéissance» (Y., XLIV, 13) et, dans un passage métrique du Vendidad, II, 28, *zå b(u)vaṭ pərəne...* «la terre soit pleine...» (de même, ib., 9).

Le cas de zd *ərədva-*, *ərəδwa-* «droit», en face de skr. *ūrdhváḥ*, est sans doute tout différent; il semble bien que skr. *ūrdhváḥ* repose sur **wr̥dhwós* (cf. gr. *Fορθός*; voir J. Schmidt, *K. Z.*, XXXII, 383 et suiv.) et ne soit pas immédiatement comparable à zd *ərədva-*; ici skr. *ūr-* paraît représenter un ancien **wr̥-*, comme dans *ūr̥ṇóti* à côté de *vr̥ṇóti* et dans *ūrj-* «force», cf. v. irl. *ferg* «colère», gr. *ὀργή*.

En composition, la forme iranienne **pr̥na-* s'explique immédiatement. Or, on trouve fréquemment dans l'Avesta le mot *apərənāyu-*, *apərənāyuka-* «qui n'est pas adulte, enfant», dont le pehlvi a l'équivalent *apurnāy* (persan *burnā*), *apurnāy(u)k*.

La forme *pərənā-* de l'Avesta, que M. Bartholomae traduit par «paume (de la main)», serait plus embarrassante; on attendrait un ancien **l̥ə*, à en juger par gr. *παλάμη*, par v. irl. *lām* et par lat. *palma* (v. angl. *folm*, v. h.-a. *folma* n'enseignent rien); la racine est dissyllabique, de la forme **plā-*, **pelə-*, cf. lat. *plānus*, lit. *plónas* «mince», gr. *πέλανος* «gâteau plat», etc. La forme skr. *pāṇíḥ* (déjà dans le Rgveda, couramment) «main» est énigmatique, même si on la rapproche d'une série d'autres faits que cite M. Wackernagel, *Aind. Gramm.*, I, p. 192 et suiv.; la forme attendue en sanskrit est **paruṇíḥ*, et non **paṇíḥ*. Le baltique et le slave ont un mot différent, mais de forme parallèle, et qu'on ne retrouve dans aucun autre groupe indo-européen : lit. *délna* (et *dálna*); v. sl. *dlanĭ*, v. r. *dolonĭ* (d'où r. mod. ладонь), s. *dlàn*, pol. *dłoń*; la racine est celle de v. pol. *dla* «longueur» (de **dălja*), v. sl. *pro-dĭliti* «μηκῦναι», etc., qui apparaît dans skr. *dírghaḥ*, zd *darəγō*, v. sl. *dlĭgŭ* «long». Mais rien ne prouve que, dans les passages de l'Avesta récent où on lit *pərənąm yžārayeintīm*, il soit question de la «paume de la main». La tradition ne l'indique pas; J. Darmes-

teter ne reconnaît pas ce sens, sans doute avec raison, et il ne voit ici que l'adjectif *pərəna-* « plein ».

On pourrait être tenté d'expliquer par l'amuissement de **ə* dans la composition zd *stərəta-* qui se trouve en face de *starəta-*, pehlvi *start*. Mais, pour cette racine, le flottement remonte plus haut, sûrement jusqu'à l'indo-iranien : le védique a *stṛtáḥ* à côté de *stīrṇáḥ*, et il a aussi l'aoriste radical *ástar*, ou au moyen *ástṛta*, ou, dans le type sigmatique, *stṛṣīya*, *astṛṣi* ; le flottement est sans doute même de date indo-européenne; car le grec oppose le mot isolé *σ͡λρατός* (lesb. *σ͡λρότος*) à *σ͡λορέσω*, *σ͡λρωτός*, etc., et il offre aussi *σ͡λέρνον*. Le slave présente aussi l'intonation dure de *or* dans le mot v. sl. *strana* « région », r. сторона (acc. сторону), serbe *strána* (acc. *strânu*), tch. *strana*. Il n'y a guère de racine dissyllabique où il n'y ait quelque flottement, et, de la racine **pelə-*, **plē-* « emplir », le védique a *píparti*, *pipṛtām*, la forme dissyllabique *pari-*, qui fournissait des suites de brèves, étant évitée; mais, pour **sterə-*, **strō-*, le flottement est tel qu'on ne peut faire état de zd *stərəta-*, comme on a pu faire état, avec vraisemblance, sinon avec certitude, de *pərəna-*.

Ce qui, peut-être, explique l'influence du groupement sur la forme qu'ont prise certains mots iraniens en se fixant, c'est que, à la différence du sanskrit, l'iranien tend à isoler nettement les mots dans la phrase. C'est l'un des traits par lesquels le développement iranien s'oppose au développement indien ; l'indien et l'iranien, très pareils au point de départ, ont subi des influences tout à fait différentes, et les tendances qui dominent leurs développements sont bien distinctes. La fin des mots a, dans les anciens textes iraniens, des traitements particuliers : la distinction des voyelles longues et brèves est abolie lorsque ces voyelles terminent le mot; les occlusives finales ont une forme spéciale, telle que le *-ṭ* avestique, ou s'amuissent, comme en vieux perse. La graphie traduit cette séparation nette des mots; dans les inscriptions achéménides, tous les mots principaux de la phrase sont régulièrement séparés par un signe spécial; il en est de même dans l'Avesta. Dès que le groupement dans la phrase rapproche deux mots, la situation de ces mots devient donc toute différente de la situation normale, et il peut en résulter des traitements à part, comme ceux de *ptar-* et de *pṛna-*.

Pour prouver que l'indo-européen **ə* est sujet à s'amuir d'une manière générale en indo-iranien, et non pas seulement en iranien à l'intérieur du mot, on invoque souvent les formes sanskrites des racines *dā-* et *dhā-*, telles que *dadmáḥ*, *dadhmáḥ*, là où l'on attend **dadimaḥ*, **dadhimaḥ*. Des formes grammaticales, sujettes à

s'expliquer par analogie, ne sauraient passer pour probantes; rien n'empêche d'expliquer ces formes par l'analogie des 3es personnes du pluriel telles que *dadati dadhati*, où la chute de **ə* est normale. L'extension de la forme analogique a été facilitée par le fait que des formes telles que **dadimasi* ou simplement **dadimaḥ*, **dadi̯tha*, etc. fournissaient une suite de brèves et n'étaient pas satisfaisantes pour le rythme.

La voyelle *i* était d'autant plus défectueuse à cet égard que, comme on le sait, les voyelles les plus fermées sont aussi, par nature, les plus brèves. Le plus souvent, le sanskrit a paré à l'inconvénient qu'offrait la voyelle brève *i* en lui substituant *ī* qui se justifiait seulement dans certaines racines de forme spéciale telles que **pō(i)-* « boire » dont le degré zéro de vocalisme est normalement **pī-*. Le type skr. *gṛṇâti* n'admet que des formes à *ī* : *gṛṇīmási*, *gṛṇīthá*, *gṛṇīthâḥ*, *gṛṇītáḥ*, tandis que l'Avesta, dans le type correspondant *frīnāiti*, ne connaît que *-n-* et non *-nī-* : gāth. *fryąmahi*, et, de même *hvąnmahi-* en face de gāth. *hunāitī*; le grec ne connaît que *δάμνᾰ-μεν* avec *ᾰ* représentant **ə*; au moyen, l'Avesta présente gāth. *vərəntē*, zd *fraorənta* (c'est-à-dire *fra-vərənta*) en face de véd. *vṛṇīté*, *vṛṇīta*, et zd *-stərənte* en face de véd. *stṛṇīté*; le type gr. *μάρνᾰ-ται*, où *ᾰ* se maintient phonétiquement, suivant la règle du grec, concorde avec le type iranien : l'*ī* du type skr. *gṛṇīmáḥ*, *vṛṇīté* ne se retrouve nulle part. De la racine *hā-*, on n'a que *jihīté*, *ájihīta*, *hīyáte*, *hīnáḥ*, bien que, d'autre part, il existe *hitvā́* et, dans l'Atharvaveda, *jahimaḥ*; etc.

Si rien de pareil n'est arrivé pour les racines *dā-* et *dhā-*, c'est que ces racines sont dans des conditions particulières : elles sont d'usage courant, et leurs formes servent souvent de mots accessoires. Ceci est particulièrement net pour *dhā-* dans des cas tels que *çrád dadhāti*, en face de lat. *crēdō*, v. irl. *cretim*; *gúhā dadhāti*; *puró dadhāti*, etc.; mais on a aussi, avec *dā-*, *púnar dadāti*. Ceci suffisait pour faire écarter des formes nouvelles trop lourdes comme **dadhīmasi* et pour faire préférer le type *dadhmási*. Pour des impératifs d'usage fréquent tels que *dehí* « donne », une forme courte s'imposait de préférence à une forme trisyllabique à voyelle longue médiane telle que serait **dadīdhi*, **dadīhi*. Le caractère de mots accessoires qu'ont les formes de *dhā-* se marque par un autre fait : dans l'adjectif en *-ta-*, où l'*i* attendu est maintenu, on trouve, non la forme *dhitáḥ*, mais *hitáḥ*. Or, skr. *h* est la forme que prennent les occlusives sonores aspirées en position faible; c'est celle qui se réalise en position intervocalique, et c'est celle qu'a prise aussi le *bh-* initial du verbe accessoire *bhávati* dans les formes prākrites *havadi*, *hodi*, *hoi*. La forme *hitáḥ*, qui est normale en védique dans *níhitaḥ*, *ávahitaḥ*, ou encore dans *gúhā hitáḥ*, a été généralisée à cause du caractère fréquemment accessoire de l'emploi de *dhā-*.

On ne saurait donc conclure de l'absence de *i* dans véd. *dadhmási*, etc., à un amuissement phonétique de i.-e. **ə* à l'intérieur des mots sanskrits devant consonne; et, dans la mesure où *dadmási* ne s'explique pas directement comme *dadhmási*, l'analogie de la racine *dhā-*, parallèle en tout à *dā-*, a décidé.

Il n'y a par suite aucune preuve que i.-e. **ə* se soit jamais amui phonétiquement en sanskrit devant consonne. Le sanskrit n'offre rien de pareil aux amuissements de **ə* intérieur qu'on trouve en iranien.

A. Meillet.

SUR CYPRIOTE ΔΟϜΕΝΑΙ.

Chaque racine indo-européenne ne fournissait qu'un nombre limité de formes nominales ou verbales; et, au moins pour les racines très courantes, on peut entrevoir quelles étaient ces formations. De là vient que, malgré l'absence d'un type de vrais infinitifs en indo-européen, les formes qui fournissent les noms verbaux fixés du védique et de l'ancien iranien, d'une part, les infinitifs du grec, d'autre part, sont parfois les mêmes, à peu de choses près.

On a depuis longtemps rapproché le cypr. *δοϝεναι* (et sans doute ion.-att. *δοῦναι*) du datif véd. *dāváne* qui sert à exprimer l'idée de «pour donner»; seul, le vocalisme radical diffère. De même il semble naturel de rapprocher gāth. *vīdvanōi* «pour savoir» de l'infinitif grec *εἰδέναι*. Le vocalisme grec s'explique, dans les deux cas, par l'influence de la forme verbale à laquelle l'infinitif est rattaché : on a *δοϝεναι* d'après *ἔδομεν*, etc. (le singulier *ἔδωκα* est à part) et *(ϝ)εἰδ(ϝ)εναι*, d'après les formes autres que celles des trois personnes du singulier de *ϝοῖδα*, à savoir subj. hom. *(ϝ)εἰδομεν*, partic. masc. *(ϝ)ειδώς*, etc. Ici comme partout, le grec a tendu à normaliser le vocalisme.

Dans ces deux infinitifs, la forme à nasale est un élargissement d'une forme sans nasale que conservent les gāthās de l'Avesta : en face de véd. *dāváne*, on lit en effet gāth. *dāvōi*, et, en face de gāth. *vīdvanōi*, gāth. *vīduyē*; ce *vīduyē*, qui est un dissyllabe, est mal vocalisé : il s'agit, en réalité de **vīdvē* ou **vīdvōi*; le groupe *-wy* final du texte primitif est souvent vocalisé de cette manière. Le parallélisme avec le cas de *dāvōi* en face de véd. *dāváne* suffit à faire écarter le doute que jettent MM. Andreas et Wackernagel sur gāth. *vīduyē*, dans leur article sur la quatrième gāthā, p. 29 (extrait des *Nachrichten* de l'Académie de Goettingen, phil. hist. Kl., 1911). D'autre part, cette forme gāthique montre qu'il n'y a pas à rechercher dans les formes comme gath. *dāvōi*, véd. *dāváne*, cypr. *δοϝεναι*, un **w* appartenant à la racine.

Le vocalisme prédésinentiel du type indo-iranien **widwai*, attesté par gāth. *vīduyē*, est remarquable. On sait que l'indo-européen avait deux types différents d'alternances dans la flexion des noms athématiques; parmi les thèmes en *-u-*, l'un est attesté par exemple par skr. *sūnúḥ*, gén.-abl. *sūnóḥ*, dat. *sūnáve*, l'autre par skr. *krátuḥ*,

gén.-abl. *krátvaḥ*, dat. *krátve*, instr. *krátvā*; de même, dans l'Avesta, on a, d'une part, *vaŋhəuš*, *vaŋhave*, et de l'autre, *xraθwō*, *xraθwe*; ou encore, à côté de zd *pərətuš*, l'accus. plur. *pərəθwō*, dont la forme explique pehlv. *puḫl*, pers. *pul*. Or, en face de véd. *étave*, *étoḥ*, qui représente le premier type, on connaît les gérondifs très répandus tels que *itvā́*, anciens instrumentaux appartenant au second type.

Dès lors, les types grecs en *-ναι*, de arc. *ηναι*, ion.-att. *εἶναι*, et en *-σαι*, de ion.-att. *δεῖξαι*, se comprennent : le vocalisme prédésinentiel y est le même que dans indo-iran. **widwai*.

L'élargissement en **-en-* d'un thème en **-es-* se trouve dans le type véd. *neṣáṇi* «conduire», *sakṣáṇi* «vaincre», etc., en face de *jiṣé*, *stuṣé*. Par là même, le rôle de l'élargissement en **-n-* dans les substantifs indo-européens qui ont fourni des infinitifs est bien établi, et il y a tout lieu de croire que le type ion.-att. ἔχειν, lesb., él., dor. ἔχην repose sur une ancienne finale en **-es-en*, comme on l'a supposé depuis longtemps.

A. MEILLET.

I

INDEX.

GÉNÉRALITÉS.

Phonétique. — Nature complexe d'un phonème: chacun de ses éléments peut être altéré isolément, 255. — Une loi phonétique peut s'établir en considérant l'ensemble des faits, et parmi eux ceux qui sont décisifs, 148. — Parallélisme, principe dominant l'évolution des sons; exceptions apparentes, asymétries remarquables dans la phonétique arménienne; leurs raisons, qui confirment la règle, 259. — Développements phonétiques, proviennent souvent de l'action combinée de plusieurs tendances; faits éclairés par l'examen de tendances analogues, là où leur action ne se croise pas avec d'autres, 165. — Une catégorie de phonèmes qui a cédé à une première atteinte, retrouve difficilement sa fermeté primitive; exemple des mutations consonantiques en germain et en arménien, 253. — Tout phonème mouillé est produit par un large étalement de la langue contre la voûte palatine, 257. — Haplologie (en latin), 138, 142, 156, 157, 192, 193, 204. — Conservatisme des monosyllabes, 18. — Caractère des faits linguistiques : le signe ne consiste que dans une opposition, 167. — La prononciation se précise quand il existe des oppositions; autrement, elle est souvent flottante; exemples en perse, où la distinction des sifflantes et des chuintantes est instable, 112-114. — Évolution des phonèmes influencée par un sentiment inconscient; exemple notable : double traitement de *-s* en arménien, 228, 229. — Consonne insérée entre deux voyelles, par analogie, dans la flexion ou la dérivation, 174.

Sémantique. — Caractère individuel de chaque mot; les limites entre leurs groupements par significations sont plus ou moins flottantes et arbitraires, 283. — Noms propres, incertitude de leur interprétation, 269, 270. — Particules, leur sens tient moins à leur valeur initiale qu'au rôle qu'elles jouent dans la phrase; exemples slaves et arméniens, 109. — Langue écrite et langue parlée : expressions plus ou moins longues, ellipses (lat., franç.) 77, 78. Moyens d'expression propres à la langue parlée, simplifiant la traduction de la pensée : gestes, jeux de physionomie, allure du débit, intonation, nuances diverses qui demanderaient un supplément d'expression graphique,

78; mots mis en relief par la prononciation (franç., allem., lat.), 78, ou par des élargissements, 82. — La langue vivante, toujours à la poursuite de la forme plus expressive, laisse tomber celles qui sont usées; la langue écrite les recueille en partie, 82. — Expressions qui se vident de leur sens propre pour devenir un simple outil grammatical; «homme», 186, 187. — Borgne, aveugle (sémit., langues romanes), 262; femme, partie pour le tout (arabe), 261-263; voler; aile, plume; feuille; côté; incomplet (rac. **pter-*, grec, arm.); aile, épaule, côté, moitié (sk. *pákṣaḥ*); etc., 161. — Devenir, idée perfective, exprime le futur du verbe être (gotique, crétois); le présent perfectif du verbe être passant à «je deviens» (lat., irl.), 118. — Aller, venir, employés souvent au présent pour exprimer le futur, 118. — Crier, frapper, s'expriment volontiers par des perfectifs. 118.

Tendances anciennes persistant à l'état latent; peuvent à défaut de circonstances favorables, n'aboutir qu'à des créations chétives et peu vivantes, 123.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

La voyelle **ə*, sans doute très brève, s'amuit à l'intérieur des mots dans des dialectes où elle subsiste en syllabe initiale, 286. — Le ton était indépendant de la quantité, mais la quantité déterminait entièrement le rythme de la langue, 169. — Le ton, qui tend à coïncider avec le sommet rythmique, a été attiré par une syllabe longue, dans certaines langues, 169. — Effets phonétiques des groupements des mots, 286, 289.

Chaque racine fournissait un nombre limité de formes nominales ou verbales, 293. — Divergences dans la conjugaison des diverses langues, indice d'un ancien présent radical athématique, 211. — Pas de type de vrais infinitifs; les noms verbaux fixés de l'indo-iranien peuvent concorder avec des infinitifs grecs. Indo-iran. **-vai*; sk. et grec, thèmes en **-es-* et en **-es-en-*, 293, 294.

Nasale finale, sans valeur sémantique propre, dans beaucoup de formes grammaticales, particulièrement au duel, 124, 125, 173. Elle peut être toujours présente (acc. sing. m.-fém.; gén. plur.; 1re pers. sing. secondaire actif); ou manquer constamment (voc. sing. comme λύκε; nom.-acc. duel; 1re pers. sing. parf.; désinence primaire, 1re pers. sing. athématique; secondaire moyenne, 3e pers. sing., etc.); les cas où elle est tantôt présente, tantôt absente, sont plus difficiles à déterminer, 172. Pronoms personnels indo-iraniens comme véd. dat. sing. *máhyam* et *mákya*; le sk. classique a généralisé l'*m*, le zend les formes sans nasale, 173. Indo-iran., dat.-abl.-instrum. duel : le sk. a généralisé *-bhyām*, l'iranien presque toujours *-byā* (un exemple de *-byąm* en zend); slave *-ma*; irl. *-b n*. Duel arcad. *-ουν*, *-οιυν*; zend, slave, baltique sans *-n*). Nom. *οὗτοσί* et *-ίν*, véd. *īm*, arm. *-yn*; ombr. *po-ei* (lat. *quoi*, *qui*), 173. Les désinences per-

sonnelles du duel (sk., zd., gr., sl., lit.), 173; 1re pers. plur. active, 173, 174. Les 1res pers. moyennes du sing. (grec, indo-iran., germanique, baltique), 174. Instrum. sing. des thèmes en *-ā-*: indo-iran. *-ā* et *-ayā*, sl. *-ǫ* et *-ojǫ*, lit. *-ą*, > *u*; valeur étymologique possible de quelques formes védiques en *-āṁ*, 174, 175. Le *ν* éphelcystique: sa valeur historique; élément adventice, sans doute une particule, 175, 176. Pronoms personnels, acc.: sk. *mā* (gr. ἐμέ, με) et *mām* (sl. *mę*); nom.: gr. ἐγώ et ἐγών, τύ et τουν, etc., 176. Les types de λύκον et ζυγόν, leur ressemblance est superficielle et accidentelle, 176-178; comparaison des autres neutres comme τό, sk. *tát*, lat. *istud*, et des acc. de pron. comme lat. *mēd*, 177, 178. Difficultés d'une théorie générale des formes casuelles, incertitudes sur la forme et le sens, 178.

Deux types différents d'alternances dans la flexion des noms athématiques; thèmes en **-u-*, 293, 294. — Thèmes en **-yu-*, de **-i-u-*? (indo-iran., sl., balt., grec), 101, 102.

Génitif-ablatif sing. **-es*, **-os*, **-s*; dat. grec ι et sk. *-e*, v. sl. *-i*, v. lat. *ei*, osque *-ei*, 125.

Instrumental sing. et plur., 64, 65, 93, 94, 174, 175, 234, 241.

Duel : dat. arcad. *-ουν*, *-οιυν*, *αιυν* et hom. *οιιν*, att. *-οιν*, att. et argien *-οι*, 124-126; gén.-loc. sk. *-oḥ*, 126. Locutions prépositionnelles au locatif duel (arcad., slave), 125, 126.

Adverbes, souvent formés à l'époque préhistorique; procédés pour éclairer ces formations : déterminer celles qui sont parallèles dans la même langue et celles qui, communes à plusieurs, ont chance d'être de date indo-européenne, 89. Adv. de lieu (lat.) 89, 90; de temps, etc., 90, 91; adv. i.-e. en *ŏi* indiquant le lieu où l'on va, 90; groupe du l. *unde*, v. sl. *kodǫ*, etc., 90; adv. de date pré-indo-européenne : interrogatif-indéfini **kʷŭ*, 92. Deux types d'élargissements i-e.: **-dhe* et **-r*, 92, 93. Formations nombreuses et variées; ne peuvent se ramener aux formes casuelles conservées, difficulté d'une théorie précise; les adverbes sont très sujets à se renouveler, comme les conjonctions, 93. Ceux qui se rattachent à des substantifs ou à des adjectifs (non démonstratifs, interrogatifs, etc.) s'expliquent d'ordinaire par des formes casuelles connues. Concordance du lat. et du slave : *uērē*, *dobrè*, 93, 94. Adverbes fixés sous la forme d'un nom. masc. sing. (grec, latin), 125.

Verbes; le type thématique à redoublement, 117-123. En sk., le présent redoublé ne semble pas avoir de différence de sens. En grec, il ne montre pas de valeur spéciale, sous forme thématique; sous forme athématique, paraît exprimer une valeur sémantique non précisément « intensive ». Ces présents peu nombreux, insistent sur le point de départ ou parfois sur le résultat de l'action; ont un caractère « ponctuel », sorte de « perfectif », 117-121; de même en lat.; en irl., ce

type a fourni des futurs, 121, 122. Le sk. a gardé mieux que les autres langues le type athématique à redoublement. Son aoriste redoublé thématique est un perfectif de nuance résultative, 122, 123; de même en grec et en latin, 123. — Le participe aoriste est rare, sauf en grec, où il a pris un développement particulier, 264. — Les présents en *-ye- remplacent souvent d'anciens présents radicaux athématiques, 264.

Racines dissyllabiques, ont ordinairement quelque chose de flottant : *plā-, *pelə-; *pelə-, *plē-; *sterə-, *strō, 289, 290. — Rac. *dhē- est de celles qui, exprimant l'action pure et simple, fournissent des aoristes, non des présents, 103, 104. — Rac. *gʷem- (*gʷen-), sa conjugaison (indo-iran., arm., grec, lat.), 104, 105.

Composé de nom de nombre, substantif neutre (gr., lat., irl., got., v. h.-a.), 183. — Substantif composé ayant pour régime son premier terme (irl., véd., grec, lat., v. h. -a.), 179, 180; procédé artistique, raffinement sur la composition, qui a elle-même un caractère artificiel; introduisait une allitération, ornement apprécié des littératures primitives, 180. Ce tour se rattache à la figure étymologique, d'emploi bien plus général (gr., lat., irl., gall.), 180, 181. Caractère général et conséquence fréquente de la composition : le premier terme pétrifié, 181, 182; conflit avec le procédé de l'accord flexionnel, 183.

GREC.

Tendance à normaliser le vocalisme, 293. — Assimilation vocalique : att. ἀρά, κρήνη, 127 : ι-ι de υ-ι ? 129. — ο de Fo, 127. — ε, ο, tendant vers ι, υ (ου) en arcadien, 132-134. — Allongement de la voyelle initiale d'un second terme de composé, 127.

Accent; barytonaison des finales, sa nature, son explication par une généralisation analogique, action du ton grec sur les deux syllabes qui le précèdent immédiatement, 166, 168; τίς et τις, 167, prépositions, 167, 168, articles, ἄλλα, ἴδου, 168; proclise accidentelle, 168, 169; accent lesbien; accent des formes verbales, 169; influence de la quantité (des voyelles) sur la place de l'accent; différence avec le latin, 169, 170; il ne paraît pas qu'on ait tendu à faire coïncider le ton avec le sommet rythmique, 170.

Faiblesse articulaire, caractérise d'une manière générale les consonnes grecques, 131; innovations diverses qui en sont la conséquence dans chaque parler, 132. Traitements de -σ- intervocalique, 131-133. Les préverbes et prépositions présentent en arcadien des affaiblissements particuliers, 132.

Grec *h*- en arcadien, 129, 130. Assimilation des nasales à l'occlusive suivante (arcad.), 127, 128. Traitement de ρF, νF, σF en arcad., 126, 127.

Duel, était en voie de disparition dès le IVe siècle en Arcadie comme en Attique, 126.

Article masc. plur. avec un duel fém. ou masc. (arcad.), 126. A des désinences distinctes de celles des substantifs et adjectifs (arcad., lesb.), 126.

Ion.-att., -ν éphelcystique, sa valeur historique. Dat. lesb. ἄμμι, ἄμμιν. Désinence -φι, -φιν. Dat. (-loc.-instrum.) pl. -σι, -σιν; à Héraclée -ασσιν, 175. Le ν doit être analogique dans le verbe : ion.-att. ἔσ7ιν, τίθησιν, εἶσιν, φέρουσιν, οἶδεν, 176.

Suff. -θι, 106, 107.

Les inscriptions du groupe arcado-cypriote sont de celles où la graphie est le plus sincère, et qui tiennent le plus grand compte des faits locaux, 131, 133. — L'influence d'une langue commune, fondée sur l'attique, était puissante en Arcadie dès la première moitié du IVe siècle, 128.

ITALO-CELTIQUE.

Correspondances spéciales avec l'indo-iranien, pour le vocabulaire, surtout en ce qui concerne la religion, notamment la liturgie du culte, le sacrifice, 265, 266; termes généraux : foi religieuse, justice, loi, offrande, agréer, 266-268; fonctions ou qualités : prêtre, roi, maître; saint, favorable, puissant, sage, pur, 268-272; actes religieux : réciter, proclamer, guérir, rendre les honneurs funèbres, protéger, traire, vouer, prier, boire, brûler, parler, dire, voir, tuer, 272-275; objets et instruments : foyer, clôture, enceinte; vache, apprivoisé, lait, céréale, épée, 275-277; parties du corps et défauts physiques : chevelure, poil, rate, sabot du cheval, sommet, bras; défaut physique, bègue, sourd, chauve, rage, 277-279; expressions diverses : « bêtes à deux pieds et bêtes à quatre pieds »; « bêtes et gens »; compte par nuits; aujourd'hui, avril, temps; noms de fleuves, fleuve, Neptune, 279-281. Rapports du même genre non bornés à ces deux groupes, 282, 283; exemple de mots religieux propres à un seul groupe et qui peuvent être anciens, 282, 283. Autres groupements de mots religieux: indo-iran. et slave; sanskrit, latin, balto-slave, etc., 283, 284; mots « de civilisation » communs au germanique, à l'italique et au celtique, et s'étendant parfois au groupe baltique, 284; ces mots occidentaux représentent une civilisation de second âge par rapport aux autres, qui appartiennent au fond le plus ancien du vocabulaire de nos langues, 284. Ces mots techniques de caractère religieux ont persisté dans les seuls pays du domaine indo-européen qui avaient des collèges de prêtres : brahmanes, druides ou pontifes, prêtres du védisme ou de l'avestisme, organisés pour garder de vieilles traditions rituelles, plus vivaces souvent que les idées religieuses qu'elles recouvrent, 284, 285.

Latin : cherche à éviter la série de trois syllabes brèves avant la syllabe finale, 157. Dissimilation vocalique, 204. Abrègement dans les mots ou groupes ïambiques, 149, 151. Traitement des finales *-im* (mot accessoire) et *-em* (mot principal prononcé nettement), 91. — Place de l'accent, 165-171. Il n'a pas d'action sur des faits de vocalisme ou de versification. Son caractère, son rapport avec le ton indo-européen, 165. A innové sur trois points distincts; tendances analogues en grec et en serbe, 166, 170. La fin du mot indo-européen ; point de départ de répartitions de la place de l'accent, 166. La finale n'attire pas l'accent (exceptions apparentes, arm., gr.), 166, 167. Rythme quantitatif, hérité de l'indo-européen; prononciation spéciale des syllabes initiales, particularité du latin ; ont été finalement éliminés au profit de l'accent, 171. — Prétendus effets de l'intensité attribuée à l'accent historique latin, 190-209 ; *ov* > *av* devant la syllabe tonique? 190-192 ; simplification d'une consonne géminée devant syllabe longue: *farīna*? 193-195 ; *mamilla*, 195-197 ; après voyelle longue, 142 ; allongement d'une voyelle brève devant **-ncn-*, **-ngn-*, **-nct-*, 197-201 ; *e*, *o* + nasale + *bh* ou *dh*, 202, 203 ; traitement de *-v-* dans le type *-v* + voyelle brève + consonne, 204-209. — Le groupe *-cst-*, 135, 136 ; *-cs-* > *-s-*, 136, 139 ; *axl-* > *āl-*, *auxl-* > *ault-*, 136, 137 ; *au* en roman, 136 ; *aucst-* > *aust-*, 139 ; *-mpt-*, *-nct-*, *-ncs-* restent, 139-143. Prétendus cas de syncopes de voyelle brève intérieure après occlusive non sonante, 143-146 ; d'absorption d'une voyelle brève intérieure par une sonante qui précède et qui est elle-même précédée d'une syllabe brève, 146-148. Syncope d'une brève après la sonante *-j-*? La quatrième conjugaison, et les verbes en *-io* de la troisième, 148-151 : *fio*, 151-154. Voyelle brève disparue : *bellus*, *bellum*, 154, 155 ; *tibicen*, *meridies*, 155-157. Le type *facultas* < **faclitās*, *paternus* < **patrinos* : absorption, ou métathèse? 157, 158. — *F* de *m* par dissimilation, 115 ; i.-e. **bh* > **b* > *f* italique ; i.-e. **bh* > *ph* grec. Rien ne prouve une parenté particulière du grec et du latin, 115. — Anciens emprunts au dorien, avec *F* = *v*, 207.

Suffixes et désinences : *-ā* 138, *-ter* 144, *-tim* 138 (adv.), *-me*, *-mo*, *-mum* (adv. superl.); *-āc-* (adj.), 144 ; *-i-culo-*, *-illo-* 191, *-illus*, *-ellus*, *-illa*, *-ella*, *-illius*, *-ullius* 196, 197.

Richesse du vocabulaire et variété de l'expression : causes : longue durée du latin littéraire (et influence de la langue parlée?) 77, 78 ; ellipses, asyndètes, subordination sans particule ; infinitif pour impératif; façon de prononcer modifiant le sens d'un futur, d'un subjonctif; ton interrogatif suppléant *-ne*, *num*, *nonne*, 78. Mots mis en relief par la prononciation, ou l'ordre des mots ; disjonction, renforcements, redoublements, circonlocutions; pronoms personnels ajoutés dans le dialogue familier ; oppositions, 79; démonstratifs, 79-81 ; négations, 83-85 ; indéfinis, 84, 85 ; adverbes donnant à l'adjectif une valeur de superlatif, 85, 86 ; tant que, 86, 87, pour que, parce que, 87. Séries de synonymes : la langue parlée insiste sur une idée par l'intonation, puis par des renforcements ou des substituts expressifs; la langue littéraire finit par admettre le nouveau, sans rejeter l'ancien ; d'où sa

richesse excessive, 87, 88. — Atténuation dans l'expression littéraire, 83, 86.

Celtique : substantif composé ayant pour complément son premier terme; la figure étymologique (irlandais, gallois), 179, 181 ; subst. suivi du même mot au pluriel, avec préposition («de», «entre»), surtout avec un nom de nombre (ou «un» sous-entendu); composés d'un nom de nombre, sans suffixe; collectifs neutres, 183; l'«homme», outil grammatical (irl., gall.), 184; antécédent du relatif, 184, 185.

Dat. plur. en *-b*, duel *-b n* (irl.), 173. Futurs redoublés en *-ā-*, 121, 122.

SLAVE.

Slaves évangélisés d'abord par l'Église d'Occident; témoignages de ce fait, dans leur vocabulaire commun, 58. Emprunts, par l'oreille, de termes grecs chrétiens, avant la traduction de Cyrille et Méthode, 58-60. La langue des anciens traducteurs doit reposer sur le parler de la région de Salonique, 60. — La diphtongue *or*; *ĭ* devant *j*, 59 ; le *β* grec, 60. — Formes populaires de déclinaison : *isusŭ*, *paska*, 59. Vocatifs du type *mo˘u*, 95-102. Tendance à confondre les flexions en *-o-* et en *-ŭ-*, 95, 96, 99, 100. Beaucoup de subst. à nominatif en *-jĭ* sont des thèmes en *-ŭ-*, 100. — Suff. *-arjĭ*, 97, 98, 100 (lituanien emprunté *-orius*, 101) ; *-ĭstvo* 76, *-tvĭje* 74, *-tvo* 74, 76. — Élimination de i.-e. **pəter-* au profit de la forme enfantine d'où dérive *otĭcĭ* : vient en partie de la généralisation de **pter-*? 288. — Accent de parlers serbes comparé au latin, 170.

ARMÉNIEN.

Fait partie des dialectes orientaux de l'indo-européen, mais a plusieurs traits en commun avec ceux d'Occident, particulièrement avec le grec. Pas de faits nouveaux de la grande tendance orientale, au rassemblement des articulations vers le milieu de la voûte palatine. Vocalisme archaïque, 213. *s* dental $>$ *s* chuintant après **i*, **u*, **r* et **c* ou **q*? 214, 215, 217. Prononciation actuelle de *ṙ* ; son histoire possible; *ṙ* $<$ *rs*, *rš* $<$ *rsy-*, 214. Interversion des groupes **sc*, **sk*, **šc*, **šk*, 215, 216. Caractères non i.-e. dans le plus ancien arm., dus à des influences étrangères? 218. Manque de symétrie, de parallélisme, d'uniformité des changements phonétiques, 218. Accent d'intensité sur la pénultième du mot i.-e., sous l'influence de populations indigènes accentuant la pénultième, comme dans les langues caucasiques actuelles? 219. Amuissements amenés par l'accent, 210. Différence de traitement de *a*, *o* et de *i*, *u*: ses causes, 220 ; traitements divers de *i* et de *u*, 222. *i* ou *y* $>$ *w* devant voyelle postpalatale; comparaison avec les parlers bantous, 221. L'arménien, ayant un accent d'intensité, est un mélange d'efforts et de relâchements, comparaison avec les langues romanes, 221, 222. Répartitions diverses du renfor-

cement de l'initiale, 222 ; diphtongues, 222, 223. Produits de *o- i.-e., 223-225 ; effet de l'accent ; harmonisation vocalique, 224. *w-* > **gw-* > *g-*, 225 ; *-s* > *kh* : traitements de *s*, comparaison avec les autres langues, 225-227. *h-*, phonème très faible, souvent ajouté devant voyelle initiale, 227. La déclinaison, phonétique et analogie ; *s* > *h*, renforcé en *kh* au nom. plur. des noms, 228 ; des pronoms et dans les verbes, 229. Mutation consonantique : les occlusives i.-e. **p*, **t*, **k* > *ph*, *th*, *kh* ; **b*, **d*, **g* > *p*, *t*, *k* ; **bh*, **dh*, **gh* > *b*, *d*, *g* ; **ph*, **th*, **kh* subsistent, 230. Exemples de ces traitements réguliers, 231. **p-* > *h-*, disparu devant *o* ; comparaison avec l'arabe et le celtique, 231, 232. *d* pour *th* de **t-* dans de petits mots accessoires, 232 ; *kh* > *h* > zéro dans des cas analogues ? 232, 233. Mi-occlusives répondant à des occlusives palatales de l'i.-e. commun ; mais *s* (de **ths*) au lieu de *ç* pour la sourde i.-e., 233. Occlusives postpalatales : la sonore aspirée a seule été palatalisée, 234. Relâchement de la prononciation, son rapport avec l'accent d'intensité. Ses effets sur le vocalisme ; sur les consonnes intervocaliques, 234, sauf *ph* de **ph* i.-e., et *p* de **b* i.-e., 235. i.-e. **t* > *th* > *y*, 235, 236, ce *y* peut tomber, 236 ; *y* implosifs ou fermants, 236 ; *y* < **k*, 237. Origines diverses de *kh* : influences analogiques, 238, 239. Conjugaisons en *-anem* et *-em*, 238, 239. *k* de **kk*, 239. Traitements de **gh* oriental, 239, 240 ; de **g* et de **gh* i.-e., 240 ; après liquide et nasale, la sourde aspirée arm. provenant d'occlusive sourde i.-e. est remplacée par la sonore, 240, 241. Autres changements phonétiques supposant un relâchement de l'articulation : phénomènes de dissimilation, différenciation, 241-243 ; assimilation, 245-248 ; analogies dans le verbe, 247. Constitution des syllabes, 248-253. — Arménien médiéval et arménien moderne, 253-259. — Le mot *bolk* passé en géorgien, ossète, laze, etc., 162.

INDO-IRANIEN.

L'i.-e. **ə* n'était pas sujet à s'amuir d'une manière générale, mais seulement en iranien, à l'intérieur d'un mot, 290-292. — 1re pers. primaire moyenne **ai*, sk. *-e*, parf. sl. *-ě*, prés. norrois runique *-e*, grec *-μαι*, baltique *-mai* : 1re pers. secondaire moy. sing. **-i* (de **ə*), grec *μᾱν*, *μην*, 174. — Suff. **-tva-*, 74.

Sanskrit : chute de **ə* normale dans *dadati*, analogique dans *dadmáh* ; influence du rythme, 290-292. La voyelle *i* remplacée par *ī*, justifié directement dans des racines comme **pō(i)-*, **pī*, 291. Conditions particulières des racines *dā*, *dhā*, d'usage courant et fréquentes comme mots accessoires, 291. — *h* venant d'occlusives sonores aspirées en position faible, 291. — Suff. *-tvám*, 76.

Iranien, une des formes de l'indo-européen dont on connaît le mieux l'histoire ; ses deux représentants typiques aux deux extrémités de la série : l'avestique et le persan ; marche de l'évolution, 61. — La vocalisation de l'Avesta est le fait de rédacteurs postérieurs, qui ont commis

nombre d'erreurs, 212, 287, 293; Avesta récent, composé surtout par des gens dont la langue avestique n'était pas le parler usuel, 288. — Ichkâchimi, dialecte à peu près inconnu jusqu'en 1914; exploré par M. Gauthiot, 68, 69. — A la différence du sanskrit, l'iranien tend à isoler nettement les mots dans la phrase; conséquences phonétiques de cette tendance nouvelle, 290. — Accent d'intensité, 1-25; attraction de l'intensité par la quantité longue, 2; recul de l'accent sur l'antépénultième, dans les mots à pénultième brève, 7, 10. — Suff. *-*ka-*, 1, 4, 5, 7-10, 17-22, 69, 113; *-*i-ta-*, 9. — «Vingt», dans les dialectes iraniens, 2, 3; «un», 4; «larme», «sel», 19; «moulin», 5-7, 19; «eau», 7, 19; «dieu», 7.

Dialectes au système phonétique conservateur : beloutchi, ichkâchimi, vakhi, yazgoulami, langues du groupe scythique, 20, 21. — Le yazg. garde l'ancien *-*θ-*, 75. — L'ichk. n'a que des *ĕ* d'origine récente, 70. — Flottement de *š* et *s* en vieux perse et persan : dans *št* iranien commun, dans *š* zend = sk. *kṣ*, 112 : tendance de *sk* vers *šk*; *-sr-* > pers. *rs*, *š*, *s*, 113. — Persan *-*k-*, devenu sonore, reste après brève non intense, et disparaît après brève intense; traitement des monosyllabes, 18; *-k* et *-g* final, 18, 19; rimes de *-ō(g)* à *-ū*, 19. — Afghan, initiale **vī-*, 2, 3. — Pamirien *-au* de **-áka*, 20. — Le vakhi *prüt* (phonétique et sémantique), 20.

Déclinaison nominale; état «moyen» à deux cas (persan, afghan, vakhi): forme du sujet brève, forme oblique longue (sing., et quelquefois plur.), 10-12. — Déplacement d'accent (plur. *-ān*, *-hā* pers., *-ān* bel., *-ūna* afg., *-īn* chigni, *-iv* sar.), 15, 16; v. perse *-ahyā* gén., pehlvi *-y*, 16. — Analogie; tendance à augmenter le volume des mots, en les allongeant à mesure qu'ils s'usent, 21, 22. Les nominatifs conservés intacts sont, dans tous les parlers, des noms d'animaux ou de produits spéciaux, des termes techniques, 22. — Réduction de la flexion nominale, 61-70; indices tirés des pronoms; flexion particulièrement riche des pronoms personnels en ichkâchimi, 69, 70. Deux cas en persan, comme en français, 61, 62. Le v. perse confondait déjà le gén. et le dat., 62; conséquences dans les dialectes modernes : gén. comme cas oblique, sogd. *-ē*, *-ī*, yagn. *-i*, afg. *-ē*; plur. afg. *-ō*, *-ūnō*, bel, *-ān*, etc., 63, 64. Confusion de l'abl. et de l'instrum. en v. perse; indices de la réduction à trois cas, 63, 64. Débris de la déclinaison, dans les dialectes pamiriens; flexion plurielle à trois formes en «pamirien commun» : nom **-a*; gén.-dat. **-ān(ām)*; abl.-instr. **-ébə(iš)*, 64, 65. Datif de postposition, chigni *-r*, vakhi *-rd*, etc., pers. *-rāy*, *-rā*, etc.; ablatif à postposition zend *-āδa*, etc., 65, 66, 74, instrum. *-ā*, *-a*, abl. *-āt*, cas oblique bel. *-ā*, afg. *-a*, *-ă*, etc., 65, 66, 68. Pehlvi *-īhā*, pers. *'hā*, *-hā*, etc., adverbes et pluriels, 66-68, 71-76 : suff. pehl. *-īh*, pers. *-ī*, de **-íya-θwa* (sk. *-iyam*, v. sl. *-ĭje*. et sk. *-tvam*, v. sl. *-(ĭs)tvo*), 66, 67. Pehl. *-ān* plur.; pers. *-ān*, plur. et adv., 67, 68. Confusions diverses : cas sujets du sing. et du plur., d'où contamination fréquente des 3es pers. des deux nombres, dans le verbe, 71, 72. Emplois divers des désinences de noms *-ān* (bel.), *-īn* (ch., roch.), *-iv* (sariq.), *-ūnō*, *-ūna* (afg.), etc., 72, 73. Collectifs employés

comme plur. : **-gala* (chigni, bel., etc.); *xēl* (sar.), 73; *-išt* (vakhi, judéo-persan); noms abstraits en *-išn*, *-iš* (pers.), 73-76.

Conjugaison : l'accent, 12-15; influence du pronom enclitique; formes enclitiques du verbe être, 15. Indicatif présent des divers dialectes iraniens, 13-15; 3es pers. sing. et plur., 72. Présent athématique avestique *nāismī*, 210-212. Participes passés longs en **-'aka-* > *-j* et part. passés courts (langues du Pamir); correspondants en pehlvi, persan, afghan, etc., 23, 24. Distinction entre deux prétérits (transitif et intransitif : « j'ai fait », « je suis allé »), développée dans les langues du Nord iranien, comme en roman et germanique moderne; autres temps passés, 24. — Infinitif mindjàni *-á*, *-t-á*, zidgâ *-âh*, *-t-âh*, 19; inf. ossète, 10; pamirien, 20.
Suff. de lien, vakhi *-ung*, sariqoli *-euǰ*, 20.

B. — ÉTHIOPIEN.

w > *y* au contact d'un *b*, 253.

C. — BANTOU.

Sonores intervocaliques tendent à devenir sonores; *d* > *y*, *v*, *f*; comparaison avec l'arm., 221.

D. — ITONAMA.

Textes : *Pater noster*, 26; confessionnaire, 27-44; vocabulaire, 44-57. — Association d'un préfixe itonama et d'un verbe espagnol : *ko-labá-le*, 50.

II

LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

GREC.

ἀγνοέω, 146.
ἁγνώς, -ῶτος, 236.
ἄγνωτος, 164.
ἀγρός, 250.
ἄγω, 240.
ἀδάμασ*τ*ος, 212.
ἀδάματος, 164, 212.
ἀδευκής, 136.
ἄδης, 59.
ἄδματος, 164.
ἄδμητος, 164.
αἰγοβοσκός, 169.
αἴθω, 274.
αἶξ, 244.
ἀκροθίνιον, 183.
ἄλλα, 168.
ἀλλά, 168.
ἄλλο, 177.
ἅλς, 227.
ἅμμι, ἄμμιν, 175.
ἀμυγδάλη, 145.
ην, 129.
ἀναμίξ, 125.
ἀνδρός, 250.
αντιλεγομενα, 133.
ἄντομαι, 227, 250.
ἄπαις... παίδων, 181.
ἄρά, 127.
ἀρή, 127.
ἄρθρον, 147.
ἀριθμός, 267.
ἀρκέω, 241, 247.
ἄρκος, 112, 217.
ἄρκτος, 112, 217.
ἁρμός, 147.
ἄροτρον, 249.
ἄρσην, ἄρρην, 214.
ἄρσης, 227.
ἄρχειν, 119.
αὖθι, 106, 107.
αὐθιγενής, 107.
αὖθιν, 107.
αὖθις, 107.
αὖλις, 244.
αὐτήμερον, 107.
αὐτίκα, 107.
αὐτόθι, 106, 107.
αὐτός, 106, 139.
αυτωι, 126.

βαίνω, 105.
βαλανεῖον, 147.
βειλομη, 130.
βελλομαι, 130.
Βερενίκη, Βερνείκη, 147.
βιβρώσκω, 122, 126.
βόλλα, 130, 131.
βολλεύω, 130.
βόλομαι, 130, 131.
βοός, 231.
βουλεύω, 130.
βουλή, 130, 131.
βούλομαι, 130, 134.
βοῶν ἐπιβουκόλος, 179.
βωλά, 130, 131.
βωλευω, 130.

γέεννα, 59.
γενέτης, 226.
γένος, 233.
γενοῦ, 168.
γέρανος, 249.
γίγνομαι, 117, 118, 121.
γιγνώσκω, 122, 250.
γόνυ, 225.

δαήρ, 225.
δάϝιον, 155.
δάκρυ, 249.
δάμναμεν, 291.
δείδιμεν, 210, 252.
δείδω, 210, 252.
δειλομαι, 130.
δεῖξαι, 294.
δείρη, 126.
δέκα, 240.
δελφύς, 227, 278.
δέος, 120, 252.
δερϝαν, 127.
δέρη, 126.
δεσπότις δόμων, 180.
δευκει, 136.
δηιόω, δηόω, 155.
δηλομαι, 130.
δήρα, 126.
διάβολος, 59.
διαβωλευσαμενος, 130.
διατρυφήν, 164.
διδράσκω, 122.
διδυμοιυν, 124, 125.
δίδωμι, 231.
Διϝός, 101.
διωρον, 127.
διῶρυξ, 127.
δοϝεναι, 293.
δοιός, 125.
δοῦναι, 293.
δραχμή, 146.
δύη, 155.
δύω, 252.

δώδεκα, 252.
δῶρον, 213.

ε, 176.
heβδομαι, 129.
ἕβδομος, 146.
εγαμαντυ, 134.
ἐγγύθι, 106.
ἐγγύς, 106.
ἐγώ, 176.
ἐγών, 176.
ἔδομεν, 103, 293.
ἔδωκα, 293.
ἑ(F)έ, 242.
ἑ(F)ός, 242.
ἔθεμεν, 103.
ἔθραξα, 164.
εἰδέναι, 293.
εἰμι, 172.
εἶναι, 294.
εἰπεῖν, 123.
εἰσιν, 176.
ἑκατόμβοιον, 183.
hεκατον, 129.
ἐκεῖθι, 106.
ἔκειτο, 172.
ε[κρ]ινναν, 134.
ἑκυρά, 247, 251.
ἐλαία, 207.
ἔλαιον, 205, 207.
ἔλιπε, 238.
[ελλαν]οδικοντοιν, 125.
ἐμέ, 176.
hεμισυ, εμισυ, 129.
ἐν, 132.
ἔνδον, 148.
ἐνδυκέως, 136.
ἔνθα, 93.
ἔνθεν, 93.
ἐνθρυπλος, 164.
ἐνίσπω, 117, 118.
ἐννέπω, 120.
ἐντός, 93.
ἐνύπνιον, 183.
ἑξήκοντα, 216.
ἐπι, ἔπι, 168, 234.
ἑπλά, 227.
Ερχομενιοι, 128.
εσδοθενσαι, 133.
hεσκλαρος, 129.
Ἑσρώμ, 59.
ἐσσι, 227.
ἔσλᾱ, 104.
ἔσλη, 104.
ἔσλι, ἔσλιν, 176, 201.
ἐτάραξα, 164.
ἐτάφην, 164.
εὐαγγέλιον, 183.
εὐξάμενος, 216.
εὕρημ᾽ εὑρεῖν, 181.
εὐσχάμενος, 216.
ἔφερε, 219.
ἔφερον, 172.
ἔχειν, 294.
εχεν, 133.
ἔχην. 294.
ἐχῖνος, 224.
ἔχω, 117-119.

Fέαρ, 227, 247.
(F)είδομεν, 172.
(F)ειδώς, 172.
Fελύσθη, 247.
Fέννυμαι, 247.
Fέξ, 216.
Fέργον, 225, 240, 248.
Fίκατι, 233.
FισFος, 127.
Foῖδα, 172, 293.
Forθός, 289.
[Fo]φλεασι, 134.
Foφλεκοσι, 134.
[Fo]φλεοι, 134.

Ζεύς, 101.
ζυγόν, 177.

ᾗα, 172.
ᾑδίω, 172.
ηναι, 294.
ᾖπαρ, 237.

θάνατος, 164.
θαπλέον, 164.
θάπλω, 164.
θάσσων, 164.
-θε, 108.
θεαροι, 127.
θέρος, 234, 247.
θνατός, θνητός, 164.
θράσσω, θράτλω, 164.
θρύπλω, 164.

ἰάλλω, 117, 118.
ἰαρός, 236.
ἰάχω, 117, 118.
ιγ κοιλαν, 127.
ἱδρώς, 250.
ἰδέ, 168.
ἰδου, 168.
hιερο-, 129.
ἱερός, 270.
ἴζω, 117, 118.
Ἰησοῦς, 59.
ἰθαρός, 236.
hικοντα, 129.
ἰκτῖνος, 217.
ιμεσος, 125.
ιμεσουν, 125.
ιν, 132, 133.
ινιφανιζον, 134.
ἱπποφορβὸς ἵππων, 180.
Ἰσραήλ, 58.
ισλια, 134.
ἴσλωρ, 130.
ἴσχανόωσιν, 119.
ἴσχω, 117-119.

κα, 132.
καθαπερ, 129.
κακὸς κἀκίαν, 180, 181.
κάματος, 164.
κάνασλρον, 194.
κάνισλρον, 194.
κάννα, 194.
κάν(ν)αβος, 194.
κάν(ν)ης, 194.
κανοῦν, 194.
καρδία, 240.
κατάκειαι, 133.
καταπερ, 129.
καταρFος, 127.
κατενθουτας, 133.
κατηχον, 134.
κεῖθι, 106.
κειοι, 132, 133.
κείρω, 234, 273.
κεῖσαι, 132.
κενοτάφιον, 183.
κλυτός, 236, 248.
κμητός, 164.
κολάπλω, 164.
κόλαφος, 164.
κορFᾱ, 126.
κόρη, 126.
κόρρα, 131.
κόρρη, 131.
κόρση, 131.
κούρη, 131.
κράνα, 127.
κραναιυν, 124, 125.
κρήνη, 127.
κτερίζειν, 273.
κύων, 252.
κώρα, 126.

λαγαρός, 147.
λαμπλήρ, 139.

λαϕύσσω, 235.
λείπω, 238, 239.
λείχω, 238.
λελουμένος, 206.
λευκός, 244.
λήγω, 147.
λοετρόν, 206.
λοῦσσον, 244.
λούω, 225.
λύεαι, 132.
λύκε, 172.
λύκοισι, 126.
λύκον, 172, 177.
λύκος, 237.
λύκω, 172.
λωγάς, 147.

μάκαρς, 227.
μάρναται, 291.
μαχὴν μαχεῖσθαι, 180.
με, 176.
Μεθύδριον, 129.
μεν, 132, 133.
Μενεκράτης, 196.
Μένιννα, 196.
Μεννέας, 196.
Μέννεις, 196.
Μεννίδας, 196.
μένουσαι, 133.
μένω, 118-121, 246.
μέσος, 251.
μεσουν, 124, 125.
Μετιδιηων, 129.
μέχρι, 250.
μηδεν, 133.
μίμνω, 117-121.
μινονσαι, 133.
μύρον, 58.

νεανίας, 226.
νεαρός, 248.
νέομαι, 117-119.
-νι, 132.
νίσσομαι, 117-119.
-νυ, 132.
νυμϕίος, 169.
νυός, 214.

ξενον, 127.
ξηρός, ξερός, 215.
ξίϕος, 216.

ho, 129.
ὁδμή, 213.
ὀδούς, 223.
ὄζος, 224.

ὅθι, 106.
οἶδε(ν), 176, 239.
οἶκοι, 169.
οἴκοι, 89, 169.
ὄκκος, 239.
ὀκτώ, 237.
ὅλον, 178.
ὀμίχλη, 239.
ὁμοσσεν, 212.
ὄναρ, 223.
ὀνειδίζω, 211.
ὄνειδος, 211, 223, 250.
ὄνομα, 223.
ὀνονται, 212.
ὀνοσσάμενος, 212.
ὀνόσσεται, 212.
ὀνοσλός, 212.
ὀνοτάζω, 212.
ὀνοτός, 212.
ὀξύη, 217, 223.
οπερ, 132.
οπυ, 132.
οπυι, 92.
οπυς, 92.
ὄπωπα, 239.
ὄργανον, 240.
ὀργή, 289.
ορϜιαν, 127.
horϜos, 127.
οριοι, 127.
ὄρος, 127.
ὄρρος, 214, 225.
ὀρϕανός, 241.
ὄρχις, 224.
Ορχομενιων, 128.
ὅς, 106.
ὀσλέον, 224.
οτι, 129.
οὐ, 84.
οὐθείς, 129.
οὐρανόθι, 106.
οὖρος, 127.
οὕτοσι(ν), 172.
ὀϕείλημα, 134.
οϕειλημασι, 134.
ὀϕειλήσω, 134.
οϕελλο(νσ)ι, 134.
ὀϕέλλω, 134, 223, 247.
οϕηλω, 134.
ὄϕις, 240.
οϕλεν, 134.

ϖαλάμη, 289.
ϖαρα, ϖάρα, 168.
ϖarheταξαμενος, 129.
ϖάσχα, 59.

ϖατήρ, 235, 286.
ϖατράσι, 236.
ϖατροκτόνος, 169.
ϖατρός, 249.
ϖε, 132.
ϖεδα, 132.
ϖέλανος, 289.
ϖελιός, 169.
ϖεντάχορδον, 183.
ϖέντε, 241.
ϖεντήκοντα, 233.
ϖεπαμεναι, 133.
ϖεπιθεῖν, 123.
ϖεπυθέσθαι, 123.
ϖερι, ϖέρι, 168.
ϖέρυσι, 246.
ϖεϕιδέσθαι, 123.
ϖεϕυεῖν, 123.
ϖίπλω, 117, 118.
ϖλύνω, 248.
ϖόδα, 172, 219, 224, 231.
ϖοδάνιπlρα ϖοδῶν, 179.
ϖόδες, 224.
ϖοεσlι, 131, 132.
ϖοεχομενον, 131, 132.
ϖοῖ, 90.
ϖόκος, 224.
ϖόλεμον ϖολεμεῖν, 180.
ϖόλεμος, 160.
ϖόλιν, 172.
ϖολιός, 160, 223.
ϖολύν, 172.
ϖορεῖν, 264.
ϖόρτις, 224, 240.
ϖος, 131, 132.
ϖόσε, 93.
Ποσειδανα, 128.
Ποσοιδαν-, 128.
ϖόσσος, ϖόσος, 90.
ϖότερος, 92.
ϖραός, 101.
ϖραύς, 101.
ϖρεῖσγυς, 248.
ϖρέπω, 248, 250.
ϖlερόν, 161.
ϖτέρυξ, 161.
ϖlήσσω, 238.
ϖlύνον, 162.
ϖῦρ, 231.
ϖῦς, 92.

σέ, 76, 252.
σέϐας, 119.
σεύω, 250.
σκιάν, 172.

σκίφος, 216.
σκολιός, 215.
σκόροδον, *σκόρδον*, 147.
σπέρμα, 242, 243.
σλείβω, 235.
σλεῖρα, 227.
σλέρνον, 290.
σλήνιον, 288.
σλιβαρός, 231, 235, 236.
σλορέσω, 290.
σλρατηγός, 169.
σλρατός, 290.
σλρότος, 290.
σλρωτός, 290.
σύ, 176.
συοφορβὸς συῶν, 180.
σφιγκτήρ, 142.

ταιννι, 132.
ταιννυ, 132.
τάκω, 160.
ταμ πετραν, 127.
ταμ φυλακω, 127.
ταν γγαν, 127, 128.
τανι, 132.
τανυι, 132.
ταν πορθιεαν, 127.
ταράξω, 164.
ταράσσω, *ταράττω*, 164.
ταραχή, 164.
ταφή, 164.
τάφος, 164.
ταχύς, 164.
τε, 109, 237.
τεθάψομαι, 164.
τεῖχος, 238, 245.
Τέκμησσα, 146.
τέλομαι, 118.
τέρμων, 161.
τέρσομαι, 214.
τέτορες, 252.
τέτραξ, 246.
τίθημι, 172, 231.
τίθησιν, 176.
τίκτω, 117, 118.
τίλος, 161.
τιμῆς... ἄτιμος, 181.
τίς, 167.
τις, 167.
τό, 177, 232.
τοινι, 132.
τοῖς, 126.
τοις διδυμοιυν, 126.
τοις κραναιυν, 126.
τοῖχος, 240, 245.
τον, 127.
τοσυυν, 132.
τόσσος. *τόσος*, 90.
τοῦ. 168.
τουν, 176.
τούνη, 176.
τρεῖς, 248.
τριπόδιον, 183.
Τρίτων, 281.
τύ, 176.
τύμβος, 162.
τύνη, 176.
τύπλω, 241.
τωι, 126.
τῶν, 168.

ὑδαρός, 236.
υἷα, 101.
υἷας, 101.
υἷες, 101.
υἱέι, 101.
υἱεῖ, 101.
υἱεῖς, 101.
υἱέος, 101.
υἱέων, 101.
υἷι, 101.
υἱός, 101.
υἱος, huios, 101.
υιυνς, 101.
υἱύς, 101.
υἱῶν, 101.
ὑπερ, 132.
ὕπνος, 245.
ὑπο, 132.
υσλερας, 129.

φάτις, 235.
φέρετε, 235.
φέρω, 231.
φθηρων, 134.
φιτρός, 249.
φοβεῖσθαι φόβον, 181.
φόνος, 231.
φρέαρ, 242, 244.
φύλλον, 162.
φῦσα, 231.

χειμών, 233.
χιών, 244.
χρίσμα, 58.

ψηρός, 215, 217.
ψυδρός, 250.

ὠμόσσαμεν, 212.
ωρισαν, 127.
ωρος, 127.
ωφηλον, 134.

LANGUES ITALIQUES.

OSQUE.

aasai, 275.
aasas, 275.

rateis, 284.
βρατωμ, 284.

dekmanniúís, 146.
destr-, 137.

fakiiad, 104.

kalúvíeis, kalaviis, 279.

pan, 90.
pútúrúspid, 92.
puz, 92.

sakahíter, 283.
sakaraklúm, 283.
σακορο, 283.

tang-, 203.
trístaamentud, 158.
tuvtiks, 137.

verehias, vereias, 275.
vereiiai, 275.

OMBRIEN.

arsier, 282.
arsmor, 282.
arfertvr, arsfertur, 268.
destr-, 137.
dupursus peturpursus, 280.
enem, 91.
enom, 91.
façia, 104.
farsio, 193.
foner, 271.
fons, 271.
fratreks, 137.
ife, 92.
pane, 90.
panupei, 90.
podrulipei, 92.
poei, 173.
pufe, 92.
puze, puse, 92.
sacre, 283.
sestentasiaru, 136.
touto, 284.
veiropequo, 280.
vufetes, 206, 273.
Vufiune, Vofione, 273.
vufru, 273.

PELIGNIEN.

bratom, 284.

SABIN.

catus, 272.
ciprus, 271.

LATIN.

abietis, 150.
abjicio, abicio, 208.
Acceius, 195.
Accius, 195.
Acconius, 195.
Acellius, 195.
Acilius, 156.
āctus, 142, 200.
adfatim, 85.
admodum, 85.
ad quo, 86.
agnellus, 154.
agnus, 191, 198.
ago, 240.
aio, 150, 208.
ais, 150, 206, 208.
ait, 208.
aiunt, 208.
ala, 136.
aliquis, 77, 84, 85.
alitus, 145.
aliud, 177.
aliuta, 91.
Alledius, 195.
Allenius, 195.
Allonius, 195.
alter, 147.
altercor, 158.
altius, 85, 86.
altus, 145.
alui, 145.
amb-, am-, 139.
amicio, 139, 146.
amiddula, 145.
amnis, 77.
amtermini, 139.
andabata, 279.
angellus, 154, 197.
angulus, 154.
antae, 146, 241.
ante, 227, 250.
antequam, 77.
ānus, 197.
Apellius, 195.
Appeius, 195.
appellare, 77.
Appius, 195.
Apponius, 195.
Appuleius, 195.
aprilis, 280.
ara, 275.
aratrum, 249.
arceo, 241.
ardeo, 147, 157, 158.
ardus 147.
Arellius, 195.
arere, 275.
aridus, 147, 275.
arietis, 150.
armus, 146, 147.
Arredius, 195.
Arrius, 195.
Arronius, 195.
artus, 147.
asellus, 154.
aser, 279.
aspernari, 146.
assis, 155.
Atilius, 156.
atrium, 275.
atta, 279.
aububulcus, 191.
auca, 136.
aucellus, 191.
auctor, autor, 136.
auctus, 137.
audacter, 144, 145.
audeo, 147.
audieram, 153.
audīmus, 170.
audio, 147, 152.
audire, 153.
audiri, 153.
audis, 152.
auere, 273.
augeo, 137.
auicula, 191.
auidus, 147.
auillus, 191.
auis, 204.

aulla, 137.
auricula, 191.
aunnculus, 200.
auxi, 136, 137.

baca, 195.
balineum, balneum, 147.
bardus, 279.
bargus, 279.
bellum, 155.
bellus, 155.
bene, 85, 86.
bes, 155.
bibo, 274.
bigae, 155.
bilibra, 155.
bini, 142, 197, 200.
bipes, 155.
biuius, 155.
blaesus, 279.
bobus, 190.
bombicare, 202.
bombire, 202.
bombus, 202.
bonŏ, 149.
bonus, 154, 155.
bos, 190.
bouem, 190.
boues, 190.
boni, 190.
bouis, 190, 204.
boum, 190.
brenis, 204.
broccus, 279.
brutus, 279.
bucca, 197.
buccella, 197.

cacumen, 276, 278.
caelitus, 93.
caesaries, 278.
calefacio, calfacio, 155.
calida, calda, 146, 147.
callis, 284.
caluus, 279.
camur, 279.
canalis, 193, 194.
canna, 193, 194.
cape, 151, 153.
capere, 148, 151, 153.
caperem, 153.
capi, 153.
capiam, 150.
capiebam, 150.
capiens, 150.
capimus, 149, 170.
capio, 149-151.
capis, 149-151.
capit, 149, 150.
capitis, 149.
capiunt, 149, 150.
capulus, 144.
carere, 273.
castigare, 272.
castus, 272.
casus, 142.
catax, 279.
cateruatim, 138.
catus, 272.
cauare, 190.
cauerna, 190.
cauuisti, 143.
cauus, 190, 204, 206.
-c(e), 80, 81.
censere, 272.
ceu, 77.
chrisma, 58.
cicur, 276.
cinctura, 141, 200.
cinctus, 141, 200.
cio, 152.
cippus, 195.
Ciprius (Vicus), 271.
ciuis, 204.
ciuium, 284.
cloppus, 279.
clouaca? cluaca, cloaca, 191, 192.
Clouatius, Cluuatius, Cluatius, 191.
co-, 194.
coactus, 194.
coda, cauda, 271.
coeo, 143.
coepi, 119.
cognatus, 197-199.
cognecto, conecto, 197-199.
cognitus, 146, 198.
cogniueo, coniueo, 197, 199.
cognosco, 197-199.
coicio, 194.
collum, 131.
collus, 131.
colo, 205.
combretum, 202.
cōmo, 140.
comsi, compsi, 140.
comtus, comptus, 140, 141.
concutio, 207, 208.
condo, 104.
congnatae, 199.
conitor, 197, 199.
consternare, 146.
cor, 239.
corolla, 147, 154.
corupto, 194.
cottidie, cotidie, quottidie, 145, 148, 194, 205, 206.
coventio, 143, 194.
credo, 266, 291.
crus, 248, 249.
cui, 207-209.
cuius, 207, 209.
culcita, 276.
cultus, 208.
cumulatim, 138.
cumulatus, 138.
cumulus, 138.
cunctor, 141-143.
cunctus, 142, 143.
cupa, 195.
cuppa, 195.
cuppes, 195.
currus, 193.
curulis, 145, 193.
custodire, 149.

damus, 103.
dare, 103.
decem, 91, 239.
decemuir, 189.
decimus, decmus, 146.
dei, 204.
de industria, 136.
deni, 142.
denuo, 153, 204.
desino, 145.
desitus, 145.
desivi, desii, 145.
deus, 204, 207.
dexter, 135, 137, 142.
dextrā, 138.
di, 204.
Dĭana, 152.
dies, 156.
digero, 201.
digitus, 146.
dignus, 198.
dii, 204.
disciplina, 143, 144.
discipulus, 143, 144.
disertiones, 194.
disertus, 194.
diuido, 192.

diuitior, ditior, 206.
dius, 152, 207.
diuus, 207.
do, 103, 231.
dolere, 273.
domare, 204.
dominus, 147, 148, 204.
domnus, 148, 204.
domus, domūs, 203, 204.
donec, 86.
donec cum, 86.
doneque cum, 86.
donicum, 86.
dracuma, 146.
duceni, 142.
duellum, 155.
dulciter, 144.
dum, 86, 87.

ecce istum, 81.
ēdo, 104.
ego, 176.
ego ipse, 79.
egomet, 79, 176.
egredior, 204.
ei, 208.
eluis, 204.
enim, 91.
ensis, 277.
eo (adv.), 87, 89-91.
Epillius, 195.
Eppius, 195.
equos, equus, ecus, 205, 207, 252.
erneum, 277.
error, 194.
erus, 269.
es, 227.
esa, 269.
est, 79.
Etrilius, 156.
etsi, 77.
exta, 135, 138, 139.
extae, 138.
ex te, 137.
extinctus, 141, 142.
extinguere, 141.
extinxi, 141.

fabella, 154.
facile, 154.
facio, 104, 153.
fac sciam, 78.
factus, 142.
facul, 154.
facultas, 157, 158.
far, 193.
farctus, fartus, 139.
farina, 192-194, 197.
fauete linguis, 271.
Fauni, 271.
Faunus, 271, 273.
fauonius, 205.
fauor, 205.
fauus, 191, 205, 207.
fenestra, 147.
ferire, 151.
fero, 231.
ferula, 154.
ferus, 154, 155.
festra, 147.
fi, 154.
fiam, 153.
fiere, 153.
fĭerem, 152-154.
fĭeri, 152-154.
figlina, 144.
figulus, 144.
filius, 150.
fimus, 153.
finire, 148, 150.
finis, 148.
finīs, 149.
fio, 118, 149, 151-153, 207.
fis, 152, 153.
fit, 152, 153.
fitis, 153.
fiunt, 153.
Flacca, 197.
Flaccilla, 197.
flamen, 268.
flauus, 206.
flumen, 77.
fluuius, 77.
folium, 162.
fonticulus, 191.
forceps, 158.
formica, 115.
fortiter, 85, 86.
foruli, 154, 155.
frāter, 169, 242.
fratérque, 169.
frigidus, frigdus, 145, 146.
fridam, 145, 146.
Fullonius, 195.
fulsi, 136.
functus, 141.
fungor, 141.
furca, 201.
furuus, 192.

galba, 279.
gaudeo, 137.
gauisus, 137.
génera, 169.
generáque, 169.
generis, 201.
gens, 148.
genus, 233.
gigno, 121.
gladius, 277.
Glove, 191, 192.
Gnaeus, 205, 207.
gnaruris, 195.
gnarus, 198, 199.
gnatus, 198.
gnixus, 198.
gnosco, 198, 199, 250.
grates, 284.
gratia, 284.
gratus, 284.
grus, 249.
gumia, 279.
guttatim, 138.

habḗmus, 170.
hactenus, 78.
hactenus istud, 80.
haec, 80, 81.
harunc, 80.
hasta, 284.
haud, 83-85.
haudquaquam, 84.
hic, 79-81, 89.
hīc, 89, 91.
hicquidem, 79.
hiems, 233.
hinc, 89, 90.
hirnea, 277.
his, 81.
hisce, 80, 81.
hoc, 81.
hodie, 156, 280.
homo, 186.
honc, 81.
horrere, 214.
horror, 194.
horunc, 81.
hospes, 142.
hostire, 151.
huc, 89.
huic, 208.
huius, 207.
huiuscemodi, 80.

humilis, 154.
humus, 202, 203.

iacio, 208.
ianua, 204.
ibi, 89-92.
id, 81.
idcirco, 87.
ideo, 87.
iecur, 237.
ignaruris, 195.
ignarus, 197, 198.
ignauus, 197, 198.
ignis, 283.
ignoro, 198, 199.
ignosco, 197, 198.
ignotus, 164, 198, 199.
ilico, 201.
ille, 80, 81, 89.
illic, 89, 91.
illinc, 89, 90.
illĭus, 152, 153.
illo, 89.
illuc, 89.
illustrare, 136.
illustris, 136, 142.
imber, 202.
impendio, 85.
impense, 85.
inde, 89-91.
indulgere, 147.
industrius, 136.
indutiae, 155.
inferus, 202, 203.
infimus, 202.
infra, 202.
in tantum, 87.
interea dum, 86.
interim dum, 86.
intestina, 138, 139.
intra, 138.
ipsĭus, 152.
irrauserit, 136.
is, 81, 89, 91.
istaec, 81.
iste, 79-81, 89.
iste tuus, 80.
istic, 80, 81, 89, 91.
istinc, 89, 90.
isto, 89.
istuc, 89.
istud, 81, 177, 178.
ita, 87, 91, 92.
iterum, 92.
iubeo, 137.
iugum, 177, 178.
iunctus, 141, 200.
Iuppiter, 195, 281.
ius, 206, 267.
iusseris, 78.
iussus, 137.
iustus, 214, 267.
iuuenior, iunior, 158, 159.
iuuenis, 153, 159.
iuuenix? iunix, 158, 159.
iuxta, 135, 137, 138.
iuxtim, 137, 138.

lacte, 143.
languidus, 147.
lanterna, 139.
lapicida, 142.
largiri, 149.
latĕre, 139.
latrina, 206.
lātus, 201.
lauare, 191.
laudatus, 201.
lauere, 190.
lauis, 190.
lauo, 190, 225.
lautus, 206.
laxus, 147.
lĕge, 151.
legĕre, 150.
lĕgimus, 149.
lĕgis, 149, 151.
legitis, 149.
lĕuis, 143, 204.
lēuis, 204.
leuiter, 144.
lex, 267.
liber, 154.
licet, 77.
lien, 278.
limbus, 203.
lingere, 200.
linquit, 238.
littera, 195.
litus, 196.
lotus, 206.
Lucilius, 156, 157.
Lucius, 156.
ludum... ludere, 181.
luna, 197.
lupum, 177.
lustrare, 136.
lustrum, 136.
lux, 136.
luxus, 279.
maccus, 279.
mage, 143.
maius, 150.
mālo, 143.
malus, 154.
mamilla, 192, 193, 195-197.
mamma, 195, 196.
manere, 273.
Manilius, 156.
maniplos, manipulus, 144.
Manius, 156.
manŭs, 204.
maturus, 154.
mavolo, 199.
maxime, 138.
maximus, 144.
med, 176, 178.
medeor, 273.
medialis, 156, 157, 193.
medicus, 272.
medius, 251.
mel, 197.
mellilla, 197.
melius, 150.
menda, 278.
mendum, 278.
mensa, 201.
mensis, 227.
mentem, 143.
meridialis, 156.
meridie, 156, 157.
meridiĕs, 156, 157.
Metellus, 195-197.
Mettius, 195-197.
minus, 83, 86.
misceo, 137.
mixtus, 135, 137.
monere, 136.
mones, 152.
monstrum, 136.
monticellus, 154.
monticulus, 191.
mordeo, 137.
morimur, 149.
mors, 102.
morsus, 137.
morus, 279.
motus, 206.
mouentis, 200.
mouere, 191.
muccus, 195.
mucor, 195.
mulier, 150.
mulieris, 150.

mulsi, mulxi, 136, 139, 140.
multum, 85, 86.

nam, 90, 91.
narro, 195.
ne, 83, 85.
-ne, 78.
nec, 83.
necdum, 83.
nec non et, 79.
necuter, 207.
nempe, 91, 203.
Neptunus, 281.
nequicquam 84.
ni, 83, 85.
nidus, 214.
nihil, 83.
nimbus, 202, 203.
nimirum, 83.
noembres, nuem(bres)? 191, 192.
nolo, 103.
nominare, 77.
non, 83-85.
nosco, 199.
nouacula, 277.
nouem, 191.
nouember, 191.
noueni, 142.
nouus, 206.
nullus, 83.
num, 90, 91.
nurus, 214.

obex, 208.
obicis, 208.
occare, 197.
occillet, 197.
ocellus, 154, 239.
octo, 237.
oculus, 239.
odi, 223.
odor, 213, 225.
olella, 196, 197.
olla, 196, 197.
olefacio, olfacio, 147, 155.
oleum, 205, 207.
oliua, 207.
omitto, 196.
omnis, 202, 204.
operis... opifex, 180.
oppido, 85.
opordet, 201.
opus, 282.
oquoltod, occulto, 208, 209.
orbus, 224, 241.
ouicula, 191.
ouis, 190, 191.
ouum, 207.
oxime, 144.

pabulum, 144.
paene, 83.
paetus, 279.
pala, 162.
palma, 146, 289.
pālus, 136.
parens, 156, 264.
paricida, 195.
parietis, 150.
parilis, 154.
pario, 156, 264.
parricidiales, 195.
partem, 91.
particula, 191.
partim, 91.
partīs, 152.
parum, 83, 205, 207.
paruom, paruum, 205, 207.
passus, 142.
paternus, 157, 158.
paucus, 136.
paullum, 136, 137.
pauor, 205.
pausillulum, 136.
pauxillum, 136.
peius, 150.
pellente, 192.
peluis, 204.
pensum, 203.
pepuli, 123.
per, 163.
per-, 85.
perduellis, 155.
pergo, 146, 150, 194.
periclitari, 144.
periculum, periclum, 144.
perrexi, 194.
peto, 118.
pictus, 200, 201.
pietas, 155.
pilum, 201.
pinctor, 141.
pinctus, 141.
pinxi, 200.
planus, 289.
plenus, 247.
-pletus, 236.
plodo, plaudo, 271.
Plotus, Plautus, 271.
plurimum, 138.
poculum, poclum, 144, 201.
polire, 151.
poliris, 150.
Pompilius, 156.
pono, 145.
populus, 144.
porcus, 284.
porrigi, 194.
porrigo, 194.
porta, 201.
posco, 217.
positus, 145.
posiui, posii, 145.
possum, 77.
postus, 145.
posui, 145.
prae, 163.
prae-, 85.
preces, 274.
primo, 138.
primum, 138.
priscus, 163, 248.
priusquam, 77.
pro, 163.
procus, 217, 241.
promulgare, 273.
prope, 144.
propter, 144.
prorsus, 125.
prosecta, 138.
proximus, 144.
pruiua, 192.
prurio. 192.
Publilius, 156.
Publius, 156.
puer, 154.
pullus, 197.
pulvis, 208.
punctum, 141, 142, 200.
pungo, 200.
purgare, 272.
purus, 272.
pusillus, 196, 197.
putus, 272.

qua ad, 86.
quadruuium, 183.
quaero, 131.
quaeso, 131.
qualis, 205, 206.
quallus, qualus? 197.

quam, 90, 91.
quando, 90.
quandoque, 90.
quanquam, 77.
quantus, 205, 206, 231.
quarti die, 145.
quasi, quase, 151.
quasillus, 196, 197.
quatenus, 86.
quattuor dies, 145.
-que, 109, 237.
queo, 77.
qui, 89, 173.
quia, 87.
Quinctius, 135.
quinctus, 199.
quindecim, 142.
quingenti, 142.
quini, 141, 142, 197, 200.
quinque, 135, 141, 142, 199.
Quintilius, 156.
quintus, 135, 141, 142.
quippe, 84, 91.
quis, 77, 84, 85, 89.
quispiam, 77, 84, 85.
quisquam, 77, 84, 85.
quisque, 109.
quo, 89, 90, 205.
quoad, 86.
quoadusque, 86.
quod, 82, 87.
quoi, 173.
quoiiei, 207, 209.
quoiius, 207, 209.
quolundam, 205.
quom, cum, 90, 91, 205, 208.
quominus, 83.
quomodo, 77.
quot, 90, 91, 205, 206.
quot dies, 145, 194.
quoti, 194.
quo tu? 78.
quotus, 145.
quousque, 86.

rabies, 279.
rabio, 279.
raucio, 136, 137.
rausi, 136.
redemptionem, 140, 141.
regifugium, 183.
regina, 269.
repositus, 145.
repostus, 145.
res, 268.
rex, 269.
rica, 160.
ridere, 274.
ritus, 267.
rius, 206.
riuulus, 206.
riuus, 206.
rus, 206.
rutabulum, 144.
Rutilius, 156.

saccellus, sacellus, 197.
saccus, 197.
sacer, 283.
sagaciter, 144.
sagis, 149.
sal, 227.
sancio, 141, 283.
sancta, 200.
sanctus, 141-143, 283.
sane, 85.
sanguisuga, 142.
sarire, 151.
sáta, 169.
satáue, 169.
satis, 85, 86.
satullus, 154.
sátus, 169.
scamnum, 276.
scaurus, 279.
scelus, 215.
scio, 152.
scis, 152.
sciui, 152.
sēd, 176, 178.
sedeo, 121.
semimodius, 192.
semodius, 192.
senex, 227.
seni, 197.
sententia, 156, 264.
sentio, 156, 264.
sepelio, 207, 273.
septem, 227.
september, 203.
septeni, 142.
Sēstius, Σήστιος, 135, 136.
sex, 135, 136, 215.
sex dies, 194.
sexti die, 194.
Sextilius, 135.
Sextius, 135.
sextus, 135, 137.
sexuiri, seuiri, 192.
si, 81.
sibi, sibe, 151.
sicut, 77.
sido, 118, 121.
simbella, 203.
simile, 154.
similis, 154, 155.
simul, 154.
simus (adj.), 279.
singnifer, 199.
sisto, 121.
si uis, sis, 204.
societas, 150, 155, 157.
socrus, 251.
sol, 205.
solidesco, 147.
solido, 147.
solidus, soldus, 147.
solium, 223.
soluo, 208.
somnus, 202, 204, 205, 245.
sopio, 205.
soror, 205, 244.
spado, 279.
sperno, 146.
spinter, 142.
spondeo, 137.
sponsus, 127, 203.
stabulum, 144.
Statilius, 156.
statim, 138.
Statioleius, 157.
Statius, 156.
status, 138.
sterilis, 227.
sterno, 146.
stipendium, 142, 193.
strabo, 279.
strena, 195.
strictus, 200, 201.
strinxi, 200.
stupeo, 241.
suauis, 143, 205.
sucidus, 196.
sucus, 196.
suesco, 205.
sumus, 203.
supra, 138, 145.
surgo, 157, 194.
surrexi, 194.

talis, 205.
tam, 90, 91.
tamdiu donec, 86.

tametsi, 77.
tantisper dum, 86.
tantum, 78.
tantus, 205.
tēctus, 200.
Tecumessa, 146.
ted, 176, 178.
temptare, 140.
tempus, 203, 279.
tentare, 140.
termo, 161.
terni, 142.
tertius, 158.
tessella, 197.
tessera, 197.
testamentum, 158.
tetigi, 123.
tibicen, 155-157.
tibicinem, 157.
tinctus, 141.
tondeo, 137.
tongent, 203.
tonsus, 137.
torreo, 137.
tostus, 137.
tot, 90, 91, 205.
toti (dat.), 178.
totum, 178.
trado, 104.
tres, 248.
tribunus, 148.
tribus, 148.
tributim, 138.
triduum, 183.
triginta, 145, 146.
trinoctium, 183.
triumuir, 189.
tu, 176, 232.
tubicen, 156.
tum, 90, 91.
tumulus, 162.

uacca, 276.
ualere, 284.
ualide, ualde, 85, 145, 147.
ualidus, ualdus, 147.
ubi, 81, 89, 92.
udus, 147.
uehementer, 85, 86.
uenire, 105, 148, 151.
uērē, 93.
uerro, 194.
uerruca, 194.
uersus, 125.
ueru, 284.
uerus, 284.
uestis, 243.
uiceni, 142.
uideo, 239.
uiginti, 145, 146, 233.
uillum, 154.
uir, 186, 189.
uis, 150.
Vitellius, 195.
uitellus, 154, 155.
uitis, 9.
uitricus, 158.
Vittius, 195.
uitulus, 154.
uix, 83.
ullus, 84, 85, 154.
ultro cito, 78.
umbilicus, 202.
umbo, 202, 203.
umerus, 203.
unctus, 141, 200.
unde, 89, 90.
undecim, 91.
unguere, 141.
unquam, 200.
unus, 84.
uocabulum, 144.
uocare, 77.
uolo, 143.
uoltus, uultus, 208.
uolua, uulba? 208, 277.
uoluo, 208.
uorri, 195.
uoto, ueto, 206.
uotum, 273.
uotus, 206.
uouere, 191, 273.
ursus, 217.
usque dum, 86.
usque eo, 87.
ut, 77, 91, 92.
uta, 91, 92.
utei, uti, 91.
uter, 92.
utique, 91.
uua, 152.
uuere, 152.
uuidus, 147.

LANGUES ROMANES.

CATALAN.

enyorar, 198.

ESPAGNOL.

lavale, 50.
oca, 136.
poco, 136.
siesta, 135.
suelto, 208.
vuelta, 208.

FRANÇAIS.

à côté de, 82.
afin que, afin de, 82, 87.
ajouter, 137.
à seule fin de, 87.
aucun, 85.
au moins, 82.
au reste, 82.
aussitôt que, 82.
baron, 255.
beaucoup de, 82.
bien, 82.
bien des, 82.
bien que, 82.
bondir, 202.
ça, 81.

cane, 254.
canne, 254.
car, 82.
ce, 79, 81.
ce...-ci, 79, 81.
ce...-là, 79.
ceint, 141.
ceinture, 141, 200.
celui-ci, 79.
celui-là là-bas, 79.
cependant, 82.
chaperon, 254.
chastel, 256.
cheval, 240.
chrême, 58.
cinq, 141.
cire, 240.
cloué, 150.
cloutier, 174.
cointe, 198.
combattre, 180.

d'aucuns, 85.
dé, 146.
deel, 146.
défendre, 255.
dès que, 82.
doie, 146.
donner, 180.
du côté de, 82.
du moins, 82.
du reste, 82.
du tout, 82.

emperour, 254.
enceinte, 200.
encore que, 82.
éteindre, 141.
éteint, 141.
étroit, 200.

force, 82.
fort, 82.
fourche, 201.
froide, 145.

goutte, 82.
guère, 83.

homme, 188, 189.
hospital, 256.

icist, cet, ce, 81.

joint, 141, 200.
Josselin, 255.
joste, 137.
joue, 240.
juefne, 153.
jusqu'à ce que, 87.
jusqu'à tant que, 87.

Lebeau, 189.
Leblanc, 189.
légat, 255.
lige, 255.
lorsque, 82.
luxe, lusque, 216.

maint, 82.
mie, 82.
moult, 82.

ne, 82.

oie, 136.
oindre, 141.
oint, 140, 200.
on, 186.
oncle, 200.
onques, 200.

parce que, 82.
pas, 82, 83.
pas? 78.
passage, 254.
pas vrai? 77.
peint, 141, 200.
peintre, 141, 200.
personne, 85.
peu, 83, 136.
pillé, 150.
plié, 150.
point, 82, 83, 141, 200.
pour, pour que, 82, 87.
pourtant, 82.
près de, 82.
prince, 254.

quand, 82.
quantité de, 82.
quelqu'un, 85.
qu'est ceci? 77.
qui, 85.
quiconque, 85.
qui que ce soit, 85.
quitte, 254.
quoique, 82.

rançon, 140.
ri, 207.
rien, 85.

saint; 142.

tant que, 87.
teint, 141.
temple, 254.
tout le temps que, 87.
très, 82.
truesque, 87.

vers, 82.
voici, 79.
vrai? 78.

zèle, 240.

ITALIEN.

cinque, 141.
conciare, 140, 141.
conto, 198.

finchè, 87.
fredda, 145.

giovine, 153.

lenča (comasc.), 200.

oca, 136.

petta (abr.), 200.
pont (fri.), 200.

questo, 81.

rigo, 207.
rio, 207.
rivolo (rivul), 207.

stretto, 200.
strinto (strento, strent, istrintu), 200.

šenča (valmagg.), 200.

tsenta (lomb.), 200.

PORTUGAIS.

ponto, 200.
pouco, 136.
té que, 87.

PROVENÇAL.

auca, 136.
coinde, 198.
encencha, 200.
freida, 145.
joncha, 200.
josta, 137.
pauc, 136.
ponch, 200.
sanch, 142.

RÉTOROMAN.

auka, ok'a, 136.
freida, 145.
pauk, 136.

ROUMAIN.

lapte, 143.
minte, 143.
rîŭ, 207.
sîmt, 143.
strîmt, 200.

LANGUES CELTIQUES.

GAULOIS OU VIEUX CELTIQUE.

ambe, 281.
ambes, 281.
andabata? 279.
Ariogaisos, 270.
Ariomanus, 270.
Ariouindos, 270.
Ariouistus? 270.
bratoude? 284.
broccus, 279.
Danuuius, 280.
Esu-, 269.
galba, 279.
gutuater, 268, 269.
νεμητον, -νεμετον, 270.
Orgetorix, 275.
Rigo-, 269.
-rix, 269.
Sacrouir-, 189.
[s]asia, 277.
Senouir, 189.
Sequana, 281.
Taros, Tara? 281.

IRLANDAIS.

-accastar, 275.
adcíu, 275.
aird do airdib, 182.
aire, 269.
amaires, 266.
amairis, 266.
-andaim, 274.
andud, 274.
armgrith na n-arm, 179, 182.
atatchigestar, 275.
athir, 268, 269.
bá, 271.
bádud robádit, 181.
bágfher, 189.
banticur mná, 179.
bantidnacul mna, 179.
ben do mnaib, 182.
bir, 284.
bíu, 118.
bliadhain agus sesca, 182.
bloesg, 279.
bó ar fhichit, 182.
bodar, 279.
bró, 249.
búan, 271, 273.
Buanann, Buanand, 271.
cách, 184.
cailt, 284.
cano, cana, 217.
cath, 272.
cathfher, 189.
cecht, 271.
-céla, 121.
celim, 121.
cethrar, 183.
cichurda, 271.
cin, 268.
clé, 284.
cless, 274.
cob, 284.
coduinmail, 273.
cóicer, 183, 184.
coll, goll, 279.
conói, 273.
crabud, 266.
craibdech, 266.
cretim, 266, 291.
crú, 276.
dagfher, 189.
dechmad, 146.

deichthriub, 183.
déicsiu, 275.
dliged, 284.
doe, 278.
dóit, 278.
duine, 186, 187, 189.
durinmailc, 273.

écraibdech, 266.
éra, 268.
éraim, 268.
Eremon, 270.

fáith, 284.
fál, 275.
fer, 183-187, 189.
ferann, 276.
fer aurbaga, 189.
fer do feraib, 182, 183.
ferg, 289.
fír, 284.
flaith, 284.
flesc, 276.
-foil, 276.
foresiu, 275.
forsundud, 274.
fraig, 275.
frithbrudi, 274.
frithbruduth, 274.
fúathcraibdech, 266.

gabala... rogabad, 181.
garim, 121.
gat, 284.
geltatar... geilt, 181.
-géra, 121.
gert, 276.
glenn, 183.
guth, 268.

(h)iress, 266, 267.
(h)irisse, (h)irse, 266.
(h)uisse, 214, 267.

iasc, 284.
ibim, 274.
ilar, 183.
ilbéim, 183.
incách, 184.
infer, 184, 185, 188.
inriuth retae, 181.
inroithiud roithes, 181.
intairgérgud arrudérgestar, 181.

lám, 289.
lán, 288.
línaim, 247.

menn, 278, 279.
midglinne, 183.
muccfoil, 276.

nech, 184, 185.
nem, neamh, 270.
nemdrong, 270.
nemed, 270.
niab, 270.
niabaim, 270.
niboltigetar... bolad, 181.
nóeb, noem, naom, naomh, 270.
Nóindruimm, 183.
nuall, 275.

óenar, 183, 184.
orbe, 284.
orc, 284.
orgim, 275.
orgun, 275.

raben béim, 181.
rath, 268.
rí, 269.
rígain, 269.
roberr berrad, 181.
roort, 275.
ruaimne, ruamnae, 278.
rún, 284.

sciathchró na sciath, 179.
sechtmad, 146.
se ingena d'ingenaib, 182, 183.
selg, 276.
senfher, 189.
Sinnae, 281.
smech, 249,
suth, 276, 277.

tan, 280.
tara, 281.
timmlegun, 273.
tomm, 162.
tretfoil, 276.
trethan, 281.
triar, 183.
triath, 281.
tuath (subst.), 284.
tuath (adj.), 284.

uile, 224.

GAÉLIQUE D'ÉCOSSE.

naomh, 270.

GALLOIS.

arch a archaf, 181.

byddar, 279.

cadwr, 188.
canwr, 183.
cenaw, 217.
chware... chwaryeu, 181.
credu, 266.
cretydd, creddyf, 266.

deucant marchawc a mil o varchogyon, 182.
deunaw (w)eis o weisson, 182.
dewrwyr, 188.
dyn, 186-189.

ennyn, 274.

gwâl, 276.
gwaladr, 269.
gwawl, 275.
gwerthyr, 276.
gwr, 186, 188, 189.

haidd, 277.
hawlwr, 188.
heddyw, 280.
henwr, 188.
herwr, 188.

ianghwr, 188.

llongwr, 188.

mann, 278.
meinwyr, 188.
milwr, 188.

neb, 188.
nwyf, 270.
nwyfo, 270.

pregethwr, 188.
pybyr, 271.

rhâd, 268.
rhif, 267.
rhoddi, 268.
rhoi, 268.
rhyswyr, 188.
rodi rodyon, 181.

tail, 161.
tri chawr o gewri, 182, 183.
tynghaf dynghet, 181.

-wr, 188.

y gwr, 185, 186, 188.
y neb, 185.
yr hwnn, 185.

CORNIQUE.

heþeu, 280.

BRETON ARMORICAIN.

blisic, 279.
cobrouol, 274.
den, 188.

felc'h, 278.
heiz, 277.
hiziou, hiriou, 280.

orgiat, 275.
-ri, 269.

LANGUES GERMANIQUES.

GOTIQUE.

ahtau, 237.
ams, 227.
arbi, 284.
asts, 224.

barizeins, 193.
bauþs, 279.

daigs, 240.
daufs, 279.
-dedun, 104.
duginnan, 119.
dulgs, 284.

fisks, 284.

galigri, 183.
ganaitjan, 211.
ganisan, 119.
garūni, 183.
gazds, 284.
guþ, 268.

hafjis, 149.
hairtō, 240.
her, 93.
hleiduma, 284.

hwan, 90.
hwar, 93.
hwaþ, 93.
hwaþar, 92.

jainar, 93.
jaind, 93.
jus, 176, 229.

kindins, 148.

leihwa, 238.

muns, 102.

naitens, 211.
ni manna, 186,

qairu, 284.
qiman, 104, 105.
qinō, 234.

rūna, 284.

saihs, 216.
salt, 227.
sokeis, 149.

spinnan, 247.
sunus, 101.
swaihrō, 251.

þan, 90.
þaursus, 214.
þiuda, 284.
þiudans, 148.
þiuþ, 284.
þrins, 219.
þu, 176.

undar, 202.

wait, 239.
waírþan, 118.
waldan, 284.
weis, 176.
wisan, 118.
witan, 239.
wōds, 284.
wulfs, 237.
wulla, 242.

VIEUX HAUT-ALLEMAND.

ars, 214.
asc, 217.

berg, 241.

coman, 104.

farah, 284.
fiur, 231.
folma, 289.
forscōn, 217.

gām, 104.
gēm, 104.
gibirgi, 183.
givedari, 183.

got, 268.

hals, 131.

laffan, 235.
libera, lebara, 237.

masca, 216.

neizzen, 211.
nest, 214.

queman, 104.

rîm, 267.

salbōtōs, 104.
sceran, 234.
schuoch, 229.
snura, 214.
stām, 104.
stēm, 104.

tātun, 104.
tōm, tuam, tuon, 103, 104.
trahan, 249.

vlôch, 229.

wēr, 176.
werc, 225, 240.

MOYEN HAUT-ALLEMAND.

trahen, 249.
twarc, 251.

twengen, 251.
twër, 251.

twirl, 252.

ALLEMAND MODERNE.

Floh, Flok, 229.

geschah, geschāk, 229.

Hübschmann, 189.

ist, 201.

kaufmann, 189.

man, 186, 189.
Mann, 189.

niemand, 186.

quark, 251.
quengeln, 251.
quer, 251.
quetsche, 251.
quirl, 252.

sah, sāk, 229.
Schuh, Schuk, 229.
Schützmann, 189.

wahr, 284.
Weissmann, 189.

zwetsche, 252.

VIEUX SAXON.

alowaldo alles, 180.
cuman, 104.

swēt, 250.
tōn, 103.

þān, 161.

VIEIL ANGLAIS.

cuman, 104.
dōm, 103.

folm, 289.
þe, 231.

ANGLAIS MODERNE.

man, 189.
no man, 186.

oysterman, 189.
the, 232.

VIEUX NORROIS RUNIQUE.

haite, 174.

-ka, -ga, 176.

VIEIL ISLANDAIS.

dróttin, 148.

happ, 284.
hjarn, 233.
holt, 284.

kalla, 131.
koma, 104, 105.
mik, 176.
mǫskue, 216.
munr, 102.
sik, 176.
skilja, 217.
suefn, 245.
þik, 176.
þumall, 162.
ver, 176.

LANGUES BALTO-SLAVES.

LITUANIEN.

akìs, 239.
aβtůnì, 237.

bà, 91.
bãsas, 101.
bãsius, 101.
bet, 91.
burnà, 246.

dálna, 289.
délna, 289.
dẽverìs, 225.
drẽksti, 216.
dreskiù, 216.

édmi, 210.
eβ, 176.

gérvė, 249.
giriù, 284.
gìrnos, 249.
gìrti, 284.

ìβ, 111.

jũs, 176, 229.

katràs, 92.
kláusiu, 131.
kuř, 92.
kūβỹs, 112.

lẽkorius, 101.
lẽkù, 238.
lẽžiù, 238.
lẽžùvis, 247.
lìžius, 101.

mèksti, 216.
mẽs, 229.
mezgù, 216.
miglà, 239.
miřβti, 214.
mirtis, 102.

õ, 109.

pariù, 264.
pelenaĩ, 9.
penkì, 241.
pìlnas, 288.
pinù, 247.
plónas, 289.
pusiaũ, 124-126.
pũsti, 231.
riszù, rìszti, 160.
rúgiu, 224.
ryszỹs, 160.
sãpnius, 101.
sẽnas, 227.
sesũ, 244.
skeliù, 217, 246.
smakrà, 249.
sūnùs, 101.

βakà, 217.
βarnà, 233.

te, 231.
tėvas, 288.
trókβtu, 216.
tróβkau, 216.
tù, 176.

ugnìs, 233.

vasarà, 227, 247.
véidas, 239.
vilkas, 237.
výtis, 9.

žavėti, 269.

LETTE.

es, 176.
-uaids, 211.

nīdēt, 211.
nīst, 211.
nīstu, 211.
risu, rist, 160.

VIEUX PRUSSIEN.

asmai, 174.
es, as, 176.
ious, 176.

isquendau, 90.
istwendau, 90.
rēist, 160.
septmas, 146.
stwendau, 90.

VIEUX SLAVE.

a, 109.
a by, 109.
adŭ, 59.
ašte, 109.

berete, 235.
bes, bez, 109.
blagodĕteljevi, 97.
bo, 91.
bogovi, 100.
bogu, 100.
bogŭ, 100, 283.
bratrĭja, 76.
bratrĭstvo, 74, 76.
bratru, 96.
bratrŭ, 74, 96.
buje, 100.

cĕsarevi, 98.
cĕsarja, 96.
cĕsarju, 95, 98.
crŭky, 58.

človĕkovi, 96.

dajǫ, 103.
dijavolŭ, dĭčevolŭ, 59.
dlaní, 289.
dlĭgŭ, 289.
dobrě (loc.), 93, 94.
dobrě (adv.), 93, 94.
dobromĭ, 93, 94.
domomĭ, 96.
domu, 96.
domŭ, 203.
dŭva, 252.

Esromŭ, 59.

glagolŭ, 131.
glasŭ, 131.
go, 91, 108.
gradovŭ, 99.
gradŭ, 99.
griva, 126.
grozdŭ, 99.

γeona, 59.

ierĕovi, 99.
is, iz, izĭ, 109, 111.
Isusovi, 99.
Isusŭ, 59.

Izdrailĭ, Izrailĭ, 58, 59.

kobĭ, 284.
kogda, 90.
konjixŭ, 100.
korabljĭ, 60.
kotoryi, 92.
kǫdě, 90.
kǫdǫ, 90.
kǫdŭ, 90.
kraljĭ, 99.
krĭstiti, 58.
krĭstĭjanŭ, 59.
kŭde, 92.
kŭnędzixŭ, 100.
kŭnędzĭ, 100.
kŭnęže, 100.

meždu, 125, 126.
mę, 176.
milosrŭdŭ, 58.
mĭgla, 239.
moža, 96.
moževi, 97.
možĭ, 96, 97.
možĭ, 95, 97-99, 101.
možju, 97.
mvro, 58.
mytari, 96.
mytarja, 96.

načęti, 119.
nadŭ, 93.
noštĭ, 110.
nŭ, 91.

obličitelju, 95.
ognĭ, 283.
oko, 239.
otĭcixŭ, 100.
otĭcĭ, 100, 288.
otĭče, 100.

paliti, 237.
pascě, 59.
pasxa, paska, 59.
Petrovi, 99.
plodŭ, 99.
podĭliti, 289.
popŭ, 58.
po srĕdě, 125.
po srĕdu, 125.

rabovi, 100.
rabu, 100.
rabŭ, 100.
rędŭ, 99.
roditĭ, 118.
rodŭ, 224.

sadŭ, 99.
sedmyjĭ, 146.
sę, 176.
sicĕxŭ, 100.
sicĭ, 100.
Simonovi, 98.
Simonu, 98.
slovo, 283.
sluxŭ, 131.
slyšati, 131.
snŭcha, 214.
solĭ, 227.
sramŭ, 59.
srĕdu, 125.
srĕdudvorĭje, 125.
strana, 290.
sŭmrŭtĭ, 102.
sŭnĕ, 96.
svĕšta, 110.
svętŭ, 283.
syna, 96, 97.
synomĭ, 96.
synovi, 96, 97.
synu, 96, 97.
synŭ, 95-97, 99, 101.

štenę, 217.

tajati, 160.
takožde, 108.
talŭ, 160.
taže, 109.
tę, 176.
tina, 161.
togda, 90.
tomĭže, 108.
tomĭžde, 108.
tomĭže, 108.
topiti, 234.
tožde, 109.
tǫdě, 90.
tǫdǫ, 90.
tǫdu, 90.
trĭje, 248.
tŭže, 108.
tŭžde, 108, 109.

tuže, 108.

učitelja, 96.
učiteljĭ, 95.
učitelju, 95.
udŭ, 99.

vědě, 174.
věděti, 239.
věra, 283.
vinarevi, 98.
vĭsĭ, 111.
vlĭkŭ, 237.
volovĭnŭ, 99.
voždĭ, 99.
vračei, 98.
vračeve, 98.
vračevi, 98.
vračevĭnŭ, 98.
vračevĭskŭ, 98.
vračevĭstvo, 98.
vračevŭ, 98.
vračĭ, 95, 98, 101.
vračju, 95.
vratarevi, 98.
vŭnŭ, 111.
vŭz, 111.

zima, 233.
znojeve, 99.
znojevŭ, 99.
znojĭ, 99.
znoju, 99.
zvonŭ, 252.

xrizma, 58.
xrĭstŭ, 59.

zadŭ, 93.
zmijeve, 99.
zmijevĭnŭ, 99.
zmijevĭskŭ, 99.
zmijevŭ, 99.
zmĭjĭ, 99, 101.
zrakŭ, 59.

že, 91, 108.
židŭ, 58.

RUSSE.

a by, 109.
аче, 109.
dolonĭ, 289.
-же, 108.
ладонь, 289.
межд'ѣлье, 126.
но, 91.
зеже, 108.
сторона́, 290.
сто́рону, 290.
также, 91.
тоже, 108.
щено́къ, 217.

BULGARE.

между́, 126.

SERBE.

aće, 109.
аче, 109.

cărevi, 98.
carĭmi, 98.

dlȁn, 289.
-đe-, 108.

gradmi, 99.
gradóvā, 99.
grȁdovi, 99.

jezík, jézik, 170.

lopáta, lópata, 170.

mèđu, 126.
mȕžovi, 97.

nȇgo, 91.
neprȁvda, 170.
no, 91.

pȗn, 288.

sestrá, séstra, 170.
sȋnovi, 97.
strána, 290.
strànu, 290.
svīlá, svila, 170.

tàkōđer, 108.

uz, 111.

vȁn, 111.
vȁs, 111.
vodȇ, 170.

SLOVÈNE.

ecce, eche, 109.

TCHÈQUE.

a by, 109.
ač, 109.
mezi, 126.
než, 91.
strana, 290.
týž, 108.

POLONAIS.

a bi, 109.
acz, 109.
dla, 289.
dłoń, 289.
jacy, 109.
miedzy, mięᵭzy, 126.
tenże, 108.

LANGUE ALBANAISE.

ah, 248.
mjekrɛ, 249.
plešt, 248.
zɛ, 252.

LANGUE ARMÉNIENNE.

alikh, 160, 223, 225.
acem, 240.
acuł, acux, 163.
akan, 224.
akn, 223-225, 239.
ał, ałt, 227, 248.
ałałmałakem, 160.
ałay, 235.
ałaykh, 235.
ałbewr, 242, 243, 249.
ałbiwr, 244.
ałmkarar, 160.
ałmuk, 140.
amaw, 234.
ambarišt, 267.
amis, 227.
ayd, ayt, 232, 256.
aydr, 93.
ayc, 244.
aysr, 93.
ayr, 246, 250.
and, 93.
andr, 93.
anēc, 211.
anēckh, 211.
anicanem, 211, 223, 227, 250.
anjuk, 248.
anuanel, anvnel, 258.
anun, 223.
anurǰ, 223.
ançanem, 227, 250.
aškaray, 18.
aṙ, 163.
aṙasan, 163.
aṙakheal, 222.
aṙakheloy, 222.
aṙn, 250.
aseln, asex, 163.
asu, 224.
ast, 93.
asr, 224.
atamn, 223.
ateal, 223, 235.
atean, 223, 225.
arawr, 249.
argel, 241.
argelum, 247.
ard, 242.
ardar, 242.
ardewkh, 242.
areg, 225.
aregakn, 225.
aregi, 225.
arew, 225.
arewakn, 225.
arewu, 225.
ari, 270.
aruesti, 220.
arǰ, 217, 241.
art, 250.
artausr, 249.
artasukh, 249.
ačaç, 224.
ačkh, 224, 225.
awelum, 223.
awłh, 244.
awj, oxcə, 258.
awrhnem, 251.
bazanél, pažnél, pəžénel, 259.
bay, 235, 236.
bayi, 236.
bani, 220.
baniw, 229.
baniwkh, 229.
basač, 252.
barjr, 241.
bekanem, 236.
beran, 245.
berem, 229, 231.
beremkh, 229.
berē, 229, 235, 245.
berēkh, 229, 235.
bir, 249.
biwr, 11.
boγ, 162.
boγi, 162.
boγik, 162.
box, 162.
boxi, 162.
boł, 162.
bołboǰ, 162.
bołik, 162.
bołk, 162.
bołkuk, 162.
bokhi, 162.
brinj, 252.
gazał, gazax, 163.
gayl, 236, 239.
gan, 231, 254.
gaṙamb, 241.
garšim, 214.
garun, 227, 247.
gełum, 247.
gełmn, 242.
gēt, 239.
gitačі, 238.
gitem, 238, 239.
gorc, 225, 240, 248.
gorcoy, 220, 248.
gtanem, 238, 239.
gti, 238.
da, 232, 233.
damphl, 254.
dēz, 240, 245.
dizanem, 238.

dizem, 238.
dizi, 238.
dnem, 231.
doxn, 162, 163.
dol, 162.
doldoǰ, 162.
doyn, 109.
du, 176, 229, 232, 233.
dukh, 229.
dsrov, 220.
drand, 241.

eber, 219.
egit, 238.
ed, 103, 219.
edēz, 238, 245.
ekn, 104.
elikh, 238, 239.
elbayr, 242, 243, 249.
emut, 211.
es, 227, 229.
es yolə, 161.
et, 103.
etu, 103.
eraxayri, 163.
erašt, 217.
erasanak, 163.
eres, 250.
eresun, 216.
erevanam, erevnam, 258.
erewim, 248, 249.
erewoyth, 236.
erewuthi, 236.
erekh, 248.
erēç, 163, 248.
eri, heri, 163.
erizapat, 160.
erizapind, 160.
erizovkh, 160.
eris, 219.
erkan, 249.
erknčim, 252.
erkotasan, 245.
erku, 252.
ew, 234.
ewthn, oxtə, 227, 236, 244, 248, 258.

zard, 242.
zarduē, 221.
zawri, 223.
zgenum, 247.
zgest, 243, 248.
ēš, 252.

əmbrur, 254.
əmpel, 248.
ənčiç, 222.

thathawem, 234.
than, 161.
thanal, 160.
thanč, 161.
thaun, 161.
thařam, 214.
thařamim, 214.
tharšam, 214.
tharšamim, 214.
thakhčim, 238.
the, 231.
thelbaç, 161.
ther, thel, thir, thil, 161.
therth, 161.
theri, 161.
therteruk, 161.
thi, 161, 162.
thmbrim, 241.
thumb, 162.

i-, 232, 233.
iž, 240.
iži, 221, 240.
iktiš, 255.
im, 176.
inčkh, 222.
iwr, 244.

laphem, 235.
leard, 236, 239.
lezi, 247.
lezu, 247.
lezui, 221.
lezum, 247.
li, 236.
lizanem, 238.
lizem, 238, 247.
lizi, 238, 247.
lizum, 247.
likath, 255.
lič, 255.
lnum, 247.
loganam, 225.
loys, 244, 248, 250.
lu (subst.), 248.
lu (adj.), 236, 248.
luanam, 248.
luçanem, 217, 250.
luçi, 217.
lçi, 247.
lkhanem, 238, 239.
lkhem, 239.
lkhi, 239.

xacanem, 232.
xayri, 163.
xoh, 6.

canawth, 236, 249.
cin, 233.
cnawl, 249.
cngaç, 225.
cunr, 225.
crašt, 216.

kal, 242.
kamay, 18.
kasknam, 256.
kaççes, 242.
keçem, 223.
kin, 234.
kogi, 225.
koškočel, 242.
kov, 225, 231.
kovu, 225.
kotorem, kotrem, 259.
křunk, 249.
kskic, 249.

hal, hel, 162.
halel, 162.
hayr, 235, 236, 244.
harb, 236, 241.
harbkh, 236.
harust, 256.
hars, 236.
harsn, 217, 241.
harç, 236.
harçanem, 217, 241, 243.
harkh, 236.
haçi, 217, 223, 225.
hawr, 249.
henum, 247.
heru, 246.
him, 233.
hin, 227, 248.
hing, 241.
hngetasan, 233, 241.
hnoy, 248.
hogi, ogi, 224.
hot, 213, 225, 227.
hotil, 225.
hur, 231.

jain, 252.
jaun, 161.
jaunem, 269.
jioy, 221.
jiwn, 233, 244.
jmeřn, 233.

čanaçem, 250.
čoslin, 255.

mamul, 246.
mamuř, 246.
mayr, 244.
maurukh, murukh, 249.
marmnoy, 220.
metasan, 245.
meẓyol, 161.
merj, 250.
mekh, 229.
mēg, 239.
mēj, 251.
miaban, 221.
mnam, 246, 247.
mořanam, 214.
morvaç, 249.
mucanem, 211.
mtanem, 211.
mrǰiwn, 242.
mrjman, 242.

yard, 242.
yawelum, 247.
yisun, 233.
yo, 90.
yoys, 222.
yovaz, 1, 11.
yukam, 90.
yupēt, 90.
yusoy, 222.

nist, 214, 227.
noyn, 109, 173.
nor, 248.
nu, 214, 227.
nuoy, 227, 233.
nokhin, 229.

šaržumn, 242.
šeł, 215-217.
šēn, 8.
šun, 252.
šunč, 252.

o-, 232.
ozni, 224, 225.
olj, 224.

ołołem, 224.
ołork, 224.
ołorm, 224.
ołokh, 224.
omn, 225.
oř, 214, 225.
oskr, 224.
ospithal, 256.
ost, 224.
ov, 225.
otin, 224.
otiç, 224.
otn, 219, 223, 224, 231.
otkh, 224.
or, 224, 233.
orb, 224, 241.
ordi, 224.
orear, 224.
orth, 224, 231, 240.
orcam, 223-225.
orj, 224.
orjikh, 224.
orogayth, 224.
orogaythi, 223.
orsam, 224.

uth, 236, 245.
uthsun, 216.
unkan, 222.
unkn, 222.
us, 227.
usorj, 221.
ur, 92, 93.
ukh, 225, 232, 233, 237.

čor, 215-217.
čorkh, 252, 253.
čun, 250.

pazar, 255.
payik, 11.
paštaman, 242.
paštawn, 242.
paštem, 267.
patkandaran, 70.
patuhas, 251.
patčēn, 8.
paron, 255.

ǰabron, 254.
ǰastel, 256.
ǰeřnum, 247.
ǰer, 234.

saławart, 242.
sařn, 233.
sermn, 242, 243.
sēr, 223.
sin, 248.
siresǰikh, 242.
siresçes, 242.
siroy, 223.
sirt, 219, 240.
sxalim, 227, 243.
skesur, 247, 251.
skesri, 247.
skizbn, 248.
skund, 217, 218, 227, 243.
snoti, 248.
soyn, 109.
-sun, 216.
sut, 250.
surb, 250.
spannem, 256.
spitak, ispitak, 258.
sterǰ, 227, 243.
stēp, 235.
stin, 288.
stipem, 231, 235.
srunkh, 248, 249.
srti, 219.
sphiwr, 243.

vathsun, 216, 246.
vačařakan, vajřgan, 258.
vayelem, vaylem, 259.
veštasan, 216, 217.
veç, 216.

tam, 103, 231.
taygr, 225.
tasanç, 245.
tasn, 240, 246.
tatrak, 246.
tearn, 246.
tełeaw, 221.
teli, 221, 244.
telwoy, 221, 244.
teramb, 246.
teranç, 246.
teruthiwn, 247.
teruni, 247.
tēr, 246, 247.
təfəndel, 255.
tikin, 246.
tivan, 255.
tiraspan, 246, 247.
tirel, 246.
tur, 213.

çax, 217, 236.
çaseay, 250.
çasnum, 250.
çav, 250.
çelum, 217, 218, 243, 246.
çin, 217.
çlu, 220.

phayl, 236.
phaphuk, 246.
phaḷampar, 254.
phukh, 231.

khan, 90, 231, 233.
kharšem, 214.
khez, 176, 252.
kherem, 234.

khith, 254.
khiç, 254.
khirtn, 250, 251.
khnov, 234.
khštem, 256.
khoyr, 244, 245, 251.
khun, 219, 245.
khsan, 233, 246, 251.

LANGUES INDO-IRANIENNES.

SANSKRIT.

ámsaḥ, 227.
ágan, 104.
agamat, 104.
ágamam, 104, 105.
ágāt, 122.
agníḥ, 283.
ájāmi, 240.
ájihīta, 291.
ájraḥ, 250.
aṅguliḥ, 9.
átikulvaḥ, atikūrvaḥ, 279.
ádāt, 103, 122.
adyá, 280.
adhamáḥ, 202.
ádharaḥ, 202.
ádhāt, 103, 122, 219.
ánindiṣuḥ, 211.
áned(i)yaḥ, 211.
ántaraḥ, 147.
antastyam, 139.
andháḥ, 279.
anyáḥ, 147.
ányat, 177.
ápaḥ, 282.
áparaḥ, 280.
ápi, 234.
ábibhran, 122.
abūbhudat, 122, 123.
ábharat, 219.
ábhet, 105.
abhra-, 202.
ambu-, 281.
árātiḥ, 268.
aryamán-, 270.
áryaḥ, aryaḥ, 269.
ávati, 293.
ávahitaḥ, 291.
ávidat, 239.
áçvaḥ, 252.

aṣṭaú, 237.
asíḥ, 277.
ásuraḥ, 269.
ástar, 290.
ástṛta, 290.
astṛ̥si, 290.
ásthāt, 103.
ahám, 176.
áhāt, 103.
ahiḥ, 240.
áhvat, 252.

āt, 109.
ātaḥ, 241.
āpaḥ, 282.
āsaḥ, 275.

-it, 92.
itaraḥ, 92.
íti, 91.
itvā, 294.
inddhé, 274.
iṣiráḥ, 269.
ihá, 92.

ım, 173.

ukṣitá-, 8.
útsaḥ, 193.
upāke, 18.
úlbam, úlvam, 278.

ūrj-, 289.
ūrṇóti, 289.
ūrdhváḥ, 289.

ṛkṣaḥ, 112, 217.
ṛtá-, 267.

étave, 294.
etébhiḥ, 65.
étoḥ, 294.
ebhíḥ, 65.

omán, 273.

kakúbh-, 276, 278.
kataráḥ, 92.
káti, 90.
kárṣati, 214.
kākúd-, 278.
kāṇáḥ, 279.
kukṣíḥ, 112.
kútaḥ, 92.
kútra, 92.
k(u)vá, 92.
kuvít, 92.
kúha, 92.
kūcit, 92.
kūrcáḥ, 276.
kéçaḥ, 278.
késaram, 278.
késaraḥ, 278.
krátuḥ, 101, 293.
krátvaḥ, 101, 294.
krátvā, 294.
krátve, 294.
krīḍati, 274.
kṣāraḥ, 215.
kṣudh-, 112.
kṣṇótram, 277.
kṣṇauti, 277.

khādati, 232.

gácchati, 105.
gaṇápatir gaṇānām, 179.
gamét, 105.

garbaḥ, 278.
gaváḥ, 231.
gávām... gopátiḥ, 182.
gávyaḥ, 225.
giráḥ, 284.
gīr-, 284.
gúhā dadhāti, 291.
gúhā hitáḥ, 291.
gūrtáḥ, 284.
gūrtiḥ, 284.
gṛṇáti, 284, 291.
gṛṇītáḥ, 291.
gṛṇithá, 291.
gṛṇithíḥ, 291.
gṛṇīmási, 291.
gṛṇīmáḥ, 291.
gópatiḥ... gónām, 182.
grāvā, 249.
grīvā́, 126.

gha, 91, 108.
ghaṭaḥ, 277.
ghanáḥ, 231.
ghárati, 276.
ghṛtám, 276.
ghṛṣúḥ, 214.

ca, 109.
cánaḥ, 268.
camásāṅ, 175.
cét, 92.
cyávate, 250.
cyávanam, 10.

chalam, 215.

jánāṃsi, 169.
jahīmaḥ, 291.
jānā́ti, 250.
jígāti, 122.
jígharti, 276.
jíghnati, 211.
jíghnate, 117.
jiṣé, 294.
jihité, 291.
jīvati, 102.
jīváḥ, 102.
jīvā́tuḥ, 102.
juhóti, 269.

tá-, 232.
tát, 177, 178.
taṭáḥ, taṭā, 169.
táti, 90.
tán-, 280.
tanóti, 280.
tám, 168.
taráḥ, 281.
tāṣṭi, 210.
tuṅga-, 162.
túbhyam, túbhya, 173.
t(u)vám, 176.
tṛṣṭáḥ, 137.
tṛṣyati, 214.
tráyaḥ, 248.
Tritáḥ, 281.
tridivé divaḥ, 183.
tvā, 176.
tvám, 176, 252.

dadati, 291.
dádāti, 122.
dádāmi, 231.
dadmáḥ, 290.
dadmási, 292.
dadhati, 291.
dádhāti, 122.
dádhāmi, 231.
dadhmáḥ, 290.
dadhmási, 291, 292.
damūnas-, 203.
dámpatiḥ, 148.
dáça, 240.
daçarātrám, 183.
dásyuḥ, 269.
dāváne, 293.
dā́saḥ, 269.
diváḥ, 101.
dīrghāḥ, 289.
dúvaḥ, 155.
d(u)váyoḥ, 125.
devā́ḥ, 281.
devár-, 225.
devā́hūtiḥ, 269.
dehí, 291.
dehī́, 240.
dóṣ-, doṣnáḥ, 278.
dyaúḥ, 101.
dyaúḥ pitā́, 288.
dvayā́ḥ, 125.
dvā́, 252.
dvipādaç catuṣpādaḥ, 280.
dvéṣmi, 210.

dhṛṣitaḥ, 137.
dhṛṣṭáḥ, 137.

napta-, 281.
návate, 275.
nāváḥ, 275.
nid-, 211.
nídā, 211.
nidānáḥ, 210.
nidyáte, 211.
nínitsati, 211.
ninidúḥ, 211.
nininda, 211.
níndati, 211, 212.
nindā́, 211, 279.
ninditā́, 211.
Ninditāçvaḥ, 211.
nindima, 211.
níṇd(i)yaḥ, 211.
nindyate, 211.
nindyāt, 211.
níhitaḥ, 291.
nīḍáḥ, 214.
nutíḥ, 275.
nét, 92.
neṣáṇi, 294.

pákṣaḥ, 161.
páñca, 241.
pañcāçát-, 233.
pathā́ṅ, 175.
pávate, 272.
paçcā́, 113.
pāṇíḥ, 289.
pitā́, 286, 288.
pitṛv(i)yaḥ, 288.
píparti, 290.
piprtām, 290.
píbāmi, 274.
púnar dadāti, 291.
punā́ti, 272.
puró dadhāti, 291.
pútaḥ, 272.
pūrṇáḥ, 288, 289.
pṛcháti, 217.
pṛṇā-, 289.
pṛthukaḥ, 231, 240.
plihan-, plihan-, 278.
prábhartā, 268.
prāṭ, 274.
prāḍvivākaḥ, 274.
pruṣvā́, 192.

phalgúḥ, 237.

badhiráḥ, 279.
babhañja, 237.
bibharti, 117.

bíbhramāṇaḥ, 122.
bṛhánt-, 241.
bodháyati, 122.
brávīmi, 274.
bráhman-, 268.
brahmán-, 268.
bleṣkaḥ, 276.

bhanákti, 237.
bhárati, 117, 235, 245.
bhárāmi, 231.
bhávati, 291.
bhāvanaḥ, 271, 273.
bhāvayati, 271.
bhāvitaḥ, 271.
bhidet, 105.
bhrā́tā, 169, 242.
bhrātṛtvám, 74, 76.

mákṣā, 113.
madapatī madānām, 179.
mádhyaḥ, 251.
mádhye, 126.
manyúḥ, 102.
máhyam, máhya, 173.
mā́, 176.
mā́m, 176, 178.
mā́rjmi, 273.
mindā́, 278.
mimikṣe, 137.
mukhataḥ, 93.
múniḥ, 102.
mūrdhán-, 289.
mṛtyúḥ, 102.
mṛṣyate, 214.
mokṣáyati, 137.
megháḥ, 239.
mlecchāḥ, 279.

yákṛt, 237.
yājati, 282.
yajñáḥ, 282.
yát, 109.
yugám, 177, 178.
yūyám, 176.
yóḥ, 267.

rábhaḥ, 279.
rā́ḥ, 268.
rājan-, 269.
rājáni, 267.
rāṭ, 269.
rātáḥ, 268.
rātíḥ, 268.
rāyaḥ, 268.
rāyíḥ, 268.
riṇákti, 238.
rītíḥ, 267.
réhmi, 238.
róman-, 278.

lóman-, 278.

vayám, 176.
varaṇáḥ, 276.
vártram, 276.
valáḥ, 276.
válīḥ, 276.
vali, 276.
vaçā, 276.
vasantáḥ, 227, 247.
vásupatir vásunām, 179.
vāghát-, 273.
vindáti, 211.
víçām viçpátiḥ, 179.
viçrabdhaḥ, 252.
viçrambhate, 252.
vṛkaḥ, 237.
vṛkam, 177.
vṛṇīta, 291.
vṛṇīté, 291.
vṛṇóti, 276, 289.
véda, 239.
vrajáḥ, 275.
vrīḍate, 274.
vrīḍyati, 274.

çáṃsati, 272.
çakuraḥ, 276.
çakét, 105.
çaktíḥ, 271.
çaknóti, 271.
çakrá-, 271.
çakṣuḥ, 275.
çagdhi, 105.
çaṅkate, 143.
çám, 267.
çaṣṭe, 275.
çā́khā, 217.
çā́sti, 272.
çāstíḥ, 272.
çikvan-, 271.
çikvas-, 271.
çitáḥ, 272.
çiçāti, 272.
çiṣṭáḥ, 272.
çubhraḥ, 250.
çmaçru-, 249.
çyáti, 272.
çrád dadhāti, 252, 291.
çraddhā́, 252.
çrutáḥ, 248.
çróṣamāṇaḥ, 210.
çváçuraḥ, 251.
çvasíti, 252.
çvā́, 252.

sá, 168.
sakṣáṇi, 294.
sacā́ṁ, 175.
sadívaḥ, 280.
sadyáḥ, 280.
sánaḥ, 227.
saparyáti, 273.
saptá, 227.
samarthaḥ, 6.
sárvam, 178.
sárve, 178.
sasyám, 277.
sāçanānaçané, 280.
Síndhuḥ, 281.
siṣvapat, 122, 123.
sutáḥ, 276.
suhávā, suhávāṁ, 175.
sūnáve, 293.
sūnúḥ, 101, 293.
sūnóḥ, 293.
sécanam, 281.
sómaḥ, 276.
skambháḥ, 276.
skalati, 227.
stánaḥ, 288.
stāvanam, 10.
stṛṇáḥ, 290.
stṛṇīté, 291.
stṛtáḥ, 290.
stṛṣīya, 290.
stuṣé, 294.
snuṣā́, 214.
sphuráti, 243.
svápnaḥ, 245.
svápnam, 219.
svápne, 96, 219.
svásā, 244.
svāpáyati, 122.
svit, 92.
svédaḥ, 250.

ha, 108.
hanti, 117.
háraḥ, 234, 247.
hárṣate, 214.
hávate, 268.
hitáḥ, 291.

hitvā́, 291.
hīnáḥ, 291
hīyáte, 291.
hṛṣyati, 214.
hémaṇ, 233.
hótar-, 269.

PRĀKRIT.

milicchō, 279.
havadi, hodi, hoi, 291.

PĀLI.

milakkho, 279.

ZEND.

aēibiš, 65.
airya-, 270.
airyaman-, 270.
aparō, 280.
apərənāyu-, 289.
apərənāyuka-, 289.
añhvo, 124.
anda-, 279.
arāitiš, 268.
arəza, arəzah-, 275.
arəšō, 112, 217.
azəm, 176.
aša 267.
ažiš, 240
ahurō, 269.
ahurō mazdā, 269.
abū-, 269.
ahmaibyā, 173.

āxtūirim, 252.
ātarš, 275.
āβərət-, 260.

ərədva-, ərəδwa-, 289.

āñharə, 15.

uiti, 91.

kaurva-, 279.
kaθa, 91.
kamərəδa-, 289.
karšaiti, 214.
kasčiṭ, 113.
kāraya, 9.
kəm, 91.
kudā, 92.
kuθa, 92.
kuθrā, 92.
k(u)va, 92.
kū, 92.

garah-, 284.
garō, 284.

xraθwe, 294.
xraθwō, 294.

-činah-, 268.
činman-, 268.

jasaiti, 105.
jyātəuš, 102.
jyōtūm, 102.

taibyā, 173.
tarō, 281.
təm, 91.
t(u)vəm, 176.
tū, 176.
tūiryō, 288.

darəγō, 289.
dāθaēibyō, 64.
dānuš, 281.
dāvōi, 293.
dvaθā-, 210.

θwā, 176.
θwąm, 176.
Θraētaonō, 281.

-paitita, 9.
pataya-, 9.
pasuvīra, 280.
pasča, 113.
pərətuš, 294.
pərəθwō, 294.
pərəna-, 288-290.
pərənā-, 289.
pərənąm γžārayeintīm, 289.
pitar-, 286, 288, 289.
ptar-, 287-289.
ptā, tā, 286-288.

baēšaza-, 8.
baga, 283.
barātā, 287.
bərəzant-, 241.
brvaṭbyąm, 173.

feδrōi, 288.
fraorənta, 291.
fratəmaθwa-, 74.
frabərətar-, 268.
fraskəmba-, 276.
frīnāiti, 291.
fryąmahi, 291.
fštāna-, 288.

nadəntō? 212.
nāist, 210.
nāismī, 210-212.
nista, 210.

maiδyōi, maidyōi, 124.
maibyā, māvōya, 173.
mainyuš, 102.
maxši, 113.
maṭ, 69.
marəzaiti, mərəzaiti, 273.
masita-, 10.
mā, 176.
mərəθyuš, 102.
mąm, 176.
mraoimi, 274.

yaoš, 267.
yaožδaδāiti, 267.
yasnō, 282.
yazaite, 282.
yāvarənəm, 5.
yušmaibyā, xšmaibyā, xšmāvōya, 173.
yūš, 176, 229.
yūžəm, 176.

vaēiti-, 9.
vaēti-, 3.
vaēm, 176.
vaŋhave, 294.
vaŋhəuš, 294.
var-, 283.
vərəntē, 291.
viduyē, 293.
vīdvanōi, 293.
vīmāδ-, 273.
vīmāδayeiti, 273.
vīsaiti, 233.

raočana-, 9.
rāitiš, 268.
rātā-, 268.
rātō, 268.
rāyō, 268.
rāstərəvayənti-, 273.

rāzan-rāzarə, 267.

saŋhaiti, 272.
sairavara-, 242.
sāstu, 272.
starəta-, 290.
stərəta-, 290.
stərənte, 291.
spəntō, 283.
spərəza, 278.
sravah-, 283.
srū-, 278.
srvā-, 278.

zastayō, 124, 125.
zānu-, 10.
zyâ, 233.
zraz dā-, 266.

šayana-, 8.
šuδəm, 112.

haētu-, 10.
haoma-, 276.
hapta, 227.
hanō, 227.
hamina-, 9.
hahya-, 277.
Hinduš, 281.
huto, 276.
hufəδriš, 288.
hunāiti, 291.
hvaŋmahi, 291.

xᵛarəti-, 6.
xᵛarəθa-, 6.
xᵛāša-, 6.

VIEUX PERSE.

adam, 176.
adā, 103.
avahyarādiy, 65.
ariya, 270.
a(h)ura mazdāh-, 269.

idā, 69.

uvāipašiya-, 3, 8.

kaščiy, 113.

grbāyati, 116.

xšaçam, 113.

xšāyaθiya, 8.

tuvam, 176.

θuvām, 176.

pati-, 116.
pasā, 113.
pitā, 286.

naiba, 270.

ma, 69.
manā krtam, 64, 68, 69.

mām, 176.
mršu-, 102.

vayam, 176.

rāstām, 112.

šiy, 8.

hačāma aθah(i)y, 64, 69
Hinduš, 281.
(h)ufraštam, hufrastam, 112.

PEHLVI.

-am kard, 23.
-am kard būδ, 23.
apurnāy, 289.
apurnāy(u)k, 289.

āsrōk, 19.

brāt, 11, 21.
brātarihā, 76.

dōstīh, 67.
dōstīhā, 67.
dusrav, 220.
duxt, 11.

fraδumīh, 74.
frapīh, 66.
fratum, 8.

girēt, 116.

kamāl, 289.
kard, 23.

makas, 113.
māt, 11.

pačēn, 8.
padīrēm, 116.

parast, 266.
paristīdan, prstytn, 267.
patgriftan, 116.
patīrak, 116.
patīrēm, 116.
patīrēt, 116
pdgryft, padgrift, 116.
pdyryft, padirift, 116.
pīk, 5.
pit, 11.
puhl, 294.
purr, 289.

start, 290.

suy, 112.
swyg, 112.
š, 8.
yazd, 1, 7, 11.

PERSAN.

āγārdan, 276.
arašk, 113.
ars, 113.
aršk, 113.
āsyā, 5.
ašk, 5.
aurátīnè, 260.

bā, vā, 18.
-bā, -vā, 19.
banda, 18, 19, 20, 23.
bandagān, 18.
bandagī, 18.
bāra, 9.
barēm, 13.
baxšīdan, 113.
bayō, 19.
bayōg, 19.
bāzār, 255.
bēd, 3.
bēvar, 11.
biman, 69.
birādar, 11, 12, 21.
birādarhā, 76.
bizíšk, 8, 17.
bīst, 1, 2.
burnā, 289.

čahār, 70.
čarm, 12.

dām, 10.
dānā, 18.
dānā'ī, 18.
dānāyān, 18.
dīvān, 255.
dōl, 162.
duvēst, 1.
duxtar, 11.

ērmān, 270.

furōd, 1, 20.

giriftan, 116.
gīram, 116.

haftum, 1.
hamāl, 6.
hōš, 130.

īzad, 1, 11, 12.

ǰādū, 18, 19.
ǰāduvān, 18, 19.

kada, 23, 70.
kal, 279.
kām, 11.
kāmān, 11.
kāme, 11.
karda am, 23, 24.
kardam, 23.
kārī, 19.
kas, 113.
kaš, 112.
kašaf, 4.
kīč, 254.
kus, 112.

mā, 19.
mādar, 11, 12.
magas, 113.
maiγ, 12, 17-21.
malax, 12.
man, 69.
mīnō, 19.

namak, 22.
nēk, 1, 3, 17.
nēkō, 19.
nīrō, 19.
nīv, 270.
niyā, 18.

paδīram, 116.
paδīriftan, 116.
pahn, 1, 12, 16, 17.
paiγ, 11, 17, 18, 21.
paiγambar, 254.
paikān, 70.
pāk, 1, 17, 19.
panǰum, 1.
pas, 113.
pidar, 11, 12, 16, 286.
pistān, 288.
puhr, 1.
pul, 294.
pus, 1.

rād, 268.
rēsmān, 10.
rōbāh, 8, 9.
rōšan, 10.
rōz, 114.
rōzan, 9.

sag, 18, 19.
supurz, 278.
sūzan, 10.

šāh, 8.
šaš, 112.
šax, 217.
šikastan, 113.
šumā, 19.

tārīk, 17-19.
tuxm, 10.

wxyβyh, 3.

xail, 73.
xastū, 130.
xirs, 112.
xūk, xūg, 18, 19.
xurdī, 6.
xusrū, xosū, xusū, 113.
xustō, 19.
x^{v}āl, 6.
x^{v}aš, xušū, 113.
x^{v}ēš, 3, 8.

yak, 1, 4, 17.
yōz, 1, 11.

zadan, 113.
zamī, 19.
zānu, 10.

AFGHAN.

carman, 12.

γră, 73.
γrō, 73.

kāră, 8, 9, 13.
karala, 8, 9.
karái, 23, 24.
kašp, kášap, 5.

lūm, 10, 22.

mālg, 5, 12, 19, 20.
mlax, 12.
mōr, 12.

nāwē, 8.

ōsai, 22.
oša, 5.

plan, 12.
plār, 12.

spai, 19, 20.

šil, 2, 3.

trâ, 288.

ūžd, 8.

vala, 3.
vīn-, 2.
vīna, 2.
vīnjal, 2.
vrōr, 12.
vṛaī, 13.
vṛam, 13.
vṛē, 13.
vṛī, 13.
vṛū, 13.

wīšt (yau-), 3.

xōž, 9.
xpal, 4.

BELOUTCHI.

āsk, 8, 16, 22.

barān, 13.
barant, 13.
barē, 13.
barit, 13.
barīt, 13.
barūn, 13.
bāzk, 8.

čarm, 12.

drāč, 8.
drāčk, 8.

ēyók, 4.

gīst, 2.
gōk, 8, 22.
gvač, 8.
gvask, 8.

ǰangal, 73.

kásib, 4.
kut, 24.
kutag, 24.

lōg, 66.
lōgá, 66.
lōgan, 66.

madag, 12.
makask, magisk, 8.
mās, 12.
murtág, 20.

mūšk, 8.

namb, 202.
naux, 8.

ōdā, 8.

patan, 12.
pīg, 5.

ropásk, 8.

sāig, 20, 21.
sičīn, 10.
sūčin, 10.

trī, 288.

CHIGNI.

-aθ, 3, 4.

cavár, 70.

čadīn, 64.
čīd, 70, 71.
čidgala, 73.
čūd, 23, 24.
čūγǰ, 23, 24.

div, 65.

ēd, 22.

fúkaθ, 4.

mīðǰ, 10.

namáðǰ, 5, 20.

-órǰ, 5, 20.

paráu, 20.

varám, 14.
várd, 14, 15.
vári, 14, 15.
várid, 14, 15.
varín, 14.
vⁱrād, 21, 71.
vⁱrādár, 21, 71.
vorǰ, 9.

xúbaθ, 3.

yūxk, 5.

ICHKÂCHIMI.

ås̆ᶦk, 20, 21.
avár, 14.
avarån, 14.
avárd̄, 14.
avarə́m, 14.
avarə́v, 14.
az, 69.

cəfak, 69.
cəfūr, cfūr, 70.
cəmak, 69, 70.
cəməčév, -čéf, 70.

fak, 69.

īv, 65.

kərčī́n, 70.

mak, 69.
mən, 69.
mənbâ, məmbâ, 69.
mōx, məx, 69.

namak, 22.

pəčə̄n, 70.

rēc'n, 9.

tə, 69.
təbâ, 69.
təmóx, tə́məx, 69.
tu, 69.

vrū, 21, 71.
vrūδaıə́n, 71.

yátᶦk, 20.

žânč, 9.

KHOTANAIS.

rri, 269.
rrispūra, 269.

KURDE.

bandagal, 73.
barā, 12.
bāsk, 8.
malel, 73.

MINDJÂNI.

-érg, 20.
rūsa, 9.
šəʸá, 20.
šıká, 9.

vərây, 21.
xaʸ-, 5, 7.
yáuga, 7, 20, 21.
yĕᵖ, 65.

za, 69.
zaxná, 9.
žinká, 9.
žiʸá, 23.

OSSÈTE.

aftä, wotä, 10.
älvēsun, 10.
ärvad, 12, 21.
ärvädältä, 76.
avärän, 13.
aväretä, 13.
aväris, 13.
avärui, 13.
avärun, 13.
aväruncä, 13.

bäxtä, 75, 76.

cäun, 10.

cud fädtän, 24.
cudtän, 24.
cuppar, 75.

çarm, 12.

däla, 10.

ätän, 12.

γog, 21, 22.

insäi, ssäj, 2.

kodton, 24.

kond fädtän, 24.

móintä, 76.

nawág, 21.

robas, 9.

staun, 10.

wäd, wod, 10.

xecau, xīcau, 4.
xēd, 10.
xucau, xīcau, 4.

ROCHÂNI.

čūd, 23.
ćōd, 64, 71.
ćōdēv, 64.
ćodīn, 64.
δ́ēv, dḗf, 65.
δâmǰ, 22.
un, 69.
vrâd, 21, 71.
vrâdâr, 21, 71.
(w)az, 69.
yīd, 22.

SARIQOLI.

čaug, 23.
čēd, 64, 71.
čedīv, 64.
dīv, děf, 65.
δomǰ, 22.
īwáu, 20.
īwǰ, 4, 20, 21.
menǰ, 9, 22.
nimâdǰ, 5.
vrōd, 12, 21.
vurǰ, 9.
wĭst, 2.
xaδórǰ, 5.
xēl, 73.
xűbaθ, 3.
yeid, 22.
yuxk, 5.

SOGDIEN.

āγatīm, 15.
βγ'yšt, 75.
βr'trt, 76.
čtβ'r, 75.
γypδ, 4.
'krtw δ'r'm, 24.
kwn', 24.
kyšph, 5.
p'δt, 74.
šw', 24.
šwt 'ym, 24.
xypθ, xypl, 4.

TADJIK.

afáu, 20.

VAKHI.

avrát, 260.
δüng, 10, 22.
goxt, 23.
könd, 260.
parg, 9, 20, 22.
prüt, 20.
ritsn, 9.
vrüt, 21.
wüzümám, 14.
wüzümán, 14.
wüzűmd, 14.
wüzűmi, 14.
wuzűmit, 14.
xotk, 23.
xün, 11, 71.
xünav, 11.
xüništ, 75.
xužg, 9.
yangl, 9.
yašk, 20, 21.
yəv, 65.
yupk, 7.
yupwár, 260.

YAGNÔBI.

akún, 24.
ărwīsna, 10.
aspt, 75, 76.
ašáu, 24.
itk, 10, 21, 22.
-m iktá, 24.
palm, 12.

ráxšĭn, 10.
šĭnčĭn, 10.
šáutaim, 24.
táxĭm, 10.
tĭfâr, 75.

vár, 14.
varâm, 14.
varâr, 14.
varīm, 14.
várt, 14, 15.
várti, vársi, 14, 15.
vĭrât, 21.
vĭrātât, 76.

wīnak, 21.
xap, 4.
xēp, 4.
xətánna, 5.
zānk, 10.

YAZGOULAMI.

aurát, 260.
čĕr, 76.
ðadág, 24.
ðed, 24.
ϕarg, farg, 9.

ítág, 24.
mat, 24.
mətág, mədág, 24.
péθ, 75.
šidág, 24.
šod, 24.

varág, 21, 24.
vərəgáθ, 24, 76.
vrōd, 21.
wīðg, 9, 21.
yat, 24.

YIDGÀ.

yĕv, 65.

LANGUE TOKHARIENNE.

śe, soyä, 101.

B. — LANGUES SÉMITIQUES.

HÉBREU.

ʿārar, 262.
ʿērāh, 262.
ʿērōm, 262.

ʿerwāh, 262, 263.
ʿeryāh, 263.
məʿōrīm, 262.

ʿōr, 262.
paθšeγen, 8.

ARABE.

ʿariγa, 263.
ʿārᵘᵘ, 262.
ʿáura, ʿáurat, 261-263.
ʿaurātⁱᵃ, 262.

ʿaurātᵃᵘ, 261-263.
ʿawir, 262.
ʿawira, 262.
ʿayyara, 262.

maʿāʾir, 262.
ʿowārᵘⁿ, 262.

SYRIAQUE.

ʿawirā, 262.

ʿūrā, 262.

C. — LANGUE TURQUE.

avrát, 261.
ðol, 162, 163.

iγdiš, 255.
qol, 161.

III

TABLE DES AUTEURS.

Pages.

Adjarian (A.). — Étymologies arméniennes (suite). — 10. *almuk*. 11. *eriz*. 12. *t'an*, *t'anĕ*, *t'aun*. 13-14. *t'ert'*, *t'er*. 15. *t'i*. 16. dial. *hal*. 17. *t'umb*. 18. *bołboj*, *bol*, *bołk*. 19. *doxn*. 20. *eraxayri*. 160

Créqui-Montfort (G. de) et Rivet (P.). — La langue itonama (suite et fin). II. Textes itonama. III. Vocabulaire itonama. 26

Gauthiot (Robert). — De l'accent d'intensité iranien 1

De la réduction de la flexion nominale en iranien 61

Du pluriel persan en *-hā* 71

Grammont (Maurice). — Notes de phonétique générale (suite). VI. Arménien classique. VII. Arménien médiéval et arménien moderne 213

Huart (Cl.). — Yazgoulamí *aurát* 260

Juret (C.). — Questions de phonétique latine. I. Questions relatives à la chute d'une voyelle brève. 1. Le groupe *-cst-*. 2. Les groupes *-mpt-*, *-nct-*. 3. Quelques autres cas de prétendue syncope de voyelle brève intérieure après occlusive non sonante. 4. Quelques cas de prétendue absorption d'une voyelle brève intérieure par une sonante (*r*, *l*, *m*, *n*) précédente et précédée elle-même d'une syllabe brève. 5. Syncope d'une brève après la sonante *-j-*? 6. Quelques mots où une voyelle brève intérieure a disparu. 7. Le type *facultās* < **faclitāts*, *paternus* < **patrinos* : absorption ou métathèse? 8. *Juvenīx* 135

II. Questions relatives à de prétendus effets de l'intensité attribuée à l'accent historique latin. 1. *Ov* > *av* devant la syllabe tonique? II. *Pruīna*. III. Simplification d'une consonne géminée devant une syllabe longue. — III. Questions diverses. 1. Allongement d'une syllabe brève devant **-ncn-*, **-ngn-*, **-nct-*. II. *Pilum* < **pinstlom*. III. *E*, *o* + nasale + *bh* ou *dh*. IV. *Domus*. V. Traitement de *-v-* dans une syllabe finale du type *-v-* + voyelle brève + consonne..... 190

Marozeau (J.). — Notes sur la fixation du latin littéraire (suite). III. Utilisation des doublets..... 77

Meillet (A.). — Les premiers termes religieux empruntés par le slave au grec..... 58

Quelques adverbes latins et slaves..... 89

Les vocatifs slaves du type *mǫžu*..... 95

A propos du verbe vieux haut-allemand *tuon*..... 103

Homérique ἄνθι..... 106

Vieux slave *tǎžde* et *aště*..... 108

La préposition *is*, *iz* en slave..... 111

Sur un flottement phonétique en perse..... 112

A propos de latin *formīca*..... 115

Le présent pehlvi *patīrēm*..... 116

Sur de nouvelles inscriptions arcadiennes : 1° Le datif duel ; 2° Le *F* ; 3° ταν γγαν ; 4° Ορχομενιων : 5° Μετιδριηων : 6° βωλᾶ ; 7° ϖοεσϝι ; 8° μινονσαι ; 9° ωϕηλον, οϕειλημασι. 124

Grec ταράσσω..... 164

La place de l'accent en latin..... 165

Le rôle de la nasale finale en indo-européen..... 172

A propos du présent avestique *nāismī*..... 210

Latin *parens*..... 264

A propos du mot avestique *ptā*..... 286

Sur cypriote δοϝεναι..... 293

VENDRYES (J.). — Le type thématique à redoublement en indo-européen..... 117

Sur deux faits de syntaxe celtique. I. Les locutions où sont répétés des mots de même racine en accord grammatical. II. L'« homme », outil grammatical..... 179

Les correspondances de vocabulaire entre l'indo-iranien et l'italo-celtique. A. Termes généraux. B. Noms de fonctions ou de qualités. C. Désignations d'actes religieux. D. Noms d'objets et d'instruments. E. Parties du corps et défauts physiques. F. Expressions diverses. Conclusions..... 265

191178

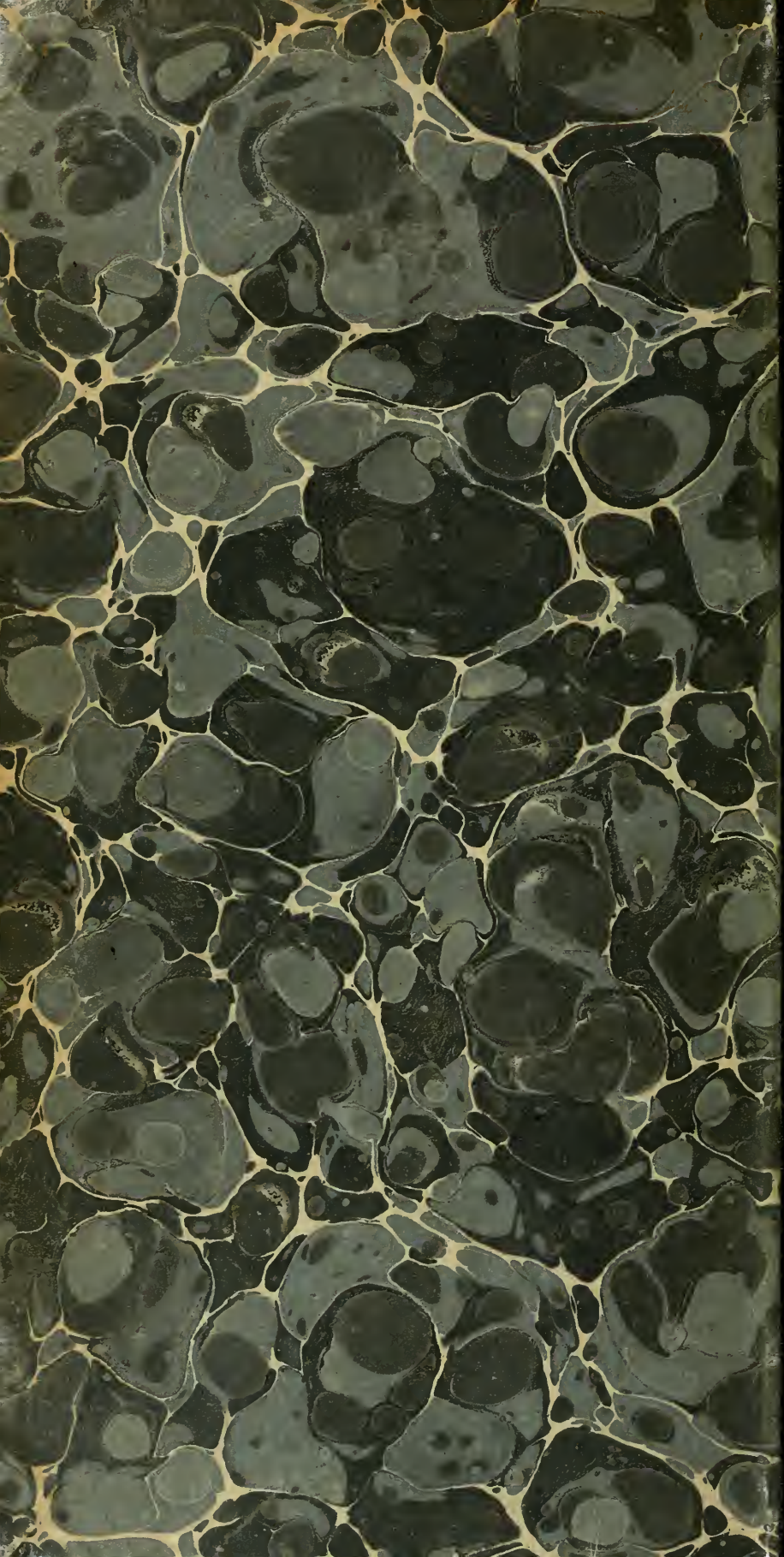
Société de Linguistique de Paris
Mémoires.
t. 20

P
La
S

NAME OF BORROWER

DATE

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED